

**Homme
invisible, pour
qui chantes-tu ?**

Ellison, Ralph

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RALPH
ELLISON



HOMME INVISIBLE,
POUR QUI CHANTES-TU ?

Les Cahiers Rouges
Grasset

RALPH ELLISON

*Homme invisible,
pour qui chantes-tu ?*

Traduit de l'américain
par Magali et Robert MERLE

Préface de Robert MERLE

Bernard Grasset
Paris

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée simultanément à New York par Random House Incorporated et à Toronto (Canada) par Random House de Canada Ltd., sous le titre :
INVISIBLE MAN

ISBN 978-2-246-32324-2
ISSN 0756-7170

© 1947. 1948. 1952 by Ralph Ellison
© 1982, Ralph Ellison, pour la préface.
(All rights reserved under International
and Panamerican Copyright Convention)
and 1969 by Éditions Bernard Grasset.

Préface

Ralph Waldo Ellison n'a écrit qu'un seul roman : Invisible Man(1), mais ce roman a suffi pour faire de lui un des premiers écrivains noirs des États-Unis, et un des moins contestés par les critiques, sauf peut-être par les jeunes romanciers de sa propre race. Ceux-ci, comme LeRoi Jones, lui reprochent sa « vision blanche du monde(2) ». Conflit d'attitudes politiques, mais aussi de générations. Ellison a cinquante-cinq ans. LeRoi Jones en a trente-cinq. L'Histoire va vite depuis la dernière guerre. La décolonisation de l'Afrique a multiplié l'impatience des masses noires aux États-Unis. Et les intellectuels qui, comme LeRoi Jones, arrivent à l'âge d'homme, sont beaucoup plus attirés par les thèses séparatistes de Malcolm X ou de Carmichael que par la perspective lointaine – et reculant toujours dans le lointain – d'une assimilation qu'ils ont cessé de considérer comme désirable à force de la croire impossible.

Sans aucun doute, Invisible Man, bien qu'écrit par un Noir et mettant en scène un héros noir, n'en reste pas moins un roman blanc par sa fidélité à un schéma narratif traditionnel de la littérature anglo-saxonne et au thème plus spécifiquement américain qui le sous-tend. Invisible Man raconte l'histoire, à la première personne, d'un jeune homme pauvre et méritant qui lutte dans un monde hostile, et qui, de péripétie en péripétie, atteint au succès ou, du moins, à la sagesse. Tom Jones, Roderick Random, Sister Carrie, on reconnaît dans ce personnage qui dit « je » le héros picaresque, et dans son histoire, la success story de l'optimisme américain. Il est exclu que, dans une société qui offre au talent et à l'effort des « possibilités illimitées » (j'admire au passage ce cliché mensonger), un homme jeune, énergique, et, comme disent les Américains, « charismatique », n'arrive pas à se hisser à un degré enviable de l'échelle, et ne connaisse pas, tôt ou tard, outre la sécurité financière, la notoriété et l'amour des femmes. Le héros de Invisible Man n'échappe pas à ce destin, aventures féminines comprises et, on le notera, exclusivement avec des Blanches, signe indubitable de la réussite chez un candidat à l'assimilation.

Le fait, cependant, que le héros de Invisible Man soit un Noir, impose à la forme picaresque et à la success story implicite un gauchissement évident. Au contraire du héros picaresque traditionnel, le jeune Noir ne lutte pas à armes égales contre la société. D'entrée de jeu, les dés sont

piqués. L'enchère est en monnaie de singe, le chemin du succès mène à une impasse, la sortie est piégée. Car ni l'argent, ni la notoriété, ni l'amour des belles Blanches un peu mûres en quête de sensations primitives ne comblent le héros d'Ellison. C'est là sa noblesse. Le succès individuel ne saurait le satisfaire. C'est la race noire tout entière qui devrait être, en même temps que lui-même, arrachée à son statut minoritaire et promue à l'égalité des chances.

Dans le détail et le concret, le gauchissement est plus net encore. Renvoyé, à cause d'un Blanc, de l'université noire où il fait ses études, menant à Harlem une existence précaire à la recherche d'emplois subalternes, les talents d'orateur du héros d'Ellison attirent l'attention d'un parti politique qui fait de lui un permanent rétribué, soumis à la stricte discipline d'un comité. Ce parti, qui se donne à lui-même le nom de Brotherhood (Confrérie), parce que « frères noirs » et « frères blancs » y sont supposés fraterniser, est en fait dirigé par des libéraux blancs. Leurs méthodes dogmatiques et leur stratégie démissionnaire éveillent le doute, la suspicion, et en fin de compte, l'hostilité, chez le jeune militant noir. Au cours d'une émeute qui éclate à Harlem à la suite de l'assassinat d'un de ses amis par la police, le héros décide de se retirer de la scène politique, et réfugié dans une cave, il entre en hibernation. C'est ici que la success story, minée dès le début par le statut minoritaire du héros, achève de perdre son caractère typique. L'histoire ne se termine ni par le succès ni par l'insuccès, mais par une situation ambiguë, sur laquelle nous reviendrons.

Ce jeune Noir, Ellison ne nous confie pas son nom, ni même son pseudonyme de militant. Cela veut dire que le jeune homme est à la recherche de sa propre identité. Est-ce là l'habituel cliché américain ? Cliché bien obscur pour qui ne prend pas nécessairement les mots pour des idées. Car votre identité d'état civil, que le veuille ou non le romancier et son omission voulue, vous l'avez en naissant. Et votre identité morale, vous ne l'atteignez vraiment qu'au terme de votre vie, lorsque les jeux sont faits. Bien sûr, la critique outre-Atlantique s'est délectée, chez Ellison, de cet apparent pont aux ânes. « Le héros d'Ellison, écrit William Goyen, incarne la jeunesse, et plus particulièrement, la jeunesse d'aujourd'hui, sa volonté de protester, de découvrir son individualité, son élan personnel. » Rien de moins exact, à mon sens. William Goyen oublie (mais l'oubli est-il ici tout à fait involontaire ?) qu'il s'agit d'un Noir et que sa quête ne saurait donc être, par miracle, étendue – exemplaire et typique – à « tous les jeunes, garçons et filles », des États-Unis. S'il y a quelque chose qui ne se laisse pas gommer, ni transformer en « aventure spirituelle », c'est la pigmentation de la peau et le statut de citoyen de seconde zone dans son propre pays.

Sans nom, le héros d'Ellison est aussi sans visage. En un mot, il est invisible. Paradoxe, dit Norman Mailer, « le Noir est certainement en Amérique le moins invisible des hommes ». Raillerie, répond Ellison, à l'égard de la sociologie des années 30 et 40. « On disait alors que les

difficultés sociales du Noir provenaient de son trop haut degré de visibilité. » Et Ellison ajoute aussitôt cette phrase, qui nous donne la clef de son apparent paradoxe : « L'ironie, c'est que mon personnage est invisible non seulement pour les autres, mais pour lui-même. » Voilà le grand mot lâché : pour lui-même ! Le Noir, dans une société blanche où il est nié, éprouve nécessairement une grande difficulté à être, et partant, à se voir. L'image du Blanc, telle qu'elle se forme dans sa conscience dès son plus jeune âge, est si irrésistiblement puissante, et si terriblement oppressive, que le Noir est réduit à se voir avec les yeux du Blanc, c'est-à-dire, à se haïr, à se mépriser, à se nier lui-même. Le regard qu'il tourne sur soi est pure négativité. À l'intérieur même de sa conscience, il est néantisé par l'idée que le Blanc se forme de lui, il la lui renvoie comme un miroir docile, il se plie à elle, il se coule dans le moule de la non-existence humaine qu'il lit comme un verdict dans les yeux du Blanc. Michel Fabre, dans son livre pénétrant et généreux sur les Noirs américains(3), énumère les mythes et les symboles par lesquels les romanciers noirs voilent et révèlent à la fois le sentiment de non-existence du Noir : « Dans *Dusk of Dawn*, Du Bois évoque un monde de fantasmes semblable à celui du mythe platonicien de la caverne. Richard Wright emploie l'image du souterrain dans *The Man Who Lived Underground*, ou des ombres, dans *The Man Who Killed A Shadow*, pour montrer à la fois l'irréalité du Noir et l'irréalité pour lui du monde qui l'entoure. Ralph Ellison fait de cette transparence le sujet même de *Invisible Man*. James Baldwin insiste sur l'anonymat et intitule un recueil d'essais *Nobody Knows My Name*. Ironiquement, les musulmans noirs ne sont pas loin de reconnaître cet état de fait quand ils substituent à leur nom un simple X. »

Dans l'affirmation que son héros est invisible, à ses yeux plaisanterie ou paradoxe, Ellison a mis d'ailleurs plus que ce qu'il a pensé y mettre. On pressent ici, en réalité, des motivations inconscientes et une opération magique. En même temps que de son apparence charnelle, le Noir se débarrasse de sa pigmentation. En devenant invisible, il cesse, miséricordieusement, d'être noir. Il cesse aussi d'être vulnérable, objet de suspicion, de mépris, d'insultes, de haine raciale. En fait, tout le roman dément l'invisibilité du héros. Pour ses interlocuteurs successifs, la couleur de sa peau n'est que trop évidente. Et c'est en tant que Noir qu'il subit tant d'affronts. On remarquera d'ailleurs que l'invisibilité n'apparaît que dans le prologue et l'épilogue, c'est-à-dire, dans les parties hors récit, où Ellison donne carrière à un humour grinçant ou prophétique qui dépasse la réalité. Invisible sur le plan des symboles, mais trop visible sur celui des faits. Il y a là une confusion voulue et une logique qui, à force de logique, débouche sur l'absurde. Je suis noir, j'existe peu et je pèse peu dans la société blanche, moi-même c'est à peine si, nié de toute part, j'ai le sentiment d'exister, donc je suis invisible. La conclusion nie les prémisses dont elle est issue. Le Noir échappe au désespoir de la non-humanité, en échappant par

son absence à la condition humaine. En échappant comment ? Mais par les mots, bien entendu. Les mots sont tout-puissants, chacun sait cela depuis l'enfance. On touche la table de sa badine et on dit avec force : je veux que cette vilaine table disparaisse et, bien entendu, elle disparaît. Telle est la puissance du verbe. Je ne reprends pas ici à mon compte le thème raciste de l'infantilisme du Noir, je montre seulement comment l'opprimé se réfugie dans la pensée magique. Le verbe est la première libération.

Et le verbe est très important chez Ellison. Peu d'écrivains américains avant lui, de Melville à Faulkner, ont manié la langue anglaise avec tant d'amour, une telle virtuosité. Cette technique n'est pas celle de l'écriture, mais du son. Ellison n'est pas un styliste traçant dans le silence de son cabinet la mosaïque habile d'un paragraphe. On sent partout chez lui le rythme et les cadences de la phrase parlée, même quand la phrase parlée est chargée de réminiscences littéraires ou de souvenirs shakespeariens. Il faut comprendre jusqu'où va, chez ce grand écrivain, l'idolâtrie du verbe, à quelles sources profondes dans le passé d'une race elle puise sa force. L'esclave noir dans le champ de coton, ou le forçat noir cloué à la route qu'il construit, n'ont de libre que la voix. Enchaînés, surveillés nuit et jour par la chiourme et les chiens, la seule évasion possible est vocale. Ils chantent, blues nostalgiques ou spirituals gémissants, et s'évadent de leur condition en se la racontant à eux-mêmes. Le tam-tam des tambours, répercuté de vallée en vallée, a été interdit par les maîtres du coton, car on le soupçonnait de porter des messages qui appelaient à la révolte. Mais le tam-tam est passé dans la voix, et à côté du sens apparent court un sens secret, derrière l'histoire explicite, une forêt de symboles se cache. Le maître blanc écoute, la voix est belle, tout paraît édifiant et naïf, il est charmé, et pourtant, il s'agit, à mi-mot, de sa mort. Dieu est bon. Il enverra le maître blanc en enfer, et le bon Noir, au paradis.

Au chant succède le discours, mais toujours scandé, rythmé, supposant les refrains repris en chœur et les répons improvisés des auditeurs. Le prédicateur noir surgit des masses enchaînées, et par la puissance de son verbe, il les libère. À vrai dire, il ne libère encore que ses émotions et les leurs. Mais c'est beaucoup. Le héros d'Invisible Man est un orateur, et on sera frappé par la place qu'occupent dans le livre ses harangues, toutes dramatisées, toutes citées in extenso, et fertiles en conséquences lointaines et pour lui-même et pour les foules qu'elles ont remuées. Surchargé d'émotion véhémence, le discours est ici l'équivalent conceptuel des blues et des spirituals. Dénonciation de la dépossession séculaire du Noir sur la terre américaine, il porte, à qui sait entendre le langage inaudible au-delà des mots entendus, l'annonce symbolique et secrète de la libération.

Mais comment entendre cette libération, quand l'Amérique blanche domine « l'hémisphère », et étend même son pouvoir, par gouvernements interposés, dans une partie de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie. Une alternative, à la fois impérieuse et passablement trouble, naît de la situation

elle-même ambiguë du Noir dans cette société si puissante. Dans cette société, précisément, il y est sans y être. En principe, il a tous ou presque tous les droits. En pratique, ces droits peuvent être, à tout instant, révoqués. Le vétéran noir qui, dans la deuxième guerre mondiale, a versé son sang sous la bannière étoilée et conquis dans l'armée un grade élevé, peut être, en public, traité de nigger par le premier embusqué venu, par le raté du coin, par le dégénéré des bas-fonds. Le professeur noir d'université qui traverse une ville du Sud au volant de sa Cadillac prend la précaution, nous dit Ellison, de se coiffer d'une casquette pour apparaître comme le chauffeur d'un maître blanc. Eh bien, puisqu'il s'agit de vivre, comment vivre une situation pareille ? Puisqu'elle me met à part, vais-je m'efforcer quand même, à force de patience, de m'intégrer dans cette société qui me refuse ? Ou vais-je pousser jusqu'au bout la séparation que je subis, rejeter à mon tour la société blanche, refuser tout contact avec les Blancs et la vision blanche du monde ? Intégration ou séparation, telle est l'alternative.

Dans les déclarations qu'il a faites, après avoir écrit *Invisible Man*, Ellison s'est prononcé avec force pour l'intégration. Il a été très loin dans cette voie. Il a affirmé qu'il « ne se sentait pas étranger dans son propre pays ». Mieux : « Je suis, dit-il, un écrivain américain qui se trouve être noir. » Il ajoute ces paroles proprement stupéfiantes : « Certes, la couleur est là, mais elle n'est qu'accidentelle. La couleur est un accident. C'est par hasard qu'on nous identifie en tant que Noirs. En réalité, nous sommes blancs comme les autres. » Prise au pied de la lettre, l'affirmation est absurde. Mais son absurdité même trahit une distance ironique entre Ellison et son propos, et sous l'ironie et la provocation qui semblent la sous-tendre, une protestation pathétique. Ce que dit, au fond, Ellison, se réduit à ceci : « Moi, noir ? Ouvrez-moi : sous la peau, je suis blanc. » Ellison est trop bon shakespearien pour n'avoir pas pensé ici au cri magnifique de Shylock : « Je suis juif. Un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des proportions, des sens, des sentiments, des passions ? N'est-il pas nourri de la même nourriture qu'un chrétien, blessé des mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, réchauffé par le même été, refroidi par le même hiver ? Si vous nous piquez, est-ce que nous ne saignons pas ? Si vous nous chatouillez, est-ce que nous ne rions pas ? Si vous nous empoisonnez, est-ce que nous ne mourons pas ? » Ainsi, celui qu'une société rejette comme « différent », ramène cette différence à un « accident », et au nom de l'espèce humaine, proclame l'identité de son essence avec ceux qui l'excluent. Mais qui ne voit qu'Ellison a changé ici subtilement de terrain, en glissant, comme Shylock, du social au philosophique ? Si les Noirs sont blancs comme les autres, le problème de l'intégration, bien entendu, ne se pose même pas.

Il se pose, pourtant, non pas philosophiquement, mais au niveau des conduites concrètes, dans *Invisible Man*, et la réponse que lui apporte Ellison est plus ambiguë et plus complexe que l'interview que j'ai citée ne le

laisserait croire. Je dirais même qu'elle est bien plus confuse, si je ne craignais de paraître reprocher à Ellison une confusion qui se trouve installée, non en lui-même, mais au cœur de la situation qu'il essaye de vivre.

Voici, par exemple, ce personnage inoubliable du roman, le Dr Bledsoe. Directeur de l'université noire où le héros sans nom étudie, il le renvoie. Ce jeune homme a commis à l'égard d'un Blanc important une faute vénielle, mais le Dr Bledsoe n'ignore pas que cette faute, apparemment pardonnée par le Blanc, est pour lui, en fait, impardonnable. Il s'agit donc, pour le Dr Bledsoe, de sacrifier l'avenir d'un jeune homme de sa race aux préjugés inhumains de ses employeurs. Il le fait sans hésitation. On lira avec un sentiment proche de la nausée la scène saisissante où le Dr Bledsoe expose à l'étudiant qu'il expulse sa cynique philosophie. Le Dr Bledsoe s'est à ce point assimilé au système qu'il a parié contre son propre peuple et qu'il s'est fait, contre lui, le complice conscient des Blancs. Mais comment condamner le collabo Bledsoe, sans condamner en même temps l'intégrationnisme ? D'autant que le jeune héros noir du roman fait plus tard, lui aussi, au coude à coude avec les libéraux blancs de la Confrérie, l'expérience de l'intégration et l'expérience tourne mal. Conscient que ses frères de Harlem ont été trahis et sacrifiés par la Confrérie, le héros la quitte à jamais. Le combat au côté des Blancs, même libéraux, n'est pas possible, le dialogue non plus.

Reste le nationaliste noir de Harlem, le séparatiste par excellence, Ras l'Exhorteur. Mais le portrait est caricatural. Ras est un personnage fruste, haineux, violent, vitupérateur. L'unique solution, à ses yeux, est la destruction de la société où il vit. Dans les scènes finales d'émeute, il lance ses troupes ridiculement armées de javelots et de boucliers contre les armes perfectionnées de la police. Ainsi, le jeune héros a fait le tour de toutes les attitudes qui sont ouvertes au Noir dans la société américaine, et il les a toutes, tour à tour, rejetées : le bledsoeisme cynique, qui fonde la réussite individuelle sur l'abandon de la solidarité raciale ; la collaboration naïve, idéaliste, avec les Blancs dans un pseudo-combat libérateur qui, en fin de compte, débouche, lui aussi, sur la trahison ; et le séparatisme raciste de Ras, qui culmine dans la violence aveugle et l'absurdité médiévale.

Intégration ? Séparation ? La réponse d'Ellison est ambiguë et se situe au niveau du symbole. À la fin du récit, le héros noir, poursuivi au cours de l'émeute par les lyncheurs blancs, tombe par mégarde, par un regard laissé ouvert sur le trottoir. Il disparaît et se retrouve plusieurs mètres plus bas dans une cave à charbon d'où il ne peut plus émerger, ses persécuteurs ayant replacé le couvercle sur l'ouverture. Le cercle de lumière au-dessus de sa tête disparaît. Entouré d'une matière où sa propre couleur se confond, la nuit, au surplus, dans ce monde souterrain, devient elle aussi sa complice. Sa situation, en apparence peu enviable, comporte cependant quelques avantages. « Je n'admire pas du tout le courage du dompteur, disait

Bernard Shaw. Une fois dans la cage aux lions, il est du moins à l'abri des hommes. » Isolé sur une masse de charbon dans un sous-sol sans lumière, le héros, au prix de cette double négritude, est du moins protégé de l'humanité blanche qui marche et court au-dessus de sa tête. Il n'est ni intégré, ni à proprement parler séparé, puisque la séparation comporte chez les nationalistes l'idée d'un combat incessant. Le héros ne combat pas. Il s'est retiré dans son trou, comme le loir ou la marmotte, et il entre en hibernation. Il attend avec patience, avec angoisse aussi (mais si je puis dire, c'est une angoisse calme, presque sereine) que les yeux des Blancs se dessillent et qu'ils cessent de courir à leur propre perte en continuant à nier la présence de ses frères et de lui-même sur le continent américain. C'est ici, me semble-t-il, que le symbole, à la fois enveloppé et développé, dans les dernières pages de *Invisible Man*, laisse percer un sens ésotérique, bien différent des paroles claires et publiques par où Ellison s'est prononcé pour l'intégration. Comme le grand-père esclave qui avait décidé de submerger ses maîtres sous les « oui-oui », les lèvres d'Ellison continuent, elles aussi, à dire oui – oui à la culture américaine, oui à la société américaine, oui aux valeurs américaines, oui à la vision du monde des Blancs, mais en même temps son art développe des symboles souterrains où se laisse entendre, avec force, sa muette contestation. « Qui sait, dit Ellison – et c'est la dernière phrase de son roman – qui sait si, dans des fréquences trop basses, je ne parle pas pour vous ? »

Robert Merle.

Ralph Ellison est mort à Manhattan le 18 avril 1994.

Préface de Ralph Ellison

Que peut bien dire un romancier sur son œuvre, qu'il ne ferait mieux de laisser aux critiques ? Eux, au moins, ont l'avantage d'avoir affaire aux mots imprimés, alors que pour le romancier, essayer d'expliquer comment il les a amenés jusque sur la page est aussi ardu que commander à un djinn de retourner sagement, non seulement dans la bouteille traditionnelle, mais dans le ruban et les touches d'une machine à écrire depuis longtemps défunte. Cela est d'autant plus vrai dans le cas de cette œuvre de fiction qu'elle a fait preuve, dès sa naissance imprévue, d'une obstination farouche à se développer toute seule. Je peinaï alors sur un récit d'un genre tout différent quand elle est apparue dans ce qui devait devenir les premières phrases de son prologue, s'est installée et a entrepris de harceler mon imagination pendant quelque sept années. Qui plus est, malgré le décor de temps de paix où elle se déroule, c'est d'une œuvre conçue comme un roman de guerre qu'elle a jailli.

Elle a surgi, au cours de l'été 1945, dans une grange, à Waitsfield, dans le Vermont, où je me trouvais en permission de convalescence (je m'étais engagé dans la marine marchande) et, la guerre finie, elle n'a cessé de poursuivre mon esprit dans divers endroits de New York, et jusque dans la cohue de son métro : dans une écurie aménagée de la 141^e Rue, dans un logement d'une pièce en rez-de-chaussée de l'avenue Saint-Nicolas et, plus surprenant, dans l'appartement d'un couple de joailliers situé au huitième étage du 608 de la 5^e Avenue. C'est là que j'ai découvert, grâce à la générosité de Beatrice et Francis Steegmuller, partis passer un an en Europe, que l'acte d'écrire peut être tout aussi difficile dans l'élégant bureau d'un confrère écrivain que dans un logement bruyant de Harlem. Il y avait pourtant des différences importantes, dont certaines eurent des effets quasi miraculeux sur la maigre confiance que j'avais en moi et servirent peut-être de catalyseur au mélange d'éléments disparates qu'était alors l'œuvre en gestation.

Les propriétaires de l'appartement, Sam et Augusta Mann, veillèrent à ce que rien ne dérangerait mon travail, à ce que je prisse le temps de déjeuner (souvent à leurs frais), et m'encouragèrent

beaucoup dans mes efforts. Grâce à eux, je me retrouvai avec les horaires réguliers d'un respectable homme d'affaires. La présence constante de beaux objets dans l'appartement, la familiarité experte de ses occupants avec les diamants, les perles, le platine et l'or me donnaient l'impression de vivre bien au-dessus de mes moyens. Ainsi donc, tant dans la réalité que symboliquement, ce huitième étage fut la position la plus élevée où se déploya le roman, mais quelle cime, comparée à notre logement en sous-sol de Harlem, et qui aurait bien pu me donner le vertige, si je n'avais pas justement travaillé sur un personnage de roman acharné à trouver son chemin dans des espaces sociaux aux manières, aux motivations et aux rituels particulièrement déroutants. Chose étrange, seuls les garçons d'ascenseur s'étonnèrent de ma présence dans un immeuble aussi cossu ; mais, après tout, cela se passait à une époque où, dans les quartiers habités par la moyenne et la haute bourgeoisie, les concierges dirigeaient machinalement mes semblables vers l'ascenseur de service. Je m'empresse néanmoins d'ajouter que rien de pareil ne se produisit jamais au 608, car dès qu'ils furent habitués à ma présence, les garçons d'ascenseur se montrèrent tous très aimables, même cet immigrant cultivé qu'amusait beaucoup l'idée que je fusse écrivain. Par contraste, certains de mes voisins dans l'avenue Saint-Nicolas me trouvaient d'une moralité douteuse. Tout d'abord parce que Fanny, une femme, quittait la maison et y revenait avec la régularité de quelqu'un qui a un emploi classique alors que je restais souvent à la maison et en sortais à des heures bizarres pour promener nos terriers écossais. Mais la vraie raison était que je ne correspondais à aucun des rôles, légaux ou illégaux, qui leur étaient familiers. Gangster, encaisseur de paris sur les chiffres, revendeur de drogue, employé des postes, médecin, dentiste, avocat, tailleur, entrepreneur de pompes funèbres, barbier, tenancier de bar, prédicateur, je n'étais rien de tout cela. Et, bien que mon langage révélât un niveau d'instruction supérieur, je ne faisais manifestement pas partie de ces membres des professions libérales qui vivaient ou travaillaient dans le quartier. Mon statut indéfini était donc un sujet de spéculation et une source de malaise, surtout parmi ceux dont les comportements et les conduites ne suivaient pas les canons moraux de la loi et de l'ordre. Il en résultait des échanges de stricte politesse où chacun gardait ses distances. Mais je demeurais suspect et, par un après-midi enneigé, alors que je descendais une rue sombre pour aller goûter le soleil hivernal, une poivrote me fit savoir exactement où je me situais dans sa hiérarchie personnelle.

À mon approche, elle s'appuya en chancelant contre la façade du bar et, d'une voix forte pour être sûre que j'entendais, elle déclara à son entourage hébété : « Ce nègre-là, ça doit être une espèce de maquereau, parce que pendant que sa femme va bosser, lui, je le vois

jamais rien faire d'autre que promener ses sacrés chiens et prendre ses sacrées photos. »

Franchement, je fus choqué d'être placé si bas car, par « maquereau », elle entendait un homme qui vit des gains d'une femme, ce genre d'homme qu'on reconnaît d'habitude à son oisiveté, à ses vêtements voyants, à son élégance tapageuse et à une âpreté en affaires typique d'un véritable souteneur – caractéristiques dont j'étais si manifestement dépourvu qu'elle ne put s'empêcher de rire la première de l'énormité de sa remarque. Pourtant elle avait lancé cette plaisanterie pour obtenir une réaction ; que celle-ci fût agressive ou conciliante, la dame était trop ivre ou trop téméraire pour s'en soucier du moment que cela jetterait quelques lueurs sur les ombres de mon identité. Je fus donc moins irrité qu'amusé et fort des cinquante dollars, légalement gagnés grâce à un reportage photo, qui garnissaient ma poche, je pus me permettre de sourire tout en restant silencieusement dissimulé à l'intérieur de mon mystère.

Et pourtant, la poivrote avait visé très près d'un des arrangements financiers qui rendaient possible mon activité d'écrivain et qui fait donc partie de l'arrière-plan sur lequel s'est construit ce roman. En effet, ma femme fournissait la part la plus régulière de nos revenus tandis que la mienne était faite de bric et de broc. Pendant la période où j'écrivais ce roman, ma femme travailla comme secrétaire pour plusieurs organisations et devait couronner sa carrière professionnelle en devenant directrice du Centre médical américain pour la Birmanie, association qui soutenait les travaux du docteur Gordon S. Seagrave, le célèbre « chirurgien de Birmanie ». Quant à moi, je fis quelques critiques de livres, rendis plusieurs articles et nouvelles, travaillai un peu comme photographe indépendant (en particulier pour les portraits de Francis Steegmuller et de Mary McCarthy qui ornent la couverture de leurs livres), construisis des amplificateurs et installai des chaînes haute fidélité. Ajoutons quelques économies de mon temps dans la marine, une bourse, renouvelée, de la fondation Rosenwald, une petite avance de mon éditeur et, pendant quelque temps, une allocation mensuelle de notre regrettée amie mécène, Mrs. J. Caesar Guggenheimer.

Nos voisins ne savaient bien sûr rien de tout cela, non plus que notre propriétaire, pour qui écrire était une occupation si douteuse chez un jeune homme en bonne santé que pendant notre absence il n'hésitait pas à entrer dans notre appartement et à fouiner dans mes papiers. Il nous fallait pourtant supporter de telles vexations car elles étaient liées à ce pari fou que j'avais fait de devenir écrivain. Heureusement, ma femme croyait en mon talent et possédait un joli sens de l'humour ainsi qu'un certain don pour les relations de bon voisinage. Moi-même, je goûtais fort le renversement comique d'une

situation d'ordinaire liée à une mobilité sociale racialement limitée et qui me conduisait, au cours de trajets quotidiens, d'un quartier noir où des gens qui ne me connaissaient pas mettaient en doute ma moralité uniquement à cause de la couleur de ma peau (noire comme la leur !) et d'une vague déviation par rapport aux normes admises, à un sanctuaire de paix que j'allais trouver dans un autre quartier presque exclusivement blanc, où cette même couleur de peau et ce même statut indéfini me confirmaient l'anonymat et me mettaient à l'abri de la curiosité d'autrui. Il me semble maintenant que c'était comme si le fait d'écrire sur l'invisibilité m'avait rendu tantôt transparent et tantôt opaque et m'avait fait rebondir entre le provincialisme aveugle d'un petit village et l'indifférence myope d'une grande métropole. Ce qui, étant donné la difficulté d'acquérir une connaissance solide de cette société multiple, n'était pas une mauvaise discipline pour un écrivain américain.

Mais, si l'on excepte l'épisode de la 5^e Avenue, la majeure partie du roman fut écrite à Harlem, où il puisa beaucoup de sa substance dans les voix, les expressions, le folklore, les coutumes et les intérêts politiques de gens dont je partage les origines culturelles et sociales. Voilà donc pour les aspects économique, géographique et sociologique du combat livré afin de mener à bien ce roman. Revenons aux circonstances qui ont entouré sa naissance.

Le récit ainsi éclipsé par la voix qui parlait de façon si pertinente de l'invisibilité (récit qui a sa place dans cette préface puisqu'il se révéla être un premier pas maladroit vers le présent roman) était centré sur les expériences d'un pilote américain capturé et placé dans un camp de prisonniers de guerre nazi où, étant l'officier du plus haut grade, il se retrouvait, par une convention propre à la guerre, le porte-parole de ses compagnons de détention. Comme on pouvait s'y attendre, le conflit venait du fait qu'il était le seul Noir parmi tous les Américains et le commandant allemand du camp se divertissait fort à exploiter la tension sociale qui en résultait. Obligé de choisir entre deux racismes, l'un étranger et l'autre propre à son pays, qu'il rejetait avec une égale passion, défendant les valeurs démocratiques qui étaient aussi celles de ses compatriotes blancs, mon pilote était forcé, pour ne pas craquer moralement, de s'appuyer sur son sentiment de la dignité individuelle et sur son expérience, passée et présente, de la solitude fondamentale de tout homme. En ce qui le concernait, cette vision, née de la guerre, d'une fraternité virile qu'a chantée Malraux avec tant d'éloquence, tardait à se manifester et, à sa grande surprise, il découvrit que sa seule raison d'essayer de voir en ses compatriotes des frères d'armes venait justement de ces vieilles promesses trahies, clamées par tous les slogans patriotiques aux formules sonores, qui avaient paru si obscènes au héros de Hemingway dans *l'Adieu aux*

Armes, pendant la retraite chaotique de Caporetto. Mais le héros de Hemingway parvenait à mettre la guerre derrière lui et choisissait l'amour alors que pour mon pilote il n'y avait ni fuite possible ni bien-aimée qui l'attendait. Il lui fallait donc soit maintenir les idéaux transcendants de la démocratie et sa propre dignité en aidant ceux-là mêmes qui le méprisaient, soit accepter que sa situation fût désespérément vide de sens ; choix équivalant à rejeter sa propre humanité. Mais l'ironie suprême de la situation résidait dans le fait qu'aucun de ses adversaires ne se doutait le moins du monde du combat intérieur qui se livrait en lui.

Hors de son contexte dramatique, tout cela peut sembler un peu excessif ; pourtant, dans l'histoire des États-Unis, la plupart des guerres ont été – du moins pour les Afro-Américains – des conflits à l'intérieur de conflits. Ainsi de la guerre de Sécession, de la dernière des guerres indiennes, de la guerre hispano-américaine et des deux guerres mondiales. S'il voulait remplir son devoir de citoyen, le Noir était souvent contraint de se battre pour arracher son droit à se battre. De même, mon pilote était prêt à faire le sacrifice ultime que la plupart des gouvernements demandent en temps de guerre à leurs citoyens aptes pour le service mais le sien n'accordait justement pas la même valeur à sa vie qu'à celle des Blancs qui faisaient le même sacrifice. Cet état de choses créait en lui une torture existentielle rendue plus atroce encore par le fait de savoir que, dès la guerre finie, le commandant allemand du camp pourrait émigrer aux États-Unis et jouir aussitôt de toutes les libertés que même les plus héroïques des soldats noirs se voyaient refuser. Ainsi donc, la mystique de la race et de la couleur qui régnait alors rendait absurdes et futiles les idéaux démocratiques et la vaillance militaire.

J'avais moi-même choisi la marine marchande pour effectuer un mode de service plus démocratique (tout comme un ancien collègue, poète, qui avait péri au large de Mauransk lors de son premier voyage en mer) et, pendant mes escales en Europe, j'avais rencontré de nombreux soldats noirs qui m'avaient décrit les conditions tout sauf démocratiques dans lesquelles ils se battaient et vivaient. Mais, ayant un père qui s'était battu sur la colline de San Juan, dans les Philippines et en Chine, je savais que ces griefs trouvaient leur cause dans ce qui était devenu un dilemme typiquement américain : comment traiter un Noir comme un égal en temps de guerre et lui dénier ensuite l'égalité en temps de paix ? Je connaissais aussi les pénibles épreuves des aviateurs noirs, entraînés dans des unités séparées, soumis aux vexations des Blancs, officiers et civils, et qui n'avaient pas le droit de participer à des missions de combat.

J'avais d'ailleurs écrit une nouvelle qui traitait d'une situation semblable et c'est en essayant de transformer cette expérience vécue

en fiction que j'avais découvert combien la tragédie qu'elle révélait était plus complexe que je ne l'avais présumé. Je l'avais conçue comme un conflit entre Noirs et Blancs, entre une minorité et une majorité, avec des officiers blancs refusant de reconnaître la dignité humaine d'un Noir pour qui acquérir la haute compétence technique d'un pilote était une noble manière de servir son pays tout en améliorant sa situation économique, mais je m'aperçus peu à peu que mon pilote avait aussi du mal à se voir *lui-même*. La cause en était l'ambivalence de ses réactions devant les divisions de classe et la diversité des cultures qui caractérisaient son propre groupe ethnique ; ambivalence qui lui est soudain révélée quand son avion s'écrase sur une plantation sudiste et qu'il est secouru par un métayer noir dont l'aspect et le comportement lui rappellent cruellement la fragilité de son propre statut militaire et leur ascendance commune dans l'esclavage. Homme de deux mondes, mon pilote se sent mal perçu dans les deux et donc à l'aise dans aucun. Bref, cette histoire présentait son combat lucide pour arriver à se définir et à trouver des arguments inébranlables pour étayer sa foi en sa dignité d'homme. Je ne me doutais certes pas alors de sa parenté avec l'homme invisible mais il en possédait manifestement quelques traits.

Pendant cette même période, j'avais publié une autre nouvelle dans laquelle un jeune marin noir américain, débarqué à Swansea, au sud du pays de Galles, est contraint de se colleter avec les éléments « américains » embarrassants de son identité après que des compatriotes blancs lui ont mis un œil au beurre noir un soir de couvre-feu dans une rue de Swansea (non, il ne s'appelait pas *Saul* et n'est pas devenu Paul !). Mais, dans ce cas, il se voit contraint de réfléchir sur lui-même par l'attitude d'un groupe de Gallois qui viennent à son secours et qui, à son grand étonnement, invitent le « Yankee noir », comme ils l'appellent, dans un club privé et chantent l'hymne national américain en son honneur. Ces deux nouvelles avaient paru en 1944 mais un an après, dans cette ferme du Vermont, le thème du jeune Noir en quête de son identité s'imposait à nouveau sous une forme beaucoup plus déroutante.

Car, alors que j'avais construit mes récits précédents à partir d'expériences familières avec, à l'esprit, des images concrètes de mes personnages et de leur environnement, je me trouvais à présent confronté à une simple voix désincarnée et obsédante. J'étais là à travailler sur un roman inspiré par la guerre en cours alors que le conflit que la voix imposait à mon attention n'avait pas connu de trêve depuis la guerre de Sécession. Fort des expériences du passé, je m'étais senti sur un terrain historique solide, même si le problème littéraire demeurait, de traduire les émotions complexes et les choix philosophiques qu'un individu devait affronter seul. C'était là, pensais-

je, une idée intéressante pour un roman américain mais une tâche difficile pour un romancier novice. J'étais donc profondément agacé de voir mes efforts perturbés par une voix ironique aux accents familiers, qui me paraissait aussi irrévérencieuse que les couinements d'une trompette de fanfare villageoise au milieu du *War Requiem* de Britten, par exemple.

D'autant plus que la voix semblait parfaitement comprendre mon peu d'envie d'écrire un texte de science-fiction. Elle semblait même vouloir me provoquer par des allusions à ce concept pseudo-scientifique forgé par les sociologues et qui prétend expliquer presque tous les problèmes des Afro-Américains par notre « haute visibilité » ; expression aussi trompeuse et captieuse que ces oxymorons plus récents mais de même filiation, tels que « bienveillante indifférence » et « discrimination à l'envers » qui, en termes clairs, signifient tous deux : « Que les nègres aillent où ils veulent pourvu qu'ils restent à leur place. » Depuis des années, mes amis faisaient des plaisanteries amères sur cette « haute visibilité » et soulignaient que si le citoyen de couleur avait vu sa noirceur abondamment analysée et disséquée – et plus souvent disséquée qu'analysée ! –, il brillait néanmoins, dans la conscience américaine, avec une telle intensité que la plupart des Blancs feignaient la cécité intellectuelle devant sa triste condition ; et parmi eux, se trouvaient tous les immigrants des dernières vagues, qui refusaient d'admettre à quel point eux-mêmes profitaient du statut social inférieur du Noir et trouvaient plus commode de rejeter toute la faute sur les Blancs sudistes.

Ainsi, malgré les affirmations hypocrites des sociologues, la « haute visibilité » rendait au contraire *in-visible*, que ce fût en plein midi dans une vitrine de Macy ou illuminé par les torches et les flashes des appareils photo, tandis que se déroulait le sacrifice rituel dédié à l'idéal de la supériorité blanche. Sachant tout cela, et la persistance de la violence raciale que renforçait l'absence de protection légale, je me demandais : que reste-t-il pour nourrir notre détermination à ne pas renoncer, sinon le rire ? Et se pouvait-il qu'un triomphe subtil se cachât dans un tel rire, qui m'aurait échappé jusqu'alors, mais se révélerait plus positif que la colère brute ? Une sagesse secrète, durement acquise, qui offrirait peut-être une stratégie plus efficace à un romancier afro-américain maladroit, pour transmettre sa vision ?

C'était là une idée déroutante mais la voix, avec ses échos de rire aux accents de blues, était si persuasive que je me sentis glisser peu à peu vers un état d'esprit dans lequel, soudain, événements actuels, souvenirs et artefacts commencèrent à se mêler pour former une nouvelle perspective encore floue mais séduisante. Peu avant l'intrusion du porte-parole de l'invisibilité, j'avais vu, dans un village voisin du Vermont, une affiche annonçant la représentation d'un *Tom*

Show, expression oubliée qui désignait des spectacles tirés de *la Case de l'oncle Tom*, de Mrs. Stowe, et interprétés par des *blackface minstrels*(4). J'avais cru ce genre de divertissement révolu mais je le retrouvais bien vivant, ici, avec le personnage d'Eliza glissant, affolée, sur la glace et essayant toujours – et tout ça pendant la Seconde Guerre mondiale ! – d'échapper aux chiens écumants...

Oh, je suis allée dans les collines/Pour cacher mon visage !/Les collines ont crié, pas de cachette/Il n'y a pas de cachette/Ici !

Car cette histoire que l'on considère d'habitude comme passée est en fait aussi actuelle et vivante que l'affirmait Faulkner. Sournoise, implacable, rusée, elle est présente aussi bien chez l'observateur que dans la scène observée, dans les artefacts, les manières, l'atmosphère, et elle parle même quand personne ne souhaite écouter.

Ainsi donc, tandis que j'écoutais, des choses jadis obscures commencèrent à s'ordonner. Des choses bizarres, surprenantes. Telle cette affiche, qui me rappelait la ténacité dont peuvent se charger les faux-fuyants moraux d'une nation quand on leur offre les atours des stéréotypes sociaux, et la facilité avec laquelle un pays peut transformer en farce de *blackface minstrels* son expérience tragique la plus profonde. Dans le couple mixte dont nous étions les hôtes, la femme était la petite-fille d'un Vermontois qui avait été général pendant la guerre de Sécession, ce qui ajoutait une dimension nouvelle à la présence de l'affiche. Des détails de vieilles photos, de comptines, de jeux enfantins, de services religieux, de cérémonies universitaires, de farces et d'activités politiques observés à Harlem dans les années qui avaient précédé la guerre – tout cela s'ordonnait. J'avais couvert l'émeute de 1943 pour le *New York Post*, auparavant j'avais milité pour la libération d'Angelo Herndon et des gars de Scottsboro, j'avais défilé derrière Adam Clayton Powell Jr, pour obtenir la déségrégation des magasins dans la 125^e Rue, et avais fait partie de la foule qui avait occupé la 5^e Avenue pour protester contre le rôle joué par l'Allemagne et l'Italie dans la guerre civile espagnole. Tout me semblait bon pour alimenter mon moulin littéraire. Certains souvenirs parlaient clair et disaient : « Sers-toi de moi dans ce livre », tandis que d'autres restaient mystérieux et troublants.

Comme ce rappel soudain d'un incident du temps de mes années universitaires quand, en ouvrant un bac de glaise offert à l'un de mes amis, sculpteur infirme, par quelque atelier dans le Nord, je trouvai enfouie dans la masse une frise de silhouettes reproduisant celles qui ornent le monument sculpté par Saint Gauden à la mémoire du colonel Robert Gould Show et du 54^e régiment noir du Massachusetts, qui se dresse sur le Common de Boston. Je ne voyais pas bien

pourquoi cet incident refaisait surface, si ce n'est, peut-être, pour me faire souvenir, puisque j'écrivais un roman et étais vaguement en quête d'images de fraternité entre Blancs et Noirs, que le frère d'Henry James, Wilky, avait combattu en tant qu'officier aux côtés de ces soldats noirs et qu'on avait jeté le corps du colonel Show dans la même fosse que ses hommes. Peut-être aussi pour me rappeler que, grâce à l'art, la guerre pouvait se transformer en quelque chose de plus profond et de plus significatif que sa violence immédiate...

En tout cas, il m'apparaissait maintenant que la voix de l'invisibilité venait de très loin dans les profondeurs complexes de l'Amérique. Aussi était-ce cocasse et logique à la fois que je situe le propriétaire de cette voix – et combien loquace – dans une cave abandonnée. Bien sûr, le cheminement de ma réflexion fut beaucoup plus chaotique, moins direct que je semble le suggérer ici, mais tel fut aussi celui que suivit l'œuvre jusqu'à son achèvement, dans l'interpénétration de l'intérieur et de l'extérieur, du subjectif et de l'objectif, de son cœur surréel et de son écorce blanche et noire...

Malgré tout, j'étais encore tenté de me boucher les oreilles et de poursuivre mon récit interrompu mais, comme beaucoup d'écrivains ballottés dans ce que Conrad appelle l'« élément destructeur », je m'étais enlisé dans un état d'hyperréceptivité ; situation épouvantable pour un écrivain de fiction car il lui est très difficile de ne pas être réceptif même à la plus nébuleuse des émotions-idées qui surgissent dans le processus de création. Il apprend vite en effet que de telles projections amorphes peuvent très bien être des cadeaux inattendus de sa muse en train de musarder et que, correctement perçues, elles lui fourniront peut-être les matériaux mêmes dont il a besoin pour se maintenir à flot dans les ressacs de la création. Mais elles peuvent tout aussi bien le conduire au naufrage et le noyer dans les sables mouvants de l'indécision. J'avais déjà beaucoup de mal à essayer de ne pas écrire un autre de ces multiples romans antiracistes au lieu de l'étude dramatique et comparative de la nature humaine que doit être à mes yeux un véritable roman ; or la voix semblait précisément me conduire dans cette direction. Pourtant, en écoutant son rire provocant, je me demandais quel genre de personne parlerait de cette façon et je conclus que ce devrait être un être forgé au plus profond de l'expérience américaine et qui en aurait émergé plus ironique que furieux. Il aurait un rire aux accents de blues pour se moquer des blessures de la vie et s'inclurait lui-même dans son analyse féroce de la condition humaine. Cette idée me plut et, en essayant de le visualiser, j'en vins à le rapprocher de tous les conflits, tragiques ou comiques, qui, depuis l'abandon de la Reconstruction(5), n'ont cessé de mobiliser les énergies de mon groupe. Après l'avoir cajolé pour qu'il m'en révélât un peu plus sur lui-même, je conclus que c'était sans

conteste un « personnage », dans les deux sens du terme. Je vis qu'il était jeune, sans pouvoir (ce qui reflétait les difficultés des dirigeants noirs à cette époque) et désireux de jouer un rôle de chef ; rôle dans lequel il était condamné à échouer. N'ayant rien à perdre et soucieux de me donner l'espace le plus vaste pour réussir, ou échouer, je l'associai, d'une certaine façon, au narrateur de *Mémoires écrits dans un souterrain* de Dostoïevski. À partir de là, je me mis à structurer l'évolution de mon intrigue tandis qu'il commençait, lui, à s'intégrer dans ma réflexion et mes recherches touchant à la forme romanesque et aux problèmes que pose la tradition littéraire composite dont je suis issu.

L'un de ces problèmes était de savoir pourquoi presque tous les protagonistes de la fiction afro-américaine (pour ne rien dire des personnages noirs créés par des écrivains blancs) n'avaient aucune épaisseur intellectuelle. Trop souvent, ils étaient des êtres entraînés dans les conflits sociaux les plus aigus, soumis aux formes les plus cruelles de la misère humaine et pourtant presque toujours incapables de formuler les problèmes cruciaux qui les torturaient. Certes, beaucoup d'êtres de valeur sont incapables de verbaliser leurs sentiments mais il y avait – et il y a – assez d'exceptions dans la vie réelle pour fournir des modèles à un romancier observateur. Et même si ceux-ci n'existaient pas, il serait nécessaire de les inventer, pour accroître la capacité d'expression romanesque et comme exemples des possibilités humaines. Henry James nous l'avait enseigné, avec ses personnages hyperconscients, « le gratin de la subtilité », qui incarnaient, à leur façon à eux, cultivée et aristocratique, les vertus américaines de conscience et de lucidité. Il était fort improbable que de telles créatures idéales apparaissent dans le monde que j'habitais mais on ne sait jamais, tant de choses passent inaperçues et insoupçonnées dans cette société. En outre, j'estimais qu'une des gageures constantes que doit soutenir le romancier américain est de rendre éloquents les personnages, les milieux et les phénomènes sociaux initialement muets qu'il a choisi de montrer. Car c'est par de telles entreprises qu'il remplit son rôle social en tant qu'artiste américain.

Ici il semblerait que les intérêts de l'art et de la démocratie se confondent, car si la formation de citoyens conscients et capables de s'exprimer est un but affirmé de notre société démocratique, la création de personnages conscients et capables de s'exprimer est indispensable pour constituer des compositions littéraires expressives à l'intérieur desquelles pourront s'élaborer des formes romanesques ayant une consistance organique. En donnant un sens à notre expérience américaine hétérogène, le romancier vise à créer des formes à l'intérieur desquelles les actions, les lieux et les personnages

expriment plus que leur sens immédiat et, dans cette tâche, la nature même du langage en fait l'allié de l'écrivain. Car, par chance (et malgré nos problèmes raciaux), l'imagination humaine tend à intégrer – tout comme la force centrifuge qui anime le processus démocratique. Certes, la fiction n'est qu'une forme d'action symbolique, un simple jeu de « comme si », mais c'est précisément là que se trouvent sa véritable fonction et sa capacité à susciter des changements. Car, quand elle est à son plus sérieux, comme la politique à son meilleur, elle représente une poussée en avant vers un idéal humain. Elle se rapproche de cet idéal par un processus subtil qui consiste à rejeter un monde des choses qui serait déjà déterminé pour lui préférer un ensemble de réalités créées par l'homme.

Si donc l'idéal d'une véritable égalité politique nous est inaccessible dans la réalité – comme cela est encore le cas –, il nous reste cette *vision* romanesque d'une démocratie idéale dans laquelle le réel se combine avec l'idéal et nous offre des représentations d'un état de choses où les puissants et les humbles, les Noirs et les Blancs, les nordistes et les sudistes, les indigènes et les immigrants se côtoient pour nous parler de vérités et de possibilités transcendantes semblables à celles qui furent découvertes quand Mark Twain fit voguer Huck et Jim ensemble sur le radeau.

Ce qui m'amena à concevoir le roman comme un radeau chargé d'espoir, de connaissance et de divertissement qui pourrait nous aider à nous maintenir à flot tandis que nous essayons de manœuvrer parmi les écueils et les tourbillons qui jalonnent la route incertaine de la nation, route tantôt proche et tantôt éloignée de l'idéal démocratique. Il existe naturellement d'autres buts pour la fiction. Pourtant je me souvenais que pendant les premiers temps optimistes de cette république, on considérait que chaque citoyen pouvait devenir (et devait se préparer à devenir) Président. Car la démocratie n'était pas conçue seulement comme une réunion d'individus, selon la définition de W. H. Auden, mais comme celle de citoyens politiquement sûrs qui, grâce à notre glorieux système d'éducation universelle et à l'esprit de libre entreprise qui caractérise notre société, seraient préparés à gouverner. À voir la suite des événements, c'était une possibilité bien mince – mais pas inexistante, comme le prouvent les récents exemples du cultivateur de cacahuètes et de l'acteur de cinéma.

Les Afro-Américains eux-mêmes avaient connu un bref moment d'espoir, encouragés par la présence de représentants noirs à Washington, pendant la Reconstruction. Et je ne voyais aucune raison de laisser l'analyse plus sombre que nous faisons maintenant des possibilités politiques (peu avant que je commence ce roman, A. Philip Randolph avait dû menacer notre bien-aimé F.D.R. d'une marche sur Washington pour que les Noirs aient accès à l'emploi dans les

industries de guerre) imposer des limites inadmissibles à ma liberté de jouer, en tant que romancier, sur le plan de l'imaginaire avec les possibilités existant tant dans la personnalité afro-américaine que dans les structures rigides de la société américaine. Ma tâche consistait à transcender ces limites. Mark Twain, par exemple, avait démontré que le roman *pouvait* servir d'antidote comique aux maux politiques et puisque, en 1945, comme maintenant d'ailleurs, les Afro-Américains étaient le plus souvent défaits dans leurs assauts contre le sort qui leur était réservé, il n'y avait pas de raison pour que, comme Brer Rabbit et ses cousins plus littéraires, les grands héros de tragédie et de comédie, ils ne fussent pas autorisés à arracher la victoire d'une perception consciente aux forces qui les terrassaient. Je devrais donc créer un narrateur capable de penser autant que d'agir et je compris qu'un sentiment lucide de sa propre importance serait essentiel à sa quête tâtonnante de la liberté.

J'avais donc pour tâche de révéler l'humanité universelle contenue dans la condition de quelqu'un qui était à la fois noir et américain, et ce serait non seulement pour moi un moyen d'exprimer ma propre idée du possible mais aussi une façon d'affronter le simple problème langagier auquel on se heurte quand on essaie de communiquer par-dessus nos barrières de race, de religion, de classe, de couleur et de région – barrières formées par les multiples stratégies de division qui ont été conçues, et fonctionnent encore, afin d'empêcher ce qui, sans elles, aurait été une reconnaissance plus ou moins naturelle de la réalité de la fraternité entre Blancs et Noirs. Pour déjouer cette tendance nationale à nier la commune humanité de mon personnage et de ceux qui liraient le récit de son expérience, je devrais le doter d'une large vision des choses, lui donner une conscience capable d'appréhender des problèmes philosophiques sérieux, l'équiper d'un vocabulaire assez étendu pour pouvoir jouer avec la richesse de notre langage vernaculaire commun et enfin construire une intrigue qui lui ferait rencontrer toute une gamme de types sociaux américains tels qu'ils apparaissent aux différents niveaux de la société. Mais, surtout, je devrais considérer les stéréotypes raciaux comme une donnée du processus social et, tout en jouant avec la capacité du lecteur à recevoir une vérité romanesque, m'efforcer de révéler la complexité humaine que ces stéréotypes visent à dissimuler. Pourtant, je ne voudrais pas donner l'impression, fausse, que le processus d'écriture de ce roman fut tout le temps aussi solennel. Il se révéla même souvent très amusant. Je savais que je composais une œuvre de fiction, une œuvre littéraire, et je comptais bien utiliser la capacité du roman à dire la vérité tout en racontant un « mensonge », expression populaire chez les Afro-Américains pour désigner une histoire improvisée. Ayant travaillé chez des barbiers où cette forme de

littérature orale florissait, je savais que je pourrais puiser dans la riche culture du récit populaire autant que dans celle du roman et que, incertain de mon art, il me faudrait improviser sur mon matériau, tel un musicien de jazz qui soumet un thème à un feu d'artifice de métamorphoses. Et quand j'eus compris que le Prologue contenait en germe à la fois le début et la fin du roman, je pus goûter à loisir les surprises que m'offraient personnages et intrigue dans leur évolution capricieuse au fil des chapitres.

Il y eut d'autres surprises. Cinq ans avant l'achèvement du livre, Frank Taylor, qui m'avait signé mon premier contrat d'édition, en montra un passage à Cyril Connolly, le directeur de la revue anglaise *Horizon*, et celui-ci le fit paraître dans un numéro consacré à l'art aux États-Unis. Cela constitua la publication initiale du premier chapitre, suivie peu de temps après en Amérique par une seconde dans l'édition de 1948 du *Magazine of the Year*, aujourd'hui disparu – ce qui explique les dates de 1947 et 1948 pour le copyright du livre, déroutantes pour les spécialistes. La date effective de publication de l'œuvre complète est 1952.

Ces surprises étaient certes un encouragement pour moi mais elles m'intimidaient aussi beaucoup car, après avoir savouré cette miette de succès, je me pris à redouter que le seul passage digne d'intérêt du livre ne fût cet extrait, où se trouve l'épisode de Battle Royal. Mais je persévèrai et le moment vint enfin où l'œuvre étant suffisamment élaborée, je pus la soumettre à Albert Erskine, mon directeur littéraire. Le reste, comme on dit, appartient à l'histoire. Mon souhait le plus vif pour le roman était qu'il s'en vendît assez d'exemplaires pour que mes éditeurs ne perdent pas l'argent qu'ils avaient investi et que mon directeur littéraire n'ait pas gaspillé son temps avec moi. Mais, comme je l'ai expliqué au début de ce texte, ce roman a toujours manifesté une volonté à se développer tout seul ; la preuve en est que, trente ans plus tard, me revoici en train d'écrire sur lui.

Ralph Ellison.

Prologue

Je suis un homme qu'on ne voit pas. Non, rien de commun avec ces fantômes qui hantaient Edgar Allan Poe ; rien à voir, non plus, avec les ectoplasmes de vos productions hollywoodiennes. Je suis un homme réel, de chair et d'os, de fibres et de liquides – on pourrait même dire que je possède un esprit. Je suis invisible, comprenez bien, simplement parce que les gens refusent de me voir. Comme les têtes sans corps que l'on voit parfois dans les exhibitions foraines, j'ai l'air d'avoir été entouré de miroirs en gros verre déformant. Quand ils s'approchent de moi, les gens ne voient que mon environnement, eux-mêmes, ou des fantômes de leur imagination – en fait, tout et n'importe quoi, sauf moi.

Mon invisibilité n'est pas davantage une question d'accident biochimique survenu à mon épiderme. Cette invisibilité dont je parle est due à une disposition particulière des yeux des gens que je rencontre. Elle tient à la construction de leurs yeux internes, ces yeux avec lesquels, par le truchement de leurs yeux physiques, ils regardent la réalité. Je ne me plains pas, je ne proteste pas non plus. Il est parfois avantageux de n'être pas vu, encore que, dans l'ensemble, cela vous porte plutôt sur les nerfs. Et puis, aussi, ces gens dont la vision est mauvaise se cognent à vous sans arrêt. Ou même, il vous arrive souvent de douter réellement de votre existence. Vous vous demandez si vous n'êtes pas simplement un fantôme dans l'esprit d'autrui. Disons, un personnage de cauchemar, que le dormeur essaye désespérément de détruire. C'est lorsqu'un tel sentiment vous habite que, par ressentiment, vous commencez à rendre les gnons. Et, avouons-le, c'est le cas la plupart du temps. Vous êtes dévoré du besoin de vous convaincre que vous existez, réellement, dans le monde réel, que vous faites partie intégrante de tout le bruit et l'angoisse, et vous brandissez vos poings, vous lancez des bordées de jurons, et vous jurez de les amener à vous reconnaître. Hélas, l'entreprise est rarement couronnée de succès.

Une nuit, je me suis cogné à un homme, accidentellement, et peut-être parce qu'il faisait presque noir, il me vit et m'apostropha en m'insultant. Je lui bondis dessus, le saisis par les revers de sa veste et

exigeai des excuses. C'était un grand blond, et tandis que mon visage s'approchait du sien, il me regarda avec insolence de ses yeux bleus et m'injuria, en me soufflant son haleine chaude au visage, ceci tout en se débattant. Je lui rabattis le menton d'un coup sec sur le sommet de mon crâne en l'assommant comme je l'ai vu faire aux Antillais ; je sentis sa chair se déchirer, le sang jaillir, et je hurlai : « Des excuses ! Des excuses ! » Mais il continua de jurer et de se débattre ; je lui envoyai coup sur coup ; il finit par s'écrouler lourdement, sur les genoux ; il saignait abondamment. Je le bombardai de coups de pied ; j'étais en rage parce qu'il marmottait toujours des insultes bien que ses lèvres fussent écumantes de sang. Et les coups de pied, ça y allait ! Dans ma fureur, je sortis mon couteau et m'apprêtai à lui trancher la gorge, là, sous le réverbère, dans la rue déserte ; je le tenais par le col, d'une main, et j'ouvrais le couteau avec les dents – lorsqu'il me vint à l'esprit que cet homme ne m'avait pas vu vraiment ; qu'il croyait se trouver au beau milieu d'un rêve éveillé, cauchemardesque ! J'arrêtai la lame et fendis l'air avec, tandis que je repoussais l'homme, et le laissai retomber dans la rue. Je le regardai intensément tandis que les phares d'une auto transperçaient les ténèbres. Il gisait là, gémissant, sur l'asphalte ; un homme qu'un fantôme avait failli tuer. Ma fureur s'apaisa. J'étais à la fois dégoûté et honteux. J'avais tout l'air d'un homme ivre moi-même, chancelant sur des jambes en coton. Puis cela m'amusa : une idée avait jailli de la tête épaisse de cet homme, et cette idée l'avait battu presque à le tuer. Je commençai à rire devant cette découverte abracadabrante. Se serait-il éveillé sur le seuil de la mort ? La mort elle-même l'aurait-elle libéré pour une vie de veille ? Mais je ne m'attardai pas. Je m'enfuis dans l'obscurité, et je riais si fort que j'avais peur d'attraper une hernie. Le lendemain, je vis sa photo dans le *Daily News*, au-dessus d'une légende précisant qu'il avait été agressé par-derrière. Pauvre imbécile, pauvre imbécile aveugle, pensai-je avec une pitié sincère, agressé par un homme invisible !

Dans l'ensemble (bien que je ne juge pas bon, comme je le fis jadis, de nier la violence de ma vie en faisant semblant de ne pas la connaître), je ne suis pas si ouvertement violent. Je n'ai garde d'oublier que je suis invisible et je marche doucement afin de ne pas éveiller ceux qui dorment. Il est parfois préférable de ne pas les éveiller ; il est, de par le monde, peu de choses aussi dangereuses que les somnambules. J'ai fini par apprendre, cependant, qu'il est possible de leur livrer bataille sans qu'ils s'en rendent compte. Par exemple, voilà un bon bout de temps que je suis aux prises avec la Compagnie générale d'électricité. J'utilise leur courant, sans rien payer du tout, et ils n'en savent rien. Oh, ils se doutent que leur courant est capté quelque part, mais ils ne savent pas où. Tout ce qu'ils savent, c'est que, d'après leur compteur central, là-bas dans leur usine de force

motrice, il y a une fameuse déperdition de courant, qui disparaît gratuitement dans la jungle de Harlem. L'amusant, bien sûr, c'est que je n'habite pas Harlem, mais une zone limitrophe. Il y a des années de cela (avant de découvrir les avantages de l'invisibilité), je m'étais plié à la routine de prendre un abonnement et de payer leurs tarifs exorbitants. Mais c'est fini. J'ai abandonné tout ça, en même temps que mon appartement, et mon ancien mode de vie : tout cela reposait sur l'hypothèse fallacieuse que j'étais, comme les autres hommes, visible. À présent, conscient de mon invisibilité, j'habite, sans payer de loyer, un immeuble pour Blancs exclusivement, dans une partie du sous-sol qui fut murée et oubliée au cours du XIX^e siècle ; je la découvris au cours de la fameuse nuit où je tentai d'échapper à Ras le Destructeur. Mais je m'aventure trop avant dans l'histoire, presque à la fin, bien que la fin soit au commencement, et se trouve loin devant.

L'intéressant, maintenant, c'est que j'ai trouvé un chez-moi, ou un trou dans la terre, comme vous voulez. Ne vous hâtez pas de conclure : ce n'est pas parce que j'appelle mon chez-moi un « trou » qu'il est humide et froid comme une tombe ; il y a des trous froids et des trous chauds. Le mien est un trou chaud. Et rappelez-vous, un ours se retire dans son trou pour l'hiver, et y demeure jusqu'au printemps ; le printemps venu, il sort en se dandinant, comme le poussin de Pâques brise sa coquille. Je dis tout ceci pour vous assurer qu'il est incorrect de présumer que, du fait que je suis invisible, et vis dans un trou, je suis mort. Je ne suis pas mort ni dans un état de sommeil. Appelez-moi Brun l'Ours, car je suis en hibernation.

Mon trou est chaud et plein de lumière. Je dis bien : plein de lumière. Je ne pense pas que New York recèle un seul coin plus brillant que ce trou à moi, sans même omettre Broadway. Ni l'Empire State Building, par une nuit merveilleuse de carte postale. Mais là, je ne joue pas franc jeu avec vous : ces deux coins figurent parmi les plus sombres de toute notre civilisation – excusez-moi, de toute notre *culture* (distinction capitale, me dit-on) – ce qui peut apparaître comme un canular ou une contradiction ; mais c'est ainsi (je veux dire sur le principe de contradiction) que repose le mouvement du monde : pas comme une flèche, mais comme un boomerang. (Méfiez-vous de ceux qui parlent de la spirale de l'histoire ; ils préparent un boomerang. Gardez un casque sous la main.) Je sais de quoi je parle ; j'en ai tant reçu sur la tête, des coups de boomerang, qu'à présent je suis capable de découvrir le principe noir de la lumière. Et j'adore la lumière. Vous allez peut-être penser que c'est bizarre, qu'un homme invisible ait besoin de lumière, désire la lumière, aime la lumière. Mais c'est peut-être précisément parce que je *suis* invisible. La lumière confirme ma réalité, donne naissance à ma forme. Une belle fille m'a raconté, un jour, un cauchemar qu'elle avait fréquemment : elle était

couchée au milieu d'une grande pièce plongée dans l'obscurité, et elle sentait son visage se dilater jusqu'à remplir la pièce entière ; il devenait une masse informe tandis que ses yeux, transformés en gelée bilieuse, montaient à vive allure par la cheminée. Il en est de même pour moi. Sans lumière, je suis non seulement invisible, mais informe, également ; être inconscient de sa forme, c'est vivre une mort. Personnellement, après une existence de quelque vingt ans, je ne me suis éveillé à la vie que le jour où j'ai découvert mon invisibilité.

C'est pourquoi je mène mon combat contre la Compagnie générale d'électricité. C'est la vraie raison, la raison profonde, je veux dire : il me permet de sentir ma vie et ma vitalité. Je la combats aussi pour m'avoir pris tant d'argent avant que j'aie appris à me mettre à l'abri. Dans mon trou, dans le sous-sol, il y a exactement 1 369 ampoules. J'ai électrifié tout le plafond, centimètre par centimètre. Et pas avec des tubes fluorescents, mais le modèle plus ancien, à filament, qui consomme plus de courant. Un véritable sabotage, vous savez. J'ai déjà commencé à électrifier le mur. Un chiffonnier de ma connaissance, homme de vision, m'a procuré le fil et les douilles. Rien, tempête ou inondation, ne peut faire obstacle à notre besoin de lumière, de lumière toujours plus brillante et toujours plus intense. La vérité est la lumière et la lumière est la vérité. Quand j'aurai fini les quatre murs, je m'attaquerai au plancher. Comment cela marchera, je n'en sais rien. Mais quand on a vécu invisible aussi longtemps que moi, on devient ingénieux par la force des choses. Je résoudrai le problème. Et il est possible que j'invente un dispositif pour poser la cafetière sur le feu tout en restant au lit, ou même pour me chauffer le lit – comme ce type que j'ai vu dans une revue, qui s'était fabriqué un dispositif pour se chauffer les chaussures ! Bien qu'invisible, je me situe dans la grande tradition américaine des bricoleurs. Dans la lignée des Ford, Edison et Franklin. Appelez-moi, puisque j'ai une théorie et un concept, un « penseur-bricoleur ». Oui, je chaufferai mes chaussures ; elles en ont besoin ; elles sont en général toutes trouées. Je ferai ça et bien d'autres choses.

Maintenant je n'ai qu'un radio-phono ; j'ai l'intention d'en avoir cinq. Il y a une certaine insensibilité acoustique dans mon trou, et lorsque j'ai de la musique, je veux véritablement sentir sa vibration, non seulement avec mon oreille, mais avec tout mon corps. J'aimerais avoir cinq disques de Louis Armstrong jouant et chantant *Qu'est-ce que j'ai fait pour être si noir et broyer tant de noir* – tous en même temps. Il m'arrive maintenant d'écouter Louis tout en dégustant mon dessert préféré – glace à la vanille et prunelline. Je verse le liquide rouge sur le monticule blanc, je le regarde scintiller, et j'observe la vapeur qui s'élève, tandis que Louis fait sortir de cet instrument militaire des accents lyriques et radieux. J'aime peut-être Louis Armstrong pour

avoir fait jaillir de la poésie de l'état invisible. C'est probablement parce qu'il est, à mon avis, inconscient d'être invisible. Par contre, ma compréhension de l'invisibilité m'aide à comprendre sa musique. Une fois, j'ai demandé une cigarette, et de mauvais plaisants m'ont donné une cigarette de marijuana ; de retour chez moi, je l'allumai et demurai assis, à écouter mon phono. Ce fut une soirée étrange. Le sens du temps, je dois expliquer, est légèrement modifié par l'invisibilité ; vous n'êtes jamais tout à fait au temps. Vous êtes tantôt en avance, tantôt en retard. Au lieu de l'écoulement rapide et imperceptible du temps, vous avez conscience de ces points où il s'immobilise, ou alors fait un bond. Et vous vous glissez dans les temps morts et vous regardez le monde. Voilà ce que vous entendez vaguement dans la musique de Louis.

Une fois, j'ai vu un boxeur professionnel se battre contre un péquenot. Le boxeur était rapide et étonnamment scientifique. Son corps n'était qu'un flot violent d'action rapide et rythmée. Il frappa le péquenot cent fois, et le pignouf gardait les bras levés, abasourdi de surprise. Mais tout à coup le péquenot, se ruant dans l'avalanche des gants de boxe, frappa un coup, un seul, et abattit la science, la vitesse et le jeu de jambes, aussi froid que le derrière d'un puisatier. L'argent des paris fut mis K.O. Celui qui partait perdant remporta la victoire. Le péquenot avait simplement fait irruption dans le sens du temps de son adversaire. Aussi, sous l'effet de la marijuana, je découvris une nouvelle façon analytique d'écouter la musique. Les sons inaudibles ressortaient, chaque ligne mélodique existait en elle-même, se détachait clairement de tout le reste, disait son morceau, et attendait patiemment que les autres voix prennent le relais. Cette nuit-là, je me suis trouvé en train d'entendre non seulement dans le temps, mais dans l'espace aussi. Non seulement, je pénétrai dans la musique, mais, comme Dante, je descendis dans ses profondeurs. Et au-dessous de la rapidité du rythme passionné, il y avait un tempo plus lent et une grotte ; j'entrai, jetai des regards à la ronde, et j'entendis une vieille femme chanter un spiritual aussi plein de *Weltschmerz* que le flamenco, et au-dessous, il y avait encore un niveau plus bas, où je vis une belle fille, couleur d'ivoire ; elle se tenait devant un groupe d'esclavagistes qui exigeaient qu'elle se dénude, et elle les suppliait d'une voix semblable à celle de ma mère, et au-dessous encore, je trouvai un niveau plus bas, un rythme plus rapide et j'entendis quelqu'un crier :

— Frères et sœurs, ce matin, mon texte est le suivant : « La noirceur de la noirceur. »

Et un chœur de voix répondit :

— Cette noirceur est des plus noires, frère, des plus noires...

— Au commencement...

— Au tout début, crièrent-ils.
— ... Il y avait la noirceur...
— Vas-y, prêche...
— ... et le soleil...
— Le soleil, Seigneur'...
— ... était rouge sang...
— Rouge...
— À présent, le Noir est... hurla le prédicateur.
— Sanglant...
— J'ai dit le Noir est...
— Vas-y, prêche, frère...
— ... et le Noir est pas...
— Rouge, Seigneur', rouge : il a dit qu'il est rouge !
— Amen, frère...
— Le Noir vous aura...
— Oui, oui...
— ... et le Noir ne...
— Non, non !
— Ça le fait...
— Ça le fait, Seigneur'...
— ... et ça le fait pas.
— Alléluia...
— ... Il vous mettra, gloire, gloire, oh, mon Dieu, dans le *ventre de la baleine*.

— Vas-y, prêche, cher frère...
— ... et vous mettra à l'épreuve...
— Seigneur' Dieu tout-puissant !
— Vieille tante Nanon !
— Le Noir vous rendra...
— Noir...
— ... ou le Noir vous perdra.
— N'est-ce pas la vérité, Seigneur' !
À ce moment, une voix de trombone hurla à mon intention :
— Sors d'ici, espèce d'imbécile ! T'es-t-y prêt à trahir ? Je filai en toute hâte, et j'entendais la vieille chanteuse de spirituals gémir :
— Va maudire ton Dieu, mon garçon, et meurs.
Je m'arrêtai et lui posai une question, je lui demandai ce qui n'allait pas.
— J'ai tendrement aimé mon maître, fils, dit-elle.
— Tu aurais dû le haïr, dis-je.
— Il m'a donné plusieurs fils, dit-elle, et parce que j'aimais mes fils, j'ai appris à aimer leur père, tout en le haïssant en même temps.
— Moi non plus, je n'ignore pas ce qu'est l'ambivalence, dis-je.
C'est pour cela que je suis ici.

— Qu'est-c'tu dis ?

— Rien, un mot qui n'explique rien. Pourquoi te lamentes-tu ?

— Je me lamente comme ça parce qu'il est mort, dit-elle.

— Alors, dis-moi, qui est en train de rire, là-haut ?

— C'est mes fils. Sont contents.

— Oui, je comprends ça aussi, dis-je.

— Moi aussi, je rigole, mais je pleure aussi. Il avait promis de nous libérer, mais il a jamais pu se résoudre à le faire. Malgré tout, je l'ai aimé...

— Tu l'as aimé ? Tu veux dire... ?

— Oh, oui, mais y a aut'chose que j'ai encore plus aimé.

— Et quoi ?

— La liberté.

— La liberté, dis-je. Peut-être que la liberté se trouve dans la haine.

— Non, fils, c'est dans l'amour. Je l'ai aimé et j'y ai donné le poison, et il s'est ratatiné comme une pomme gelée. Les garçons, ils auraient voulu le met' en pièces, avec leurs couteaux bricolés à la main.

— Une erreur a été commise quelque part, dis-je. Je ne m'y retrouve plus. Et j'avais envie de dire encore autre chose, mais le rire, là-haut, devint trop fort pour moi, il s'apparentait trop à une lamentation ; j'essayai d'échapper à tout ça, mais n'y parvins pas. À l'instant où je parlais, je ressentis un violent désir de lui demander ce qu'était la liberté et je rebroussai chemin. Elle était assise, la tête dans les mains, et elle gémissait doucement ; son visage basané était plein de tristesse.

— Vieille femme, qu'est-ce que c'est que cette liberté que tu aimes tant ? demandai-je dans un coin de mon esprit.

Elle parut surprise, puis pensive, puis déconcertée.

— J'ai oublié, fils. C'est tout embrouillé. D'abord, je pense que c'est une chose, puis une autre. Ça me fait tourner la tête. Maintenant, je crois que c'est rien d'autre que d'savoir dire ce que j'ai dans la tête. Mais c'est dur, fils. J'en ai trop vu en trop peu de temps. C'est comme si qu'j'avais la fièvre. Dès que j'vais pour marcher, ma tête, elle tourbillonne et je tombe. Ou alors, si c'est pas ça, c'est les garçons ; ils se mettent à rire et y veulent tuer tous les Blancs. Y sont amers, v'là ce qu'y a...

— Mais la liberté ?

— Laisse-moi tranquille, garçon, j'ai mal à la tête !

Je la quittai, pris de vertige à mon tour. Je n'allai pas loin.

Tout à coup, l'un des fils, un grand gaillard haut de six pieds, surgit de nulle part et me donna un coup de poing.

— Qu'est-ce qui te prend, mon vieux ? criai-je.

— T'as fait pleurer maman !

— Comment ? dis-je, esquivant un nouveau coup.

— Avec toutes ces questions qu'tu lui poses. Fous le camp d'ici et reviens plus, et la prochaine fois que t'as des questions comme ça, pose-les-toi à toi !

Il me tenait serré comme pierre froide ; ses doigts se refermaient sur ma trachée artère, et je crus que j'allais étouffer, quand il lâcha prise. Je partis en trébuchant, hébété, la musique retentissait de rythmes hystériques à mon oreille. Il faisait noir. Je me repris en main, je descendis au hasard un couloir étroit et sombre, et j'avais l'impression d'entendre le bruit de ses pas à ma poursuite. J'étais endolori, et mon être était habité d'un profond désir de tranquillité, de paix, de repos et je sentais bien que je ne pourrais jamais parvenir à cet état. Et d'abord, la trompette beuglait, et le rythme était trop ardent. Un battement de tam-tam, semblable au rythme cardiaque, commença à submerger la trompette, m'emplissant les oreilles. J'avais envie d'eau, je l'entendais couler à flot dans les conduites froides que touchaient mes doigts tandis que je cherchais ma route à tâtons, mais je ne pouvais pas m'arrêter à cause des bruits de pas derrière moi.

— Hé, Ras, lançai-je. C'est toi, Destructeur ? Rinehart ?

Pas de réponse ; le bruit rythmé des pas derrière moi.

Une fois, je tentai de traverser la rue, mais une voiture lancée à trop vive allure me heurta, et passa en trombe en m'écorchant la peau de la jambe.

Puis, je ne sais comment, je finis par en sortir ; j'émergeai en hâte de ce monde souterrain de son, pour entendre Louis Armstrong demander innocemment :

Qu'ai-je fait

Pour être si noir

Et broyer tant de noir ?

J'eus tout d'abord une réaction de peur ; cette musique familière avait exigé de l'action, le genre d'action dont j'étais incapable, et cependant, si je m'étais attardé tant soit peu sous la surface, j'aurais pu essayer d'agir. Malgré tout, je sais à présent qu'il est peu de gens capables d'écouter réellement cette musique. Je restai assis au bord de la chaise, trempé de sueur, comme si chacune de mes 1 369 ampoules était devenue un puissant réflecteur, chacun éclairant la mise en scène d'un interrogatoire au troisième degré, avec Ras et Rinehart en accusateurs. C'était aussi épuisant que si j'avais retenu mon souffle sans arrêt pendant une heure sous l'effet de la terrifiante sérénité qui vient des jours de faim intense. Et cependant, c'était une expérience étrangement satisfaisante, pour un homme invisible, d'entendre le silence du son. J'avais découvert les nécessités méconnues de mon

être – même si je ne pouvais répondre « oui » à leurs sollicitations. Je n'ai pas refumé de marijuana depuis, cependant ; pas parce que c'est interdit, mais parce que c'est suffisant de voir à travers les murs (ce qui n'est pas si extraordinaire lorsque vous êtes invisible). Mais entendre à travers les murs, c'est trop ; cela inhibe l'action. Et en dépit de frère Jack et de toute cette triste période perdue de la Confrérie, je ne crois en rien, sinon à l'action.

S'il vous plaît, une définition : une hibernation est une préparation couverte à une action plus ouverte.

En outre, la drogue détruit complètement votre sens du temps. Dans ce cas, je risquerais d'oublier de me planquer, un beau matin, et je me ferais renverser par un connard dans un tramway orange et jaune ou un bus couleur de bile ! Ou je risquerais d'oublier de quitter mon trou quand viendra l'heure de l'action.

En attendant, je jouis de ma vie, avec les compliments de la Compagnie générale d'électricité. Puisque vous ne me reconnaissez jamais, même lorsque vous êtes tout contre moi, et puisque, sans doute, vous croirez difficilement que j'existe, il est sans importance que vous sachiez que j'ai fait une prise sur un câble électrique menant à l'immeuble et que je l'ai détourné vers mon trou dans le sol. Avant cela, je vivais dans les ténèbres où l'on m'avait chassé, mais à présent, je vois. J'ai illuminé la noirceur de mon invisibilité – et vice versa. Aussi, je joue la musique invisible de mon isolement. La dernière affirmation ne sonne pas tout à fait juste, n'est-ce pas ? Pourtant, si ; vous entendez cette musique parce que la musique est entendue et rarement vue, excepté par les musiciens. Cette nécessité de mettre l'invisibilité noir sur blanc, se pourrait-il donc qu'elle réponde au besoin de faire de la musique avec l'invisibilité ? Mais je suis un orateur, un réveilleur de populace. Je suis ? J'étais en tout cas, et peut-être je serai de nouveau. Qui sait ? Toute maladie ne conduit pas forcément à la mort, l'invisibilité non plus.

Je vous entends dire :

— Quel individu horrible et irresponsable !

Et vous avez raison. Je saisis l'occasion d'être d'accord avec vous. Je suis un des êtres les plus irresponsables qui aient jamais vécu. L'irresponsabilité fait partie de mon invisibilité ; de quelque façon que vous la considériez, c'est un refus. Mais envers qui pourrais-je être responsable, et pourquoi le serais-je, alors que vous refusez de me voir ? Et attendez que je révèle à quel point je suis irresponsable. La responsabilité repose sur la reconnaissance, et la reconnaissance est une forme d'accord. Prenez l'homme que j'ai failli tuer : qui était responsable de ce presque meurtre ? Moi ? Je ne le pense pas. Je rejette cette idée. Je ne suis pas preneur. Vous ne pouvez pas me mettre ça sur le dos. C'est lui qui m'est rentré dedans, c'est lui qui m'a

insulté. N'aurait-il pas dû, ne serait-ce que pour sa sécurité personnelle, reconnaître mon hystérie, mon « danger potentiel » ? Disons qu'il était perdu dans un monde de rêve. Mais ce monde de rêve – il n'est hélas que trop réel – ne le contrôlait-il pas lui-même ? Et n'est-ce pas lui qui m'en a fait sortir ? Et s'il avait appelé un policier, n'est-ce pas moi qu'on aurait pris pour l'agresseur ? Oui, oui, mille fois oui ! Je veux être d'accord avec vous, j'étais l'élément irresponsable ; car j'aurais dû employer mon couteau pour protéger les intérêts supérieurs de la société. Quelque jour, cette sorte de bêtise nous causera à tous des ennuis tragiques. Tous les rêveurs, tous les somnambules devront payer le prix, et même l'invisible victime est responsable du sort de tous. Mais je me suis dérobé à cette responsabilité ; je me suis trop embrouillé dans les notions incompatibles qui bourdonnaient dans ma tête. J'ai été lâche...

Mais moi, qu'ai-je fait pour broyer tant de noir ? Écoutez-moi avec patience.

CHAPITRE PREMIER

C'est une longue histoire, vieille de vingt ans. J'étais depuis toujours à la recherche de quelque chose et je rencontrais constamment sur mon chemin des gens qui essayaient de m'expliquer ce que je cherchais. Malgré leur caractère souvent contradictoire, j'acceptais toutes les solutions, même bourrées de contradictions internes. J'étais naïf. J'essayais de me trouver, et je posais à tout le monde, sauf à moi-même, des questions auxquelles j'étais bien le seul à pouvoir répondre. Il me fallut longtemps et pas mal de déboires dans mes espérances pour posséder cette vérité que tous les autres hommes semblent connaître dès leur naissance : je ne suis personne d'autre que moi-même. Mais avant tout, une première découverte m'attendait : je suis *un homme invisible* !

Je ne suis pas pour autant un *lusus naturae*, une anomalie de l'histoire. Ma destinée était inscrite, toutes choses égales (ou inégales) d'ailleurs, il y a quatre-vingt-cinq ans. Mes grands-parents furent esclaves, je n'ai pas honte d'eux. J'ai plutôt honte de moi pour avoir, dans le temps, éprouvé de la honte à leur sujet. Voilà quatre-vingt-cinq ans, on leur annonça qu'ils étaient libres, unis aux autres hommes de notre pays dans le domaine du bien commun, mais séparés d'eux comme le sont les doigts de la main dans le domaine de l'organisation sociale. Et ils le crurent. Et ils s'en réjouirent. Ils restèrent à leur place, travaillèrent dur, élevèrent mon père dans les mêmes principes. Mais mon grand-père était un numéro. C'était un drôle de petit vieux, mon grand-père, on dit que je lui ressemble. C'est lui qui sema la pagaille. Sur son lit de mort, il fit venir mon père et lui dit :

— Fils, quand je serai parti, je compte sur toi pour continuer le combat. Je ne t'en ai jamais parlé, mais notre vie, à nous, est une guerre, et du jour où j'ai rendu mon fusil, à la Reconstruction, je suis devenu un traître pour la vie, un espion dans le pays de l'ennemi. Tâche de vivre dans la gueule du loup. Je veux que tu les noies sous les oui, que tu les sapes avec tes sourires, que tu les fasses crever à force d'être d'accord avec eux, que tu les laisses te bouffer jusqu'à ce qu'ils te vomissent ou qu'ils éclatent.

Les gens crurent que le vieux avait perdu l'esprit. Il avait toujours

été si doux. On se hâta de faire sortir les enfants en bas âge, on baissa les stores et on tourna si bas la flamme de la lampe qu'elle se mit à crachouiller sur la mèche, imitant la respiration du vieillard.

— Apprends ça aux jeunots, dit-il dans un murmure plein de fureur. Puis il mourut.

Dans ma famille, ses dernières paroles causèrent plus d'émoi que sa mort. On aurait dit qu'il n'était pas mort du tout, tant elles semaient le trouble. Je fus mis en demeure d'oublier ce qu'il avait dit, et, de fait, c'est la première fois qu'il en est question en dehors du cercle familial. Mais ce petit discours produisit sur moi un effet colossal. Pour moi, grand-père avait toujours été un vieil homme tranquille, sans histoire ; cependant, sur son lit de mort, il s'était qualifié de traître et d'espion et il avait présenté son humilité comme une dangereuse activité. Cela devint pour moi une véritable énigme qui ne cessa de me hanter l'esprit. Dès que les choses tournaient bien pour moi, je me rappelais mon grand-père et me sentais coupable et mal à l'aise dans ma peau. On aurait dit que, malgré moi, je tenais le plus grand compte de son conseil. Qui pis est, on ne m'en aimait que davantage. J'étais couvert de louanges par les Blancs les plus blancs de la ville, on donnait pour modèle ma conduite exemplaire – tout comme mon grand-père. Et ce qui me chiffonnait, c'est que le vieil homme avait qualifié cette attitude de *trahison*. Quand on me félicitait pour ma conduite, je me sentais fautif : j'avais l'impression confuse d'être en train de faire quelque chose que les Blancs devraient normalement désapprouver ; s'ils avaient compris, ils auraient dû désirer me voir faire tout juste le contraire ; les boudier ou faire le méchant ; cette attitude-là aurait dû combler leurs vœux profonds, même si en surface ils n'y voyaient que du feu et voulaient me voir agir comme je faisais. Je craignais qu'un jour ils ne finissent par me considérer comme un traître, et alors, je serais perdu. Mais j'avais encore plus peur de changer un iota dans mon comportement, car cela leur déplaisait souverainement. Les paroles du vieil homme étaient une vraie malédiction. Le jour de mon diplôme, je fis une petite harangue où je démontrai que le secret, mieux, l'essence du progrès, c'était l'humilité (je n'en croyais pas un mot. Et comment l'aurais-je pu, me rappelant mon grand-père ? Simplement, je pensais que ce genre de truc marchait). Et en effet, ce fut un grand succès. Je fus grandement complimenté et l'on m'incita à répéter mon discours lors d'un rassemblement des Blancs influents de la ville. Ce fut un triomphe, qui rejaillit sur notre communauté tout entière.

C'était dans la grande salle de bal du principal hôtel. En y arrivant, je m'aperçus qu'il s'agissait d'une réunion d'amis, et l'on me dit que, puisque de toute façon je devais me trouver là, je ferais aussi bien de prendre part à la mêlée générale qui devait, au cours de la soirée,

opposer un certain nombre de mes copains de classe. Ce divertissement vint en premier.

Tous les gros bonnets de la ville étaient là, en smoking, occupés à descendre le buffet, boire de la bière et du whisky, fumer des cigares noirs. La pièce était grande et haute de plafond. On avait soigneusement disposé des chaises en rangées sur trois côtés d'un ring de boxe démontable. Le quatrième côté était libre et laissait apercevoir une échappée de parquet ciré et luisant. Entre nous, j'avais quelque appréhension au sujet de cette mêlée. Je ne redoutais pas la lutte, mais je ne tenais pas tellement aux autres gars qui devaient y participer. C'étaient des durs, dont l'esprit n'était sûrement pas dérangé par des malédictions grand-paternelles. Des types coriaces, à n'en pas douter. En outre, j'avais le sentiment que cette lutte risquait de porter atteinte à la dignité de mon discours. En ces jours où je ne me sentais pas encore invisible, je me voyais comme un futur Booker T. Washington⁽⁶⁾. Mais les autres types ne raffolaient pas non plus de moi, et ils étaient au nombre de neuf. Je me sentais, à ma manière, supérieur à eux, et je n'aimai pas la façon dont on nous entassa tous ensemble dans l'ascenseur de service. Eux, de leur côté, n'appréciaient pas ma présence. En fait, tandis que les chaudes lumières des étages illuminaient l'ascenseur au passage, nous eûmes des mots : on me reprocha, en prenant part à la mêlée, de priver un de leurs amis du travail d'une soirée.

À la sortie de l'ascenseur, on nous fit traverser un vestibule rococo et l'on nous conduisit dans une antichambre où nous devions enfiler nos vêtements de combat. Chacun d'entre nous reçut une paire de gants de boxe, et on nous poussa dans la grande salle ornée de miroirs. Nous entrâmes, jetant autour de nous des regards circonspects, et parlant dans un murmure, de peur qu'on ne nous entendît dans le brouhaha de la pièce. Elle était embrumée de la fumée des cigares. Et déjà le whisky faisait son effet. J'éprouvai un choc à voir quelques-uns des hommes les plus importants de la ville en état d'ébriété. Ils étaient tous là – banquiers, hommes de loi, juges, docteurs, chefs de la Brigade d'incendie, professeurs, commerçants. Même un des pasteurs à la mode. Il se passait, à l'entrée, quelque chose que nous ne pouvions pas voir. On entendait les vibrations sensuelles d'une clarinette et les hommes, debout, avançaient avec empressement. Nous formions un petit groupe bien délimité, compact, nos torses nus se touchant et déjà luisant de sueur ; cependant que là-bas, les gros bonnets s'excitaient de plus en plus sur quelque chose que nous ne pouvions toujours pas voir. Tout à coup, j'entendis le censeur de l'école – qui m'avait dit de venir – hurler :

— Amenez les cireurs, messieurs ! Amenez les petits cireurs !

On nous bouscula jusqu'à l'entrée de la salle de bal, où l'odeur de

tabac et de whisky était encore plus forte. Puis, avec brutalité, on nous poussa au premier rang. Je faillis pisser dans mon froc. Une mer de visages, les uns hostiles, les autres amusés, faisait cercle autour de nous, et au centre, une splendide blonde – entièrement nue. Il se fit un silence de mort. Je sentis un violent coup d'air froid me geler. Je tentai de m'enfuir à reculons, mais il y avait des gens partout, derrière moi et autour de moi. Certains garçons, pris de tremblement, se tenaient tête baissée. Sans raison je sentis une vague de peur et de culpabilité me secouer. Mes dents claquaient, j'avais la chair de poule, mes genoux s'entrechoquaient. Cependant, j'étais puissamment attiré, et je regardais malgré moi. Si cette audace avait été punie par la cécité, j'aurais quand même regardé. Les cheveux étaient blonds, comme ceux d'une poupée joufflue de cirque ; le visage, couvert de poudre et de rouge – comme pour former un masque abstrait ; les yeux enfoncés et les paupières barbouillées de bleu, de la couleur du derrière d'un babouin. Je ressentis le désir de cracher sur elle tandis que je parcourais lentement son corps des yeux. Ses seins étaient fermes et ronds comme les dômes des temples de l'Inde, et j'étais assez près pour voir la finesse de la peau et les perles de sueur briller comme de la rosée autour des pointes roses de ses tétons érigés. Je voulais tout à la fois quitter la pièce en courant, passer à travers le plancher, m'approcher d'elle et la couvrir de mon corps pour la faire disparaître aux yeux des autres et aux miens ; sentir les douces cuisses, la caresser, la détruire, l'aimer et la tuer, me cacher d'elle et cependant caresser l'endroit, au-dessous du drapeau américain tatoué sur son ventre, où ses cuisses formaient un V majuscule. Il me semblait qu'elle ne voyait que moi dans la salle, de ses yeux impersonnels.

Puis elle se mit à danser, d'un mouvement lent et sensuel. La fumée de cent cigares s'accrochait à elle comme le plus ténu des voiles. Elle avait l'air d'une femme-oiseau ceinte de voiles qui m'appelait de la surface houleuse d'une mer grise et menaçante. Je n'avais plus les pieds sur terre. Puis, je me rendis compte que la clarinette jouait et que les magnus hurlaient dans notre direction. Ils nous menaçaient, les uns si nous regardions, les autres, si nous détournions les yeux. Sur ma droite, je vis un garçon s'évanouir. Un homme saisit alors une aiguière d'argent sur une table, s'approcha de lui, lui versa de l'eau glacée sur le corps, le fit tenir debout et força deux d'entre nous à le soutenir : sa tête pendait en avant et des gémissements s'échappaient de ses lèvres épaisses et bleuâtres. Un autre garçon se mit à gémir qu'il voulait retourner chez lui. C'était le plus grand de notre groupe et il portait des culottes rouge foncé bien trop étroites pour dissimuler l'érection qui gonflait l'étoffe comme en réponse à la plainte sourde et lancinante de la clarinette. Il essayait de se cacher avec ses gants de boxe.

Et pendant tout ce temps, la blonde continuait à danser, avec un mince sourire à l'adresse des gros types qui la regardaient, fascinés, et un mince sourire aussi devant notre peur. Je remarquai un certain commerçant qui ne la quittait pas des yeux, l'air avide, les lèvres entrouvertes et baveuses. C'était un gaillard dont la vaste panse gonflait à craquer le plastron orné de boutons de diamant ; chaque fois que la blonde balançait ses hanches ondulantes, il se passait la main dans les rares cheveux de sa tête chauve, et les bras en l'air, dans une attitude aussi gauche que celle d'un panda ivre, il roulait son ventre dans un trémoussement obscène. Il était complètement subjugué. Le rythme musical s'accéléra. Tandis que la danseuse évoluait, l'air absent et lointain, les hommes se mirent en devoir de la toucher. Je voyais leurs doigts boudinés s'enfoncer dans la chair tendre. D'autres essayaient de les empêcher, puis elle se mit à décrire des cercles gracieux dans la salle, poursuivie par les hommes qui glissaient et trébuchaient sur le parquet ciré. C'était dément. Il y eut des chaises brisées, des verres renversés, tandis qu'ils couraient après elle au milieu des rires et des hurlements. Ils l'attrapèrent juste au moment où elle atteignait la porte. Ils la soulevèrent et la firent sauter en l'air, comme des étudiants pour un bizutage, et au-dessus de ses lèvres rouges au sourire figé, je lus dans ses yeux la terreur et le dégoût, semblables à ma propre terreur et à celle de certains de mes camarades. Tandis que j'observais la scène, ils la lancèrent deux fois en l'air ; on eût dit que ses seins s'aplatissaient contre l'air et ses jambes se débattaient tandis qu'elle tournoyait. Parmi les moins ivres, quelques-uns tentèrent de l'aider à s'échapper. Je tournai les talons et me dirigeai vers l'antichambre, suivi des autres garçons.

On entendait encore des cris hystériques. Mais on nous arrêta à la sortie et on nous donna l'ordre d'entrer dans le ring. Il n'y avait plus qu'à s'exécuter. Tous les dix, nous grimpâmes en passant sous les cordes. Nous nous laissâmes bander les yeux par de larges morceaux de tissu blanc. L'un des hommes, plus compatissant que les autres sans doute, essaya de nous remonter le moral, tandis que nous attendions, le dos aux cordes. On grimaça un sourire, tout au moins quelques-uns d'entre nous.

— Tu vois ce garçon, là-bas ? dit l'un des hommes. Au signal de la cloche, je veux que tu te précipites pour lui en foutre un coup en plein ventre. Si tu le rates, moi je te passerai quelque chose. Je n'aime pas son regard.

Nous eûmes, tous les dix, droit au même propos. On nous mit les bandeaux. Même alors, je repassai mon discours. Dans mon esprit, chaque mot brillait comme une flamme. Quand je sentis qu'on serrait le tissu autour de mon visage, je contractai tous mes traits de façon à ménager un peu de jeu quand je les détendrais.

Soudain, un accès de terreur aveugle m'envahit. Je n'étais pas accoutumé aux ténèbres. J'avais l'impression de me trouver tout à coup dans une pièce obscure remplie de vipères venimeuses. J'entendais distinctement les voix grasses réclamer à grands cris le début de la mêlée :

— Allez-y, commencez !

— Tu vas voir ce gros nègre, qu'est-ce qu'il va déguster !

Je fis effort pour saisir la voix du censeur de l'école, comme pour arracher à ce son légèrement plus familier un sentiment de sécurité.

— Je vais m'offrir ces fils de putains noirs, hurla quelqu'un.

— Non, Jackson, non ! jappa une autre voix. Hé, quelqu'un, aidez-moi à arrêter Jack !

— Je veux ce nègre roux. Lui arracher les membres l'un après l'autre, hurla la première voix.

J'étais là, contre les cordes, tout tremblant. Car en ce temps-là, j'étais ce qu'ils appellent roux et ce type avait l'air de vouloir me broyer entre ses dents comme un macaron au gingembre bien croustillant.

Il y avait de la bagarre. On renversait des chaises à coups de pied, j'entendais des voix grogner sous l'effort. Mais le bandeau était serré comme une grosse cicatrice qui vous tiraille la peau et quand je levai mes mains gantées pour écarter les bandes blanches, quelqu'un vociféra :

— Ah, non, sale nègre ! Laisse ça tranquille !

— Sonne la cloche avant que Jackson nous tue un négro ! tonna quelqu'un dans le silence soudain. Et la cloche retentit, immédiatement suivie du bruissement de pieds qui entrent en lutte.

Un gant me claqua sur la tête. Je pivotai, frappai vigoureusement quelqu'un au passage, et sentis la secousse me vriller tout le long du bras jusqu'à l'épaule. Puis on aurait dit que les neuf garçons se retournaient contre moi tous ensemble. On me bourrait de coups de tous les côtés, et je faisais de mon mieux pour riposter. J'étais atteint de tant de coups que je me demandai si je n'étais pas le seul lutteur du ring à avoir les yeux bandés, ou si l'homme appelé Jackson n'avait pas réussi à m'attraper, en fin de compte.

Aveuglé, j'étais incapable de contrôler mes mouvements. J'étais sans dignité. Je trébuchais à tout instant, comme un bébé ou un homme ivre. La fumée s'était encore épaissie, et à chaque nouveau coup, elle semblait dessécher et rétrécir encore mes poumons. Ma salive se transformait en colle chaude et amère. Un gant rencontra ma tête, et ma bouche se remplit de sang tiède. Ça venait de partout. J'aurais été incapable de dire si la moiteur que je sentais sur mon corps était de la sueur ou du sang. Un coup atterrit avec force sur ma nuque. Je me sentis basculer, ma tête heurta le plancher. Des rais de

lumière bleue emplirent le monde noir derrière le bandeau. Face contre terre, je faisais semblant d'être K.O., mais je me sentis saisi par les mains et projeté sur mes pieds.

— Allez, continue, négro ! Dans la mêlée !

J'avais les bras comme du plomb, ma tête me faisait mal. Je parvins à gagner les cordes à tâtons, je m'y accrochai, dans l'espoir de reprendre ma respiration. Un gant m'atteignit au plexus et je tombai de nouveau, avec l'impression que la fumée s'était changée en couteau enfoncé dans mes tripes. Poussé de-ci de-là par les jambes qui tournaient autour de moi, je finis par me mettre debout et je me rendis compte que je voyais les formes noires baignées de sueur qui évoluaient dans l'atmosphère bleue de fumée tels des danseurs ivres évoluant au rythme rapide des coups dont le bruit sourd évoquait le tambour.

La lutte générale se poursuivait, dans l'hystérie et l'anarchie complète. Tout le monde se battait contre tout le monde. Les affrontements ne duraient pas longtemps. On se battait à deux, trois ou quatre contre un, puis on se retournait les uns contre les autres, puis on se faisait tabasser. Les coups pleuvaient au-dessous de la ceinture et dans les reins, gants ouverts autant que fermés, mais j'étais moins terrorisé, maintenant que j'y voyais un peu. Je me déplaçais avec prudence, en évitant les coups, pas trop cependant, pour ne pas attirer l'attention, et je me battais d'un groupe à l'autre. Les autres garçons avançaient à tâtons, tels des crabes aveugles et méfiants, ramassés sur eux-mêmes pour protéger leur plexus, la tête rentrée dans les épaules, les bras tendus avec terreur devant eux, tâtant de leurs poings l'air saturé de fumée, tels des escargots hypersensibles avec leurs antennes à boules. J'aperçus dans un coin un garçon qui bombardait l'air de coups de poing, puis je l'entendis hurler de douleur : il venait de s'écraser la main sur un des piliers du ring. L'espace d'une seconde, je le vis courbé en deux et se tenant la main, puis s'effondrer sous un coup porté à sa tête, privée de toute garde. Je jouai un groupe contre l'autre, entrant dans la bagarre pour envoyer un direct, puis me mettant hors d'atteinte tout en poussant les autres dans la mêlée pour y attraper les coups qui m'étaient, sans le savoir, destinés. La fumée nous suffoquait, et il n'y avait ni round, ni sonnerie toutes les trois minutes pour soulager notre épuisement. La pièce tournait autour de moi, c'était un tourbillon de lumières, de fumée, de corps en sueur, environné de visages blancs et tendus. Je saignais de la bouche et du nez, le sang dégoulinait sur ma poitrine.

Les hommes continuaient à hurler :

— Aplatis-le, négro ! Sors-lui les tripes !

— Fous-lui un uppercut ! Tue-le ! Tue-le, ce grand type !

Je fis semblant d'être jeté par terre ; un garçon s'écroula à côté de

moi, comme si nous étions abattus par le même coup, et je vis un pied chaussé de sandales de gym le frapper dans l'aine, tandis que les deux types qui l'avaient mis par terre trébuchaient et s'affalaient sur lui. Je fis quelques tonneaux pour me mettre à l'abri, pris de nausée.

Plus nous nous battions, plus les hommes se faisaient menaçants. Et malgré cela, j'avais recommencé à me faire du souci pour mon discours. Comment marcherait-il ? Reconnaîtrait-on mes aptitudes ? Que me donnerait-on ?

Je continuais à me battre comme un automate et tout à coup, je remarquai que tous les garçons quittaient le ring l'un après l'autre. À ma surprise s'ajoutait un sentiment de panique, comme si on m'avait laissé tout seul en présence d'un danger inconnu.

Puis je compris. C'était un coup monté par les gars. La coutume voulait que les deux derniers sur le ring se disputent la palme du vainqueur dans une lutte à outrance. Je m'en rendis compte trop tard. Lorsque la cloche sonna, deux hommes en habit bondirent dans le ring pour nous enlever les bandeaux. Je me trouvai face à face avec Tatlock, le plus trapu de la bande. Cela me donna mal au ventre. À peine la cloche avait-elle fini de me vriller les oreilles qu'elle retentit à nouveau et je vis Tatlock foncer sur moi. Ne sachant que faire, je lui flanquai un coup sur le nez. Il continua d'avancer, amenant avec lui la violence cinglante et brutale de la sueur refroidie. Sa figure n'était qu'un vide noir, où seuls vivaient les yeux – ils brillaient de haine pour moi et luisaient d'une terreur fiévreuse de ce qui nous était arrivé, à tous. Je m'affolai. Moi, je voulais prononcer mon discours, et lui se ruait sur moi comme pour me l'arracher à force de coups. Je le frappai à plusieurs reprises, encaissant ses coups comme ils venaient. Puis, dans un élan subit, je l'accrochai légèrement et tandis que nous nous prenions corps à corps je lançai dans un murmure :

— Fais comme si je te mettais K.O., je te donnerai le prix.

— Je te casserai le cul, murmura-t-il, la voix enrouée.

— Pour leurs beaux yeux ?

— Pour les miens, fils de pute !

Les hommes hurlaient pour que nous nous séparions, et d'un coup Tatlock me fit tourner comme une toupie, et comme dans un de ces mouvements saccadés de caméra où la scène se met à tourner, je vis les faces rouges et hurlantes s'aplatir brusquement sous le nuage de fumée gris-bleu. Pendant un instant, le monde oscilla, se désagrégea, flotta, puis ma tête se dégagea et Tatlock bondit devant moi. Cette ombre qui voletait devant mes yeux, c'était sa main gauche lancée pour frapper. Je tombai en avant, la tête contre son épaule trempée de sueur, et je murmurai :

— Je te donnerai cinq dollars de plus.

— Va au diable !

Mais je sentis ses muscles se relâcher légèrement sous ma pression et je dis dans un souffle :

— Sept ?

— Garde-les pour ta mère, dit-il en me décochant un coup sous le cœur.

Sans le lâcher, je lui donnai un coup de tête, puis je m'éloignai. Je me sentis bombardé de coups. Je ripostai, abîmé dans le désespoir. Ce que je désirais le plus au monde, c'était prononcer mon discours, parce que j'estimais que seuls ces hommes étaient capables de juger sainement mes aptitudes, et voilà que ce crétin gâchait mes chances. Je me mis à lutter avec application, m'avançant pour frapper et me retirant aussitôt avec célérité. Un coup bien placé au menton et je l'envoyai au tapis à mon tour, quand j'entendis une grosse voix brailler :

— J'ai misé sur le grand.

Je faillis en laisser tomber ma garde. J'étais déconcerté : fallait-il essayer de gagner en dépit de la voix là-bas ? Et si cette victoire allait porter tort à mon discours ? Peut-être le moment était-il venu de faire preuve d'humilité, de non-résistance ? Un coup sur le crâne tandis que je sautillais me donna l'impression que mon œil droit jaillissait de son orbite comme un diable sort de sa boîte. Cela mit fin au dilemme. Dans ma chute, la pièce devint rouge. Je tombai comme dans un rêve, mon corps nonchalant et délicat ne sachant où se poser, jusqu'au moment où le plancher, dans un mouvement d'impatience, vint à ma rencontre avec une claque brutale. Au bout d'un moment, je revins à moi. Une voix hypnotique disait *cinq* avec force. Et je restai étendu, fixant vaguement une tache rouge sombre de mon propre sang qui prenait la forme d'un papillon, scintillant et s'absorbant dans le monde grisâtre et souillé de la toile.

Quand la voix grasseya *dix*, on me releva et on me traîna sur une chaise. J'étais assis, hébété. Mon œil me faisait mal et se gonflait à chaque battement fébrile de mon cœur, et je me demandais si l'on m'autoriserait maintenant à parler. J'étais à tordre, ma bouche saignait toujours. Nous étions rassemblés le long du mur. Les autres garçons, feignant de ne pas me voir, félicitèrent Tatlock et se mirent à discuter entre eux pour savoir combien ils allaient toucher. L'un des garçons pleurnichait à cause de sa main écrabouillée. En levant les yeux, je vis des serveurs en veste blanche rouler le ring démontable et disposer un petit tapis carré dans l'espace vide délimité par les chaises. Je pensai : c'est peut-être sur ce tapis que je me tiendrai pour prononcer mon discours.

Puis le M.C. (maître de cérémonie) nous interpella :

— Arrivez ici, les garçons, voilà votre argent.

D'un bond, nous atteignîmes l'endroit où les hommes, assis sur

leurs chaises, riaient et bavardaient. On attendit. Tout le monde avait l'air amical, maintenant.

— Il est là, sur le tapis, dit l'homme.

Je vis le tapis jonché de pièces de toutes tailles, au milieu desquelles tranchaient quelques billets froissés. Mais ce qui m'excita le plus, c'est la vue des pièces d'or, éparpillées ça et là.

— Les gars, c'est tout à vous, dit l'homme. Vous gardez tout ce que vous empoignez.

— C'est bien ça, Sambo, dit un homme blond, en me faisant un clin d'œil en coulisse.

Je tremblais d'émoi, j'en oubliais ma souffrance. Tu vas te saisir de l'or et des billets, je me disais. Tu iras avec les deux mains. Tu te feras un rempart de ton corps contre les garçons les plus proches de toi pour les empêcher de toucher à l'or.

— Tous assis autour du tapis, maintenant, commanda l'homme. Et que personne ne le touche avant que je donne le signal.

— Ça devrait être plutôt pas mal, j'entendis.

Comme on venait de nous le dire, on se mit tous à genoux autour du tapis carré. Lentement, l'homme leva sa main tavelée que nous suivîmes des yeux dans son ascension.

J'entendis :

— On dirait que ces négros vont se mettre à prier !

L'instant d'après, l'homme dit :

— Prêts ! Partez !

Je plongeai vers une pièce jaune posée sur le motif bleu du tapis, je la touchai et poussai sans le vouloir un cri perçant, aussitôt amalgamé au concert de hurlements qui s'élevait autour de moi. Je faisais des efforts désespérés pour retirer ma main. Peine perdue. Tout mon corps était déchiré par une force violente et brûlante qui me secouait comme un rat mouillé. Le tapis était électrifié. Mes cheveux se dressaient sur ma tête, dans mes efforts frénétiques pour me libérer. Mes muscles tressaillaient, mes nerfs, vrillés, se contorsionnaient. Mais je remarquai que cela n'arrêtait pas les autres garçons. Riant jaune, de peur et de gêne, les uns s'adjugeaient et raflaient les pièces que les autres laissaient tomber en se tordant de douleur. Pendant ce temps, les hommes riaient aux éclats.

— Ramasse-le, nom de Dieu ! Ramasse-le ! répétait quelqu'un comme un perroquet à voix grave. Allez, vas-y !

À quatre pattes, sur le tapis, progressant avec rapidité, je ramassais les pièces, essayant d'éviter la menue monnaie et de me concentrer sur les billets et l'or. Je me mis à rire pour oublier le choc que me causaient les petites pièces électrifiées lorsque je les frôlais au passage, puis je me rendis compte que je pouvais supporter l'électricité – incroyable, mais vrai. C'est alors que les hommes commencèrent à

nous bousculer pour nous faire tomber sur le tapis. Avec des rires gênés, nous échappions à leur étreinte, pour reprendre la pêche aux pièces. Nous étions tout trempés de sueur et difficiles à tenir. Tout à coup, je vis un garçon bondir en l'air, luisant de sueur comme un phoque de cirque, et retomber à plat dos sur le tapis chargé de courant ; je l'entendis hurler et je le vis littéralement danser sur le dos, ses coudes tambourinant avec frénésie sur le plancher, ses muscles se contractant comme la chair d'un cheval attaqué par un essaim de mouches. Quand enfin il se dégagea, en roulant sur le côté, son visage était gris, et il ne se trouva personne pour l'arrêter lorsqu'il se releva en courant, au milieu des éclats de rire.

— Attrapez l'argent, cria le M.C. C'est du solide fric américain !

Et nous, de saisir et d'empoigner, de saisir et d'empoigner. Je faisais bien attention de ne pas trop m'approcher du tapis, maintenant. Lorsque je sentis le souffle chaud pourri de whisky descendre sur moi comme un nuage d'air empesté, je me mis hors d'atteinte et m'agrippai à un pied de chaise. Il y avait quelqu'un dessus, mais je m'y accrochais avec l'énergie du désespoir.

— Lâche ça, négro, lâche ça !

Avec un mouvement de pendule, l'énorme face se pencha vers la mienne, tandis que le type me poussait pour me faire lâcher prise. Mais mon corps était glissant et l'homme était trop saoul ! C'était Mr. Colcord, propriétaire d'une chaîne de cinémas et de « palais de divertissements ». Cela devint une véritable lutte. Mais je tenais bon, parce que, pour moi, le tapis était plus redoutable que le soûlot. À ma surprise, je m'aperçus que j'essayais de le faire basculer, lui, sur le tapis. Projet aberrant pour le moins, mais que j'étais bel et bien en train de réaliser. Je voulais éviter que ce soit trop flagrant, mais lorsque je lui saisis la jambe et m'efforçai de le mettre à bas de sa chaise, il se leva dans un éclat de rire tonitruant et, dégrisé, me regardant droit dans les yeux, il m'envoya un violent coup de pied dans la poitrine. Le pied de la chaise me fila entre les doigts, je me sentis partir et je roulai sur moi-même. Autant dire que j'avais roulé sur un lit de charbons ardents. J'eus l'impression qu'il s'écoulerait un siècle entier avant que je puisse me dégager ; tout mon corps était traversé de brûlures, elles atteignaient même, au plus profond de moi, la région du souffle qui, à son tour, brûlait et s'enflammait au point d'exploser. Tout sera fini en un clin d'œil, me dis-je en me dégageant, tout sera fini en un clin d'œil.

Mais non, les hommes en face attendaient, courbés en avant sur leurs chaises, une rangée de gueules rouges bouffies d'apoplectiques. Voyant leurs doigts s'approcher de moi, je m'éloignai en faisant un tonneau, comme un ballon mal lancé échappe aux doigts du destinataire, et je me retrouvai sur les charbons ardents. Cette fois,

j'eus la chance d'envoyer valdinguer le tapis et j'entendis les pièces tinter sur le plancher, les garçons se bousculer pour les ramasser, et le M.C. déclarer :

— Ça va, les gars. Terminé. Allez vous rhabiller et prenez votre argent.

J'étais aussi flasque qu'une serpillière. Mon dos ne m'aurait pas fait plus mal si on l'avait roué de coups avec du fil de fer.

Quand nous fûmes habillés, le M.C. entra et nous donna cinq dollars à chacun, sauf à Tatlock, qui en reçut dix pour être resté le dernier entre les cordes. Puis il nous dit de partir. Alors, tu ne vas pas pouvoir prononcer ton discours, je me dis. Bien marri, je m'engageai dans l'allée obscure, quand soudain on m'arrêta et on me dit de revenir sur mes pas. Je revins dans la salle de bal, où les hommes, repoussant leurs chaises, formaient des groupes pour discuter.

Le M.C., d'un coup sur la table, demanda le silence.

— Messieurs, dit-il, nous avons failli oublier un morceau important du programme. Une partie très sérieuse, messieurs. Ce garçon a été convoqué ici pour prononcer un discours qu'il a fait hier à son examen...

— Bravo !

— On me dit que c'est le garçon le plus doué que nous ayons ici à Greenwood. Il paraît qu'il en sait plus qu'un dictionnaire de poche.

Des applaudissements et des rires.

— Alors, maintenant, messieurs, j'aimerais que vous lui accordiez votre attention.

Les rires fusaient encore quand je me plaçai en face d'eux, la bouche sèche, l'œil agité d'un tremblement. Je commençai lentement, mais de toute évidence, j'avais la gorge nouée, car ils se mirent à crier :

— Plus fort ! Plus fort !

— Nous, la jeune génération, nous célébrons la sagesse de ce grand guide et éducateur, m'écriai-je, qui prononça les paroles enflammées pétries de sagesse que voici : « Un navire perdu en mer depuis de nombreux jours aperçut soudain un vaisseau ami. En haut du mât du malheureux navire, se lisait un signal : "De l'eau, de l'eau ! Nous mourons de soif !" La réponse du vaisseau ami parvint : "Lancez votre seau où vous êtes." Le capitaine du navire en détresse, prenant enfin l'injonction en considération, lança son seau, et le remonta plein à ras bord d'une eau fraîche et scintillante tirée à l'embouchure de l'Amazone. » Et comme lui je dis, selon ses propres termes : « À ceux de ma race qui s'efforcent d'améliorer leur sort sur une terre étrangère, ou qui sous-estiment l'importance d'entretenir des relations amicales avec l'homme blanc du Sud, leur voisin de palier », je serais tenté de dire : « Lancez votre seau où vous êtes, lancez-le en nouant

par tous les moyens dont dispose l'homme des liens d'amitié avec les gens de toutes races qui nous entourent... »

Mon discours coulait de source et j'y mettais une telle ferveur que je ne me rendais pas compte que les hommes continuaient à parler et à rire. Vint un moment où ma bouche sèche se remplit du sang de la coupure et je faillis m'étrangler. Je toussai, désireux de m'interrompre et d'aller jusqu'à l'un de ces grands crachoirs de cuivre remplis de sable pour me soulager, mais parmi les hommes, quelques-uns, en particulier le censeur, m'écoutaient vraiment, et je n'osai pas. J'avais donc le tout, le sang, la salive et le reste, et je poursuivis. (Quelle faculté de résistance j'avais, à cette époque-là ! Quel enthousiasme ! Comme je croyais que tout pouvait s'arranger !) Je haussai même d'un ton, en dépit de la douleur. Mais cela ne les arrêta ni dans leurs parlotes, ni dans leurs rires ; des oreilles sales bouchées de coton n'auraient pas été plus sourdes. Je mis dans mes paroles une plus grande intensité émotionnelle. Je fermai les oreilles au vacarme, et j'avalai du sang jusqu'à en avoir la nausée. Le discours me paraissait cent fois plus long qu'avant, mais il m'était impossible d'en retrancher un seul mot. Il fallait tout dire, tenir compte de chaque nuance apprise par cœur, et la rendre. Et ce n'était pas tout. Chaque fois que je prononçais un mot de trois syllabes ou plus, un groupe de voix me demandait à cor et à cri de le répéter. J'employai l'expression : « responsabilité sociale », et elles bramèrent :

— Quel est ce mot que tu viens de dire, mon garçon ?

— Responsabilité sociale.

— Quoi ?

— Responsabilité...

— Plus fort.

— ... sociale.

— Encore !

— Respon-

— Répète !

— -sabilité.

Les éclats de rire emplirent la salle au point que, distrait sans doute par la nécessité d'avalier encore mon sang, je fis une faute et hurlai une expression que j'avais souvent vu stigmatisée dans les éditoriaux des journaux, souvent entendu discuter en privé.

— Quoi ? rugirent-ils.

— Égalité sociale.

Tel un nuage de fumée, le rire se suspendit dans le silence subit. J'ouvris les yeux, intrigué. Des murmures de mécontentement emplirent la pièce. Le M.C. se précipita vers moi. On me cria des phrases hostiles. Mais je ne comprenais pas.

Un petit homme sec à moustache, dans le rang de devant,

claironna :

— Répète lentement, fils !

— Quoi, monsieur ?

— Ce que tu viens de dire !

— Responsabilité sociale, monsieur, dis-je.

— Tu ne faisais pas le malin, par hasard, mon garçon ? dit-il sans méchanceté.

— Non, monsieur !

— Tu es sûr que ce truc sur l'égalité sociale, c'était une faute ?

— Oh, oui, monsieur, dis-je. J'étais en train d'avaler du sang.

— Bon, tu ferais mieux de parler lentement, pour que nous puissions comprendre. On te veut du bien, mais tu dois rester à ta place, toujours. Ça va, maintenant, continue ton discours.

J'avais peur. Je désirais à la fois m'en aller et parler, et j'avais peur qu'ils ne me tombent dessus.

— Merci, monsieur, dis-je et je repris où j'avais arrêté, et l'attention se détourna de moi comme précédemment.

Cependant, quand j'eus fini, il y eut un tonnerre d'applaudissements. Je fus surpris de voir le censeur s'avancer avec un paquet enveloppé de papier crépon blanc, et d'un geste demandant le silence, il s'adressa au public.

— Messieurs, vous constatez que je n'avais pas exagéré en faisant l'éloge de ce garçon. Son discours est bon, et un jour il mènera ses frères dans le droit chemin. Et je n'ai pas besoin de vous dire que la chose est importante, de nos jours et à notre époque. Voici un bon sujet et un sujet intelligent. Aussi pour l'encourager dans la bonne voie, au nom du Comité de l'Instruction publique, je désire lui offrir un prix sous la forme de ce...

Il fit une pause, pour retirer le papier de soie, qui laissa apparaître une serviette en cuir de veau luisant.

— ... sous la forme de cet article de première qualité en provenance du magasin de Shad Whitmore.

— Mon garçon, dit-il s'adressant à moi, prends cette récompense et garde-la bien. Considère-la comme l'insigne d'une fonction. Fais-en grand cas. Continue dans la voie du progrès et un jour, elle se trouvera remplie de papiers importants qui contribueront à façonner le destin de tes frères.

J'étais si ému que c'est à peine si je pus exprimer mes remerciements. Une coulée de salive sanguinolente, qui prit la forme d'un continent inconnu, s'étala sur le cuir. Je l'essuyai en hâte. Je me sentais quelqu'un d'important : mes rêves eux-mêmes étaient dépassés.

— Ouvre-la, et regarde ce qui est à l'intérieur, me dit-on.

Je m'exécutai, les doigts tremblants. Je respirai le parfum de cuir neuf et trouvai un document d'aspect officiel. C'était une bourse pour

l'université d'État pour les Noirs. Mes yeux se remplirent de larmes et je quittai la salle avec gaucherie.

J'étais au comble de la joie. Et je ne fus même pas déçu lorsque je m'aperçus que les fameuses pièces d'or que j'avais eu tant de mal à ramasser dans la mêlée n'étaient que de petits disques de laiton qui faisaient de la réclame pour une marque d'automobile.

Quand j'arrivai à la maison, tout le monde était sens dessus dessous. Le lendemain, les voisins vinrent me féliciter. J'avais même le sentiment d'avoir échappé à mon grand-père, dont la malédiction, prononcée sur son lit de mort, venait en général gêner mes succès. Je me plantai sous sa photo la serviette à la main, et lançai un sourire de triomphe à sa bonne lourde tête de paysan noir. Ce visage me fascinait. Il me suivait partout des yeux.

Cette nuit-là, je rêvai que j'étais au cirque avec lui et qu'il refusait de rire aux facéties des clowns. Puis plus tard, il me dit d'ouvrir ma serviette et de lire ce qu'il y avait dedans. Ce que je fis : je trouvai une enveloppe officielle frappée du sceau de l'État ; dans l'enveloppe, une autre, et encore une autre, sans fin, et je crus que j'allais périr de lassitude.

— Chaque env'lop', c'est une année, dit-il. Maintenant, ouvre celle-là.

Je m'exécutai. Et dedans, je trouvai un document gravé contenant un court message en lettres d'or.

— Lis-le, dit mon grand-père. À haute voix, et fort !

— Avis à tous les intéressés, je lus à voix haute. Continuez à faire courir ce négrrillon.

Je m'éveillai, les oreilles bourdonnant des éclats de rire du vieux.

(C'est un rêve dont je devais me souvenir et que j'allais refaire pendant de nombreuses années. Mais à cette époque-là, sa signification m'échappait entièrement. Pour le moment, j'allais entrer à l'université.)

CHAPITRE II

C'était un bel établissement. Les bâtiments étaient anciens et recouverts de plantes grimpantes, et les allées serpentaient avec grâce, bordées de haies et d'églantines éblouissantes sous le soleil d'été. Le chèvrefeuille et la glycine mauve pendaient des arbres en lourdes grappes et les magnolias blancs mêlaient leurs parfums à l'air bourdonnant d'abeilles. Je l'ai souvent évoqué, ici, dans mon trou : l'herbe qui verdissait au printemps, les oiseaux moqueurs qui agitaient la queue et chantaient, la lune qui répandait sa clarté sur les bâtiments, la cloche dans la tour de la chapelle qui sonnait les heures précieuses et éphémères, les filles en robes d'été aux vives couleurs qui se promenaient sur le gazon verdoyant. Combien de fois, ici, la nuit, ai-je fermé les yeux et marché le long de la route interdite qui mène aux dortoirs des filles, puis au bas de la tour de l'horloge, à la grande salle aux fenêtres illuminées, et qui descend ensuite jusqu'au petit pavillon blanc des cours pratiques d'enseignement ménager, plus blanc encore sous la lune, puis tourne et descend, longe le noir pavillon de la chaufferie avec ses moteurs qui martèlent dans les ténèbres des rythmes à faire trembler la terre, et ses vitres rouges des feux du fourneau, jusqu'à l'endroit où la route devient un pont sur le lit desséché de la rivière, enchevêtré de broussailles et de vignes vierges ; ensuite, on trouve le pont de rondins, fait pour les rendez-vous, mais toujours virginal et que nul couple jamais ne visita ; on remonte par la route, devant les bâtiments, avec les interminables vérandas aspectées au Sud, jusqu'à l'embranchement inattendu vide de bâtiments, d'oiseaux ou d'herbe, où la route fait un tournant et mène à l'asile de fous.

Arrivé à ce point, toujours le même, j'ouvre les yeux. Le charme se rompt et j'essaie de revoir les lapins, que l'absence de toute chasse avait rendus si familiers et qui folâtraient dans les haies et le long de la route. Je vois le violacé et l'argent du chardon qui pousse entre les débris de verre et les pierres chauffées par le soleil, les fourmis affairées qui se déplacent en file indienne, je fais demi-tour, je reviens sur mes pas, je reprends la route sinueuse qui mène à l'hôpital, où la nuit, dans certains services, les joyeuses futures infirmières

administraient à des veinards à la coule une chose bien plus précieuse que les pilules ; et je m'arrête à la chapelle. Et puis, tout d'un coup, c'est l'hiver, la lune brille haut dans le ciel, les carillons dans le clocher sonnent, un chœur sonore de trombones interprète un chant de Noël ; une souffrance calme s'étend sur toute chose, on dirait que le monde entier est plongé dans la solitude. Debout sous la lune haut perchée, je prête l'oreille et j'entends : « Notre Dieu est une puissante forteresse », au son majestueux et plein des quatre trombones ; puis vient l'orgue. La mélodie plane sur tout, aussi sereine que la nuit, liquide, paisible et solitaire. Je reste là, comme dans l'attente d'une réponse, et je vois en imagination les huttes au milieu de champs nus au-delà des routes d'argile rouge, puis après une certaine route, une rivière paresseuse couverte d'algues, plus jaune que verte dans son immobilité stagnante ; puis, de nouveau, des champs dénudés, et enfin ces baraquements aux planches rétrécies par le soleil, à la croisée des chemins, où les invalides de la dernière guerre rendaient visite aux putains ; clopin-clopant, ils s'aidaient en chemin de cannes et de béquilles ; quelquefois, ils poussaient le camarade qui avait perdu jambes et cuisses, sur un fauteuil rouge à roulettes. Et parfois, je prête l'oreille pour savoir si la musique va me parvenir de si loin, mais il ne me revient à l'esprit que le rire aviné des putains tristes, si tristes. Et je me tiens dans le cercle où convergent trois routes, près de la statue ; à cet endroit, on marchait au pas, quatre par quatre, sur l'asphalte lisse, on pivotait et on entrait dans la chapelle, le dimanche, nos uniformes repassés, nos souliers cirés, nos esprits boutonnés, nos yeux, tels des yeux de robots, aveugles aux visiteurs et personnages officiels installés pour passer la revue sur l'estrade basse blanchie à la chaux.

Tout cela est si loin dans le temps et dans l'espace qu'ici, dans mon invisibilité, je me pose la question de son existence. Puis, je vois en imagination la statue de bronze du fondateur de l'université, froid symbole du Père, les mains ouvertes dans le geste impressionnant de lever un voile qui flotte en plis métalliques et fixes au-dessus du visage d'un esclave agenouillé. Je reste perplexe, incapable de déceler si réellement il lève le voile, ou s'il le remet en place avec plus de fermeté ; si j'assiste à une libération ou à un aveuglement plus efficace. Je suis tiré de ma contemplation par un bruissement d'ailes, et je vois une bande d'étourneaux s'envoler devant moi, et lorsque je regarde à nouveau, la figure de bronze – dont les yeux vides sont fixés sur un monde que je n'ai jamais vu – est maculée d'une traînée de craie liquide ; et c'est une nouvelle ambiguïté qui vient embarrasser mon esprit hésitant : pourquoi une statue souillée par les oiseaux est-elle plus imposante qu'une statue propre ?

Ô grande étendue verte du campus, ô paisibles chants au crépuscule, ô lune qui embrassait le clocher et inondait de clarté les

nuits odorantes, ô clairon qui nous appelait le matin, ô tambour qui nous faisait avancer d'un pas militaire à midi – qu'y avait-il là-dedans de vrai, de solide, de plus consistant qu'un rêve agréable propre à tuer le temps ? Comment admettre la réalité de tout cela, si je suis maintenant invisible ? Sinon, comment se fait-il que je ne puis évoquer, dans cette île de verdure, d'autre fontaine que celle qui était brisée, rougie, tarie ? Et pourquoi nulle pluie ne vient tomber et crépiter sur mes souvenirs, détremper la dure croûte sèche d'un passé encore si récent ? Pourquoi ne puis-je évoquer, au lieu de l'odeur des graines éclatant au printemps, que le contenu jaune du bassin répandu sur l'herbe morte de la pelouse ? Pourquoi ? Et comment ? Comment et pourquoi ?

Et pourtant, l'herbe poussait, les feuilles vertes apparaissaient aux arbres et comblaient les allées d'ombre et d'ombrage, aussi inévitablement qu'à chaque printemps les millionnaires descendaient du Nord pour la fête des fondateurs. Il fallait les voir arriver ! Tout sourires, ils inspectaient, encourageaient, échangeaient des murmures, abreuyaient de discours les oreilles grandes ouvertes de nos visages noirs et café au lait – et chacun d'eux laissait en s'en allant un chèque respectable. Un tour de subtile magie, à n'en pas douter, l'alchimie de la lune – l'école devenait un désert piqué de fleurettes, les rochers s'enfonçaient sous terre, les vents secs se contenaient, les grillons perdus lançaient leur cri-cri aux papillons jaunes.

Ah ! ces multimillionnaires !

Ils étaient tous tellement intégrés à cette autre vie, morte désormais, que je ne me les rappelle pas tous. (Le temps existait, comme j'existais, mais ni ce temps, ni ce « moi » n'existent plus.) Mais il y en a un que je ne suis pas près d'oublier : vers la fin de ma première année, je lui servis de chauffeur au cours de la semaine qu'il passa sur le campus. Un visage rose de père Noël, couronné d'une abondante chevelure blanche et soyeuse. Un comportement naturel, sans façon, même avec moi. Un homme de Boston, fumeur de cigares, conteur d'anecdotes convenables sur les nègres, banquier avisé, savant de valeur, directeur, philanthrope, porteur, depuis quarante ans, du fardeau de l'homme blanc, et depuis soixante ans, symbole des grandes traditions.

Nous roulions ; le puissant moteur ronronnait et me remplissait de fierté et d'inquiétude. L'auto sentait les bonbons à la menthe et la fumée de cigare. Tandis que nous passions lentement devant eux, des étudiants levaient les yeux et souriaient en le reconnaissant. Je venais de dîner et l'envie me vint de roter ; pour la réprimer, je fis un mouvement en avant et j'appuyai par mégarde sur le bouton au centre du volant ; le renvoi se changea en un fracassant coup de klaxon. Des gens sur la route se retournèrent et nous dévisagèrent.

— Je suis vraiment navré, monsieur, dis-je, inquiet à la pensée qu'il pourrait me dénoncer au Dr Bledsoe, le recteur, qui m'interdirait de reprendre le volant.

— Sans importance. Vraiment sans importance.

— Où désirez-vous que je vous conduise, monsieur ?

— Voyons...

Par le rétroviseur, je le vis consulter une montre extraplate et la replacer dans le gousset de son gilet à carreaux. Il avait une chemise de soie souple, mise en valeur par une cravate bleu et blanc à pois. Ses manières étaient aristocratiques, ses gestes, raffinés et polis.

— Il est trop tôt pour se rendre à la prochaine assemblée, dit-il. Disons que vous continuez à rouler. Où vous voulez.

— Avez-vous vu le campus en entier, monsieur ?

— Je pense que oui. J'ai été, dès l'origine, un de ses fondateurs, vous savez.

— Oh, là ! Je ne savais pas ça, monsieur ! Bon, alors, il vaut mieux prendre une des routes.

Bien entendu, je le savais, que c'était un des fondateurs mais je savais aussi qu'il est profitable d'encenser les Blancs riches. Ça me vaudrait peut-être un substantiel pourboire, ou un costume, ou une bourse pour l'année prochaine.

— À votre guise. Le campus fait partie de ma vie et je connais plutôt bien ma vie.

— Oui, monsieur.

Il gardait toujours ce même sourire.

En quelques instants, le campus vert et ses bâtiments couverts de vigne vierge furent derrière nous. L'auto bondissait sur la route. Je me demandais comment le campus pouvait bien faire partie de sa vie. Et comment apprenait-on à connaître sa vie « plutôt bien » ?

— Jeune homme, vous appartenez à une merveilleuse institution. C'est un grand rêve devenu réalité.

— Oui, monsieur, dis-je.

— Je me sens aussi heureux de lui être associé que vous l'êtes sûrement vous-même. Je suis venu ici, il y a des années de cela, en un temps où votre beau campus n'était dans son entier qu'une étendue stérile. Il n'y avait ni arbres, ni fleurs, ni riche terre arable. Cela remonte à des années, avant votre naissance...

J'écoutais, fasciné, les yeux collés à la ligne blanche qui divisait la route, tandis que mes pensées tentaient de remonter à l'époque dont il parlait.

— Vos parents eux-mêmes étaient jeunes. L'esclavage venait à peine d'être aboli. Les gens de votre race ne savaient de quel côté se tourner, et je l'avoue, beaucoup des miens hésitaient aussi. Mais pas votre fondateur. Il était mon ami et je crus en sa vision. À tel point

que, parfois, je ne sais plus si c'était sa vision ou la mienne...

Il eut un petit rire, des rides se formèrent au coin de ses yeux.

— Mais, bien entendu, c'était la sienne ; personnellement, j'ai aidé. Je suis venu avec lui voir la terre aride et j'ai fait ce qui était en mon pouvoir pour faciliter l'entreprise. Et j'ai eu le bonheur de revenir chaque printemps et d'observer les changements apportés par les années. Cela m'a procuré plus de plaisir et de satisfaction que mon propre travail. Je ne me plains pas de mon sort, vraiment.

Sa voix était veloutée et lourde d'un sens qui me paraissait insondable. Pendant que je conduisais, mon esprit voyait défiler ces portraits fanés et jaunis des débuts de l'école qui sont affichés dans la bibliothèque, et çà et là des fragments s'animaient – des photos d'hommes et de femmes dans des chariots tirés par des équipes de mules et de bœufs, vêtus de noir, les habits poussiéreux, des gens qui semblaient presque dépourvus d'individualité, une foule noire qui avait l'air d'attendre, les yeux vides, et au milieu d'elle, l'inévitable collection d'hommes et de femmes blancs, sourires déployés, traits ciselés, impressionnants, élégants et sûrs d'eux. Jusqu'à présent, à part le fondateur et le Dr Bledsoe, que j'avais identifiés dans ce groupe, il ne m'était jamais venu à l'idée que ces personnages avaient réellement existé ; ils me faisaient plutôt penser à ces signes et ces symboles que l'on trouve dans les dernières pages du dictionnaire... Mais maintenant, je sentais que je participais à une grande œuvre, et l'auto bondissant sans à-coups sous la pression de mon pied, je m'identifiai à l'homme riche qui égrenait ses souvenirs sur le siège arrière...

— Une agréable destinée, répéta-t-il, et j'espère que la vôtre sera tout aussi agréable.

— Oui, monsieur. Merci, monsieur, dis-je, content qu'il me voulût du bien.

Mais, en même temps, j'étais intrigué : comment la destinée de quiconque pouvait-elle être *agréable* ? Dans mon esprit, c'était une chose douloureuse. Personne, autour de moi, n'en avait jamais parlé autrement, pas même Woodridge, qui nous faisait lire des pièces grecques.

Nous avions à présent dépassé les derniers terrains de l'école ; je décidai brusquement de quitter la route et de prendre une voie qui semblait moins connue. Il n'y avait pas d'arbres et l'air était étincelant. Beaucoup plus bas, le soleil jetait une lumière aveuglante sur une plaquette en fer-blanc clouée sur une grange. Sur la colline, une silhouette solitaire penchée sur une houe se redressa avec lassitude et fit un signe de la main, une ombre découpée sur le ciel, plutôt qu'un homme.

— Combien avons-nous fait ? entendis-je par-dessus mon épaule.

— À peu près deux kilomètres, monsieur.

— Je ne me rappelle pas ce tronçon, dit-il.

Je ne répondis pas. Je pensais à la première personne qui avait fait, devant moi, allusion à la destinée : mon grand-père. Ses propos n'avaient rien eu d'agréable et j'avais essayé de les oublier. Maintenant, au volant de cette puissante voiture, en compagnie de ce Blanc si satisfait de ce qu'il appelait sa destinée, j'étais gagné par un sentiment d'effroi. Mon grand-père aurait parlé de trahison, mais je n'arrivais pas à comprendre exactement pourquoi. Tout à coup, je me sentis coupable à l'idée que le Blanc aurait pu avoir la même réaction. Qu'aurait-il pensé ? Savait-il que les Noirs comme mon grand-père avaient été affranchis à cette époque, juste avant la fondation de l'université ?

Arrivé à une route secondaire, je vis un attelage de bœufs traînant une charrette déginglée, et dont le conducteur en haillons somnolait sur le siège à l'ombre d'un bouquet d'arbres.

— Avez-vous vu, monsieur ? demandai-je sans me retourner.

— Quoi donc ?

— L'attelage de bœufs, monsieur.

— Ah, non, les arbres m'empêchent de voir, dit-il en jetant un regard par la lunette arrière. Ce sont de beaux arbres.

— Excusez-moi, monsieur. Voulez-vous que je fasse demi-tour ?

— Non, ce n'est pas la peine, dit-il. Continuez.

Je poursuivis, l'esprit occupé du visage maigre et famélique de l'homme endormi. C'était le genre de Blanc qui me faisait peur. Les champs brunis envahirent le paysage jusqu'à l'horizon. Une troupe d'oiseaux plongeait, décrivait des cercles, reprit de la hauteur en tournoyant et disparut à la vue comme si des ficelles invisibles la maintenaient unie. Des vapeurs de chaleur dansaient au-dessus du capot. Les pneus chantaient sur la route. Je finis par vaincre ma timidité et je lui demandai :

— Monsieur, pourquoi avez-vous pris intérêt à l'école ?

— À mon avis, dit-il d'une manière réfléchie, en élevant la voix, cela tient au fait que, même tout jeune, j'ai senti que vos semblables étaient, en quelque sorte, étroitement associés à ma destinée. Vous comprenez ?

— Pas tellement bien, monsieur, dis-je, honteux de l'avouer.

— Vous avez étudié Emerson, n'est-ce pas ?

— Emerson, monsieur ?

— Ralph Waldo Emerson.

J'étais gêné parce que je ne l'avais pas étudié :

— Pas encore, monsieur. Nous ne sommes pas encore arrivés jusque-là.

— Non ? dit-il avec une note de surprise. Enfin, cela ne fait rien. Je suis un homme de la Nouvelle-Angleterre, comme Emerson. Il faut que

vous vous documentiez sur lui, il a été important pour vos semblables. Il a influé sur votre destinée. Oui, c'est peut-être ce que je veux dire : j'avais le sentiment que vos semblables étaient en quelque sorte associés à ma destinée. Que ce qui vous arrivait n'était pas sans rapport avec ce qui m'arriverait...

Je ralentis l'allure, faisant effort pour comprendre. Par le rétroviseur, je le voyais regarder fixement la longue cendre au bout de son cigare, qu'il tenait délicatement entre ses doigts effilés et manucurés.

— Oui, vous êtes ma destinée, jeune homme. Vous seul pouvez me dire ce qu'elle est réellement. Vous comprenez ?

— Je crois que oui, monsieur.

— Autrement dit, c'est de vous que dépend le résultat des années que j'ai passées à aider votre école. C'est la véritable œuvre de ma vie ; mon travail de banquier ou mes recherches ne sont rien au regard de ma participation personnelle à l'organisation de la vie humaine.

Je le voyais maintenant, penché sur le siège avant ; il parlait avec une ardeur nouvelle. J'avais envie de quitter la route des yeux et de le regarder en face.

— Il y a une autre raison, plus importante, plus profonde, et, disons le mot, plus sacrée que toutes les autres, dit-il. (On aurait dit qu'il m'avait oublié et se parlait tout haut à lui-même.) Oui, plus sacrée encore que toutes les autres. Une jeune fille, ma fille. Un être plus exceptionnel, plus beau, plus pur, plus parfait et plus délicat que le plus fantastique des rêves d'un poète. Je ne suis jamais parvenu à la considérer comme chair de ma chair. Sa beauté était une source de la plus pure et la plus vivifiante des eaux ; la contempler, c'était boire, boire, boire encore... Elle était exceptionnelle, une perfection, une œuvre d'art consommé. Une fleur délicate qui s'épanouissait sous la lumière liquide de la lune. Elle n'était pas de ce monde, elle ressemblait à une jeune fille biblique, gracieuse et royale. Il m'était difficile de la croire issue...

Soudain, il fouilla dans la poche de sa veste et, d'un geste brusque qui me fit tressaillir, passa quelque chose par-dessus le dos du siège.

— Voilà, jeune homme, la chance que vous avez de fréquenter une telle école, vous la lui devez, en grande partie.

Je jetai les yeux sur la miniature en couleur dans un cadre de platine repoussé. Je faillis la laisser tomber. Une jeune femme aux traits rêveurs et délicats levait les yeux sur moi. Elle était très belle, pensai-je à l'époque, si belle que je ne savais si je devais exprimer toute l'admiration qu'elle m'inspirait ou me cantonner dans une politesse formelle. Et cependant, j'avais l'impression de l'avoir déjà rencontrée, elle, ou quelqu'un comme elle. C'est son ample costume de tissu soyeux et vapoureux qui m'avait si fort impressionné, je le sais

maintenant. Aujourd'hui, vêtue d'un de ces tailleurs élégants, bien coupés, anguleux, stériles, modernisés, cousus machine, climatisés, qui s'étaient dans les revues de mode féminine, elle semblerait aussi quelconque qu'une coûteuse pièce de joaillerie travaillée à la machine, et sans plus de vie.

À ce moment-là, cependant, je partageais dans une certaine mesure son enthousiasme.

— Elle était trop pure pour vivre, dit-il tristement. Trop pure, trop bonne, trop belle. Nous faisons une croisière autour du monde, tous les deux, elle et moi, quand elle tomba malade en Italie. Je n'y pris pas garde sur le moment et nous traversâmes les Alpes. Quand nous atteignîmes Munich, elle dépérissait déjà. Au cours d'une réception dans une ambassade, elle s'évanouit. Les plus grands médecins du monde furent impuissants à la sauver. Ce fut un retour solitaire, une amère traversée. Je ne m'en suis jamais remis. Je ne me suis jamais pardonné. Tout ce que j'ai fait depuis sa disparition a été un monument élevé à sa mémoire.

Il se tut, ses yeux bleus perdus loin au-delà du champ qui s'étendait à perte de vue sous le soleil. Je lui rendis la miniature, tout en me demandant ce qui avait bien pu l'inciter à m'ouvrir son cœur. Voilà une chose que je ne faisais jamais ; une chose dangereuse. D'abord, nourrir de tels sentiments pour quoi que ce soit, c'était dangereux : vous aviez des chances de ne jamais l'obtenir, ou quelqu'un ou quelque chose viendrait vous en priver. Ensuite, c'était dangereux parce que personne ne vous comprendrait, les gens ne feraient que rire ou diraient que vous êtes cinglé.

— Ainsi, vous voyez, jeune homme, vous êtes très intimement mêlé à ma vie, bien que vous me voyiez pour la première fois. Vous êtes lié à un grand rêve et à un beau monument. Que vous deveniez un bon fermier, un chef cuisinier, un prêtre, un docteur, un chanteur, un mécanicien, que sais-je ? Et même si vous échouez, vous êtes ma destinée. Et vous devrez m'écrire pour me dire ce que vous serez devenu.

Je fus soulagé de le voir sourire, par le rétroviseur. J'éprouvais des sentiments mêlés. Est-ce qu'il se payait ma tête ? Me parlait-il comme dans un livre, simplement pour juger de ma réaction ? Ou bien, c'est à peine si j'osais formuler ma pensée, se pouvait-il que ce richard fût très légèrement timbré ? Comment pouvais-je, moi, lui dire sa destinée ? Il leva la tête, nos yeux se rencontrèrent une seconde dans la glace, puis j'abaissai les miens sur l'éblouissante ligne blanche qui divisait la route en deux.

Les arbres au bord de la route étaient grands et touffus. Il y eut un tournant. Une nuée de cailles prit son essor, survola un champ, brun sur brun, se posa et se fondit dans le paysage.

- Voulez-vous me promettre de me dire ma destinée ? entendis-je.
- Monsieur ?
- Voulez-vous ?
- Tout de suite, monsieur ? demandai-je avec embarras.
- C'est à vous de décider. Maintenant, si vous voulez.

Il se tut. Sa voix était sérieuse, insistante. Je ne savais que répondre. Le moteur ronronnait. Un insecte vint s'écraser sur le pare-brise, laissant une traînée jaune et grasse.

— Je ne pourrais vous le dire maintenant, monsieur. Je ne suis qu'en première année...

— Mais lorsque vous saurez, vous me le direz ?

— J'essayerai, monsieur.

— Bien.

Je jetai un bref coup d'œil dans le rétroviseur, et le vis sourire de nouveau. Je brûlais de lui demander si ça ne lui suffisait pas d'être riche et célèbre et d'avoir contribué à faire de l'école ce qu'elle était devenue. Mais je n'osai pas.

— Que pensez-vous de mon idée, jeune homme ? dit-il.

— Je ne sais pas, monsieur. Je pense seulement que vous avez déjà ce que vous cherchez. Car si j'échoue ou si je quitte l'école, je n'ai pas l'impression que ce serait de votre faute. Car vous avez aidé à faire de l'école ce qu'elle est aujourd'hui...

— Et vous estimez que c'est suffisant ?

— Oui, monsieur. C'est ce que nous dit le recteur. Vous avez vos richesses, vous ne les devez qu'à vous-mêmes ; et nous, nous devons nous élever de la même façon.

— Mais ce n'est là qu'un aspect des choses, jeune homme. Richesse, prestige, réputation, je jouis de tout cela, c'est parfaitement exact. Mais votre grand fondateur avait mieux : des dizaines de milliers de vies dépendaient de ses idées et de ses actes. Ce qu'il faisait retentissait sur votre race tout entière. En un sens, il avait la puissance d'un roi, ou même, d'un dieu. Cela, j'en suis convaincu, est plus important que mon travail personnel, car cela implique un plus grand pouvoir. Et vous, vous êtes important pour moi, car si vous échouez, c'est que j'ai échoué sur un individu, un maillon défectueux de la chaîne ; avant, je n'y attachais pas autant d'importance, mais à présent, je vieillis et c'est devenu capital...

Mais tu ne connais même pas mon nom, pensai-je ; je ne comprenais rien à toute cette histoire.

— ... Je suppose qu'il vous est difficile de comprendre comment cela me touche. Mais à mesure que vous avancez dans la voie du progrès, rappelez-vous, je vous en conjure, que je dépends de vous pour connaître ma destinée. À travers vous et vos camarades, je deviens, disons, trois cents professeurs, sept cents ouvriers spécialisés,

huit cents fermiers expérimentés, etc. Il m'est ainsi loisible de juger en termes de personnalités vivantes dans quelle mesure mes investissements d'argent, de temps et d'espoir ont été fructueux. De plus, j'élève à ma fille un monument vivant. Vous saisissez ? Je vois les fruits produits par cette terre que votre grand fondateur a transformée d'argile stérile en sol fertile.

Sa voix s'arrêta, je vis s'effiloche dans le rétroviseur des lambeaux de fumée bleu pâle, et j'entendis le déclic du ressort qui repoussait à sa place l'allume-cigare électrique, au dos de mon siège.

— Je crois que je vous comprends mieux, maintenant, monsieur, dis-je.

— Très bien, mon garçon.

— Dois-je continuer dans la même direction, monsieur ?

— Certainement, dit-il en regardant la campagne. Je n'étais jamais venu jusqu'ici. C'est un paysage neuf pour moi.

Presque machinalement, je suivais la ligne blanche, tout en réfléchissant à ce qu'il avait dit. En haut d'une côte, une vague d'air brûlant nous enveloppa, on aurait dit que nous approchions d'un désert. Je faillis en perdre la respiration, je me penchai et mis le ventilateur en marche. On entendit aussitôt son ronflement.

— Merci, dit-il tandis que la légère brise emplissait l'auto.

Nous longions maintenant un ensemble de baraquements et de cabanes en bois, blanchis et gauchis par les intempéries. Sur les toits, des bardeaux torturés par le soleil, semblables à des jeux de cartes trempés d'eau étalés pour sécher. Les maisons, composées chacune d'une pièce unique et carrée, étaient jumelées par un toit et un plancher communs et séparées par un porche par lequel le passant apercevait les champs qui s'étendaient derrière elles. Tout excité, il me fit arrêter l'auto devant une maison d'aspect moins minable que le reste.

— Est-ce bien là une cabane de rondins ?

C'était une vieille cabane dont on avait bouché les fissures avec de l'argile blanche comme de la craie, et dont le toit s'ornait, aux endroits réparés, de beaux bardeaux tout neufs. Je me pris à regretter d'avoir emprunté cette route sans réfléchir. Car, à la vue du groupe d'enfants, en salopettes bleues empesées, qui jouaient près d'un grillage disloqué, je reconnus aussitôt les lieux.

— Oui, monsieur. C'est une cabane de rondins, dis-je.

C'était la cabane de Jim Trueblood, un métayer qui avait déshonoré la communauté noire. Quelques mois plus tôt, il avait causé un joli petit scandale à l'école, et depuis, on ne prononçait plus son nom que dans un murmure. Avant l'affaire, il s'était rarement approché du campus, mais on avait apprécié en lui le grand travailleur qui s'occupait bien de sa famille, et le conteur de vieilles histoires, car

il excellait à leur donner vie par son sens de l'humour et sa magie verbale. C'était aussi un bon ténor : parfois, lorsque des hôtes de marque blancs visitaient l'école, on le faisait venir en même temps que les membres d'un quatuor de campagne, pour chanter ce que les officiels appelaient « leurs spirituals primitifs », à l'heure du rassemblement dans la chapelle, le dimanche soir. Ces chants aux mélodies sensuelles nous plongeaient dans la gêne, mais du moment qu'ils impressionnaient fort les visiteurs, nous n'osions pas rire des sons frustes, aigus, animaux et plaintifs dont nous gratifiait Jim Trueblood à la tête du quatuor. Sa mauvaise conduite avait effacé tout cela, et chez les officiels de l'école, l'attitude de mépris tempéré par la tolérance avait désormais cédé la place au mépris attisé par la haine. Ce qui m'échappait, à cette époque pré-invisible, c'est que leur haine, tout comme la mienne, était chargée de crainte. Comme on les détestait, à l'université, les gens de la Ceinture noire(7), les « paysans », en ce temps-là ! Nous, nous faisons notre possible pour les élever, et eux, de leur côté, tel Trueblood, semblaient s'acharner à nous rabaisser.

— Elle a l'air très vieille, dit Mr. Norton en risquant un œil dans la cour vide en terre battue, où deux femmes vêtues de guingan neuf à carreaux bleus et blancs étaient occupées à laver du linge dans un chaudron de fer.

Le chaudron était noir de suie et les faibles flammes qui lui léchaient les flancs, d'un rose pâle cerné de noir, avaient l'air de flammes en deuil. Les deux femmes évoluaient avec les mouvements las et obèses de la grossesse avancée.

— Oui, monsieur, dis-je. Celle-là, ainsi que les deux autres, identiques à elle, datent du temps de l'esclavage.

— Par exemple ! Je n'aurais jamais cru qu'elles soient si résistantes. Depuis le temps de l'esclavage !

— C'est vrai, monsieur. Et la famille blanche qui possédait la terre quand elle formait une grande plantation habite toujours en ville.

— Oui, dit-il. Je sais que beaucoup d'anciennes familles survivent encore. Et des individus, aussi ; la lignée humaine demeure, même si elle dégénère. Mais ces cases !

Il avait l'air étonné et bouleversé.

— Pensez-vous que ces femmes savent quelque chose sur l'âge et l'histoire de l'endroit ? La plus âgée, peut-être.

— Cela m'étonnerait, monsieur. Elles n'ont pas l'air très déluré.

— Déluré ? dit-il en retirant son cigare de sa bouche. Vous voulez dire qu'elles refuseraient de parler avec moi ? demanda-t-il avec méfiance.

— Oui, monsieur. C'est ça.

— Et pourquoi ?

Je ne voulais pas expliquer. J'étais gagné par un sentiment de honte ; mais il sentit que je savais quelque chose et il insista.

— Ce n'est pas très joli, monsieur. Mais je ne crois pas que ces femmes nous parleraient.

— Nous pouvons expliquer que nous venons de l'université. Cela les déciderait sûrement. Vous pouvez leur dire qui je suis.

— Oui, monsieur, dis-je. Mais elles détestent tout ce qui a un lien avec l'école. Elles n'y viennent jamais...

— Quoi !

— Non, monsieur.

— Et ces enfants le long du grillage, là-bas ?

— Eux non plus, monsieur.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas exactement, monsieur. Il y a pas mal de gens comme ça, dans le coin, pourtant. J'imagine qu'ils sont trop ignorants. Ça ne les intéresse pas.

— Mais je ne puis le croire.

Les enfants s'étaient arrêtés de jouer et considéraient l'auto en silence, les bras derrière le dos, leurs salopettes neuves d'une taille avantageuse bien tirées sur leurs petits ventres replets, comme s'ils étaient enceints, eux aussi.

— Et l'élément masculin ?

J'hésitai. Qu'est-ce qui lui paraissait si étrange, là-dedans ?

— L'homme nous déteste, monsieur, dis-je.

— Vous dites : l'homme ; les deux femmes ne sont-elles pas mariées ?

Je repris mon souffle. J'avais fait une gaffe.

— La vieille, oui, monsieur, dis-je à contrecœur.

— Qu'est-il arrivé au mari de la jeune femme ?

— Elle n'en a pas. C'est-à-dire... Je...

— Qu'y a-t-il, jeune homme ? Vous connaissez ces gens ?

— Un petit peu seulement, monsieur. Il en a pas mal été question au campus, il y a quelque temps.

— Que disait-on ?

— Eh bien, la jeune femme est la fille de la vieille...

— Et ?

— Eh bien, monsieur, on dit... vous voyez... je veux dire qu'on raconte que la fille n'a pas de mari.

— Oh, je vois. Mais il n'y a rien là de si extraordinaire. Je me suis laissé dire que vos semblables... Enfin ! Est-ce tout ?

— Eh bien, monsieur...

— Oui, quoi d'autre ?

— On dit que c'est son père qui l'a fait.

— Quoi !

— Oui, monsieur... qui lui a fait le bébé.

J'entendis l'inspiration sifflante, comme un ballon de baudruche qui, tout d'un coup, se crève. Son visage rougit. J'étais mal à l'aise, j'éprouvais de la honte pour les deux femmes et je craignais d'avoir trop parlé et d'avoir blessé sa sensibilité.

— Et quelqu'un de l'école a-t-il enquêté sur cette affaire ? demanda-t-il enfin.

— Oui, monsieur, dis-je.

— Qu'a-t-on découvert ?

— Que c'était vrai, à ce qu'on dit.

— Mais quelles explications fournit-il à un acte aussi monstrueux ?

Il se renversa sur la banquette, les mains étreignant les genoux, les articulations exsangues. Je détournai les yeux, sur le macadam surchauffé et aveuglant. J'aurais voulu me retrouver de l'autre côté de la ligne blanche, sur le chemin du retour, en direction de la paisible étendue verte du campus.

— On dit que l'homme a pris à la fois sa femme et sa fille ?

— Oui, monsieur.

— Et qu'il est le père de leurs deux enfants ?

— Oui, monsieur.

— Non, non, non !

Il avait l'air de beaucoup souffrir. Je le regardai avec inquiétude. Que s'était-il passé ? Qu'est-ce que j'avais dit ?

— Pas cela ! Non..., dit-il, d'une voix horrifiée.

Je vis le soleil jeter un vif éclat sur la salopette bleue toute neuve lorsque l'homme apparut au coin de la case. Il portait des souliers neufs marron clair et il se déplaçait sans effort sur la terre brûlante. Il était petit ; il traversa la cour d'un pas si sûr que la nuit la plus noire n'aurait sûrement rien changé à son allure. Il s'approcha et s'adressa aux femmes, tout en s'éventant avec un foulard bleu vif. Mais elles lui jetèrent un œil morne, sans presque tourner la tête vers lui, et c'est à peine si elles desserrèrent les dents.

— Serait-ce cet homme qui ?... demanda Mr. Norton.

— Oui, monsieur. Je crois.

— Descendez ! cria-t-il. Il faut que je lui parle.

J'étais incapable de bouger. L'étonnement, l'appréhension se le disputaient en moi au ressentiment pour ce qu'il risquait de dire à Trueblood et à ses femmes, les questions qu'il pourrait leur poser. Ne pouvait-il donc les laisser tranquilles !

— Dépêchez-vous !

Je descendis de l'auto et j'ouvris la portière arrière. Il sortit avec gaucherie et s'élança sur la route, au pas de course, jusqu'à la cour, comme s'il était poussé par un urgent besoin que je ne pouvais comprendre. Puis soudain, je vis les deux femmes lui tourner le dos et

se précipiter comme des folles derrière la maison, lourdaudes sur leurs pieds plats. Je me lançai à sa suite et le vis s'arrêter au niveau de l'homme et des enfants. À son approche, ils se turent, leurs visages se fermèrent, leurs traits s'amollirent, leurs yeux prirent un air suave et trompeur. Ils se ramassaient derrière leurs yeux, dans l'attente de ses paroles, et moi, je m'aperçus que je tremblais derrière les miens. De tout près, je vis ce qui m'avait échappé de l'auto : l'homme avait une cicatrice sur la joue droite, comme si on l'avait frappé au visage avec un marteau. La blessure était à vif et purulente, et de temps en temps, il en chassait les moucherons d'un coup de foulard.

— Je-je, bégaya Mr. Norton. Je dois avoir un entretien avec vous !

— Très bien, m'sieur, répondit Jim Trueblood sans surprise ; et il attendit.

— Est-ce vrai... Je veux dire, est-ce que vous ?...

— M'sieur ? demanda Trueblood.

Je détournai les yeux.

— Et vous n'êtes pas mort ! lâcha Mr. Norton. Mais est-ce vrai... ?

— M'sieur, dit le fermier, l'ahurissement lui barrant le front de plis.

— Je m'excuse, monsieur, dis-je, mais je ne pense pas qu'il vous comprenne.

Il ne tint pas compte de ma remarque et vrilla ses yeux dans le visage de Trueblood comme s'il y lisait un message que je ne pouvais percevoir.

— Vous avez fait cela et vous êtes intact, cria-t-il, ses yeux bleus étincelants rivés au visage noir avec un mélange d'envie et d'indignation. Trueblood m'interrogea du regard. Je détournai les yeux. Je ne comprenais pas davantage que lui.

— Vos yeux ont vu le chaos et vous n'êtes pas anéanti !

— Non, m'sieur ! J'me sens très bien.

— Vraiment ? Vous ne ressentiez pas de tumulte intérieur, pas le besoin d'arracher de vous le membre qui a péché ?

— M'sieur ?

— Répondez-moi !

— Je m'sens bien, m'sieur, répéta Trueblood, mal à l'aise. Mes membres vont très bien aussi. Et quand j'me sens mal à mon ventre, j'prends un peu de soda et ça passe.

— Non, non, non ! Allons à l'ombre, dit Norton en jetant les yeux autour de lui d'un air excité. Il se dirigea promptement vers l'endroit où le porche faisait un semblant d'ombre. Nous le suivîmes. Le fermier posa la main sur mon épaule, mais je m'en débarrassai d'une secousse, sachant que je ne pourrais rien expliquer. Nous étions sous le porche, assis dans les fauteuils disposés en demi-cercle, moi entre le métayer et le millionnaire. Autour du porche la terre était dure et blanche à cause de l'eau de vaisselle qu'on y jetait depuis si longtemps.

— Comment vont les choses pour vous, maintenant ? demanda Mr. Norton. Je pourrais peut-être vous venir en aide.

— Ça va pas si mal, m'sieur. Avant qu'ils aient entendu parler de c'qui s'était passé ici, j'trouvais personne pour m'aider. Maint'nant, plein d'gens curieux, ils font un détour pour m'aider. Même ces messieurs importants de l'école, là-haut sur la colline ; seulement, y'avait un piège ! Leur idée, c'était de nous vider du canton, ils nous paieraient le voyage et tout, et ils me donneraient cent dollars pour m'installer ailleurs. Mais nous, on se plaît ici, alors j'leur ai dit non. Alors, ils nous ont envoyé un type, un gros bonnet, et il nous a dit que si j'vidais pas les lieux, il lâcherait les Blancs sur moi. Ça m'a mis en rogne, et ça m'a donné les chocottes. Les gens, là-haut à l'école, ils sont tout pour les Blancs, et ça me donnait les chocottes. Quand même, la première fois qu'ils sont montés ici, j'ai cru qu'ils étaient pas pareils que quand j'y étais allé, y a longtemps, pour chercher de la science dans les livres et me tuyauter sur la façon de traiter mes récoltes. À c't'époque-là, j'étais propriétaire. J'croyais qu'ils essayaient de m'aider, vu que j'avais deux femmes qui seraient en couches presque en même temps.

« Mais j'ai vu rouge quand j'ai compris qu'ils essayaient de se débarrasser de nous parce que, soi-disant, on était une honte. Oui, m'sieur, j'ai vu rouge, comme je vous l'dis. Alors, j'suis descendu trouver Mr. Buchanan, le patron quoi, et j'lui ai raconté le tout et il m'a donné un billet pour le shérif et m'a dit de le lui apporter. J'ai tout fait comme il m'avait dit. Je suis allé à la prison, j'ai donné le billet au shérif Barbour et lui m'a demandé d'lui raconter, j'lui ai dit, il a appelé d'autres types et y m'ont fait raconter encore. Z'en avaient jamais assez, de l'histoire de ma fille et y m'ont donné à boire, à manger et du tabac. Moi, j'étais étonné, j'm'attendais pas à ça, j'avais peur. Ça, y a pas un homme de couleur dans la région qui leur a jamais pris tant de temps que moi, aux Blancs, j'vous jure. Enfin, finalement, y m'ont dit de pas m'en faire, qu'ils allaient envoyer un mot à l'école comme quoi j'devais rester sur ma terre. Les gros nègres, y m'ont laissé tranquille aussi. C'est pour dire qu'le nègre, il peut devenir aussi important qu'il veut, les Blancs pourront toujours lui marcher d'ssus. Dans c'te affaire, les Blancs m'ont soutenu. Et les Blancs se sont mis à venir ici nous voir et nous parler. Y en avait des gros, ça oui, qui venaient de la grosse école de l'autre bout de l'État. Ils m'ont demandé plein de choses sur ce que je pensais des choses, sur ma famille et les gosses, et ils ont tout écrit su' un livre. Mais le mieux de tout, m'sieur, c'est que j'ai plus de travail maintenant que jamais avant...

Il était lancé et parlait volontiers, avec une sorte de satisfaction et sans la moindre trace d'hésitation ou de honte. Le vieil homme

écoutait d'un air perplexe, un cigare inentamé entre ses doigts délicats.

— Ça marche joliment bien, maint'nant, dit le fermier. Quand je pense au froid qu'y faisait et à tout ce qu'on a mangé comme vache enragée, ça me donne le frisson.

Je le vis mordre dans une chique de tabac. Quelque chose tomba sur le porche avec un tintement ; je le ramassai et portai les yeux dessus, de temps à autre. C'était une pomme d'api taillée à l'emporte-pièce dans du fer-blanc.

— Vous voyez, m'sieur, y f'sait froid et on avait pas beaucoup de feu. Rien que du bois, pas de charbon. Je cherchais de l'aide, mais personne voulait nous aider et je trouvais ni travail ni rien. Y f'sait si froid qu'il fallait dormir tous ensemble, moi, la vieille et la fille. C'est comme ça que ça a commencé, m'sieur.

Il se racla la gorge, ses yeux se mirent à briller et sa voix devint profonde, incantatoire, comme s'il avait conté l'histoire maintes et maintes fois. Autour de sa blessure, grouillaient des mouches et des petits mouchérons blancs.

— C'est comme je vous l'dis, reprit-il, moi d'un côté, la vieille de l'autre et la fille au milieu. Y f'sait noir, noir d'encre. Noir comme le milieu d'un seau de goudron. Les gosses dormaient tous ensemble dans leur lit, là-bas dans le coin. Sûrement que j'ai été le dernier à m'endormir ; j'me demandais comment trouver de quoi croûter le lendemain, et j'pensais à la fille et au jeune gars qui commençait à lui tourner autour. Y m'plaisait pas, toujours il revenait dans mes pensées, et j'décidai de l'avertir d'avoir à plus s'approcher de la fille. Il faisait nuit noire et j'entendais un des gosses pleurnicher dans son sommeil, et les quelques dernières brindilles d'allume-feu craquer et s'affaisser dans l'poêle ; et l'odeur de la viande grasse semblait se refroidir et se figer dans l'air comme la graisse quand elle se prend dans une assiette froide.

« Je pensais à la fille et à ce garçon, je sentais les bras de la petite à côté de moi, et de l'autre côté j'entendais la vieille qui ronflait genre gémissement et grognement. J'me faisais du souci pour ma famille, qu'est-ce qu'ils allaient manger et tout ça, et je pensais, quand la fille était petite comme les petiots qui roupillaient là-bas dans le coin, j'lui bottais plus que la vieille. On était là, à respirer ensemble dans le noir. Seulement, j'les voyais dans ma tête, j'les connais si bien. Dans ma tête, j'les regardais tous, un après l'autre. La fille, c'est le portrait de la vieille quand elle était jeune du temps de not' première rencontre, mais en mieux. Vous savez, p'tit à p'tit, notre race se bonifie...

« J'disais : j'les entendais respirer, et de les entendre, ça me donnait sommeil. Puis, j'ai entendu la fille dire : « Papa », tout bas et tout doucement dans son sommeil, et j'ai regardé pour voir si elle était

encore éveillée. Mais tout ce que j'arrive à faire, c'est la respirer et sentir son souffle sur ma main quand je suis pour la toucher. Elle avait dit ça si doucement que j'étais même pas sûr d'avoir entendu quéqu'chose, alors j'suis resté à écouter. C'est comme si j'avais entendu un engoulevent appeler, et j'me suis dit, allez, sors-toi de là, l'engoulevent on le foutra dans l'vent quand on l'trouvera. Après, j'ai entendu l'horloge là-haut à l'école, elle a sonné quatre fois, comme qui dirait solitaire.

« Après, j'me suis mis à ruminer le passé, quand j'ai quitté la ferme et que j'suis allé vivre à Mobile et la fille que je m'tapais alors. J'étais jeune à l'époque – comme ce jeune gars que v'là. On habitait une maison à deux étages 'bord du fleuve, et la nuit en été, on avait l'habitude de se parler couchés sur le lit, et quand elle s'était endormie, j'restais éveillé et j'regardais les lumières qui brillaient sur l'eau et j'écoutais les bruits des bateaux qui passaient. Y avait souvent des musiciens d'sur les bateaux et quéqu'fois, j'la réveillais pour écouter la musique quand y r'montaient le fleuve. Moi, j'étais couché, tout était calme et j'l'entendais venir de loin, très loin. Comme quand vous chassez la caille et qu'le soir tombe et vous entendez le patron des oiseaux siffler pour essayer d'rassembler la couvée et il s'approche de vous doucement en sifflant bas, parce qu'y sait qu'vous êtes quéqu'part par là avec vot' fusil. Mais son boulot, c'est de les réunir, alors il continue à avancer. Chez les cailles, le patron, est correct ; ce qu'il doit faire, il le fait.

« Enfin, les bateaux, c'était comme ça ; ils avaient l'air de s'approcher de vous venant de loin. D'abord, y en avait un qui s'avavançait quand vous dormiez ou presque ; c'était comme si quelqu'un voulait vous frapper avec une grosse pioche luisante, en prenant tout son temps. Vous voyez le bout de la pioche se diriger droit sur vous, tout lentement, et rien à faire pour parer le coup. Seulement, quand il est pour vous frapper, c'est pas une pioche du tout, mais quelqu'un là-bas au loin qui casse des petites bouteilles de toutes les couleurs. Puis vous l'entendez tout près, comme quand vous êtes à la fenêtre du deuxième étage et que vous regardez en bas un wagon de pastèques, et vous en voyez une, bien juteuse et bien fraîche, ouverte en deux, pulpeuse et sucrée, en haut du tas strié de vert, comme si elle n'attendait que vous, comme ça vous voyez comme elle est rouge, mûre, juteuse, avec tous les pépins noirs luisants qu'elle a et tout.

« Et vous entendiez le floc des roues à aubes comme si elles essayaient de réveiller personne ; et nous, moi et la fille, on restait couchés et on se sentait comme des riches, et les gars sur les bateaux faisaient d'la musique douce comme une bonne eau-de-vie de pêche. Et puis, les bateaux passaient, les lumières s'en allaient et la musique

aussi. C'est comme quand vous reluquez une fille en robe rouge avec un grand chapeau de paille qui passe devant vous dans une allée bordée d'arbres des deux côtés, et qu'elle est rondelette et à point, et qu'elle balance son postérieur, comme qui dirait, parce qu'elle sait que vous la r'gardez ; et vous, vous savez qu'elle le sait et vous restez là à la zyeuter jusqu'à tant qu'vous voyez plus que le haut de son chapeau rouge et puis, c'est fini, et vous savez qu'elle est de l'autre côté d'la colline – moi, j'en ai vu, une fille comme ça, une fois. Et alors, tout c'que j'entendais, c'était c'te fille de Mobile – s'appelait Margaret – respirer à mes côtés, et peut-être elle disait alors « Papa, t'es encore éveillé ? », alors je grognais « Uhhuh » et j'me retournais. Messieurs, dit Jim Trueblood, ça me plaît de me rappeler le bon temps que j'ai eu à Mobile.

« Ben, c'était comme ça quand j'ai entendu Matty Lou dire « Papa » et à sa façon d'le dire, j'ai compris qu'elle avait sûrement rêvé à quelqu'un et j'me ronge les sangs à me demander si c'est ce gars-là. J'écoute un moment son marmottage, je tends l'oreille pour voir si elle appelle son nom, mais non, alors j'me souviens qu'on dit que, quand une personne parle dans son sommeil, si vous lui trempez la main dans l'eau tiède, elle dit tout, mais chez nous l'eau est trop froide, et de toute manière, j'l'aurais pas fait. Mais j'me rends compte que c'est une femme, maintenant, quand j'la sens se tourner et se tortiller contre moi et me jeter le bras autour du cou jusqu'à l'endroit où la couverture n'arrive pas et où j'ai froid. Elle dit une chose que j'comprends pas, comme quand une femme veut taquiner et exciter un homme. Y avait pas de doute qu'elle était bien adulte et j'me demandais combien de fois déjà ça lui était arrivé et si c'était avec ce fichu type. J'ai remué son bras, il était souple et doux, mais ça l'a pas réveillée, alors j'l'ai appelée, mais elle s'est pas réveillée davantage. Alors j'lui ai tourné le dos et j'ai essayé de m'pousser, mais y avait pas beaucoup de place et j'la sentais encore qui me touchait et s'approchait de moi. Alors, je suis sans doute parti dans le rêve. Il faut qu'je vous en parle, de ce rêve.

Je lançai un regard à Mr. Norton et me levai, pensant que le moment était venu de s'en aller ; mais il écoutait Trueblood si intensément qu'il ne me vit même pas ; je me rassis, maudissant le fermier en silence. Qu'est-ce que j'en avais à foutre, de son rêve ?

— Je me le rappelle pas tout, mais je sais que je cherchais de la viande grasse. Je suis allé chez les Blancs en bas de la ville et y m'ont dit d'aller voir Mr. Broadnax, qu'il m'en donnerait. Faut dire qu'il habite en haut d'une colline, et j'la grimpais pour le voir. C'était la plus haute colline du monde, on aurait dit. Plus j'montais et plus la maison de Mr. Broadnax s'éloignait, comme qui dirait. Enfin, finalement, j'y arrive. Et j'suis si fatigué et il me tarde tellement

d'encontrer cet homme, que je passe par la porte d'entrée ! Je sais que c'est pas bien, mais j'peux pas m'en empêcher. J'entre et j'me trouve dans une grande pièce pleine de chandelles allumées, de meubles luisants et de tableaux sur les murs, avec un espèce de truc moelleux sur le sol. Mais j'vois pas âme-qui-vive. Alors, j'appelle Mr. Broadnax, mais personne vient et personne répond. Alors, j'vois une porte, je passe la porte et me v'là dans une grande chambre blanche, comme celle que j'avais vue une fois, quand j'étais petit et que j'allais à la grande maison avec ma mama. Tout dans la chambre était blanc et j'suis là, je sais bien que j'ai rien à faire là, mais j'y suis quand même. C'est une chambre de femme, pour sûr. J'essaye de sortir, mais je trouve pas la porte ; et tout autour de moi, je sens la femme, et de plus en plus fort. Alors, j'regarde là-bas dans un coin, et je vois une de ces grandes horloges à buffet, j'l'entends sonner et la porte vitrée s'ouvre et une dame blanche s'avance. Elle porte une robe de chambre d'étoffe blanche douce et soyeuse, et rien d'autre et elle me regarde bien en face. J'sais pas quoi faire. J'veux courir, mais tout ce que je vois comme porte, c'est celle de l'horloge, où elle se trouve – et de toute façon, je peux pas bouger, et cette horloge fait un raffut de tous les diables. Elle marche de plus en plus vite. J'vais pour dire quelque chose, mais j'peux pas. Alors, la bonne femme se met à hurler et j'crois que j'suis devenu sourdine, parce que j'vois bien sa bouche s'ouvrir et j'entends rien du tout. Mais quand même j'entends toujours l'horloge et j'essaye de lui expliquer que je fais que chercher Mr. Broadnax, mais elle m'entend pas. Au lieu d'ça, elle me court dessus, s'accroche à mon cou et me tient serré, elle essaye de m'empêcher d'entrer dans l'horloge. Je sais pas du tout quoi faire, j'vous jure. J'essaye de lui parler, j'essaye de m'échapper. Mais elle tient bon et j'ai peur de la toucher, vu qu'elle est blanche. Puis j'ai tellement la frousse que je la jette sur le lit pour essayer d'lui faire lâcher prise. Mais ce plume, il était si mou que la femme disparaissait presque dedans et moi aussi, au point de nous étouffer tous les deux. Et tout d'un coup, pfuit ! un troupeau de petites oies blanches s'envole du lit, comme quand vous allez creuser pour chercher d'argent enterré, à ce qu'on raconte. Seigneur ! Elles venaient tout juste de disparaître quand j'ai entendu une porte s'ouvrir et la voix de Mr. Broadnax dire : « C'est que des négros, laissez-les faire. »

Où trouve-t-il le front de raconter ça à des Blancs, pensai-je en moi-même, alors qu'il sait très bien qu'ils ont l'habitude de dire que tous les nègres font des choses de ce genre ? Je regardai le sol, un voile rouge d'angoisse devant les yeux.

— Et j'peux pas m'arrêter, malgré que je sente bien qu'y a quelque chose qui cloche. J'me détache de la femme et je cours vers l'horloge. D'abord, j'arrivais pas à ouvrir la porte, son revers était tapissé d'une

espèce de tissu plissé comme de la laine d'acier. Finalement, je l'ouvre, j'entre à l'intérieur, il y fait chaud et noir. Je passe dans un tunnel tout noir, tout près de l'endroit où les machines font tout ce bruit et cette chaleur. Ça ressemble à la chaufferie qu'ils ont, là-haut, à l'école. Il fait une chaleur à crever, comme s'il y avait le feu à la maison, et je me mets à courir pour essayer de sortir. Je cours tant et tant que j'devrais être fatigué, mais je suis pas fatigué, au contraire, plus je cours, plus je me sens reposé, et de courir si bien j'ai l'impression de voler, je vole et je vogue et je flotte au-dessus de la ville. Seulement, je suis toujours dans le tunnel. Puis devant moi, je vois une vive lumière comme un feu follet au-dessus d'un cimetière. Elle devient de plus en plus vive et je sais qu'il faut que j'la rattrape, sans quoi... Alors, tout d'un coup, j'me trouve à sa hauteur et elle m'éclate comme une grande lumière électrique dans les yeux et je suis tout brûlé. Seulement, c'était pas une brûlure, mais comme si je me noyais dans un lac où l'eau était chaude en surface, avec des courants froids qui vous paralysent en dessous. Puis tout d'un coup, c'est fini, et j'suis bien soulagé de me retrouver dehors dans la fraîche lumière du jour.

« Je me réveille avec l'intention de raconter à la vieille ce rêve cinglé. C'est le matin, il fait presque jour. Et j'me retrouve en train de dévisager Matty Lou, tandis qu'elle me bat, me griffe, tremble, grelotte et pleure tout en même temps, comme si elle avait une crise. Je suis trop surpris pour bouger. Elle pleure : « Papa, papa, oh, papa. Comme ça. »

Et tout d'un coup, je pense à la vieille. Elle est tout à côté de nous, en train de ronfler, et je peux pas bouger, parce que je calcule que si je bougeais ce serait un péché. Et j'me pense aussi que si je bouge pas, c'est peut-être pas un péché, vu que c'est arrivé quand je dormais – mais peut-être des fois un homme peut regarder une petite fille avec des nattes et se la voir en putain, vous savez bien, quoi ? Enfin, j'me rends compte que si je bouge pas, la vieille me verra. Ça, je le veux pas. Ce serait pire que le péché. Je parle tout bas à Matty Lou, j'essaye de la faire tenir tranquille et je me demande comment je vais sortir sans pécher du pétrin dans lequel je me suis fourré. C'est tout juste si je l'étouffe pas.

« Mais une fois qu'un homme s'est mis dans une telle mélasse, y peut pas faire grand-chose. Ça le dépasse. Et j'étais là, essayant de toutes mes forces de me sortir de là, mais allez donc bouger sans bouger... J'étais entré en volant, mais fallait que je sorte en marchant. Fallait que je bouge sans bouger. J'ai pas arrêté d'y penser depuis, des fois et des fois, et quand on y pense dur, on voit que les choses ont toujours été comme ça, avec moi. Ma vie, elle est comme ça. Y avait qu'une façon d'en sortir, que je me pensais : avec un couteau. Mais

j'en avais pas, de couteau, et si jamais vous avez vu quand on châtre les jeunes verrats en automne, vous savez comme moi que c'est payer trop cher pour se garder du péché. Tout arrivait à l'intérieur de moi, comme si une bataille s'y déroulait. Puis, rien que de penser au pétrin dans lequel je me suis mis, ça me remue le fer dans la plaie.

« Alors, comme si ça suffisait pas, Matty Lou peut plus tenir et elle se met à bouger. D'abord, elle essaye de me pousser et moi, j'essaye de l'immobiliser pour l'empêcher de pécher. Puis, je la tire et j'lui dis tout bas de s'tenir tranquille pour pas réveiller sa maman, et la v'là qui s'agrippe à moi et qui me lâche plus. Elle voulait plus que je m'en aille – et, pour dire la vérité vraie, je me suis aperçu que moi non plus j'tenais pas à m'en aller. J'crois bien qu'à ce moment-là – moi qu'étais plein de regret – j'ai ressenti la même chose que ce type à Birmingham. Vous savez, celui qui s'était enfermé chez lui et qui tirait sur les flics jusqu'à tant qu'ils mettent le feu à sa maison et le brûlent avec. J'étais perdu. Plus on se tortillait et se tordait pour essayer de se séparer, plus on voulait rester. Alors, comme ce type, j'suis resté, fallait que j'aille jusqu'au bout du rouleau. Il est mort, pour sûr, p'têt' bien, mais m'est avis qu'il a pas manqué de satisfactions avant de s'en aller. Je sais bien qu'y a rien comme ce que j'ai passé, je peux pas dire comment c'était. C'est comme quand un vrai buveur se soûle ou quand une vraie dévote sanctifiée, et tout, devient si excitée qu'elle enlève ses fringues, ou quand un vrai joueur continue à risquer des sous quand il perd. Vous y êtes jusqu'au cou, et vous pouvez pas vous en sortir, même si vous le voulez.

— Mr. Norton, monsieur, dis-je d'une voix étouffée, il est temps de regagner le campus. Vous allez manquer vos rendez-vous...

Il ne me regarda même pas.

— Je vous en prie, dit-il, avec un geste agacé de la main.

Trueblood eut l'air de me sourire derrière ses yeux quand il détacha son regard de l'homme blanc pour le porter sur moi. Il poursuivit :

— J'ai même pas pu arrêter quand j'ai entendu Kate hurler. C'était des hurlements à vous glacer le sang dans les veines. Une femme qui verrait sous ses yeux, sans pouvoir rien faire, un attelage de chevaux déchaînés renverser son bébé, elle crierait pas plus fort. Les cheveux de Kate se dressent sur sa tête, la même chose que si elle avait vu un fantôme, sa chemise de nuit pendouille tout ouverte et les veines de son cou sont prêtes à éclater. Et ses yeux ! Seigneur, ces yeux. De là où je suis couché sur l'grabat avec Malt' Lou, je lève les yeux vers elle, j'ai pas la force de bouger. Elle hurle et commence à ramasser la première chose qui lui tombe sous la main et à m'la lancer. Des fois, elle me rate, des fois, elle me touche. Des grosses choses et des petites choses. Quelque chose de dur et de puant me touche, me trempe et me

frappe à la tête. Autre chose atteint le mur – badaboum, boum ! – comme un boulet de canon, et j'essaie de m'protéger la tête. Kate parle dans la langue inconnue, comme une sauvage. « Minute, Kate, j'dis, arrête ! » Alors j'l'entends qui s'arrête une seconde et j'l'entends courir sur le plancher, j'me tortille, je regarde, Seigneur, elle a pris mon fusil à deux coups.

« Elle a de l'écume à la bouche, elle arme le fusil et elle retrouve l'usage de la parole :

— Debout ! Debout ! qu'elle dit.

— *Non ! Kate !* je dis.

— Que ton âme aille en enfer ! Lève-toi de dessus mon enfant !

— Mais, Kate, ma bonne, écoute...

— Parle pas ! *Décanille !*

— Baisse ce truc-là, Kate !

— Non pas, *debout !*

— C'est de la chevrotine, ma vieille, de la *chevrotine !*

— Oui, et alors !

— Baisse-le, je dis !

— Je vas te faire sauter la cervelle et t'iras tout droit en enfer !

— Tu vas toucher Matty Lou !

— Pas Matty Lou, *toi !*

— Ça disperse, Kate. Matty Lou !

Elle change d'angle et me vise.

— J't'ai averti, Jim...

— Kate, c'était un rêve. Écoute-moi...

— C'est toi qui dois écouter. Sors-toi de là !

« Elle secoue le fusil, et j'ferme les yeux. Mais au lieu que je saute dans le tonnerre et les éclairs, j'entends Matty Lou qui me hurle dans l'oreille : « Maman, oh, oh... maman ! »

« Alors, j'me retourne presque sur moi-même et Kate hésite. Elle regarde le fusil, elle nous regarde et elle se met à trembler un moment comme si elle avait la fièvre. Et puis, tout d'un coup, elle lâche le fusil, et zou ! rapide comme un chat, elle se retourne vers le poêle et empoigne quelque chose. Ça m'attrape comme si quelqu'un me creuserait le côté avec une bêche pointue. J'peux plus respirer. En même temps qu'elle lance ce truc, elle arrête pas de parler.

« Et quand je lève les yeux, mon Dieu, mon Dieu, elle a un pique-feu dans la main !

« Je hurle :

— Pas de sang, Kate, ne verse pas de sang !

— Espèce de crapule, qu'elle dit, vaut mieux verser du sang que faire des saloperies !

— Non, Kate. Les choses sont pas comme elles ont l'air ! Ne fais pas le péché de sang, vu qu'y a pas eu de péché, c'était un rêve !

— Ta gueule, négro. Tu as fait des saloperies.

« Mais j'vois que c'est pas la peine de la raisonner. Alors, j'me dis qu'il me reste plus qu'à accepter ce qu'elle va me faire. Il me semble que tout ce que j'peux faire, c'est de subir le châtiment. J'me dis : peut-être si tu souffres pour ce que tu as fait, ce sera le mieux. Peut-être que tu dois bien ça à Kate, de la laisser te foutre une raclée. Tu es pas coupable, mais elle croit que si. Tu veux pas qu'elle te batte, mais elle pense qu'elle doit te battre. Tu voudrais te lever, mais t'as même pas la force de bouger.

« C'était vrai. J'étais figé à ma place comme un jeune qui a collé ses lèvres à une bringuebale en hiver. J'étais pareil qu'un geai que les guêpes-frelons ont piqué jusqu'à ce qu'il soit paralysé – mais il y a encore de la vie dans ses yeux et il les voit piquer son corps à mort.

« Ça m'a donné l'impression de remonter en arrière dans ma tête, derrière mes yeux, comme si j'me tenais derrière un pare-brise pendant une tempête. Je risque un œil et j'vois Kate courir vers moi en traînant quelque chose derrière elle. J'essaye de voir c'que c'est parce que je suis curieux d'le savoir, et je vois sa chemise de nuit qui s'accroche au poêle et sa main qui apparaît tenant quelque chose. J'me dis c'est un manche. Mais le manche de quoi ? Puis je la vois droit sur moi, énorme. Elle balance le bras comme un homme qui balance un marteau de dix livres et j'vois que les articulations de sa main sont meurtries et saignent, et j'vois le truc se prendre dans sa chemise, et j'vois sa chemise remonter, si bien que je vois ses cuisses et je vois que sa peau est grise et esquinée par le froid, et j'la vois se pencher et se redresser et j'l'entends grogner et j'la vois se balancer et j'la sens qui transpire et j'comprends, à la forme du bois luisant, ce qu'elle a trouvé à me foutre dessus. Seigneur, c'est bien ça ! Je vois le truc accrocher un édredon, cette fois, l'édredon part en l'air et retombe sur le plancher. Et alors, je vois c'te hache toute brandie ! Elle brille, elle brille, surtout que j'l'ai aiguisée quelques jours avant, et j'vous jure, retiré là-bas en moi-même, derrière ce pare-brise, je dis : « Non ! Kate. Seigneur. Kate, fais pas ça !!! »

Sa voix devint tellement stridente que je sursautai et levai les yeux. Trueblood avait l'air de regarder à travers Mr. Norton, les yeux vitreux. Les enfants interrompirent leurs jeux d'un air coupable et tournèrent les yeux dans la direction de leur père.

— C'était comme si je parlentais avec une locomotive haut le pied, poursuivit-il. J'vois la hache qui descend. J'la vois qui brille dans la lumière, je vois la figure de Kate toute tendue et je serre les épaules, je raidis le cou et j'attends. Une attente de dix millions d'années tuantes, comme qui dirait. J'attends tellement que j'ai le temps de me rappeler tout ce que j'ai fait de mal jusque-là ; j'attends tellement que j'ouvre les yeux, je les ferme, j'les rouvre, et j'vois le truc tomber. Il

tombe aussi vite que d'la bouse d'un bœuf de six pieds de haut ; et pendant que j'attends je sens quelque chose qui se tord à l'intérieur de moi et se change en eau. J'la vois, Seigneur, comment donc ! J'la vois, et en la voyant, je tords la tête de côté. J'y peux rien. Kate a bien visé sans ça. Je remue. Malgré que j'voulais rester immobile, je me bouge ! Tout le monde, sauf Jésus-Christ en personne, il aurait bougé. J'ai l'impression que tout le côté de ma figure est emporté, écrasé. Ça me frappe comme du plomb chaud, tellement chaud qu'au lieu de m'brûler, ça m'engourdit. J'suis là étendu sur le plancher, mais à l'intérieur de moi, j'suis en train de courir en rond, comme un chien qu'a le dos brisé et puis, j'retombe dans c'te paralysie, la queue entre les jambes. C'est comme si j'avais plus du tout de peau sur la figure, rien que des os à vif. Mais voilà ce que je comprends pas : plus que la douleur et la paralysie, je sens du soulagement. C'est comme je vous l'dis, et pour avoir encore du soulagement, j'fais comme si je m'sortais de derrière mon pare-brise en courant, et me traînais jusqu'à l'endroit où s'trouve Kate avec la hache, et j'ouvre les yeux et j'attends. C'est la vérité. J'en veux encore et j'attends. J'la vois la balancer, elle me regarde, puis j'la vois le truc en l'air, je r'tiens ma respiration, et puis tout d'un coup je vois la hache qui s'arrête comme si quelqu'un avait traversé le toit et avait réussi à l'attraper et je vois le visage de Kate se contracter et j'vois la hache qui tombe par terre, derrière elle c'te fois-ci, et Kate dégueule un peu de vomi, je ferme les yeux et j'attends. J'l'entends qui s'plaint, puis la v'là qui prend la porte en trébuchant, passe par le porche et atterrit dans la cour. Puis j'l'entends vomir tripes et boyaux. Et puis, je baisse les yeux et je vois Matty Lou couverte de sang. C'est mon sang, ma figure saigne. Ça me fait décaniller. J'me lève et d'un pas chancelant, je sors retrouver Kate, et la v'là là-bas sous cet espèce de peuplier, à genoux, et elle gémit : « Qu'est-ce que j'ai fait, Seigneur ! Qu'est-ce que j'ai fait ! »

« Elle bave un machin vert et se remet à vomir, et quand j'vais pour la toucher, ça devient pire. Je reste debout en me tenant la figure, j'essaye d'empêcher le sang de couler et je me demande bien qu'est-ce qui va se passer. J'lève les yeux vers le soleil du matin, et j'sais pas pourquoi, j'm'attends à c'qu'y se mette à tonner. Mais il fait déjà clai-ret lumineux, le soleil monte, les oiseaux gazouillent et ça me donne plus la trouille que si la foudre m'aurait frappé. Je hurle : « Aie pitié, Seigneur ! Seigneur, aie pitié ! et j'attends. »

« Et y a rien d'autre que le brillant et clair soleil du matin. Mais y s'passe rin de rin, et alors j'comprends que ce qui m'attend, c'est pire que tout ce que j'ai entendu parler jusque-là. J'crois bien que j'suis resté planté là comme une statue une bonne demi-heure. J'y étais toujours quand Kate s'est relevée et est rentrée dans la maison. Le sang coulait partout sur mes habits et les mouches étaient après moi,

alors je suis rentré de nouveau pour essayer d'arrêter ça.

« Quand je vois Matty Lou étendue là, j crois qu'elle est morte. Elle a pas de couleur et elle respire presque pas. Son visage, il est gris. J'essaye de l'aider, mais j'arrive à rien de bon, et Kate veut pas me parler ou même me regarder. J'me dis que peut-être elle a idée d'essayer de me tuer encore, mais non. Je suis tellement sonné que je reste assis là, pendant qu'elle fagote les petiots et les emmène au bas de la route, chez Will Nichols. J'y vois, mais je peux rien faire.

« J'ai pas bougé de place quand elle revient, avec d'autres femmes, pour voir de quoi il retourne avec Matty Lou. Y en a pas une qui veut me parler, malgré qu'elles font que me regarder comme si j'étais une nouvelle machine à cueillir le coton. Je me sens mal. J leur explique que tout s'est passé dans un rêve, mais elles m'écoutent même pas. Alors, je fous le camp de la maison. Je vais voir le pasteur et même lui, y me croit pas. Il me dit de sortir de sa maison, que je suis l'homme le plus pervers qu'il a jamais vu et que je ferais mieux d'aller confesser mon péché et de me réconcilier avec Dieu. J le quitte et j'essaye de prier, mais je peux pas. Je me mets à tourner et à retourner ça dans ma tête, si bien que j'ai l'impression que ma cervelle va éclater, et je rumine comment que je suis coupable et comment que je suis pas coupable. Je mange rien, je bois rien et la nuit, j'arrive pas à dormir. Finalement, une nuit, à l'aube, je lève les yeux, je vois les étoiles et je me mets à chanter. C'est pas que je voulais chanter, j'y avais seulement pas pensé, mais je me mets à chanter, comme ça. Je sais pas ce que c'était, une espèce de cantique, j me figure. Tout ce que je sais, c'est que je finis par chanter des blues. Cette nuit-là, je me chantonne des blues qui ont jamais été chantés avant, et tout en les chantant, je décide que je suis personne d'autre que moi-même et que je peux rien faire sinon laisser arriver ce qui doit arriver. Je décide que je retourne à la maison et que j'affronte Kate ; ouais, et Matty Lou aussi.

« Quand j'arrive, tout le monde croyait que je m'étais enfui. Il y a là un tas de bonnes femmes avec Kate et j les fais déguerpir. En même temps que je les chasse, j'envoie les petiots jouer dehors, et je barricade la porte et j'explique à Kate et à Matty Lou pour le rêve, et que ça me fait bien de la peine, mais que ce qui est fait est fait. « Comment ça se fait que tu reviens là et que tu nous laisses pas tranquilles ? (C'est les premières paroles que Kate me dit.) Tu nous en as pas fait assez voir, à moi et à c'te enfant ? — J'peux pas vous laisser, que j'dis. J'suis un homme et un homme abandonne pas sa famille. »

« Elle dit :

— Non, t'es pas un homme. Y a pas d'homme qui fait ce que tu as fait.

— Je suis quand même un homme, je dis.

— Mais qu'est-ce que tu vas faire quand ça s'ra arrivé ? dit Kate.

— Quand quoi s'ra arrivé ? je dis.

— Quand ta noire abomination naîtra pour brailler ton immense crime devant les yeux de Dieu ! (C'est sûrement des mots au pasteur qu'elle répétait.)

— Naîtra ? Je dis. Qui va accoucher ?

— Nous deux. Moi, je vais accoucher et Matty Lou va accoucher. Toutes les deux on est enceintes, sale crapule dégoûtante !

« C'est un coup à me tuer. Je comprends alors pourquoi Matty Lou veut pas me regarder et veut parler à personne. « Si tu restes, je m'en vais aller trouver tante Cloe pour toutes les deux », dit Kate.

« Elle dit :

— J'ai pas envie de donner naissance à un péché, avec les gens qui regarderont comme ça tout le restant de mes jours, et j'ai pas envie que ça arrive à Matty Lou non plus.

« Voyez-vous, tante Cloe, c'est une sage-femme, et même que cette nouvelle m'a coupé bras et jambes, y a une chose que je sais pour sûr : je veux pas qu'elle tripatouille mes femmes. Ça aurait empilé un nouveau péché sur l'autre péché. Alors, je dis à Kate : non, si tante Cloe s'approche de c'te maison, je la tuerai, toute vieille qu'elle est. J'l'aurais fait, pour sûr. L'affaire est réglée. Je sors de la maison et je les laisse pleurer un bon coup ensemble ; après, on en parlera plus. J'aurais voulu repartir tout seul, mais c'est pas recommandé d'essayer de se défiler d'un truc pareil. Ça vous suit partout. En plus, pour tout dire, j'avais nulle part où aller. J'avais pas un sou vaillant !

« Les choses se sont gâtées tout de suite. Les nègres de l'école, là-haut, ils sont descendus pour me chasser et ça m'a fait voir rouge. J'suis allé trouver les Blancs à ce moment-là et ils m'ont aidé. C'est c'que je comprends pas. J'ai fait la pire chose qu'un homme a jamais fait dans sa famille, et au lieu de me faire fout' le camp de la région, les v'là qui m'aident plus qu'ils ont jamais aidé un homme de couleur, même le meilleur des nègres. Sauf que ma femme et ma fille veulent pas me parler, mes affaires vont mieux qu'avant. Et même si Kate veut pas me parler, elle a pris les habits neufs que je lui ai rapportés de la ville, et maintenant, elle s'fait faire des lunettes qu'elle a besoin depuis si longtemps. Mais ce que j'peux pas comprendre c'est qu'ayant fait la pire chose qu'un homme peut faire dans sa propre famille, les choses au lieu de se gêner, vont mieux que jamais. Les nègres de l'école m'aiment pas, mais les Blancs, y me traitent bien.

Drôle de péquenot. En écoutant son récit, j'avais été si déchiré entre l'humiliation et la fascination que, pour diminuer mon sentiment de honte, j'avais rivé toute mon attention sur son visage en feu. De la sorte, je n'avais pas à regarder Mr. Norton. Mais maintenant que la

voix s'était tue, je restai immobile, les yeux baissés sur les pieds de Mr. Norton. Dans la cour, le contralto rauque d'une femme entonna un cantique. Les enfants reprirent leur joyeux babil. Je restais sur ma chaise, courbé en avant, et je respirais l'odeur sèche et nette du bois brûlé par le chaud soleil. Je regardais fixement les deux paires de chaussures devant moi. Celles de Mr. Norton étaient blanches, décorées de noir. Elles étaient faites sur mesure, et à côté des godasses jaunes à bon marché du fermier, elles avaient cette allure élégante, fine, racée des gants de belle peausserie. Finalement, quelqu'un s'éclaircit la voix et en levant les yeux je m'aperçus que Mr. Norton, sans mot dire, avait planté son regard dans les yeux de Jim Trueblood. C'était saisissant : son visage avait perdu toute couleur. Ses yeux brillants rivés avec intensité sur le visage noir de Trueblood lui donnaient un air spectral. Trueblood m'interrogea du regard.

— Écoutez voir les petits, dit-il avec embarras. Ils jouent *Le Pont de Londres s'écroule*.

Quelque chose se passait que je ne saisissais pas. Il fallait que je sorte Mr. Norton de là.

— Vous sentez-vous bien, monsieur ? demandai-je.

Il me regarda avec des yeux aveugles :

— Bien ? dit-il.

— Oui, monsieur. Je veux dire que je crois qu'il est l'heure de la réunion d'après-midi, ajoutai-je précipitamment.

Il me dévisagea d'un regard sans expression.

Je m'approchai de lui :

— Vous êtes sûr que vous allez bien, monsieur ?

— C'est p't'êt' la chaleur, dit Trueblood. Faut être né dans l'coin pour supporter une chaleur pareille.

— Peut-être, dit Mr. Norton. C'est peut-être la chaleur. Nous ferions bien de partir.

Une fois debout, son port était mal assuré et il continuait à dévisager Trueblood avec une attention soutenue. Puis je le vis tirer de la poche intérieure de sa veste un portefeuille de maroquin rouge. La miniature sertie de platine vint avec, mais cette fois il ne la regarda pas.

— Voici, dit-il en tendant un billet de banque. Je vous en prie, prenez ceci et achetez des jouets à vos enfants de ma part.

Trueblood resta bouche bée. Ses yeux s'agrandirent et s'embruèrent tandis qu'il prenait le billet entre ses doigts tremblants. C'était un billet de cent dollars.

— Je suis prêt, jeune homme, dit Mr. Norton, dans un murmure.

Je le précédai et lui ouvris la portière de l'auto. Il trébucha légèrement en y prenant place et je lui donnai le bras. Son visage était encore blanc comme craie.

— Éloignez-moi d'ici, dit-il avec un emportement subit. Démarrez !

— Oui, monsieur.

Je vis Jim Trueblood faire un signe de la main tandis que j'embrayais.

— Salopard, va, dis-je entre mes dents. Propre à rien ! Et c'est toi qui te farcis un billet de cent dollars !

Après avoir tourné l'auto, lorsque je pris le chemin du retour, je le vis toujours debout à la même place.

Soudain, Mr. Norton me toucha l'épaule :

— J'ai besoin d'un stimulant, jeune homme. Un peu de whisky.

— Oui, monsieur. Vous sentez-vous bien ?

— Un peu faible, mais avec un stimulant...

Sa voix se perdit. Quelque chose de froid se forma dans ma poitrine. S'il lui arrivait quoi que ce soit, le Dr Bledsoe en rejetterait la responsabilité sur moi. J'appuyai sur le champignon, me demandant où je pourrais bien lui trouver du whisky. Pas en ville, ça prendrait trop de temps. Il n'y avait qu'un endroit : le Golden Day.

— Je vous en procurerai dans quelques minutes, monsieur.

— Le plus vite possible, dit-il.

CHAPITRE III

Je les vis à l'approche du court tronçon qui sépare les rails du chemin de fer et le Golden Day. Tout d'abord, je ne les reconnus pas. Ils descendaient la route, éparpillés en ordre dispersé, barrant le passage, depuis la ligne blanche jusqu'aux maigres herbes en bordure de la chaussée bétonnée surchauffée par le soleil. Je les vouai au diable en mon for intérieur. Ils barraient la route et Mr. Norton haletait, sans parvenir à reprendre son souffle. Devant la courbe étincelante de la calandre, ils avaient l'air de prisonniers enchaînés(8) qu'on mène à un chantier de terrassement. Mais une équipe de prisonniers enchaînés avance en file indienne et je ne voyais nulle part de serre-file à cheval. En approchant, je reconnus les chemises et les pantalons gris informes des anciens combattants de l'asile. La poisse ! Ils mettaient le cap sur le Golden Day.

— Un remontant, je vous en prie, entendis-je derrière moi.

— Tout de suite, monsieur.

En tête, je vis celui qui se prenait pour un tambour-major se pavaner à l'avant : une canne brandie au-dessus de sa tête, qu'il agitait comme pour battre la mesure, il donnait des ordres tout en marchant énergiquement à grandes enjambées déhanchées. Je ralentis l'auto quand je le vis opérer un demi-tour pour faire face aux hommes, sa canne maintenue à hauteur de poitrine tandis qu'il réduisait l'allure. Les hommes ne firent pas davantage attention à lui et continuèrent d'avancer en pagaille, les uns parlant en groupes, les autres se faisant la conversation à eux-mêmes, à grand renfort de gesticulations.

Tout à coup, le tambour-major vit l'auto et brandit sa canne-baguette de chef d'orchestre dans ma direction. Je klaxonnai et les hommes se rangèrent sur le côté tandis que j'avançais au pas. Mais lui ne s'écarta pas d'un pouce, jambes serrées, mains aux hanches, et pour ne pas le heurter je dus freiner à mort.

Le tambour-major, passant devant les hommes, se précipita sur la voiture ; j'entendis la canne frapper le capot et le vis se ruer sur moi.

— Pour qui diable vous prenez-vous pour écraser l'armée ? Donnez le mot de passe. Qui est à la tête de cette unité ? Espèces de salauds de motorisés, vous avez toujours pété plus haut que votre cul. Le mot de

passé.

— C'est la voiture du général Pershing, dis-je, me souvenant d'avoir entendu dire qu'il réagissait au nom de son commandant en chef du temps de guerre. Soudain, ses yeux perdirent leur expression hagarde, il recula d'un pas et fit un salut impeccable. Puis jetant un coup d'œil méfiant sur le siège arrière, il aboya :

— Où est le général ?

— Là, dis-je en me retournant. Et je vis Mr. Norton, blafard et à bout de force, se soulever de son siège.

— Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi sommes-nous arrêtés ?

— C'est le sergent qui nous a arrêtés, monsieur...

— Le sergent ? Quel sergent ?

Il se redressa.

— C'est vous, mon général ? demanda l'ancien avec un salut. Je ne savais pas que vous inspectiez les lignes du front aujourd'hui. Je suis tout à fait désolé, mon général.

— Quoi ?... dit Mr. Norton.

— Le général est pressé, dis-je promptement.

— Pour sûr, dit le vétéran. Il en a beaucoup à voir. La discipline laisse à désirer. L'artillerie a du plomb dans l'aile.

Puis il interpella les hommes qui remontaient la route :

— Z'allez m'laisser le passage au général, bon Dieu. Le général Pershing traverse nos rangs ! Faites place au général Pershing !

Il s'écarta, je franchis la ligne pour éviter les hommes et je continuai à rouler du mauvais côté de la route, en direction du Golden Day.

— Qui était cet homme ? demanda Mr. Norton en haletant sur le siège arrière.

— Un ancien soldat, monsieur. Un vétéran. Ce sont tous des vétérans, tous un peu détraqués par les éclatements d'obus.

— Mais où est le surveillant ?

— Je n'en vois pas, monsieur. Ils sont inoffensifs, vous savez.

— Tout de même, ils devraient avoir un surveillant.

Il fallait que j'aie le temps d'atteindre le bistrot et d'en repartir avant leur arrivée. C'était leur jour de visite aux filles, et le Golden Day ne serait pas de tout repos. Je me demandai où pouvait bien être le reste de la clique. Ils auraient dû être une cinquantaine. En tout cas, j'allais entrer en coup de vent, prendre le whisky et repartir aussitôt. Qu'est-ce qui n'allait pas, chez Mr. Norton, en fin de compte ; pourquoi l'histoire de Trueblood l'avait à ce point bouleversé ? Moi, j'avais éprouvé de la honte, et plus d'une fois j'avais eu envie de rire, mais lui, ça l'avait rendu malade. Peut-être avait-il besoin d'un docteur. Et puis, zut, il ne demandait pas de docteur. Merde pour ce sale con de Trueblood.

Je me disais : tu vas entrer en courant, te faire donner un verre et ressortir en courant. Comme ça, il ne verra pas le Golden Day. Moi-même, je m'y rendais rarement, sauf quelquefois avec des copains, quand on entendait dire qu'une nouvelle brochette de filles venait d'arriver de La Nouvelle-Orléans. L'école s'était efforcée de mettre de l'ordre dans le Golden Day, mais semble-t-il, les Blancs trempaient dans l'affaire et ça s'était soldé par un échec. Tout ce que l'école pouvait faire, c'était d'interdire formellement à tout étudiant de s'y rendre, sous peine de punition très sévère.

Il reposait comme un homme endormi quand je quittai l'auto pour aller au Golden Day. J'avais envie de lui demander de l'argent, mais je décidai de me servir du mien. Parvenu au seuil, j'hésitai ; l'endroit était déjà plein à craquer d'une cohue de vétérans flottant dans leurs chemises et leurs pantalons gris, et de femmes en petits tabliers de coton bien amidonnés et très ajustés. L'odeur aigre de la bière vous frappait comme une massue à travers le raffut des voix et du juke-box. J'avais à peine passé la porte qu'un homme au visage hébété me saisit par le bras et me regarda fixement dans les yeux.

— C'est prévu pour 5 h 30, dit-il, me transperçant du regard.

— Quoi ?

— Le Grand Armistice, l'absolu, qui s'étendra sur toutes choses, la fin du monde ! dit-il.

Avant que j'aie eu le temps de répondre, une petite femme rondelette me lança un sourire au visage et tira le type en avant.

— C'est vot' tour, Doc, dit-elle. Faut voir à empêcher l'armistice d'arriver avant qu'on ait fini, à l'étage, tous les deux. Comment ça s'fait que j'dois toujours venir vous chercher ?

— Mais c'est vrai, dit-il. Ils m'ont envoyé un message radio de Paris ce matin.

— Dans ce cas, mon bonhomme, on f'rait mieux de se magner, moi et toi. J'ai encore des tas de fric à me faire ici, avant que c'te chose arrive. Vous la retardez un p'tit peu, d'accord ?

Elle me fit un clin d'œil et se mit à le pousser à travers la foule vers l'escalier. Je me frayai un chemin jusqu'au comptoir en jouant des coudes avec vigueur.

Parmi ces hommes, les anciens docteurs, avocats, professeurs, fonctionnaires, n'étaient pas rares ; il y avait en outre plusieurs cuisiniers, un pasteur, un politicien et un artiste. Un tout à fait cinglé avait jadis été psychiatre. Chaque fois que je les voyais, j'éprouvais une impression de malaise. Ils étaient supposés appartenir à ces professions libérales auxquelles à diverses reprises j'avais moi-même plus ou moins aspiré. Et bien qu'ils n'aient jamais posé les yeux sur moi, je n'arrivais pas à voir en eux de véritables malades. Parfois, on aurait dit qu'ils jouaient un grand jeu compliqué avec moi et mes

camarades d'études, un jeu dont le but était le rire et dont je ne parvenais pas à maîtriser les règles et les subtilités.

Deux hommes se tenaient juste devant moi et l'un d'eux parlait avec une ardeur véhémence : « ... et Johnson frappa Jeffries à un angle de 45 degrés de son incisive inférieure latérale gauche, provoquant un blocage instantané de toute sa région thalamique, la gelant comme la sorbetière d'un réfrigérateur, mettant en pièces par là même son système nerveux autonome et ébranlant cette grosse lavette de maçon d'intenses tremblements et extrêmes contractions musculaires qui le firent s'écrouler mort sur l'extrême pointe de son coccyx, ce qui provoqua, à son tour, une vive réaction traumatique de son sphincter (nerf et muscle), et ensuite, mon cher collègue, ils l'ont traîné à l'écart, arrosé de chaux vive et emporté dans une civière. Bien entendu, il était impossible d'envisager une autre thérapeutique. »

— Excusez-moi, dis-je en les bousculant pour passer.

Le gros Halley était derrière le comptoir ; on voyait sa peau noire à travers sa chemise trempée de sueur.

— Et toi, potache, qu'est-c'tu veux ?

— Un double whisky, Halley. Verse-le dans un truc profond pour que je puisse le sortir d'ici sans le renverser. C'est pour quelqu'un dehors.

La bouche mauvaise, il lança :

— Foutre, non !

— Pourquoi ? demandai-je, surpris de la colère que je lisais dans ses yeux globuleux.

— T'es toujours à l'école, pas vrai ?

— Bien sûr.

— Oui, eh ben, ces salopards, ils essayent de m'fermer de nouveau, c'est pour ça. Tu peux boire ici dedans jusqu'à ce que ta figure vire au bleu, mais pour emporter, je te vendrai même pas de quoi cracher entre tes dents.

— Mais j'ai un homme malade dehors dans l'auto.

— Quelle auto ? Tu en as jamais eu, d'auto.

— L'auto du Blanc. Je fais le chauffeur.

— Alors, t'es pas à l'école ?

— Il fait partie de l'école.

— Mais, qui est malade ?

— C'est lui.

— Et il est trop bien pour entrer ? Dis-lui qu'on fait pas d' différence entre les Noirs et les Blancs, ici.

— Mais il est malade.

— Il peut crever !

— C'est une huile, Halley. Il fait partie du conseil d'administration. Il est riche et malade et s'il lui arrive quelque chose, ils vont me faire

plier bagage et me renvoyer chez moi.

— J'y peux rien, mon gars. Fais-le rentrer, et il pourra acheter assez pour nager dedans. Il pourra même boire à ma bouteille personnelle.

D'un coup de palette d'ivoire, il sectionna les têtes blanches d'une couple de bocks, qu'il plaça sur le comptoir. J'étais paniqué. Mr. Norton n'accepterait pas d'entrer là-dedans. Il était trop souffrant. Et de plus, je ne tenais pas à ce qu'il voie les malades et les filles. Un vent de folie soufflait sur le boui-boui tandis que je me frayais un chemin pour sortir. Subrécargue, le surveillant en uniforme blanc qui d'ordinaire faisait tenir les hommes tranquilles, avait disparu. Ça ne me plaisait pas, car lorsqu'il était à l'étage, toutes les inhibitions des malades tombaient. Je finis par atteindre la sortie et me dirigeai vers l'auto. Comment présenter ça à Mr. Norton ? Quand j'ouvris la portière, je le trouvai étendu, immobile.

— Mr. Norton, monsieur, ils refusent de me vendre du whisky à emporter.

Il ne fit pas le moindre mouvement.

— Mr. Norton.

Il gisait comme une statue de craie. Je le secouai doucement, en proie à la terreur. C'est à peine s'il respirait. Je le secouai vigoureusement, sa tête dodelinait de façon grotesque. Ses lèvres s'entrouvrirent, bleuâtres, découvrant une rangée de longues dents effilées, extraordinairement animales.

— *Monsieur !*

Pris de panique, je retournai d'un coup de pied au Golden Day, crevant le bruit comme un mur invisible.

— Halley ! Aide-moi, il est en train de mourir !

Je voulais essayer d'arriver jusqu'à lui, mais personne ne semblait m'avoir entendu. J'étais bloqué des deux côtés. La cohue était à son comble.

— Halley !

Deux malades se retournèrent et me dévisagèrent, leurs yeux à deux doigts de mon nez.

— Qu'a-t-il donc, ce monsieur, Sylvester, dit le grand.

— Un homme est en train de mourir, dehors ! dis-je.

— Il y a toujours quelqu'un qui meurt, dit l'autre.

— Oui, et il est bon de mourir sous la grande tente céleste de Dieu.

— Il faut qu'il prenne du whisky !

— C'est autre chose, dit l'un des deux. Et avec force bourrades, ils s'ouvrirent un passage jusqu'au comptoir. Un dernier bon verre pour mater l'angoisse. Écartez-vous, s'il vous plaît !

— Tiens, mon gars, t'es déjà de retour, dit Halley.

— Donnez-moi du whisky. Il est en train de mourir !

— Je te l'ai déjà dit, potache, vaudrait mieux que tu l'amènes jusqu'ici. Il va p'têt' mourir, mais ça empêche pas qu'j'aurai mes factures à payer.

— S'il vous plaît, ils me mettront en prison.

— Tu vas à l'université, débrouille-toi, dit-il.

— Vous seriez bien avisé de faire entrer ce monsieur, dit celui qu'on appelait Sylvester. Venez, nous allons vous prêter main-forte.

Ce fut un vrai combat avec la foule pour sortir de là. Il était exactement comme je l'avais laissé.

— Regarde, Sylvester, c'est Thomas Jefferson !

— J'étais sur le point de le dire. Voilà longtemps que je désire m'entretenir avec lui.

Je les regardai, sans voix. Ils étaient tous les deux timbrés. Ou faisaient-ils assaut de plaisanteries ?

— Donnez-moi un coup de main, dis-je.

— Avec joie.

Je le secouai :

— Mr. Norton !

— Nous serions bien venus de nous hâter, s'il doit trouver plaisir à boire son verre, dit l'un d'eux d'un air pensif.

Nous le soulevâmes. Il ballottait entre nous comme un sac de linge sale.

— Vite !

Pendant que nous le transportions au Golden Day, l'un des deux hommes s'arrêta soudain et la tête de Mr. Norton retomba, ses cheveux blancs traînant dans la poussière.

— Messieurs, cet homme est mon grand-père !

— Mais il est Blanc. Il s'appelle Norton.

— Je connais mon propre grand-père, non ? C'est Thomas Jefferson, et je suis son petit-fils – de la branche nègre rurale, dit le grand.

— Sylvester, je crois vraiment que tu as raison. Je le crois véritablement, dit l'autre en regardant Mr. Norton fixement. Regarde ces traits. Tout à fait semblables aux tiens. C'est le même moule. Es-tu sûr qu'il ne t'a pas craché sur terre, tout habillé ?

— Ah non, non, ça c'était mon père, dit l'homme avec sérieux.

Et il se mit à maudire son père de belle manière tandis que nous nous dirigions vers la porte. Halley nous y attendait. Il avait réussi, on ne sait comment, à calmer la foule et à ménager un espace vide au centre de la pièce. Les hommes firent cercle pour regarder Mr. Norton.

— Apportez-moi une chaise, quelqu'un.

— Oui, il faut faire asseoir Mr. Radin.

— C'est pas Mr. Radin du tout, mon vieux, c'est John D. Rockefeller, dit quelqu'un.

— Voici une chaise pour le Messie.

— Reculez-vous tous, ordonna Halley. Laissez-lui un peu de place.

Burnside, un ancien docteur, s'élança et se mit à tâter le pouls de Mr. Norton.

— Il est solide ! Cet homme a un pouls solide ! Au lieu de battre, il vibre. C'est très inhabituel. Très.

On vint le tirer de là. Halley reparut avec une bouteille et un verre.

— Tenez, renversez-lui la tête en arrière, quelques-uns d'entre vous.

Je n'eus même pas le temps de faire un geste. Un petit homme au visage grêlé s'avança et prit la tête de Mr. Norton entre ses mains, l'inclinant à bout de bras et puis, pinçant doucement le menton comme un barbier qui s'apprête à appliquer le rasoir, il donna une vive et brusque secousse.

— Paf !

La tête de Mr. Norton fut ébranlée comme un punching-ball que l'on vient de frapper. Sur la joue blanche, s'épanouirent cinq lignes rouge pâle, qui avaient l'éclat du feu sous la pierre translucide. Je n'en croyais pas mes yeux. J'avais envie de me sauver. Une femme gloussa. Je vis plusieurs hommes se hâter vers la porte.

— Finis avec ça, bougre de crétin !

— Un cas d'hystérie, dit l'homme variolé d'une voix tranquille.

— Tire-toi de là, bon Dieu, dit Halley. Allez me chercher ce mouchard de surveillant, là-haut. Amenez-le ici, et vite !

— Un simple cas bénin d'hystérie, répéta l'homme variolé tandis qu'on l'éloignait.

— La boisson, vite, Halley !

— Là, mon gars, tu tiens le verre. Ça, c'est de l'eau-de-vie que je me suis mis de côté pour moi.

Un murmure atone me parvint à l'oreille.

— Vous voyez, je vous avais dit que ça se produirait à 5 h 30. Déjà le Créateur est venu.

C'était l'homme au visage hébété.

Je vis Halley incliner la bouteille et l'ambre onctueux de l'eau-de-vie couler dans le verre. Puis renversant en arrière la tête de Mr. Norton, je portai le verre à ses lèvres et versai. Un petit filet brun partit du coin de sa bouche jusque sur son menton délicat. Le silence se fit tout à coup dans la pièce. Je sentis un léger soubresaut contre ma main, comme la poitrine d'un enfant lorsqu'il geint à la fin d'une crise de larmes. Les paupières finement veinées battirent. Il toussa. Je vis une rougeur monter lentement, puis jaillir, inonder son cou et se répandre sur son visage.

— Tiens-le lui sous le nez, mon p'tit gars. Qu'il le respire.

Je brandis le verre sous le nez de Mr. Norton. Il ouvrit ses pâles

yeux bleus. Ils avaient l'air pleins d'eau à présent au milieu de la vive rougeur qui baignait son visage. Il tenta de se mettre sur son séant, la main droite s'agitant autour du menton. Ses yeux s'agrandirent, allèrent rapidement d'un visage à l'autre. Puis en arrivant à moi, les yeux humides me reconnurent et firent une mise au point.

— Vous aviez perdu connaissance, monsieur, dis-je.

— Où suis-je, jeune homme ? demanda-t-il avec lassitude.

— Nous sommes au Golden Day, monsieur.

— Comment ?

— Le Golden Day. C'est une sorte de maison de jeu et de divertissement, ajoutai-je à regret.

— Donne-lui un autre coup de cognac, maintenant, dit Halley.

Je remplis un verre et le lui tendis. Il le flaira, ferma les yeux d'un air perplexe et but ; ses joues se gonflèrent comme de petits soufflets ; il se rinçait la bouche.

— Merci, dit-il d'une voix un peu mieux timbrée. Où sommes-nous ?

— Au Golden Day, dirent plusieurs malades en chœur.

Il promena son regard lentement autour de lui, leva les yeux vers le balcon et sa balustrade de bois sculpté et orné de spirales. Un grand drapeau aux plis flasques flottait au-dessus du plancher. Il fronça les sourcils.

— À quel usage ce bâtiment était-il affecté jadis ? dit-il.

— Ça a été une église, puis une banque, puis c'est devenu un restaurant et une espèce de tripot ; et maintenant, c'est à nous autres, expliqua Halley. Je crois qu'on a dit que ça avait servi de prison, aussi.

— On nous y laisse venir une fois par semaine faire un peu de raffut, dit quelqu'un.

— Il n'y a pas eu moyen d'acheter une boisson à emporter, monsieur, c'est pourquoi j'ai dû vous faire entrer, expliquai-je, pris de crainte.

Il regardait autour de lui. Je suivais ses yeux et remarquai avec stupéfaction les expressions diverses qui se peignaient sur le visage des patients, lorsque, sans un mot, ils lui rendaient son regard. Il y avait les hostiles, les obséquieux, les horrifiés ; d'autres, féroces lorsqu'on était entre soi, se montraient dociles comme des enfants. Et d'autres enfin avaient un air étrangement amusé.

— Êtes-vous tous des malades ? demanda Mr. Norton.

— Pour moi, je fais que tenir la boîte, dit Halley. Quant à ces autres types...

— Nous sommes des malades qu'on envoie ici dans un but thérapeutique, dit un petit homme replet à l'air très intelligent. Mais, ajouta-t-il en souriant, ils dépêchent en même temps un surveillant, une sorte de censeur, pour s'assurer que la thérapeutique échoue.

— Tu es dingue. Je suis une dynamo d'énergie. Je viens pour recharger mes batteries, affirma l'un des vétérans avec conviction.

— Je suis étudiant en histoire, monsieur, interrompit un autre avec des gestes dramatiques. Le monde se déplace dans un cercle comme la roue d'un jeu de roulette. Au commencement, le Noir domine, dans les époques intermédiaires, le Blanc tient l'avantage, mais bientôt Éthiopie déploiera ses nobles ailes ! Alors misez sur le Noir ! (Sa voix vibrait d'émotion.) Jusqu'alors, le soleil ne dispensera aucune chaleur, il y aura de la glace dans le cœur de la terre. Dans deux ans d'ici, je serai assez vieux pour donner un bain à ma mulâtresse de mère, la garce à demi blanche ! ajouta-t-il en se mettant à tressauter et bondir dans une explosion de rage froide.

Mr. Norton cilla et se redressa.

— Je suis médecin, puis-je prendre votre pouls ? dit Burnside en se saisissant du poignet de Mr. Norton.

— Faites pas attention à lui, monsieur. Y a dix ans qu'il est plus docteur. Ils l'ont surpris en train d'essayer de changer du sang en argent.

— Mais j'ai réussi ! s'égosilla l'homme. C'est ma découverte, et John D. Rockefeller m'a volé la formule.

— Mr. Rockefeller, avez-vous dit ? dit Norton. Je pense que vous devez vous tromper.

— *Qu'est-ce qui se passe, là-dedans ?* cria une voix du balcon.

Tout le monde se retourna. Je vis un énorme Noir gigantesque, vêtu d'un simple short blanc, se balancer en haut de l'escalier. C'était Subrécarque, le surveillant. C'est à peine si je le reconnus sans son uniforme blanc amidonné. Habituellement, il allait et venait menaçant les hommes d'une camisole de force qu'il portait toujours sur le bras, et habituellement ils étaient calmes et soumis en sa présence. Mais cette fois, ils eurent l'air de ne pas le reconnaître et se mirent à l'abreuver d'injures.

— Comment qu'vous allez faire pour maintenir le calme ici, si qu'vous allez vous soûler ? cria Halley. Charlene ! Charlene !

— Ouais ? répondit avec mauvaise humeur une voix de femme provenant d'une chambre qui donnait sur le balcon. Elle avait une portée surprenante.

— Tu vas me faire le plaisir de reprendre avec toi cet espèce de minable, ce mouchard, empêcheur de tourner en rond, détraqueur de ciboulots et de le dessoûler. Ensuite, fais-lui mettre son costume blanc et envoie-le-nous ici pour rétablir l'ordre. Nous avons des Blancs dans la maison.

Une femme apparut au balcon, se drapant dans une couverture de lainage rose.

— Écoute voir un peu, Halley, dit-elle d'un ton traînant. J'suis une

femme. Si tu veux qu'il s'habille, t'as qu'à le faire toi-même. Y a qu'un homme à qui je passe ses habits, et il est à New Orleans.

— Arrête avec tout ça. Dessoûle-moi ce mouchard !

— Je veux de l'ordre en bas, claironna Subrécharge, et s'il y a des Blancs dans la salle, je veux le double d'ordre.

Tout d'un coup, un grondement de colère partit des hommes les plus proches du comptoir et je les vis monter les escaliers quatre à quatre.

— Attrape-le !

— Nous allons lui en donner, de l'ordre !

— Écartez-vous de mon chemin.

Cinq hommes montèrent l'escalier au pas de charge. Je vis le géant se baisser, empoigner à deux mains les montants en haut de l'escalier, et ramasser sa force, son torse nu luisant au-dessus du short blanc. Le petit homme qui avait giflé Mr. Norton était en tête, et tandis qu'il bondissait de marche en marche, je vis le surveillant s'immobiliser et lancer un coup de pied, qui attrapa en pleine poitrine le petit homme à l'instant même où il atteignait le haut de l'escalier, et l'envoya valdinguer en vol plané au beau milieu des hommes derrière lui. Subrécharge se remit en position pour balancer sa jambe une deuxième fois. L'escalier était étroit et on ne pouvait le monter à deux de front. Quelle que soit leur vitesse d'arrivée, le géant ne les ratait jamais. Il balançait sa jambe et les envoyait en bas d'un coup de pied, comme un batteur de base-ball qui aurait affaire à des mouches. En l'observant, j'oubliai Mr. Norton. Le Golden Day était sens dessus dessous. Des femmes à demi vêtues sortaient des chambres, à l'étage. Les hommes poussaient des huées et des hurlements comme dans un match de football.

— *Je veux de l'ordre !* cria le géant en précipitant un homme en bas de l'escalier.

— *Y lancent des bouteilles de vin !* hurla une femme. *Du vrai vin !*

— Ça, c'est un ordre qu'y veut pas, dit quelqu'un.

Une pluie de bouteilles et de verres s'écrasa contre le balcon, l'éclaboussant de whisky. Je vis Subrécharge se redresser brusquement, porter vivement la main à son front, son visage ruisselant de whisky. Il cria : « Aïee ! Aïeee ! » Puis je le vis chanceler, un bloc tout d'une pièce, des chevilles au crâne. Pendant quelques secondes, les hommes sur les marches se tinrent immobiles, l'œil sur lui. Puis ils s'élançèrent.

Subrécharge essayait désespérément de s'accrocher à la balustrade tandis que les hommes le culbutaient, l'attrapaient par les pieds et commençaient à descendre. Sa tête rebondissait sur les marches avec un bruit de coups de feu, tandis qu'ils le traînaient par les chevilles, au pas de course, comme des pompiers volontaires traînent un tuyau. La

foule s'avança comme une marée montante. Halley hurlait près de mon oreille. Je vis l'homme traîné vers le centre de la pièce.

— Donnez-lui-en, de l'ordre, à ce salopard !

— Moi j'ai quarante-cinq ans, eh ben, il s'est conduit avec moi comme s'il était mon vieux !

— Alors, ça te plaît, les coups de pied, hein ? dit un grand, visant la tête du surveillant avec une chaussure. La chair au-dessus de l'œil droit sauta comme si elle avait été gonflée.

Puis j'entendis Mr. Norton à côté de moi crier :

— Non, non ! Pas quand il est à terre !

— 'Coutez les Blancs, dit quelqu'un.

— C'est un lèche-cul de Blancs !

Des hommes sautaient sur Subrécarque à pieds joints maintenant et je ressentais une telle excitation que j'avais envie d'en faire autant. Même les filles hurlaient :

— Assaisonnez-le ! il me paye jamais, tuez-le !

— Et vous tous, pas ici, je vous en prie ! Pas chez moi !

— On peut pas dire ce qu'on pense quand il est en service !

— Merde, non !

Je ne sais comment, une bourrade m'éloigna de Mr. Norton et je me retrouvai à côté de l'homme appelé Sylvester.

— Regarde ça, collégien, dit-il. Tu vois, là, l'endroit où ses côtes saignent ?

Je fis oui de la tête.

— Bon, maintenant, bouge pas tes yeux.

Une force irrésistible semblait river mes yeux sur la blessure, juste entre la dernière côte et l'os de la hanche, tandis que Sylvester ajustait avec précision son tir du bout du pied, puis frappait comme s'il envoyait un ballon de foot d'un coup de volée. Subrécarque émit un gémissement comme un cheval blessé.

— À toi, collégien ; ça fait du bien, j'te dis. Ça vous soulage, dit Sylvester. Quelquefois, j'avais si peur de lui que j'croyais qu'il s'était logé dans ma tête. Allez ! dit-il en lançant à Subrécarque un autre coup de pied.

Je vis ensuite un homme bondir à pieds joints sur la poitrine de Subrécarque ; il perdit connaissance. Ils se mirent à l'arroser de bière froide, pour le ranimer et le faire de nouveau tomber dans les pommes à force de coups de pied. Il ne tarda pas à être trempé de sang et de bière.

— Le salopard est presque raide !

— Foutez-le dehors.

— Eh, non, une seconde. Aidez-moi, quelqu'un.

Ils le hissèrent sur le comptoir et l'étendirent de tout son long, les bras croisés sur la poitrine comme un cadavre.

— Et maintenant, on va s'taper un verre !

Halley ne mit aucun empressement à passer derrière le comptoir et ils l'insultèrent.

— Remets-toi là derrière et sers-nous, gros sac de graisse !

— Pour moi, ce s'ra un whisky de seigle !

— Par ici, trouillard de mes deux !

— Agite-les voir, ces hanches dégueulasses !

— Voilà, voilà, vous énervez pas, dit Halley, se précipitant pour leur verser à boire. Foutez-vous donc tout vot'fric dans le gosier !

Une fois Subrécharge étendu sur le comptoir, neutralisé, les hommes tourbillonnaient comme des fous. Parmi ceux dont l'équilibre était le plus fragile, l'excitation, semblait-il, avait fait des ravages. Certains hurlaient de toutes leurs forces des discours hostiles à l'hôpital, à l'État, à l'univers. Celui qui se qualifiait de compositeur tapait à toute volée un morceau délirant, le seul qu'il semblait connaître, sur le piano désaccordé ; il frappait le clavier à coups de poing et de coude, comptant, pour les autres effets, sur une voix de basse qui évoquait les lamentations d'un ours à l'agonie. L'un des plus instruits me toucha le bras. C'était un ancien pharmacien qui ne se séparait jamais de sa clef brillante du Phi Bêta Kappa(9).

— Les hommes ne sont plus maîtres d'eux-mêmes, dit-il dans le vacarme. Je crois que vous feriez bien de partir.

— Je vais essayer, dis-je, dès que j'aurai retrouvé Mr. Norton.

Mr. Norton n'était plus à l'endroit où je l'avais laissé. Je m'élançai à sa recherche, de droite et de gauche, à travers la foule hurlante, en appelant son nom.

Quand je le trouvai, il était sous l'escalier. Il avait dû y être poussé dans la bagarre et le tohu-bohu et il était affalé sur la chaise comme une vieille poupée. Dans la pénombre, ses traits étaient nets et blancs ; ses yeux clos étaient des lignes aux contours précis dans un visage bien ciselé. Je hurlai son nom pour dominer le vacarme des hommes, et n'obtins pas de réponse. Il était de nouveau dans les pommes. Je le secouai, doucement, puis avec rudesse, mais ses paupières ridées n'eurent pas le moindre papillotement. Puis un groupe d'hommes en folie me poussa tout contre lui et tout à coup une masse de blancheur surgit à deux doigts de mes yeux. Ce n'était que son visage, mais je ressentis un frisson d'indicible horreur. Je n'avais jamais approché un Blanc de si près. Pris de panique, je fis des efforts désespérés pour m'éloigner. Les yeux clos, il paraissait plus menaçant que les yeux ouverts. Il avait l'air d'une mort blanche, informe, surgie soudain devant moi, une mort qui était là depuis toujours et qui venait de se révéler dans la grande démence du Golden Day.

— Arrêtez de hurler ! commanda une voix.

Je me sentis tiré en arrière. C'était le petit homme replet.

Je la bouclai, me rendant enfin compte que les cris perçants venaient de ma propre gorge. Je vis le visage de l'homme se détendre et il m'adressa un sourire en coin.

— Ça va mieux comme ça, me cria-t-il à l'oreille. Ce n'est qu'un homme. Rappelez-vous ça. Ce n'est qu'un homme !

J'aurais voulu lui dire que Mr. Norton était bien plus que cela, que c'était un riche Blanc, et surtout, que j'en avais la charge ; mais l'idée même que j'étais responsable de lui me dépassait à tel point que j'aurais été incapable de la formuler.

— Portons-le jusqu'au balcon, dit l'homme en me poussant vers les pieds de Mr. Norton. Comme un automate, je saisis les minces chevilles tandis que l'homme soulevait le Blanc par les aisselles et reculait sous l'escalier. La tête de Mr. Norton pendait sur sa poitrine comme s'il était ivre ou mort.

Le sourire aux lèvres, le vétéran se mit à monter. Il grimpa à reculons marche après marche. J'avais commencé à m'inquiéter à son sujet, à me demander s'il était soûl comme les autres, lorsque je vis trois des filles qui, appuyées à la balustrade, avaient contemplé la rixe, descendre pour nous aider à porter Mr. Norton jusqu'en haut.

— Le pauv' vieux a pas pu encaisser, comme qui dirait, cria l'une d'elles.

— Il est grand comme un pin de Géorgie.

— Ouais, moi j'vous l'dis que la gnole qu'Halley a sortie, elle est trop forte pour les Blancs.

— Il n'est pas ivre, mais malade ! dit le gros homme. Trouvez-moi un lit inoccupé, pour qu'il s'allonge un moment.

— Dac, papa. Y a-t-il quelque autre petite faveur que j'puisse vous accorder ?

— Ce sera tout, dit-il.

Une des filles courut devant.

— Le mien vient d'être refait. Amenez-le ici, dit-elle.

Quelques secondes plus tard, Mr. Norton était allongé sur un lit de trois quarts ; il respirait faiblement. J'observai le gros homme se pencher au-dessus de lui avec une compétence très professionnelle et lui tâter le pouls.

— Vous êtes docteur ? demanda une fille.

— Plus maintenant, je suis malade. Mais j'ai certaines connaissances.

Encore un, me dis-je en le poussant vivement de côté.

— Ça ira, il va se remettre. J'attends qu'il revienne à lui pour le sortir d'ici.

— Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter. Je ne suis pas semblable à ceux d'en bas, jeune homme, dit-il. J'ai vraiment été docteur. Je ne lui ferai pas de mal. Il a dû avoir une attaque bénigne.

Nous le regardâmes se pencher à nouveau sur Mr. Norton ; il lui prit le pouls et lui souleva la paupière.

— Une attaque bénigne, répéta-t-il.

— Avec ce bon Dieu de Golden Day, il y a de quoi flanquer une attaque à n'importe qui, fit remarquer une fille, en lissant son tablier sur le renflement doux et sensuel de son ventre.

Une autre passa la main sur les cheveux blancs de Mr. Norton pour lui dégager le front, qu'elle se mit à caresser, en souriant d'un air absent.

— L'est plutôt gentil, dit-elle. Tout comme un petit bébé blanc.

— Comment ça, un vieux bébé, alors ? demanda la fille petite et décharnée.

— Oui, c'est bien ça, un vieux bébé.

— Tu aimes les Blancs, v'là ce qu'y a, Edna. Faut pas chercher plus loin, dit la décharnée.

Edna secoua la tête et sourit comme si elle s'amusait d'elle-même.

— Ben sûr, j'les adore, ça oui. Celui-ci, par exemple, tout vieux qu'il est, y pourrait mettre ses souliers sous mon lit n'importe quelle nuit.

— Des clous, moi, un vieux type comme ça, j'le viderais.

— Tu l'viderais mes fesses, dit Edna. Ma fille, tu oublies que tous ces vieux Blancs riches, ils ont des glandes de singe et des couilles de bouc. Ces vieux saligauds en ont jamais assez. Y veulent baiser le monde entier.

Le docteur me regarda et sourit.

— Voyez, vous êtes en train de tout apprendre sur l'endocrinologie, dit-il. Je me trompais, tout à l'heure, en vous disant qu'il n'était qu'un homme. Il semblerait maintenant qu'il est en partie bouc, en partie singe ; ou les deux, peut-être.

— C'est la vérité, dit Edna. J'm'en suis payée un, autrefois, à Chicago.

— Eh, dis donc, t'as jamais mis les pieds à Chicago, ma fille, interrompit l'autre.

— Comment qu'tu peux savoir ça ? Il y a deux ans... Et puis, merde, tu connais rien à rien. Ce vieux Blanc ici présent peut bien avoir des couilles d'âne !

Le gros homme se redressa avec un bref sourire.

— En tant que savant et médecin, je me vois obligé de faire ici la part de l'exagération, dit-il. Voilà une opération que l'on n'a encore jamais tentée. Puis il s'arrangea pour faire sortir les filles de la chambre.

— Si, en revenant à lui, il entendait cette conversation, dit le vétérinaire, il ne lui en faudrait pas plus pour s'évanouir à nouveau. En outre, leur curiosité scientifique pourrait les pousser à vérifier s'il est

vraiment doté de glandes de singe. Et cela, j'en ai bien peur, serait légèrement obscène.

— Il faut que je le ramène à l'école, dis-je.

— Entendu, dit-il. Je vous aiderai de mon mieux. Allez voir si vous pouvez trouver un peu de glace. Et ne vous en faites pas.

Je sortis sur le balcon ; je voyais le haut des crânes. Les types continuaient à tourner, la machine à sous braillait, le piano cognait et là-bas, au fond de la pièce, trempé de bière, Subrécargue gisait comme un cheval épuisé, sur le comptoir.

En descendant, je remarquai un gros morceau de glace qui scintillait dans le reste d'un verre abandonné. Je reçus sa froideur dans ma main chaude et revins en hâte à la chambre.

Le vétéran avait les yeux fixés sur Mr. Norton, qui respirait maintenant, avec un bruit légèrement irrégulier.

— Vous avez fait vite, dit l'homme en se levant et en étendant la main vers le morceau de glace. L'anxiété vous a donné des ailes, ajouta-t-il, comme pour lui-même. Passez-moi cette serviette propre, là, à côté de la cuvette.

Je la lui tendis et je le vis l'enrouler autour de la glace et l'appliquer sur le visage de Mr. Norton.

— Il va bien ? dis-je.

— Il ira bien dans quelques minutes. Que lui est-il arrivé ?

— Je l'ai emmené faire une promenade en auto, dis-je.

— Avez-vous eu un accident, ou quoi que ce soit ?

— Non, dis-je. Il a simplement parlé à un fermier et la chaleur l'a mis par terre... Puis nous avons été pris dans la cohue en bas.

— Quel âge a-t-il ?

— Je ne sais pas, mais il fait partie du conseil d'administration...

— Un des membres les plus importants, sans doute, dit-il en tamponnant les paupières veinées de bleu. Un homme de conscience.

— Comment ? demandai-je.

— Rien... Nous y voici, il sort de son évanouissement.

J'eus une envie folle de quitter la pièce en courant.

J'appréhendais ce que Mr. Norton allait me dire, l'expression qu'allaient prendre ses yeux. Et cependant, je n'osais pas m'en aller. Mes yeux ne pouvaient se détacher de ce visage et de ces paupières papillotantes. Dans la pâle lueur de la faible lampe, sa tête oscillait de droite et de gauche, comme s'il persistait à répondre non à une voix insistante que je ne pouvais entendre. Puis les paupières s'ouvrirent, découvrant de pâles lacs bleus indéfinissables ; ils finirent par se solidifier ; deux points qui, fixés sur le vétéran, se glacèrent. Celui-ci le regardait de haut sans sourire.

Des hommes comme nous ne regardaient pas de cette façon un homme comme Mr. Norton... Je m'avançai en hâte.

— C'est un vrai docteur, monsieur, dis-je.

— J'expliquerai moi-même, dit le vétéran. Allez chercher un verre d'eau.

J'hésitai. Il me regarda avec fermeté.

— Le verre d'eau, dit-il, me tournant le dos pour aider Mr. Norton à se redresser.

Une fois dehors, je demandai à Edna un verre d'eau, et elle me conduisit à travers la salle jusqu'à une petite cuisine ; elle prit de l'eau pour moi dans un vieux seau à glace de couleur verte.

— J'ai aussi du bon vin, mon p'tit gars, si tu veux lui en donner un verre, dit-elle.

— Ça ira comme ça, dis-je. Mes mains tremblaient tellement que l'eau se renversait. Lorsque je revins, Mr. Norton était assis bien droit et soutenait une conversation avec le vétéran.

— Voici de l'eau, monsieur, dis-je en tendant le verre.

Il le prit.

— Merci, dit-il.

— N'en absorbez pas trop, recommanda le vétéran.

— Votre diagnostic est exactement celui de mon spécialiste, dit Mr. Norton, et j'ai consulté plusieurs médecins éminents avant d'en trouver un capable de l'établir. Comment avez-vous reconnu la maladie ?

— J'ai moi aussi été un spécialiste, dit le vétéran.

— Mais comment ? Seule une poignée d'hommes dans tout le pays possède les connaissances.

— Dans ce cas, l'un de ces hommes est pensionnaire d'une maison de fous, ou presque, dit le vétéran. Mais il n'y a rien d'étrange à cela. J'ai quitté ce pays pendant un certain temps – je suis allé en France avec le Service Sanitaire de l'Armée et j'y suis resté après l'Armistice pour étudier et exercer.

— Ah oui, et combien de temps avez-vous passé en France ? demanda Mr. Norton.

— Assez longtemps, dit-il. Assez longtemps pour oublier certains principes que je n'aurais jamais dû oublier.

— Quels principes ? dit Mr. Norton. Que voulez-vous dire ?

Le vétéran sourit et releva la tête.

— Des choses sur la vie. Ces choses que la plupart des paysans et des gens du peuple savent presque toujours par expérience, sinon, ou très rarement, par la pensée consciente.

— Excusez-moi, monsieur, dis-je à Mr. Norton, mais du moment que vous vous sentez mieux, ne devrions-nous pas partir ?

— Pas tout de suite, dit-il, puis, s'adressant au docteur : Cela m'intéresse vivement. Que vous est-il arrivé ?

Une goutte d'eau prise dans un de ses sourcils scintillait comme un

éclat de diamant pur. Je m'écartai et m'assis sur une chaise. Maudit vétéran, qu'il aille se faire foutre.

— Êtes-vous certain de désirer entendre ce récit ? demanda le vétéran.

— Oui, bien sûr.

— Dans ce cas, peut-être, le jeune homme devrait-il descendre et attendre en bas...

Un bruit de vociférations et de casse jaillit d'en dessous quand j'ouvris la porte.

— Non, vous feriez peut-être aussi bien de rester, dit le gros homme. Peut-être que si j'avais eu la bonne fortune d'entendre certains des propos que je vais tenir devant vous, lorsque j'étais étudiant là-haut sur la colline, je ne serais pas devenu le malade que je suis.

— Asseyez-vous, jeune homme, ordonna Mr. Norton. Ainsi, vous avez été étudiant à l'université, dit-il au vétéran.

Je me rassis ; je me faisais du mauvais sang à cause du Dr Bledsoe tandis que le gros homme racontait à Mr. Norton ses années d'université, l'obtention de son titre de docteur et son départ pour la France pendant la Guerre mondiale.

— Réussissiez-vous en tant que médecin ? dit Mr. Norton.

— Oui, assez. J'ai mené à bien quelques interventions chirurgicales au cerveau qui me valurent un semblant d'attention.

— Alors, pourquoi êtes-vous revenu ?

— La nostalgie, dit le vétéran.

— Mais alors, que diantre faites-vous ici, dans ce... ? dit Mr. Norton. Avec votre compétence...

— Les ulcères, dit le gros homme.

— C'est évidemment très malheureux, mais en quoi des ulcères pourraient-ils briser votre carrière ?

— Pas vraiment, mais j'ai appris, avec les ulcères, que mon travail était impuissant à m'apporter la dignité, dit le vétéran.

— Mais vous paraissiez amer, dit Mr. Norton.

Au même instant, la porte s'ouvrit en coup de vent.

Une rousse à peau brune passa la tête.

— Alors, les Blancs, ça boume ? dit-elle, et elle entra en titubant. Alors, toi, le gros bébé blanc, t'es revenu à toi. Tu veux un verre ?

— Pas maintenant, Hester, dit le vétéran. Il est encore un peu faible.

— Pour sûr, il en a tout l'air. V'là pourquoi qu'il a besoin d'un verre. Faut lui mettre du fer dans le sang !

— Allons, allons, Hester.

— Ça va, ça va... Mais comment ça se fait qu'vous avez des mines d'enterrement, tous tant que vous êtes ? Vous savez pas qu'ici, c'est le

Golden Day ? Elle s'approcha de moi en titubant, rota avec élégance et chancela.

— Vous vous êtes pas vus, tous les trois. Ce potache que v'là, on dirait qu'il est mort de peur. Et l'Blanc, là, y vous r'garde en chien de faïence, tous les deux. Bien du plaisir à tous ! Je redescends et je demande à Halley de vous envoyer à boire.

Elle caressa la joue de Mr. Norton en passant et je le vis rougir profondément.

— Allez, le Blanc, rigole un peu, quoi.

— Ah, ah, s'exclama le vétéran en riant, vous rougissez, ce qui est un signe que vous allez mieux. Ne soyez pas gêné. Hester est une grande philanthrope, une thérapeute de grand talent, d'un naturel généreux, et elle possède le don de guérir par attouchement... Son pouvoir cathartique est absolument fabuleux, ah, ah !

— Vous avez l'air d'aller beaucoup mieux, monsieur, dis-je, désireux de quitter l'endroit au plus vite. Je comprenais les paroles du vétéran, sans saisir leur signification profonde, et Mr. Norton avait l'air aussi mal à l'aise que moi. J'étais sûr et certain d'une chose, cependant : le vétéran traitait le Blanc avec une liberté propre à nous attirer des ennuis. J'avais envie de dire à Mr. Norton que cet homme était cinglé, mais en même temps j'éprouvais à l'entendre parler de la sorte à un Blanc une satisfaction mêlée de crainte. Avec la fille, c'était différent. Une femme, en général, se tirait d'affaire bien plus facilement qu'un homme.

L'inquiétude me donnait des sueurs froides. Mais le vétéran poursuivait, sans tenir compte de l'interruption.

— Reposez-vous, reposez-vous, dit-il en fixant son regard sur Mr. Norton. Le monde est sens dessus dessous et les forces de destruction sont déchaînées sous nos pieds. Ils risqueraient de percevoir soudain votre identité, et à ce moment-là, votre vie ne vaudrait pas un paquet d'actions en faillite. Vous seriez biffé, perforé, annulé, vous deviendriez l'aimant qui attire les déboussolés. Que feriez-vous alors ? Ces hommes-là ne sont même plus achetables, et maintenant que Subrécargue est terrassé, hors de combat comme un bœuf abattu, ils n'ont plus aucune notion des valeurs. Pour les uns, vous êtes le grand-père blanc, pour d'autres, le lyncheur d'âmes, mais pour tous, vous êtes la confusion venue jusque dans le Golden Day.

— Qu'est-ce que c'est que cette salade ? dis-je en pensant : un lyncheur ? Il devenait plus délirant que les hommes en bas. Je n'osai pas regarder Mr. Norton, qui émit un bruit de protestation.

Le vétéran fronça les sourcils. C'est un problème auquel je ne puis faire face qu'en lui tournant le dos... Situation complètement stupide : quand je pense que ces mains, exercées avec tant de soin à maîtriser le maniement du scalpel, sont impatientes de caresser une détente. « Je

suis revenu aux U.S.A. pour sauver des vies humaines et l'on m'a repoussé, dit-il. Dix hommes masqués m'ont emmené en voiture hors de la ville, à minuit, et m'ont battu à coups de fouet pour avoir sauvé une vie humaine. Et je fus contraint à la dernière dégradation parce que j'avais des mains habiles et l'illusion que mon savoir m'apporterait la dignité, je ne dis pas la richesse, seulement la dignité et pour les autres hommes, la santé !

Puis soudain, il fixa son regard sur moi.

— Et maintenant, tu comprends ?

— Quoi ? dis-je.

— Ce que tu as entendu !

— Je ne sais pas.

— Pourquoi ?

Je dis :

— Je crois vraiment qu'il est temps de partir.

— Vous voyez, dit-il en se tournant vers Mr. Norton. Il a des yeux, des oreilles, et un bon nez épaté d'Africain, mais il ne parvient pas à comprendre les simples réalités de la vie. Comprendre. Comprendre ? C'est pis que cela. Il enregistre avec ses sens, mais il met son cerveau en court-circuit. Rien n'a de signification. Il absorbe mais ne digère pas. Il est déjà – oui, ma parole ! Regardez ! Un zombie parmi les hommes ! Il a déjà appris à réprimer non seulement ses émotions, mais son humanité. Il est invisible, personnification vivante du Négatif, l'accomplissement parfait de vos rêves, monsieur ! L'homme mécanique !

Mr. Norton restait confondu.

— Dites-moi, dit le vétéran d'un ton subitement calme. Votre intérêt pour l'école, vous l'attribuez à quoi, Mr. Norton ?

— Au sentiment du rôle que m'avait assigné le destin, dit Mr. Norton en tremblant. J'ai senti, je sens toujours, que les vôtres seront, par des liens très puissants, liés à ma destinée.

— Qu'entendez-vous par destinée ? dit le vétéran.

— Eh bien, la réussite de mon entreprise, évidemment.

— Je vois. Sauriez-vous la reconnaître, s'il vous était donné de la voir ?

— Évidemment, cela va sans dire, dit Mr. Norton avec indignation. J'en surveille les progrès chaque année en retournant au campus.

— Au campus ? Pourquoi au campus ?

— C'est là que se forge ma destinée.

Le vétéran éclata de rire.

— Le campus, quelle destinée !

Il se leva et arpenta la chambre exiguë en riant. Puis il cessa, aussi brusquement qu'il avait commencé.

— Vous n'en conviendrez probablement pas, mais je trouve votre

visite au Golden Day avec ce jeune garçon tout à fait providentielle, dit-il.

— J'y suis venu parce que j'étais malade ou plus exactement, il m'y a amené, dit Mr. Norton.

— Bien sûr, mais vous êtes venu, et c'était providentiel.

— Que voulez-vous dire ? dit Mr. Norton avec irritation.

— Un petit enfant les conduira, dit le vétéran avec un sourire. Mais sérieusement, vous êtes tous deux incapables de comprendre ce qui vous arrive. Vous n'arrivez pas à voir, à entendre, à sentir la vérité de ce que vous voyez et cependant, vous, vous cherchez votre destinée ! La chose est classique ! Et ce garçon, cet automate, modelé dans la boue même de cette région, a une vue plus courte encore que la vôtre. Pauvres êtres trébuchants, aucun des deux ne peut vraiment voir l'autre. Pour vous, ce garçon est une marque sur l'ardoise de votre réussite, une chose, pas un homme ; un enfant, pas même, une chose noire amorphe. Et vous, en dépit de toute votre puissance, vous n'êtes pas un homme à ses yeux, mais un dieu, une force.

Mr. Norton se leva brusquement.

— Partons, jeune homme, dit-il avec colère.

— Une minute, écoutez. Il croit en vous comme il croit aux battements de son cœur. Il croit à cette grande fausse sagesse, bonne aussi bien pour les esclaves que pour les pragmatistes, à savoir que le Blanc est juste. Sa destinée à lui, je peux vous la tracer. Il se pliera à vos ordres et pour ce faire, sa cécité est son principal atout. Il est votre homme, mon ami. Votre homme et votre destinée. Maintenant, vous prenez tous les deux l'escalier, vous descendez dans le chaos et vous me foutez le camp d'ici. J'en ai ma claque de vous deux ; vous êtes à la fois pitoyables et répugnants. Partez avant que je vous rende le service de vous défoncer le crâne, à tous les deux !

Je le vis étendre la main vers la grosse cruche blanche sur le lavabo, et m'interposai entre lui et Mr. Norton, dirigeant celui-ci vers la sortie sans perdre un instant. En me retournant, je le vis appuyé contre le mur ; il émettait un son où se mêlaient le rire et les larmes.

— Hâtons-nous. Cet homme est aussi dément que le reste, dit Mr. Norton.

— Oui, monsieur, dis-je en remarquant un nouveau ton dans sa voix.

Le vacarme de la salle avait maintenant gagné le balcon. Filles et vétérans avinés avançaient en zigzaguant, un verre dans les mains. Au moment où nous passions devant une porte ouverte, Edna nous vit et me saisit le bras.

— Où tu les emmènes, les Blancs ? demanda-t-elle.

— Je le ramène à l'école, dis-je, me dégageant de son étreinte.

— Mais faut pas encore que tu retournes là-haut, dis, toi, mon petit

Blanc chéri, dit-elle.

J'essayai de la pousser pour passer.

— Je ne mens pas, dit-elle. Je suis le meilleur petit ange gardien de toute la boîte.

— D'accord, mais je vous en prie, laissez-nous tranquilles, suppliai-je. Vous allez me faire avoir des ennuis.

Nous descendions l'escalier vers la foule tourbillonnante quand elle se mit à hurler :

— Payez-moi alors ! S'il est trop bien pour moi, il a qu'à payer !

Je n'eus pas le temps de l'arrêter. Elle poussa Mr. Norton et nous dégringolâmes tous deux les marches à toute vitesse. Pour ma part, j'atterris sur un homme, qui me considéra avec cette familiarité anonyme des ivrognes et m'écarta d'une sérieuse bourrade. Je vis Mr. Norton me dépasser en tournoyant tandis que je m'abîmais plus avant dans la foule. J'entendais quelque part la fille hurler, et la voix de Halley rugir :

— Hé là ! Hé là ! Ho ! Puis je sentis l'air frais ; j'étais donc près de la porte ; je dégageai mon passage et m'arrêtai, pantelant, prêt à m'enfoncer de nouveau dans la cohue à la recherche de Mr. Norton, quand j'entendis Halley qui disait :

— Faites place, vous tous ! et je le vis piloter Mr. Norton vers la sortie.

— Ouf ! dit-il en laissant aller le Blanc et en secouant son énorme tête.

— Merci, Halley, dis-je et je m'arrêtai net en voyant Mr. Norton, le visage exsangue de nouveau, le costume blanc chiffonné, chanceler et tomber, sa tête frottant contre le chambranle de la porte.

— Nom de Dieu, l'est encore parti, dit Halley. Comment que ça se fait que tu nous as amené ce Blanc ici, potache ?

— Il est mort ?

— *Mort* ! dit-il, reculant d'un pas avec indignation ! Non, c'est pas possible, y peut pas mourir !

— Qu'est-ce que je vais faire, Halley ?

— Non, pas chez moi... Peut pas mourir chez moi, dit-il en s'agenouillant.

Mr. Norton ouvrit les yeux.

— Personne n'est mort, personne n'est mourant, dit-il d'une voix acide. Ne me touchez pas !

Surpris, Halley se retira.

— Sûr que je suis content. Vous êtes sûr que ça va tout à fait ? J'étais sûr qu'vous étiez mort, c'te fois-ci.

Mr. Norton était visiblement en colère, à présent. Il avait une écorchure au front. Je pris les devants et me précipitai vers l'auto. Il s'y engouffra sans aide et je me glissai sous le volant, retrouvant,

exaltée par la chaleur, l'odeur des bonbons mentholés et de la fumée de cigare. Mr. Norton n'ouvrit pas la bouche. Je démarrai.

CHAPITRE IV

Le volant semblait un corps étranger entre mes doigts tandis que je roulais parallèlement à la ligne blanche. L'asphalte gris renvoyait la chaleur des derniers feux du soleil couchant, en reflets tremblotants comme les accents languissants d'un clairon dans le lointain porté par l'air immobile de minuit. Dans le rétroviseur, je voyais Mr. Norton regarder fixement les champs dénudés, l'air absent, les lèvres serrées, le front blanc, livide à l'endroit où il avait heurté la porte. À le voir, je sentis se dilater la boule froide de peur qui s'était amassée en moi. Qu'allait-il arriver maintenant ? Que diraient les officiels de l'école ? Je me représentais en esprit l'expression du Dr Bledsoe quand il verrait Mr. Norton. Je pensais au plaisir qu'éprouveraient certaines personnes chez moi si j'étais renvoyé. Le visage grimaçant de Tatlock hantait mon esprit. Et les Blancs qui m'avaient envoyé à l'université, que penseraient-ils ? Mr. Norton était-il en colère contre moi ? Au Golden Day, il avait paru plus curieux qu'autre chose – jusqu'au moment où le vétéran avait commencé à débloquer. Satané Trueblood. C'était sa faute. Si nous n'étions pas restés assis au soleil si longtemps, Mr. Norton n'aurait pas eu besoin de whisky et je ne serais pas allé au Golden Day. Et qui aurait pu prévoir un tel comportement chez les vétérans en présence d'un Blanc ?

Nous étions de retour au campus. Je fis passer l'auto entre les montants de brique rouge et je franchis le seuil, glacé d'appréhension. Même les rangées de dortoirs coquets me parurent menaçantes, et les pelouses vallonnées me semblèrent aussi hostiles que la route grise et sa ligne blanche centrale. J'eus l'impression que l'auto ralentissait d'elle-même devant la chapelle, avec son avant-toit bas et majestueux. Le soleil jetait à travers le rideau d'arbres une lumière fraîche qui tachetait l'allée incurvée. Des étudiants flânaient à l'ombre et se dirigeaient, le long d'une pente d'herbe tendre, vers l'aire rouge brique des terrains de tennis. Bien plus loin, des joueurs en tenue blanche ressortaient avec netteté sur le rouge des terrains entourés d'herbe, tableau baigné de soleil et de gaieté. À l'instant où nous passions, j'entendis un hurra s'élever. La tristesse de ma situation me frappa comme un coup de poignard. J'eus l'impression de perdre le contrôle

de l'auto, je donnai un coup de frein énergique au milieu de la route ; puis je m'excusai et redémarrai. Ici, dans cet univers de calme et de verdure, je possédais la seule identité que j'eusse jamais connue, et j'étais en train de la perdre. À l'instant où j'entrai, le lien entre ces pelouses, ces bâtiments, et mes espérances et mes rêves m'apparut clairement. J'avais envie d'arrêter l'auto et de parler à Mr. Norton, de lui demander pardon pour ce qu'il avait vu ; de lui expliquer et de pleurer devant lui, des larmes sans honte comme celles d'un enfant devant son père ; de m'élever violemment contre tout ce que nous avions vu et entendu ; de lui assurer que tous ces gens que nous avions vus, loin de leur ressembler, je les détestais, que je croyais de tout mon cœur et de toute mon âme aux principes du fondateur et que je croyais à sa bonté et à sa générosité, car il avait tendu sa main toute de bienveillance pour nous aider, nous, pauvres êtres ignorants, à sortir de la fange et des ténèbres. Je lui obéirais en tout point et j'enseignerais aux autres à s'élever selon son désir, à être des citoyens économes, honnêtes, comme il faut, qui contribuent au bien-être de tous, et ne s'égarent jamais de cette voie étroite et rectiligne que lui et le fondateur avaient tracée devant nous. Si seulement il n'était pas courroucé contre moi ! Si seulement il voulait me donner une deuxième chance !

Mes yeux se remplirent de larmes, et pendant un instant, les allées et les bâtiments flottèrent, se figèrent dans une brume, et se mirent à scintiller comme en hiver lorsque la pluie se gèle sur l'herbe et les feuillages, transformant le campus en un monde de blancheur, alourdissant et courbant arbres et buissons sous le poids des fruits de cristal. Un clignotement d'yeux et tout s'effaça, pour laisser place à la chaleur et la verdure présentes. Si seulement je pouvais faire comprendre à Mr. Norton ce que représentait l'école pour moi.

— Dois-je m'arrêter devant votre appartement, monsieur ? dis-je. Ou dois-je vous conduire au bâtiment administratif ? Le Dr Bledsoe risque de s'inquiéter.

— Mon appartement ; ensuite, faites venir le Dr Bledsoe, répondit-il d'un ton bref.

— Oui, monsieur.

Dans le rétroviseur, je le vis se tamponner délicatement le front avec un mouchoir froissé.

— Vous feriez bien de m'envoyer le médecin de l'école, également, dit-il.

J'arrêtai l'auto devant un petit bâtiment à colonnes blanches, semblables à celles d'une vieille demeure dans une plantation. Je sortis et j'ouvris la portière.

— Mr. Norton, s'il vous plaît, monsieur... Je suis désolé... Je...

Il me regarda sévèrement, ses yeux se rétrécirent et il ne dit rien.

— Je ne savais pas... s'il vous plaît...

— Envoyez-moi le Dr Bledsoe, dit-il en me tournant le dos, et il arpenta à grandes enjambées le sentier chargé de gravier qui menait au bâtiment.

Je regagnai la voiture et roulai au pas jusqu'au bâtiment administratif. Une fille agita le bras joyeusement sur mon passage, un bouquet de violettes à la main. Deux professeurs en costume noir s'entretenaient avec toute la dignité requise près d'un bassin.

Le bâtiment était plongé dans le calme. En montant l'escalier, j'évoquais l'image du Dr Bledsoe, avec sa large face globulaire dont la forme paraissait obéir à la poussée intérieure de la graisse, qui la modelait et la soufflait – comme une masse d'air exerce sa pression sur la membrane d'un ballon. « Vieille Tête-de-Boche », certains l'appelaient. Pas moi. Il avait été gentil pour moi dès le début, peut-être à cause des lettres que le proviseur lui avait envoyées à mon arrivée. Mais plus encore, il était l'illustration vivante de toutes mes aspirations : influent auprès de tout ce que le pays comptait d'hommes riches, consulté pour tout ce qui touchait à notre race ; guide de ses semblables ; possesseur, non pas d'une, mais de deux Cadillac, d'un salaire confortable et d'une jolie femme douce au teint café-crème clair. De plus, il avait beau être noir, chauve, et tout ce qui est ridicule aux yeux des Blancs, il avait quand même atteint la puissance et l'autorité ; malgré sa couleur et sa tête ridée, il avait acquis plus d'importance dans la société que la plupart des Sudistes blancs. Ils pouvaient bien se moquer de lui, mais il n'était pas question de le compter pour du beurre...

— Il vous a cherchés partout, dit la fille assise au bureau.

Lorsque j'entrai, il leva les yeux de sur le téléphone, dit :

— Cela ne fait rien, il est ici maintenant, et raccrocha. Où est Mr. Norton ? demanda-t-il avec nervosité. Il va bien ?

— Oui, monsieur. Je l'ai laissé dans son appartement et je suis venu vous chercher avec la voiture. Il désire vous voir.

— Quelque chose ne va pas ? dit-il en se levant à la hâte et en contournant son bureau.

J'hésitai.

— Eh bien, répondez !

Le battement paniqué de mon cœur semblait brouiller ma vue.

— Plus maintenant, monsieur.

— Plus maintenant ? Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, monsieur, il a eu une sorte de crise d'évanouissement.

— Oh, mon Dieu ! Je savais bien qu'il était arrivé quelque chose. Pourquoi n'êtes-vous pas entré en contact avec moi ?

Il empoigna son melon noir et se dirigea vers la porte.

— Venez !

Je le suivis, essayant d'expliquer.

— Il a complètement repris le dessus, maintenant, monsieur, et nous étions trop loin pour que je vous appelle au téléphone...

— Pourquoi l'avez-vous emmené si loin ? dit-il en pressant le pas avec une énergie débordante.

— Mais je l'ai conduit où il voulait, monsieur.

— Où était-ce ?

— Dans le quartier des cases d'esclaves, dis-je avec crainte.

— Le quartier des cases ! Avez-vous perdu la tête, mon garçon ? Quelle mouche vous a piqué pour entraîner un membre du conseil d'administration dans ces parages ?

— Il me l'avait demandé, monsieur.

Nous descendions l'allée à présent, dans l'air printanier, et il s'arrêta pour poser sur moi un regard exaspéré, comme si je venais tout d'un coup de lui dire que le Noir était blanc.

— Elle est bien bonne, dit-il en grimpant sur le siège avant à côté de moi. N'avez-vous même pas le bon sens que Dieu a donné à un chien ? Ces messieurs blancs, nous les conduisons où nous voulons, nous leur montrons ce que bon nous semble. Vous ne le savez donc pas ? Je vous croyais plus sensé.

À la hauteur de Rabb Hall, j'arrêtai l'auto, tremblant d'affolement.

— Ne restez pas là, dit-il. Venez avec moi !

À peine entré dans le bâtiment, je reçus un nouveau choc. Le Dr Bledsoe s'arrêta devant une glace et, tel un sculpteur, composa son visage en colère, le changea en masque débonnaire, ne laissant qu'à l'éclat de ses yeux le soin de trahir l'émotion que j'avais perçue quelques instants plus tôt. Il se considéra posément, à loisir ; puis nous traversâmes calmement le hall silencieux et montâmes l'escalier.

Une de mes camarades était assise devant une table élégante couverte de revues. Devant une large baie se trouvait un grand aquarium contenant des pierres de couleur et un château féodal en miniature, entourés de poissons rouges qui paraissaient immobiles, en dépit des battements de leurs nageoires de dentelle : suspension du temps, momentanée et mouvementée.

— Mr. Norton est-il dans sa chambre ? dit-il à la fille.

— Oui, m'sieur, Dr Bledsoe, monsieur, dit-elle. Il a dit de vous dire d'entrer quand vous arriverez.

Il fit une pause devant la porte, je l'entendis se racler la gorge, puis frapper un petit coup sur le panneau avec son poing.

— Mr. Norton ? dit-il, les lèvres déjà fleuries d'un sourire. Et sur sa réponse, j'entrai à sa suite.

C'était une grande pièce claire. Mr. Norton était assis dans un immense fauteuil ; il avait ôté son veston. Sur le beau couvre-lit, des vêtements de rechange. Au-dessus d'une vaste cheminée, un portrait

du fondateur, peint à l'huile, baissait les yeux sur moi d'un air vague, indulgent, triste, et en cette brûlante minute, profondément désenchanté. Puis un voile parut tomber.

— Je me suis fait beaucoup de souci à votre sujet, monsieur, dit le Dr Bledsoe. Nous comptons sur votre présence à la séance de cet après-midi.

Ça y est, ça commence, pensai-je. Ça y est.

Et tout à coup, il se rua en avant. « Mr. Norton, votre tête ! » cria-t-il avec un bizarre accent de sollicitude grand-maternelle dans la voix.

— Qu'est-il arrivé, monsieur ?

— Ce n'est rien.

Le visage de Mr. Norton était immobile.

— Une simple égratignure.

Le Dr Bledsoe tourna sur lui-même, le visage révolté.

— Allez chercher le docteur, là-bas, dit-il. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que Mr. Norton était blessé ?

— J'ai déjà prévenu le docteur, monsieur, dis-je d'une voix douce en le voyant se retourner comme un toton.

— Mr. Norton, oh, Mr. Norton ! Je suis absolument désolé, chantonna-t-il. Je croyais vous avoir envoyé un garçon prudent, un jeune homme raisonnable ! Voyez-vous, nous n'avons jamais eu d'accident jusqu'ici. Pas une fois, en soixante-quinze ans. Je puis vous assurer, monsieur, qu'il sera châtié, et sévèrement.

— Mais il n'y a pas eu d'accident automobile, dit Mr. Norton avec bienveillance, et ce garçon n'est nullement responsable. Vous pouvez le renvoyer maintenant, nous n'avons pas besoin de lui.

Soudain, mes yeux se remplirent de larmes. Ses paroles soulevèrent en moi une vague de reconnaissance.

— Ne soyez pas indulgent, monsieur, dit le Dr Bledsoe. On ne peut pas se montrer trop bon avec ces gens-là. Nous ne devons pas les dorloter. Un accident survenu à un hôte de cette université pendant qu'il est confié à la garde d'un étudiant, engage sans contredit la responsabilité de l'étudiant. C'est l'une de nos règles les plus rigoureuses !

Puis s'adressant à moi :

— Retournez à votre dortoir et demeurez-y jusqu'à plus ample informé !

— Mais ce n'est pas de ma faute, monsieur, dis-je. Comme Mr. Norton vient de le dire...

— J'expliquerai moi-même, jeune homme, dit Mr. Norton avec un demi-sourire. Tout sera expliqué.

— Merci, monsieur, dis-je. Mais cela n'avait pas modifié le regard que le Dr Bledsoe posa sur moi.

— À la réflexion, je veux vous voir à la chapelle ce soir, monsieur.

Compris ?

— Oui, monsieur.

J'ouvris la porte d'une main glacée et je me heurtai à la fille qui était assise à la table quand nous étions entrés.

— Excusez-moi, dit-elle. On dirait que tu as mis la Vieille Tête-de-Boche dans tous ses états.

Je ne dis rien ; elle m'emboîta le pas, dans l'espoir d'une réponse. Un soleil rouge répandait sa lumière sur le campus quand je me dirigeai vers mon pavillon.

— Veux-tu prendre un message pour mon petit ami ? dit-elle.

— Qui c'est ? dis-je, dans un effort pénible pour dissimuler ma tension d'esprit et ma peur.

— Jack Maston, dit-elle.

— D'accord, c'est mon voisin de chambre.

— Chic, alors, dit-elle avec un large sourire. Le doyen m'a mise de garde, c'est pourquoi je l'ai manqué cet après-midi. Dis-lui seulement que j'ai dit : l'herbe est verte...

— Quoi ?

— L'herbe est verte. C'est notre code secret. Il comprendra.

— L'herbe est verte, dis-je.

— C'est ça. Merci, beau gars, dit-elle.

J'eus envie de jurer en la regardant regagner le bâtiment à la hâte, et en entendant ses souliers à talons plats crisser sur les graviers de l'allée. Elle était là, à déconner avec un code secret, à la seconde même où se jouait mon sort pour le restant de mes jours. L'herbe était verte, et ils se rencontreraient, et on la renverrait chez elle, enceinte, mais même alors, sa honte n'atteindrait pas au niveau de la mienne... Si seulement je savais ce qu'ils étaient en train de dire sur moi... Tout à coup, j'eus une idée et je me précipitai à sa suite ; je m'engouffrai dans le bâtiment.

Dans le hall, une fine poussière voltigeait dans un rayon de lumière, agitée par son passage en coup de vent. Mais la fille avait disparu. J'avais pensé lui demander d'écouter à la porte et de me rapporter ce qu'ils avaient dit. J'abandonnai l'idée. Si jamais elle était prise, cela ferait un poids de plus sur ma conscience. En outre, je répugnais à mettre qui que ce soit au courant de mes malheurs ; ils étaient trop idiots pour être convaincants. En traversant le vaste hall dans toute sa longueur, j'entendis, sans le voir, quelqu'un dévaler l'escalier en chantant. Une voix de fille, douce et pleine d'espoir. Je sortis sans bruit et me hâtai vers mon pavillon.

Étendu dans ma chambre, les yeux clos, j'essayai de penser. J'en avais le ventre serré. Puis j'entendis des pas dans le couloir, et je me raidis. On venait déjà me chercher ? Une porte voisine s'ouvrit et se ferma, et je me retrouvai en proie à la même tension. À qui demander

de l'aide ? Je ne voyais personne. Personne à qui je pusse même expliquer ce qui s'était passé au Golden Day. Tout se déglinguait à l'intérieur de moi. Et rien n'était plus déconcertant que les paroles du Dr Bledsoe sur Mr. Norton. Je n'osais répéter ce qu'il avait dit, de peur de voir diminuer mes chances de rester à l'école. Simplement, ce n'était pas vrai, j'avais mal compris. Ce n'était pas possible, il n'avait pas pu prononcer les paroles que je croyais lui avoir entendu dire. Combien de fois ne l'avais-je pas vu s'avancer vers les visiteurs blancs, le chapeau à la main, le geste de bienvenue humble et respectueux ? Il avait toujours refusé de s'asseoir à la table des hôtes blancs dans le réfectoire de l'école : il attendait la fin de leur repas pour entrer, refusait alors de s'asseoir, restait debout, le chapeau à la main et s'adressait à eux avec éloquence, puis prenait congé avec une humble révérence. C'était bien ça, non ? Je l'avais vu cent fois de mes propres yeux, en passant la tête par la porte de communication entre le réfectoire et la cuisine. Et son cantique préféré n'était-il pas *Vis humblement* ? Et à la chapelle, le dimanche soir, sur l'estrade, ses longs discours appuyés pour nous enseigner à vivre à notre place, satisfaits de notre sort ! J'y avais pleinement adhéré. Jamais la moindre mise en question quand il nous démontrait à quel point il est bénéfique de suivre le chemin du fondateur. C'était ma philosophie de la vie, et ils ne pouvaient pas me renvoyer pour une chose que je n'avais pas faite. Ce n'était tout simplement pas possible. Mais ce vétéran ! Il était si cinglé qu'il corrompait les hommes sains d'esprit. Il avait essayé de mettre le monde sens dessus dessous, ce foutu vétéran ! Il avait irrité Mr. Norton. Il n'avait pas le droit de parler à un Blanc comme il l'avait fait, surtout que c'est moi qui allais encaisser le châtimement...

Quelqu'un me secoua et je reculai, les jambes molles et tremblantes. C'était mon co-turne.

— Qu'est-ce tu fous là, mon pote... dit-il. Allons à la bouffe.

Je regardai sa bonne gueule honnête : lui, il allait devenir fermier.

— Je n'ai pas faim, dis-je avec un soupir.

— Bon, ça va, dit-il, tu peux essayer de me faire marcher, mais me dis pas que je t'ai pas réveillé.

— Non, dis-je.

— Tu attends quelqu'un, une fille avec un popotin rembourré et des hanches comme des ballons ?

— Non, dis-je.

— Allez, va, arrête, mon vieux, grimaça-t-il. Tu vas t'abîmer la santé, et t'abrutir complètement. Tu devrais prendre une fille et lui faire voir comment la lune éclaire la pelouse devant la tombe du fondateur, mon vieux...

— Ta gueule, dis-je.

Il s'en alla en riant ; lorsqu'il ouvrit la porte, j'entendis de

nombreux bruits de pas dans le couloir : l'heure du dîner. Les bruits de voix qui s'éloignent. J'eus l'impression qu'un pan s'arrachait de ma vie et s'envolait avec elles vers un tourbillon de grisaille lointaine. Puis on frappa à la porte et je me levai d'un bond, le cœur prêt à éclater.

Un petit étudiant, coiffé de la toque de première année, passa la tête dans l'entrebâillement de la porte en criant :

— Le Dr Bledsoe dit qu'il veut te voir dans le Rabb Hall.

Il disparut, sans me laisser le temps de l'interroger ; ses pas faisaient un bruit de tonnerre dans le couloir tandis qu'il filait à toute allure pour gagner le réfectoire avant le dernier coup de cloche.

Devant la porte de Mr. Norton, je m'arrêtai, la main sur la poignée, et je marmottai une prière. Je frappai.

— Entrez, jeune homme, dit-il.

Il avait changé de linge, la lumière inondait ses cheveux blancs comme de la bourre de soie. Un petit morceau de gaze était collé sur son front. Il était seul.

— Excusez-moi, monsieur, dis-je, mais on m'a dit que le Dr Bledsoe désirait me voir ici...

— C'est exact, dit-il, mais le Dr Bledsoe a dû s'absenter. Vous le trouverez dans son bureau après la chapelle.

— Merci, monsieur, dis-je, faisant demi-tour pour m'en aller.

Il éclaircit sa voix, derrière moi.

— Jeune homme...

Je me retournai, plein d'espoir.

— Jeune homme, j'ai expliqué au Dr Bledsoe que vous n'étiez pas en faute. Je crois qu'il comprend.

J'étais si soulagé que je restai sans voix, les yeux brouillés de larmes rivés sur ce petit père Noël vêtu de blanc, aux cheveux de soie. Finalement, je parvins à dire :

— Vraiment, je vous remercie beaucoup, monsieur.

Il m'observa en silence, les yeux légèrement rétrécis.

— Aurez-vous besoin de moi, ce soir, monsieur ? demandai-je.

— Non, je n'aurai pas besoin du véhicule. Les affaires m'appellent plus tôt que je ne pensais. Je pars ce soir.

— Je pourrais vous conduire à la gare, monsieur, dis-je avec espoir.

— Merci, mais le Dr Bledsoe a déjà pris ses dispositions.

— Ah, dis-je, déçu.

J'avais espéré qu'en restant à son service jusqu'à la fin de la semaine je parviendrais à regagner son estime. Maintenant, l'occasion ne m'en serait pas donnée.

— Eh bien, je vous souhaite un agréable voyage, monsieur, dis-je.

— Merci, dit-il avec un brusque sourire.

— Et peut-être qu'à votre prochaine visite, je serai en mesure de répondre à certaines des questions que vous m'avez posées cet après-

midi.

— Des questions ? Ses yeux se rétrécirent.

— Oui, monsieur, au sujet... au sujet de votre destinée, dis-je.

— Ah, oui, oui, dit-il.

— Et j'ai l'intention de lire Emerson, aussi...

— Très bien. La confiance en soi est une très estimable qualité. C'est avec le plus vif intérêt que j'attendrai de connaître votre contribution à ma destinée. Il me fit signe de m'en aller.

— Et n'oubliez pas d'aller voir le Dr Bledsoe.

Je partis, un peu rassuré, mais pas complètement. Je devais encore affronter le Dr Bledsoe. Et il fallait que j'assiste à l'office.

CHAPITRE V

À la sonnerie des vêpres, je traversai le campus avec des groupes d'étudiants, au pas tranquille, aux voix mélodieuses dans le doux crépuscule. Je me rappelle les globes de verre dépoli teinté de jaune qui dessinaient sur le gravier des silhouettes de dentelle ; et au-dessus de nos têtes, le dôme de feuilles et de branches tandis que nous avançons lentement dans le crépuscule si troublé par les parfums de lilas, de chèvrefeuille et de verveine ; et la sensation presque tactile du vert printanier ; et je me souviens des arpèges de rire qui tout à coup fusaient gaiement, cascadaient sur l'étendue d'herbe tendre printanière (un jaillissement de gaieté, puissant, fluide, spontané, un son de flûte féminin et vibrant), bientôt étouffés, comme éteints promptement et sans retour sous la tranquille solennité de l'air vespéral frémissant du bourdonnement des cloches de la chapelle. Ding ! Ding ! Dong ! Sur ce fond de marche majestueuse autour de moi, des bruits de pas quittant les vérandas des bâtiments éloignés et s'avancant vers les allées, puis vers les avenues asphaltées bordées de pierres blanchies à la chaux (ces messages occultes destinés aux hommes et aux femmes) ; garçons et filles se dirigeaient avec calme vers l'endroit où attendaient les visiteurs, et chemin faisant, nos esprits se préparaient non pas à l'adoration, mais à affronter le Jugement dernier : à croire qu'il serait rendu ici même dans l'obscurité filtrante, ici sous le ciel d'indigo profond, ici, dans le soir tout bruisant de martinets au vol acrobatique et de phalènes vibronnantes, ici dans cette nuit présente que n'éclaire pas encore la lune profilée, rouge sang, derrière la chapelle comme un soleil descendu, et dont l'éclat ne se répand ni sur notre crépuscule agité de chauves-souris, ni sur la vaste nuit pleine de grillons et d'engoulevents, mais dont les rayons de faible portée convergent sur notre point de rassemblement ; et nous, nous étions entraînés, les gestes raides, les membres rigides et les voix maintenant silencieuses, comme si nous comparaissions même dans l'obscurité devant un tribunal, et comme si la lune était l'œil injecté de sang d'un homme blanc.

Et plus raide que tous les autres, j'avance en proie à la peur du

jugement ; les vibrations des cloches de la chapelle remuent les profondeurs de mon trouble intérieur, pénètrent jusqu'en son centre, laissant une impression fatale. Et je me rappelle la chapelle avec son avant-toit, long et bas comme s'il surgissait tout sanglant de la terre, comme la lune montante ; couvert de vigne vierge et couleur de terre, comme s'il était né de la terre plutôt que de la main de l'homme. Et mon esprit, avide de délivrance, échappe au crépuscule printanier et aux parfums de fleurs, à la scène du temps de la crucifixion, et s'élance vers l'allégresse du temps de la naissance ; il fuit la brune printanière et les vêpres pour s'envoler vers la lune hivernale, haute, brillante et sereine, vers la neige étincelante sur les pins rabougris où, au lieu des cloches, l'orgue et le chœur des trombones content des cantiques de Noël aux lointains recouverts de neige, faisant de l'air nocturne une mer d'eau cristalline qui, à l'infini, aussi loin que porte le son, enveloppe la terre assoupie et apporte la nouvelle loi jusqu'au Golden Day, et même jusqu'à la maison de la folie. Mais pour l'heure dans le crépuscule, je m'avance vers les cloches fatales dans l'air fleuri, sous la lune montante.

Je franchis les portes et pénètre dans les douces lumières, sans bruit, je longe les rangées de bancs puritains raides et suppliciants, j'arrive enfin à celui qui m'est assigné et j'adapte mon corps à la torture qu'il m'inflige. Sur le devant de l'estrade avec sa chaire et sa rampe de cuivre poli, sont rangées en amoncellement pyramidal les têtes des maîtresiens, aux visages calmes et impassibles au-dessus d'uniformes noir et blanc ; ils sont dominés par la masse des tuyaux d'orgue qui touche au plafond, hiérarchie gothique d'or terni.

Autour de moi vont et viennent les étudiants, le visage figé en un masque solennel, et je crois déjà entendre les voix entonner machinalement les chants aimés des visiteurs. (Aimés ? Exigés. Chantés ? Un ultimatum accepté et changé en rite, un tribut déclamé pour la paix dont il était chargé et pour cette raison, peut-être, aimé. Aimé comme les vaincus en arrivent à aimer les emblèmes des conquérants. Un geste d'acceptation, des conditions imposées et acceptées à contrecœur.) Et voici que, assis bien droit, je me rappelle les soirées passées devant la vaste estrade dans la terreur et le plaisir, et dans le plaisir de la terreur. Je me rappelle les brefs sermons guindés psalmodiés du haut de la chaire, prononcés d'un ton clair et uni, avec une calme assurance, débarrassée de la tumultueuse émotion des prédicateurs frustes que la plupart d'entre nous avons connus dans nos villes natales, et dont nous avons profondément honte ; je me rappelle ces supplications logiques qui avaient sur nous l'impact d'un plan ferme et officiel n'exigeant rien d'autre que la lucidité de périodes dégagées de fatras, le rythme berceur des mots plurisyllabiques pour nous faire frémir et nous consoler. Et je me

rappelle, également, les discours des orateurs invités : ils brûlaient tous de nous apprendre combien nous étions favorisés de faire ainsi partie du solennel et « vaste » rituel. Combien fortunés d'appartenir à cette famille, à l'abri des hommes perdus dans l'ignorance et les ténèbres.

Ici, sur cette scène, se jouait le rite noir d'Horatio Alger, selon le script établi par Dieu lui-même, avec la participation des millionnaires pour se dépeindre eux-mêmes. Ils ne se contentaient pas de représenter le mythe de leur bonté, de leur richesse, de leur réussite, de leur puissance, de leur bienveillance et de leur autorité, affublés de masques de carton-pâte ; ils se représentaient eux-mêmes, ces vertus, de façon concrète ! Ce n'était pas l'hostie et le vin, mais la chair et le sang, frémissant de vie, frémissant même courbée, vieillie, flétrie. (Et qui, devant cela, ne croirait pas ? Pourrait même douter ?)

Et je me rappelle aussi comment nous faisons face à ces autres, ceux qui m'avaient placé dans cet Éden que voici, que nous connaissions sans les connaître, familiers sans l'être, qui traînaient leurs paroles jusqu'à nous à travers le sang, la violence, le ridicule et la condescendance avec des sourires affectés, qui exhortaient et menaçaient, intimidaient avec des mots inoffensifs en nous décrivant les limitations de nos vies et l'infinie hardiesse de nos aspirations, la stupéfiante folie de notre impatience à nous élever plus haut encore ; les paroles de ces hommes éveillaient en moi des visions furtives ; je voyais sur leurs mentons, à la place de leur jus de tabac favori, scintiller de l'écume de sang, et sur leurs lèvres, le lait caillé des mamelles flétries d'un million de nounous noires à l'état d'esclavage ; moyen perfide et fluide de connaître notre essence, absorbée à notre source même et maintenant régurgitée tout aigre sur nous. Ceci était notre monde, disaient-ils en nous le décrivant, ceci, notre horizon et sa terre, ses saisons et son climat, son printemps et son été, et son automne et sa moisson, pour une durée inconnue, millénaire ; et ceci, ses inondations et ses cyclones, et eux-mêmes figuraient notre tonnerre et nos éclairs ; et ceci, nous devons l'accepter et l'aimer, l'accepter même si nous ne l'aimions pas. Nous devons l'accepter, même en leur absence, et lorsque les hommes qui faisaient les chemins de fer, les bateaux et les tours de pierre étaient devant nos yeux, en chair et en os ; leur voix était différente, on ne sentait pas en eux le poids d'un danger reconnaissable, ils avaient l'air plus sincère dans le plaisir qu'ils prenaient à nos chants, leur considération pour notre bien-être était marquée par une sorte d'indifférence indulgente et impersonnelle. Mais les paroles des autres avaient plus de force que les dollars philanthropiques, pénétraient plus profond que des sondes enfoncées dans la terre à la recherche de pétrole ou d'or, inspiraient plus de sainte terreur que les miracles fabriqués dans des laboratoires

scientifiques. Car même leurs paroles les plus inoffensives étaient des actes de violence auxquels nous autres, étudiants, nous étions hypersensibles, même si, sur le campus, nous n'y étions pas exposés.

Et là, sur cette estrade, moi aussi j'en avais fait, des pas et des paroles, entraîné par un étudiant qui dirigeait ma voix vers les plus hautes poutres et les plus lointains chevrons qu'elle faisait vibrer ; les accents arrivaient staccato sur le faîtage d'où ils étaient renvoyés en écho avec un tintement, comme des mots lancés à toute volée sur les arbres d'une étendue sauvage, ou dans un puits d'eau gris ardoise. C'était proche du son pur, où le sens importait peu, un jeu sur les résonances des bâtiments, une attaque contre les temples de l'oreille :

— Ha ! Pour la matrone aux cheveux gris assise à la dernière rangée. Ha ! Miss Susie, Miss Susie Gresham, là-bas derrière, en train de reluquer cette camarade et ce copain – écoute-moi, je bousille et claironne les mots, j'imité le timbre de la trompette et du trombone, je module des variations thématiques comme un baryton. Hé ! Vieille connaissance en sons de voix, en voix privées de messages, en rhétorique creuse exempte de nouvelles, écoute les sons vocaliques et les dentales crépitantes, les basses gutturales discordantes de l'angoisse vide, épousant la courbe du rythme d'un prédicateur que j'ai entendu, jadis, dans une église baptiste, débarrassé maintenant de ses métaphores : plus de soleils atteints d'hémorragie, plus de lunes versant des larmes, plus de vers de terre refusant la chair sacrée et dansant dans la terre le matin de Pâques. Ha ! chante l'accomplissement, ha ! mugis la réussite, psalmodie, ha ! l'acceptation, ha ! un fleuve de sons verbaux plein à ras bord de passions noyées, encombré de débris flottants d'ambitions irréalisables, et de révoltes mort-nées, roulant ses flots impétueux à leurs oreilles, ha ! impeccablement alignées devant moi, les cous raidis par l'attention des oreilles, ha ! atteignant le plafond de ses embruns et tambourinant sur l'arrière-chevron teinté de noir, ce nœud de bois de charpente sec et tourmenté, adouci dans le four d'un millier de voix ; jouant, ha ! comme sur un xylophone ; des mots qui défilent comme la fanfare étudiante, parcourant le campus en tous sens, claironnant des sons triomphants vides de triomphe. Hé ! Miss Susie ! le son des mots qui n'étaient pas des mots, les fausses notes qui chantaient des exploits encore irréalisés, chevauchant les ailes de ma voix vers toi, vieille matrone, qui as connu les vocalises du fondateur, qui as connu les accents et les échos de sa promesse ; ta vieille tête grise redressée par les jeunes autour de toi, tes yeux clos, ton visage extatique, tandis que j'agite les sons verbaux de mon souffle, mes poumons, ma source, tels des ballons aux vives couleurs dans un jet d'eau, entends-moi, vieille matrone, justifie à présent ce son avec ton cher vieux signe de tête affirmatif, ton sourire aux yeux clos, ton salut

de reconnaissance, toi qui ne te laisseras jamais duper par le seul contenu des mots, pas mes mots, pas ces fuyards empennés d'épingles qui vous caressent les paupières jusqu'à ce qu'elles papillotent d'extase, alors qu'on ne perçoit que le simple écho de la promesse. Et après les chants et la sortie, tu me prends par la main et tu chantonnes, d'une voix chevrotante : Mon garçon, un jour le fondateur sera fier de toi ! Ha ! Susie Gresham, Mère Gresham, gardienne, sur les bancs puritains, des jeunes filles passionnées qui, à cause de leurs vapeurs intimes, étaient incapables de voir tes eaux du Jourdain ; toi, relique de l'esclavage, que le campus aimait sans pourtant te comprendre, vieille, datant de l'esclavage et cependant porteuse de quelque chose de chaleureux, de vital, d'infiniment durand, quelque chose dont nous, dans cette île de honte, nous n'étions pas honteux – c'est vers toi, assise au dernier rang, que je dirigeais mon flot impétueux de sons, et c'est à toi que je pensais avec honte et regret en attendant le début de la cérémonie.

En silence, les hôtes honorés se déplaçaient sur l'estrade ; le Dr Bledsoe, avec toute la dignité d'un imposant maître d'hôtel, les menait en troupeau vers leurs hautes chaises sculptées. Comme certains des hôtes, il portait des pantalons rayés, un habit à queue de pie aux revers passementés de noir, couronné d'une somptueuse cravate de cérémonie. C'était sa tenue normale pour de telles circonstances, mais en dépit de son indiscutable élégance, il s'arrangeait pour se donner l'air humble. On ne sait comment, ses pantalons faisaient toujours d'inévitables poches aux genoux, et la veste était affaissée aux épaules. Je le regardai sourire d'abord à l'un, puis à l'autre des hôtes, dont tous étaient Blancs, sauf un. Un frisson me parcourut en le voyant poser la main sur leurs bras, toucher leurs dos, adresser un chuchotement à un membre du conseil d'administration, un grand, au visage anguleux, qui à son tour lui toucha le bras familièrement. Moi aussi, j'avais touché un Blanc aujourd'hui, une véritable catastrophe, je le sentais bien, et je me rendis compte alors qu'il était, à ma connaissance, le seul d'entre nous (à l'exception, peut-être, d'un barbier ou d'une bonne d'enfant) à pouvoir toucher un Blanc en toute impunité. Et je me souvins également que chaque fois que des hôtes blancs montaient sur l'estrade, Bledsoe posait sa main sur eux comme s'il se livrait à une puissante pratique de magie. Je guettais l'éclair de ses dents lorsqu'il prenait une main blanche. Puis, quand tout le monde fut assis, il gagna sa place, au bout de la rangée de chaises.

Les dominant de plusieurs strates de visages estudiantins, l'organiste, les yeux étincelant sur la console de son orgue attendait, la tête par-dessus l'épaule, et je vis le Dr Bledsoe, parcourant des yeux l'auditoire, faire soudain un signe de tête sans bouger d'un iota. On

eût dit qu'il avait soudain abaissé une invisible baguette. L'organiste se tourna et arrondit les épaules. Une puissante cascade de sons jaillit de l'orgue en bouillonnant, se répandit, de toute sa masse, dans la chapelle, et s'enfla lentement. L'organiste se démenait sur son banc, ses pieds volant sous lui comme s'ils dansaient entraînés par des rythmes sans le moindre rapport avec le solennel tonnerre de son orgue.

Et le Dr Bledsoe était là, le visage éclairé d'un bon sourire de concentration intérieure. Cependant, il lançait des coups d'œil rapides comme des flèches, d'abord sur les rangs d'étudiants, puis sur la partie réservée aux professeurs, son regard vif chargé de menaces pour tous. Car il exigeait de tous une assiduité absolue à ces séances. C'est ici que la politique de l'école était exprimée avec l'éloquence la plus claire. J'eus l'impression de sentir ses yeux se poser sur mon visage tandis qu'il parcourait du regard la section où j'étais assis. Je regardai les hôtes sur l'estrade, ils avaient, comme d'habitude, cet air détendu mais vigilant avec lequel ils rencontraient toujours nos yeux levés. Je me demandai vers lequel d'entre eux je pourrais me tourner, lequel accepterait d'intercéder en ma faveur auprès du Dr Bledsoe, mais en mon for intérieur, je savais qu'il n'y en avait pas un.

En dépit du déploiement d'hommes importants à côté de lui, et malgré cette attitude d'humilité et de soumission qui le faisait paraître plus petit que les autres (bien qu'il fût physiquement plus grand), le Dr Bledsoe nous imposait sa présence avec bien plus de force. Je me rappelai la fable de son arrivée à l'université, un garçon nu-pieds que sa passion pour l'éducation avait mené, avec son ballot de hardes, à travers deux États. L'histoire continuait ainsi : on lui avait confié une besogne, celle de donner les eaux grasses aux cochons, mais il eut tôt fait de devenir le meilleur distributeur d'eaux grasses que l'école ait jamais eu ; le fondateur en fut impressionné et le prit comme garçon de bureau. Nous étions tous au courant de son élévation à la présidence, après des années de dur labeur, et nous avions tous désiré, à un moment ou un autre, gagner l'école à pied, ou pousser une brouette, ou accomplir telle autre action de courage et de sacrifice pour témoigner de notre soif de connaissances. Je me rappelai l'admiration et la crainte qu'il faisait naître chez chacun d'entre nous sur le campus ; les photos dans la presse noire, portant la légende *Éducateur* en caractères qui éclataient comme un coup de fusil ; son regard planté droit dans vos yeux avec la plus tranquille assurance. Pour nous, il était plus qu'un simple recteur d'université. C'était un guide, un homme d'État qui portait nos problèmes à la connaissance des hommes au-dessus de nous, et même jusqu'à la Maison-Blanche ; et naguère, il avait piloté le président lui-même dans tout le campus. C'était notre guide et notre magie, qui maintenait la dotation à un

niveau élevé, les fonds pour les bourses, abondants, et un courant de publicité par voie de presse. Il était notre papa noir de charbon dont nous avions peur.

Quand les voix de l'orgue se turent, je vis une fille brune se lever sans bruit, avec le contrôle souverain des danseurs modernes, là-haut dans les plus hauts rangs du chœur, et entonner un chant liturgique. Elle commença doucement, comme si son chant, tout intérieur, exprimait de très intimes émotions, et cette mélodie qu'elle ne lui destinait pas, l'assemblée la surprenait contre sa volonté. Elle lui donna progressivement plus d'ampleur, au point que, par moments, la voix paraissait devenir une force désincarnée qui cherchait à entrer en elle, à la violer ; elle la secouait, la faisait osciller en cadence, comme si elle était devenue la source de son être, et non plus la toile mouvante qui lui devait la vie.

Je vis les hôtes sur l'estrade se retourner pour regarder derrière eux, pour voir cette mince fille brune en robe blanche de choriste, debout là-haut près des tuyaux d'orgue ; et voici qu'elle se métamorphosait sous nos yeux en un tuyau d'angoisse contenue, contrôlée et idéalisée ; un fin petit visage ordinaire transfiguré par la musique. Sans comprendre les mots, je saisisais la nature du chant, mélancolique, vague, aérienne. Il palpitait de nostalgie, de regret et de repentir, et je restai la gorge serrée lorsqu'elle sombra lentement : ce ne fut pas, en effet, un retour à sa place, mais un effondrement contrôlé, comme si elle hésitait, prolongeait le bouillonnement de sa dernière note par un rythme délicat du sang de son cœur, ou un recueillement mystique de son être, concentrée sur le son à travers le liquide contenu de ses grands yeux levés.

Il n'y eut pas d'applaudissements, mais elle reçut l'hommage d'un profond silence. Les hôtes blancs échangèrent des sourires d'approbation. Et je me mis à songer à l'horrible éventualité d'un abandon forcé de tout ceci, d'un renvoi ; à imaginer le retour à la maison et les réprimandes de mes parents. J'observais la scène du fin fond de mon désespoir, à présent, et je voyais l'estrade et ses acteurs comme par le mauvais bout de la lorgnette : de petites silhouettes semblables à des poupées évoluant selon un rituel dépourvu de sens. Dominant les têtes, tour à tour sèches comme de la mousse et luisantes de graisse, des étudiants alignés devant moi, quelqu'un là-haut faisait des annonces planté devant un lutrin chichement éclairé. Une autre silhouette se leva et prit l'initiative d'une prière. Quelqu'un parla. Puis, tout autour de moi, tout le monde se mit à chanter : « Conduis-moi, conduis-moi, jusqu'à un roc plus haut que moi. » Et comme si le son était doué d'une force plus impérieuse que l'image de la scène dont il était le tissu conjonctif vivant, je fus rondement ramené au présent.

L'un des hôtes s'était levé pour parler. Un homme d'une laideur frappante : gras, une tête de cochon posée sur un cou trop court, un nez beaucoup trop large pour le visage qu'il ornait, chevauché de lunettes à verres fumés. Depuis le début, il était assis à côté du Dr Bledsoe, mais j'avais été si occupé du président que je ne l'avais pas vraiment vu. Mes yeux s'étaient concentrés exclusivement sur les Blancs et le Dr Bledsoe. De sorte qu'en le voyant se lever et gagner lentement le centre de l'estrade, j'eus l'impression qu'une moitié du Dr Bledsoe s'était levée et se déplaçait, tandis que l'autre moitié demeurait, souriante, sur la chaise.

Il se tenait devant nous, détendu, son col blanc luisant comme un ruban entre son visage noir et ses vêtements sombres, séparant sa tête du reste de son corps ; ses bras courts croisés sur sa brioche, dans l'attitude d'un petit Bouddha noir. Il garda un moment sa grosse tête levée dans une pose méditative ; puis il commença à parler, la voix chaude et frémissante, pour nous conter son plaisir d'être convié à revisiter l'école, après tant d'années. Parti prêcher dans une cité du Nord, il l'avait vue pour la dernière fois à la fin de l'époque du fondateur, alors que le Dr Bledsoe était « l'officier commandant en second ». « Époque merveilleuse, bourdonna-t-il, époque importante. Époque pleine de prodiges. »

Tout en parlant, il faisait une cage de ses mains jointes par les extrémités des doigts écartés. Puis ses petits pieds bien serrés l'un contre l'autre, il commença à se balancer d'un mouvement lent et rythmique : il se penchait en avant sur les orteils presque jusqu'à tomber, puis en arrière sur les talons ; ses verres fumés accrochaient les lumières, tant et si bien que l'on finissait par croire que sa tête flottait, dégagée du corps, et n'était maintenue près de lui que par le ruban blanc du col. Son balancement en vint à imprimer un rythme à son discours.

Il ranima alors le rêve dans nos cœurs :

— ... cette terre stérile après l'Émancipation, psalmodia-t-il, cette terre de ténèbres et d'affliction, d'ignorance et d'avilissement, où la main du frère s'était tournée contre le frère, du père contre le fils, du fils contre le père ; où le maître s'était tourné contre l'esclave et l'esclave contre le maître ; où tout n'était que conflit et ténèbres, une terre de douleur. Et sur cette terre pénétra un humble prophète, modeste comme l'humble charpentier de Nazareth, esclave et fils d'esclaves, qui ne connaissait que sa mère. Il était né esclave, mais sa haute intelligence et sa splendide personnalité en avaient fait dès le début un être à part. Il était né à l'endroit le plus misérable de cette terre stérile, balafmée par la guerre, et cependant, d'une certaine manière, il l'inondait de lumière partout où il passait. Vous êtes au courant, j'en suis sûr, de son enfance précaire ; vous savez que sa

précieuse vie faillit être anéantie par un cousin dément qui inonda le bébé d'eau alcaline, ce qui eut pour effet de recroqueviller son principe de croissance ; vous savez que ce petit bébé resta neuf jours dans un coma semblable à la mort et tout d'un coup et par miracle, revint à la vie. On pourrait dire qu'il avait comme ressuscité d'entre les morts ou bien qu'il était né une deuxième fois.

« Oh, mes jeunes amis, s'écria-t-il, rayonnant, mes jeunes amis, c'est vraiment une belle histoire. Je suis sûr que vous l'avez entendue maintes fois. Rappelez-vous comment il a acquis ses premiers rudiments de connaissances, en posant des questions pénétrantes à ses petits maîtres, sans attirer la méfiance de leurs aînés ; comment il a appris son alphabet, s'est appris à lire, à percer le secret des mots, tout seul, se tournant d'instinct vers la Sainte Bible et sa grande sagesse pour y glaner ses premières connaissances. Et vous savez comment il s'est échappé et, par monts et par vaux, a gagné cet édifice du savoir, s'est obstiné et a travaillé matin, midi et soir, pour acquérir le privilège d'étudier, ou, comme on disait jadis, de « frotter sa tête contre le mur du collège ». Puis son grade universitaire, sans un sou, et son retour, des années plus tard, dans cette contrée.

« Et ensuite, son grand combat dans les débuts. Imaginez-le, mes jeunes amis : les nuages des ténèbres obscurcissent tout le pays, Noirs et Blancs pleins de peur et de haine ; désireux d'aller de l'avant, mais paralysés par leur peur réciproque. Une région entière est en proie à une effrayante tension. Chacun se demande avec embarras ce qu'il faut faire pour dissoudre cette peur et cette haine tapies sur cette terre tel un démon prêt à bondir, et c'est alors, vous le savez, qu'il est venu et leur a montré la voie. Oh, oui, mes amis. Je suis sûr que vous avez entendu ce récit maintes et maintes fois : les travaux de cet homme pieux, sa grande humilité et sa vision toujours limpide, dont aujourd'hui vous goûtez les fruits ; concrète, faite chair ; son rêve, conçu dans l'obscurité absolue de l'esclavage, réalisé à présent jusque dans l'air que vous respirez, dans les mélodieuses harmonies de vos voix unies, dans la connaissance que chacun de vous... filles et petites-filles, fils et petits-fils d'esclaves, que vous partagez tous dans des salles de classe lumineuses et bien installées. Vous devez voir cet esclave, cet Aristote noir, avancer lentement, plein de douce patience, une patience surhumaine, née de la foi inspirée par Dieu, le voir avancer lentement en triomphant de toutes les oppositions. Rendant à César ce qui était à César, certes ; mais inébranlable dans son désir d'atteindre cet horizon lumineux qui est à présent le vôtre...

« Tout ceci, dit-il en allongeant les doigts devant lui, les paumes vers le bas, a été raconté et re-raconté d'un bout à l'autre du pays, source d'inspiration pour un peuple humble mais qui s'élève rapidement. Vous l'avez entendu et cette histoire vraie aux riches

implications, cette parabole vivante de gloire accomplie et d'humble noblesse – cette histoire, dis-je, vous a libérés. Même ceux d'entre vous qui n'ont approché ce sanctuaire qu'au cours de ce semestre le savent. Vous avez entendu son nom de la bouche de vos parents, car c'est lui qui leur a montré le chemin, les guidant comme un grand capitaine. Comme ce grand guide des temps anciens qui a mené son peuple, sain et sauf, à travers le fond de la mer rouge sang. Et vos parents ont suivi cet homme exceptionnel : avec lui ils ont traversé la mer noire du préjugé, dépassé sans encombre la terre de l'ignorance, essuyé les tempêtes de peur et de colère, en criant *Que mon peuple marche !* lorsque c'était nécessaire, le murmurant dans les périodes où il était plus sage de murmurer. Et il fut entendu.

J'écoutais, le dos appuyé au dur dossier du banc, tout engourdi, mes émotions mêlées à ses paroles comme sur un métier à tisser.

— Et rappelez-vous comment, dit-il, lorsqu'il pénétra dans un certain État à l'époque de la cueillette du coton, ses ennemis avaient comploté de lui ôter la vie. Et n'oubliez pas comment, au cours de son voyage, il fut arrêté par un étrange personnage dont il était impossible de lire sur ses traits grêlés, s'il était Blanc ou Noir... Pour les uns, c'était un Grec. Pour d'autres, un Mongol. Pour d'autres, un mulâtre, et pour d'autres enfin un Blanc envoyé de Dieu, tout simplement. Quoi qu'il en soit, nous ne devons pas écarter l'hypothèse d'un émissaire direct d'en haut – ah, certes ! – et rappelez-vous la brusque apparition de ce personnage, et son avertissement qui fit sursauter le fondateur et son cheval ; il dit au fondateur de laisser là sur la route cheval et boghei et de se diriger sans plus tarder vers une certaine hutte ; puis il disparut sans bruit, à tel point, mes jeunes amis, que le fondateur en vint à douter de son existence. Et vous savez comment le grand homme a poursuivi dans le crépuscule, perplexe mais toujours résolu tandis qu'il approchait de la ville. Il était perdu, perdu dans une rêverie qui fut interrompue par la détonation du premier fusil, puis la salve presque fatale qui lui plissa le crâne – oh, là, là ! – et le laissa anéanti et apparemment sans vie.

« J'ai entendu la suite du récit de sa propre bouche : il reprit conscience alors qu'ils étaient encore penchés sur lui à contempler leur forfait, et il resta étendu à se mordre le cœur de peur que les autres l'entendent et remédient à leur échec par un « coup de grâce », comme diraient les Français. Ha ! et je suis sûr que chacun d'entre vous a véritablement vécu avec lui sa fuite, dit-il, paraissant me regarder droit dans mes yeux mouillés de larmes. Vous vous êtes éveillés quand il s'est éveillé ; vous vous êtes réjouis quand il s'est réjoui en les voyant s'en aller sans lui faire plus de mal ; vous vous êtes levés avec lui ; vous avez vu avec ses yeux les multiples empreintes de leurs pas et les douilles tombées dans la poussière

autour de l'emplacement de son corps. Oui, et l'écoulement du sang, incrusté de poussière, froid, mais pas tout à fait mortel. Et avec lui vous vous êtes hâtés, en proie au doute, vers cette hutte désignée par l'étranger, où il rencontra ce Noir en apparence dément... Vous vous rappelez ce vieil énergumène, la risée des enfants sur la place publique, âgé, le visage comique, rusé, la tête en coton. Et cependant, c'est lui qui pansa vos blessures avec les blessures du fondateur. Lui, le vieil esclave, révélant une connaissance stupéfiante de ces questions, la *germologie* et la *scabologie*, ha ! ha ! comme il disait ; et ses mains, quelle agilité juvénile elles avaient ! Car il rasa notre crâne, nettoya notre blessure et la banda adroitement avec des pansements volés dans la maison d'un des meneurs de la foule, qui ne se doutait de rien, ha !

« Et ensuite, rappelez-vous, vous vous êtes enfoncés avec le fondateur, le chef, dans la magie noire de la fuite, guidés, tout d'abord, mieux même, initiés, par cet homme en apparence dément, qui avait acquis son savoir-faire en esclavage. Vous êtes partis avec le fondateur au cœur de la nuit, je le sais. Vous vous êtes coulés sans bruit le long du fleuve, piqués par les moustiques, hués par les hiboux, frôlés par les chauves-souris, environnés de serpents qui grouillaient bruyamment sur les rochers, la boue et la fièvre, les ténèbres et les gémissements. Vous êtes restés toute la journée suivante dans la hutte où dormaient treize personnes dans trois petites pièces, cachés jusqu'à la nuit dans la cheminée, noirs de toute la suie et les cendres – ha ! ha ! –, gardés par la mère-grand qui sommeillait près du foyer apparemment sans feu. Vous êtes apparus dans les ténèbres, et quand les autres sont revenus avec leurs chiens bruyants, ils ont cru qu'elle était devenue folle. Mais elle savait, elle savait ! Elle connaissait le feu ! Elle connaissait le feu ! Elle connaissait le feu qui brûle sans consumer ! Mon Dieu, oui !

— Mon Dieu, oui ! répondit une voix de femme, et cette exclamation consolida en moi la vision qu'il voulait imposer.

— Et vous êtes partis avec lui le matin, cachés dans une charretée de coton, au beau milieu du moutonnement, où vous aspiriez l'air chaud par le canon du fusil dont vous vous étiez munis en cas d'urgence ; les cartouches, dont Dieu merci, l'utilisation ne se révéla pas nécessaire, tenues en éventail, prêtes à l'emploi, entre les doigts écartés de votre main. Et vous êtes entrés dans cette ville avec lui, et la première nuit, vous avez été cachés par l'amical aristocrate, et la nuit suivante, par le forgeron blanc qui ne nourrissait pas de haine – surprenantes contradictions des profondeurs. Vous échappiez, oui, aidés par ceux qui vous connaissaient et ceux qui ne vous connaissaient pas. Car les uns aidèrent aussitôt qu'ils le virent ; d'autres aidèrent même sans cela, Noirs et Blancs. Mais le plus

souvent, ce furent les nôtres qui aidèrent, parce que vous étiez des leurs et que nous avons toujours assisté les nôtres. Et ainsi, mes jeunes amis, mes frères et mes sœurs, vous êtes allés avec lui, vous êtes entrés et sortis de huttes, de nuit et à l'aube, par les marécages et les collines. Toujours plus avant, vous êtes passés de main noire en main noire, avec quelques mains blanches ; et toutes ces mains façonnaient la liberté du fondateur et notre propre liberté comme des voix modelant un chant profondément ressenti. Et vous, chacun d'entre vous, étiez avec lui. Ah, comme vous le savez, car c'est vous qui avez fui vers la liberté. Ah, oui, et vous connaissez l'histoire.

Je le vis se reposer à présent, illuminant la chapelle de son regard radieux, son énorme tête se tournant de tous côtés comme un phare, sa voix répercutée encore en écho tandis que je luttais contre mon émotion. Pour la première fois, l'évocation du fondateur m'avait attristé, et il me sembla que le campus s'éloignait de moi dans une fuite rapide, comme l'effacement d'un rêve lorsque le sommeil est coupé en deux. À côté de moi, les yeux de mon voisin étaient inondés d'un flot de larmes qui déformaient sa vision ; et ses traits demeuraient rigides comme s'il était en proie à un combat intérieur. Le gros homme maniait l'assemblée tout entière sans le moindre semblant d'effort. Il paraissait parfaitement calme, à l'abri derrière ses lunettes à verres fumés, ne laissant qu'à son visage mobile le soin de mettre en gestes son drame oral. Je poussai le coude du garçon à côté de moi.

— Qui c'est ? murmurai-je.

Il me lança un regard contrarié, presque scandalisé.

— Le Révérend Homer A. Barbee, Chicago, dit-il.

À ce moment, l'orateur, le bras appuyé sur le lutrin, se tourna vers le Dr Bledsoe :

— Vous avez entendu le lumineux commencement de cette belle histoire, mes amis. Mais il y a le funèbre dénouement, et peut-être dans une large mesure, le côté le plus enrichissant. Le coucher de ce glorieux fils du matin.

Il se tourna vers le Dr Bledsoe.

— Ce fut un jour fatal, Dr Bledsoe, monsieur, si je puis vous le rappeler, car nous étions là. Oh oui, mes jeunes amis, dit-il, se retournant pour nous faire face, avec un triste et fier sourire.

— Je le connaissais bien et je l'aimais et j'étais là.

— Nous avons voyagé dans plusieurs États auxquels il apportait le message. Le peuple était venu écouter le prophète, la multitude avait répondu. Les gens à la mode d'autrefois ; les femmes en tablier, avec leurs amples jupons de calicot et de guingan ; les hommes en blouses et pantalons d'alpaga rapiécés : une mer de visages levés et intrigués, les yeux attentifs sous les vieux chapeaux de paille bosselés et les

capotes de soleil avachies. Ceux qui étaient venus avec un attelage de bœufs et de mules, ou qui avaient parcouru de longues distances à pied. C'était le mois de septembre ; il faisait un froid hors de saison. Il avait fait entrer les mots de paix et de confiance dans leurs âmes troublées, il avait placé une étoile devant eux et nous allions vers d'autres théâtres, toujours porteurs du message.

« Ah, ces jours de voyage ininterrompu, ces jours de jeunesse, ces jours de printemps ; jours d'espérance, fertiles, fleuris, ensoleillés. Ah oui, ces jours indescriptiblement glorieux, où le fondateur construisait le rêve, non seulement ici, dans cette vallée stérile, mais là-bas d'un bout à l'autre du pays, faisait lentement pénétrer le rêve dans le cœur des gens. Il dressait l'échafaudage d'une nation. Répandait à profusion son message qui tombait comme de la semence sur un sol en friche ; se sacrifiait, luttait, pardonnait à ses ennemis des deux couleurs, oh oui, il en avait, des deux couleurs. Mais il allait de l'avant, plein de l'importance de son message, plein de sa mission sacrée. Et dans son zèle, peut-être dans son orgueil de mortel, il refusait de tenir compte de l'avis de son médecin. Je revois en esprit la funeste atmosphère de cette salle pleine à craquer : le fondateur tient l'auditoire dans la douce paume de son éloquence, le berce, l'apaise, l'instruit ; et là en bas, les visages extasiés, rougis par le rayonnement du gros poêle pansu, viraient à présent au rouge cerise à la chaleur de sa parole ; oui, les gens sous le charme, subjugués par l'impérieuse vérité de son message. Et j'entends encore aujourd'hui le grand silence frémissant comme sa voix atteignait la fin d'une puissante période ; soudain, l'un des auditeurs, un homme à tête chenue, bondit sur ses pieds en criant : « Dites-nous ce qu'il faut faire, monsieur ! Pour l'amour de Dieu, dites-le-nous ! Dites-le-nous, au nom du fils qu'ils m'ont arraché la semaine dernière ! » Et d'un bout à l'autre de la salle, les voix s'élèvent, implorant : « Dites-nous ! Dites-nous ! Et les larmes empêchent soudain le fondateur de parler. »

La voix du vieux Barbee résonna ; tout d'un coup, il commença à se déplacer sur la scène, d'une façon lourde et gauche, mimant ses paroles. Et je regardai, saisi d'une fascination nauséuse : je connaissais en partie l'histoire, et cependant une partie de moi-même luttait contre la tristesse de son inévitable conclusion.

— Et le fondateur fait une pause, puis s'avance, ses yeux répandant sa grande émotion. Le bras levé, il commence à répondre et chancelle. L'agitation est à son comble. Nous nous élançons vers lui et l'emmenons.

« L'auditoire tout entier se lève, consterné. Tout n'est que terreur et tumulte, gémississement et soupir. Soudain, tel un coup de tonnerre, j'entends résonner la voix du Dr Bledsoe ; c'est un coup de fouet, plein d'autorité, un chant d'espoir. Et tandis que nous allongeons le

fondateur sur un banc pour qu'il se repose, j'entends le Dr Bledsoe marteler la mesure à coups puissants sur l'estrade creuse, commander non avec des mots mais avec les grandes sonorités profondes de sa magnifique basse – oh, quel chanteur il était ! quel chanteur n'est-il pas encore aujourd'hui ! – et les gens s'immobilisent, se calment, et avec lui se mettent à chanter pour conjurer l'effondrement de leur géant. Chantent leurs longs chants noirs de sang et d'ossements :

Que sorte l'Espoir !

De l'épreuve et de la douleur :

Que sorte la Foi !

De l'humilité et de l'absurdité :

Que sorte l'Endurance !

Du combat incessant dans les ténèbres :

Que sorte le Triomphe !...

« Ha ! cria Barbee en frappant des mains. Ha ! Chantant verset après verset, jusqu'à ce que le guide revînt à la vie (il claque et claque dans ses mains).

« S'adressât à eux :

« (Clac !) Mon Dieu, mon Dieu ! Les assurât que... (Clac !) Que... (Clac !) Qu'il était seulement fatigué de ses efforts incessants. (Clac !) Oui, ensuite il les congédie, chacun va son chemin le cœur en fête, chacun reçoit, à son départ, une poignée de main fraternelle...

J'observais Barbee décrire un demi-cercle, les lèvres serrées, le visage en proie à l'émotion, les paumes de ses mains se joignant sans produire de son.

— Ah, ces jours où il cultivait ses champs grandioses, ces jours où il regardait les récoltes prendre et pousser, ces jours de jeunesse, d'été, inondés de soleil...

La voix de Barbee s'étouffa de nostalgie. Pendant qu'il poussait de profonds soupirs, la chapelle se retint de respirer. Puis je le vis exhiber un mouchoir blanc comme neige, ôter ses verres sombres et se frotter les yeux, et dans l'isolement grandissant où je me trouvais, j'observai dans le lointain les hommes sur les sièges d'honneur remuer lentement leurs têtes ensorcelées. Puis la voix de Barbee reprit, désincarnée à présent, et ce fut comme s'il ne s'était jamais arrêté, comme si ses paroles, se répercutant en nous, avaient continué de jaillir en cadence bien que leur source se fût un instant tarie :

— Oh oui, mes jeunes amis, oh oui, poursuivit-il avec une profonde tristesse. L'espoir de l'homme peut mettre de vives couleurs à un tableau, peut transformer un vautour qui prend son vol en aigle plein de noblesse ou en gémissante colombe. Oh, certes, mais moi, je savais, cria-t-il, me faisant sursauter. En dépit de ce grand espoir angoissé qui vivait en moi, je savais – je savais que le grand esprit était sur le déclin, approchait de son hiver solitaire ; le grand soleil se couchait.

Car il nous est parfois donné de savoir ces choses... Et je titubais sous le terrifiant fardeau de cette connaissance, et je me maudissais de le porter. Mais tel était l'enthousiasme du fondateur – oh, oui ! – que, tandis que nous volions de ville en ville dans les provinces, pendant le glorieux été de la Saint-Martin, j'eus tôt fait d'oublier. Et alors... Et alors... et... alors...

J'écoutai sa voix se muer en chuchotement. Il avait les mains étendues comme s'il entraînait un orchestre dans les profondeurs d'un diminuendo final. Puis sa voix s'éleva de nouveau, vive, presque normale et prosaïque, précipitée :

— Je me rappelle le départ du train, comme il paraissait gémir en entamant l'abrupte montée dans la montagne. Il faisait froid. Le gel façonnait des arabesques de glace sur le bord des fenêtres. Et le sifflement du train était interminable et solitaire, un soupir échappé des profondeurs de la montagne.

« Dans la voiture de tête, dans le wagon Pullman que lui avait assigné le chef de train lui-même, le Guide avait un repos agité. Une maladie aussi subite que mystérieuse l'avait terrassé. Et, malgré mon angoisse intérieure, je savais que l'astre se couchait, car les cieux eux-mêmes portaient en eux cette connaissance. La course folle du train, le cliquetis des roues sur l'acier. Je regardais par la vitre givrée, il m'en souvient, et vis se dessiner la grande étoile Polaire, puis je la perdus, comme si le ciel avait fermé son œil. Le train épousait la courbe de la montagne, la machine bondissait comme un grand chien de meute noir, parallèle aux wagons de queue dangereusement inclinés, nous lançant toujours plus haut dans un halètement de pâle vapeur blanche. Et bientôt le ciel fut noir, sans lune...

Tandis que son « lu-u-une » se répercutait en écho dans la chapelle, il étala le menton sur sa poitrine au point de masquer son col blanc ; il devint une silhouette noire homogène, et j'entendais le bruit de forge de sa respiration.

— On eût dit que les constellations elles-mêmes n'ignoraient pas la douleur qui nous menaçait, claironna-t-il, la tête levée vers le plafond, de toute la force de sa voix. Car sur cette grande vaste étendue d'obscurité lugubre jaillit, tel un joyau une étoile solitaire, et je vis sa lueur tremblotante, bientôt effacée ; puis elle disparut en rayant la joue de ce ciel noir d'encre comme une larme solitaire et rebelle...

Il secoua la tête avec beaucoup d'émotion, ses lèvres se pincèrent tandis qu'il gémissait « Mmmm... », se tournant vers le Dr Bledsoe mais, semble-t-il, sans le voir tout à fait.

— À cet instant fatal... Mmmm, j'étais assis près de votre grand président... Mmmm ! Il était plongé dans la méditation pendant que nous attendions le verdict des hommes de science, et il me dit, parlant de ce corps céleste mourant : « Barbee, mon ami, vous avez vu ? » Et

je répondis : « Oui, docteur, j'ai vu. » Et sur nos gorges nous sentions déjà les mains glacées de la douleur. Et je dis au Dr Bledsoe : « Prions. » Et nous nous agenouillâmes sur la surface vacillante, et nos paroles étaient moins des prières que des bruits de douleur muette et terrifiante. Et c'est alors, au moment même où nous nous relevions, que nous vîmes le médecin s'avancer avec nous. Retenant notre respiration, nous scrutâmes les traits vides et sans expression de l'homme de science, demandant de tout notre être : « Nous apportez-vous l'espoir ou le malheur ? » Et c'est alors qu'il nous informa sur-le-champ que le guide approchait de sa fin...

« C'était dit, le coup fatal était tombé, nous étions paralysés, mais le fondateur était encore parmi nous pour le moment, il était encore le chef. Et, de tous les hommes qui faisaient partie du voyage, il envoya chercher celui qui est assis là devant vous, et moi, comme homme de Dieu. Mais il voulait surtout son ami des conférences de minuit, son camarade de maintes batailles, qui, tout au long des fatigantes années, était demeuré inébranlable, dans la défaite comme dans la victoire.

« Je le vois encore aujourd'hui, le sombre couloir faiblement éclairé, et la démarche vacillante du Dr Bledsoe devant moi. À la porte, le porteur et le chef de train, un homme noir et un homme blanc du Sud, tous deux en larmes. Tous deux pleurant à chaudes larmes. Et il leva les yeux quand nous entrâmes, ses grands yeux résignés mais toujours fulgurants de noblesse et de courage, se détachant sur le blanc de l'oreiller. Et il regarda son ami et sourit. Un chaleureux sourire à l'adresse de son vieux briscard, son loyal défenseur, son adjoint, ce merveilleux chanteur des vieilles chansons qui lui avait redonné courage aux heures de détresse et de découragement, qui, en chantant les vieilles mélodies familières, avait apaisé les doutes et les craintes de la multitude, celui qui avait rallié les ignorants, les craintifs et les méfiants, la foule des hommes encore enveloppés dans les haillons de l'esclavage ; lui, là, votre guide, qui calma les enfants de la tempête. Et en levant les yeux sur son compagnon, le fondateur sourit. Et tendant sa main vers son ami et compagnon comme je tends à présent la main vers vous, il dit : « Venez plus près. Venez plus près. »

« Et il s'approcha jusqu'à toucher la couchette, et la lumière oblique éclairait son épaule tandis qu'il s'agenouillait près de lui. Et la main tendue le toucha doucement et il dit : « Maintenant, vous devez reprendre le fardeau. Guidez-les le reste du chemin. » Et oh, le cri de ce train et la douleur trop forte pour les larmes !

« Quand le train atteignit le sommet de la montagne, il n'était plus avec nous. Et tandis que le train amorçait la descente, il nous avait quittés.

« C'était devenu un vrai train de souffrance. Le Dr Bledsoe restait

assis, l'esprit las, le cœur lourd. Que devait-il faire ? Le guide était mort et lui se trouvait soudain lancé à la tête des troupes comme un cavalier catapulté sur la selle de son général jeté à terre dans une charge. Lancé d'un bond sur le dos de son fougueux cheval d'armes à demi dressé. Ah ! Et cette grande et noble bête noire, l'œil affolé par le vacarme du combat, se sentant perdue donne déjà de brusques saccades. Quel ordre donner ? Allait-il retourner avec son fardeau vers la terre natale où déjà les lignes de priorité envoyaient, annonçaient, communiquaient avec une hâte fébrile le funèbre message ? Allait-il changer de direction et accompagner le soldat tombé, le long de la froide inhospitalière montagne, jusqu'à cette vallée natale ? Retourner avec les chers yeux ternis, la ferme main, immobile, la magnifique voix, silencieuse, le Guide, devenu marbre ? Retourner vers la tiède vallée, vers les vertes terres qu'il ne pourrait plus éclairer de sa vision mortelle ? Allait-il poursuivre la vision du Guide bien que celui-ci ait maintenant disparu ?

« Ah, bien sûr, vous connaissez l'histoire : comme il a porté le corps dans la cité inconnue, et le discours qu'il a prononcé tandis que son Guide reposait sur son lit de parade, et quand la triste nouvelle se répandit, on décréta un jour de deuil pour toute la municipalité. Oh, et riches et pauvres, Noirs et Blancs, faibles et puissants, jeunes et vieux, tous vinrent rendre hommage, beaucoup ne comprenant la valeur du Guide et leur perte qu'à présent, devant son trépas. Et, sa mission accomplie, le Dr Bledsoe est retourné, passant la nuit en douloureuses prières avec son ami dans un humble fourgon ; et les gens présentaient leurs respects, aux arrêts dans les gares... Un train lent. Un train douloureux. Et tout au long de la ligne, par monts et vallées, au gré des rails et de leur route fatale, les gens étaient unis dans ce deuil qui les frappait tous, et comme les froids rails d'acier, étaient cloués à leur affliction. Oh, quel triste départ !

« Et quelle arrivée plus triste encore ! Voyez avec moi, mes jeunes amis, entendez avec moi : les lamentations et les larmes de ceux qui partageaient ses travaux. Leur doux Guide était revenu vers eux, froid comme marbre dans l'immobilité métallique de la mort. Celui qui les avait quittés, plein de vie, dans la fleur de l'âge, qui avait allumé en eux la flamme et la lumière, revenait à eux, aussi froid qu'une statue de bronze. Oh, le désespoir, mes jeunes amis. Le noir désespoir des hommes noirs ! Je les revois errer sur ce sol, où chaque brique, chaque oiseau, chaque brin d'herbe, rappelait un souvenir précieux ; et chaque souvenir était un coup de marteau qui enfonceait les pointes émoussées de leur douleur. Oh, oui, certains d'entre eux aujourd'hui sont ici, grisonnants, à vos côtés, toujours voués à sa vision, toujours occupés à travailler la vigne. Mais à cette époque-là, le cercueil drapé de noir exposé parmi eux en grande cérémonie – souvenir

inéluctable –, ils sentaient que la noire nuit de l'esclavage s'abattait de nouveau sur eux. Ils percevaient cette vieille puanteur répugnante des ténèbres, cette vieille odeur d'esclavage, plus nauséabonde que la puante vapeur de la blanche mort. Leur douce lumière enfermée dans un cercueil drapé de noir, leur soleil majestueux disparu soudain derrière un nuage.

« Oh, le triste son des clairons pleureurs ! Je les entends encore, postés aux quatre coins du campus, sonner l'extinction des feux pour le général tombé ; annoncer inlassablement la triste nouvelle, se conter sans fin, de l'un à l'autre, la triste révélation, comme s'ils ne pouvaient la croire, la comprendre ou l'accepter. Ces clairons pleuraient comme un groupe de tendres femmes pleurant l'être aimé. Et les gens venaient chanter les vieilles mélodies et exprimer leur indicible douleur. Noir, noir, noir ! Des hommes noirs dans un deuil plus noir encore, le crêpe funéraire accroché à leurs cœurs dépouillés, des Noirs qui chantent sans honte leurs chants populaires noirs exprimant l'affliction, qui marchent d'un pas lourd de douleur, remplissent les allées sinueuses de leur multitude, pleurent et se lamentent sous les arbres éplorés – et le sourd murmure de leurs voix basses évoque les gémissements des vents dans un désert. Finalement, ils se rassemblèrent sur le flanc de la colline ; et à perte de vue – à travers les larmes – on les voyait, debout, tête baissée, et ils chantaient.

« Puis, le silence. Le trou solitaire comblé de fleurs poignantes. Les douze mains gantées de blanc raidies sur les cordages de soie, dans l'attente. Ce silence impressionnant. Les dernières paroles sont prononcées. Une églantine solitaire, jetée en signe d'adieu, éclate lentement, et ses pétales, sur le cercueil abaissé à regret, se répandent tels des flocons de neige. Puis c'est la mise en terre ; le retour à l'ancienne poussière ; le retour à la froide argile noire... mère... de nous tous.

Barbee fit une pause et le silence était si absolu que j'entendais à l'autre bout du campus les machines de la station génératrice faire palpiter la nuit comme un pouls en émoi. Quelque part dans l'assistance, une voix de vieille femme entonna une lamentation plaintive ; la naissance d'un chant triste, informulé, qui s'étouffa mort-né dans un sanglot.

Barbee se tenait debout, la tête rejetée en arrière, les bras raides le long du corps, les poings serrés comme s'il luttait désespérément pour rester maître de ses émotions. Le Dr Bledsoe était assis le visage dans les mains. Près de moi, quelqu'un se moucha. Barbee, tout chancelant, fit un pas en avant.

— Oh, oui, oh, oui, dit-il. Oh, oui. Cela aussi fait partie de la glorieuse histoire. Mais voyez-y non pas une mort, mais une naissance.

Une graine exceptionnelle a été plantée. Une graine qui a continué à donner naissance à ses fruits à la saison aussi sûrement que si le grand créateur avait été ressuscité. Oui, en un sens, il s'agit bien de cela, sinon dans la chair, du moins en esprit. Et même dans la chair, en un sens. Car, votre guide actuel n'est-il pas devenu son représentant vivant, sa présence physique ? Regardez autour de vous si vous en doutez. Mes jeunes amis, mes chers jeunes amis ! Comment vous exprimer quel genre d'homme est celui qui vous conduit ? Comment vous faire saisir à quel point il a tenu son engagement à l'égard du fondateur, à quel degré de conscience il atteint dans sa charge ?

« Tout d'abord, vous devez imaginer ce qu'était alors l'école. Une grande institution déjà, c'est certain ; mais les bâtiments étaient alors au nombre de huit, vingt sont aujourd'hui sur pied ; le corps des professeurs comptait cinquante membres, il en compte aujourd'hui deux cents ; les étudiants n'étaient guère que quelques centaines, vous êtes aujourd'hui, me dit-on, trois mille. Et là où vous avez à présent des routes asphaltées pour le passage de pneus, il y avait alors des routes empierrées pour le passage d'équipages de bœufs ou de mules, de charrettes tirées par des chevaux. Je ne trouve pas les mots pour vous dire toutes les émotions que firent naître en mon cœur ce retour dans cette grande institution après tant d'années, cette promenade à travers sa profusion de verdure, son domaine fécond et son campus embaumé. Ah ! Et la merveilleuse station qui fournit la force motrice sur une surface plus grande que beaucoup de villes conduite entièrement par des mains noires. C'est ainsi, mes jeunes amis, que la lumière du fondateur continue de briller. Votre guide a tenu sa promesse au centuple. Par cet éloge, je ne fais que lui rendre son dû, car il est le coarchitecte d'une grande et noble entreprise. Il est le digne successeur de son grand ami et ce n'est pas par hasard que sa grande et intelligente direction a fait de lui notre principal homme politique. La grandeur qu'il incarne est digne de votre imitation. Je vous le dis, modelez-vous sur lui. Aspirez, chacun de vous, à marcher quelque jour sur ses traces. Il y a encore de grands exploits à accomplir. Car nous sommes un peuple jeune, même s'il s'élève vite. Des légendes doivent encore être créées. N'ayez pas peur de vous charger des fardeaux de votre guide, et l'œuvre du fondateur sera de gloire éternelle, et l'histoire de la race, une saga de triomphes sans cesse grandissants.

Barbee avait à présent les bras étendus, un regard rayonnant posé sur l'assistance, son corps de Bouddha immobile comme un galet d'onyx. Il y eut des reniflements dans toute la chapelle, des murmures d'admiration et je me sentis plus perdu que jamais. Pendant quelques minutes, Barbee m'avait fait voir la vision et maintenant, je savais que mon départ du campus serait une véritable vivisection. Je le regardai

baissai les bras et retourner à sa chaise, à pas lents, la tête penchée comme s'il écoutait une musique lointaine. J'avais baissé la tête pour m'essuyer les yeux, quand j'entendis s'élever le soupir bouleversé.

Je relevai la tête et vis deux des administrateurs blancs traverser rapidement l'estrade et gagner l'endroit où Barbee s'empêtrait dans les jambes du Dr Bledsoe. Le vieil homme glissa en avant sur ses mains et ses genoux ; les deux Blancs le prirent aux aisselles ; ils le relevèrent et je vis alors l'un des deux hommes se baisser, ramasser quelque chose sur le plancher et le lui mettre dans les mains. C'est lorsqu'il leva la tête que je compris. L'espace d'un éclair, entre le geste et le scintillement opaque des lunettes, je vis le clignotement d'yeux privés de vue. Homer A. Barbee était aveugle.

Lui adressant des excuses, le Dr Bledsoe l'aida à se rasseoir. Puis comme le vieil homme s'appuyait sur le dossier, un sourire sur les lèvres, le Dr Bledsoe s'avança jusqu'au bord de l'estrade et leva les bras. Je fermai les yeux en entendant le gémissement profond qui jaillissait de lui et le crescendo des étudiants qui, ensemble, se joignaient à lui. Cette fois, c'était de la musique sincèrement sentie, interprétée non pour les hôtes, mais pour eux-mêmes. Un chant d'espoir et d'exaltation. J'avais envie de me ruer hors du bâtiment, mais je n'osais pas. Je restai assis, raide et droit, soutenu par le banc si dur, comptant sur lui comme sur une forme d'espoir.

Il m'était impossible de regarder le Dr Bledsoe à présent, car le vieux Barbee m'avait à la fois fait sentir et accepter ma culpabilité. Car toute action qui mettait en danger, même involontairement, la continuité du rêve, était un acte de trahison.

Je n'écoutai pas l'orateur suivant, un grand homme blanc qui n'arrêtait pas de se tamponner les yeux avec un mouchoir et répétait sans fin ses phrases d'une voix indistincte chargée d'émotivité. Puis l'orchestre joua des extraits de la *Symphonie du Nouveau Monde* de Dvorak, et j'entendais retentir avec insistance à travers son thème dominant, « Balance-toi doucement, doux Charlot », le cantique préféré de ma mère et de mon grand-père. C'était plus que je n'en pouvais supporter : avant que l'orateur suivant prît la parole, j'affrontai les airs désapprobateurs des professeurs et des matrones et, passant en hâte devant eux, je sortis dans la nuit.

Un merle moqueur trilla une note de son perchoir, sur la main du fondateur baigné de lune, et donna de petits coups saccadés de sa queue ivre de lune sur la tête de l'esclave agenouillé à jamais. Je remontai l'allée sombre, et l'entendis siffler derrière moi. Les lampadaires jetaient un éclat étincelant sur le rêve du campus éclairé par la lune, chaque lumière sereine dans sa cage d'ombres.

J'aurais bien pu attendre la fin du service, car je n'étais pas loin quand j'entendis, vagues puis éclatantes, les notes de l'orchestre qui

attaquait une marche, suivies d'une explosion de voix, tandis que les étudiants sortaient en file dans la nuit. En proie à un sentiment de terreur, je me dirigeai vers le bâtiment administratif, et parvenu sur le seuil, je m'arrêtai dans l'ombre. Mon esprit s'agitait comme les phalènes autour du lampadaire qui projetait des ombres sur le talus d'herbe au-dessous de moi. Je voulais à présent avoir ma vraie entrevue avec le Dr Bledsoe et c'est avec irritation que je me remémorai le discours de Barbee. Avec de telles paroles présentes à son esprit, j'étais sûr que le Dr Bledsoe serait bien moins réceptif à mes suppliques. J'attendais sur le seuil plongé dans l'obscurité et j'essayais de sonder mon avenir dans le cas d'une expulsion. Où irais-je, que ferais-je ? Comment pourrais-je jamais retourner chez moi ?

CHAPITRE VI

Descendant la pente herbeuse au-dessous de moi, les garçons se dirigeaient vers leurs dortoirs ; ils paraissaient loin de moi déjà, étrangers, et chaque forme noyée d'ombre semblait largement supérieure à moi, qu'une certaine faute avait jeté dans les ténèbres et écarté de toutes les choses de valeur propres à vous inspirer. J'écoutai un groupe chanter à l'unisson tranquillement en passant. L'odeur du pain frais que l'on préparait dans la boulangerie flotta jusqu'à moi. Le bon pain blanc du petit déjeuner ; les petits pains dégouttant de beurre jaune que j'avais si souvent glissés dans ma poche pour les déguster plus tard dans ma chambre avec de la confiture de mûres sauvages de chez moi.

Des lumières commencèrent à s'allumer dans les dortoirs des filles, comme l'éclatement de graines lumineuses lancées à toute volée par une main invisible. Des autos passèrent. Je vis s'approcher un groupe de vieilles femmes qui habitaient en ville. L'une d'entre elles se servait d'une canne, dont elle donnait de temps en temps de petits coups sourds sur l'allée comme une aveugle. Des bribes de leur conversation me parvinrent : elles commentaient avec enthousiasme le discours de Barbee, elles évoquaient l'époque du fondateur, leurs voix chevrotantes bâtissant et brochant son histoire. Puis dans la longue avenue bordée d'arbres, je vis s'approcher la Cadillac bien connue et je me précipitai dans le bâtiment, en proie à une panique soudaine. Je n'avais pas fait deux pas que je ressortais en toute hâte dans la nuit. Je ne pouvais pas supporter d'affronter le Dr Bledsoe tout de suite. J'étais au bord du tremblement quand je me retrouvai derrière un groupe de garçons qui remontaient l'allée. Ils discutaient un point avec chaleur, mais j'étais trop troublé pour écouter et je me contentai de suivre leurs ombres ; je remarquai la faible lueur de leurs chaussures cirées dans les rayons des lampadaires. Les garçons pénétrèrent probablement dans leur pavillon pendant que j'essayais toujours de formuler ce que je dirais au Dr Bledsoe, car je me retrouvai tout à coup de l'autre côté des grilles du campus, en train de descendre la route. Je fis demi-tour et revins vers le bâtiment en courant.

Quand j'entrai, il se frottait le cou avec un mouchoir au liseré bleu.

La lampe voilée d'un abat-jour accrochait les verres de ses lunettes, laissant dans l'ombre la moitié de son large visage, tandis que ses poings serrés se tendaient et surgissaient à la lumière devant lui. Je m'arrêtai, hésitant à la porte, et je pris tout à coup conscience du lourd mobilier ancien, des reliques de l'époque du fondateur, photographies-portraits encadrées et plaques en relief de présidents et d'industriels, hommes de pouvoir – fixées sur les murs comme des trophées ou des emblèmes héraldiques.

— Entrez, dit-il, de la pénombre. Puis je le vis bouger, la tête en avant, les yeux ardents.

Il commença sur le mode bénin, comme s'il plaisantait avec calme, ce qui me décontenança.

— Garçon, dit-il, je crois comprendre que vous ne vous êtes pas contenté de conduire Mr. Norton au quartier des cases, mais que vous avez poussé jusqu'à ce cloaque, le Golden Day.

C'était une affirmation, pas une question. Je ne dis rien et il me lança le même regard stupéfait et bénin. Barbee avait-il aidé Mr. Norton à l'adoucir ?

— Non, dit-il, ce n'était pas suffisant de l'emmener aux cases, il fallait faire le tour complet, lui administrer toute la dose. C'est bien cela ?

— Non, monsieur... Je veux dire qu'il était malade, monsieur, dis-je. Il lui fallait du whisky...

— Et c'était le seul endroit que vous connaissiez, dit-il. Donc, vous y êtes allé parce que vous preniez soin de lui...

— Oui, monsieur.

— Et ce n'est pas tout, dit-il d'une voix à la fois moqueuse et étonnée. Vous l'avez fait sortir et vous l'avez installé sur la galerie-véranda, balcon – bref, peu importe le nom qu'on lui donne aujourd'hui – et vous l'avez présenté au gratin !

— Le gratin ? répétais-je en fronçant les sourcils. Oh – mais il a exigé que je m'arrête, monsieur. Je ne pouvais rien faire...

— Évidemment, dit-il. Évidemment.

— Les cases l'intéressaient, monsieur. Il était surpris qu'il y en eût encore.

— Donc, naturellement, vous vous êtes arrêté, dit-il, inclinant de nouveau la tête.

— Oui, monsieur.

— Oui, et je suppose que la case s'est ouverte et lui a fait l'historique de son existence et tout le commérage de choix ?

Je pris mon élan pour expliquer.

— Jeune homme ! explosa-t-il. Un peu de sérieux ! Et d'abord pourquoi aviez-vous pris cette route ? N'étiez-vous pas au volant ?

— Oui, monsieur.

— Alors, n'avons-nous pas obtenu par nos révérences, nos courbettes, nos humbles prières et nos mensonges, assez de maisons et de routes convenables à lui montrer ? Pensiez-vous que ce Blanc avait fait mille kilomètres, qu'il était venu de New York, Boston et Philadelphie juste pour que vous lui montriez un taudis ? Ne restez pas planté là, dites quelque chose !

— Mais je ne faisais que le conduire, monsieur. Je ne me suis arrêté que pour obéir à son ordre...

— Son ordre ? dit-il. Il vous avait donné un ordre ! Bon sang, les Blancs sont toujours en train de nous donner des ordres, c'est une manie chez eux. Pourquoi n'avez-vous pas inventé une excuse ? Ne pouviez-vous dire qu'ils étaient malades – atteints de petite vérole – ou bien choisir une autre case ? Pourquoi la baraque de ce Trueblood ? Mon Dieu, jeune homme ! Vous êtes noir, vous venez du Sud : avez-vous oublié l'art du mensonge ?

— Le mensonge, monsieur ? Lui mentir, mentir à un membre du conseil d'administration, monsieur ? Moi ?

Il secoua la tête avec une sorte d'angoisse.

— Et moi qui pensais que j'avais choisi un garçon astucieux, dit-il. Ne saviez-vous pas que vous mettiez l'école en danger ?

— Mais j'essayais seulement de lui être agréable...

— Lui être agréable ? Et vous voici en première année à l'université ! Mais enfin, le chenapan noir le plus bête de la région cotonnière sait que la seule façon d'être agréable à un Blanc, c'est de lui raconter un mensonge ! Quelle sorte d'éducation vous donne-t-on ici ? Parlons sérieusement : qui vous a dit de l'emmener là-bas ? dit-il.

— C'est lui, monsieur. Personne d'autre.

— Ne me mentez pas !

— C'est la vérité, monsieur.

— Attention, maintenant : qui vous l'a suggéré ?

— Je le jure, monsieur. Personne ne me l'a dit.

— Nègre, ce n'est pas le moment de mentir. Je ne suis pas un Blanc. Dis-moi la vérité !

On eût dit qu'il m'avait frappé. Je regardai fixement de l'autre côté du bureau et je me disais : il m'a traité de ça !

— Réponds-moi, garçon !

De ça, pensai-je, en remarquant la pulsation d'une veine qui se gonflait entre ses yeux. Je répétais en moi-même : il m'a traité de ça.

— Je n'ai pas l'intention de vous mentir, monsieur, dis-je.

— Alors, qui était ce malade avec qui vous avez parlé ?

— Je ne l'avais jamais vu, monsieur.

— Que disait-il ?

— Je ne me rappelle pas tout, marmottai-je. Il divaguait.

— Parle franchement. Qu'a-t-il dit ?

— Il croit qu'il a vécu en France et qu'il est un grand docteur...

— Continue.

— Il disait que je croyais que le Blanc avait raison, dis-je.

— Quoi ? Tout à coup son visage se creusa et se crispa comme la surface d'une eau sombre. Et tu le crois, n'est-ce pas ? dit le Dr Bledsoe, étouffant un mauvais rire. Eh bien, tu le crois ou non ?

Je ne répondis pas. Je pensais : toi, toi.

— Qui était-ce ? L'avais-tu déjà vu ?

— Non, monsieur.

— Était-il nordiste ou sudiste ?

— Je ne sais pas, monsieur.

Il tapa sur son bureau.

— Et c'est une université pour les Noirs ! Jeune homme, que saistu, à part causer en une demi-heure la ruine d'une institution qu'il a fallu plus d'un demi-siècle pour élever ? Parlait-il comme un Nordiste ou comme un Sudiste ?

— Il parlait comme un Blanc, dis-je. Sauf que sa voix avait l'air sudiste, comme les nôtres...

— Il faudra que j'enquête sur lui, dit-il. Un Noir comme ça devrait être tenu sous clef.

Quelque part sur le campus une horloge sonna le quart d'heure et quelque chose en moi parut en assourdir le son. Je me tournai vers lui, désespéré.

— Dr Bledsoe, je regrette infiniment. Je n'avais pas du tout l'intention d'aller là, mais simplement, les choses ont échappé à tout contrôle. Mr. Norton comprend comment c'est arrivé...

— Écoute-moi, garçon, dit-il d'une voix forte. Norton est un homme, et j'en suis un autre ; il peut très bien croire qu'il est satisfait, moi, je sais qu'il n'en est rien. Ton manque de jugeote a causé à l'école un tort incalculable. Au lieu d'élever la race, tu l'as ravalée.

Il me regarda comme si j'avais commis le pire crime qui se pût imaginer.

— Tu ne sais donc pas que nous ne pouvons tolérer ce genre de choses ? Je t'ai donné l'occasion de servir l'un de nos meilleurs amis blancs, un homme qui pouvait faire ta fortune. Mais en échange, tu as traîné la race tout entière dans la boue !

Soudain, il saisit quelque chose sous une pile de papiers, une vieille chaîne de pied datant de l'esclavage, qu'il appelait fièrement un « symbole de notre progrès ».

— Il va falloir te punir, garçon, dit-il. Il n'y a pas de si ni de mais...

— Mais vous avez donné votre parole à Mr. Norton...

— Ne reste pas là à me dire ce que je sais déjà. Peu importe ce que j'ai dit, en tant que chef de cette institution il ne m'est pas possible de laisser passer ça. Garçon, je me débarrasse de toi !

La chose a dû se produire quand le métal a frappé le bureau, car la seconde d'après, je me trouvai penché vers lui, en train de crier avec violence :

— Je le lui dirai ! dis-je. J'irai trouver Mr. Norton et je lui raconterai. Vous nous avez menti à tous deux...

— Quoi ! dit-il. Tu as le culot de me menacer... dans mon propre bureau ?

— Je le lui dirai, criai-je. Je le dirai à tout le monde. Je vous combattrai. Je le jure, je vous combattrai !

— Eh bien, dit-il en se renversant sur son siège. Eh bien, ça, par exemple !

Pendant un instant, il me regarda de haut en bas, et je vis sa tête reculer dans l'ombre ; j'entendis un son aigu, ténu, comme un cri de rage ; puis son visage reparut et je vis son rire. Pendant un moment, je regardai, béant. Puis je fis demi-tour et me dirigeai vers la porte. Je l'entendis lancer entre deux éclats de rire :

— Attends, attends, derrière moi.

Je me retournai. Il parvenait mal à reprendre sa respiration, soutenant son énorme tête à deux mains, tandis que les larmes de rire coulaient le long de son visage.

— Viens, viens, dit-il en ôtant ses lunettes et en s'essuyant les yeux. Viens, fils, dit-il d'une voix amusée et conciliante.

On eût dit que j'étais soumis aux rites initiatiques d'une confrérie, et sans le vouloir, je revins sur mes pas. Il me regarda, toujours en proie au fou rire. Mes yeux brûlaient.

— Mon garçon, tu es vraiment un imbécile, dit-il. Tes Blancs ne t'ont rien appris et le bon sens inné t'a déserté. Qu'est-ce qui vous est arrivé, à vous, jeunes Noirs ? Je croyais que vous aviez compris comment les choses se passent ici. Mais vous ne savez même pas faire la différence entre l'apparence et la réalité. Mon Dieu, haleta-t-il, où va la race ? Enfin, mon garçon, tu peux raconter à qui tu veux – assieds-toi ici... Asseyez-vous, monsieur, c'est un ordre !

Je m'assis à contrecœur, déchiré entre la colère et la fascination, et je m'en voulais de lui obéir.

— Dis-le à qui tu veux, dit-il. Ça m'est égal. Je ne lèverai même pas le petit doigt pour t'en empêcher. Parce que je ne dois rien à personne, fils. Qui, les Noirs ? Les Noirs ne dirigent pas cette école – ou quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs – n'as-tu même pas appris cela ? Non, mon petit, ils ne dirigent pas cette école, les Blancs non plus, d'ailleurs. C'est vrai, ils la soutiennent, mais c'est moi qui la dirige. Moi, j'suis gros et noir, et je dis « oui, m'sieur » aussi fort que le premier négro venu, quand c'est nécessaire, mais je suis toujours le roi ici. Je me fiche pas mal que ça n'en ait pas l'air. La puissance n'a pas besoin de s'étaler. La puissance est sûre de soi, elle ne connaît d'autre garantie,

d'autre aiguillon, d'autre frein, d'autre encouragement, d'autre justification, que ceux qu'elle se donne. Lorsque tu détiens le pouvoir tu le sais. Les Noirs peuvent bien ricaner, et les Blancs crève-la-faim(10) rigoler ! Tels sont les faits, fils. Les seules personnes auxquelles j'affecte d'être agréable sont les gros Blancs, et même eux, je les dirige plus qu'ils ne me dirigent. Ce que tu vois ici, c'est un édifice de puissance, fils, et je suis aux commandes. Réfléchis à ça. Quand tu t'opposes à moi, tu t'opposes à la puissance, à celle des riches Blancs, celle de la nation – c'est-à-dire, celle du gouvernement !

Il fit une pause pour laisser ses propos pénétrer et j'attendis, paralysé par un violent sentiment d'offense.

— Et je vais te dire une chose que tes professeurs de sociologie n'osent pas te dire, dit-il. S'il n'existait pas d'hommes comme moi administrant des écoles comme celle-ci, il n'y aurait pas de Sud. Ni de Nord, d'ailleurs. Non, et il n'y aurait pas de pays – du moins tel qu'il est aujourd'hui. Réfléchis à ça, mon garçon. Il rit. À force de faire des discours et d'étudier, je croyais que vous finiriez par comprendre certaines choses. Mais vous... D'accord, va de l'avant. Vois Norton. Tu découvriras qu'il veut, lui, que tu sois puni. Peut-être ne le sait-il pas, mais c'est vrai. Parce qu'il sait bien que je sais ce qui sert le mieux ses intérêts. Tu es un imbécile de Noir instruit, fils. Ces Blancs ont des journaux, des revues, des radios, des porte-parole pour faire passer leurs idées. S'ils ont envie de dire un mensonge au monde, ils peuvent le dire, et ça devient la vérité ; et si je leur dis que tu mens, ils le diront au monde entier, même si tu prouves que tu dis la vérité. Parce que c'est le genre de mensonge qu'ils ont envie d'entendre...

J'entendis de nouveau le petit rire aigu.

— Tu n'es personne, fils. Tu n'existes pas. Ne le vois-tu pas ? Les Blancs disent à chacun ce qu'il doit penser – sauf à des hommes comme moi. C'est moi qui le leur dis ; c'est ma vie, ça, de dire aux Blancs ce qu'il faut penser des choses que je connais. Ça te choque, pas vrai ? Que veux-tu, c'est comme ça. C'est une sale combine, et ça ne me plaît pas toujours. Mais écoute-moi donc : ce n'est pas moi qui l'ai faite, et je sais que je ne peux rien changer. Mais j'y ai creusé ma place et je n'hésiterais pas à faire pendre tous les Noirs du pays aux grosses branches des arbres avant le matin, si mon maintien était à ce prix.

Il me regardait droit dans les yeux maintenant, la voix grave et sincère comme s'il prononçait une confession, une fantastique révélation que je ne pouvais ni croire ni repousser. Des gouttes de sueur froide coulaient le long de ma colonne vertébrale à la vitesse d'un glacier.

— Ce n'est pas une plaisanterie, fils, je le ferais, dit-il. Il a fallu que je sois ferme et déterminé pour arriver où je suis. Il m'a fallu attendre,

élaborer des plans, faire de la lèche un peu partout... Oui, il a fallu que je fasse le nègre ! dit-il, ajoutant un autre « oui ! » violent.

« Je n'affirme même pas que cela valait la peine, mais maintenant que j'y suis, j'ai l'intention d'y rester. Quand tu as gagné la partie, tu emportes la récompense, tu la gardes et tu en prends soin, il n'y a rien d'autre à faire.

Il haussa les épaules.

— Ça vous vieillit un homme, cette course aux places, fils. Mais vas-y, va raconter ton histoire ; oppose ta vérité à ma vérité, parce que ce que j'ai dit, c'est la vérité, la vérité la plus évidente. Mets-la à l'épreuve, vois ce que ça donne... Quand j'ai démarré, j'étais un jeune gars...

Mais je n'écoutais plus, et je ne voyais rien d'autre que les jeux de lumière sur les cercles métalliques de ses lunettes, qui paraissaient à présent flotter dans l'écœurante mer de ses paroles. La vérité, la vérité, c'était ça la vérité ? Personne parmi mes connaissances, même pas ma propre mère, ne me croirait si j'essayais de la leur dire. Toi non plus, demain, pensai-je, toi non plus... Complètement perdu, je regardais fixement les veines du bureau, puis sans m'arrêter à sa tête, la vitrine de coupes d'amitié derrière sa chaise. Au-dessus de la vitrine, un portrait du fondateur regardait d'un air parfaitement neutre.

— Hou, hou ! dit Bledsoe dans un rire. Tu n'as pas les bras assez longs pour boxer avec moi, fils. Et ça fait des années que je n'ai pas eu vraiment à rogner les ailes à un jeune Noir. Non, dit-il en se levant, ils ne sont plus aussi arrogants qu'autrefois.

Cette fois, j'étais pratiquement incapable de bouger, j'avais le ventre noué et des élancements dans les reins. Mes jambes étaient en caoutchouc. Pendant trois ans, je m'étais considéré comme un homme et en quelques mots il venait de me réduire à l'impuissance d'un nouveau-né. Je me ressaisis...

— Attends, une seconde encore, dit-il, et il me regarda comme un homme qui s'apprête à lancer une pièce de monnaie. Ton caractère me plaît, fils. Tu es batailleur, et j'aime ça ; tu manques de jugement, simplement, encore que cela puisse causer ta perte. C'est pourquoi je suis obligé de te pénaliser, fils. Je sais ce que tu ressens aussi. Tu ne veux pas retourner chez toi, où t'attend l'humiliation, je comprends ça, parce que tu as quelques vagues idées sur la dignité. Malgré moi, des idées de ce genre finissent par s'infiltrer ici, colportées par des professeurs à la noix et les idéalistes éduqués par les Nordistes. Oui, et il y a deux ou trois Blancs qui te soutiennent et tu ne veux pas avoir à les affronter parce qu'il n'y a rien de pire pour un Noir que d'être humilié par des Blancs. J'en connais un bout là-dessus aussi, le vieux docteur, on lui a tapé sur les doigts, on lui a craché d'sus et tout ça. Je ne vais pas chanter cette petite chanson à l'office, mais je sais de quoi

je parle. Ta dignité tu finiras par t'en débarrasser : c'est absurde, ça coûte cher, c'est un drôle de poids mort à traîner. Laisse donc les Blancs se préoccuper de fierté et de dignité – pendant ce temps, tu apprends à connaître ton coin, tu te gagnes du pouvoir, de l'influence, des contacts avec les gens puissants et influents – puis tu restes dans l'ombre et tu t'en sers !

Combien de temps vas-tu rester là et le laisser se moquer de toi, pensais-je, les mains crispées sur le dos de la chaise, combien de temps ?

— Tu es un petit batailleur culotté, fils, dit-il, et la race a besoin de bons lutteurs, énergiques et sans illusions. C'est pourquoi je vais te donner un coup de main – tu vas peut-être avoir l'impression que je te tends la main gauche après t'avoir frappé de la droite – si du moins tu crois que je suis homme à frapper de la droite, ce qu'à coup sûr je ne suis pas. Enfin, passons, c'est à prendre ou à laisser. Je veux que tu passes l'été à New York et que tu mettes ta fierté – et ton argent – de côté. Tu vas là-bas et tu gagnes de quoi payer ta prochaine année d'études, compris ?

Je fis un signe de tête ; j'étais incapable de parler ; violemment agité de tourbillons intérieurs, je me demandais par quel bout le prendre pour mettre d'accord ce qu'il disait avec ce qu'il avait dit...

— Je te donnerai des lettres pour un certain nombre d'amis de l'école ; ils veilleront à te procurer du travail, dit-il. Mais pour le coup, fais travailler tes méninges, ouvre l'œil, mets-toi dans le vent ! Puis, si tout marche bien, peut-être... eh bien, peut-être... ça dépend de toi.

Sa voix s'arrêta. Il était debout, grand, noir, les yeux cerclés, énorme.

— C'est tout, jeune homme, dit-il d'un ton brusque, officiel. Vous avez deux jours pour régler vos affaires.

— Deux jours ?

— Deux jours ! dit-il.

Je descendis l'escalier et remontai l'allée dans l'obscurité. Je m'appliquais à la distinguer du bâtiment quand je fus plié en deux par une violente nausée sous la glycine qui pendait des arbres en lianes noueuses. J'eus l'impression qu'on m'arrachait les entrailles. Quand ce fut apaisé, je levai les yeux et à travers les arbres qui formaient au-dessus de moi une voûte fraîche et majestueuse, je vis une double lune tourbillonnante. Mes yeux n'accommodaient plus. Je me dirigeai vers ma chambre, en me couvrant l'œil d'une main pour éviter de me briser le crâne sur les arbres et les réverbères projetés sur mon chemin. Je continuai ainsi, un goût de bile dans la bouche ; heureusement, il faisait nuit et il n'y avait personne pour voir dans quel état j'étais. Mon estomac était à vif. Dans la paix du campus, jailli on ne sait d'où, le son d'un vieux blues pour guitare joué sur un piano

désaccordé parvint jusqu'à moi, telle une vague paresseuse aux reflets tremblants, tel le sifflement d'un train solitaire répété en écho. De nouveau ma tête bascula, contre un arbre cette fois, et j'entendis le liquide éclabousser les grappes de fleurs.

Quand je pus bouger, ma tête se mit à tourner. Les événements de la journée défilaient. Dans mon esprit, Trueblood, Mr. Norton, le Dr Bledsoe et le Golden Day étaient entraînés dans un tourbillon insensé et surréel. Debout dans l'allée, me tenant toujours l'œil, j'essayais de repousser cette journée, mais chaque fois je butais contre la décision du Dr Bledsoe. Je l'entendais encore dans ma tête, elle était bien réelle et elle était sans appel. Peu importait ma responsabilité dans ce qui était arrivé, je savais que j'allais payer, que je serais renvoyé, et cette seule idée me remuait le couteau dans la plaie. Debout dans l'allée éclairée par la lune, j'essayais de prévoir ses effets, d'imaginer la satisfaction de ceux qui avaient envié ma réussite, la honte et la déception de mes parents. Le temps ne pourrait jamais effacer mon déshonneur. Mes amis blancs seraient dégoûtés et je n'avais garde d'oublier la crainte qui planait sur tous ceux qui se trouvaient privés de la protection de Blancs puissants.

Comment en étais-je arrivé là ? Je n'avais pas dévié d'un pouce du chemin tracé devant moi, j'avais essayé de me couler dans le moule préparé pour moi, j'avais fait à la lettre ce qu'on attendait de moi – et malgré cela, au lieu de gagner la récompense attendue, j'étais là à marcher en titubant et à m'aveugler désespérément un œil afin d'éviter de me fracasser la cervelle contre tel objet familier que ma vision déformée faisait dévier et plaçait sur mon chemin. Et pour achever de me rendre fou, j'eus tout à coup le sentiment que mon grand-père planait au-dessus de moi, son ricanement de triomphe perçant les ténèbres. C'était plus que je n'en pouvais supporter. Car, en dépit de mon angoisse et de ma colère, je n'envisageais aucune autre façon de vivre, aucune autre forme de réussite à la portée de gens tels que moi. J'étais si intimement lié à ce genre d'existence qu'à la fin je devrais m'y réintégrer. Il n'y avait pas d'alternative, à moins d'admettre que mon grand-père avait eu raison. Ce qui était impossible, car tout en continuant à me croire innocent, je voyais bien que la seule façon d'éviter d'affronter constamment le monde de Trueblood et du Golden Day, c'était d'accepter la responsabilité de ce qui était arrivé. Je ne sais comment, je finis par m'en convaincre, j'avais enfreint le code et je devais donc me soumettre au châtement. Le Dr Bledsoe a raison, me dis-je, il a raison ; l'école et ce qu'elle représente doivent être protégés. Il n'y avait pas d'autre moyen et, quelles que soient les souffrances que je devrais endurer, je paierais ma dette au plus vite et je me remettrais ensuite à l'édification de ma carrière...

De retour dans ma chambre, je comptai mes économies, une cinquantaine de dollars, et je pris la décision de gagner New York aussi vite que possible. Si le Dr Bledsoe ne changeait pas d'avis pour m'aider à trouver un travail, ce serait suffisant pour payer ma pension au Foyer pour Hommes dont j'avais entendu parler par des camarades qui y avaient déjà logé au cours de leurs vacances d'été. Je partirais demain matin.

Pendant que mon compagnon de chambre grimaçait et marmottait inconsciemment dans son sommeil, je fis donc mes valises.

Le lendemain matin, je fus debout avant la sonnerie du clairon, et déjà installé sur un banc dans l'antichambre du Dr Bledsoe quand il apparut. La veste de son costume de serge bleue était ouverte, découvrant une lourde chaîne d'or en sautoir entre les deux poches de son gilet, tandis qu'il avançait dans ma direction d'un pas silencieux. Il passa sans avoir l'air de me voir. Puis, parvenu à la porte de son bureau, il dit :

— Je n'ai pas changé d'avis en ce qui vous concerne, mon garçon. Et je n'ai pas l'intention de le faire !

— Oh, je n'étais pas venu pour ça, monsieur, dis-je en le voyant se retourner brusquement, et me toiser, le regard railleur.

— Très bien, du moment que vous avez compris. Entrez et dites-moi votre affaire. J'ai du travail.

J'attendis devant le bureau et je l'observai placer son melon sur un vieux portemanteau de cuivre. Ensuite, il s'assit en face de moi, les doigts arrondis en cage et, d'un signe de tête, m'invita à commencer.

Mes yeux étaient en feu et ma voix rendait un son irréel.

— J'aimerais partir ce matin, monsieur, dis-je.

Son regard devint fuyant.

— Pourquoi ce matin ? dit-il. Je vous ai donné jusqu'à demain. Pourquoi cette hâte ?

— Ce n'est pas de la hâte, monsieur. Mais puisque je dois partir, j'aimerais démarrer tout de suite. Si je reste jusqu'à demain, cela ne changera rien à...

— Non, dit-il. C'est le bon sens même et je vous accorde ma permission. Quoi d'autre ?

— C'est tout, monsieur. Cependant, je désire ajouter que je regrette ce que j'ai fait et que je ne nourris pas de rancune. J'ai agi sans intention de nuire, mais j'accepte mon châtiment.

Les extrémités de ses doigts boudinés se rencontrèrent avec délicatesse, et son visage était sans expression.

— C'est la bonne attitude, dit-il. En d'autres termes, vous n'avez pas l'intention de vous aigrir, c'est bien cela ?

— Oui, monsieur.

— Oui, je crois que vous commencez à comprendre. C'est bien. Il y

a deux choses que les nôtres doivent faire : accepter la responsabilité de leurs actes et s'interdire l'amertume.

Sa voix prit le ton convaincu de ses discours dans la chapelle.

— Fils, si vous ne vous aigrissez pas, rien ne pourra arrêter votre réussite. Rappelez-vous ça.

— Oui, monsieur, dis-je. Puis ma gorge se noua. J'espérais qu'il mettrait lui-même sur le tapis la question travail.

Au lieu de cela, il me regarda avec impatience et dit :

— Eh bien ? J'ai du travail. Vous avez mon autorisation.

— C'est-à-dire, monsieur, j'aimerais vous demander une faveur...

— Une faveur, dit-il d'un air méfiant. Ça, c'est une autre question. Quelle sorte de faveur ?

— Ce n'est pas grand-chose, monsieur. Vous aviez proposé de me mettre en contact avec quelques-uns des administrateurs qui seraient susceptibles de me donner du travail. Je suis prêt à faire n'importe quoi.

— Ah, oui, dit-il, oui, bien sûr.

Il parut réfléchir un instant ; ses yeux scrutaient les divers objets épars sur son bureau. Puis touchant doucement la chaîne avec son index, il dit :

— Très bien. Quand avez-vous l'intention de partir ?

— Par le premier autobus, si possible, monsieur.

— Avez-vous fait vos bagages ?

— Oui, monsieur.

— Très bien. Allez chercher vos affaires et revenez ici dans une demi-heure. Ma secrétaire vous donnera quelques lettres adressées à différents amis de l'école. Il s'en trouvera bien un pour vous venir en aide.

— Merci, monsieur, merci beaucoup, dis-je, tandis qu'il se levait.

— Ne me remerciez pas, dit-il. L'école s'efforce de veiller sur les siens. Une chose encore. Ces lettres seront cachetées. Ne les ouvrez pas, si vous voulez être aidé. Les Blancs sont intraitables là-dessus. Les lettres vous présenteront et les prieront de vous aider à trouver du travail. Je ferai pour vous tout ce qui est en mon pouvoir, et je le répète, vous n'avez pas besoin d'ouvrir ces lettres, compris ?

— Oh, je n'aurais même pas songé à les ouvrir, monsieur, dis-je.

— Très bien. Ma secrétaire vous les donnera lorsque vous reviendrez. Et vos parents, les avez-vous mis au courant ?

— Non, monsieur, cela risquerait de les bouleverser si je leur annonçais que j'ai été renvoyé, c'est pourquoi j'ai l'intention de leur écrire après mon arrivée là-bas, quand j'aurai du travail...

— Je vois. C'est peut-être le mieux.

— Eh bien, au revoir, monsieur, dis-je en tendant la main.

— Au revoir, dit-il.

Sa main était grande et étrangement molle.

Il appuya sur une sonnette quand je me disposai à partir. Sa secrétaire, venue en coup de vent, me frôla comme je franchissais la porte.

Les lettres étaient prêtes quand je revins, au nombre de sept, adressées à des hommes aux noms impressionnants. Je cherchai celui de Mr. Norton, mais il ne figurait pas parmi eux. Je les rangeai soigneusement dans la poche intérieure de ma veste, empoignai mes bagages et me hâtai vers l'autobus.

CHAPITRE VII

La gare routière était vide, mais le guichet était ouvert et un préposé en uniforme gris poussait un balai devant lui. Je pris mon billet et grimpai dans l'autobus. Deux voyageurs avaient déjà pris place à l'arrière, dans cette symphonie de rouge et de chrome. Tout d'un coup, j'eus l'impression de rêver. C'était l'ancien combattant. Il me reconnaissait et m'adressait un sourire ; il était flanqué d'un surveillant.

— Soyez le bienvenu, jeune homme, lança-t-il. Figurez-vous, Mr. Crenshaw, dit-il au surveillant, nous avons un compagnon de voyage !

— 'Jour, dis-je à contrecœur.

Je cherchai des yeux une place à l'écart, mais bien que l'autobus fût pratiquement vide, seul l'arrière nous était réservé ; je n'avais donc pas le choix : il me fallait m'asseoir au fond avec eux. J'en fus contrarié. L'ancien combattant faisait trop partie d'une aventure que j'essayais déjà d'effacer du champ de ma conscience. Comme j'en avais eu le pressentiment, sa façon de parler à Mr. Norton avait été le point de départ de mon infortune. Maintenant que j'avais accepté mon châtiment, je désirais vider ma mémoire de tout ce qui avait trait à Trueblood ou au Golden Day.

Crenshaw, nettement plus petit que Subrécargue, ne dit rien. Ce n'était pas le genre de gars habituellement désigné pour accompagner les malades violents, ce qui me rassura ; mais je me souvins que, dans le cas de l'ancien combattant, la violence était surtout affaire de langage. Sa grande gueule m'avait déjà attiré des ennuis, et j'espérais qu'il n'allait pas tourner sa langue contre le chauffeur blanc qui pouvait très bien nous tuer. Finalement, que faisait-il dans l'autobus ? Mon Dieu, le Dr Bledsoe avait-il agi si vite que ça ? Je regardai fixement le gros homme.

— Comment votre ami Mr. Norton s'en est-il sorti ? demanda-t-il.

— Ça va, dis-je.

— Plus d'évanouissements ?

— Non.

— Il vous a passé un savon pour ce qui est arrivé ?

— Il ne m'a pas blâmé, dis-je.

— Bon. Je crois que mes propos l'ont bouleversé plus que tout ce qu'il a pu voir au Golden Day. J'espérais cependant ne pas vous avoir attiré d'ennuis. L'école n'est pas déjà finie, si ?

— Pas complètement, dis-je d'un ton détaché. Je quitte avant la fin pour prendre du travail.

— Formidable ! Chez vous ?

— Non. J'ai pensé que je pourrais gagner davantage à New York.

— New York ! dit-il. Ce n'est pas un lieu, c'est un rêve. Quand j'avais votre âge, c'était Chicago. Aujourd'hui, tous les jeunes Noirs se précipitent à New York. Ils se sortent du feu pour s'enfoncer dans le creuset. Je vous vois d'ici, après trois mois de vie à Harlem. Votre manière de parler se modifiera, vous ne cesserez d'évoquer l'« université », vous suivrez des cours au Foyer pour Hommes... Vous risquez même de rencontrer quelques Blancs. Écoutez, dit-il en se penchant à mon oreille pour murmurer, il se peut même que vous dansiez avec une Blanche !

— Je vais à New York pour travailler, dis-je en regardant autour de moi. Je n'aurai pas de temps pour ça.

— Mais si, pourtant, insista-t-il d'une voix taquine. Au fin fond de vous-même, vous y pensez, à cette liberté du Nord dont on vous a tant parlé, et vous tenterez la chose une fois, juste pour voir si ce qu'on vous a dit est vrai.

— Il y a d'autres formes de liberté, en dehors de quelques vieux débris de Blanches, dit Crenshaw. Il pourrait vouloir assister à des spectacles et se payer un repas dans un grand restaurant.

L'ancien combattant grimaça.

— Oui, d'accord, mais n'oubliez pas, Crenshaw, il ne va là-bas que pour quelques mois. La plupart du temps, il sera au travail ; sa liberté restera donc en grande partie symbolique, forcément. Et que sera pour lui – ou pour quiconque, d'ailleurs – le symbole de liberté le plus facilement accessible ? Une femme, bien sûr. En vingt minutes, il peut gonfler ce symbole de toute la liberté dont il ne pourra jouir le reste du temps, étant trop occupé à travailler. Il verra.

J'essayai de changer de sujet.

— Où allez-vous ? demandai-je.

— À Washington, D.C., dit-il.

— Vous êtes donc guéri ?

— Guéri ? Il n'y a pas de guérison.

— Il est transféré, dit Crenshaw.

— Oui, on me dirige sur l'institution Sainte-Elisabeth, dit l'ancien combattant. Les voies de l'autorité sont vraiment mystérieuses. Il y a un an que je demande mon transfert et tout d'un coup, ce matin, on me dit de faire mes valises. J'en viens à me demander si notre petite

conversation avec votre ami Mr. Norton n'est pas étrangère à la chose.

— Quel lien pourrait-elle avoir avec votre transfert ? dis-je en me rappelant la menace du Dr Bledsoe.

Il cligna de l'œil. Ses yeux pétillaient.

— Ça va, oubliez ce que j'ai dit. Mais pour l'amour de Dieu, apprenez à regarder sous la surface, dit-il. Sortez du brouillard, jeune homme. Et rappelez-vous que vous n'avez pas besoin d'être un parfait imbécile pour réussir. Jouez le jeu, mais sans aller jusqu'à y croire – cela, vous vous le devez à vous-même. Même si vous aboutissez à une camisole de force ou un cabanon. Jouez le jeu, mais haussez la mise, mon garçon. Étudiez son fonctionnement, le vôtre aussi – je voudrais bien pouvoir vous expliquer un peu tout ça. C'est vrai que nous sommes un peuple d'ânes bâtés. Vous pourriez même faire sauter la banque ; rien de plus simplet, dans le fond. Vraiment pré-rennaissance – tout ça est analysé et couché dans des livres. Mais là-bas, ils ont oublié de prendre garde aux livres, et c'est votre chance. À l'air libre, vous êtes soustrait aux regards – c'est-à-dire, vous le seriez si seulement vous vous en rendiez compte. Ils ne vous verraient pas, parce que, pour eux, il est exclu que vous sachiez quoi que ce soit, puisqu'ils pensent vous avoir ôté tout moyen d'apprendre...

— Mon vieux, qui est ce « ils » dont vous parlez tant ? dit Crenshaw.

L'ancien combattant eut l'air contrarié.

— Ils ? dit-il. Ils ? Eh bien, le « ils » que nous avons toujours dans l'esprit, les Blancs, l'autorité, les dieux, le destin, les circonstances – la force qui tire vos ficelles jusqu'au jour où vous refusez de vous laisser manipuler davantage. Le gros patron qui n'est jamais là où vous croyez qu'il est...

Crenshaw grimaça.

— Vous parlez sacrément trop, mon vieux, dit-il. Vous parlez pour ne rien dire.

— Oh, j'en ai beaucoup à dire, Crenshaw. Je formule ce que la plupart des hommes ressentent, même superficiellement. C'est vrai qu'en un sens je suis un intarissable bavard, mais sincèrement, je tiens plus du bouffon que de l'imbécile. Écoutez, Crenshaw, dit-il, tout en faisant un mince rouleau du journal qu'il avait sur les genoux, vous ne comprenez pas ce qui se passe. Notre jeune ami va dans le Nord pour la première fois ! C'est bien la première fois, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, dis-je.

— Évidemment. Avez-vous jamais été dans le Nord, Crenshaw ?

— J'ai voyagé d'un bout à l'autre du pays, dit Crenshaw. Je sais comment ils s'y prennent dans les différents coins. Et je sais aussi comment me comporter. D'ailleurs, ce n'est pas dans le Nord que vous allez, ce que j'appelle le Nord. Vous allez à Washington ; une ville du

Sud comme une autre.

— Oui, je sais, dit le vétéran. Mais imaginez ce que cela signifie pour ce jeune garçon. Il s'en va libre, en plein jour et tout seul. Je me rappelle les fois où de jeunes garçons comme lui durent commettre un premier crime, ou se virent accusés avant même d'y avoir songé. Au lieu de sortir dans la lumière du matin, ils partirent dans les ténèbres de la nuit. Et il n'y avait pas d'autobus assez rapide, ce n'est pas vrai, Crenshaw ?

Crenshaw était en train de défaire une barre de chocolat ; il s'immobilisa et lui lança un regard aigu ; ses yeux se rétrécirent.

— Et comment diable le saurais-je ? dit-il.

— Je regrette, Crenshaw, dit l'ancien combattant. Je pensais qu'en tant qu'homme d'expérience...

— Eh bien, je n'ai pas eu ce genre d'expérience. Je suis allé dans le Nord de mon plein gré.

— Mais vous avez bien dû entendre parler de cas de ce genre ?

— Les ragots et l'expérience, ça fait deux, dit Crenshaw.

— Je vous l'accorde. Mais puisqu'il y a toujours un élément de crime dans la liberté.

— J'ai pas commis de crime !

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, dit l'ancien combattant. Excusez-moi. Oubliez cela.

Crenshaw mordit avec rage dans son chocolat, et marmotta.

— J'espère que tu vas pas tarder à t'enfoncer dans la dépression, comme ça, peut-être tu parlerais pas tant.

— Oui, docteur, dit l'ancien combattant d'un ton moqueur. La dépression ne tardera guère. Mais pendant que vous bavez sur votre chocolat, permettez-moi de bavasser. J'y trouve de l'intérêt.

— Dites donc, cessez de chercher à faire parade de votre éducation, dit Crenshaw. Vous voyagez à l'arrière dans le coin des Noirs, tout comme moi. Et en plus, vous êtes cinglé.

L'ancien combattant me fit un clin d'œil, sans interrompre son flot de paroles quand le bus se mit en marche. Nous partions enfin et j'eus un dernier regard de regret quand le bus se lança sur la route qui entourait l'école. Je me retournai et, de la vitre arrière, je la regardai s'éloigner. Le soleil éclairait la cime de ses arbres, baignait ses bâtiments bas et ses jardins soignés. Puis elle disparut. En moins de cinq minutes, le coin de terre que j'identifiais au meilleur de tous les mondes possibles, avait disparu, perdu dans la campagne sauvage et sans cultures.

Un éclair de mouvement attira mes regards vers le côté de la route et je vis un mocassin se couler à toute allure le long du béton gris et disparaître dans un bout de conduite en fer qui se trouvait au bord de la route. Je regardai passer comme l'éclair les champs de coton et les

cases avec le sentiment d'aller vers l'inconnu.

L'ancien combattant et Crenshaw s'apprêtèrent à descendre au prochain arrêt pour prendre la correspondance, et en partant, l'ancien me mit la main sur l'épaule, me regarda avec gentillesse et, comme toujours, il sourit.

— Le moment est venu de vous donner un conseil paternel, dit-il, mais je vais devoir vous en faire grâce puisque, je le devine, je ne suis le père de personne, sauf de moi-même. Voici peut-être le conseil à vous donner : soyez votre propre père, jeune homme. Et n'oubliez pas : le monde est plein de possibilités, pour peu que vous les découvriez. Pour terminer, ne vous occupez pas des Mr. Norton ; si vous ne voyez pas ce que je veux dire, réfléchissez-y. Adieu.

Je l'observai se mêler, à la suite de Crenshaw, à la file d'attente, petite silhouette comique qui se retourna pour dire adieu de la main, puis disparut en franchissant la porte du terminus rouge brique. Je m'adossai au siège avec un soupir de soulagement, et cependant, une fois que les voyageurs furent montés et que le bus redémarra, je me sentis triste et complètement seul.

C'est seulement en pleine campagne de Jersey que mon moral commença à se relever. Puis ma vieille confiance et mon optimisme reprirent le dessus, et je m'appliquai à organiser d'avance mon temps dans le Nord : je travaillerais dur et mon patron serait si content de moi qu'il inonderait le Dr Bledsoe de rapports favorables. Là-dessus je ferais des économies et rentrerais à l'automne, plein de culture new-yorkaise. Sans conteste, je serais la vedette du campus. Peut-être j'assisterais au meeting du conseil communal⁽¹¹⁾ que j'avais suivi à la radio. J'apprendrais les ficelles des orateurs en renom. Et je tirerais le meilleur parti possible de mes contacts. Quand je rencontrerais les hommes influents à qui mes lettres étaient adressées, je me présenterais sous mon meilleur jour. Je parlerais doucement, de ma voix la plus suave, je sourirais agréablement et je serais extrêmement poli. Et je n'aurais garde d'oublier que s'il (« il » désignait l'un quelconque des messieurs importants) engageait la conversation (loin de moi l'idée de l'engager moi-même) sur un sujet qui ne me serait pas familier, je devais me contenter de sourire et d'acquiescer. Mes chaussures seraient cirées, mon costume, repassé, mes cheveux, coiffés (pas trop de gomina) avec une raie sur le côté droit, mes ongles seraient propres et mes aisselles, soigneusement désodorisées – très important, ce dernier point. Pas question de leur laisser croire que nous sentons tous mauvais, tous tant que nous sommes. La seule pensée de ces contacts me lançait dans des sphères de sophistication et de mondanité. Et tandis que je palpais les sept importantes lettres dans ma poche, j'étais gagné par une impression de légèreté et d'épanouissement.

Perdu dans une vague contemplation du paysage, j'étais la proie des rêves ; soudain, levant les yeux, je vis un porteur me regarder en fronçant les sourcils.

— C'est ici que tu descends, mon petit ? dit-il. Dans ce cas, c'est le moment.

— Oh, bien sûr, dis-je en commençant à sortir. Bien sûr, mais comment fait-on pour se rendre à Harlem ?

— C'est facile, dit-il. Droit devant toi, toujours au Nord.

Et pendant que je descendais mes bagages et ma serviette – aussi luisante que le soir de la mêlée générale, où je l'avais reçue en prix – il m'indiqua la façon de prendre le métro, puis je me frayai, non sans mal, un passage à travers la foule.

Je descendis dans le métro, entraîné par les remous de la foule poivre et sel ; je fus saisi dans le dos par un surveillant en uniforme bleu, aussi massif que Subrécarque, et enfourné, avec tout mon barda, dans un train si bondé que chacun paraissait devoir rester la tête en arrière et les yeux exorbités, comme des poulets figés à l'approche du danger. Ensuite, la porte claqua derrière moi, et je fus écrabouillé contre une énorme femme en noir qui hocha la tête et sourit, tandis que je regardais avec des yeux horrifiés une grosse loupe qui surgissait de la blancheur huileuse de sa peau comme une montagne noire s'élevant d'une plaine humide de pluie. Et pendant tout ce temps-là, je sentais la douceur caoutchouteuse de sa chair tout le long de mon corps. Je ne pouvais ni me tourner de côté ni reculer, ni poser mes bagages. J'étais pris au piège, si près d'elle que par un simple mouvement de tête j'aurais pu frôler ses lèvres avec les miennes. Je désirais ardemment lever les mains pour lui montrer que c'était contre ma volonté. Je m'attendais toujours à l'entendre hurler ; finalement, un cahot du train me permit de libérer mon bras gauche. Je fermai les yeux et me cramponnai désespérément au revers de ma veste. Le wagon rugissait et se balançait, me pressait fortement contre elle, mais je m'aperçus, en lançant un regard furtif à la ronde, que personne ne faisait la moindre attention à moi. Même elle, elle semblait perdue dans ses propres pensées. On eût dit que le train dévalait une côte à présent, pour s'arrêter si brutalement que je fus projeté du wagon sur le quai ; j'avais l'impression d'être un débris régurgité du ventre d'une baleine frénétique. Me débattant avec mes sacs, entraîné par le flot de la foule, je montai l'escalier et me retrouvai dans la rue chaude. Peu importait où j'avais atterri, je décidai de faire le reste du chemin à pied.

Je m'arrêtai un instant devant une vitrine pour contempler mon image dans la vitre ; j'essayais de me remettre, après ce trajet pressé contre la femme blanche. J'étais sans ressort, mes vêtements étaient humides. « Mais tu es dans le Nord, maintenant, me dis-je, dans le

Nord ! » Oui, mais imaginez qu'elle se soit mise à hurler... La prochaine fois que je prendrais le métro, j'aurais bien soin d'entrer les mains agrippées aux revers de ma veste et je resterais dans cette position jusqu'au moment de descendre du train. Enfin, mon Dieu, ils ont sûrement des émeutes à ce propos tout le temps. Et moi qui n'avais jamais rien lu là-dessus !

Je n'avais jamais vu tant de Noirs sur un fond de bâtiments en brique, d'enseignes au néon, de glaces et de bruyante circulation – même pas au cours des excursions que j'avais faites avec l'équipe de débats contradictoires à New Orleans, Dallas et Birmingham. Il y en avait partout. Ils étaient si nombreux, ils allaient et venaient avec tant d'excitation et de bruit que je me demandais s'ils allaient célébrer une fête ou se mêler à un combat de rues. En passant, je vis même des filles noires derrière les comptoirs du Magasin à Prix Unique. Puis au carrefour, quel choc de voir un agent noir régler la circulation – et il y avait des conducteurs blancs dans le lot, qui obéissaient à ses signaux comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Bien sûr, j'avais entendu parler de ça, mais c'était réel, matérialisé. Je repris courage. C'était vraiment Harlem, et toutes les histoires que j'avais entendues concernant la cité à l'intérieur de la cité jaillissaient dans mon esprit. L'ancien combattant avait dit vrai : pour moi, ce n'était pas une ville de réalités, mais de rêves. Peut-être parce que j'avais toujours envisagé ma vie confinée dans le Sud. Et à présent, tandis que je me faufilais à travers les files de gens, un nouveau monde, riche de promesses, se proposait à moi d'une manière vague, comme une petite voix à peine audible au milieu du vacarme de la ville. J'avais les yeux grands ouverts, essayant d'encaisser le bombardement des nouvelles impressions. Puis je m'arrêtai net.

Ça se passait devant moi, des cris aigus et furieux. En les entendant, je reçus une impression de choc et de crainte comme dans mon enfance quand j'étais surpris par la voix de mon père. Un vide creusa mon estomac. Devant moi un rassemblement bloquait presque la route ; dominant les autres, un petit homme trapu juché sur une échelle ornée d'une collection de petits drapeaux américains, criait avec colère.

— On va les foutre dehors, hurlait l'homme. Dehors !

— Dis-leur voir, Ras, mon gars, interpella une voix.

Et je vis l'homme trapu brandir avec rage son poing au-dessus des visages levés, et bramer quelque chose avec un accent antillais saccadé ; en réponse la foule hurlait de façon menaçante. On aurait dit qu'une émeute allait éclater à tout instant, mais contre qui, je n'en savais rien. J'étais intrigué, à la fois par l'effet de sa voix sur moi et par l'évidente colère de la foule. Je n'avais jamais vu tant de Noirs montrer leur colère en public, et cependant d'autres passaient devant

le rassemblement sans même l'honorer d'un coup d'œil. En m'approchant, je vis deux policiers blancs deviser tranquillement ; ils tournaient le dos, en riant de quelque plaisanterie. Même lorsque la foule en bras de chemise approuvait par des cris pleins de colère telle remarque de l'orateur, cela ne leur faisait ni chaud ni froid. J'étais stupéfait. Je regardais les policiers, bouche bée, mes sacs installés au milieu de l'avenue, jusqu'au moment où l'un d'eux m'aperçut par hasard ; il poussa du coude l'autre flic qui mâchonnait paresseusement un bout de gomme.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour toi, fiston ? dit-il.

— J'étais en train de me demander... dis-je avant de me ressaisir.

— Ouais ?

— J'étais en train de me demander comment me rendre au Foyer pour Hommes, monsieur, dis-je.

— C'est tout ?

— Oui, monsieur, bégayai-je.

— Tu es sûr ?

— Oui, monsieur.

— C'est un étranger, dit l'autre. Tu viens de débarquer en ville, fiston ?

— Oui, monsieur, dis-je. Je sors à peine du métro.

— Ah bon ? Eh bien, tu ferais bien de faire attention.

— Oh, oui, monsieur.

— Voilà ! C'est bien, ça ! Te mouille pas, dit-il, et il m'indiqua le chemin du Foyer.

Je les remerciai et partis d'un bon pas. L'orateur était devenu plus violent que tout à l'heure et faisait des réflexions sur le gouvernement. Le contraste entre le calme qui régnait dans le reste de la rue, et la passion de cette voix, donnait à la scène un étrange caractère de confusion, et je me gardai bien de jeter un regard en arrière de peur de voir flamber une émeute.

J'étais en nage quand j'arrivai au Foyer, je m'inscrivis et gagnai immédiatement ma chambre. J'allais devoir avaler Harlem à petites doses.

CHAPITRE VIII

C'était une petite pièce propre, avec un couvre-lit orange. La chaise et la commode étaient en érable et une Bible de la Gideon(12) trônait sur une petite table. Je déposai mes sacs à terre, et m'assis sur le lit. De la rue montait la rumeur de la circulation, le bruit insistant du métro et le bruit des voix, plus faible, plus varié. Seul dans la chambre, je n'arrivais pas à croire que j'étais si loin de la maison, et cependant il n'y avait rien de familier autour de moi. Sauf la Bible ; je la pris et m'assis sur le lit, laissant ses pages à la tranche rouge sang s'égrener sous mon pouce. Je me rappelais les citations dont le Dr Bledsoe parsemait ses discours à l'ensemble des étudiants, le dimanche soir. J'ouvris le livre de la Genèse, mais sans parvenir à lire. Je pensais à la maison et aux tentatives de mon père pour instituer la prière familiale, le rassemblement autour du poêle au moment des repas, à genoux, la tête penchée sur le siège de nos chaises, la voix paternelle en trémolo saturée de pompe ecclésiastique et d'humilité verbale. Mais cette évocation me remplit de nostalgie et je mis la Bible de côté. J'étais à New York. Je devais trouver du travail et gagner de l'argent.

J'ôtai mon pardessus et mon chapeau, je pris mon paquet de lettres et m'allongeai sur le lit : la lecture des noms importants éveilla en moi un sentiment d'importance. Qu'y avait-il à l'intérieur et comment les ouvrir sans qu'on s'en aperçût ? Elles étaient soigneusement fermées. J'avais lu qu'on ouvrait parfois les lettres à la vapeur. Mais je n'avais pas de vapeur. J'abandonnai. Vraiment, je n'avais pas besoin d'en connaître le contenu, et il ne serait ni honnête ni sans danger de tricher avec le Dr Bledsoe. Je savais déjà qu'elles me concernaient et qu'elles étaient adressées à sept des hommes les plus influents de tout le pays. C'était suffisant. Je me surpris en train de souhaiter avoir quelqu'un à qui montrer ces lettres, en qui mirer l'image de mon importance. Finalement, je me postai devant la glace et m'adressai un sourire admiratif tout en étalant les lettres sur la commode comme un jeu d'atouts maîtres.

Puis je commençai à dresser le plan de ma campagne du lendemain. D'abord, je prendrais une douche, puis mon petit déjeuner.

Tout cela, de très bonne heure. Je n'aurais pas de temps à perdre pour me mettre en route. Avec des hommes importants comme ça, il fallait être à l'heure. Si vous aviez rendez-vous avec l'un d'eux, pas question de traîner, comme les g.c. (gens de couleur) en ont la réputation. Oui, j'allais devoir me procurer une montre. Je suivrais scrupuleusement l'horaire. J'évoquai la lourde chaîne d'or que le Dr Bledsoe portait en sautoir entre les deux goussets de son gilet, et l'air qu'il prenait pour ouvrir sa montre d'un coup sec et la consulter, les lèvres pincées, le bas du visage rentré en double et triple menton, le front plissé. Ensuite, il s'éclaircissait la voix et d'une intonation profonde, lançait un ordre, comme si chaque syllabe était chargée de nuances dont la signification avait une importance ineffable. Ceci me rappela mon expulsion ; un vif sentiment de colère me traversa, que je m'efforçai de supprimer incontinent, sans y parvenir tout à fait : j'étais incapable de contenir mon ressentiment et j'en éprouvais du malaise. Une pensée m'effleura : c'était peut-être mieux ainsi, après tout. Peut-être, si ce n'était pas arrivé, l'occasion ne m'aurait jamais été donnée de rencontrer face à face des gens si importants. Dans mon esprit, je le voyais toujours scruter sa montre, mais il était rejoint à présent par une autre silhouette, plus jeune, moi. J'étais transformé : matois, suave, je portais non pas des vêtements sombres (comme les siens, démodés), mais un costume pimpant de riche tissu, d'une bonne coupe au goût du jour, comme en portent les hommes que l'on voit dans les réclames des revues, genre jeune cadre dans *Esquire*. Je me vis en train de faire un discours, saisi dans des poses avantageuses par les caméras crépitantes, ou à la fin de telle période d'une éblouissante éloquence. Une nouvelle version du docteur, plus jeune, moins fruste, disons le mot : raffinée. Je n'élèverais jamais la voix au-dessus du chuchotement poli et je serais toujours – c'est ça, il n'y avait pas d'autre mot – je serais charmant. Comme Ronald Colman(13). Quelle voix ! Bien entendu, il n'était pas possible de parler de la sorte dans le Sud, les Blancs n'aimeraient pas ça et les Noirs diraient que vous « la ramenez ». Mais ici, dans le Nord, je me dépouillerais de mes idiotismes et intonations sudistes. En fait, j'aurais deux façons de parler, une pour le Nord, l'autre pour le Sud. Leur donner ce qu'ils voulaient, là-bas dans le Sud, voilà la bonne méthode. Si le Dr Bledsoe pouvait le faire, moi aussi. Avant d'aller me coucher cette nuit-là, j'essuyai mon porte-documents avec une serviette propre et j'y rangeai soigneusement les lettres.

Le lendemain matin de bonne heure, je pris le métro dans la direction de Wall Street, après avoir choisi une adresse qui me menait presque à l'autre bout de l'île. Il faisait sombre, à cause de la hauteur des immeubles et de l'étroitesse des rues. Des autos blindées pleines de flics vigilants passèrent pendant que je cherchais le numéro. Les rues

fourmillaient de gens pressés qui marchaient comme si on les avait remontés ou s'ils étaient téléguidés par un système invisible. Bon nombre d'entre eux portaient des serviettes de diplomate et des porte-documents et je serrais le mien, tout pénétré du sentiment de mon importance. Ici et là, je vis des Noirs presser le pas, munis de sacoches de cuir attachées au poignet. J'eus la vision fugitive de prisonniers évadés d'une chaîne de forçats, et portant leurs fers. Cependant ils semblaient se faire une certaine idée d'eux-mêmes et j'eus envie d'arrêter l'un d'eux et de lui demander pourquoi il était enchaîné à sa sacoche. Peut-être étaient-ils bien payés pour cela, peut-être étaient-ils enchaînés à l'argent. Peut-être l'homme aux souliers éculés, devant moi, était-il enchaîné à un million de dollars !

Je regardai autour de moi pour voir s'ils étaient suivis de policiers ou de détectives, le revolver braqué, mais il n'y avait personne. Ou alors, ils étaient dissimulés dans cette foule pressée. J'avais envie de suivre l'un de ces hommes aux sacoches pour voir où il allait. Pourquoi lui confiait-on tout cet argent ? Et qu'arriverait-il s'il venait à disparaître avec ? Mais, bien entendu, personne ne serait assez idiot pour faire ça. Nous étions à Wall Street. Peut-être les parages étaient-ils surveillés, comme les bureaux de poste, à ce qu'on m'avait dit, par des hommes qui vous observaient d'en haut par des judas pratiqués dans le plafond et les murs, vous tenaient constamment sous leurs regards, guettant en silence le moindre faux mouvement. À l'instant même, qui sait, un œil m'avait peut-être repéré et observait mes moindres gestes. Peut-être le cadran de cette horloge encastrée dans le bâtiment gris de l'autre côté de la rue dissimulait-il une paire d'yeux scrutateurs. Je courus jusqu'à mon adresse, et je fus frappé par la hauteur à pic de la pierre blanche avec sa façade de bronze sculpté. Des hommes et des femmes se pressaient à l'intérieur et, après avoir regardé bouche bée un moment, j'en fis autant, pris l'ascenseur et fus poussé à l'arrière de la cabine. Il s'éleva comme une vraie fusée, créant une sensation dans mes tripes, comme si une partie importante de moi-même était restée en bas dans le couloir.

Au dernier arrêt, je quittai la cabine et suivis un long corridor de marbre pour découvrir enfin la porte où était inscrit le nom de l'administrateur. Mais au moment d'entrer, je perdis mon sang-froid et fis machine arrière. Je regardai le corridor : il était vide. Les Blancs étaient bizarres : Mr. Bates pouvait ne pas désirer commencer sa journée par la vue d'un Noir. Je fis demi-tour, repris le corridor et regardai par la fenêtre. J'attendrais un peu.

Autour de moi s'étendait South Ferry ; un bateau et deux péniches disparaissaient lentement à la vue dans le fleuve ; dans le lointain, à droite, je discernai la statue de la Liberté, sa torche presque perdue dans le brouillard. Le long du rivage, des mouettes s'envolaient à

travers la brume qui baignait les docks, et tout en bas, si bas que j'en avais le vertige, des foules s'agitaient. Je reportai ensuite mes regards sur un bac qui passait devant la statue de la Liberté, laissant un sillage incurvé sur la baie, tandis que trois mouettes fondaient en piqué derrière lui.

Derrière moi, l'ascenseur lâchait des passagers et j'entendais les voix joyeuses des femmes qui descendaient le vestibule en bavardant. J'allais bientôt devoir entrer. Mon incertitude grandissait. Je m'inquiétais de savoir si je présentais bien. Mr. Bates n'aimerait peut-être pas mon costume, ou ma coupe de cheveux, ce qui détruirait mes chances d'obtenir du travail. Je regardai son nom soigneusement tapé à la machine sur l'enveloppe et me demandai comment il gagnait son argent. C'était un millionnaire, je le savais. Il l'avait peut-être toujours été, il était peut-être né millionnaire. Je n'avais jamais été aussi curieux au sujet de l'argent que depuis que j'avais l'impression d'en être entouré. J'allais peut-être trouver du travail ici, et au bout de quelques années on m'enverrait arpenter les rues avec des millions attachés au bras par des courroies ; je deviendrais homme de confiance. Puis je réintégrerais le Sud pour diriger l'université – tout comme la cuisinière du maire fut promue directrice de l'école quand elle fut devenue trop boiteuse pour s'affairer devant sa cuisinière. Seulement, je ne resterais pas dans le Nord aussi longtemps ; ils auraient besoin de moi plus tôt... Mais en avant pour l'entrevue.

En pénétrant dans le bureau, je me trouvai nez à nez avec une jeune femme qui leva les yeux de sa table, tandis que je glissais un rapide coup d'œil sur la grande pièce claire, les sièges confortables, les bibliothèques remplies jusqu'au plafond de reliures de cuir et d'or, une série de portraits, et je revins à elle pour rencontrer ses yeux interrogateurs. Elle était seule et je pensai : Eh bien, du moins, tu n'arrives pas de trop bonne heure...

— Bonjour, dit-elle, et contrairement à mes prévisions, il n'y avait pas la moindre trace d'hostilité dans sa voix.

— Bonjour, dis-je.

Je fis un pas en avant. Comment commencer ?

— Oui ?

— Est-ce bien le bureau de Mr. Bates ? dis-je.

— Mais oui, bien sûr, dit-elle. Avez-vous un rendez-vous ?

— Non, m'dame, dis-je. Ce « m'dame » adressé à une si jeune femme blanche, et qui pis est, dans le Nord, je m'en mordis aussitôt les lèvres. Je sortis la lettre du porte-documents, mais avant que j'aie pu placer un mot d'explication, elle dit :

— Puis-je la voir, je vous prie ?

J'hésitai. Cette lettre, je désirais la remettre en main propre, mais il y avait un ordre dans cette main tendue, et j'obéis. Je lui donnai la

lettre ; je m'attendais à la voir l'ouvrir, mais au lieu de cela, après un coup d'œil à l'enveloppe, elle se leva et sans un mot, disparut derrière une porte garnie de panneaux.

Près de la porte par où j'étais entré, de l'autre côté du tapis, je remarquai une rangée de chaises, mais je ne pus me décider à aller m'asseoir. Je restai debout, mon chapeau à la main, à regarder autour de moi. L'un des murs attira mes regards. Il était décoré de trois portraits de vieux messieurs distingués en col cassé qui regardaient du haut de leurs cadres avec une assurance et une arrogance qui me paraissaient être l'apanage des Blancs et d'une poignée de sales Noirs balafrés de coups de rasoir. Le Dr Bledsoe lui-même, qui n'avait qu'à lancer des regards à la ronde, sans un mot, pour faire trembler les professeurs, n'avait pas une telle assurance. C'est donc ça, le genre d'homme qu'il avait derrière lui. Comment cadraient-ils avec les Sudistes blancs, avec les hommes qui m'avaient octroyé ma bourse ? J'étais toujours perdu dans la contemplation de ces tableaux, pris par le sortilège de la puissance et du mystère, quand la secrétaire revint.

Elle me regarda bizarrement et sourit.

— Je suis tout à fait navrée, dit-elle, mais Mr. Bates est trop occupé pour vous voir ce matin ; il demande que vous laissiez vos nom et adresse. Il vous contactera par lettre.

Je restai planté là, muet de déception.

— Inscrivez-les ici, dit-elle en me tendant une carte.

« Je suis navrée, répéta-t-elle tandis que je griffonnais mon adresse et me disposais à partir.

— On peut me toucher à cette adresse à n'importe quelle heure, dis-je.

— Très bien, dit-elle. Vous ne devriez pas tarder à recevoir un mot.

Elle paraissait amicale et prévenante et j'avais bon moral en la quittant. Mes craintes étaient sans fondement, il n'y avait pas à s'inquiéter. Nous étions à New York.

Je parvins à toucher les secrétaires de plusieurs administrateurs au cours des journées suivantes : elles se montrèrent toutes aimables et encourageantes. Certaines me regardaient drôlement, mais je n'y attachai pas d'importance, puisque cela ne paraissait pas trahir la moindre hostilité. Elles étaient peut-être surprises de voir quelqu'un comme moi muni de lettres de recommandation auprès d'hommes si importants, pensai-je. Après tout, des courants invisibles circulaient entre le Nord et le Sud, et Mr. Norton m'avait appelé sa destinée... Je balançai mon porte-documents avec confiance.

Les choses marchaient si bien que je pus distribuer mes lettres le matin et visiter la ville l'après-midi. À vadrouiller dans les rues, à m'asseoir dans le métro à côté des Blancs, à manger avec eux dans les mêmes cafétérias (tout de même, j'évitais de m'asseoir à leur table),

j'étais gagné par une étrange et curieuse impression de rêve. Mes vêtements semblaient mal ajustés ; et malgré toutes mes lettres adressées à des hommes puissants, je ne savais pas très bien comment me conduire. En déambulant dans les rues, je me pris à réfléchir véritablement pour la première fois à la façon dont je m'étais comporté à la maison. Je ne m'étais pas tracassé outre mesure au sujet des Blancs en tant que personnes. Les uns étaient amicaux, d'autres ne l'étaient pas, et on s'efforçait de ne fâcher ni les uns ni les autres. Mais ici, ils paraissaient tous impersonnels ; et cependant, même les plus impersonnels d'entre eux me frappaient par leur politesse, par les excuses qu'ils m'adressaient s'ils me frôlaient au milieu d'une foule. Cependant, je sentais que même lorsqu'ils étaient polis, c'est à peine s'ils me voyaient, qu'ils auraient demandé pardon à Jean-le-Loup sans même lui jeter un coup d'œil si le loup était venu à passer en s'occupant de ses affaires. C'était déconcertant. Était-ce bon ou mauvais signe, je n'en savais rien...

Mais j'étais surtout préoccupé de voir les administrateurs, et après plus d'une semaine passée à visiter la ville et à recevoir de vagues encouragements de la part de secrétaires, je devins impatient. J'avais tout distribué, sauf la lettre à un Mr. Emerson, dont je savais par les journaux qu'il était absent de la ville. À plusieurs reprises, je fus sur le point d'aller aux renseignements, mais je me ravisai. Je ne désirais pas avoir l'air trop impatient. Mais le temps passait. À moins de trouver du travail sous peu, jamais je ne gagnerais assez d'argent pour réintégrer l'école à l'automne. J'avais écrit à la maison que je travaillais pour un membre du conseil d'administration et la seule lettre que j'avais reçue jusqu'ici était pour me dire combien ils trouvaient ça merveilleux et pour me mettre en garde contre les dangers de la cité de perdition. À présent, je ne pouvais pas leur demander de l'argent sans leur révéler que j'avais menti à propos du travail.

Finalement, je fis une tentative pour toucher les hommes influents par téléphone : leurs secrétaires m'opposèrent des refus polis, et ce fut tout. Mais heureusement, j'avais encore la lettre de Mr. Emerson. Je décidai de l'employer, mais au lieu de la remettre à une secrétaire, j'écrivis une lettre expliquant que j'étais porteur d'un message du Dr Bledsoe et demandant un rendez-vous. Tu t'es peut-être trompé sur les secrétaires, pensai-je. Peut-être ont-elles détruit les lettres. J'allais devoir me montrer plus prudent.

Je pensais à Mr. Norton. Si seulement la dernière lettre lui était adressée. Si seulement il habitait New York, j'aurais pu lui envoyer une supplique personnelle. D'une certaine manière, je me sentais plus proche de Mr. Norton ; j'avais l'impression qu'en me voyant, il se rappellerait m'avoir si intimement lié à son destin. Cela semblait s'être

passé des siècles plus tôt, en des temps différents, sur une terre lointaine. En fait, il n'y avait même pas un mois de cela. Je pris mon courage à deux mains et lui écrivis une lettre où j'exprimais ma conviction que mon avenir s'annoncerait sous des couleurs tout à fait différentes si seulement je pouvais travailler pour lui, que ce serait avantageux pour lui comme pour moi. Je m'appliquai tout spécialement à glisser dans ma prière quelque allusion à mes aptitudes. Je passai plusieurs heures à la taper à la machine, déchirant frappe sur frappe jusqu'à ce que j'en aie achevé une, immaculée, rédigée avec le plus grand soin et très respectueuse. Je descendis en hâte et la postai avant la dernière levée de courrier. La conviction soudaine qu'elle porterait ses fruits me donnait le vertige. Trois jours durant, j'évitai de m'éloigner de mon immeuble dans l'attente d'une réponse. Mais la lettre demeura sans réponse. Elle ne me fut pas, non plus, retournée – pas plus que ne l'est une prière que Dieu n'exauce pas.

Mes doutes grandirent. Tout n'allait peut-être pas très bien. Je restai dans ma chambre toute la journée du lendemain. Je me rendis compte que j'avais peur. Jamais dans le Sud je n'avais éprouvé de peur aussi vive qu'à présent dans ma chambre. D'autant plus qu'elle ne reposait sur rien de concret. Toutes les secrétaires avaient été encourageantes. Le soir, j'allai au cinéma ; on donnait un film du Far West : héroïques combats contre les Indiens, luttes contre les inondations, tempêtes, incendies de forêts ; les colons, inférieurs en nombre, gagnaient partout ; une épopée de convois de chariots roulant toujours vers l'ouest. J'oubliai mes problèmes (il n'y avait pourtant personne de semblable à moi qui prît part à ces aventures) et quittai la salle sombre d'humeur plus légère. Mais cette nuit-là, je rêvai de mon grand-père et m'éveillai déprimé. Je sortis de l'immeuble avec l'impression étrange que je jouais un rôle dans une entreprise que je ne comprenais pas. Je sentais confusément que Bledsoe et Norton étaient derrière, et toute la journée je fus inhibé à la fois dans mes paroles et ma conduite, dans la crainte de dire ou de faire une chose scandaleuse. C'était vraiment tout à fait bizarre, me dis-je. J'étais trop impatient. Je pouvais bien attendre que les administrateurs fissent un geste. On était peut-être en train de me soumettre à quelque test. Ils ne m'avaient pas indiqué les règles du jeu, c'est vrai, mais l'impression persistait. Mon exil se terminerait peut-être tout à coup et l'on m'offrirait une bourse pour retourner au campus. Mais quand ? Dans combien de temps ?

Il fallait que quelque chose arrivât sans plus tarder. J'allais devoir trouver du travail pour me sortir de là. Je n'avais presque plus rien devant moi, et il pouvait arriver n'importe quoi. J'avais eu tellement confiance que j'avais omis de mettre de côté le prix du billet de train

pour chez moi. J'étais malheureux et je n'osais m'ouvrir à personne de mes problèmes, pas même aux directeurs du Foyer, car depuis qu'ils avaient appris que je devais être affecté à un travail important, ils me traitaient avec une sorte de déférence. C'est pourquoi je prenais grand soin de leur cacher mes doutes grandissants. Après tout, pensais-je, je risquais d'avoir à leur demander un crédit et dans ce cas, il fallait leur inspirer confiance. Non, il n'y avait qu'une chose à faire : garder l'espoir. Je me mettrai en route, une fois de plus, demain matin. Il ne pouvait pas ne pas se passer quelque chose demain. En fait, il se passa quelque chose : je reçus une lettre de Mr. Emerson.

CHAPITRE IX

La journée était limpide et lumineuse quand je sortis et le soleil chauffait mes yeux. Quelques rares lambeaux de nuages blancs comme neige flottaient haut dans le ciel bleu du matin, et déjà une femme étendait sa lessive sur un toit en terrasse. Cela me fit du bien de marcher. Je reprenais confiance. À l'autre bout de la presque-île les gratte-ciel s'élevaient, hauts et mystérieux, dans une légère brume couleur pastel. Un camion de lait passa. Je pensai à l'école. Que faisaient-ils à cette heure sur le campus ? La lune avait-elle sombré, le soleil avait-il fait son ascension ? Le clairon du petit déjeuner avait-il retenti ? Le mugissement du gros taureau étalon avait-il éveillé les filles dans leurs dortoirs, ce matin comme presque tous les matins de printemps quand j'étais là – il couvrait de son beuglement clair et plein les sons de cloche et de clairon et tous les bruits de travail matinal. J'allongeai le pas, encouragé par mes souvenirs, et soudain, je fus gagné par la certitude qu'aujourd'hui était le jour ou jamais. Quelque chose allait se passer. Je tapotai mon porte-documents en pensant à la lettre qu'il contenait. La dernière avait été la première – un bon signe.

En bordure du trottoir devant moi je vis un homme pousser une carriole où s'entassaient des rouleaux de papier bleu et je l'entendis chanter d'une voix claire et vibrante. C'était un blues et je marchai derrière lui en me rappelant le temps où j'avais entendu de semblables chants à la maison. On eût dit qu'ici mes souvenirs du campus s'estompaient et ma mémoire remontait loin dans le temps vers des choses que j'avais depuis longtemps chassées de mon esprit. Impossible de me dérober à de tels souvenirs.

*Elle a des pieds comme un singe
Des jambes comme une grenouille, Seigneur, Seigneur !
Mais quand elle se met à m'aimer
Je gueule Whooooooo, cafard de Dieu,
Parce que j'l'aime, ma poupée,
Mieux que j'm'aime moi...*

Et tandis que je le rattrapais, je fus surpris de l'entendre m'interpeller :

— Dis-moi voir, fiston...

— Oui, dis-je, m'arrêtant pour le regarder dans ses yeux rougis.

— Dis-moi juste une chose par cette très belle matinée. Hé ! attends une minute, mon bon gars, on suit le même chemin !

— Qu'y a-t-il ? dis-je.

— Voilà c'que je veux savoir, dit-il. C'est-y toi qui as le cafard ?

— Le cafard, quel cafard ?

— Mais voui, dit-il en arrêtant sa carriole et en la calant sur son support. Voilà.

— Qui – il s'arrêta pour prendre appui d'un pied sur le bord du trottoir comme un prédicateur de campagne qui se prépare à marteler sa Bible – qui a attrapé le cafard ? Il accompagnait chaque mot d'un petit coup de tête, comme un coq en colère.

J'eus un rire nerveux et je fis un pas en arrière. Il m'observait de ses yeux malins.

— Ben, cafard de Dieu, mon p'tit père, dit-il avec une violence subite, qui l'a, le satané cafard ? À présent que j'sais que t'es un négro du Sud, comment ça s'fait que tu fais semblant d'avoir jamais entendu ça de ta vie ? Tonnerre, y a personne dehors ce matin que nous, les gens de couleur. Pourquoi tu essayes de me snober ?

Je fus tout d'un coup gêné et furieux.

— Te snober ? Que veux-tu dire ?

— Réponds seulement à ma question. C'est toi qui l'as, ou non ?

— Un cafard ?

— Oui, le cafard.

J'étais exaspéré.

— Non, pas ce matin, dis-je, et je vis un rictus s'étaler sur son visage.

— Attends une minute, mon pote. Te mets pas dans tous tes états. Foutre, fiston ! Je croyais dur comme fer que c'était toi qui l'avais, dit-il, feignant de ne pas me croire.

Je fis mine de m'en aller et il poussa la carriole à côté de moi. Et soudain je me sentis mal à l'aise. Il n'était pas sans ressemblance avec les anciens combattants du Golden Day...

— Eh bien, peut-être c'est tout le contraire, dit-il. Peut-être c'est lui qui s'est emparé de toi.

— Ça se peut, dis-je.

— Si c'est ça, tu as de la chance que ça soye qu'un cafard, parce que, moi, mon vieux, je crois bien qu'c'est un ours que j'ai aux fesses...

— Un ours ?

— Merde, oui ! un ours. Tu vois pas ces pièces, à l'endroit où il

s'est agrippé à mon derrière ?

Tirant sur le côté le fond de son pantalon à la Charlot, il partit d'un puissant éclat de rire.

— Mon vieux, ce Harlem, c'est rien d'autre qu'une tanière d'ours. Mais j'te dis une chose, dit-il, se calmant tout d'un coup. C'est l'meilleur endroit pour toi et moi, et si les temps ne s'arrangent pas bientôt, je m'en vais te capturer cet ours, et te l'empêcher par tous les moyens de se sauver !

— Attention de ne pas te faire abattre, dis-je.

— Non, mon gars, je vais commencer avec un de ma taille !

J'essayai de lui répondre quelque proverbe sur les ours, mais sans pouvoir me rappeler autre chose que Jeannot-Lapin et Bourru-l'Ours... tous deux oubliés depuis longtemps et qui soulevèrent en moi une vague de nostalgie. J'avais envie de le quitter, et en même temps j'éprouvais une sorte de bien-être à marcher à ses côtés, comme si nous avions déjà marché de la sorte d'autres matins, en d'autres lieux...

— Qu'est-ce que c'est, tout ce que tu as là ? dis-je en montrant du doigt les rouleaux de papier bleu empilés dans la carriole.

— Des bleus d'architecte, mon vieux. J'en ai ici à peu près cent livres, de plans, et j'ai rien pu construire !

— À quoi servent-ils ? Dis-je.

— Du diable si je le sais, à tout. Des cités, des villes, des clubs sportifs. Ou simplement, des édifices et des maisons. J'en aurais presque assez pour me construire une maison, si je pouvais vivre dans une maison en papier comme ils font au Japon. J'ai comme l'impression que quelqu'un leur a fait changer leurs plans, ajouta-t-il avec un rire. J'ai demandé au type pourquoi ils se débarrassent de tous ces trucs et il a dit qu'ils encombrent, alors, de temps en temps, ils sont obligés de les jeter pour faire de la place pour les nouveaux plans. Y en a plein, là-dedans, qu'ont jamais servi, tu sais.

— Tu en as beaucoup, dis-je.

— Oui, et c'est pas tout. J'en ai deux chargements. Y a une bonne journée de travail, là-dedans, dans c'te marchandise. Les gens sont toujours en train de faire des plans et de les changer.

— Oui, c'est bien vrai, dis-je en pensant à mes lettres. Mais c'est une faute. Il faut rester fidèle au plan.

Il me regarda d'un air subitement grave.

— T'es plutôt jeune, mon p'tit gars, dit-il.

Je ne répondis pas. Nous arrivâmes à un tournant au sommet de la colline.

— Bon, fiston, ça m'a fait du bien de parler à un gosse du vieux pays, mais faut que j'te quitte, maintenant. Voilà une de ces bonnes vieilles rues qui descendent en pente. J'peux me laisser descendre un

moment, comme ça je s'rai pas vanné à la fin d'la journée. Mes couilles que j'vais les laisser me flanquer dans ma tombe. On s'reverra sans doute un jour. Tu sais quoi ?

— Eh bien ?

— Au début, je croyais que tu essayais de me snober, mais maint'nant, j'suis drôlement content de voir que tu...

— D'accord, dis-je. Et ne t'en fais pas.

— Oh, ça non. Tout ce que tu as besoin pour faire ton chemin dans cette putain de ville, c'est un peu de culot, du cran et du bon sens. Moi, mon vieux, je suis né avec les trois. En fait, je-suis-le-septième-fils-d'un-septième-fils-né-avec-une-coiffe-sur-mes-deux-yeux-et-élevé-avec-des-os-de-chat-noir-le-grand-Jean-le-Conquérant-et-des-choux-graisseux, lança-t-il sans reprendre son souffle, les yeux pétillant, les lèvres remuant à toute vitesse. Tu me piges, mon vieux ?

— Tu vas trop vite, dis-je, commençant à rire.

— D'accord, je ralentis. T'auras droit à des vers, mais pas à des malédictions. Mon nom est Peter Wheatstraw, je suis le beau-fils unique du Diable, alors, tournez ! T'es un gars du Sud, pas vrai ? dit-il, la tête penchée de côté comme un ours.

— Oui, dis-je.

— Eh bien, à la bonne heure ! J'm'appelle Bleu et je m'approche de toi avec une fourche. Fe fi, fo, fum. Qui veut abattre l'homme du Diable, le Seigneur Dieu Stingeroy !

Il me fit rigoler malgré moi. J'aimais ses paroles, sans toutefois connaître la réponse. J'avais bien appris ça dans mon enfance, mais j'avais tout oublié ; ça datait d'avant l'école...

— Tu me piges, mon vieux ? s'écria-t-il en riant. Mais dis donc, viens me voir, des fois, je suis joueur de piano et noceur, buveur de whisky et batteur de pavé. J't'enseignerai quelques mauvaises habitudes. T'en auras besoin. Bonne chance, dit-il.

— Au revoir, lui dis-je en le regardant s'éloigner.

Je le vis prendre le tournant vers le sommet de la colline, pesant vigoureusement sur le bras de sa carriole, et j'entendis s'élever sa voix, assourdie à présent, quand il amorça la descente.

Elle a des pieds comme un singe

Des jambes

Des jambes, des jambes comme un bouledogue dingo...

Qu'est-ce que ça veut dire ? me demandai-je. J'avais entendu ça toute ma vie, mais j'étais soudain frappé par l'étrangeté des paroles. S'agissait-il d'une femme ou de quelque bizarre animal d'allure sphingique ? Certainement, ni sa femme, ni aucune femme, ne correspondait à cette description. Et pourquoi décrire une personne

quelconque en des termes aussi contradictoires ? Était-ce un sphinx ? Mon vieux bas-du-cul avec des pantalons à la Charlot l'aimait-il ou la haïssait-il ? Ou n'était-ce qu'une chanson, sans plus ? Quelle sorte de femme pouvait bien aimer un bonhomme crasseux comme celui-là, de toute façon ? Et lui, comment pouvait-il l'aimer, si elle était aussi répugnante que dans la chanson ? Je repris ma marche. Peut-être tout le monde aimait quelqu'un. Je ne savais pas. Je ne pouvais pas beaucoup penser à l'amour. Si on veut voyager loin, il faut être détaché, et j'avais devant moi toute la route du retour au campus. Je marchais à grandes enjambées, et j'entendais la chanson de l'homme à la carriole se transformer en un sifflement clair et solitaire qui s'épanouissait à la fin de chaque phrase en un accord tremblant à la manière des blues. Et dans sa palpitation et son attaque brusque, je percevais le bruit d'un train lancé à vive allure, seul dans la nuit solitaire. Il était le beau-fils du Diable, fort bien, et c'était un type qui savait siffler un accord à trois notes... Nom de Dieu, pensai-je, nous sommes un peuple de tous les tonnerres ! Et je ne sus pas si c'était de la fierté ou du dégoût qui, soudain, me traversa en éclair.

Passé le coin, j'entrai dans un drugstore et pris place au comptoir. Des hommes étaient penchés sur des assiettes de nourriture. Du café mijotait dans des globes de verre au-dessus de flammes bleues. Je sentis l'odeur du lard grillé pénétrer profondément dans mon estomac tandis que j'observais le garçon de comptoir ouvrir les portes du gril, retourner les minces tranches et refermer vivement les portes. Sur le mur, face au comptoir, une étudiante blonde et bronzée souriait, invitant tout un chacun à boire du Coca-Cola. Le garçon vint vers moi.

— J'ai quelque chose de bon pour vous, dit-il en posant un verre d'eau devant moi. Qu'est-ce que vous dites du spécial ?

— Qu'est-ce que le spécial ?

— Côtelettes de porc, farine de maïs, un œuf, des crêpes chaudes et du café ! Il se pencha sur le comptoir d'un air qui semblait dire : alors, ça devrait t'exciter, mon garçon. Ça se voyait donc tant que ça, que j'étais sudiste ?

— Je prendrai un jus d'orange, des toasts et un café, dis-je froidement.

Il secoua la tête.

— Vous m'avez eu, dit-il en flanquant deux tranches de pain dans le grille-pain. J'aurais juré que vous étiez un homme à côtes de porc. Le jus d'orange, grand ou petit ?

— Va pour le grand, dis-je.

Sans rien dire, je regardai sa nuque tandis qu'il coupait une orange et je pensai : tu devrais commander le spécial, te lever et partir. Pour qui se prend-il ?

Un pépin flottait sur l'épaisse couche de pulpe qui s'était formée

dans le haut du verre. Je le pêchai avec une cuillère, puis je bus d'un trait cette acide boisson, tout fier d'avoir résisté à la côte de porc et à la farine de maïs. C'était un acte de discipline, un signe du changement qui s'opérait en moi ; c'est bien de cette façon que j'allais, avant mon retour au campus, acquérir plus d'expérience. Je resterais fondamentalement le même, pensai-je en remuant mon café, et cependant, il y aurait en moi des changements subtils propres à intriguer ceux qui n'étaient jamais allés dans le Nord. Cela servait toujours, à l'université, d'être un peu différent, surtout si vous aviez le désir de jouer un rôle dirigeant. Cela amenait les gens à parler de vous, à essayer de faire le tour de vous. Je devrais faire attention, malgré tout, à ne pas trop parler comme un Noir du Nord ; ça ne leur plairait pas. La chose à faire, pensai-je avec un sourire, c'est de leur donner à entendre que tous vos actes, toutes vos paroles, sont chargés de vastes et mystérieuses significations qui courent juste au-dessous de la surface. Ils adoreraient ça. Plus vous restez dans le vague, mieux ça vaut. Il fallait leur donner matière à conjecture, comme pour le Dr Bledsoe : le Dr Bledsoe descendait-il dans un hôtel de luxe quand il se rendait à New York ? Assistait-il à des soirées avec les administrateurs ? Comment se comportait-il ?

— Mon vieux, je te parie qu'il se refuse rien. On me dit que quand le vieux Doc va à New York, il s'arrête pas aux feux rouges. Paraît qu'il boit son fameux whisky rouge et qu'il fume ses fameux cigares noirs et qu'il nous oublie complètement, nous les pauv' Noirs ignorants du campus. Ils disent que quand il arrive dans le Nord, faut qu'tout le monde l'appelle M. le Dr Bledsoe.

Le souvenir de cette conversation me fit sourire. Je me sentais bien. Cette expulsion, c'est peut-être ce qui pouvait m'arriver de mieux. J'avais appris davantage. Jusqu'ici je n'avais vu dans les commérages du campus que propos malveillants et irrespectueux ; à présent, je comprenais ce que le Dr Bledsoe en tirait. Que nous l'aimions ou non, il hantait toujours notre esprit. C'était le secret de son autorité. Bizarre que cela me frappe maintenant, car sans y avoir jamais réfléchi, j'avais l'impression de l'avoir toujours su. C'est seulement que l'éloignement du campus paraissait donner à cette pensée plus de netteté et de consistance, et me permettre de la formuler sans crainte. Ici, une telle pensée vous semblait aussi naturelle que le geste de sortir la pièce de monnaie que je déposais à présent sur le comptoir pour payer mon petit déjeuner. Ça faisait quinze *cents* : je cherchai la pièce, en sortis une autre de dix *cents*, et je me dis : est-ce un affront si un Noir donne un pourboire à un Blanc ?

Je cherchai des yeux le garçon et je le vis occupé à servir une assiette de côtes de porc et de farine de maïs à un homme agrémenté d'une moustache d'un blond cendré. J'ouvris les yeux tout grands ;

puis, je claquai la pièce de dix *cents* sur le comptoir et m'en allai, déçu qu'elle n'ait pas sonné aussi fort qu'une pièce de cinquante *cents*.

Parvenu à la porte du bureau de Mr. Emerson, l'idée me vint que j'aurais peut-être dû attendre que le travail de la journée soit déjà bien en train, mais je n'en tins pas compte et décidai d'entrer. Cette arrivée matinale démontrerait deux choses, du moins je l'espérais : à quel point j'avais besoin de travail, et avec quelle promptitude j'accomplirais toute tâche qui me serait confiée. En outre, n'existait-il pas un proverbe disant que le premier de la journée à entrer dans une affaire ferait une bonne affaire ? Ou ne disait-on cela que d'une affaire juive ? Je sortis la lettre de mon porte-documents. Emerson, était-ce un nom chrétien ou juif ?

Une fois la porte franchie, on se serait cru dans un musée. Je me trouvais dans un grand salon de réception décoré de fraîches couleurs tropicales. L'un des murs était presque entièrement couvert par une énorme carte en couleur. De minces rubans de soie rouge étaient soigneusement tendus entre divers points de la carte et une série de piédestaux en ébène sur lesquels on avait posé des pots de verre contenant des échantillons des produits naturels des différents pays. C'était une firme d'importation. Je fis d'un regard le tour de la pièce ; j'étais médusé. Il y avait des peintures, des bronzes, des tapisseries, le tout arrangé avec goût. J'étais ébloui et tellement surpris que je faillis lâcher mon porte-documents, en entendant une voix dire :

— Et que désirez-vous ?

Je vis devant moi une personne impeccable : visage au teint frais, cheveux blonds coiffés à la perfection, costume de texture tropicale, élégamment drapé à partir de larges épaules, yeux gris et agités derrière des lunettes à monture claire.

J'expliquai mon rendez-vous.

— Ah, oui, dit-il. Puis-je voir la lettre, s'il vous plaît ?

Je la lui tendis, non sans remarquer les boutons de manchettes en or dans les poignets mousquetaire souples et blancs quand il tendit la main. Il jeta un coup d'œil sur l'enveloppe, puis son regard revint sur moi ; ses yeux trahissaient un étrange intérêt ; il me dit :

— Asseyez-vous, je vous prie. Je suis à vous tout de suite.

Je l'observai s'éloigner sans bruit ; il se déplaçait à grandes enjambées en ondulant des hanches, ce qui me fit froncer les sourcils. Je traversai la pièce et pris une chaise en bois de teck avec des coussins de soie vert émeraude ; je m'assis tout droit, le porte-documents sur les genoux. Il était probablement assis à cette place avant mon arrivée, car sur une table qui supportait un ravissant arbre nain, je vis de la fumée s'élever d'une cigarette posée sur un cendrier de jade. À côté, un livre ouvert, un truc intitulé *Totem et Tabou*(14). Mes regards furent attirés de l'autre côté, par une niche électrifiée à

dessin chinois, où étaient exposés des objets d'une grande finesse, statues de chevaux et d'oiseaux, petits vases et coupes dont chacun était placé sur un socle de bois sculpté. La pièce était calme comme une tombe – quand soudain il y eut un violent battement d'ailes ; je tournai les yeux vers la fenêtre pour voir un déchaînement de couleurs, comme si une rafale de vent avait lestement enlevé un paquet de haillons aux vives couleurs. C'était une volière d'oiseaux des tropiques, placée près d'une des larges fenêtres, par laquelle j'aperçus, quand le claquement d'ailes s'apaisa, deux navires qui allaient et venaient, dans le lointain, sur la baie verdâtre. Un grand oiseau entonna un chant, détournant mon regard sur la palpitation de sa gorge bleu vif, jaune et rouge. C'était saisissant ; et je regardai les oiseaux sautiller et voleter tandis que leurs couleurs flamboyaient un instant comme un éventail oriental déployé. J'eus envie d'aller me poster près de la cage pour mieux les voir, mais j'y renonçai. Cela risquerait de paraître un peu frivole. Je poursuivis de ma chaise l'étude de la pièce.

Ces gens-là sont les rois de la Terre ! pensai-je en entendant l'oiseau émettre un son inharmonieux. Il n'y avait rien de comparable à cela au musée de l'université, ni en aucun des lieux que j'avais pu visiter. Je ne me souvenais que de quelques vieilles reliques du temps de l'esclavage : un pot de fer, une cloche antique, un jeu de fers que l'on fixait aux chevilles, avec la chaîne qui entravait la marche, un métier à tisser primitif, un rouet, une calebasse pour la boisson, un horrible dieu africain en ébène qui avait l'air de ricaner (offert à l'école par quelque millionnaire voyageur), un fouet de cuir avec des petites pointes de cuivre, un fer à marker avec la double lettre... Je gardais de tous ces objets, que j'avais pourtant vus très rarement, un souvenir très net. Cela ne m'avait jamais fait plaisir de les voir, et chaque fois que je visitais la salle, j'évitais la vitrine dans laquelle ils étaient exposés, préférant, à la place, m'attarder sur les photos des premiers jours après la Guerre Civile, l'époque proche de celle que Barbee l'aveugle avait décrite. Et même ça, je ne l'avais pas regardé trop souvent.

Je m'efforçai de me détendre. La chaise était belle, mais dure. Où était passé cet homme ? Avait-il eu une réaction d'hostilité en me voyant ? J'étais ennuyé de n'avoir pas su le voir le premier. Il fallait faire attention à ces détails. Tout à coup, un cri discordant s'échappa de la cage et de nouveau je vis un flamboiement insensé, comme si les oiseaux avaient subitement éclaté en flammes, battant des ailes avec une frénésie hargneuse contre les barreaux de bambou, pour s'apaiser avec la même soudaineté quand la porte s'ouvrit. L'homme blond apparut dans l'encadrement, m'appela d'un geste, la main sur la poignée. Je m'avançai, intérieurement très tendu. Étais-je accepté ou

repoussé ?

Il y avait une interrogation dans ses yeux.

— Entrez, je vous prie, dit-il.

— Merci, dis-je, attendant pour lui emboîter le pas.

— Je vous en prie, dit-il avec un mince sourire.

Je passai devant lui, sondant le ton de ses paroles dans l'espoir d'y découvrir une indication.

— Je désirerais vous poser quelques questions, dit-il en brandissant ma lettre vers deux chaises.

— Oui, monsieur ? dis-je.

— Dites-moi, à quoi prétendez-vous au juste ? dit-il.

— Je cherche un travail, monsieur, de façon à gagner assez d'argent pour retourner à l'université à l'automne.

— À votre ancienne école ?

— Oui, monsieur.

— Je vois. Pendant un instant, il m'étudia sans dire un mot. Quand pensez-vous obtenir votre diplôme ?

— L'année prochaine, monsieur. J'ai terminé ma première année...

— Junior à dix-neuf ans ? Vous êtes vraiment un bon étudiant.

— Merci, monsieur, dis-je ; je commençais à prendre goût à l'entretien.

— Étiez-vous un athlète ?

— Non, monsieur...

— Vous en avez la conformation, dit-il en me considérant du haut en bas. Vous seriez sans aucun doute un excellent coureur, un sprinter.

— Je n'ai jamais essayé, monsieur.

— Et je présume qu'il est stupide de vous demander ce que vous pensez de votre Alma Mater ? dit-il.

— Je pense que c'est l'une des meilleures du monde, dis-je et j'entendis ma voix s'enfler d'une émotion profonde.

— Je sais, je sais, dit-il avec une ombre de mécontentement qui me surprit.

Je redevins vigilant en l'entendant marmotter quelque chose d'incompréhensible à propos de la « nostalgie de la cour de Harvard ».

— Et si l'on vous offrait une chance de terminer votre travail dans une autre université ? dit-il, et ses yeux s'agrandirent derrière ses lunettes. Son sourire était revenu.

— Une autre université ? dis-je. Je sentais le désarroi me gagner.

— Eh bien, oui, disons une école dans la Nouvelle-Angleterre...

Je le regardai, bouche bée, sans voix. Voulait-il parler de Harvard ? Était-ce bon ou mauvais ? Où voulait-il en venir ?

— Je ne sais pas, monsieur, dis-je avec prudence. Je n'y ai jamais songé. Il ne me reste qu'une année à faire et, enfin, je connais tout le monde à mon ancienne école, et on me connaît...

Je m'arrêtai, déconcerté, en le voyant me regarder et pousser un soupir de résignation. Qu'avait-il dans l'esprit ? J'avais peut-être été trop franc au sujet de mon retour à l'école, peut-être était-il hostile à ce que nous recevions une éducation supérieure... Mais bon Dieu, ce n'est qu'un secrétaire... À moins que ?...

— Je comprends, dit-il avec calme. (La simple suggestion d'une autre école était présomptueuse de ma part.) J'imagine que l'université à laquelle on appartient vous tient lieu de père et de mère véritablement... Une chose sacrée.

— Oui, monsieur, c'est cela, me hâtai-je d'acquiescer.

Ses yeux se rétrécirent.

— Mais je dois maintenant vous poser une question embarrassante. Cela vous gêne-t-il ?

— Mais non, monsieur, dis-je nerveusement.

— Cela m'ennuie de vous demander ceci, mais c'est tout à fait nécessaire... Il se pencha en avant, avec un froncement de sourcils attristé.

— Dites-moi, avez-vous lu la lettre que vous avez apportée à Mr. Emerson ?

— Ah, non, monsieur ! Elle ne m'était pas destinée, je n'allais évidemment pas songer à l'ouvrir...

— Non, bien sûr, je savais bien que non, dit-il avec un petit geste de la main et en se redressant sur son siège. Je suis navré, chassez cela de votre esprit, comme une de ces questions personnelles importunes que l'on trouve si souvent de nos jours dans des questionnaires soi-disant impersonnels.

Je ne le crus pas.

— Mais était-elle ouverte, monsieur ? Il est possible que quelqu'un ait fouillé dans mes affaires...

— Oh, non, rien de ce genre. Je vous en prie, oubliez cette question... Et dites-moi, je vous prie, quels sont vos projets après l'obtention de vos diplômes ?

— Je ne sais pas au juste, monsieur. J'aimerais qu'on me priât de rester à l'université comme professeur, ou comme membre du personnel administratif. Et... Enfin...

— Oui, quoi d'autre ?

— Eh bien, heu, je crois que j'aimerais vraiment devenir l'assistant du Dr Bledsoe...

— Oh, je vois, dit-il en se renversant sur le dossier de sa chaise et en formant un cercle aux lèvres minces avec sa bouche. Vous êtes très ambitieux.

— Je crois que oui, monsieur. Mais je suis prêt à travailler dur.

— L'ambition est une force merveilleuse, dit-il, mais elle peut vous mettre des œillères, parfois... D'un autre côté, elle peut assurer votre

réussite, comme mon père... (Il eut de nouveau un arrêt dans la voix ; il fronça les sourcils et regarda ses mains qui tremblaient.) Le seul ennui avec l'ambition, c'est qu'elle vous rend aveugle parfois aux réalités... Dites-moi, combien de lettres de ce genre avez-vous ?

— J'en avais sept, je crois, monsieur, répondis-je, déconcerté par son nouveau tour. Elles sont...

— Sept ! Il eut un subit accès de colère.

— Oui, monsieur, c'est tout ce qu'il m'avait donné...

— Et combien de ces messieurs avez-vous réussi à voir, puis-je vous le demander ?

J'eus l'impression de sombrer.

— Je n'en ai vu aucun personnellement, monsieur.

— Et voici votre dernière lettre ?

— Oui, monsieur, c'est cela, mais je m'attends à recevoir des nouvelles des autres... Ils ont dit...

— Mais bien sûr, ils vous feront signe, et tous les sept. Ce sont tous de bons Américains !

À ne s'y pas tromper, il y avait de l'ironie dans sa voix à présent et je ne savais que dire.

— Sept, répéta-t-il d'un ton mystérieux. Oh, surtout, je ne veux pas vous bouleverser, dit-il avec un geste élégant de dégoût de soi. J'ai eu hier soir une séance pénible avec mon psychanalyste ; la moindre chose me fait perdre les pédales. Comme un réveille-matin détraqué... Dites ! Il se claqua les cuisses de ses deux mains. Qu'est-ce que cela signifie, je vous le demande ?

Il était soudain dans tous ses états. Tout un côté de son visage était agité de tics et enflait en même temps.

Je le regardai allumer une cigarette et je me dis : Qu'est-ce que tout ça veut dire, bon Dieu ?

— Il n'existe pas de mots pour exprimer l'injustice de certaines choses, dit-il en expulsant un panache de fumée, et leur ambiguïté décourage l'expression et même la pensée. À propos, êtes-vous jamais allé au Club Calamus ?

— Je n'en ai jamais entendu parler, je crois, monsieur, dis-je.

— Non ? Il est très connu. Beaucoup de mes amis de Harlem le fréquentent. C'est un lieu de rencontre d'écrivains, d'artistes, de toute sorte de gens célèbres. Il n'a pas son pareil dans la cité, et chose étrange, il a une saveur véritablement européenne.

— Je ne suis jamais allé dans une boîte de nuit, monsieur. Il faudra que j'y aille pour voir ce que c'est, dès que j'aurai commencé à gagner un peu d'argent, dis-je dans l'espoir de ramener la conversation sur la question du travail.

Il me regarda, sa tête fut secouée d'un tic et son visage recommença à se contracter.

— Je crois que j'ai de nouveau éludé la question, comme d'habitude. Écoutez, s'écria-t-il avec une impulsion soudaine, croyez-vous que deux personnes, deux étrangers qui ne se sont jamais vus, peuvent parler avec une entière franchise et une absolue sincérité ?

— Monsieur ?

— Oh, bon Dieu ! Ce que je veux dire, c'est... pensez-vous qu'il nous soit possible, à tous deux, d'arracher le masque des us et coutumes qui isolent l'homme de l'homme, et de parler à cœur ouvert, avec une sincérité et une franchise parfaites ?

— Je ne vois pas exactement ce que vous voulez dire, monsieur, dis-je.

— En êtes-vous certain ?

— Je...

— Bien sûr, bien sûr. Si seulement je pouvais m'exprimer simplement ! Je jette le trouble dans votre esprit. Une telle franchise n'est tout bonnement pas possible, pour la raison que tous nos mobiles sont impurs. Oubliez ce que je viens de dire. Je vais essayer de l'exprimer autrement, et rappelez-vous ceci, je vous prie...

Ma tête tournait. Penché vers moi dans une posture de confident, il s'adressait à moi comme s'il me connaissait depuis des années ; cela me fit penser à une chose que mon grand-père avait dite il y a longtemps : « Ne laisse aucun Blanc te raconter ses affaires, parce qu'une fois qu'il a tout déballé, il va sûrement avoir honte de t'l'avoir dit à toi, et de ce moment, il va te haïr. En réalité, sa haine pour toi, il l'avait toujours eue... »

— ... Je veux essayer de vous révéler une part de la réalité qui est pour vous de la plus grande importance, mais je vous préviens, vous allez souffrir. Non, laissez-moi terminer, dit-il en me touchant légèrement le genou et en retirant aussitôt sa main cependant que je changeais de position.

« Ce que je désire faire, on le fait très rarement, et à franchement parler, je ne m'y risquerais pas, aujourd'hui, si je n'avais subi une suite d'intolérables frustrations. Voyez-vous, eh bien, je suis un homme frustré... Ah, diable, voici que je recommence à ne penser qu'à moi... Nous sommes frustrés tous les deux, comprenez-vous ? Tous les deux, et je désire vous aider...

— Vous voulez dire que vous me permettrez de voir Mr. Emerson ?
Il fronça les sourcils.

— Je vous en prie, n'ayez pas l'air si heureux à cette pensée, et ne vous lancez pas dans des conclusions trop hâtives. Je désire vous aider, mais cela implique une tyrannie...

— Une tyrannie ? Mes poumons se serrèrent.

— Oui. C'est une façon d'exprimer les choses. Car pour vous aider, je dois vous ôter vos illusions...

— Oh, je pense que cela m'est égal, monsieur. Une fois que je serai en présence de Mr. Emerson, la situation sera entre mes mains. Tout ce que je désire, c'est lui parler.

— Lui parler, dit-il en se levant brusquement et en écrasant une cigarette dans le cendrier, les doigts tremblants. Personne ne lui parle. C'est lui qui parle. Il s'arrêta soudain. À la réflexion, vous feriez peut-être mieux de me laisser votre adresse et je vous posterais la réponse de Mr. Emerson dans la matinée. C'est vraiment un homme très occupé.

Son comportement avait changé du tout au tout.

— Mais vous aviez dit... Je me levai à mon tour, complètement déconcerté. Est-ce qu'il se payait ma tête ? Ne pourriez-vous me laisser m'entretenir avec lui, cinq minutes seulement ? insistai-je. Je suis certain de pouvoir le convaincre que je suis digne d'un travail. Et si quelqu'un a ouvert ma lettre à mon insu, je prouverai mon identité... Le Dr Bledsoe...

— Votre identité ! Mon Dieu ! De toute façon, qui a encore une identité ? Ce n'est pas aussi parfaitement simple. Écoutez, dit-il avec un geste d'angoisse. Voulez-vous me faire confiance ?

— Mais oui, monsieur, j'ai confiance en vous.

Il se pencha vers moi.

— Écoutez, dit-il, et son visage se crispa violemment, j'essayais de vous dire que je sais beaucoup de choses à votre sujet, pas vous personnellement, mais des garçons comme vous. Pas grand-chose, c'est vrai, mais tout de même plus que la moyenne des gens. Pour nous, nous en sommes restés à Jim et Huckleberry Finn. Plusieurs de mes amis sont joueurs de jazz et j'ai pas mal roulé ma bosse. Je connais vos conditions de vie. Pourquoi retourner, jeune homme ? Il y a tant à faire ici, où la liberté est plus grande. Vous ne trouverez pas ce que vous cherchez, lorsque vous retournerez, de toute façon : vous ne connaîtrez jamais le fin fond des choses. Je vous en prie, n'interprétez pas mes paroles en mauvaise part ; je ne dis pas tout ceci pour vous impressionner. Ou pour m'offrir une sorte de catharsis sadique. Non, vraiment. Mais je connais bien, certes, ce monde que vous essayez de toucher, toutes ses qualités et toutes ses turpitudes indicibles, eh oui, indicibles. J'ai bien peur que mon père voie en moi un de ces maux indicibles, je suis Huckleberry(15), voyez-vous...

Il partit d'un rire sec tandis que je tentais de trouver un sens à ses propos décousus. Huckleberry ? Pourquoi se référait-il sans cesse à cette histoire de gosses ? Cela m'embarrassait et m'ennuyait qu'il me parlât ainsi, car il faisait écran entre moi et un boulot et le campus...

— Mais tout ce que je désire, c'est du travail, monsieur, dis-je. Je désire simplement gagner assez d'argent pour reprendre mes études.

— Bien sûr, mais vous pressentez sans doute que l'affaire est plus

compliquée que cela. N'êtes-vous pas curieux de ce qui se cache derrière la face des choses ?

— Oui, monsieur, mais mon souci principal est de trouver du travail.

— Bien entendu, dit-il, mais la vie n'est pas aussi simple...

— Mais le reste, tout le reste, ne me concerne pas, monsieur. Je n'ai pas à m'en mêler et je me contenterai de retourner à l'université et d'y rester aussi longtemps que l'autorisation m'en sera accordée.

— Mais je veux vous aider à agir pour le mieux, dit-il. Pour le mieux, je dis bien. Désirez-vous faire ce qu'il y a de mieux pour vous ?

— Eh bien, oui, monsieur. Je pense que oui...

— Alors, oubliez votre idée de retourner à l'université. Allez ailleurs...

— Vous voulez dire quitter ?

— Oui. Oubliez cela.

— Mais vous disiez que vous vouliez m'aider !

— Oui, et c'est ce que je suis en train de faire.

— Mais, et mon entrevue avec Mr. Emerson ?

— Oh, Seigneur ! Ne voyez-vous pas qu'il vaut infiniment mieux que vous ne le rencontriez pas ?

Tout d'un coup, je suffoquai. Puis je me retrouvai debout, étreignant mon porte-documents.

— Qu'avez-vous contre moi ? lâchai-je. Que vous ai-je jamais fait ? Vous n'avez jamais eu l'intention de me laisser le rencontrer. Malgré ma lettre d'introduction. Pourquoi ? Mais pourquoi ? Je ne mettrais jamais votre place en danger.

— Non, non, non, bien sûr que non, cria-t-il en se levant. Vous m'avez mal compris. Vous ne devez pas faire ça ! Seigneur, il y a trop de malentendus. Je vous en prie, n'allez pas imaginer que, si j'essaye de vous empêcher de voir Mr. Emerson, c'est à cause d'un préjugé...

— Si, monsieur, c'est ce que je pense, dis-je avec colère. J'ai été envoyé ici par un de ses amis. Vous avez lu la lettre et malgré cela, vous vous opposez à ce que je le voie, et maintenant vous essayez de m'amener à quitter l'université. Quelle sorte d'homme êtes-vous donc ? Qu'avez-vous contre moi ? Vous, un Blanc du Nord !

Il eut l'air attristé.

— Je m'y suis mal pris, dit-il, mais croyez-moi bien, j'essaye de vous conseiller ce qui est le mieux pour vous.

Il arracha ses lunettes.

— Mais moi, je sais ce qui est bon pour moi, dis-je. Ou, du moins, Mr. Bledsoe le sait, et s'il ne m'est pas possible de voir Mr. Emerson aujourd'hui, dites-moi simplement à quel moment, et je reviendrai...

Il se mordit les lèvres et ferma les yeux, ballottant sa tête d'un côté et de l'autre comme s'il rengorgeait un cri.

— Je suis navré, réellement navré, d'avoir déclenché tout cela, dit-il avec un calme soudain. C'est stupide de ma part, d'essayer de vous donner un conseil, mais je vous en prie, vous ne devez pas croire que je suis contre vous... ou votre race. Je suis votre ami. Quelques-uns des gens les plus distingués que je connaisse sont des nèg... Eh bien, voyez-vous, Mr. Emerson est mon père.

— Votre père !

— Mon père, oui, bien que j'eusse préféré qu'il en fût autrement. Mais c'est ainsi, et je pourrais certes m'arranger pour que vous le voyiez. Mais pour être tout à fait franc, je suis incapable d'un tel cynisme. Cela ne vous rendrait aucun service.

— Mais j'aimerais courir ma chance, monsieur... C'est très important pour moi. Toute ma carrière en dépend.

— Mais vous n'avez aucune chance, dit-il.

— Mais le Dr Bledsoe m'a envoyé ici, dis-je avec une émotion grandissante. Je dois avoir une chance...

— Le Dr Bledsoe, dit-il avec dégoût. Il est comme mon... Il mériterait d'être cravaché ! Tenez, dit-il ; il saisit la lettre et me la fourra sous le nez en froissant le papier. Je la pris, le regardant droit dans ses yeux, qui me rendirent un regard brûlant.

— Allez-y, lisez-la, cria-t-il avec excitation. Allez-y !

— Mais je ne demandais pas ça, dis-je.

— Lisez-la !

Mon cher Mr. Emerson,

Le porteur de cette lettre est un de nos anciens étudiants (je dis ancien, car jamais, en aucun cas, il ne sera de nouveau inscrit comme étudiant ici) qui a été renvoyé pour très grave manquement à nos plus strictes règles de conduite.

Cependant, par suite de circonstances dont je vous expliquerai la nature, à vous personnellement, lors de la prochaine réunion du conseil d'administration, il est de l'intérêt supérieur de l'université que ce jeune homme n'ait pas connaissance du caractère définitif de son expulsion. En effet, il nourrit l'espoir de reprendre ici ses études à l'automne. Il est cependant de l'intérêt supérieur de la grande œuvre à l'accomplissement de laquelle nous nous consacrons, que rien ne vienne interrompre la poursuite de ses vains espoirs, et qu'il reste en même temps aussi loin que possible de notre établissement.

Ce cas constitue, cher Mr. Emerson, l'un des rares exemples, d'un maniement très délicat, où un garçon dont nous attendions beaucoup s'est gravement écarté du droit chemin, et dans sa chute, menace de bouleverser certaines relations entre certaines personnes concernées et l'école. Ainsi, alors que le porteur n'est plus membre de notre famille universitaire, il importe au plus haut point que sa séparation d'avec l'université s'opère de la façon la moins pénible possible. Je vous prie, monsieur, de l'aider à continuer dans la direction de cette promesse qui, comme l'horizon, échappe toujours, sans perdre son éclat, au voyageur plein d'espoir.

Respectueusement, je suis votre humble serviteur.

A. Herbert Bledsoe.

Je levai la tête. On aurait dit que vingt-cinq ans s'étaient écoulés entre le moment où il m'avait tendu la lettre et le moment où j'avais pris connaissance du message qu'elle contenait. Je n'arrivais pas à y croire, j'essayais de la relire. Je ne pouvais y croire et en même temps, j'avais le sentiment du déjà vu. Je me frottai les yeux, ils paraissaient pleins de sable, comme si toutes leurs sécrétions s'étaient soudain tarées.

— Je suis désolé, dit-il, terriblement désolé.

— Qu'ai-je donc fait ? J'ai toujours essayé de faire ce qu'il fallait...

— C'est ce que vous devez me dire, dit-il. À quoi fait-il allusion ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas...

— Mais vous ne pouvez pas n'avoir rien fait.

— J'ai emmené un homme en voiture, je l'ai fait entrer au Golden Day pour l'aider quand il est tombé malade... Je ne sais pas...

Je lui fis un récit balbutiant de la visite chez Trueblood, de l'expédition au Golden Day et de mon expulsion, et je voyais sur son visage mobile le reflet de sa réaction devant chaque détail.

— C'est plutôt mince, dit-il quand j'eus fini. Je ne comprends pas cet homme. Il est très compliqué.

— Tout ce que je voulais, c'est retourner là-bas et me rendre utile ; dis-je.

— Vous n'y retournerez jamais. C'est impossible, à présent, dit-il. Vous le voyez vous-même. Je suis franchement navré, et cependant je suis heureux d'avoir cédé à l'impulsion de vous parler. Oubliez tout cela : bien que ce soit là un conseil que j'ai été incapable d'accepter moi-même, c'est tout de même un bon conseil. Vous n'avez pas intérêt à vous aveugler sur la vérité. Ouvrez les yeux...

Je me levai, hébété, et me dirigeai vers la porte. Il me suivit jusqu'à dans le salon de réception où les oiseaux flamboyaient dans leur cage ; leurs cris rauques semblaient des hurlements dans un cauchemar.

Il bégaya d'un air coupable.

— S'il vous plaît, je dois vous demander de ne jamais faire part de cette conversation à quiconque.

— Non, dis-je.

— Cela me serait égal, mais mon père considérerait ma révélation comme la plus odieuse trahison... Vous êtes débarrassé de lui, à présent. Moi, je suis toujours son prisonnier. Vous avez été libéré, ne comprenez-vous pas ? Mais ma bataille continue.

Il paraissait au bord des larmes.

— Je ne dirai rien, dis-je. Personne ne me croirait. Je n'y parviens pas moi-même. Il y a sûrement une erreur. Sûrement...

J'ouvris la porte.

— Écoutez, jeune homme, dit-il. Ce soir, j'ai une réunion d'amis au Calamus. Aimerez-vous vous joindre à mes invités ? Cela pourrait

vous aider.

— Non, merci, monsieur. Cela ira très bien.

— Peut-être aimeriez-vous être mon valet de chambre ?

Je le regardai.

— Non, merci, monsieur, dis-je.

— Je vous en prie, dit-il. Je désire sincèrement vous aider. Écoutez, il se trouve que j'ai entendu parler d'un emploi éventuel aux Peintures Liberty. Mon père y a déjà envoyé plusieurs personnes... Je pourrais essayer.

Je fermai la porte.

L'ascenseur me fit descendre comme un boulet de canon, je sortis et marchai dans la rue. Le soleil était très brillant, à présent, et les gens le long du trottoir paraissaient lointains. Je m'arrêtai devant un mur gris où, bien au-dessus de ma tête, s'élevaient les pierres tombales d'un cimetière : on aurait dit des hauts d'immeubles. De l'autre côté de la rue, à l'ombre d'une tente, un petit cireur se trémoussait pour gagner quelques sous. Arrivé au coin de la rue, je montai dans un autobus et me dirigeai automatiquement vers l'arrière. Juste devant moi, un homme de couleur coiffé d'un panama sifflait un air entre ses dents. Mon esprit se débattait en un cercle vicieux, Bledsoe, Emerson, à l'infini. Cela ne signifiait absolument rien. C'était une plaisanterie. Bon Dieu, ça ne pouvait pas en être une. Si, c'est une plaisanterie... L'autobus s'arrêta brusquement et je me surpris à fredonner le même air que l'homme devant moi ; les paroles me revinrent à l'esprit :

Oh, ils ont complètement plumé le pauvre Robin,

Oh, ils ont complètement plumé le pauvre Robin,

Ils ont attaché le pauvre Robin à une souche,

Seigneur, ils ont proprement arraché toutes les plumes

Du croupion de Robin,

Oh, ils ont complètement plumé le pauvre Robin.

Puis, je me mis debout et me hâtai vers la porte ; j'entendais encore le petit sifflement (papier de soie contre les dents d'un peigne) derrière moi à l'arrêt suivant. Je restai planté sur le bord du trottoir, tout tremblant ; je m'attendais presque à voir l'homme sauter de l'engin pour me suivre, en sifflant cette vieille rengaine oubliée sur le rouge-gorge au croupion déplumé. Mon esprit était hanté par cet air. Je pris le métro et quand j'eus gagné ma chambre au Foyer et que je me fus jeté sur mon lit, il bourdonnait encore dans ma tête. Quels étaient le comment et le pourquoi de ce pauvre rouge-gorge ? Qu'avait-il fait et qui l'avait attaché, pourquoi l'avait-on plumé et pourquoi avions-nous chanté son destin ? C'était pour rire, pour rire, tous les gosses avaient ri à gorge déployée, et le rigolo joueur de tuba

du vieil orchestre de l'Elk(16) en avait fait un solo sur sa trompette en hélice, avec des fioritures comiques et un style plaintif :

— Boo, boo, boo boooo, le pauvre Robin, une parodie de chant funèbre... Mais qui était Robin et pourquoi l'avait-on blessé et humilié ?

Tout à coup, je fus secoué de colère. Cela n'allait pas. Je pensai au jeune Emerson. Et s'il avait menti pour quelque motif inavoué connu de lui seul ? Tout le monde paraissait avoir un plan pour moi et, au-dessous, un plan plus secret. Quel était le plan du jeune Emerson et pourquoi devais-je y être impliqué ? Qui étais-je, après tout ? Je me retournai brusquement. C'était peut-être pour mettre à l'épreuve ma bonne volonté et ma loyauté. Non, c'est un mensonge, pensai-je. C'est un mensonge et tu le sais très bien. J'avais vu la lettre, c'était pour ainsi dire, l'ordre de m'exécuter. Lentement, par degrés...

— Mon cher Mr. Emerson, dis-je tout haut. Le rouge-gorge porteur de cette lettre est un ancien étudiant. Je vous prie de le faire mourir en le berçant d'espoir, et de continuer à le faire marcher. Votre serviteur très humble et très obéissant, A. H. Bledsoe...

Certainement, c'était très bien comme ça, pensai-je, un coup de grâce verbal, bref et concis, en plein sur la nuque. Emerson lui écrivait en retour ? Naturellement : « Cher Bled, j'ai rencontré Robin, je lui ai plumé la queue. Signé : Emerson. »

Je m'assis sur le lit et me mis à rire. Ils m'avaient envoyé au milieu des freux, très bien. Tout en riant, je me sentais faible et sans ressort, je savais que la douleur ne tarderait pas à venir et que, quoi qu'il m'arrive, je ne serais plus jamais le même. Je me sentais vidé et je riais. Quand je m'arrêtai, reprenant à grand-peine ma respiration, je décidai de retourner et de tuer Bledsoe. Oui, pensai-je, tu le dois à ta race, tu te le dois à toi-même. Je le tuerai.

La hardiesse de cette idée et la colère qu'elle contenait soulevèrent en moi une vague de résolution. Il fallait que je trouve du travail, et je pris ce que j'espérais être le moyen le plus rapide. J'appelai l'usine dont le jeune Emerson avait parlé ; tout marcha à merveille. On me dit de me présenter le lendemain matin. Tout s'était passé si vite et si facilement que pendant un instant, je me sentis refait. Avaient-ils tout arrangé comme ça ? Mais non, ils ne m'attraperaient plus. Cette fois-ci, c'est moi qui avais pris l'initiative.

C'est à peine si mes rêves de vengeance me laissèrent dormir.

CHAPITRE X

L'usine se trouvait à Long Island ; pour l'atteindre, je franchis un pont dans le brouillard et me mêlai à un flot d'ouvriers. Devant moi une énorme enseigne lumineuse proclamait son message à travers les lambeaux de brouillard poussés par le vent :

GARDEZ SA PURETÉ À L'AMÉRIQUE
AVEC
LES PEINTURES LIBERTY

Au-dessous de l'enseigne, un dédale de bâtiments, tous surmontés de drapeaux qui flottaient dans la brise : pendant un instant, j'eus l'impression de contempler de loin une cérémonie patriotique de grande ampleur. Mais sans salves, ni sonnerie de clairon. Je continuai tout droit, avec les autres, dans le brouillard.

Je me faisais du souci, pour avoir cité le nom d'Emerson sans sa permission ; mais quand j'eus trouvé le chemin du bureau du personnel, tout marcha comme par magie. Je fus reçu par un petit homme aux yeux morts, appelé Mr. Mac Duffy, qui m'envoya travailler pour un Mr. Kimbro. Un garçon de bureau s'amena pour me piloter.

— Si Kimbro a besoin de lui, dit MacDuffy au garçon, reviens inscrire son nom sur la liste de paye du service d'expédition.

— C'est extraordinaire, dis-je tandis que nous quittions le bâtiment. Cela ressemble à une petite cité.

— C'est pas mal grand, dit-il. Nous sommes une des plus grosses sociétés dans cette branche. On fabrique beaucoup de peinture pour le gouvernement.

Nous pénétrâmes alors dans l'un des bâtiments et longeâmes un couloir d'un blanc pur.

— Vous feriez bien de laisser vos affaires au vestiaire, dit-il en ouvrant une porte qui donnait dans une salle occupée par des bancs de bois bas sur pied et des rangées d'armoires vertes. Plusieurs avaient la clef sur la porte et il en choisit une pour moi.

— Mettez vos affaires là-dedans et emportez la clef, dit-il.

En m'habillant, je ne me sentais pas dans mon assiette. Un pied sur

un banc, dans une attitude avachie, il m'observait attentivement tout en mâchonnant un bout d'allumette. Soupçonnait-il que je n'avais pas été recommandé par Emerson ?

— Ils ont une nouvelle combine, dit-il en faisant tourner l'allumette entre le pouce et l'index.

Il y avait un sous-entendu dans sa voix, et je levai les yeux de dessus mon soulier que j'étais occupé à lacer ; je m'appliquai à garder une respiration égale.

— Quelle sorte de combine ? dis-je.

— Oh, vous savez bien. Les gars à la redresse flanquent à la porte les types réglo et se rabattent sur vous, les étudiants de couleur. Pas si con, dit-il. Comme ça, ils ont pas à payer les tarifs syndicaux.

— Comment saviez-vous que j'allais à l'université ? dis-je.

— Oh, il y a bien six ou sept gars comme vous ici, déjà. Il y en a dans le labo d'essais. Tout le monde est au courant.

— Mais je ne savais pas du tout que j'avais été embauché à cause de ça, dis-je.

— Rideau, mon gars, dit-il. Ce n'est pas de vot' faute. Vous, les nouveaux, vous connaissez pas la musique. Comme le dit si bien le syndicat, c'est les gars à la coule du bureau. C'est eux qui vous transforment en briseurs de grève. Hé ! Faut y aller !

Nous pénétrâmes dans une longue salle qui ressemblait à un hangar ; d'un côté, une série de vasistas, de l'autre, une rangée de petits bureaux. Je suivis le garçon le long d'un couloir encombré d'une infinité de boîtes, de seaux et de fûts marqués du sceau de la compagnie, un aigle qui lance son cri. La peinture était entreposée en lots réguliers de forme pyramidale tout le long du sol en béton. Puis, sur le point d'entrer dans l'un des bureaux, le garçon s'arrêta net et eut une grimace.

— Écoutez ça !

Quelqu'un, dans le bureau, était en train de lancer de violentes injures au téléphone.

— Qui est-ce ? demandai-je.

Il grimaça.

— Votre patron, le terrible Mr. Kimbro. On l'appelle « le Colonel », mais qu'il ne vous y prenne pas.

Cela ne me plut pas. La voix se déchaînait à propos de quelque erreur de laboratoire. Un sentiment de malaise m'envahit. Je n'aimais pas l'idée de commencer à travailler pour un homme d'une humeur aussi exécrationnelle. Il en avait peut-être après un des hommes de l'école, ce qui n'encouragerait pas chez lui les sentiments amicaux à mon égard.

— Entrons, dit le garçon. Il faut que je retourne.

Comme nous entrons, l'homme posa le combiné d'un geste rageur

et consulta quelques papiers.

— Mr. Mac Duffy désire savoir si vous pouvez employer ce nouveau, dit le garçon.

— Et comment que je peux l'employer et...

Sa phrase resta en suspens, et au-dessus de la petite moustache militaire, ses yeux se durcirent.

— Bon, vous avez du travail pour lui ? dit le garçon. Je dois aller rédiger sa fiche.

— D'accord, dit l'homme à la fin. Je peux l'employer. Bien obligé. Comment s'appelle-t-il ?

Le garçon lut mon nom sur une carte.

— Parfait, dit-il. Tu t'y mets tout de suite. Et toi, dit-il au garçon, fous-moi le camp d'ici avant que je te donne une chance de gagner un peu des sous qu'on gaspille sur toi tous les jours de paie !

— Oh, ça va, exploiteur de la sueur du peuple, dit le garçon en quittant le bureau à toute allure.

Le visage cramoisi, Kimbro se tourna vers moi.

— Allez, viens, faut s'y mettre.

Je le suivis dans la longue salle où les lots de peinture étaient mis en tas à même le sol au-dessus de marques numérotées suspendues au plafond. À l'autre bout de la pièce, je vis deux hommes décharger des seaux pesants d'un camion et les entasser avec soin sur un plateau de chargement bas sur roues.

— Bon, dis-toi bien une chose, dit Kimbro avec brusquerie. C'est un secteur où il y a beaucoup de travail, et j'ai pas le temps de répéter deux fois la même chose. Tu dois suivre les instructions, et comme tu vas te mettre à faire des choses que tu comprends pas, tu ferais aussi bien de te les fourrer dans la tête et d'les exécuter au quart de tour ! J'aurais pas le temps de m'arrêter et d'expliquer tout de a à z. T'as qu'à piger et faire exactement ce que je te dis. Tu saisis ?

Je fis oui de la tête, en remarquant qu'il avait donné du volume à sa voix quand les hommes à l'autre bout s'étaient arrêtés pour écouter.

— Parfait, dit-il en ramassant divers outils. Maintenant, viens par ici.

— Tiens, v'là Kimbro, dit l'un des hommes.

Je le regardai s'agenouiller et ouvrir l'un des seaux, puis remuer une substance brunâtre et laiteuse. Une écœurante puanteur s'en échappa. J'avais envie de reculer d'un pas. Mais il continuait à la remuer vigoureusement, jusqu'à ce qu'elle devînt blanche et brillante ; il leva la spatule et la tint comme un instrument délicat, étudiant la peinture qui retombait dans le seau en décrivant des arabesques. Kimbro fronça les sourcils.

— Qu'ils aillent se faire voir, ces crétins du laboratoire ! Il faut foutre de la sauce dans chacun de ces bon Dieu de seaux. Et c'est ce

que tu vas faire ; et faut que tu aies fini de façon qu'on puisse voiturier ça d'ici avant onze heures et demie. (Il me tendit un verre gradué en émail blanc et un truc qui ressemblait à un hydromètre d'accus.)

« Voilà : tu ouvres chaque seau et tu y fous dix gouttes de ce machin, dit-il. Puis tu remues, jusqu'à ce qu'il y en ait plus trace. Après ça, tu prends ce pinceau et tu peins un échantillon sur un de ces trucs-là. (Il sortit de la poche de sa veste une série de planchettes rectangulaires et un petit pinceau.) Tu comprends ?

— Oui, monsieur.

Mais en examinant le verre gradué blanc de plus près, j'eus un moment d'hésitation : le liquide qu'il contenait était noir mat. Est-ce qu'il essayait de se payer ma tête ?

— Y a quelque chose qui va pas ?

— Je ne sais pas, monsieur... Je veux dire. Eh bien, je ne voudrais pas commencer en posant un tas de questions idiotes, mais savez-vous ce qu'il y a dans ce verre gradué ?

Il cilla.

— Foutre si j'le sais, dit-il. Contente-toi de faire ce qu'on te dit !

— Je voulais seulement être sûr, monsieur, dis-je.

— Écoute, dit-il en prenant une inspiration profonde pour témoigner, avec exagération, de sa grande patience. Prends le compte-gouttes et remplis-le... Allez, vas-y !

Je le remplis.

— Maintenant, verse dix gouttes dans la peinture... Là, c'est ça, pas trop vite, nom de Dieu. Voilà. Il en faut pas plus de dix, et pas moins.

Lentement, je comptais les luisantes gouttes noires, et je les voyais se poser sur la surface, devenir plus noires encore et se répandre tout d'un coup jusqu'aux parois du seau.

— C'est ça. C'est tout ce que t'as à faire, dit-il. T'occupe pas de quoi ça a l'air. Ça, ça me regarde. Fais seulement ce qu'on te dit, essaye pas de réfléchir. Quand tu as fait cinq ou six seaux, tu reviens en arrière pour voir si les échantillons sont secs... Et perds pas d'temps, il faut que ce lot soit prêt à partir pour Washington vers 11 h 30...

Je travaillais vite mais avec soin. Avec un homme comme ce Kimbro, la moindre bavure vous attirerait des ennuis. Ainsi, on me déconseillait de penser ! Qu'il aille se faire voir. C'est tout juste un larbin, un cul-terreux du Nord, un crève-la-faim yankee ! Je mélangeais la peinture à fond, puis je passais une couche sur l'un des morceaux de planche, doucement, en ayant bien soin que les coups de pinceau soient uniformes.

Tout en me démenant pour ôter un couvercle particulièrement dur je me demandais si on employait cette même peinture Liberty au campus, ou si ce « Blanc Optique » était fait à l'usage exclusif du

gouvernement. C'était peut-être de meilleure qualité, un mélange spécial. Et dans mon esprit, je voyais les bâtiments du campus, brillamment parés et nouvellement décorés, tels qu'ils apparaissaient les matins de printemps – après la peinture de l'automne et les neiges poudreuses d'hiver, surmontés d'un nuage et d'un oiseau lancé à tire-d'aile –, encadrés par les arbres et les vignes vierges. Seuls repeints régulièrement, ces bâtiments avaient toujours paru plus impressionnants ; de façon générale, on laissait les maisons et les cases du voisinage prendre le gris terne veiné du bois exposé aux intempéries. Et même, sur certaines planches, le vent, le soleil et la pluie finissaient par lever, dans le sens du bois, des fragments qui brillaient d'un lustre satiné, argenté, argentin. Comme la case de Trueblood, ou le Golden Day... Le Golden Day avait jadis été peint en blanc ; à présent, sa peinture s'écaillait avec les années, il suffisait de gratter avec un ongle pour la faire tomber en pluie. Foutu Golden Day ! Mais l'enchaînement de la vie n'était-il pas étrange ? Je me retrouvais ici, parce que j'avais mené Mr. Norton jusqu'à cette vieille baraque croulante avec sa peinture esquinée. Si l'on pouvait, pensais-je, ralentir les battements de son cœur et le flot de sa mémoire à la cadence des gouttes noires qui tombaient si lentement dans le seau et cependant réagissaient si vite, cela ressemblerait à une séquence dans un rêve fiévreux... J'étais si plongé dans ma rêverie que je n'entendis pas Kimbro approcher.

— Alors, ça rentre ? dit-il, les mains aux hanches.

— Ça va, monsieur.

— Voyons voir, dit-il en choisissant un échantillon et en passant le pouce sur la planche. C'est ça, aussi blanc que la perruque du dimanche à George Washington et aussi solide que le dollar tout-puissant ! Ça, c'est de la peinture ! dit-il avec fierté. C'est de la peinture qui vous couvrira à peu près n'importe quelle surface !

Il me regarda comme si j'avais exprimé un doute et je me hâtai de dire :

— C'est à coup sûr du joli blanc.

— Blanc ! C'est le blanc le plus pur qu'on peut trouver. Personne ne fait de la peinture plus blanche. Ce lot, précisément, est destiné à un monument national !

— Je vois, dis-je, tout à fait impressionné.

Il regarda sa montre.

— Continue comme ça, dit-il. Si je ne me dépêche pas, je vais être en retard pour cette réunion de production ! Dis-donc, t'es presque à court de liquide ; tu ferais aussi bien d'aller remplir le truc à la salle des réservoirs... Et ne perds pas de temps ! Il faut que je parte.

Il partit comme une flèche sans me dire où était cette salle. Elle était facile à trouver, mais je ne m'attendais pas à y voir tant de

réservoirs. Il y en avait sept : sur chacun d'eux, un code déconcertant marqué au pochoir. C'est bien typique de Kimbro, de ne rien me dire, pensai-je. Il faut décider au hasard, alors ? Enfin, ça ne fait rien, je vais choisir le réservoir d'après le contenu des récipients ramasse-gouttes accrochés aux faussets.

Mais tandis que les cinq premiers réservoirs contenaient des liquides clairs qui sentaient la térébenthine, les deux derniers contenaient tous deux une substance noire semblable au liquide que j'avais employé, mais avec deux codes différents. Il me fallait choisir. Je choisis le réservoir dont le récipient de récupération avait l'odeur la plus approuvante et je remplis le verre gradué, me félicitant de n'avoir pas à perdre de temps jusqu'au retour de Kimbro.

Le travail marchait plus vite à présent, le mélange se faisait mieux. Le colorant et les huiles lourdes se dégageaient du fond beaucoup plus vite, et lorsque Kimbro revint, j'allais à toute vitesse.

— Tu en as fait combien ? demanda-t-il.

— Environ soixante-quinze, je crois, monsieur. J'ai perdu le compte.

— C'est pas mal du tout, mais pas assez rapide. Ils ont fait pression sur moi pour sortir la marchandise au plus vite. Tiens, j'avais te donner un coup de main.

Ils l'ont sûrement engueulé, pensai-je en le voyant se mettre à genoux en grommelant et commencer à enlever les couvercles des seaux. Mais à peine avait-il démarré qu'il fut appelé ailleurs.

Quant il partit, je jetai un regard à la dernière série d'échantillons et je reçus un choc : ils étaient couverts d'une pâte gluante à travers laquelle on distinguait les veines du bois et qui n'avait rien de commun avec la lisse et dure surface des premiers. Que s'était-il donc passé ? La peinture n'était plus aussi blanche et luisante que tout à l'heure. Elle avait une teinte grisâtre. Je la remuai énergiquement, puis j'empoignai un vieux chiffon, j'essuyai à fond chacune des planchettes, puis je fis un nouvel échantillon pour chaque seau. J'étais pris de panique à la pensée que Kimbro pouvait revenir avant que j'aie terminé. En travaillant comme un fou, j'achevai ma besogne, mais comme la peinture mettait quelques minutes à sécher, je pris deux seaux déjà traités, et commençai à les traîner vers le plateau de chargement. Je les lâchai, et ils tombèrent avec un bruit sourd, quand une voix retentit derrière moi. C'était Kimbro.

— Nom de Dieu ! hurla-t-il en passant le doigt sur l'un des échantillons. Ce machin-là est encore humide !

Je ne savais que dire. Il s'empara de plusieurs des derniers échantillons, les barbouilla en poussant un grognement.

— Me voilà dans de beaux draps. Ils commencent par m'enlever les types sérieux, ensuite ils m'envoient des gars comme toi. Qu'est-ce que

tu as foutu ?

— Rien, monsieur. J'ai suivi vos instructions, dis-je sur la défensive.

Je l'observai scruter l'intérieur du verre gradué, soulever le compte-gouttes et le renifler. Son visage était rouge d'exaspération.

— Qui t'a donné ça, bon Dieu ?

— Personne...

— Où tu l'as pris, alors ?

— Dans la salle des réservoirs.

Tout à coup, il se précipita vers la salle des réservoirs, éparpillant le liquide dans sa course. Je me dis : oh, merde, et avant que j'aie pu le suivre, il reparut, ouvrant la porte avec violence, dans une fureur folle.

— Tu as pris le mauvais réservoir, cria-t-il. Mais putain, tu essayes de saboter la compagnie ? Ce truc-là ne fonctionnerait pas, même au bout d'un million d'années. C'est du décapant, du décapant concentré ! Tu connais pas la différence ?

— Non, monsieur. C'était la même chose pour moi. J'ignorais ce que j'utilisais, vous ne me l'aviez pas dit. Pour essayer de gagner du temps, j'ai pris ce qui m'a paru être le bon produit.

— Mais pourquoi celui-ci ?

— Parce qu'il avait la même odeur, commençai-je.

— L'odeur ! rugit-il. Nom de Dieu, tu sais pas que, même la merde, on la sent pas, au milieu de toutes ces vapeurs ? Viens dans mon bureau !

J'étais déchiré entre le désir de protester et de plaider en faveur de l'honnêteté. Tout n'était pas de ma faute, je ne voulais pas que tout retombe sur moi, mais en même temps, je désirais arriver au bout de ma journée. Tremblant de colère, je le suivis, et je l'écoutai appeler le bureau du personnel.

— Ohé, Mac ? Mac, Kimbro à l'appareil. C'est au sujet de ce gars que vous m'avez envoyé ce matin. Je l'envoie ramasser sa paie... Qu'est-ce qu'il a fait ? Il ne me donne pas satisfaction, c'est tout. Je n'aime pas son travail... Ah oui, il lui faut un rapport, au Vieux, et alors ? Faites-lui-en un. Dites-lui que ce putain de gars a foutu en l'air un lot de marchandise pour le gouvernement. Hé ! Non, ne lui dites pas ça... Écoutez, Mac, vous avez quelqu'un d'autre sous la main ?... D'accord, au temps pour moi.

Il reposa le combiné en l'écrasant et pivota vers moi.

— Je vous jure, je ne sais pas pourquoi ils embauchent des gars de ton acabit. Vous êtes tout simplement pas à votre place dans une usine de peinture. Viens.

Affolé, je le suivis dans la salle des réservoirs. J'avais hâte de partir et de l'envoyer péter. Mais j'avais besoin de l'argent et bien que l'on

fût dans le Nord, je n'étais pas prêt à me bagarrer pour rien. Ici, je serais un contre combien ?

Je le regardai vider le verre gradué dans le réservoir et je notai soigneusement qu'il allait le remplir à nouveau à un autre réservoir marqué SKA-3-69-T-Y. La prochaine fois, je saurais.

— Maintenant, pour l'amour de Dieu, dit-il en me tendant le verre gradué. Fais attention, essaye de faire le travail comme il faut. Et si tu sais pas quoi faire, demande à quelqu'un. Je serai dans mon bureau.

Je retournai à mes seaux, en proie à un tourbillon d'émotions. Kimbro avait oublié de dire ce qu'il fallait faire de la peinture gâchée. En la voyant là, je fus tout à coup saisi d'un mouvement de colère et, remplissant le compte-gouttes avec le nouveau produit, je versai dix gouttes dans chacun des seaux, remuai et refermai les couvercles. Que le gouvernement se débrouille avec ça, pensai-je, et je me remis au travail sur des seaux intacts. J'en avais mal au bras, à force de remuer ; je peignais les échantillons d'une façon aussi unie que possible ; petit à petit je prenais le coup de main.

Quand Kimbro revint inspecter le travail, je lui jetai sans mot dire un rapide coup d'œil, sans m'arrêter de remuer.

— C'est comment ? dit-il en fronçant les sourcils.

— Je ne sais pas, dis-je en prenant un échantillon d'un air hésitant.

— Eh bien ?

— Ce n'est rien... une petite saleté, dis-je.

Figé, je tenais l'échantillon à bout de bras et je sentais grandir une tension intérieure.

Il l'approcha tout près de son visage, ses doigts parcoururent la surface et il loucha sur la texture.

— À la bonne heure, dit-il, c'est bien comme ça que ça doit être.

Je n'en croyais pas mes yeux, quand je le vis passer son pouce sur l'échantillon, me rendre la planchette et s'en aller sans un mot de plus.

Je regardai la plaque peinte. Elle présentait le même aspect que l'autre ; une traînée grisâtre ressortait sur la blancheur de l'ensemble ; et pourtant, Kimbro n'y avait vu que du feu. Je restai les yeux grands ouverts pendant une minute, à me demander si j'avais des lubies et je les examinai de près l'un après l'autre. Elles étaient toutes semblables, blanc brillant souillé de gris. Je fermai les yeux un instant, regardai encore une fois : pas de changement. Enfin, pensai-je, du moment qu'il est satisfait...

Mais j'avais le sentiment que quelque chose s'était détraqué, quelque chose de beaucoup plus important que la peinture ; ou bien j'avais joué un tour à Kimbro, ou alors, comme les administrateurs et Bledsoe, c'était lui qui se payait ma tête...

Quand le camion recula jusqu'au plateau, je finissais de replacer le dernier couvercle, et qui vois-je en levant la tête ? Kimbro.

— Voyons tes échantillons, dit-il.

J'essayai de choisir le plus blanc, tandis que les camionneurs en chemise bleue grimpaient par la porte de chargement.

— Qu'est-ce que vous en dites, Kimbro, dit l'un d'eux. On peut commencer ?

— Hé, une minute, dit-il en examinant l'échantillon. Une minute...

Je n'en menais pas large, je m'attendais à le voir se mettre en rogne à propos de la teinte grisâtre, et je m'en voulais beaucoup de ne pouvoir contrôler mes nerfs et ma peur. Que dirais-je ? Mais à présent, il dit en se tournant vers les camionneurs :

— Ça va, les gars, foutez-moi le camp d'ici.

— Et toi, me dit-il, va voir MacDuffy. C'est terminé.

Je restai planté là, les yeux fixés sur sa nuque, sur le cou rose sous la casquette de drap et les cheveux gris fer. Ainsi, il ne m'avait fait rester que pour finir le mélange. Je m'en allai, il n'y avait rien d'autre à faire. Je pestai contre lui pendant tout le trajet jusqu'au bureau du personnel. Devrais-je écrire aux patrons pour leur expliquer ce qui s'était passé ? Peut-être ne savaient-ils pas que Kimbro avait tant à voir avec la qualité de la peinture. Mais en arrivant au bureau, je changeai d'avis. Peut-être c'est comme ça que se font les choses ici, pensai-je, peut-être la vraie qualité de la peinture est toujours évaluée par l'homme qui l'embarque plutôt que par les types qui la mélangent. Merde pour tout le truc... Je trouverai un autre travail.

Mais on ne me flanqua pas à la porte. MacDuffy m'envoya au sous-sol du bâtiment n° 2 pour une autre tâche.

— Quand tu arriveras là-bas, tu n'as qu'à dire à Brockway que Mr. Sparland insiste pour qu'il prenne un aide. Tu fais ce qu'il te dira.

— Quel est ce nom, déjà, monsieur ? dis-je.

— Lucius Brockway, dit-il, c'est lui le responsable.

C'était un sous-sol important et profond. Parvenu au troisième étage sous terre, je poussai une lourde porte de métal marquée « Danger » et je pénétrai dans une salle bruyante faiblement éclairée. Il y avait quelque chose de familier dans les vapeurs qui saturaient l'air ; je n'eus que le temps de penser : odeur de pin, une voix haut perchée de Noir couvrit le bruit des machines.

— Qu'est-ce que tu cherches par ici ?

— Je cherche le responsable, criai-je, tout en essayant de localiser la voix.

— C'est moi-même. Qu'est-ce que tu veux ?

L'homme qui sortit de l'ombre et me regarda d'un air maussade, était petit, sec et très coquet dans sa salopette tachée. Et en m'approchant de lui, je vis son visage tiré et les cheveux blancs cotonneux sous son étroite casquette rayée de mécanicien. Son attitude me déconcertait. J'étais incapable de dire s'il se sentait lui-

même coupable de quelque chose ou s'il pensait que j'avais commis quelque crime. Je m'approchai encore, le regardant fixement. Il avait à peine cinq pieds ; on aurait dit à présent qu'on avait trempé sa salopette dans un bain de poix.

— Bon alors, dit-il. Je suis un homme occupé. Qu'est-ce que tu veux ?

— Je cherche Lucius, dis-je.

Il fronça les sourcils.

— C'est moi. Et viens pas m'appeler par mon petit nom. Pour toi et tous les gars comme toi, je suis monsieur Brockway...

— Vous ?... commençai-je.

— Ouais, moi ! Qui t'a envoyé ici, de toute façon ?

— Le bureau du personnel, dis-je. On m'a dit de vous dire que Mr. Sparland avait dit que vous deviez avoir un aide.

— Un aide ! dit-il. J'en ai pas besoin, d'un foutu aide ! Le vieux Sparland, il doit croire que j'me fais vieux comme lui. Moi, j'ai fait marcher les choses tout seul, ici, pendant toutes ces années, et v'là qu'ils essayent sans arrêt de m'envoyer un aide, à présent. Tu vas r'monter là-haut leur dire que quand j'voudrai un aide, j'en demanderai un !

J'étais si dégoûté de trouver comme responsable un homme de ce genre que je partis sans un mot et commençai à remonter l'escalier. D'abord Kimbro, pensai-je, maintenant ce vieux con...

— Hé ! Attends une minute !

Je tournai la tête et le vis me faire signe.

— Reviens par ici une minute, cria-t-il, sa voix se détachant nettement sur le rugissement des chaudières.

Je revins sur mes pas et le vis tirer un linge blanc de sa poche de côté et essuyer la surface de verre d'un manomètre, puis se pencher jusqu'à mettre le nez dessus, et loucher sur la position de l'aiguille.

— Tiens, dit-il en se redressant et en me tendant le linge, tu peux rester jusqu'à ce que je contacte le patron. Ces machins-là, il faut les maintenir propres de manière que j'puisse voir combien de pression j'ai.

Je pris le linge sans un mot et me mis à frotter les verres. Il m'observait d'un œil critique.

— Comment tu t'appelles ? dit-il.

Je le lui dis, hurlant mon nom dans le rugissement des chaudières.

— Attends une minute, cria-t-il.

Il passa de l'autre côté, tourna une valve dans un réseau compliqué de tuyaux. J'entendis le bruit monter encore d'un degré, au seuil de l'hystérie ; cette intensité nouvelle eut un effet curieux : on put s'entendre sans hurler, nos voix se déplaçant de façon confuse en dessous.

Il revint, me regarda attentivement ; son visage flétri évoquait une noix vivante, noire, avec des yeux rouges pénétrants.

— C'est bien la première fois qu'ils m'envoient quelqu'un comme toi, dit-il. Il semblait intrigué. C'est pour ça que j't'ai crié de t'en r'tourner. D'habitude, ils m'envoient un jeune gars blanc qui croit qu'il va me regarder faire pendant quelques jours, me poser un tas de questions, et puis prendre ma place. Y a des gens qui sont trop foutrement idiots pour mériter qu'on en parle, dit-il avec une grimace et il renforça ses paroles d'un geste brutal de congédiement.

— Tu es ingénieur ? dit-il, me jetant un regard rapide.

— Ingénieur ?

— Ouais, c'est ce que j't'ai demandé, dit-il, un défi dans la voix.

— Mais non, monsieur, je ne suis pas ingénieur.

— T'en es sûr ?

— Évidemment, j'en suis sûr. Quel doute pourrais-je avoir ?

Il eut l'air de se détendre.

— C'est parfait, alors. Faut que j'me méfie de ces types du bureau du personnel. Y en a un qui croit qu'il va me sortir d'ici, il devrait bien comprendre, depuis le temps qu'il perd son temps. Lucius Brockway a pas seulement la prétention de se défendre, il sait comment s'y prendre pour ça ! Tout le monde sait que j'suis ici depuis que le truc existe. J'ai même aidé à creuser la première fondation. C'est le patron qui m'a embauché, personne d'autre ; et, mille dieux, si on veut me fout' à la porte, faudra que ce soit le patron lui-même qui s'y colle !

Je continuais à frotter les manomètres, tout en me demandant ce qui avait bien pu provoquer cette explosion. Et j'étais assez soulagé de constater qu'apparemment, il n'avait rien contre moi personnellement.

— À quelle école tu vas ? dit-il.

Je le lui dis.

— Ah oui ? Qu'est-ce que t'apprends, là-bas ?

— Simplement les sujets généraux, un programme universitaire normal, dis-je.

— La mécanique ?

— Oh non, rien de ce genre, simplement un programme littéraire. Pas de métiers manuels.

— Ah oui ? dit-il d'un air de doute. Puis tout d'un coup : J'ai combien de pression sur ce manomètre, là ?

— Lequel ?

— Tu vois bien. Il me le montra du doigt. Celui-là, juste là !

Je regardai, et je criai :

— Quarante-trois livres et deux dixièmes !

— Euh, euh, euh, c'est bien ça. Il loucha sur le manomètre, puis sur moi. Où c'est que tu as appris à lire si bien un manomètre ?

— Dans ma classe de physique, à l'université. Ça se lit comme une

pendule.

— Ils vous enseignent ça, au lycée ?

— Oui.

— Eh bien, ça va être un de tes boulots. Ces manomètres que tu vois là, il faut les vérifier toutes les quinze minutes. Tu devrais pouvoir faire ça.

— Je pense que oui, dis-je.

— Y en a qui peuvent, y en a qui peuvent pas. À propos, qui t'a embauché ?

— Mr. MacDuffy, dis-je en m'étonnant de toutes ces questions.

— Ouais, alors, où t'as été, tout ce matin ?

— Je travaillais là-bas dans le bâtiment n° 1.

— C'est qu'il y en a un tas, de bâtiments. Où c'est ?

— Pour Mr. Kimbro.

— Je vois, je vois. J'savais bien qu'ils pouvaient pas embaucher quelqu'un à c'te heure du jour. Qu'est-ce qu'y t'a fait faire, Kimbro ?

— Mettre du liquide dans de la peinture qui se gâtait, dis-je d'un ton las. J'en avais assez, de toutes ces questions.

Ses lèvres se projetèrent en avant avec combativité.

— Je crois que c'était de la peinture pour le gouvernement...

— Quelle peinture se gâtait ?

Il dressa la tête.

— J'me demande comment ça s'fait que personne m'a rien dit là-dessus, dit-il, l'air pensif. C'était dans des seaux ou dans ces petits pots de chambre ?

— Des seaux.

— Oh, c'est pas si mauvais, alors ; ces petits, c'est un boulot fou. Il me lança un rire aigu et sec. Comment tu avais entendu parler de ce travail ? dit-il brusquement, comme s'il essayait de me prendre au dépourvu.

— Écoutez, dis-je avec lenteur, c'est un homme de ma connaissance qui m'a parlé du travail ; MacDuffy m'a embauché ; j'ai travaillé ce matin pour Mr. Kimbro ; et je vous ai été envoyé par Mr. MacDuffy.

Son visage se tendit.

— Tu es copain avec un de ces types de couleur ?

— Qui ?

— Là-haut dans le labo.

— Non, dis-je. C'est fini, le petit questionnaire ?

Il me lança un long regard chargé de méfiance et s'assit sur un tuyau chaud, qui se mit à fumer abondamment. Je le vis tirer de sa poche intérieure une lourde montre de mécanicien, loucher sur le cadran d'un air d'importance, puis se retourner pour la régler sur une pendule électrique qui brillait sur le mur.

— Tu continues à essayer ces manomètres, dit-il. Faut que j'jette

un coup d'œil à ma soupe. Et dis-moi voir.

Il me désigna du doigt l'un des manomètres.

— Je veux que tu aies l'œil tout spécialement sur ce putain de truc. Ça fait une paire de jours qu'il s'est foutu à monter trop vite. Y me casse les pieds. Si tu l'vois dépasser 75, tu gueules, et tu gueules un bon coup !

Il s'enfonça dans l'ombre de nouveau et je vis un rayon de clarté signaler l'ouverture d'une porte.

Tout en passant le chiffon sur un manomètre, je me demandai comment un homme apparemment sans instruction pouvait parvenir à un poste qui comportait de telles responsabilités.

Assurément, il n'avait rien d'un ingénieur ; et cependant, il était de service tout seul. On ne pouvait jamais savoir, parce que chez moi, un vieux, employé comme concierge au Service des Eaux, était le seul à connaître l'emplacement de toutes les conduites principales. Il était là depuis le début, avant même qu'on ait établi la topographie des lieux, et en réalité, il faisait office d'ingénieur, avec un salaire de concierge. Peut-être ce vieux Brockway se défendait-il de quelque chose. Après tout, l'emploi des gens comme nous n'allait pas sans hostilité. Il dissimulait peut-être – comme certains des professeurs de couleur à l'université, qui, pour s'éviter des ennuis en traversant les petites villes des environs, s'affublaient de casquettes de chauffeur et se donnaient l'air d'être au service des Blancs dans leur propre voiture. Mais dans ce cas, pourquoi agissait-il de même avec moi ? En quoi consistait son travail ?

Je regardai autour de moi. Ce n'était pas une simple chambre des machines ; je le savais, pour en avoir vu plusieurs, dont la dernière à l'université. C'était quelque chose de plus. D'abord, les chaudières étaient différentes et les flammes qui flamboyaient à travers les fissures des foyers étaient trop intenses et trop bleues. Et puis, il y avait les odeurs. Non, il fabriquait quelque chose ici, quelque chose en rapport avec la peinture, et probablement quelque chose de trop sale et de trop dangereux pour que les Blancs acceptent ce genre d'emploi, même bien payé. Ce n'était pas de la peinture, puisqu'on m'avait dit qu'on la fabriquait dans les étages supérieurs ; en passant, j'avais d'ailleurs vu des hommes en tablier taché travailler au-dessus de vastes cuves remplies de colorant en effervescence. Une chose était sûre : il me fallait faire attention avec ce cinglé de Brockway ; il n'aimait pas ma présence dans le coin... À ce moment, il arriva, entrant par l'escalier cette fois.

— Comment ça marche ? demanda-t-il.

— Très bien, dis-je. On dirait seulement que le bruit est devenu plus fort.

— Oh, pour ça, il devient assez fort, par ici ; c'est le département

du vacarme et j'suis l'responsable... Et lui, là, il a dépassé le niveau ?

— Non, il reste stable, dis-je.

— À la bonne heure. C'que j'ai pu avoir d'ennuis avec, récemment. Faut que j'le décompresse et que j'le récure un bon coup, dès que j'pourrai dégager le réservoir.

Peut-être est-il ingénieur, en fin de compte, pensai-je en le regardant examiner les manomètres et se diriger vers un autre coin de la pièce pour rajuster une série de valves. Puis il alla dire quelques mots dans un téléphone mural et m'appela, me désignant les valves du doigt.

— J'me prépare à leur expédier, là-haut, dit-il avec gravité. À mon signal, tu les ouvres toutes grandes. Et au deuxième signal, tu les refermes. Commence par cette rouge, là, et continue en suivant...

Je pris ma place et j'attendis, tandis qu'il se postait près du manomètre.

— Lâche-les, cria-t-il. J'ouvris les valves, et j'entendis le bruit des liquides qui s'élançaient dans les énormes tuyaux. La sonnerie d'un sifflet me fit lever la tête...

— Commence à fermer, hurla-t-il. Qu'est-ce que tu regardes ? Ferme ces valves !

« Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-il quand la dernière valve fut refermée.

— Je croyais que vous appelleriez.

— J'ai dit que j'te ferais des signaux. Tu vois pas la différence entre un signal et un appel ? Bon Dieu, j't'ai envoyé un coup de sifflet ? Refais plus ça, hein. Quand j'te siffle, c'est que j'veux que tu fasses quelque chose, et vite !

— Vous êtes le patron, dis-je, la voix pleine de sarcasme.

— Tu as foutrement raison, je suis le patron, et tâche de pas l'oublier. Maintenant, viens par ici, on a du travail à faire.

Nous nous approchâmes d'une machine étrange, composée d'un énorme assortiment d'engrenages reliant une série de cylindres qui avaient l'air de tambours ; Brockway prit une pelle, puisa une pelletée de cristaux marron dans un tas à même le sol, et les lança avec adresse dans un réceptacle en haut de la machine.

— Attrape une pelle, et allons-y, ordonna-t-il vivement. T'as déjà fait ça ? demanda-t-il pendant que je puisais dans le tas.

— Il y a longtemps, dis-je. Cette matière, qu'est-ce que c'est ?

Il s'arrêta de pelleter et me regarda longuement d'un air fixe, puis revint au tas et fit tinter sa pelle sur le sol de ciment. Il faudra te rappeler de ne pas poser de questions à cette vieille canaille méfiante, pensai-je, en puisant dans le tas marron.

Je fus bientôt en nage. J'avais mal aux mains et je commençais à sentir la fatigue. Brockway me surveillait du coin de l'œil, tout en

ricanant sans bruit.

— Faut pas te surmener, jeune gars, dit-il avec suavité.

— Je m'habituerai, dis-je en puisant une lourde pelletée.

— Oh, pour sûr, pour sûr, dit-il. Mais t'aurais intérêt à te reposer un peu quand tu s'ras fatigué.

Je ne m'arrêtai pas. Je continuai à empiler le matériau, puis il dit :

— Tiens, v'là la pelle qu'on cherchait. C'est c'qu'on a besoin. Tu f'rais bien de te reculer un peu, parce que c'est l'moment de la mett' en marche.

Je me reculai et je le vis passer de l'autre côté et appuyer sur un commutateur. Dans un frémissement, la machine se mit en marche, poussa brusquement un cri comme une scie circulaire, et m'envoya au visage une multitude de cristaux tranchants. Je m'éloignai avec gaucherie, et je vis Brockway grimacer comme une prune desséchée. Puis le bourdonnement des tambours entraînés dans un tourbillon impétueux s'apaisa et j'entendis les grains passer au crible paresseusement dans le silence subit, glisser comme du sable le long du plan incliné jusque dans le creuset qui était placé dessous.

Je le regardai aller ouvrir une valve. Une âcre odeur d'huile s'éleva soudain.

— Maintenant, elle est toute prête pour la cuisson ; tout ce que nous avons à faire, c'est d'lui mett' le feu, dit-il en pressant un bouton sur quelque chose qui ressemblait au brûleur d'une chaudière à mazout. Il y eut un ronflement furieux, suivi d'une légère explosion qui déclencha un cliquetis, et j'entendis monter un rugissement sourd.

— Tu sais ce que ça va êt', quand ce s'ra cuit ?

— Non, monsieur, dis-je.

— Ben, ça va êt' le corps, c'qu'ils appellent le véhicule de la peinture. Enfin, ça le s'ra quand j'aurai mis un autre truc là-d'dans.

— Mais je croyais que la peinture était faite dans les étages supérieurs...

— Ah, non, y font qu'mélanger les couleurs, lui donner bel aspect. Mais c'est ici même que la vraie peinture, elle est fabriquée. Sans ce que j'fais, ils pourraient rien faire, c'est comme si y f'saient des briques sans paille. Et c'est pas seulement que j'compose la base, j'prépare aussi les vernis et un' quantité d'huiles, en plus...

— Ah, c'est comme ça, dis-je. Je me demandais ce que vous faisiez ici.

— Y a pas mal de gens qui s'posent la question, mais ils arrivent nulle part. Mais comme je disais, y a pas une seule foutue goutte de peinture qui sort d'l'usine sans êt' passée par les mains à Lucius Brockway.

— Il y a combien de temps que vous faites ce travail ?

— Assez longtemps pour savoir c'que je fais, dit-il. Et j'l'ai appris

sans tout c'te instruction que les gars qu'on m'envoie ici sont supposés avoir. J'l'ai appris en le faisant. Ces types du bureau du personnel veulent pas regarder les choses en face, mais les Peintures Liberty, elles vaudraient pas un pet de lapin s'ils m'avaient pas ici pour s'assurer qu'elles ont une bonne base solide. L'patron Sparland, il l'sait bien, pourtant. J'peux pas m'empêcher de rire quand je pense au temps où j'étais au lit avec un début de pneumonie, et qu'ils ont mis un de ces soi-disant ingénieurs à bricoler dans c'te pièce. Eh bien, ils commençaient à en avoir sur les bras une telle quantité de peinture dégueulasse qu'ils savaient plus quoi faire. La peinture coulait et se ridait, elle arrivait pas à couvrir ni rien – tu sais, un homme pourrait se gagner des tas de fric s'il trouvait ce qui fait couler la peinture. En tout cas, tout marchait mal. Puis on m'envoya un mot comme quoi ils avaient installé ce type-là à ma place et quand je s'rais guéri, c'était pas la peine de revenir. Moi qu'étais avec eux depuis si longtemps, si dévoué et tout. Zut, j'leur ai simplement fait savoir que Lucius Brockway prenait sa retraite !

« Pas plutôt dit, le patron se radine. Il est si vieux que son chauffeur il doit l'aider à monter l'escalier, qui est raide, pour arriver chez moi. Il entre, tout soufflant comme un phoque, et dit :

— Lucius, qu'est-ce que c'est que cette histoire, tu prends ta retraite ?

— Eh bien, monsieur, Mr. Sparland, monsieur, que j'dis, j'ai été joliment malade, comme vous savez bien, j'me fais vieux en somme, comme vous savez bien, et à ce qu'on m'dit, c't Italien que vous avez mis à ma place, il s'en tire si bien que j'me suis dit, tu f'rais aussi bien de rester chez toi à prendre du bon temps.

« Mais vous auriez cru que j'l'avais insulté ou quoi. « C'est-y une façon de parler pour toi, Lucius Brockway, il dit, prendre du bon temps chez toi quand on a besoin de toi, là-bas, à l'usine ? Y a pas de moyen plus sûr et plus rapide de mourir que de prendre sa retraite, tu sais pas ça ? Mais ce type à l'usine, il connaît rien de rien aux chaudières. Ça me tracasse tellement de penser qu'il est capable de faire n'importe quoi, de faire sauter l'usine ou quoi, que j'ai pris une assurance supplémentaire. Il ne peut pas faire ton boulot, il dit, il a pas la manière. Depuis que t'es parti, on a pas sorti un lot de peinture extra. » C'était le patron en personne ! dit Lucius Brockway.

— Alors, que s'est-il passé ? dis-je.

— Comment, qu'est-ce qui s'est passé ? dit-il, comme si j'avais posé la question la plus saugrenue du monde. Quelques jours plus tard, le patron me réinstalle seul maître ici, aussi sec. Et l'ingénieur, quand il s'est aperçu qu'il passait sous mes ordres, il a été si furieux qu'il a quitté le lendemain.

Il cracha par terre et se mit à rire.

— Ha, ha, ha, c'était un imbécile, voilà c'qu'y avait. Un imbécile ! Il voulait me faire marcher au doigt et à l'œil, moi qui en sais plus que n'importe qui sur ce sous-sol, chaudières et tout. J'ai aidé à poser les tuyaux et tout ; ce que j'veux dire, c'est que j'connais l'emplacement de tous les tuyaux, j'dis bien tous, de tous les commutateurs, les câbles, les fils et tout le reste – dans le sol, les murs et même dans la cour. Oui, monsieur ! Et aut' chose, j'l'ai si bien dans la tête que j'peux faire le tracé sur un papier, jusqu'au dernier écrou et boulon ; même que j'suis jamais allé dans une école d'ingénieurs, que j'ai même jamais mis les pieds dans une, que j'sache. Alors, qu'est-ce tu penses de ça ?

— Je trouve que c'est remarquable, dis-je tout en pensant, je n'aime pas ce vieux.

— Oh, je ne dirais pas ça, dit-il. C'est seulement que j'suis dans la maison depuis si longtemps. Ça fait plus de vingt-cinq ans que j'étudie la machinerie. Ouais, et ce type qui croyait que parce qu'il avait été dans une école où on lui avait appris comment on lit un plan et comment on chauffe une chaudière, il en savait plus sur c't'usine que Lucius Brockway. Ce crétin, y pouvait pas faire un ingénieur, vu qu'il voyait pas ce qui lui crevait les yeux... Dis donc, tu oublies de surveiller les manomètres.

J'en fis rapidement le tour ; toutes les aiguilles étaient stables.

— Tout va bien, criai-je.

— Ça va, mais j't'avertis de les avoir à l'œil. Faut rien oublier ici, sinon, tu risques de faire sauter quelque chose. Ils se tapent toute cette machinerie, mais ça suffit pas ; nous, on est les machines à l'intérieur de la machine.

« Tu connais la peinture qu'a eu le plus de succès, celle qui a assis l'affaire ? demanda-t-il tandis que je l'aidais à remplir une cuve d'une substance nauséabonde.

— Non.

— Notre blanc, le Blanc Optique.

— Pourquoi le blanc plutôt que les autres ?

— Parce qu'on s'est mis à le pousser dès le début. On fait la meilleure peinture blanche du monde, j'me fous pas mal de c'qu'on peut dire. Notre blanc, il est si blanc, que si tu peins un morceau de charbon, faudra l'ouvrir d'un coup de marteau de forgeron pour prouver qu'il était pas blanc dans la masse !

Ses yeux brillaient, il n'y avait pas la moindre trace d'humour dans sa conviction, et je dus baisser la tête pour dissimuler mon rire.

— T'as remarqué cette enseigne en haut du bâtiment ?

— Oh, on ne peut pas ne pas la voir, dis-je.

— T'as lu le slogan ?

— Je ne me rappelle pas, j'étais tellement pressé.

— Eh ben, peut-être tu le croiras pas, mais j'ai aidé l'patron à composer ce slogan.

— Si c'est du Blanc Optique, c'est le Bon Blanc, cria-t-il, un doigt levé, comme un prédicateur qui cite les Saintes Écritures. J'me suis fait un boni de trois cents dollars pour avoir aidé à concocter ça. Les types de la publicité, nouvelle vague, ils ont essayé de combiner un truc sur les autres couleurs, en parlant d'arc-en-ciel, et qui sait quoi, mais foutre, ils arrivaient à rien du tout.

— Si c'est le Blanc Optique, c'est le Bon Blanc, répétais-je, et tout d'un coup, je dus réprimer un éclat de rire à l'évocation d'une rengaine de mon enfance... Si tu es Blanc, tu as raison, dis-je.

— C'est ça, dit-il. Et c'est une raison de plus pour que le patron laisse personne descendre ici se mettre dans mes pattes. Lui, y sait ce qu'un tas de ces nouveaux types, ils savent pas ; il sait bien que si not' peinture est si bonne, c'est rapport à la manière que Lucius Brockway met la pression sur ces huiles et résines avant qu'elles ont même quitté les réservoirs. (Il eut un rire méchant.)

« Comme tout ici est fait à la machine, ils croient que c'est l'fin mot de l'histoire. Ils sont cinglés ! Y s'passe pas une foutue chose ici qui soye pas comme si j'avais trempé mes mains noires dedans ! Les machines, elles font qu'la cuisson, tandis que ces mains que tu vois là, elles font le velouté. Oui, monsieur ! Lucius Brockway a tapé dans le mille ! J'trempe mes doigts là-d'dans et j'donne le velouté ! Viens, allons manger...

— Mais, et les manomètres ? dis-je en le voyant aller chercher une bouteille thermos sur une étagère près d'une des chaudières.

— Oh, on sera assez près pour avoir un œil dessus. T'en fais pas pour ça.

— Mais j'ai laissé mon casse-croûte au vestiaire, là-bas, dans le bâtiment n° 1.

— Va le chercher et reviens manger ici. Ici, on doit toujours être au boulot. De toute façon, un homme, il a pas besoin de plus de quinze minutes pour manger. Ensuite, moi j'dis : qu'il retourne au travail.

En ouvrant la porte, je crus que je m'étais trompé. Des hommes en salopettes et casquettes barbouillées de peinture, assis au hasard sur des bancs, écoutaient un type maigre, d'aspect tuberculeux, qui s'adressait à eux d'une voix nasale. Tout le monde me regarda et je repartais déjà quand l'homme maigre m'interpella :

— Il ne manque pas de place pour les retardataires. Entrez, frère...

Frère ? Même après plusieurs semaines dans le Nord c'était surprenant.

— Je cherchais le vestiaire, bredouillai-je.

— Mais vous y êtes, frère. N'avez-vous pas été averti de la réunion ?

— La réunion ? Mais non, monsieur. On ne m'a rien dit.

Le président fronça les sourcils.

— Vous voyez, les patrons ne se montrent pas coopérants, dit-il aux autres. Frère, qui est votre contremaître ?

— Mr. Brockway, monsieur, dis-je.

Tout à coup, les hommes se mirent à frotter les pieds par terre et à jurer. Je regardai autour de moi. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Étaient-ils hostiles au fait de m'entendre donner du monsieur à Brockway ?

— Du calme, mes frères, dit le président, en se penchant sur la table, la main en porte-voix à son oreille.

— À présent, voudriez-vous répéter, frère : qui est votre contremaître ?

— Lucius Brockway, dis-je en laissant tomber monsieur.

Mais ceci n'eut apparemment d'autre effet que de redoubler leur hostilité.

— Foutez-le dehors, nom de Dieu, crièrent-ils.

Je me retournai. Un groupe, de l'autre côté de la pièce, flanquait des coups de pied dans un banc en hurlant :

— Dehors ! Dehors !

Je reculai insensiblement, et j'entendis le petit homme lancer un rappel à l'ordre en frappant un grand coup sur la table :

— Allons, mes frères ! Donnez une chance à ce frère...

— Il m'a tout l'air d'un sale indic. Un jaune gratiné de première classe !

Le mot, prononcé d'une voix rauque, m'écorcha les oreilles autant que le nom de « négro » lancé par une bouche sudiste en colère...

— Mes frères, s'il vous plaît ! Le président agitait les mains. Pendant ce temps, je cherchai à tâtons la porte derrière moi ; je touchai un bras, et le sentis se dérober avec précipitation. Je laissai retomber ma main le long du corps.

— Qui a envoyé ce jaune se mêler à la réunion, frère président ? Posez-lui la question ! demanda un homme.

— Non, attendez, dit le président. Ne l'insultez pas trop...

— Demandez-lui, frère président ! dit un autre.

— D'accord, mais ne mettez pas sur un homme l'étiquette de jaune avant d'en être absolument sûr.

Le président se tourna vers moi.

— Comment se fait-il que vous soyez venu ici, frère ?

Les hommes se calmèrent. Ils écoutaient.

— J'ai laissé mon casse-croûte dans mon armoire, dis-je, la bouche sèche.

— Vous n'avez pas été envoyé à la réunion ?

— Non, monsieur, je n'étais au courant d'aucune réunion.

— Tu parles. Aucun de ces indics n'est jamais au courant de rien !

— Foutez dehors ce salopard !

— Hé, attendez, dis-je.

Ils haussèrent le ton, se firent menaçants.

— Un peu de respect pour la présidence ! cria le président. Nous sommes un syndicat démocratique, et nous respectons...

— On s'en fout, débarrassez-vous du jaune !

— Les procédures démocratiques. Il est de notre devoir de nouer des liens d'amitié avec tous les travailleurs. Et je dis bien tous. C'est ainsi que l'on bâtit un syndicat puissant. Écoutons à présent ce que le frère veut nous dire. Plus de rouspétance et d'interruptions !

Je fus soudain pris de sueur froide, j'eus l'impression que mes yeux étaient devenus extraordinairement perçants et faisaient apparaître chaque visage avec un relief saisissant dans son hostilité.

J'entendis :

— Quand avez-vous été embauché, l'ami ?

— Ce matin, dis-je.

— Voyez, mes frères, c'est un nouveau. Allons-nous commettre l'erreur de juger le travailleur d'après son contremaître ? Vous êtes quelques-uns, aussi, à travailler pour des salopards, ne l'oubliez pas.

Tout à coup, les hommes se mirent à rire et à jurer.

— Il y en a un ici même, cria l'un d'eux.

— Le mien veut épouser la fille du patron, une gonzesse qui baise plus souvent qu'à son tour !

Ce changement subit m'embarrassa et m'irrita ; ils avaient l'air de faire de moi une tête de Turc.

— Du calme, mes frères ! Peut-être le frère aimerait-il adhérer au syndicat. Qu'en dites-vous, frère ?

— Monsieur ?... Je ne savais que dire. Mes lumières sur les syndicats étaient très vagues mais la plupart de ces hommes paraissaient hostiles... Et avant que j'aie eu le temps de répondre, un gros homme à la tignasse grise ébouriffée bondit sur ses pieds et cria avec colère :

— Je suis contre ! Frères, même s'il a été embauché à la minute précisément, ce type-là pourrait être un indic ! C'est pas que j'ai l'intention d'être injuste vis-à-vis de qui que ce soit, non plus. Il est peut-être pas un jaune, cria-t-il avec passion, mais je désire vous rappeler, mes frères, que personne n'en sait rien. Et j'ai le sentiment qu'un gars qui travaillerait sous les ordres de ce salopard de faux jeton de Brockway plus d'un quart d'heure, il y a cinquante chances pour cent pour qu'il ait naturellement une âme de flic. S'il vous plaît, mes frères ! hurla-t-il en agitant les mains pour réclamer le silence.

« Vous êtes quelques-uns à l'avoir appris, pour le plus grand chagrin de vos femmes et de vos bébés, un mouton n'a pas besoin d'en connaître lourd sur le syndicalisme pour être un mouton ! Le métier

de mouton ? Bon Dieu, j'ai fait une étude, là-dessus. Il y a des gars chez qui c'est inné. Ils sont nés comme ça, de la même façon que d'autres sont nés avec le coup d'œil pour la couleur. C'est vrai, c'est la pure vérité scientifique ! Un jaune a même pas besoin d'avoir jamais entendu parler d'un syndicat, cria-t-il dans un délire de mots. Tout ce que vous avez à faire, c'est de l'amener dans les parages d'un syndicat, et vous avez même pas le dos tourné que, hop là, il se fout à trahir jusqu'à son cul de traître !

Il fut submergé par les cris d'approbation. Certains se retournèrent, l'air furieux, pour me regarder. J'avais l'impression d'être étouffé. J'avais envie de baisser la tête, mais je leur faisais face, comme si cette attitude constituait en soi une dénégation de ses dires. Une autre voix jaillit de la masse des cris d'approbation, se déversa avec une force irréprensible des lèvres d'un petit type à lunettes ; l'index levé, le pouce de l'autre main croché dans les bretelles de sa salopette, il s'écria :

— Je désire transformer en motion la remarque de ce frère : je propose, après enquête approfondie, de régler la question de savoir si le nouveau est ou n'est pas un indicateur. Et s'il en est un, découvrons aussi pour le compte de qui ! Et ceci, frères, donnerait le temps à ce travailleur, s'il n'est pas un jaune en définitive, de se familiariser avec les buts et le fonctionnement du syndicat. Après tout, mes frères, nous ne devons pas oublier que des travailleurs comme lui ne sont pas aussi hautement développés que certains d'entre nous, qui sommes depuis des années dans le mouvement ouvrier. C'est pourquoi, moi, je dis : donnons-lui le temps de voir ce que nous avons fait pour améliorer le sort des travailleurs ; ensuite, si vraiment ce n'est pas un flic, nous pourrons décider, par la voie démocratique, si nous acceptons l'entrée de ce frère dans le syndicat. Frères syndicalistes, je vous remercie !

Il se laissa retomber sur son banc.

La salle croulait sous les vociférations. Une colère mordante grandissait en moi. Ainsi je n'étais pas aussi hautement développé qu'eux ! Que voulait-il dire ? Ils étaient donc tous licenciés-diplômés ? J'étais cloué sur place ; c'en était trop pour moi. Tout se passait comme si mon entrée dans cette pièce constituait automatiquement une demande d'adhésion – alors que j'ignorais totalement l'existence d'un syndicat et que j'étais venu tout simplement chercher un sandwich de porc froid. Je restais là, tout tremblant, j'avais peur qu'ils me demandent d'adhérer et en même temps, j'étais furieux qu'ils soient si nombreux à me repousser à vue de nez. Et le pire de tout, ils ne me laissaient pas le choix de ma décision et je ne pouvais même pas m'en aller.

— Très bien, mes frères, nous allons mettre aux voix, cria le président. Que tous les partisans de la motion le déclarent en disant :

« Oui ! »

Les oui le submergèrent.

— Les oui l'emportent, annonça le président et plusieurs se retournèrent pour me dévisager. Je pus enfin bouger. Je m'apprêtai à sortir, oubliant pourquoi j'étais venu.

— Entrez, frère, appela le président. Vous pouvez prendre votre casse-croûte, à présent. Laissez-le passer, vous, les frères autour de la porte !

J'avais le feu au visage comme si on m'avait claqué. Ils avaient pris une décision sans me donner la moindre chance de m'exprimer. Je sentais que tous les hommes présents dans la salle me considéraient avec hostilité. Et bien que l'hostilité ait toujours fait partie de ma vie, elle semblait m'atteindre pour la première fois aujourd'hui, comme si j'avais attendu davantage de ces hommes – dont j'ignorais tout cependant. Ici, dans cette pièce, mes défenses étaient bafouées, arrachées, contrôlées à la porte, comme les armes, les couteaux, les rasoirs et les pistolets à chien des campagnards étaient contrôlés le samedi soir au Golden Day. Les yeux baissés, je marmottai « excusez-moi, excusez-moi » pendant tout le trajet entre la porte et l'armoire d'un vert terne, où je pris le sandwich, pour lequel je n'avais plus d'appétit ; et je restai planté, à tripoter le sac, redoutant de me trouver face à face avec ces hommes en regagnant la porte. Puis, furieux contre moi-même pour les excuses murmurées à l'aller, je fis rapidement le trajet inverse, sans ouvrir la bouche.

Lorsque j'atteignis la porte, le président cria :

— Une petite minute, frère, nous désirons vous faire comprendre que rien de tout ceci n'est dirigé contre vous personnellement. Ce que vous avez vu ici découle de certaines conditions particulières à cette usine. Nous ne faisons qu'essayer de nous défendre, cela, il faut que vous le sachiez. Nous espérons vous accueillir un jour comme adhérent.

De droite et de gauche surgirent de maigres applaudissements sans conviction, qui s'éteignirent aussitôt. J'avalai ma salive, les yeux fixés dans le vide, et les mots jaillissaient jusqu'à moi à travers un espace rouge et brumeux.

— Ça va, mes frères, dit la voix, laissez-le passer.

D'un pas mal assuré, je franchis la zone de vive lumière dont le soleil baignait la cour, je passai devant les employés de bureau occupés à bavarder sur l'herbe, et je regagnai le bâtiment n° 2 et le sous-sol. Je m'arrêtai dans l'escalier ; j'avais l'impression qu'on avait inondé mon intestin d'acide. Pourquoi n'es-tu pas parti, tout simplement ? me dis-je avec angoisse. Et puisque tu es resté, pourquoi n'as-tu rien dit, rien pour te défendre ? Soudain, j'arrachai d'un coup sec l'enveloppe du sandwich, que je mordis à belles dents avec une

sorte de fureur. C'est à peine si je sentis le goût des morceaux tout secs qui, au moment de la déglutition, passaient avec difficulté dans ma gorge contractée. Je remis le reste dans le sac, et m'appuyai à la main courante : mes jambes tremblaient comme si je venais d'échapper à un grave danger. Finalement, le malaise passa et j'ouvris brusquement la porte de métal.

— Qu'est-ce qui t'a retenu si longtemps ? dit Brockway avec hargne, sans bouger de la brouette sur laquelle il était assis. Il venait de boire à un bock blanc qu'il tenait à présent entre ses deux mains crasseuses.

Je le regardai d'un air absent, et constatai que la lumière jouait sur son front ridé et ses cheveux de neige.

— J'ai dit : qu'est-ce qui t'a retenu si longtemps !

Qu'est-ce que ça peut lui faire ? pensai-je, tout en regardant à travers une sorte de brume, conscient de mon aversion pour lui et de ma grande fatigue.

— Je dis... commença-t-il, et j'entendis ma voix sortir avec calme de ma gorge nouée, non sans constater, à la pendule, que je ne m'étais pas absenté plus de vingt minutes.

— Je suis tombé sur une réunion syndicale.

— Syndicat ! J'entendis son gobelet blanc se fracasser sur le sol tandis qu'il décroisait les jambes et se levait.

— J'savais bien que tu faisais partie de ce tas d'étrangers fauteurs de troubles ! J'le savais ! Fous l'camp ! hurla-t-il. Fous l'camp de mon sous-sol !

J'avais l'impression de rêver : il se dirigea vers moi, tremblant comme l'aiguille d'un manomètre, et me montra l'escalier du doigt, la voix glapissante. Je restai béant : quelque chose s'était détraqué, semblait-il, mes réflexes étaient bloqués.

— Mais qu'y a-t-il ? bredouillai-je, la voix basse, l'esprit lucide et cependant incapable de comprendre tout à fait. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu m'as entendu. Fous le camp !

— Mais je ne comprends pas...

— Ta gueule, et dehors !

— Mais, Mr. Brockway, criai-je dans un effort désespéré pour retenir quelque chose qui lâchait pied.

— Salaud de syndicaliste à la mords-moi-l'nœud, fouteur de bordel !

— Dites donc, écoutez, criai-je enfin de façon pressante. Je n'appartiens à aucun syndicat.

— Si tu fous pas l'camp d'ici, salopard de merde, dit-il en regardant le sol autour de lui comme un fou, j'suis capable de te tuer. Dieu m'est témoin, *je te tuerai !*

C'était incroyable. Les choses prenaient une terrible accélération.

— Vous le feriez ? bredouillai-je.

— *Je te tuerai, y a pas !*

Il l'avait répété. Quelque chose se détacha de moi, et ce fut comme si je me disais à moi-même dans un éclair : tu as été dressé à accepter la sottise de vieux semblables à celui-ci, même quand tu vois en eux des butors et des imbéciles ; tu as été dressé à faire semblant de les respecter, et de reconnaître en eux la même qualité d'autorité et de puissance dans ton monde que les Blancs devant qui ils plient et font des courbettes, ces Blancs qu'ils redoutent, aiment et imitent ; et tu as même été dressé à ne pas broncher, quand, débordant de colère ou de haine, ou ivres de puissance, ils se jettent sur toi armés d'un bâton, d'une lanière ou d'une canne, et toi tu ne fais pas un geste pour frapper en retour, mais seulement pour échapper indemne. Mais c'en était trop... Il n'était ni mon grand-père, ni mon oncle, ni mon père ; il n'était pas davantage prédicateur ou professeur. Quelque chose se déroula à l'intérieur de moi et je me dirigeai vers lui, criant, plutôt à une tache noire qui m'irritait les yeux qu'à un visage humain aux contours précis :

— *Vous tuerez qui ?*

— Toi, voilà qui !

— Écoutez un peu, vieux cinglé, ne parlez pas de me tuer ! Donnez-moi une chance d'expliquer. Je n'appartiens à rien du tout. Allez-y, ramassez-la ! Allez-y ! hurlai-je en voyant ses yeux s'attacher à une barre de fer tordue. Vous pourriez être mon grand-père, mais si vous touchez cette barre, je jure que je vous la ferai manger !

— J't'ai déjà dit : *Fous le camp de mon sous-sol !* sale fils de garce, cria-t-il.

Je m'avançai et le vis se baisser et tendre le bras de côté pour saisir la barre. Je me jetai en avant et le sentis s'écrouler dans un grognement, heurter le sol et rouler sous la force de ma poussée en avant. J'avais l'impression d'avoir atterri sur un rat nerveux et résistant. Il se démenait sous moi, émettait des sons de colère et me frappait le visage, en essayant de se servir de la barre. D'une torsion, je l'arrachai à son étreinte et je ressentis en même temps une vive douleur me vriller l'épaule. Je pensai dans un éclair, il se sert d'un couteau. Je me mis à frapper au hasard de grands coups avec mon coude, en plein visage ; je le sentis s'abattre comme une masse, je vis sa tête partir à la renverse, se redresser, retomber encore sous mes coups, et j'entendis quelque chose s'échapper et riper sur le sol ; je pensai, il est parti, le couteau est parti... Je frappai encore parce qu'il tentait de m'étouffer, je portai des coups à sa tête ballottante, je le sentis lâcher prise sur la barre, je l'abaissai près de sa tête, manquai mon coup, le métal tinta sur le sol, je ramenai la barre pour un

deuxième essai, et il se mit à hurler :

— Non, non ! T'es le plus fort ! T'es le plus fort !

— Je m'en vais vous faire sauter la cervelle à force de coups ! dis-je, la gorge sèche. Vous avez voulu me poignarder...

— Non, haleta-t-il. J'ai mon compte. Tu m'as pas entendu dire que j'avais mon compte ?

— Ainsi, quand vous ne pouvez pas gagner, vous voulez arrêter ! Nom de Dieu, si vous m'avez tailladé profond, je vous arrache la tête !

Sur le qui-vive et sans le quitter des yeux, je me mis debout. Je lâchai la barre. Une bouffée de chaleur m'enveloppa : son visage s'était creusé.

— Qu'est-ce qui ne va pas, vieux ? hurlai-je nerveusement. Vous n'êtes pas cinglé de vous attaquer à un homme qui a le tiers de votre âge ?

Il tiqua de s'entendre appeler vieux. Je répétais le mot, auquel j'ajoutai des insultes que j'avais entendues dans la bouche de mon grand-père.

— Eh bien, vieux saligaud poussiéreux, mauviette datant de l'époque de l'esclavage, béni-oui-oui, vous auriez dû vous méfier ! Comment avez-vous pu vous estimer capable de menacer ma vie ? Vous n'étiez rien pour moi, je suis venu ici parce qu'on m'y a envoyé. J'ignorais tout de vous et du syndicat également. Vous avez commencé à me tyranniser dès l'instant où je suis entré. Pourquoi ? Vous êtes donc tous cinglés par ici ? Cette peinture vous monte à la tête ? Vous la buvez ?

L'air furieux, il haletait de fatigue. Sa salopette était toute fripée, les plis étaient collés par la mélasse dont elle était couverte. Je pensai : Négrillon, et j'eus envie de le supprimer de mon champ visuel. Mais à présent le flot de ma colère passait impétueusement de l'action aux paroles.

— Je vais chercher mon casse-croûte, ils me demandent pour qui je travaille et quand je le leur dis, ils me traitent d'indic. Un indic ! Vous avez tous l'esprit dérangé dans le coin, pas possible. Je ne suis pas plutôt de retour ici qu'à votre tour vous vous mettez à gueuler que vous allez me tuer ! Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que vous avez contre moi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Il me lança un regard mauvais et sans dire un mot, me désigna du doigt quelque chose sur le sol.

Je l'avertis :

— Si vous ramassez ça, vous récoltez un gnon.

— Alors, un homme a pas droit à ses dents ? marmotta-t-il d'une voix bizarre.

— *Ses dents !*

En fronçant les sourcils d'un air honteux, il ouvrit la bouche. Dans

un éclair bleu, j'eus la vision des gencives ratatinées. La chose qui avait ripé sur le sol n'était pas un couteau, mais un râtelier. Pendant une fraction de seconde, je fus au désespoir, je sentais que le bien-fondé de mon envie de le tuer tombait en poussière, en grande partie. Mes doigts bondirent à mon épaule, trouvèrent de l'humidité sur le tissu, mais pas de sang. Le vieux dingue m'avait mordu. Une violente poussée de rire luttait pour jaillir de dessous ma colère. Il m'avait mordu ! Je regardai par terre et je vis le bock en miettes et les dents qui luisaient faiblement à l'autre bout de la pièce.

— Allez les chercher, dis-je.

La honte m'envahit. Édenté, il semblait avoir perdu un peu de sa nature odieuse. Mais je ne le quittai pas d'un pouce cependant qu'il ramassait ses dents, allait au robinet et les tenait sous le jet d'eau. Une dent tomba sous la pression de son pouce et je l'entendis ronchonner en remettant en place le dentier dans sa bouche. Puis, après deux ou trois mouvements du menton, il redevint lui-même.

— C'est que t'as vraiment essayé de me tuer, dit-il.

Il semblait incapable de le croire.

— C'est vous qui avez commencé la tuerie. Je ne promène pas mes poings partout, dis-je. Pourquoi ne pas m'avoir laissé expliquer ? C'est contre la loi, d'appartenir au syndicat ?

— Ce foutu syndicat, cria-t-il au bord des larmes. Ce foutu syndicat ! Ils reluquent ma place ! Je sais qu'ils reluquent ma place ! Si un de nous adhère à un de ces foutus syndicats, c'est comme s'il voulait mordre la main de l'homme qui nous a appris à nous baigner dans un tub ! J'peux pas les souffrir, et j'ai bien dans l'idée de continuer à faire tout ce que j'peux pour les chasser de l'usine. Ils en ont après ma place, ces salopards de mes deux !

De la salive s'accumulait au coin de ses lèvres ; il avait l'air de bouillir de haine.

— Mais qu'est-ce que j'ai à voir avec ça ? dis-je, me sentant tout à coup l'aîné.

— Parce que ces jeunes gars de couleur, là-haut dans le labo, ils essayent d'entrer dans c'te bande, voilà pourquoi ! Ici, le Blanc, il leur a donné du travail – il soufflait comme s'il plaidait une cause – c'est même du bon travail qu'il leur a donné, et eux, ils sont si ingrats qu'ils se foutent à entrer dans ce syndicat qui l'débine par-dérrière ! J'ai jamais vu une clique de bons à rien aussi ingrats ! Tout c'qu'y font, c'est de gêner les choses pour nous aut'.

— Eh bien, je suis désolé, dis-je. Je ne savais rien de tout ça. Je suis venu ici faire un travail provisoire, sans la moindre intention, je vous assure, de me trouver mêlé à des querelles. Mais en ce qui me concerne, je suis prêt à oublier notre brouille, si de votre côté... Je tendis la main, et une vive douleur me traversa l'épaule.

Il me lança un regard bourru.

— T'aurais dû avoir la dignité de pas frapper un vieillard, dit-il. J'ai des grands garçons plus âgés que toi.

— Je croyais que vous essayiez de me tuer, dis-je, la main toujours tendue. Je croyais que vous m'aviez poignardé.

— Enfin, les bisbilles et la pagaille, je suis pas pour, dit-il, évitant mes yeux. Et ce fut comme si en refermant sa main gluante sur la mienne, il avait déclenché un signal. J'entendis un sifflement suraigu en provenance des chaudières derrière moi, je me retournai, j'entendis Brockway hurler :

— J't'avais dit d'surveiller ces bon Dieu de manomètres ! Va aux grosses valves, vite !

Je me précipitai vers l'endroit où un jeu de roues saillait du mur près du concasseur, et je vis Brockway se carapater dans la direction opposée. Je pensai : où va-t-il ? en atteignant les valves, et je l'entendis hurler :

— Tourne-la ! Tourne-la !

— Laquelle ? hurlai-je en allongeant le bras.

— La blanche, idiot, la blanche !

Je bondis, la saisis et l'abaissai en pesant de tout mon poids ; je la sentis céder. Cela n'eut pour effet que d'intensifier le bruit et j'avais l'impression d'entendre rire Brockway ; je jetai un coup d'œil à la ronde et le vis se tortiller pour atteindre l'escalier ; les mains à la nuque, le cou rentré, il avait l'air d'un petit garçon qui vient de lancer une brique en l'air.

— Hé, là ! Hé, dis donc, hurla-t-il. Hé ! Mais il était trop tard. Tous mes gestes paraissaient trop lents, se contrariaient. Je sentis la roue résister et m'efforçai en vain de lui donner un tour, puis de la laisser aller ; mais elle collait à mes paumes, mes doigts étaient raides et gluants ; je me retournai, me mis à courir, en voyant l'aiguille d'un des manomètres osciller comme une folle, comme une balise dont on a perdu le contrôle ; j'essayai de garder la tête froide, je lançai des regards dans tous les coins de cette pièce de réservoirs et de machines, vers l'escalier si lointain, et j'entendis s'élever la nouvelle note claire pendant que je grimpais quatre à quatre un plan incliné, et que j'étais précipité avec une accélération subite dans une rafale humide de vide noir qui était, on ne sait comment, un bain de blancheur.

Ce fut une chute dans l'espace ; je ne la ressentis pas comme une chute, mais comme une suspension. Puis un grand poids atterrit sur moi et dans un éclair, j'eus l'impression de m'étaler sous un amoncellement de machines brisées ; j'avais la tête écrasée contre une énorme roue, et mon corps tout entier était barbouillé d'une mélasse puante. Quelque part un moteur tournait avec un acharnement dérisoire, et grinçait violemment, puis une douleur me ceintura la tête

et me précipita dans les ténèbres pour un temps, jusqu'à ce qu'un nouvel élançement me ramenât en surface. Et dans cet instant de pleine lucidité, j'ouvris les yeux sur un éclair aveuglant.

Je m'accrochai désespérément, et j'entendais tout près de moi le bruit de quelqu'un qui pataugeait dans la bouillasse, et la voix prolixie d'un vieillard qui disait :

— J leur avais bien dit, que ces jeunes zazous, ils valent rien pour ce boulot. Il leur manque le cran. Ouais, monsieur, c'est bien ça, il leur manque le cran.

J'essayai de parler, de répondre, mais quelque chose de lourd se déplaça de nouveau ; il y avait quelque chose que je comprenais parfaitement et j'essayais encore de répondre, mais j'eus l'impression de sombrer au centre d'un lac d'eau lourde, et de m'arrêter, paralysé et engourdi par le sentiment d'avoir à tout jamais perdu une importante victoire.

CHAPITRE XI

J'étais assis dans un fauteuil blanc, rigide et froid, et un homme fixait sur moi un troisième œil brillant qui étincelait au centre de son front. Il allongea le bras, effleura mon crâne de ses doigts et prononça une parole encourageante, comme si j'étais un enfant. Ses doigts s'éloignèrent.

— Prenez ceci, dit-il. Cela vous fera du bien.

J'avalai d'un trait. Tout à coup, ma peau tout entière fut la proie de démangeaisons. Je portais une salopette neuve, une blanche plutôt bizarre. J'eus dans la bouche un goût amer. Mes doigts tremblaient.

Une frêle voix, terminée par un miroir, dit :

— Comment est-il ?

— Rien de grave, je pense. Il est simplement sonné.

— Faut-il le renvoyer chez lui dès maintenant ?

— Non, pour plus de sûreté, nous le garderons ici quelques jours. Il faut le garder sous observation. Ensuite, il pourra partir.

J'étais maintenant couché dans un lit de fer ; mes yeux ressentiaient toujours la brûlure de l'œil brillant, bien que l'homme fût parti. Tout était calme ; j'étais engourdi. Je fermai les yeux et fus aussitôt réveillé.

— Quel est votre nom ? dit une voix.

— Ma tête... dis-je.

— Oui, mais votre nom. Adresse ?

— Ma tête, cet œil brûlant... dis-je.

— Un œil ?

— À l'intérieur, dis-je.

— Remontez-le, on va lui faire un électrochoc, dit une autre voix.

— Ma tête...

— Doucement !

Quelque part, une machine se mit à bourdonner ; je me méfiai de l'homme et de la femme au-dessus de moi.

Ils me tenaient solidement, et ça me cuisait, et par-dessus tout, je n'arrêtais pas d'entendre le thème d'ouverture de la Cinquième Symphonie de Beethoven – trois brèves et un long bourdonnement – qui se répétait à l'infini dans des registres divers ; à force de lutter, je passai au travers, m'élevai, pour me retrouver couché sur le dos, avec

deux hommes au visage rose qui riaient au-dessus de moi.

— Du calme, à présent, dit l'un d'eux avec fermeté. Tout ira bien.

Je levai les yeux et je vis deux jeunes femmes en blanc, aux contours imprécis, qui abaissaient leurs regards sur moi. Une troisième, dont me séparait un désert de vagues de chaleur, était assise près d'un panneau orné de bobines et de cadrans. Où étais-je ? Loin au-dessous de moi, je perçus le bruit sourd d'un siège réglable qu'on actionne et je me sentis soulevé du sol à la pointe de ce bruit. Un visage se trouvait à présent de niveau avec le mien, m'examinait avec soin et prononçait des paroles dépourvues de sens. Un ronflement se déclencha, que des parasites firent claquer et craquer ; tout à coup, j'eus l'impression d'être écrasé entre le sol et le plafond. Deux forces contraires tiraient sauvagement sur mon estomac et mon dos. Un éclair de chaleur frangé de froid m'entourait. J'étais broyé entre d'écrasantes pressions électriques, vidé entre des électrodes en charge, comme un accordéon entre les mains d'un joueur. Mes poumons étaient comprimés comme un soufflet et à chaque retour de mon souffle, je hurlais, ponctuant ainsi l'action rythmée des électrodes.

— La ferme, nom de Dieu, ordonna l'un des visages. Nous sommes en train d'essayer de vous remettre sur pied. À présent, taisez-vous !

La voix vibrait d'autorité glaciale : je me calmai et m'efforçai de maîtriser la douleur. Je découvris alors que j'avais la tête encerclée d'un morceau de métal froid, comme le bonnet de fer que porte l'occupant d'une chaise électrique. Je tentai, mais en vain, de me débattre, de crier. Mais les gens étaient si lointains, la douleur, si présente. Un visage entra et sortait du cercle des lumières ; il fixa un instant sur moi un regard attentif, puis disparut. Une rouquine couverte de taches de rousseur, le nez chevauché de lunettes cerclées d'or, apparut. Puis un homme avec un miroir circulaire attaché au front — un docteur. Voilà, c'était un docteur et les femmes, des infirmières. Tout s'éclaircissait, j'étais dans un hôpital. Ils allaient me soigner. Tout était mis en œuvre pour diminuer ma douleur. J'eus un élan de gratitude.

J'essayai de me rappeler comment j'avais abouti ici, mais sans succès. Mon esprit était vide, comme si je venais à peine de commencer à vivre. Lorsque apparut de nouveau un visage, je vis clignoter les yeux derrière les verres épais, comme s'ils me remarquaient pour la première fois.

— Tout va bien, mon garçon. Vous n'avez rien. Tout ce que je vous demande, c'est d'être patient, dit la voix, absolument vide de tout intérêt humain.

J'eus l'impression de m'en aller. Les lumières s'éloignaient comme des feux arrière lancés à toute allure dans la nuit sur une route de campagne. Je ne parvenais pas à suivre. Une vive douleur me traversa

l'épaule. Je me tortillai un peu sur le dos, luttant contre une chose que je ne pouvais pas voir. Puis au bout d'un moment, ma vision redevint plus nette.

J'aperçus alors un homme assis qui me tournait le dos et qui manipulait des cadrans sur un panneau. J'avais envie de l'appeler, mais le rythme de la Cinquième Symphonie me mettait à la torture, et de toute façon, il paraissait trop serein et trop éloigné. Nous étions séparés par des barres de métal brillant ; en tendant le cou, je découvris que je n'étais pas couché sur une table d'opération, mais dans une espèce de boîte en verre et en nickel, dont le couvercle était maintenu ouvert. Pourquoi étais-je là ?

— Docteur ! Docteur ! appelai-je.

Pas de réponse. Peut-être n'a-t-il pas entendu, pensai-je, en appelant de nouveau ; je redevins sensible aux pulsations meurtrières de la machine, je me sentis partir, je luttai pour ne pas sombrer, et lorsque je repris conscience, j'entendis des voix converser derrière ma tête. Les grésillements de parasites se muèrent en un bourdonnement tranquille. Des accents de musique, un air dominical flottaient au loin. Les yeux clos, retenant ma respiration, j'éloignai la douleur. Les voix formaient un bourdonnement harmonieux. Qu'est-ce que j'entendais : une radio, un phono ? Le registre *vox humana* d'un orgue caché ? Dans ce cas, quel orgue et en quel lieu ? J'éprouvai une sensation de tiédeur. Derrière mes yeux, apparurent de vertes haies, piquées d'églantines rouges éblouissantes ; elles s'étendaient en courbe douce jusqu'à une immensité vide d'objets, une étendue bleue et limpide. Des paysages de pelouse ombragée en été passèrent à la dérive ; je vis une fanfare en tenue militaire disposée pour le concert, chaque musicien les cheveux bien huilés ; et j'entendis une trompette au timbre mélodieux interpréter *La Cité sainte* comme dans un lointain habité par l'écho. Elle était soutenue par un chœur de trompettes bouchées ; et au-dessus, l'obbligato d'un merle moqueur. La tête me tournait. L'air paraissait se saturer de petits moucherons blancs, qui m'emplissaient les yeux, et qui bouillonnaient en si grand nombre que le trompette noir les aspirait et les expulsait par le pavillon de son instrument doré : un nuage blanc grouillant de vie qui se mêlait aux accents musicaux dans la torpeur de l'air.

Je revins à moi. Les voix bourdonnaient toujours au-dessus de moi ; je conçus de l'aversion pour elles. Pourquoi ne partaient-elles pas ? Voix prétentieuses. Oh, docteur, pensai-je dans un état de demi-veille, vous est-il jamais arrivé de patauger dans un ruisseau avant le petit déjeuner ? de mâchonner une canne à sucre ? Vous savez, toubib, ce même jour d'automne où pour la première fois, j'ai vu les chiens de meute donner la chasse à des hommes noirs en vêtements rayés et dans les chaînes, ma grand-mère s'est assise à côté de moi et a chanté,

les yeux pétillants :

*Dieu tout-puissant a fait un singe
Dieu tout-puissant a fait une baleine
Et Dieu tout-puissant a fait un croc'dile
Avec des p'tits boutons sur toute sa queue...*

Et vous, infirmière, saviez-vous, quand vous flâniez en organdi rose et chapeau de vedette entre les rangées de jasmin, roucoulant à votre amoureux sur un ton traînant aussi pâteux que du sorgho, saviez-vous que nous, petits nègres, bien cachés dans les buissons, nous braillions si fort que vous n'osiez pas entendre :

*Avez-vous jamais vu Mlle Marguerite faire bouillir de l'eau ?
Mon vieux, elle te balance un jet merveilleux
À dix-sept milles et un peu plus,
Mon vieux, y a tant de vapeur que tu peux même plus voir sa marmite...*

Mais tout à coup la musique devint, à ne s'y pas tromper, la lamentation douloureuse d'une femme. J'ouvris les yeux. Du verre et du métal flottaient au-dessus de moi.

— Comment vous sentez-vous, mon garçon ? dit une voix.

Une paire d'yeux me scrutèrent à travers des lentilles aussi épaisses que le fond d'une bouteille de Coca-Cola, des yeux exorbités, lumineux et striés de veines : on eût dit un vieux spécimen de biologie conservé dans l'alcool.

— Je n'ai pas assez de place, dis-je sur un ton de colère.

— Oh, c'est un élément indispensable du traitement.

— Mais il me faut plus de place, insistai-je. Je suis à l'étroit.

— Ne vous tracassez pas pour ça, mon garçon. Vous vous y habituerez au bout d'un moment. L'estomac, la tête, ça va ?

— Mon estomac ?

— Oui, et votre tête ?

— Je ne sais pas, dis-je en me rendant compte que je ne sentais rien à part cette pression autour de la tête et sur la surface sensible de mon corps. Et cependant, il me semblait que mes sens avaient une acuité aiguë.

— Je ne la sens pas, dis-je, alarmé.

— Aha, vous voyez ! Mon petit dispositif va tout résoudre ! explosa-t-il.

— Je ne sais pas, dit une autre voix. Je crois que je penche toujours pour l'intervention chirurgicale. Et dans ce cas précis, plus particulièrement, avec ce, heu... cet arrière-plan, je ne suis pas certain

de ne pas croire à l'efficacité de la simple prière.

— Balivernes, à partir de cette minute, faites vos prières à ma petite machine. C'est moi qui le guérirai.

— Je ne sais pas, mais j'estime que c'est une erreur de supposer que des solutions – des remèdes, c'est-à-dire – qui réussissent dans, heu... des cas primitifs, sont, heu... tout aussi efficaces quand il s'agit de cas dont l'instruction est plus poussée. Imaginez que nous soyons devant un habitant de la Nouvelle-Angleterre éduqué à Harvard ?

— Voilà que vous discutez politique, dit la première voix sur un ton de raillerie.

— Oh, non, mais c'est vraiment un problème.

J'éprouvai un malaise grandissant à écouter cette conversation qui se diluait en un murmure. Leurs mots les plus clairs paraissaient se rapporter à quelque chose d'autre, tout comme la plupart des idées qui se déployaient dans ma tête. Je ne savais pas très bien s'ils parlaient de moi ou de quelqu'un d'autre. Leur conversation avait l'air, en partie, d'une discussion d'histoire...

— La machine produira les résultats d'une lobotomie préfrontale, sans les effets négatifs du scalpel, dit la voix. Voyez-vous, au lieu de diviser le lobe préfrontal, un seul lobe, plus exactement, nous appliquons une pression soigneusement dosée aux principaux centres de contrôle des nerfs – Gestalt, voilà notre concept ; résultat, un changement de personnalité aussi radical que dans vos fameuses histoires à dormir debout, de criminels transformés en aimables garçons après le charcutage sanglant d'une opération au cerveau. Et qui plus est, poursuit la voix sur un mode triomphant, le malade est intact physiquement et nerveusement.

— Et sa psychologie ?

— Absolument sans importance ! dit la voix. Le malade vivra comme il doit vivre, avec une personnalité intacte. Qui pourrait en demander davantage ? Il n'éprouvera pas de conflit majeur de motivation, et ce qui est mieux encore, il n'occasionnera pas le moindre traumatisme à la société.

Il y eut une pause. Une plume grattait sur du papier. Puis :

— Pourquoi pas la castration, docteur ? demanda une voix en plaisantant.

Je sursautai, une vive douleur me traversa.

— Toujours votre amour du sang, dit la première voix avec un rire. Voyons, vous vous rappelez cette définition du chirurgien : un boucher affligé d'une mauvaise conscience ?

Ils rient.

— Ce n'est pas si drôle. Il serait plus scientifique de chercher à définir le cas. Voilà plus de trois cents ans que...

— Définir ? Seigneur, nous savons tout ça par cœur, mon vieux.

- Pourquoi ne pas essayer un peu plus de courant, alors ?
- Vous le suggérez ?
- Oui, pourquoi pas ?
- Mais n'y a-t-il pas un danger... ? La voix se perdit.

Je les entendis s'éloigner. Une chaise grinça. La machine bourdonnait et j'avais la certitude absolue qu'ils étaient en train de discuter mon cas ; je me cuirassai en prévision des chocs, mais je fus emporté, malgré tout. La pulsation se produisit, rapide et saccadée ; elle augmenta petit à petit, si bien que je finis par danser vivement entre les électrodes. Mes dents s'entrechoquaient. Je fermai les yeux et me mordis les lèvres pour étouffer les cris. Ma bouche se remplit de sang tiède. Entre mes cils, je voyais un cercle de mains et de visages, éblouissant de lumière. Certains griffonnaient sur des graphiques.

— Regardez, il danse, fit remarquer quelqu'un.

— Non, vraiment ?

Un visage huileux s'approcha.

— Ils ont vraiment le rythme dans le sang, n'est-ce pas ? Échauffe-toi, mon garçon, échauffe-toi ! dit le visage avec un rire.

Et tout à coup mon égarement connut un répit et j'eus envie d'être en colère, d'une humeur de massacre. Mais je ne sais comment, la vibration de courant qui me vrillait le corps me retint. Quelque chose avait été débranché ; car bien que j'aie rarement fait usage de mes réserves de colère et d'indignation, j'avais la certitude de les posséder ; et tel un homme qui sait qu'il doit se battre, poussé ou non par la colère, quand on l'appelle fils de garce, j'essayai de m'imaginer en colère et ne réussis qu'à m'enfoncer d'un degré dans la sensation d'éloignement. J'étais au-delà de la colère. J'étais seulement égaré. Et les gens au-dessus de moi paraissaient le percevoir. Il n'y avait rien à faire pour éviter le choc. Je roulai avec le flot en furie et me perdis dans les ténèbres.

Lorsque j'émergeai, les lumières étaient toujours là. Je gisais sous la dalle de verre, je me sentais vidé. J'avais l'impression d'être amputé de tous mes membres. Il faisait très chaud. Un vague plafond blanc s'étendait, loin au-dessus de moi. Mes yeux étaient noyés de larmes. Pourquoi, je n'en savais rien. Cela me tracassait. J'avais envie de cogner contre le verre pour attirer l'attention, mais j'étais incapable de bouger. Le moindre effort, à peine passé le seuil du souhait, m'épuisait. J'étais couché et j'éprouvais les vagues mouvements de mon corps. Je paraissais avoir perdu tout sens des proportions. Où finissait mon corps, et où le monde blanc de cristal commençait-il ? Les pensées m'échappaient et se cachaient dans la vaste étendue de blancheur clinique à laquelle j'avais l'impression de n'être relié que par une gamme en gris dégradé. Pas de sons à part le paresseux mugissement interne de mon sang. Impossible d'ouvrir les yeux.

J'avais le sentiment d'exister dans une autre dimension, dans la solitude absolue. Puis au bout d'un moment, une infirmière se pencha vers moi et fit couler de force un liquide tiède entre mes lèvres. Je suffoquai, puis j'avalai et je sentis le liquide couler lentement et atteindre le centre imprécis de mon corps. Je me sentais enveloppé dans une immense bulle irisée. Des mains douces s'agitaient au-dessus de moi, qui m'apportaient de vagues impressions de souvenir. On me baignait de liquides chauds, je sentais de douces mains parcourir les contours indéfinis de ma chair. La texture stérile et impalpable d'un drap m'enveloppait. Je me sentis bondir, voguer comme un ballon lancé par-dessus le toit dans la brume, heurter un mur dissimulé au-delà d'un tas de machines brisées et revenir en planant. Combien de temps il me fallut pour cela, je n'aurais su le dire. Mais à présent, au-dessus du mouvement des mains, j'entendais une voix amicale prononcer des mots familiers auxquels j'étais incapable d'attribuer un sens. J'écoutai avec intensité, conscient de la forme et du mouvement des phrases ; je pus ensuite saisir les subtiles différences rythmiques entre les séries de sons interrogateurs et affirmatifs. Mais leur signification était toujours perdue dans la vaste blancheur où j'étais moi-même perdu.

D'autres voix surgirent. Des visages voltigeaient au-dessus de moi ; ils avaient l'air de poissons énigmatiques occupés à scruter de leurs yeux myopes la paroi de verre d'un aquarium. Je les voyais immobiles en suspension au-dessus de moi ; puis deux d'entre eux se mirent à bouger ; d'abord, les têtes, puis le bout de leurs doigts semblables à des nageoires, se déplacèrent comme en rêve en s'éloignant du haut du récipient. Une allée et venue absolument mystérieuse, comme le soulèvement de marées nonchalantes. J'observai les deux faire avec la bouche d'impétueux mouvements. Je ne comprenais pas. Ils firent une nouvelle tentative, la signification m'échappait toujours ; je me sentais mal à l'aise. Je vis une carte gribouillée qu'on tint au-dessus de moi. Un méli-mélo de lettres de l'alphabet. Ils se consultèrent fiévreusement. D'une certaine façon, je me sentais responsable. Je fus envahi d'un terrible sentiment de solitude ; ils avaient l'air de jouer une mystérieuse pantomime. Et c'était troublant de les voir sous cet angle. Ils paraissaient complètement stupides, ce qui ne me plaisait pas. Quelque chose n'allait pas. Je voyais une crotte dans le nez d'un docteur ; une infirmière avait deux mentons flasques. D'autres visages apparurent, dont les bouches s'agitaient avec un acharnement muet. Mais nous sommes tous humains, pensai-je, en me demandant ce que je voulais dire par là.

Puis ce fut le tour d'un homme vêtu de noir, un type aux longs cheveux ; il me regarda de ses yeux perçants dans un visage chaleureux et amical. Les autres s'agitaient autour de lui, les yeux

inquiets, cependant que tour à tour il me scrutait du regard et consultait ma feuille. Puis il griffonna quelque chose sur une grande carte qu'il me fourra devant les yeux :

Quel est votre nom ?

Un frisson me parcourut. Ce fut comme s'il avait soudain donné un nom, une ossature au vague qui dérivait dans ma tête, et je fus soudain accablé de honte. Je me rendis compte que je ne connaissais plus mon propre nom. Je fermai les yeux et secouai la tête de douleur. C'était la première tentative chaleureuse de communiquer avec moi et je la faisais échouer. Je fis un nouvel effort, je m'enfonçai dans les ténèbres de mon esprit. Peine perdue. Je n'y trouvai rien d'autre que la douleur. Je revis la carte et l'homme me signala lentement chaque mot :

Quel... est... votre... nom ?

Je fis des efforts désespérés, je plongeai au-dessous des ténèbres et fus bientôt mort de fatigue. On aurait dit qu'on avait ouvert une veine, par où mon énergie avait été siphonnée. Pour toute réponse, je n'étais capable que d'un regard fixe, sans une parole. Mais dans un élan de vitalité irritant, il demanda d'un geste une autre carte, où il écrivit :

Qui... êtes... vous ?

Quelque chose en moi se souleva avec une excitation paresseuse. Cette façon de formuler la question parut mettre en marche une série de faibles et lointaines lumières, là où l'autre avait jeté une étincelle qui n'avait pas pris. Qui suis-je ? me demandai-je. Mais autant chercher à identifier une des cellules qui coulaient dans les veines engourdies de mon corps. Peut-être n'étais-je que ces ténèbres, cette confusion et cette douleur, mais cela ressemblait moins à une réponse convenable qu'à une phrase lue quelque part.

La carte, de nouveau :

Quel est le nom de votre mère ?

Ma mère, qui était ma mère ? Mère, celle qui crie lorsque vous souffrez – mais qui ? C'était stupide, on connaît toujours le nom de sa mère. Qui criait donc ? Ma mère ? Mais le cri venait de la machine. Une machine, ma mère ?... De toute évidence, j'avais perdu la tête.

Il me mitrailla de questions :

— Où êtes-vous né ? Essayez de vous souvenir de votre nom.

J'essayai vainement, je songeai à une foule de noms, dont aucun ne semblait convenir. Et cependant on eût dit qu'un peu de moi était en chacun d'eux, que je m'étais englouti et perdu en eux.

Vous devez vous rappeler, disait la pancarte. Mais c'était inutile. À chaque tentative, je me retrouvai dans la persistante brume blanche, mon nom sur le bout de la langue. Je secouai la tête et je le vis disparaître un instant, puis reparaitre en compagnie d'un petit homme à l'air savant qui me dévisagea avec une expression neutre. Je le vis

exhiber une ardoise d'enfant et un morceau de craie ; il écrivit :

Qui était votre mère ?

Je le regardai. J'éprouvai une aversion immédiate et me dis, moitié par jeu : je ne calomnie pas les miens, moi. Et la vôtre, de vieille, comment va-t-elle aujourd'hui ?

Réfléchissez.

Le regard fixe, je le vis froncer les sourcils et écrire un bon moment. L'ardoise était remplie de noms dépourvus de sens.

Je souris et je vis ses yeux fulgurer de contrariété. Le Brave Vieux dit quelque chose. Le nouveau écrivit une question qui me fit ouvrir des yeux tout grands de stupéfaction :

Qui était Jeannot-Lapin ?

Le tumulte s'empara de moi. Où était-il allé chercher ça ? Il montra la question du doigt, mot par mot. J'étais secoué d'un rire, au fin fond de moi. La joie de la découverte de soi, en même temps que le désir de la dissimuler, me donnait le vertige. Sans bien comprendre comment, j'étais, moi, Jeannot-Lapin... ou je l'avais été, lorsque, enfants, nous chantions et dansions pieds nus dans les rues poussiéreuses :

Jeannot-Lapin

Secoue-le, secoue-le

Jeannot-Lapin

Casse-le, casse-le...

Cependant, je ne pouvais me résoudre à l'admettre, c'était trop ridicule – et d'une certaine manière, trop dangereux. C'était contrariant qu'il soit tombé pile sur une vieille identité, et je secouai la tête en le voyant pincer les lèvres et me considérer attentivement.

Garçon, qui était Jean-le-Lapin ?

C'était l'homme que votre mère recevait par la porte de derrière, pensai-je. Tout le monde savait qu'ils ne faisaient qu'un : « Jeannot » quand vous étiez trop jeune et que vous vous dissimuliez derrière de grands yeux innocents ; « Jean », quand vous étiez plus âgé. Mais pourquoi s'amusait-il avec ces noms enfantins ? S'imaginaient-ils que j'étais un enfant ? Pourquoi ne me laissaient-ils pas tranquille ? J'aurais tôt fait de me rappeler, quand ils me sortiraient de la machine... Une main ouverte claqua le verre, mais j'étais fatigué d'eux. Cependant, quand mes yeux mirent au point sur le Brave Vieux, il eut l'air content. Sans que je pusse comprendre pourquoi, le voilà qui se mit à sourire ; puis il s'en alla avec le nouvel assistant.

Livré à moi-même, je me rongai les sangs à propos de mon identité. Étais-je donc vraiment en train de jouer un jeu avec moi-même, auquel ils participaient ? Une sorte de combat. En réalité, ils le savaient aussi bien que moi ; et moi, pour une raison quelconque, je

préfèrais ne pas regarder les choses en face. C'était irritant, et cela éveillait en moi vigilance et ruse. Je résoudrais le mystère l'instant d'après. Je m'imaginai tourbillonnant dans mon esprit comme un vieillard qui essaye d'attraper un petit garçon en train de faire une sottise, et je pensai : Qui suis-je ? Rien à faire. J'avais l'impression d'être un clown. Je n'étais pas non plus en train d'incarner à la fois le criminel et le détective – pourquoi criminel, d'ailleurs, je ne savais pas.

Je me mis à comploter des façons de court-circuiter la machine. Peut-être si je déplaçais légèrement mon corps de façon à faire se rencontrer les deux électrodes. Non seulement il n'y avait pas de place, mais cela pourrait m'électrocuter. Je frissonnai. J'ignorais qui j'étais ; pas Samson, en tout cas. Je n'éprouvais nul désir de me détruire même pour détruire la machine. Je voulais la liberté, pas la destruction. C'était épuisant : en effet, j'avais beau imaginer des combinaisons, il y avait toujours un hic, moi-même. Impossible de biaiser. Je n'étais pas davantage capable d'échapper que de me souvenir de mon identité. Peut-être, pensai-je, les deux choses vont-elles de pair. Quand je découvrirai qui je suis, je serai libre.

Tout se passa comme si mes projets d'évasion les avaient alertés. En levant les yeux, je vis deux médecins en émoi et une infirmière ; je pensai : il est trop tard, à présent ; étendu dans un voile de sueur, je les observai manipuler les commandes. J'avais tendu toute mon énergie en prévision du choc habituel, mais rien ne se produisit. Au lieu de cela, je vis leurs mains occupées à desserrer les boulons du couvercle et avant que j'aie eu le temps de réagir, ils avaient soulevé le couvercle et m'avaient assis.

— Que s'est-il passé ? commençai-je en voyant l'infirmière faire une pause pour me regarder.

— Eh bien ? dit-elle.

Ma bouche fonctionnait sans émettre aucun son.

— Allons, parlez, dit-elle.

— Quel est cet hôpital ? dis-je.

— C'est l'hôpital de l'usine, dit-elle. Du calme, à présent.

Ils étaient autour de moi, maintenant, à examiner mon corps. J'observai la scène, de plus en plus perplexe, et je me demandai : qu'est-ce qu'un hôpital d'usine ?

Je ressentis une secousse au ventre ; en baissant les yeux, je vis l'un des docteurs tirer le fil qui était attaché à l'électrode de l'estomac ; cette opération eut pour effet de me tirer brusquement en avant.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-je.

— Les ciseaux, dit-il.

— Entendu, dit l'autre. Ne perdons pas de temps.

Je me repliai en moi-même, comme si le fil faisait partie de moi. Ils

le dégagèrent alors ; l'infirmière coupa dans la bande qui m'enveloppait le ventre et enleva la lourde électrode. J'ouvris la bouche pour parler, mais l'un des médecins fit un signe de tête négatif. Ils travaillaient vite. Une fois les électrodes enlevées, l'infirmière s'approcha de moi pour me frictionner avec un tampon imbibé d'alcool. Puis on me dit de descendre de la boîte. Mes regards allaient d'un visage à l'autre ; l'hésitation me paralysait. En effet, maintenant que, selon toute apparence, on me libérait, je n'osais pas le croire. Et s'ils étaient en train de me transférer à une autre machine, plus douloureuse encore ? Je restai assis, je refusai de bouger. Allai-je devoir me battre contre eux ?

— Prenez-lui le bras, dit l'un.

— Je peux y arriver, dis-je en descendant, pétri de peur.

On me dit de me tenir debout, le temps pour eux d'inspecter mon corps avec le stéthoscope.

— Comment va l'articulation, dit l'homme au tableau, tandis que l'autre m'examinait l'épaule.

— Parfaitement, dit-il.

Je ressentais une tension dans cette région, mais pas de douleur.

— Je dirai qu'il est étonnamment résistant, somme toute, dit l'autre.

— Si nous appelions Drexel ? Cela paraît plutôt extraordinaire, qu'il soit si solide.

— Non, consignez-le simplement sur la feuille.

— Très bien, infirmière, donnez-lui ses vêtements.

— Qu'allez-vous faire de moi ? dis-je. Elle me tendit du linge de corps propre et une salopette blanche.

— Ne posez pas de questions, dit-elle. Habillez-vous le plus vite possible, c'est tout ce qu'on vous demande.

Hors de la machine, l'air me parut extrêmement raréfié. Lorsque je me baissai pour lacer mes souliers, je crus que j'allais m'évanouir, mais je parvins à me maîtriser. Mes jambes tremblaient sous moi, et ils m'examinaient de haut en bas.

— Eh bien, mon garçon, on dirait que vous êtes guéri, dit l'un d'eux. Vous voilà un homme nouveau. Vous vous en êtes drôlement bien sorti. Venez avec nous, dit-il.

Nous sortîmes lentement de la pièce, longeâmes un long couloir blanc qui conduisait à un ascenseur ; après une descente rapide de trois étages, nous parvînmes à un salon de réception, avec des rangées de chaises. En face, une série de bureaux privés dont les cloisons et les portes étaient en verre dépoli.

— Asseyez-vous là, dirent-ils. Le directeur vous verra bientôt.

Je m'assis et les vis disparaître une seconde dans l'un des bureaux, en ressortir et passer devant moi sans un mot. Je tremblais comme une

feuille. Me libéraient-ils vraiment ? Ma tête tournait. Je jetai un coup d'œil à ma salopette blanche. L'infirmière avait dit que c'était l'hôpital de l'usine... Pourquoi étais-je incapable de me souvenir de quelle sorte d'usine il s'agissait ? Et pourquoi un hôpital d'usine ? Oui... En effet, je me rappelai vaguement une usine. Peut-être m'y renvoyait-on. Oui, il avait d'ailleurs parlé du directeur et non pas du médecin-chef. Et si ce n'était qu'une seule et même personne ? Peut-être j'étais déjà dans l'usine. Je tendis l'oreille, mais n'entendis aucun bruit de machine.

À l'autre bout de la pièce traînait un journal sur une chaise, mais j'étais trop éprouvé pour aller le chercher. Quelque part, un ventilateur bourdonnait. Puis l'une des portes en verre dépoli s'ouvrit et je vis un homme de haute taille, en blouse blanche, l'air austère, qui me fit signe, un tableau à la main.

— Venez, dit-il.

Je me levai, passai devant lui et pénétrai dans un grand bureau meublé avec simplicité. Je pensai : Maintenant, tu vas savoir. Maintenant.

— Asseyez-vous, dit-il.

Je me mis à l'aise dans le fauteuil à côté de son bureau. Il attachait sur moi son regard tranquille de scientifique.

— Quel est votre nom ? Ah, voici, je l'ai là, dit-il en étudiant ma feuille. Et ce fut comme si quelqu'un à l'intérieur de moi essayait de lui dire de se taire, mais il avait déjà prononcé mon nom et je m'entendis dire « oh ! » ; une vive douleur me traversa la tête, je bondis sur mes pieds, je lançai des regards fous autour de moi, je m'assis, me relevai et m'assis de nouveau, fébrilement : je me souvenais. Je ne sais ce qui me poussa à me comporter ainsi, mais tout à coup je le vis me regarder avec une attention soutenue et je restai assis, cette fois.

Il commença à me poser des questions, et j'entendais mes réponses couler de source ; cependant au-dedans de moi, j'étais pris de vertige devant le tourbillon d'images émotionnelles qui hurlaient et s'entrechoquaient, comme une bande sonore passée à l'envers à toute vitesse.

— Eh bien, mon garçon, dit-il, vous êtes guéri. Nous allons vous laisser aller. Qu'en pensez-vous ?

Je ne savais plus, soudain. Je remarquai un calendrier commercial à côté d'un stéthoscope et d'un pinceau miniature en argent. Que voulait-il dire : libéré de l'hôpital ou de l'emploi ?...

— Monsieur ? dis-je.

— J'ai dit : que pensez-vous de cela ?

— C'est très bien, monsieur, dis-je d'une voix irréaliste. Je serai heureux de retourner au travail.

Il consulta la feuille en fronçant les sourcils.

— On va vous laisser partir, mais j'ai bien peur que vous alliez au-devant d'une déception pour le travail, dit-il.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Vous avez traversé une dure épreuve, dit-il. Vous n'êtes pas préparé aux rigueurs de l'industrie. À présent je vous demande de vous reposer, d'entrer en convalescence. Vous avez besoin de vous réadapter et de reprendre des forces.

— Mais, monsieur.

— Vous ne devez pas essayer d'aller trop vite. Vous êtes content d'être libéré, n'est-ce pas ?

— Oh, oui. Mais comment vais-je vivre ?

— Vivre ? Il haussa et baissa les sourcils. Prenez un autre travail, dit-il. Quelque chose de plus facile, de plus tranquille. Un travail pour lequel vous soyez mieux préparé.

— Préparé ? Je le regardai en pensant : il s'occupe de ça, lui aussi ? Je prendrai n'importe quoi, monsieur, dis-je.

— La question n'est pas là, mon garçon. Vous n'êtes tout simplement pas préparé pour travailler dans nos conditions industrielles. Plus tard, peut-être, mais pas maintenant. Et n'oubliez pas, vous serez convenablement dédommagé de votre aventure !

— Dédommagé, monsieur ?

— Oh, oui, dit-il. Nous suivons une politique d'humanitarisme éclairé. Tous nos employés sont assurés d'office. Il vous suffit de signer quelques papiers.

— Quelle sorte de papiers, monsieur ?

— Nous demandons une déclaration sous serment dégageant la compagnie de toute responsabilité, dit-il. Votre cas fut difficile, il fallut faire appel à un certain nombre de spécialistes. Mais après tout, tout nouveau travail a ses dangers. C'est à travers eux qu'on atteint l'âge adulte, que l'on s'adapte, pour ainsi dire. On court sa chance : les uns sont préparés, d'autres, non.

Je regardai son visage ridé. Est-il docteur, haut cadre, ou les deux ? Impossible de le deviner. À présent, il avait l'air de reculer et d'avancer dans mon champ visuel, bien qu'il se tînt assis parfaitement immobile dans son fauteuil.

La phrase sortit toute seule.

— Connaissez-vous Mr. Norton, monsieur ? dis-je.

— Norton ? Ses sourcils se rejoignirent. De quel Norton s'agit-il ?

Puis ce fut comme si je ne lui avais pas posé la question. Le nom paraissait étrange. Je passai ma main sur les yeux.

— Je m'excuse, dis-je. Il m'est venu à l'idée que vous pourriez le connaître. C'est simplement un homme que je connaissais.

— Je vois. Eh bien – il ramassa divers papiers – il en est donc ainsi, mon garçon. Un peu plus tard, peut-être, nous pourrions faire quelque

chose. Vous pouvez emporter ces papiers avec vous, si vous le désirez. Il vous suffira de nous les retourner par la poste. Votre chèque vous sera envoyé aussitôt. En attendant, prenez autant de temps que vous voudrez. Vous constaterez que nous sommes parfaitement honnêtes.

Je pris les papiers pliés et le regardai, trop longtemps, semble-t-il. Il eut l'air d'hésiter. Puis je m'entendis dire :

— Le connaissez-vous ? d'une voix plus forte.

— Qui ?

— Mr. Norton, dis-je. Mr. Norton !

— Oh, mais non, voyons.

— Non, dis-je. Personne ne connaît personne, et c'est une trop vieille histoire.

Il fronça les sourcils et je ris :

— Ils ont complètement plumé le pauvre Robin, dis-je. Connaîtriez-vous Bled, par hasard ?

Il me regarda, la tête penchée de côté.

— Ces gens sont-ils des amis à vous ?

— Des amis ? Oh, oui, nous sommes tous de bons amis. Des copains du temps passé. Mais je ne pense pas que nous évoluions dans les mêmes cercles.

Ses yeux se dilatèrent.

— Non, dit-il, je ne le pense pas. Toutefois, il est précieux d'avoir de bons amis.

Une sorte de délire me soulevait, je me mis à rire ; il eut l'air d'hésiter de nouveau, je fus sur le point de l'interroger sur Emerson ; mais à cet instant, il s'éclaircit la voix et me signifia que l'entretien était terminé.

Je rangeai les papiers pliés dans ma salopette et partis. Au-delà des rangées de chaises, la porte paraissait lointaine.

— Prenez soin de vous, dit-il.

— Vous aussi, dis-je, en pensant : il est temps, il est plus que temps.

Je me retournai brusquement et revins au bureau d'un pas sans vigueur ; je le vis lever les yeux et fixer sur moi son ferme regard scientifique. J'étais obsédé par l'idée de partir poliment, mais incapable de trouver la bonne formule. Aussi, en lui tendant carrément la main, je réprimai mon rire sous un faux accès de toux.

— Ç'a été très agréable, notre petit bavardage, monsieur.

J'écoutai mes paroles et sa réponse.

— Oui, vraiment, dit-il.

Il me serra la main avec gravité, sans surprise ni répugnance. Je baissai les yeux, il était là, quelque part, derrière le visage ridé et la main tendue.

— Et maintenant, notre bavardage est terminé, dis-je. Au revoir.

Il leva la main.

— Au revoir, dit-il d'une voix neutre.

En le quittant et en retrouvant, au-dehors, l'air saturé de peinture, j'eus le sentiment d'avoir parlé au-delà de moi-même, d'avoir employé des mots et manifesté des attitudes qui n'étaient pas les miens, d'être la proie d'une personnalité étrangère logée au plus profond de moi, comme la domestique dont j'avais lu l'histoire en classe de psychologie : au cours d'une transe, elle avait récité des pages de philosophie grecque qu'elle avait entendues par hasard, un jour, pendant qu'elle travaillait. Tout se passait comme si je jouais une scène dans un film insensé. Peut-être étais-je en train de me rattraper, et avais-je exprimé des sentiments jusqu'à présent réprimés. Ou bien, pensai-je, en remontant l'avenue, je n'avais plus peur, tout simplement ? Je m'arrêtai et regardai les bâtiments le long de la rue lumineuse où les jeux d'ombre et de soleil créaient des zones obliques. C'était bien cela : je n'avais plus peur. Ni des hommes importants, ni des administrateurs, et autres. Sachant bien à présent que je ne pouvais rien attendre d'eux, il n'y avait pas de raison d'avoir peur. Était-ce donc cela ? J'éprouvais une impression de légèreté d'esprit, mes oreilles tintaient. Je repris ma route.

Le long de l'avenue s'élevaient les immeubles, uniformes et serrés. Le jour finissait à présent et au sommet de chaque immeuble, les drapeaux palpaient, fageaient et s'affalaient. Et je sentis que je tomberais, que j'étais tombé, j'avais l'impression de me diriger contre un courant qui passait avec impétuosité en sens inverse. Au-delà des espaces verts, au bout de la rue, je trouvai le pont par lequel j'étais venu, mais les marches qui ramenaient au train qui traversait le sommet étaient raides à vous donner le vertige ; pas question de les grimper, de nager ou de voler : au lieu de ça, je pris le métro.

Les choses tournoyaient trop vite autour de moi. Mon esprit passait tour à tour par des phases vides et brillantes en vagues au déferlement lent. Nous, lui, l'autre – mon esprit et moi – nous n'évoluions plus dans les mêmes cercles. Mon corps non plus, d'ailleurs. De l'autre côté du couloir, une blonde platinée grignotait une pomme d'api, tandis que les lumières de la station s'égrenaient derrière elle. Le train plongea. Je me laissai tomber à travers le vacarme, l'esprit vide, en proie au vertige, et je fus aspiré et rejeté dans un Harlem de fin d'après-midi.

CHAPITRE XII

Quand je sortis du métro, Lenox Avenue paraissait s'éloigner de moi en donnant de la bande tel un bateau ivre, et je fixai sur ce spectacle chavirant des yeux égarés d'enfant à la mamelle, les tempes battantes. Deux énormes femmes au teint de crème brouillée eurent l'air de se débattre avec la masse de leur corps en passant devant moi, leurs hanches fleuries tremblotant comme des flammes menaçantes. Elles marchaient devant moi de l'autre côté de l'avenue ; une bande oblique de soleil orange vif sembla se mettre à bouillir et je me vis m'affaisser, mes jambes en coton sous moi, mais la tête claire, trop claire, enregistrant la foule qui s'écoulait autour de moi en faisant un détour : jambes, pieds, yeux, mains, genoux pliés, souliers traînés, sourires et regards excités ; et d'autres passant leur chemin sans s'arrêter.

Puis, la grosse femme noire qui disait : « Mon gars, tu te sens bien, qu'est-ce qui ne va pas ? » avec une voix rauque de contralto. Et moi : « Je me sens bien, faible seulement. » Et j'essayai de me mettre debout, et elle disait :

— Pourquoi vous vous écarterez pas, tous, pour laisser c't'homme respirer ? Allez, reculez. Ceci fut aussitôt repris en écho par une voix officielle :

— Ne restez pas là, dispersez-vous.

Et elle d'un côté et un homme de l'autre, m'aidant à me mettre debout et l'agent de police disant : « Ça va ? »

Et moi répondant :

— Oui, j'ai eu un coup de faiblesse, c'est tout, me suis sans doute évanoui, mais ça va maintenant. Et lui, ordonnant à la foule de circuler et les gens circulant, sauf l'homme et la femme, et lui, disant :

— Où tu habites, fiston, quelque part par là ?

Et moi disant à la femme : Le Foyer pour Hommes, et elle, me regardant en secouant la tête et disant :

— Le Foyer pour Hommes, le Foyer pour Hommes, c'est foutre pas un endroit pour un gars dans ton état, un gars faible qu'a besoin d'une femme pour s'occuper de toi, un moment.

Et moi disant :

— Mais ça ira, à présent, et elle, peut-être que oui, peut-être que non. J'habite juste au bout de la rue, au coin, tu f'rais mieux d'venir faire un tour et de te reposer jusqu'à tant que tu te sentes plus costaud. Je téléphonerai au Foyer et je leur dirai où que t'es. Et moi, trop fatigué pour résister et déjà elle m'avait empoigné par un bras, et elle donnait l'ordre au type de prendre l'autre, et nous partîmes, moi entre les deux, refusant intérieurement, mais acceptant, tout de même, ses manières autoritaires, entendant :

— Ne t'en fais pas, je prendrai soin de toi, comme ça m'est arrivé pour un tas d'autres gars, j'm'appelle Mary Rambo, tout le monde me connaît dans ce coin de Harlem, tu as entendu parler de moi, pas vrai ? Et le gars disant :

— Et comment, je suis le fils de Jenny Jackson, vous savez que je vous connais, mademoiselle Mary. Et elle disant :

— Jenny Jackson, eh bien, tu parles si tu me connais et si j'te connais, tu es Ralston, et ta mama, elle a deux autres enfants, un garçon appelé Flint et une fille qu'on l'appelle Laurajean, tu parles si je te connais – moi, ta mama et ton papa, on avait l'habitude de... Et moi disant :

— Ça va bien, maintenant, vraiment bien. Et elle disant :

— Avec une gueule comme ça, tu dois êt' encore plus mal foutu que t'en as l'air.

Elle me tirait à présent, disant :

— V'là ma maison, elle est juste là, aide-moi à lui faire monter les marches et à le faire entrer, c'est pas la peine de t'en faire, fiston, j'ai jamais posé les yeux sur toi avant et c'est pas mes oignons, et ça m'est bien égal c'que tu penses de moi, mais te v'là tout faible, tu peux presque pas marcher ni rien, et en plus de ça, tu m'as l'air d'avoir faim, alors viens donc et laisse-moi faire quelque chose pour toi, comme tu f'rais pour la vieille Mary, j'espère bien, en cas qu'elle en aurait besoin, ça te coûtera pas un sou et j'ai pas l'intention de me mêler de tes affaires, je veux seulement que tu t'allonges jusqu'à que tu sois reposé et après tu pourras t'en aller. Et le type reprenant et disant :

— T'es dans de bonnes mains, mon pote, Miss Mary, l'est toujours en train d'aider quelqu'un, et t'as besoin d'aide, parce que te v'là, aussi noir que moi et blanc comme un linge, comme diraient les Blancs. Attention à ces marches. Et on monte quelques marches, et puis quelques autres, je faiblis encore et je les sens tous les deux, chauds autour de moi de chaque côté, et puis on pénètre dans une pièce sombre et fraîche et j'entends :

— Voilà, le lit est là, couche-toi là, là, là tout de suite, c'est ça, Ralston, remonte-lui les jambes – t'en fais pas pour le couvre-lit – là, c'est ça, maintenant sors dans la cuisine et verse-lui un verre d'eau, tu

trouveras une bouteille dans le frig'. Et il y va et elle place un autre oreiller sous ma tête, et elle dit :

— À présent, tu seras mieux et quand tu iras tout à fait bien, tu sauras dans quel état tu as été, là, maintenant, prends une gorgée de cette eau, et je bois et je vois ses doigts marron usés tenir le verre brillant, et un sentiment d'ancien soulagement, presque oublié, m'envahit et je pense, en écho à ses paroles : Si je ne crois pas que je suis en train de sombrer, regarde dans quel trou je me suis fourré, et puis le doux clapotement frais du sommeil.

Je la vis à l'autre bout de la pièce quand je m'éveillai ; elle lisait un journal, ses lunettes bas sur le nez, elle ouvrait de grands yeux sur la page qu'elle fixait avec une attention extrême. Puis je m'aperçus que, malgré la position oblique des lunettes, les yeux n'étaient pas centrés sur la page, mais sur mon visage, et s'éclairaient d'un sourire lent.

— Comment tu te sens, à présent ? dit-elle.

— Bien mieux.

— C'est bien ce que j'avais pensé. Et tu t'sentiras encore mieux quand tu auras avalé un bol de soupe qu'j'ai préparée pour toi dans la cuisine. Tu as dormi un bon bout de temps.

— Ah oui ? Quelle heure est-il ?

— Il est dix heures à peu près, et de la façon que tu as dormi, j'me dis que tout ce que t'avais besoin, c'était un peu de repos... Non, te lève pas encore. Faut que tu boives ta soupe, après tu pourras t'en aller, dit-elle en quittant la pièce.

Elle revint avec un bol sur une assiette.

— Ce truc-là va te mettre d'aplomb, dit-elle. C'est pas comme ça qu'on vous sert, là-bas, au Foyer, pas vrai ? Allons, tu t'assieds là, voilà, et tu prends tout ton temps. J'ai rien d'autre à faire qu'à lire le journal. Et j'aime la compagnie. Tu dois te lever de bonne heure, demain matin ?

— Non, j'ai été malade, dis-je. Mais il faut que je cherche du travail.

— J'savais bien que ça n'allait pas. Pourquoi tu as essayé de le cacher ?

— Je ne voulais causer d'ennui à personne, dis-je.

— Tout le monde doit bien causer du souci à quelqu'un. Et en plus, tu sors tout droit de l'hôpital.

Je levai les yeux. Elle était assise dans le fauteuil à bascule, penchée en avant, ses bras croisés dans une attitude confortable sur son giron revêtu d'un tablier. Avait-elle fouillé mes poches ?

— Comment le savez-vous ? dis-je.

— Ça y est, v'là que tu deviens méfiant, dit-elle d'un air sévère. C'est ça qui cloche, dans le monde d'aujourd'hui, personne fait confiance à personne. Je sens l'odeur d'hôpital sur toi, fils. Tu as assez

d'éther sur tes vêtements pour endormir un chien !

— Je ne me rappelai pas vous avoir dit que j'avais été à l'hôpital.

— Non, et t'étais pas forcé de l'faire. J'ai deviné ça à l'odeur. T'as des parents ici, dans la cité ?

— Non, ma'am, dis-je. Ils sont dans le Sud. Je suis monté ici pour travailler de façon à pouvoir aller à l'école, et je suis tombé malade.

— Non, alors, c'est trop moche ! Mais tu t'en sortiras comme il faut. T'as dans l'idée de devenir quoi ?

— Je ne sais pas, à présent. Je suis venu ici avec le désir d'être un éducateur. Maintenant, je ne sais pas.

— Eh bien, qu'est-ce qui va pas dans le métier d'éducateur ?

Je réfléchis à la question tout en sirotant la bonne soupe chaude.

— Rien, j'imagine, je crois simplement que j'aimerais faire autre chose.

— Enfin, de toute façon, j'espère que ce s'ra une chose qui f'ra honneur à la race.

— Je l'espère, dis-je.

— Suffit pas d'espérer, fais en sorte qu'il en soit ainsi.

Je la regardai, en pensant à ce que j'avais tenté de faire, et où cela m'avait mené ; et je voyais sa lourde silhouette tranquille devant moi.

— C'est vous, les jeunes, qu'allez faire les changements, dit-elle. C'est vous tous, oui. Faut prendre la tête, faut se battre, et nous faire tous monter un petit peu plus haut. Et j'te dirai aut'chose encore, c'est ceux du Sud qui faut qu'ils le fassent ; eux, ils connaissent le feu et ils ont pas oublié comment qu'il brûle. Par ici, y en a trop qui l'oublient. Ils se trouvent une place pour eux et les v'là qu'oublient les gars qui restent au fond. Oh, ils sont des tas à parler de faire des choses, mais la vérité, c'est qu'ils ont oublié. Non, c'est les jeunes qui faut qu'ils se rappellent et prennent les choses en main.

— Oui, dis-je.

— Et il faut que tu prennes soin de toi, fiston. Ne te laisse pas avoir par Harlem. Je suis dans New York mais New York l'est pas dans moi, tu vois ce que j'veux dire ? Te laisse pas corrompre.

— Non. J'aurai trop à faire.

— Bon, ça va, maintenant, tu m'as l'air d'être le gars capable de devenir quelqu'un, alors, fais gaffe, surtout.

Je me levai pour partir, et la vis s'extraire de son fauteuil et m'accompagner jusqu'à la porte.

— Si jamais tu avais envie d'une chambre en dehors du Foyer, pense à moi, dit-elle. Le loyer est raisonnable.

— Je m'en souviendrai, dis-je.

Je devais m'en souvenir plus tôt que je n'aurais pensé. Dès que je mis le pied dans l'entrée du Foyer, avec ses vives lumières et sa vie bourdonnante, je fus saisi d'un sentiment accablant d'étrangeté et

d'hostilité. Ma salopette provoquait des regards réprobateurs, et je sus que je ne pourrais habiter là plus longtemps, que cette page de ma vie était tournée. L'entrée était le lieu de rencontre de divers groupes encore prisonniers des illusions qui venaient de m'être arrachées de la tête : étudiants travaillant pour retourner à l'école dans le Sud ; plus âgés, des défenseurs du progrès racial avec des plans utopiques pour bâtir des empires commerciaux noirs ; des prédicateurs qui n'étaient ordonnés par d'autre autorité que la leur, sans église ni fidèles, sans pain ni vin, sans corps ni sang ; les « guides » de la communauté, sans disciples ; des vieux de soixante ans et plus, toujours en proie à ces rêves de liberté à l'intérieur de la ségrégation qui avaient suivi la Guerre Civile ; les pathétiques qui n'avaient rien à part leurs rêves d'être des messieurs, qui tenaient de petits emplois ou touchaient de maigres pensions et qui faisaient mine d'être engagés dans quelque vaste, mais obscure, entreprise, qui affectaient les manières faussement polies de certains députés sudistes, qui se répandaient en courbettes et saluts au passage comme de vieux coqs séniles dans une cour de ferme ; ce groupe de jeunes pour lesquels j'étais animé d'un mépris comparable à celui d'un rêveur désillusionné pour ceux qui n'ont pas encore pris conscience de nager en plein rêve, les étudiants des écoles supérieures de commerce du Sud, qui voyaient dans le commerce un vague jeu abstrait avec des règles aussi désuètes que l'Arche de Noé, et qui, cependant, étaient ivres de finance. Oui, et ce groupe plus âgé, aux aspirations similaires, les « fondamentalistes », les « acteurs » qui cherchaient à obtenir le rang d'agents de change par la seule imagination, un groupe de portiers et de messagers qui gaspillaient le plus clair de leurs gages en vêtements – car ils s'habillaient à l'image des agents de change de Wall Street – avec leurs complets des Brooks Brothers, leurs chapeaux melon, parapluies anglais, chaussures en cuir de veau noir et gants beurre frais ; avec leurs discussions orthodoxes et passionnées pour savoir quelle cravate il convenait de porter avec quelle chemise, quelle nuance de gris il fallait adopter pour les guêtres et que porterait le Prince de Galles à l'occasion de tel événement saisonnier ; fallait-il porter les lorgnettes en bandoulière sur l'épaule gauche ou sur la droite ; qui ne lisaient jamais les pages financières, bien qu'ils achetassent religieusement le journal de Wall Street et le portassent sous le coude gauche, fermement pressé contre le corps et serré dans la main gauche – toujours manucurée et par tous les temps gantée – avec une précision toute naturelle (oh, ils avaient la manière) tandis que l'autre main balançait d'avant en arrière, selon un angle étudié un parapluie étroitement roulé ; avec leurs hauts-de-forme et leurs Chesterfields, leurs pardessus en poil de chameau et leurs chapeaux tyroliens dont le port répondait au millimètre près aux exigences de la mode.

Je sentais leurs yeux, je les voyais tous et je voyais aussi le moment où ils sauraient que mes chances d'avenir étaient mortes, et je voyais déjà le mépris qu'ils éprouveraient pour moi, universitaire qui avait perdu ses perspectives et sa fierté. Je prévoyais toutes ces réactions et je savais que même les fonctionnaires et les plus âgés me mépriseraient comme si, je ne sais comment, en perdant ma place dans le monde de Bledsoe, je les avais trahis... Je lus tout cela dans leurs yeux tandis qu'ils regardaient ma salopette.

Je me dirigeais vers l'ascenseur quand j'entendis sa voix s'élever dans un rire ; en me retournant, je le vis haranguer un groupe installé dans les fauteuils de l'entrée, et je vis les bourrelets de graisse derrière la tête plissée, en pain de sucre, aux cheveux en brosse, et je fus convaincu que c'était lui ; je me baissai sans réfléchir et soulevai un certain objet brillant, plein et dégoûtant, je fis deux grands pas en avant, et je déversai tout son contenu, liquide, marron, transparent, sur la tête prévenue trop tard par quelqu'un à l'autre bout de la pièce. Et trop tard pour m'apercevoir que ce n'était pas Bledsoe mais un prédicateur, un éminent baptiste qui bondit les yeux agrandis de surprise incrédule et du choc de l'offense ; je fis le tour de la salle, puis sortis comme une flèche avant qu'on ait songé à m'arrêter.

Personne ne me suivit et j'errai au hasard des rues, stupéfait de mon acte. Ensuite, il se mit à pleuvoir, je revins sur mes pas et me rapprochai prudemment du Foyer ; je décidai un bagagiste, que la scène avait amusé, à me faire passer mes affaires en douce. J'appris qu'on m'avait rayé de l'immeuble pour « quatre-vingt-dix-neuf ans et un jour ».

— Se peut qu vous pourrez jamais revenir ici, mon gars, dit le bagagiste, mais après ce que vous avez fait, j vous jure, ils s'arrêteront jamais de parler de vous. Ah, vous l'avez baptisé, l'vieux révérend !

Donc, la nuit même je retournai chez Mary, où je vécus dans une chambre petite, mais confortable, jusqu'à l'arrivée du gel.

Ce fut une période de calme. Je couvrais mes dépenses avec l'argent de mon indemnité et je trouvais agréable la vie auprès d'elle, exception faite de son éternel baratin sur mon rôle de guide et ma responsabilité. Et même ce travers n'était pas trop gênant, du moment que je pouvais couvrir mes dépenses. Mais ce n'était, malgré tout, qu'une petite indemnité et quand, au bout de plusieurs mois, l'argent vint à manquer et je me mis de nouveau en quête de travail, j'éprouvai un agacement extrême à l'écouter. Il faut reconnaître, cependant, qu'elle ne me réclama jamais un sou et me servit toujours la nourriture avec une égale générosité à l'heure des repas.

— C'est rien qu'une mauvaise passe que tu traverses, disait-elle. Tous les types capables ont eu leurs mauvais moments, et quand tu s'ras devenu quelqu'un, tu t'apercevras que ces mauvais moments

d'aujourd'hui, ils t'ont bougrement aidé.

Je ne voyais pas les choses de la même façon. J'avais perdu mon sens de la direction. Lorsque je n'étais pas occupé à chercher du travail, je passais mon temps dans ma chambre, à lire d'innombrables livres de la bibliothèque. Parfois, quand il y avait encore de l'argent, ou quand j'avais gagné quelques dollars à faire le serveur, je dînais dehors et j'errais au hasard des rues jusqu'à une heure avancée de la nuit. À part Mary, je n'avais pas d'ami et n'en désirais pas. D'ailleurs, Mary, pour moi, ce n'était pas une « amie » : c'était plus ; une force, une solide force familière comme jaillie de mon passé, et qui m'empêchait de me lancer à corps perdu dans un inconnu que je n'osais affronter. C'était une situation des plus pénibles, car en même temps, Mary me rappelait constamment qu'on attendait quelque chose de moi, un acte de guide, un exploit digne de figurer dans les journaux. J'étais déchiré entre l'irritation que j'en éprouvais contre elle et l'amour que je lui portais pour le vague espoir qu'elle maintenait en moi.

Je ne doutais pas que je pusse faire quelque chose, mais quoi, et comment ? Je n'avais pas de relations et je ne croyais à rien. Et le souci obsessionnel de mon identité qui s'était manifesté dans l'hôpital de l'usine me rongeaient de plus belle. Qui étais-je, qu'étais-je devenu ? Assurément, je ne pouvais m'empêcher de ne plus être le même qu'au moment où j'avais quitté le campus. Mais à présent une nouvelle voix, douloureuse, contradictoire, avait grandi en moi, et entre ses impérieux appels à l'action vengeresse et la pression silencieuse de Mary, je tremblais de me sentir à la fois coupable et perplexe. J'avais besoin de paix, de calme et de tranquillité, mais j'étais en ébullition intérieurement. Quelque part, au-dessous de la couche de glace propre à geler les émotions que ma vie avait conditionné mon cerveau à produire, luisait un point de noire colère, qui jetait une chaude lumière rouge d'une telle intensité que, si lord Kelvin⁽¹⁷⁾ avait eu vent de son existence, il se serait vu obligé de revoir ses mesures. Une lointaine explosion s'était produite quelque part, peut-être chez Emerson ou ce fameux soir dans le bureau de Bledsoe, et elle avait fait fondre la croûte de glace et déplacer un infime morceau. Mais ce morceau, cette fraction, était irréductible. Le départ pour New York avait peut-être constitué une tentative inconsciente pour maintenir le vieux congélateur en marche, mais elle avait échoué ; de l'eau chaude s'était glissée dans ses condensateurs. Une seule goutte, peut-être, mais cette goutte était la première vague du déluge. L'espace d'un instant, je crus que j'étais appelé à un destin, tout prêt à me coucher sur les charbons ardents, faire n'importe quoi pour acquérir une situation sur le campus, puis clac ! C'était fini, terminé, classé. Il ne restait plus à présent que le problème d'oublier tout cela. Si seulement

toutes les voix contradictoires qui hurlaient dans ma tête s'apaisaient et entonnaient un chant à l'unisson, quel qu'il soit, je ne m'en soucierais pas, pourvu qu'elles chantassent sans dissonance ; oui, et qu'elles évitent les extrêmes douteux de la gamme. Mais il n'y avait pas de répit. J'étais fou de ressentiment, mais trop dominé par le « sang-froid », cette vertu glacée, ce vice glaçant. Et plus mon ressentiment grandissait, plus violente resurgissait en moi ma vieille impulsion à faire des discours. Au cours de mes déambulations dans les rues, les mots s'échappaient de mes lèvres dans un marmottage que j'étais impuissant à maîtriser. Je pris peur de ce que je pourrais faire. Tout était à fleur d'eau dans mon esprit. Je soupirais après la maison.

Et tandis que la glace fondait pour former un torrent où je menaçais de me noyer, je m'éveillai un après-midi pour découvrir que mon premier hiver dans le Nord était arrivé.

CHAPITRE XIII

Je m'étais tout d'abord détourné de la fenêtre pour essayer de lire, mais mon esprit s'égarait toujours vers mes vieux problèmes ; incapable de le supporter plus longtemps, je quittai la maison en toute hâte, en proie à un trouble extrême, mais décidé à me débarrasser, dans l'air froid du dehors, de mes pensées brûlantes.

À l'entrée, je me heurtai à une femme qui me gratifia d'un nom ordurier, ce qui n'eut pour effet que d'accroître ma vitesse. En quelques minutes, je me trouvai plusieurs pâtés de maisons plus loin. J'avais pris la première avenue vers le centre ville. Les rues étaient recouvertes de glace et de neige tachetée de suie, et un pâle soleil filtrait à travers la brume. J'avancais, tête baissée, et je ressentais la morsure de l'air. Et cependant, j'avais chaud, je brûlais d'une fièvre intérieure. Pour me faire lever les yeux, il fallut qu'une auto équipée de chaînes vînt à passer avec son mât, fît un tête-à-queue complet sur la glace, reprît sa direction avec une prudence infinie et repartît avec un bruit sourd.

Je continuai ma marche, à pas lents, clignant les yeux dans l'air glacé, l'esprit brouillé par l'incessante et vive discussion intérieure. L'ensemble de Harlem parut s'isoler dans la tempête de neige. J'imaginai que je m'étais perdu et il y eut pendant un instant un calme mystérieux. J'imaginai que j'entendais la chute de la neige sur la neige. Qu'est-ce que cela signifiait ? J'avancais, les yeux fixés sur l'interminable suite de salons de coiffure, d'instituts de beauté, de confiseries, de snack-bars, de boutiques à poisson, de triperies, je marchais, en rasant les vitrines ; les flocons de neige tombaient en réseau serré dans l'intervalle, et formaient un rideau, un voile qu'en même temps ils tiraient de côté. Un éclair de pourpre et d'or provenant d'une vitrine remplie d'articles religieux attira mes regards. Et derrière la pellicule de givre qui décorait la vitre d'eaux-fortes, je vis deux plâtres de Marie et Jésus, violemment colorés, entourés de clefs des songes, poudres d'amour, signes de Dieu-est-Amour, huile à attirer l'argent, et dés de plastique. Une statue noire représentant un esclave nubien nu m'adressait un large sourire sous son turban d'or. La vitrine suivante était décorée de mèches postiches et raides,

d'onguents qui opèrent à coup sûr le miracle de blanchir la peau noire. « Vous aussi, vous pouvez être réellement beau », annonçait un panneau publicitaire. « Atteignez un bonheur plus grand avec un teint plus blanc. Soyez exceptionnel dans votre milieu social. » Je pressai le pas, réprimant une sauvage impulsion de lancer mon poing à travers la vitre. Le vent se levait, la neige tombait moins dru. Où aller ? Au ciné ? Pourrais-je y dormir ? Je ne prêtais plus attention aux vitrines, à présent, et je me rendis compte qu'en marchant j'avais recommencé à marmotter à voix basse. Puis assez loin, au coin, je vis un vieil homme se chauffer les mains sur les flancs d'une bizarre voiture d'où un tuyau de poêle dévidait une mince spirale de fumée qui fit lentement voyager jusqu'à moi l'odeur des ignames en train de cuire au four ; en même temps, j'eus le cœur percé d'une pointe de nostalgie. Je m'arrêtai, comme atteint par un coup, j'aspirai profondément, les souvenirs surgissaient, mon esprit remontait loin, loin, comme une vague. À la maison, nous avions coutume de les cuire dans les braises brûlantes de l'âtre, et refroidies, nous les emportions à l'école pour le déjeuner ; nous les mâchions en cachette ; de la tendre peau nous exprimions la douce pulpe en nous cachant du professeur derrière notre plus grand livre, *La Géographie du Monde*. Oui, et nous les aimions confites ou cuites en galette, ou frites à la graisse dans une enveloppe de pâte, ou rôties avec du porc et glacées avec le gras bien doré ; nous les mangions même crues – cela remontait à des années et à combien d'ignames. Plus d'ignames que d'années(18), bien que le temps semblât infiniment dilaté, étiré en minces spirales comme cette fumée, irrévocablement.

Je repris ma marche. « Réchauffez-vous, ignames de Caroline cuites au four », annonçait l'homme. Au coin, le vieil homme, enveloppé dans une capote de l'armée, les pieds recouverts de sacs en toile de jute, la tête emmitouflée dans un bonnet tricoté, tripotait une pile de sacs en papier. En m'approchant de la zone de chaleur dégagée par le charbon qui rougeoyait dans un foyer en dessous, je vis sur le côté de la voiture un panneau portant le nom d'*Ignames* maladroitement tracé.

— À combien sont vos ignames ? dis-je, brusquement affamé.

— Sont à dix *cents*, et sont sucrées, dit-il d'une voix chevrotante de vieillesse. Y'z'ont rien à voir avec c'te variété qui constipe, ça non. Celles-là, c'est des vraies ignames, des jaunes et des sucrées. Combien ?

— Une, dis-je. Si elles sont aussi bonnes que vous le dites, une devrait suffire.

Il me lança un regard pénétrant. Il avait une larme au coin de l'œil. Il gloussa et ouvrit la porte du four improvisé, tâtonnant avec précaution de ses mains gantées. Les ignames, dont certaines ruisselaient de graisse, s'étaient étalées sur une grille en fil de fer au-dessus

des braises incandescentes d'où jaillit une flamme bleue provoquée par le courant d'air. La bouffée de chaleur mit mon visage en feu, tandis qu'il retirait une igname et fermait la porte.

— Voilà, m'sieur, dit-il, s'apprêtant à mettre l'igname dans un sac.

— Pas la peine de mettre un sac, je vais la manger tout de suite. Tenez...

— Merci. Il prit la pièce de dix *cents*. Si elle n'est pas sucrée, celle-là, je suis prêt à t'en donner une autre gratis.

Avant même de l'ouvrir, je savais qu'elle était sucrée ; des bulles de sirop doré avaient crevé la peau.

— Allez, vas-y ouvre-la, dit le vieil homme. Ouvre-la et je te donnerai du beurre puisque tu vas l'manger sur place. Y a des tas d'gens qui les emportent chez eux. Ils ont leur beurre à eux, chez eux.

Je l'ouvris ; la pulpe sucrée fumait dans le froid.

— Tiens-la par ici, dit-il. Il décrocha un pot de terre d'un râtelier fixé sur le côté de la voiture. Ici, là.

Je la tins au-dessus du pot et le regardai verser une cuillerée de beurre fondu sur l'igname, et le beurre s'infiltrait.

— Merci.

— De rien. Et j'veis te dire quéqu'chose.

— Quoi ? dis-je.

— Si c'est pas la meilleure nourriture que tu aies avalée depuis longtemps, je te rendrai ton argent.

— Vous n'avez pas à me convaincre, dis-je. Rien qu'à la regarder, je vois qu'elle est bonne.

— T'as raison. Mais tout ce qui a l'air bon, est pas obligatoirement bon, dit-il. Mais ces machins-là, si.

Je mordis une bouchée ; je la trouvai aussi sucrée et chaude que les meilleures ignames de mon enfance ; et une vague de mal du pays s'abattit sur moi avec une telle force que je dus me détourner pour me maîtriser. Je marchai sans but en mâchonnant mon igname, débordant d'un profond sentiment de liberté, tout aussi soudain, simplement parce que je mangeais en déambulant dans la rue. Cela m'emportait dans un tourbillon de joie. Fini de me tracasser à propos d'éventuels espions de mes actes, de me poser des questions angoissantes sur ce qui était admis ou pas. Au diable, tout cela ; à cette pensée, ma bonne igname réellement sucrée se transforma en nectar. Si seulement une personne qui m'avait connu à l'école ou à la maison, pouvait se trouver sur mon chemin et me voir, à cet instant précis. Quel choc elle recevrait ! Je l'entraînerais dans une rue voisine et je lui barbouillerais la figure avec la peau de ma patate. Quel drôle de groupe humain nous formions, pensai-je. Par exemple, on pouvait nous humilier au plus profond de nous par une simple confrontation avec quelque chose que nous aimions. Pas tous, mais un si grand nombre d'entre nous. Il

suffisait de s'avancer au grand jour en agitant un assortiment de tripes ou un estomac de porc bien bouilli ! Quelle consternation cela sèmerait ! Et je me vis marcher sur Bledsoe, debout, dépouillé de sa feinte humilité dans l'entrée bondée du Foyer pour Hommes ; il me voit comme je le vois, et il fait semblant de ne pas me reconnaître ; cela m'exaspère et soudain je saisis à toute volée un pied ou deux de tripes, crues, pas lavées et dégouttant d'un liquide visqueux qui se répand en cercles sur le sol, tandis que je les agite sous son nez en criant :

— Bledsoe, tu es un bouffeur de tripes éhonté ! Je t'accuse de nourrir un goût immodéré pour les tripes de cochon ! Ah ! Et non seulement tu les manges, mais en plus tu te caches et tu les dégustes en douce, quand tu te crois à l'abri des regards indiscrets ! Tu es un amateur de tripes sournois ! Je t'accuse de te livrer à une sale habitude, Bledsoe ! Développe-les, ces tripes, Bledsoe, que nous puissions les voir ! Je t'accuse à la face du monde ! Et il se met à les sortir, des mêtres et des mêtres, avec des choux, des rangées d'oreilles de cochon, des côtelettes de porc et des pois aux yeux noirs lourdement accusateurs.

Je laissai échapper un violent éclat de rire et manquai m'étouffer avec l'igname en voyant la scène se dérouler devant moi. Et ça, en présence des autres, ce serait pire que si je l'avais accusé du viol d'une vieille femme de quatre-vingt-dix-neuf ans pesant quatre-vingt-dix livres... borgne et claudicante ! Bledsoe se désagrègerait, se dégonflerait ! En poussant un profond soupir, il courberait la tête de honte. Il serait disqualifié. Les hebdomadaires s'attaqueraient à lui. Les légendes au-dessus de sa photo : un éducateur éminent retourne à la négritude des bois ! Ses rivaux l'accuseraient publiquement d'être un mauvais exemple pour la jeunesse. Des éditoriaux exigeraient qu'il renonce à ses habitudes ou qu'il se retire de la vie publique. Dans le Sud, ses Blancs l'abandonneraient, son histoire serait commentée partout, et tout l'argent des administrateurs serait impuissant à soutenir son prestige fléchissant. Il finirait en exilé, lavant les plats à l'Automate. Car dans le Sud, il n'obtiendrait même pas une place de boueux.

Voilà qui est très fou-fou et enfantin, me dis-je, mais il y en a marre d'avoir honte de ce que tu aimes. En ce qui me concerne, rideau. Je suis ce que je suis ! J'engloutis l'igname et revins en courant vers le vieil homme et lui tendis vingt cents.

— Donnez-m'en deux autres, dis-je.

— D'accord, tout ce que tu veux, du moment que j'les ai. Tu es un sérieux mangeur d'ignames, à c'que j'vois, jeune gars. Tu vas les manger tout de suite ?

— Dès que vous me les donnez, dis-je.

— Tu les veux beurrées ?

— S'il vous plaît.

— Bien sûr, comme ça, tu peux en tirer le maximum. Oui, m'sieur, dit-il en me tendant les ignames. Je vois que tu es un de ces mangeurs d'ignames comme dans le temps.

— C'est ma marque de naissance, dis-je. Je bouffe ce que je suis.

— Alors, t'es sûrement de la Caroline du Sud, dit-il avec un sourire.

— Des clous, la Caroline du Sud ! Dans mon pays d'origine, nous aimons les ignames pour de bon.

— Reviens ce soir ou demain si tu peux t'en payer d'autres, lança-t-il derrière moi. Ma vieille sera ici avec des tartes chaudes de patates douces frites.

Des tartes frites chaudes, pensai-je avec tristesse en m'éloignant. J'aurais probablement une indigestion si j'en mangeais une – maintenant que j'avais cessé d'éprouver de la honte pour les choses que j'avais toujours aimées, il est probable que, pour nombre d'entre elles, je serais désormais incapable de les digérer. Qu'avais-je perdu, et combien, en m'efforçant de ne faire que ce qu'on attendait de moi, au lieu de ce que j'avais, moi, envie de faire ? Quel gaspillage, quel gaspillage insensé ! Mais que dire de ces choses qu'en fait vous n'aimiez pas, non pas parce que vous n'étiez pas supposé les aimer, ni parce qu'avoir pour elles de l'aversion était considéré comme une marque de raffinement et d'éducation, mais parce que, réellement, vous les trouviez déplaisantes ? L'idée même m'ennuyait. Comment savoir ? Cela impliquait un problème de choix. J'allais devoir peser soigneusement une foule de choses avant de trancher, et un certain nombre d'entre elles ne manqueraient pas de me causer du souci, faute, tout simplement, d'avoir jamais adopté d'attitude personnelle. J'avais faite mienne l'attitude généralement admise, ce qui avait rendu la vie simple, en apparence du moins...

Mais pour les ignames, cela ne posait pas de problèmes, j'en mangerais aussi souvent que l'envie m'en prendrait, où que ce soit. En se maintenant au niveau igname, la vie serait douce, bien qu'un peu jaunâtre. Cependant, la liberté de manger des ignames dans la rue se révélait bien moins excitante que je l'avais imaginé en arrivant en ville. Un goût désagréable m'emplit la bouche au moment où je mordais la fin de la patate ; je la jetai dans la rue ; elle était gelée.

Le vent me poussa dans une rue voisine, où une bande de garçons avait mis le feu à un carton d'emballage. La fumée grise stagnait en une nappe basse et parut s'épaissir lorsque je passai, tête baissée et les yeux fermés, en essayant d'en éviter les vapeurs nocives. Mes poumons commençaient à me faire mal. Puis j'émergeai du nuage, toussant et me frottant les yeux, et je faillis trébucher dans un amoncellement hétéroclite entassé le long du trottoir, et débordant

dans la rue, comme un tas de camelote qui attend le ramassage. Puis je vis une foule au visage renfrogné qui regardait un immeuble où deux Blancs trimbalaient un fauteuil dans lequel était assise une vieille ; elle essayait de les frapper de ses poings sans force. Une vieille à l'air maternel, la tête enveloppée d'un mouchoir, qui portait des souliers d'homme et un gros chandail bleu d'homme. C'était saisissant : la foule observait en silence, les deux Blancs traînaient le fauteuil en essayant d'esquiver les coups, et le visage de la vieille ruisselait de larmes de colère cependant qu'elle tentait de les rosser avec ses poings. Je n'en croyais pas mes yeux. Quelque chose comme un pressentiment m'envahit, une brusque impression de malpropreté.

— Laissez-nous tranquilles, criait-elle, laissez-nous tranquilles ! tandis que les hommes mettaient leur tête hors d'atteinte, la déposaient sans ménagement au bord du trottoir et regagnaient l'immeuble à la hâte.

Mais quoi, me dis-je en regardant autour de moi. Que se passe-t-il donc ? La vieille sanglotait en montrant du doigt les affaires entassées le long du trottoir.

— Regarde ce qu'ils nous font, mais regarde, dit-elle, et elle me regarda droit dans les yeux. Et je me rendis compte que ce que j'avais pris pour de la camelote était en réalité du mobilier usagé.

— Regarde un peu ce qu'ils font, dit-elle, ses yeux noyés de larmes fixés sur mon visage.

Je détournai les yeux, gêné, et regardai avec attention la foule qui grossissait très vite. Des visages à l'expression maussade se montraient aux fenêtres. Et quand les hommes reparurent en haut de l'escalier transportant une commode délabrée, je vis un troisième homme sortir à leur suite, et tirer sur son oreille tout en regardant la foule.

— Grouillez-vous, les gars, dit-il, grouillez-vous. Nous n'avons pas toute la journée.

Alors, les hommes descendirent avec la commode, et je vis la foule s'écarter sans empressement ; les hommes la traversèrent avec difficulté, en grognant, déposèrent la commode au bord du trottoir, et s'en retournèrent dans l'immeuble, sans un coup d'œil à droite ou à gauche.

— Regardez ça, dit un homme maigre près de moi. On devrait les rosser à mort, ces Irlandoches !

Sans dire un mot, je le regardai en face ; il avait le visage raidi et cendré dans le froid, et suivait des yeux les hommes qui montaient les marches.

— C'est sûr, on devrait les arrêter, dit un autre homme, mais y a pas ça d'culot et d'courage dans tout l'tas.

— Y en a plein, dit le maigre. Tout ce qu'ils ont besoin, c'est quelqu'un pour lancer l'truc. Tout c'qu'ils ont besoin, c'est un chef. Tu

veux dire que toi, t'as pas l'culot.

— Qui, moi ? dit l'homme. Qui, moi ?

— Oui, toi.

— Regarde, dit la vieille. Regarde un peu, son visage toujours tourné vers le mien. Je m'éloignai, me glissant plus près des deux hommes.

— Qui sont ces hommes ? dis-je en m'approchant.

— Des officiers de police, ou quelque chose. Je m'en fous pas mal, qui c'est.

— Des officiers, mes fesses, dit un autre homme. Ces types qui font tout l'trimbalage, c'est rien d'autre que des détenus sur parole. Dès qu'ils auront fini, on va les boucler de nouveau.

— Ça m'est égal, qui c'est, ils ont pas l'droit de mettre ces vieux dehors sur l'trottoir.

— Vous voulez dire qu'ils les chassent de leur appartement ? dis-je. Ils peuvent faire ça, ici ?

— Mon vieux, d'où tu sors, toi ? dit-il en se tournant vers moi. Ça a l'air de quoi, l'endroit d'où ils les tirent, d'un wagon-salon ? Ils sont en train de les expulser !

Je me sentis gêné ; d'autres se retournaient pour me dévisager. Je n'avais jamais vu d'expulsion. Quelqu'un ricana :

— Mais, il vient d'où, celui-là ?

Une bouffée de chaleur m'envahit et je me retournai :

— Écoutez, l'ami, dis-je en entendant ma voix s'animer de mordant, j'ai posé une question polie. Si vous n'avez pas envie de répondre, soit, mais n'essayez pas de me rendre ridicule.

— Ridicule ? Foutre, tous les gogos sont ridicules. Qui es-tu, bon Dieu ?

— T'occupe pas, je suis qui je suis. Garde ta salive pour toi, un point c'est tout, dis-je, lui lançant une expression toute nouvelle pour moi.

À cet instant précis, l'un des hommes descendit les marches, les bras chargés d'objets divers, et je vis la vieille faire un geste en hurlant ;

— Touchez pas à ma Bible, bas les pattes ! Et la foule s'avança telle une vague.

Les yeux inquiets du Blanc parcoururent la foule.

— Où, petite mère ? dit-il. Je ne vois de Bible nulle part.

Et je la vis lui arracher la Bible des bras, l'étreindre avec fureur ; puis elle poussa un cri aigu.

— Ils peuvent entrer chez vous et faire ce qu'ils veulent, dit-elle. Tout simplement entrer avec leurs grosses bottes et déraciner vot' vie et lui mett' les racines à l'air ! Mais ça, alors, ça dépasse tout. Ils vont pas me fricoter ma Bible !

Le Blanc observa la foule.

— Écoutez, petite mère, dit-il, s'adressant à nous tous plutôt qu'à elle. Ce n'est pas que j'aie envie de faire ce que je fais, je suis obligé de le faire. Ils m'ont envoyé ici pour le faire. Si ça dépendait de moi, vous pourriez bien rester là jusqu'à ce que l'enfer se couvre de glace...

— Ces Blancs, Seigneur, ces Blancs, gémit-elle, les yeux levés au ciel ; puis, un vieux me bouscula pour passer devant moi et s'approcha d'elle.

— Allons, ma cocotte, dit-il en lui posant la main sur l'épaule. C'est l'homme d'affaires, pas ces messieurs. C'est lui. Il dit que c'est la banque, mais tu sais que c'est lui. Nous avons affaire à lui depuis vingt ans et plus.

— À d'autres, dit-elle. C'est tous les Blancs, pas rien qu'un. Ils sont tous contre nous. Tous, jusqu'au plus abject et au plus puant de tous.

— Elle a raison ! dit une voix enrouée. Elle a raison ! Tous tant qu'ils sont !

Quelque chose avait bouillonné en moi avec impétuosité, et pendant un instant, j'avais oublié le reste de la foule. Je reconnaissais à présent en eux, en moi, un sentiment de culpabilité, comme si nous avions tous honte d'être témoins de l'expulsion, comme si nous étions tous, à notre corps défendant, spectateurs sans le vouloir d'un événement honteux. C'est ainsi que nous prenions garde à ne pas toucher aux biens alignés le long du trottoir, ou à ne pas les regarder avec trop d'insistance ; car, tout en étant dévorés de curiosité, fascinés, en dépit de notre honte, nous nous trouvions témoins d'un spectacle que nous ne désirions pas voir, et au milieu de tout cela il y avait cette vieille femme et ses pleurs à vous faire perdre l'esprit.

Je regardais le vieux couple, et je sentais mes yeux me brûler, ma gorge se serrer. Les sanglots de la vieille produisaient sur moi un effet singulier, comme lorsqu'un enfant, à la vue de ses parents en larmes, se met à pleurer à la fois de peur et de sympathie. Je me détournais, je me sentais attiré vers le vieux couple par un tourbillon émotionnel, chaleureux, mystérieux, grandissant, qui me faisait peur. Je me méfiais des sentiments que la vue de ces gens en larmes, là, sur le trottoir, faisait naître en moi. J'avais envie de m'en aller, mais je ne trouvais pas l'audace de le faire, je me sentais trop intégré à tout cela pour m'en aller.

En me détournant, je fixai le méli-mélo d'objets ménagers que les deux hommes continuaient à entasser sur la chaussée. Et poussé par la foule, je vis, à terre, une photo du vieux couple dans sa jeunesse, surgissant d'un cadre ovale ; et je vis la triste et raide dignité de leurs visages ; et je sentis s'éveiller d'étranges souvenirs qui se mirent à lancer des échos dans ma tête comme une voix hystérique bégayant dans une rue sombre. Je les vis poser leurs regards sur moi comme si,

même alors, en ce jour du XIX^e siècle, ils n'avaient pas attendu grand-chose ; et leur fierté sévère, sans illusion, m'apparut tout à coup comme un reproche doublé d'un avertissement. Mon regard tomba sur une paire d'os grossièrement polis et sculptés, que les chanteurs blancs au visage noirci entrechoquaient pour accompagner la musique dans les bals provinciaux ; les côtes plates d'une vache, d'un jeune bœuf ou d'un mouton, des os plats qui, lorsqu'on les heurtait, émettaient un son, comme de lourdes castagnettes (avait-il été chanteur ambulant ?) ou comme le bloc de bois de tambours jumelés. À l'infini, des pots de plantes vertes étaient alignés dans la neige sale, condamnés à périr de froid : lierre, canna, un pied de tomate. Et dans un panier, je vis un peigne à décrêper, des mèches postiches, un fer à friser, une carte avec des lettres argentées sur fond de velours cramoisi, « Dieu bénisse notre maison », et éparpillées sur le haut d'un chiffonnier, des pépites du Grand Jean le Conquérant, la pierre porte-bonheur ; et tandis que je regardais, les Blancs déposèrent un panier dans lequel je vis une bouteille de whisky remplie de sucre candi et de camphre, un petit drapeau éthiopien, un vieux portrait d'Abraham Lincoln et la photo souriante d'une vedette d'Hollywood arrachée d'une revue. Et sur un oreiller plusieurs pièces, dangereusement fêlées, de porcelaine de Chine d'une grande finesse, une plaque commémorative de la Foire Mondiale de Saint Louis... Plongé dans un état d'hébétude, je regardai un vieil éventail de dentelle, plié, semé de jais et de nacre.

La foule bouillonna quand les Blancs reparurent ; un tiroir renversé répandit son contenu dans la neige à mes pieds. Je me baissai et commençai à remettre les objets en place : un emblème maçonnique écorné, une paire de boutons de manchettes ternis, trois anneaux de cuivre jaune, une pièce que l'on avait percée avec un clou et qu'on portait avec un cordon autour de la cheville comme porte-bonheur, une élégante carte de vœux portant le message « Bonne-maman, je t'aime » gribouillé par une main enfantine ; une autre carte qui avait l'air de représenter un Blanc au visage barbouillé de noir, assis devant la porte d'une case, grattant du banjo au-dessus d'une portée de musique accompagnée de ces paroles : « Me voici de retour chez moi, dans ma vieille case », un inhalateur hors d'usage, un chapelet de verroterie clinquante avec un fermoir terni ; une patte de lapin ; une carte de celluloid en forme de moufle d'attrapeur, pour marquer les points au base-ball, donnant les résultats d'un match gagné ou perdu des années plus tôt ; un vieux tire-lait avec une poire en caoutchouc jaunie par l'âge, une vieille chaussure de bébé et une mèche poussiéreuse de cheveux d'enfant tenue par un ruban bleu fané et froissé. Je me sentis près de la nausée. Je tenais dans la main trois polices d'assurance sur la vie périmées poinçonnées et tamponnées « Nul » ; sur un papier journal jaunissant, la photo d'un Noir colossal,

portant cette légende : *Marcus Garvey, banni.*

Je m'éloignai un peu, et plié en deux, je fouillai la neige sale pour m'assurer que rien n'avait échappé à mes regards ; mes doigts se fermèrent sur un objet réfugié dans le creux gelé d'une trace de pas : un papier fragile, prêt à se déchirer de vieillesse, rédigé à l'encre noire jaunie. Je lus : *Papiers d'homme libre.* « Qu'il soit connu de tous que mon nègre, Primus Provo, a été affranchi par moi en ce sixième jour d'août 1859. Signé : John Samuels. » Macon... Je le pliai vivement, séchai l'unique goutte de neige fondue qui étincelait sur la page jaunie, et le replaçai dans le tiroir. Mes mains tremblaient, ma respiration sifflait, comme si j'avais parcouru une grande distance à la course, ou comme si j'étais tombé sur un serpent lové sur lui-même dans une rue passante. Il y a plus longtemps que cela, cela remonte à plus loin dans le temps, me dis-je, tout en sachant que ce n'était pas vrai. Je remis le tiroir en place dans la commode et je titubai jusqu'au bord du trottoir.

Mais je ne pus vomir, un jet amer de bile m'emplit seul la bouche et éclaboussa les biens des vieilles gens. Je me tournai et fixai de nouveau mes regards sur le fouillis, sans plus regarder ce que j'avais devant les yeux, mais à l'intérieur de moi-même vers l'au-delà du temps, dans les ténèbres du passé et des lieux d'autrefois, non pas tant surgis de mes souvenirs personnels que de paroles dont je me souvenais et d'une chaîne d'échos verbaux entendus chez moi, même quand je n'écoutais pas. Et ce fut comme si j'étais moi-même dépossédé d'une chose douloureuse et cependant précieuse, que je ne pouvais supporter de perdre ; une chose confondante, comme une dent gâtée que l'on préfère supporter indéfiniment plutôt que d'endurer le bref et violent déchaînement de douleur qu'entraînerait son extraction. Et cette sensation de dépossession était accompagnée de l'angoisse d'un vague sentiment de déjà vu, cette camelote, ces chaises bancales, ces fers à repasser lourds et démodés, ces baquets au fond bosselé – tous ces objets avaient pour moi une signification étonnamment vibrante : et pourquoi, debout au milieu de la foule, avais-je la vision de ma mère en train de suspendre la lessive par un jour venteux et froid, si froid que les vêtements tièdes gelaient avant même d'avoir exhalé toute la vapeur, et pendaient tout raides sur la corde ; les mains blanchies et douloureuses dans le vent qui faisait tourbillonner les jupes, la tête grise et nue tendue vers le ciel assombri – pourquoi ce ramassis d'objets provoquait-il en moi un malaise tel que sa signification intrinsèque ne saurait le justifier ? Et pourquoi le voyais-je à présent comme derrière un voile qui menaçait de se lever, au gré du vent glacial dans cette étroite rue ?

Un cri me fit tourner sur moi-même.

— Je rentre ! Les vieux se trouvaient à présent sur les marches, le

vieillard la tenait par le bras, et les Blancs se penchaient en haut de l'escalier : la foule m'entraîna plus près des marches.

— Vous ne pouvez pas entrer, p'tite mère, dit l'homme.

— Je veux prier ! dit-elle.

— Je n'y peux rien, la mère. Il va falloir que vous fassiez vos prières dehors.

— J'rentre !

— Pas là-dedans !

— Tout ce que nous voulons, c'est entrer et prier, dit-elle, en étreignant sa Bible. C'est pas bien, de prier dans la rue comme ça.

— Je regrette, dit-il.

— Hé, laissez-la entrer pour prier, interpella une voix partie de la foule. Vous avez vidé tout son barda dans la rue. Que voulez-vous de plus, du sang ?

— Et alors, laissez-les prier, ces vieux.

— C'est bien ça qui va pas, avec nous maintenant, toutes ces foutues prières, intervint une autre voix.

— Vous ne pouvez pas retourner, écoutez, dit le Blanc. Vous avez été légalement expulsés.

— Mais nous voulons rien d'autre qu'entrer et nous agenouiller par terre, dit le vieux. Ça fait plus de vingt ans qu'on habite ici, là. Je vois pas ce qui vous empêche de nous laisser entrer juste quelques minutes...

— Écoutez, je vous l'ai dit, dit l'homme. J'ai mes ordres. Vous me faites perdre mon temps.

— Nous entrons ! dit la femme.

La chose se produisit si brusquement que c'est à peine si je parvins à la suivre ; je vis la vieille étreindre sa Bible et se précipiter à l'assaut des marches, suivie de son mari ; le Blanc se posta devant eux et étendit le bras.

— Je vous foutrai au gnouf, hurla-t-il, bon Dieu, je vous foutrai au gnouf !

— Touche pas à cette femme, bas les pattes ! cria-t-on de la foule.

C'est alors que, parvenus en haut de l'escalier, ils tentèrent de pousser l'homme et je vis la femme tomber à la renverse ; la foule éclata.

— Attrapez ce fils de putain d'Irlandoche !

— Il l'a frappée ! hurla à mon oreille une Antillaise. La sale brute, il l'a frappée !

— Reculez ou je tire, cria l'homme, les yeux fous ; il sortit un revolver, passa en reculant l'encadrement de la porte où se trouvaient les deux détenus, effarés, les bras chargés d'objets.

— Je jure que je tirerai ! Vous ne savez pas ce que vous faites, mais je tirerai !

Ils hésitèrent.

— Y a pas plus de six balles dans ce truc-là, dit un petit type. Après, qu'est-ce que vous ferez ?

— Ouais, et où vous irez vous cacher après ?

— Je vous conseille de ne pas vous en mêler, dit le capitaine de police.

— Si vous croyez que vous pouvez monter ici et frapper une de nos femmes, vous êtes gonflé.

— Au cul, tout ce baratin ! Jetons-nous sur ce salaud !

— Vous feriez bien d'y regarder à deux fois, cria le Blanc.

Je les vis commencer à gravir les marches et j'eus tout à coup l'impression que ma tête allait éclater. Je savais qu'ils étaient à deux doigts d'attaquer l'homme et j'étais à la fois rempli de peur et de colère, dégoûté et fasciné. Je désirais qu'ils le fassent et en même temps, je redoutais les conséquences ; ce spectacle m'outrageait et soulevait ma colère et cependant, la peur m'envahissait. Je n'avais pas peur pour l'homme, ni des conséquences d'une attaque, mais de ce que le spectacle de la violence pourrait libérer en moi. Et au-dessous de tout cela, bouillonnaient toutes ces phrases destinées à absorber les chocs, que j'avais apprises toute ma vie. J'avais l'impression de chanceler au bord d'un grand trou noir.

— Non, non, m'entendis-je hurler. Noirs ! Frères ! Frères noirs ! Il ne faut pas agir ainsi. Nous sommes respectueux des lois. Nous sommes un peuple respectueux des lois, un peuple lent à la colère.

Me frayant rapidement un passage à travers la foule, je me tins sur les marches, face à la première rangée d'hommes, et parlai d'abondance sans réfléchir, emporté par mes émotions contradictoires.

— Nous sommes un peuple respectueux des lois, un peuple lent à la colère. Ils s'arrêtèrent pour écouter. Le Blanc lui-même était surpris.

— Ouais, mais on en a marre, maintenant, appela une voix.

— Oui, vous avez raison, répondis-je. Nous sommes en colère, mais soyons sensés. Faisons, je veux dire, ne faisons pas... réglons notre conduite sur ce grand chef dont l'autre jour, les journaux racontèrent l'action judicieuse...

— Quoi, mon gars ? Qui ? cria une voix antillaise.

— Allez ! Merde pour ce gars ! Attrapons cet Irlandoche avant qu'il reçoive du renfort...

— Non, attendez, hurlai-je. Suivons un chef, organisons-nous. *Organisons-nous*. Nous avons besoin d'un homme semblable à ce guide éclairé, vous avez lu des choses sur lui, là-bas en Alabama. Il avait assez de force pour choisir d'agir selon la sagesse, en dépit de ses propres sentiments...

— Qui, mon vieux, qui ?

Ça y est, pensai-je, ils écoutent, ils sont avides d'écouter. Personne

ne riait. S'ils rient, je mourrai ! Je tendis mon diaphragme.

— Ce sage, dis-je, vous en avez entendu parler, qui lorsque ce fugitif s'échappa de la foule et courut se mettre sous la protection de son école (cet homme sage était assez fort pour rester dans la légalité, pour agir dans le respect des lois), le remit aux forces de l'ordre et de la loi...

— Ouais, sonna une voix, ouais, pour qu'elles puissent lui lyncher le cul.

Ah, bon Dieu, ça n'y était pas du tout. Piètre technique et pas du tout ce que j'avais en vue.

— C'était un guide sage, hurlai-je, il respectait la loi. Voyons, n'a-t-il pas agi selon la sagesse même ?

— C'est ça, il était sage tout plein, ricana l'homme avec colère. À présent, décanille, qu'on puisse faire son affaire à cet Irlandoche !

La foule hurlait et je riais en retour, comme hypnotisé.

— Mais n'a-t-il pas agi de façon humaine ? Après tout, il devait se défendre, parce que...

— C'était un sale béni-oui-oui ! cria une femme, d'une voix bouillonnante de mépris.

— Oui, vous avez raison. Il était sage et lâche. Mais nous ? Que devons-nous faire ? hurlai-je, tout à coup, galvanisé par la réponse. Regardez-le, criai-je.

— Oui, regardez-le un peu ! cria un vieux gars en chapeau melon, comme s'il répondait à un prédicateur à l'église.

— Et regardez ce vieux couple...

— Ouais, que dire de sœur et frère Provo ? dit-il. C'est une honte impie !

— Et regardez tous leurs biens éparpillés là sur le trottoir. Regardez-moi tous leurs biens dans la neige. Quel âge avez-vous, monsieur ? hurlai-je.

— Quatre-vingt-sept ans, dit le vieillard, d'une voix basse et troublée.

— Comment ? Hurlez, afin que nos frères lents à la colère puissent vous entendre.

— J'ai quatre-vingt-sept ans !

— Vous l'avez entendu ? Il a quatre-vingt-sept ans. Quatre-vingt-sept ans, et regardez tout ce qu'il a amassé en quatre-vingt-sept années, éparpillé dans la neige comme des entrailles de poulet, et nous sommes un groupe de gens respectueux des lois, lents à la colère, et qui tendent l'autre joue tous les jours de la semaine. Qu'allons-nous faire ? Vous, moi, lui, qu'aurions-nous fait ? Que peut-on faire ? Je propose que nous fassions la chose raisonnable, dans le respect des lois. Regardez-moi ce fouillis ! Deux vieux devraient-ils vivre au milieu d'un tel fouillis, claquemurés dans une pièce immonde ? C'est

un grand danger, un risque d'incendie ! De vieux plats fêlés, et des chaises déglinguées. Oui, oui, et oui ! Regardez cette vieille femme, la mère ou la grand-mère de quelqu'un, peut-être. Nous les appelons « grand-maman », et elles nous gâtent et vous savez bien, vous vous souvenez... Regardez ses couvre-pieds et ses souliers éculés. Je sais qu'elle est la mère de quelqu'un, pour avoir vu un vieux tire-lait tomber dans la neige, et elle est grand-mère, parce que j'ai vu une carte où on lisait « Chère Bonne-Maman »... Mais nous sommes respectueux des lois... J'ai regardé dans un panier et j'ai vu des os, pas des os du cou, mais des côtes, des os pour battre le rythme... Ces deux vieux dansaient jadis... J'ai vu. – Quel genre de travail faites-vous, papa ? demandai-je.

— Je suis journalier...

— ... Journalier, vous l'avez entendu, mais regardez cette camelote répandue comme des tripes dans la neige... Où s'est évanoui tout son labeur ? Est-ce qu'il ment ?

— Foutre, non, il ment pas !

— Non, pour sûr !

— Alors, où s'est envolé tout son labeur ? Regardez ces vieux disques de blues, les pots de plantes de sa femme, ce sont des gens du Sud, et tout leur attirail lancé en l'air comme des déchets a emporté quatre-vingt-sept ans dans le tourbillon d'un cyclone. Quatre-vingt-sept ans, et pfuit ! comme un grognement dans une bourrasque. Regardez-les, ils ressemblent à mon papa et ma maman, à mon bon-papa et ma bonne-maman, et je vous ressemble et vous me ressemblez. Regardez-les, mais rappelez-vous que nous sommes un groupe de gens raisonnables, respectueux des lois. Et souvenez-vous-en lorsque vous levez les yeux vers cette porte où se tient, dans l'encadrement, ce flic avec son revolver quarante-cinq. Regardez-le, planté avec son revolver d'acier bleu et son costume de serge bleue. Regardez-le ! Ce n'est pas un seul homme que vous voyez, vêtu d'un costume de serge bleue, muni d'un seul revolver quarante-cinq, mais dix pour chacun d'entre nous, dix armes et dix costumes douille et dix gros ventres et dix millions de flics. Des flics, c'est ainsi que nous les appelons dans le Sud ! Des flics ! Et nous sommes raisonnables et respectueux des lois de flics. Et regardez cette vieille femme et sa Bible écornée. Qu'essaye-t-elle d'emporter ici ? Elle a laissé sa religion lui monter à la tête, mais nous savons tous que la religion est affaire de cœur, et non de tête. « Bénis soient les cœurs purs », dit-elle. Mais rien à propos des têtes vides. Qu'essaye-t-elle de faire ? Et les lucides de la tête ? Et les pénétrants de la vue, ceux dont la vision est semblable à l'eau glacée, qui voient trop clair pour ne pas déceler un mensonge ? Regardez bien, là, son meuble avec ses tiroirs béants ? Quatre-vingt-sept années pour les remplir, de bric et de broc, un vrai

bric-à-brac, et elle veut violer la loi... Que leur est-il arrivé ? Ce sont nos parents, les vôtres et les miens, votre famille et la mienne. Que leur est-il arrivé ?

— J'veais vous le dire ! hurla un poids lourd en se détachant de la foule, le visage plein de colère. Nom de Dieu, ils ont été dépossédés, espèce de crétin de fils de pute, fous le camp d'ici !

— Dépossédés ? criai-je, la main levée et faisant siffler le mot du fond de ma gorge. Voilà un bon mot, « Dépossédés » ! « Dépossédés », quatre-vingt-sept ans et dépossédés de quoi ? Ils ne possèdent rien, ils ne peuvent rien acquérir, ils n'ont jamais rien eu. Alors, qui a été dépossédé ? grondai-je. Nous sommes respectueux des lois. Alors, qui est-on en train de déposséder ? Nous, peut-être ? Ces vieux sont dehors dans la neige, mais nous sommes ici avec eux. Regardez leurs affaires, pas un instrument pour siffler dedans, par une fenêtre pour crier la nouvelle, et nous avec eux. Regardez-les, pas une cahute pour y prier, pas une ruelle où chanter des blues ! Ils font face à un revolver, et nous aussi avec eux. Ils ne veulent pas le monde, mais seulement Jésus. Tout ce qu'ils veulent, c'est Jésus, juste un quart d'heure de Jésus sur le plancher sans tapis... Et alors, Mr. le Flic ? Allons-nous les obtenir, nos quinze minutes de Jésus ? Vous avez le monde, pouvons-nous avoir notre Jésus ?

— J'ai mes ordres, mon gars, intervint l'homme en agitant le revolver avec un ricanement. Tu te débrouilles pas mal, dis-leur donc de rester en dehors du coup. L'affaire est légale, et je tirerai si j'y suis obligé...

— Mais, et la prière ?

— Ils ne retourneront pas !

— Vous êtes formel ?

— Tu parles, tu pourrais parier ta vie, dit-il.

— Regardez-le, dis-je en m'adressant à la foule en colère. Avec son revolver d'acier bleu et son costume de serge bleue. Vous l'avez entendu, il est la loi. Il dit qu'il nous tirera dessus parce que nous sommes un peuple respectueux des lois. Ainsi, nous avons été dépossédés et qui plus est, il pense être Dieu. Levez les yeux vers lui, le dos appuyé contre le montant, un criminel de chaque côté de lui. Ne sentez-vous pas la bise froide, ne l'entendez-vous pas demander : « Qu'avez-vous fait de votre lourd labeur ? Qu'avez-vous fait ? Quand vous regardez tout ce que vous n'avez pas obtenu en quatre-vingt-sept années, vous éprouvez de la honte... »

— Raconte, frère ! interrompit un vieil homme. Ça vous donne l'impression de pas être un homme.

— Oui, ces vieilles gens avaient une clef des songes, mais les pages blanchirent et elle ne put leur donner le chiffre. On l'appelait le Seeing Eye, l'Œil-qui-Voit, la Grande Clef des Songes Constitutionnelle, les

Secrets de l'Afrique, la Sagesse de l'Égypte – mais l'œil était aveugle, il perdit son éclat. Il est tout voilé de cataracte, comme un charpentier bigle et qui ne scie pas droit. Tout ce que nous avons, c'est la Bible, et cette Loi de Flic ici présente, l'exclut. Alors, où allons-nous ? Où allons-nous après ça, sans un pot...

— On se tape cet Irlandoche, interrompit le poids lourd en se lançant à l'assaut des marches.

Quelqu'un me poussa.

— Non, attendez, criai-je.

— Sors-toi de là, à présent.

Il y eut une ruée contre moi, et je tombai à la renverse dans un tourbillon de jambes affolées et de caoutchoucs ; la neige foulée aux pieds était froide sur mes mains. À cet instant précis, j'entendis une explosion isolée. Un autre coup claqua au-dessus comme une poche en papier que l'on fait éclater. Je parvins à me mettre debout et je vis au sommet des marches le poing muni de l'arme lancé de force dans l'air au-dessus de la foule ; toutes les têtes plongèrent ; l'instant d'après, on traînait l'homme dans la neige, on le bourrait de coups de poing, de tous côtés, et l'on entendait s'enfler le bruit grave et tendu d'un effort désespéré ; un grognement qui éclatait en mille imprécations grésillantes de haine crachées doucement. Je vis une femme frapper avec son talon aiguille ; son visage était un masque vide aux yeux noirs creux tandis qu'elle visait et frappait, visait et frappait, faisant gicler le sang, courant à côté de l'homme que l'on remettait sur ses pieds à présent et que l'on se renvoyait d'un poing à l'autre. Tout à coup, je vis une paire de menottes décrire un arc étincelant en l'air et valdinguer de l'autre côté de la rue. Un garçon surgit de la foule, l'élégant chapeau du capitaine sur la tête. On fit tourner le capitaine de côté et d'autre, comme une toupie, puis un vif tambourinage de coups le contraignit à enfiler la rue. J'étais hors de moi d'excitation. La foule se lança à sa suite, tournoyant comme un colosse qui essaye de se retourner dans une niche – les uns riaient, d'autres juraient, les autres gardaient un silence tendu.

— La brute a frappé cette faible femme, la pauvre, psalmodia l'Antillaise. Noirs, avez-vous jamais vu une telle brute ? Est-ce un honnête homme, je vous le demande ? La brute ! Rendez-le-lui, Noirs. Rendez-le-lui au centuple, à cette brute ! Rendez-le-lui jusqu'à la troisième et quatrième génération ! Frappez-le, beaux hommes noirs. Protégez vos femmes noires ! Rendez coup pour coup à cette arrogante créature, jusqu'à la troisième et quatrième génération !

— Nous sommes dépossédés, chantai-je de toutes mes forces. Dépossédés et nous voulons prier. Entrons et prions. Tenons une grande réunion de prière. Mais nous aurons besoin de chaises pour nous asseoir... pour nous appuyer lorsque nous serons à genoux. Nous

aurons besoin de chaises !

— En voilà, des chaises, là-bas, dit une femme dans la rue. Si on en rentrait quelques-unes ?

— D'accord, criai-je, prenez tout. Prenez tout, cachez ce foutoir ! Remettez-le à sa place initiale. Il bloque la rue et le trottoir, et c'est contre la loi. Nous sommes respectueux des lois, alors nettoyez la rue de tous ces débris. Dissimulez ce fouillis ! Cachez-le, cachez leur honte ! Cachez notre honte !

« Venez, les hommes, hurlai-je en dévalant les marches ; j'empoignai une chaise et je remontai, délivré des luttes intérieures ou des réflexions sur la nature de mon geste. Les autres suivirent, ramassèrent des meubles et les traînèrent jusque dans l'immeuble.

— On aurait dû faire ça depuis longtemps, dit un homme.

— C'est foutre vrai.

— Ça me fait du bien de faire ça ! dit une femme. Oh, ça me fait du bien !

— Noirs, je suis fière de vous, chanta l'Antillaise d'une voix aiguë. Fière !

Nous entrâmes en force dans le petit appartement obscur qui sentait le vieux chou, déposâmes les meubles et repartîmes en chercher d'autres. Hommes, femmes et enfants se saisissaient d'objets et se précipitaient à l'intérieur en criant, en riant. Je cherchai des yeux les deux détenus, mais ils avaient disparu, semblait-il. Puis, en redescendant dans la rue, j'en vis un. Il rapportait une chaise à l'intérieur.

— Ainsi, vous aussi, vous êtes respectueux des lois, lui lançai-je, mais je me rendis compte aussitôt que ce n'était pas lui. Un Blanc, mais différent du tout au tout.

L'homme éclata de rire et acheva d'entrer. Et lorsque j'arrivai dans la rue, ils étaient plusieurs hommes et femmes, à faire les badauds et applaudir à chaque rentrée de meuble. On eût dit un jour de fête. Je souhaitai qu'il n'eût pas de fin.

— Qui sont ces gens ? criai-je de l'escalier.

— Quels gens ? me cria-t-on en réponse.

— Ceux-là, dis-je en les montrant du doigt.

— Vous voulez dire ces Blancs ?

— Oui, qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Nous sommes des amis du peuple, cria l'un des Blancs.

— Des amis de quel peuple ? répliquai-je, décidé à lui sauter dessus s'il répondait : « Vous, des gens comme vous. »

— Nous sommes des amis de tous les gens du peuple, vociféra-t-il. Nous sommes venus aider.

— Nous croyons à la fraternité, intervint un autre.

— Bon, ramassez ce divan et venez, criai-je. Leur présence me

rendait mal à l'aise et je fus déçu en les voyant se mêler tous à la foule et commencer à trimballer les meubles sur le trottoir pour les remettre à leur place. Où donc avais-je entendu parler d'eux ?

— Pourquoi ne pas organiser une marche ? lança l'un des Blancs en passant.

— Pourquoi ne pas faire une marche ? hurlai-je dans la direction du trottoir avant d'avoir eu le temps de réfléchir.

Ils furent prompts à reprendre la suggestion.

— Faisons une marche...

— C'est une bonne idée.

— Faisons une manifestation...

— Un défilé !

J'entendis la sirène et vis au même instant les voitures de reconnaissance arriver à toute allure devant le pâté d'immeubles. La police ! Je parcourus la foule des yeux, en essayant de me concentrer sur leurs visages, et j'entendis hurler : « V'là les poulets », et d'autres répondre : « Qu'ils viennent ! »

À quoi mène tout ça ? me demandai-je en voyant un Blanc entrer à toute allure dans l'immeuble, au moment où les policiers s'élançaient hors de leurs voitures et s'approchaient au pas de course.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? cria un officier à médaille dorée en direction de l'escalier.

Le silence s'était fait. Personne ne répondit.

— J'ai dit : qu'est-ce qui se passe ici, répétait-il. Toi, lança-t-il en dirigeant son doigt droit sur moi.

— Nous avons... nous avons débarrassé le trottoir d'un tas de ferraille, répondis-je, en proie à une vive tension intérieure.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il.

— C'est une campagne de nettoyage, rétorquai-je avec une violente envie de rire. Ces vieilles gens avaient jonché le trottoir de toute leur camelote et nous avons dégagé la rue...

— Tu veux dire que tu essayes de saboter une expulsion, cria-t-il en se lançant à travers la foule.

— Il fait rien de ce genre, lança une femme derrière moi.

Je me retournai, tout l'escalier était occupé par les gens qui étaient entrés.

— Nous sommes tous ensemble, dit quelqu'un, tandis que la foule se refermait.

— Dégagez les rues, ordonna l'officier.

— C'est ce que nous étions en train de faire, lança quelqu'un du fond de la foule.

— Mahoney ! beugla-t-il à l'adresse d'un autre policier. Lancez un appel à Police-secours !

— Pour quoi faire ? lui demanda un des Blancs. Il n'y a pas

d'émeute.

— Si je dis qu'il y a une émeute, il y a une émeute, dit l'officier. Et qu'est-ce que vous fabriquez ici, à Harlem, vous, des Blancs ?

— Nous sommes des citoyens. Nous allons partout où il nous plaît.

— Écoutez ! V'là d'autres flics ! avertit quelqu'un.

— Qu'ils viennent !

— On attend même le commissaire !

Cela commençait à être trop pour moi. L'affaire avait échappé à tout contrôle. Qu'avais-je dit pour amener tout ça ? Je me glissai jusqu'aux derniers rangs de la foule, gravis les marches et entrai à reculons dans le vestibule. Où aller ? Je grimpai en hâte vers l'appartement du vieux couple. Mais tu ne pourras pas t'y cacher, pensai-je en me dirigeant de nouveau vers l'escalier.

— Non. Impossible d'aller par là, dit une voix.

Je pivotai sur moi-même. C'était une jeune fille blanche plantée devant la porte.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? criai-je ; ma peur se changeait en colère fébrile.

— Je n'avais pas l'intention de vous effrayer, dit-elle. C'est un chouette discours que vous avez prononcé, frère. J'ai juste entendu la fin mais vous les avez incontestablement incités à l'action...

— Oh, l'action ! dis-je. L'action !...

— Ne soyez pas modeste, frère, dit-elle. Je vous ai entendu.

— Écoutez, mademoiselle, nous ferions aussi bien de sortir d'ici, dis-je, réussissant enfin à maîtriser les palpitations de ma gorge. Il y a un tas de policiers en bas et d'autres arrivent.

— Oh, oui. Vous devriez grimper sur le toit, dit-elle. Sinon, il se trouvera toujours quelqu'un pour vous dénoncer.

— Sur le toit ?

— C'est facile. Il vous suffit de monter jusqu'au toit de l'immeuble, d'avancer tout droit jusqu'au moment où vous atteignez la maison à l'extrémité du pâté d'immeubles. À ce moment-là, ouvrez la porte et descendez comme si vous veniez de rendre visite à quelqu'un. Vous feriez bien de vous dépêcher. Aussi longtemps que vous demeurerez inconnu de la police, vous serez efficace.

Efficace ? me dis-je. Qu'a-t-elle voulu dire ? Et qu'avait-elle à m'appeler « frère » ?

— Merci, dis-je et je m'élançai vers l'escalier.

— Au revoir ; sa voix s'éleva légèrement derrière moi. Je me retournai et j'emportai la vision fugitive de son visage blanc dans la demi-obscurité du trou d'ombre de la porte.

Je pris la fuite d'un bond et, avec mille précautions, j'ouvris la porte ; tout à coup, le soleil flamboya sur le toit et il fit un vent glacial. Devant moi, les murets de séparation entre les bâtiments,

coiffés de neige, couraient telles des haies tout le long du pâtre d'immeubles jusqu'au coin ; devant moi, des étendoirs à linge vides frissonnaient au vent. Je me dirigeai, dans la neige plissée par le vent, jusqu'au toit suivant, et ainsi de suite, me déplaçant avec une leste prudence. Des avions s'envolaient au-dessus d'un aérodrome, au loin dans la direction du Sud-Est ; je m'étais mis à courir, maintenant, et je voyais tous les clochers monter et descendre, les cheminées crachant de la fumée s'appuyer vivement sur le ciel et, en bas, de la rue, montait le bruit des sirènes et des cris. Je redoublai de hâte. Puis, à califourchon sur un mur, je lançai un regard en arrière et je vis un homme lancé à ma poursuite : il glissait, dérapait, et franchissait les murets de séparation des terrasses avec une précipitation qui le mettait hors d'haleine. Je me retournai et me mis à courir, dans l'espoir de mettre entre nous les rangées de cheminées et je me demandais pourquoi il ne hurlait pas « Halte ! », ne poussait pas de cris, ne tirait pas. Je continuai à courir : je me faufilais derrière un abri pour machinerie d'ascenseur, je filais ensuite comme une flèche jusqu'au toit suivant, je descendais, la neige était froide sur mes mains, je me cognais les genoux, je me râpais les orteils, je remontais, je regardais en arrière dans ma course, et je me voyais toujours poursuivi par la courte silhouette vêtue de noir. J'avais l'impression d'être à un kilomètre du coin de la rue. J'essayai de compter la cascade de toits en terrasse que j'avais encore à franchir. Parvenu à sept, je repris ma course en entendant des cris et de nouvelles sirènes ; je regardai en arrière, l'homme était toujours derrière moi, il courait avec la gaucherie des courtauds ; je le sentis encore à mes trousses quand je tentai d'ouvrir la porte d'un immeuble pour descendre et que je la trouvai coincée, je m'élançai de nouveau en essayant de zigzaguer dans la neige, sous laquelle je sentis crisser le gravier ; il était encore là quand je franchis d'un bond une autre murette, que je frôlai au passage un énorme nid, ce qui provoqua l'envol d'oiseaux blancs affolés, soudain aussi grands que des buses lorsque je les vis battre des ailes avec fureur sous mes yeux ; ils aveuglèrent le soleil en prenant leur essor, s'enfuirent et décrivirent des cercles impétueux ; moi, je me remis à courir, jetai un coup d'œil en arrière, et l'espace d'une demi-seconde, je crus qu'il était parti ; puis je le revis sautillant à ma suite. Pourquoi ne tirait-il pas ? Pourquoi ? Si seulement c'était comme au pays, où je connaissais quelqu'un dans toutes les maisons, où je connaissais les gens de vue, de nom, de sang, d'origine, de honte, de fierté et de religion.

C'était un vestibule à moquette ; je l'empruntai ; mon cœur battit la chamade lorsqu'un chien lança un vacarme épouvantable dans l'appartement du haut. Puis j'avançai rapidement, et, l'intérieur de mon corps semblable à du verre, je dévalai l'escalier en évitant le bord

des marches. Penché sur la cage d'escalier, j'aperçus tout en bas une pâle raie de lumière filtrant de la porte vitrée. Mais que s'était-il passé avec la fille, avait-elle mis l'homme sur mes traces ? Que faisait-elle là ? De bond en bond, j'arrivai jusqu'en bas, personne ne m'arrêta, et je fis une halte dans le vestibule ; je pris une respiration profonde, je tendis l'oreille pour surprendre le bruit de sa main sur la porte, là-haut, et je remis de l'ordre dans mes vêtements en les brossant de la main. Puis je m'engageai dans la rue avec une nonchalance copiée sur des personnages que j'avais vus dans des films. Il ne venait aucun bruit d'en haut, pas même le méchant aboiement d'un chien.

C'était un long pâté d'immeubles et j'étais descendu dans un bâtiment qui ouvrait non sur la rue mais sur l'avenue. Une escouade de la police montée tourna le coin à coups de fouet et continua au galop ; les sabots des chevaux claquaient d'un bruit sourd dans la neige, les hommes, nettement soulevés de leurs selles, poussaient des cris. Je pris de la vitesse, prenant garde à ne pas courir, je fonçai vers le large. Tout ceci était effarant. Qu'avais-je bien pu dire pour causer tout ça ? Comment cela finirait-il ? Quelqu'un pourrait y trouver la mort. Des têtes allaient être frappées à coup de crosse de pistolet. J'arrêtai au coin, cherchant des yeux le poursuivant, le détective, et un autobus. Le long ruban blanc de rue était vide, les pigeons dérangés tournoyaient dans le ciel. Je scrutai les toits, je m'attendais à le voir regarder d'en haut. Le bruit des cris montait toujours ; une autre voiture de police vert et blanc passa le coin à toute allure dans un grincement de pneus, prit de la vitesse en direction du pâté d'immeubles. Je coupai par un bloc où se trouvaient pas loin d'une douzaine d'établissements funéraires, parés chacun d'enseignes au néon, tous situés dans des immeubles cossus. D'élégants corbillards étaient rangés le long du trottoir ; l'un, d'un noir mat, avait des portières en forme de cintres gothiques ; en me penchant je vis des fleurs funéraires amoncelées sur un cercueil. Je hâtai le pas.

Je voyais encore le visage de la fille, en bas du petit escalier. Mais qui était la silhouette qui avait franchi le toit derrière moi ? Qui m'avait poursuivi ? Pourquoi ce silence de sa part, et pourquoi était-il seul ? Oui, et pourquoi n'avaient-ils pas envoyé une voiture de police pour me cueillir ? Je m'éloignai à la hâte du bloc aux établissements funéraires pour me retrouver au soleil étincelant sur la neige de l'avenue. Je ralentis l'allure, pris un pas nonchalant en essayant de donner l'impression d'une absence totale de précipitation. Je brûlai d'avoir l'air idiot, absolument incapable de pensée ou de parole, et j'essayai de traîner les pieds sur le trottoir, mais j'abandonnai avec dégoût après avoir glissé un coup d'œil derrière moi. Juste devant moi, je vis une auto s'arrêter et un homme en sauter, muni d'une trousse de médecin.

— Dépêchez-vous, docteur, lança un homme depuis le perron. Elle est déjà dans les douleurs.

— Bien, répondit le docteur. C'est bien ce que nous attendions, n'est-ce pas ?

— Oui, mais ça n'a pas commencé au moment prévu.

Je les regardai disparaître dans le vestibule. Quel fichu moment pour naître, pensai-je. Au coin, je rejoignis plusieurs personnes qui attendaient le changement de feux. Je m'étais presque persuadé que j'avais réussi à échapper, quand une voix tranquille et pénétrante dit à mon oreille : « Ce fut un formidable morceau de persuasion, frère. »

Soudain remonté à bloc comme un ressort sous tension, je me retournai avec une lenteur quasi léthargique. Un petit homme à l'air insignifiant, aux sourcils en broussailles, le visage éclairé d'un sourire tranquille, se tenait à côté de moi ; il n'avait rien d'un policier.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je d'une voix paresseuse et lointaine.

— Ne vous alarmez pas, dit-il. Je suis un ami.

— Je ne vois pas ce qui pourrait m'alarmer et vous n'êtes pas de mes amis.

— Disons alors que je suis un admirateur, dit-il avec enjouement.

— Admirateur de quoi ?

— De votre discours, dit-il. J'écoutais.

— Quel discours. Je n'ai fait aucun discours, dis-je.

Il sourit d'un air entendu.

— Je vois que vous avez été bien entraîné. Venez, ce n'est pas bon pour vous d'être vu en ma compagnie ici dans la rue. Allons prendre une tasse de café quelque part.

Quelque chose me disait de refuser, mais j'étais intrigué, et en creusant un peu, j'aurais probablement découvert que j'étais flatté. De plus, si je refusais de l'accompagner, ce serait interprété comme un aveu de culpabilité. Et il n'avait vraiment pas l'air d'un agent de police ou d'un inspecteur. Sans dire un mot, je me dirigeai à ses côtés, vers une cafétéria près de l'extrémité d'un pâté de maisons, et je le vis jeter un coup d'œil scrutateur par la vitre avant d'entrer.

— Vous retenez la table, frère. Là-bas, près du mur, nous pourrions parler en paix. Moi, je vais chercher le café.

Je le regardai traverser la salle d'un pas élastique et chaloupé ; puis je trouvai une table et m'assis en le suivant des yeux. Il faisait bon dans la cafétéria. L'après-midi touchait à sa fin maintenant et seuls quelques clients étaient attablés çà et là. D'un air d'habitué, l'homme se dirigea vers le comptoir de la nourriture et passa une commande. En le voyant scruter les rayons brillamment illuminés où l'on avait disposé la pâtisserie, j'évoquai l'image d'un petit animal aux gestes vifs, uniquement préoccupé de découvrir la tranche de gâteau dont il

fera sa proie. Ainsi, il a entendu mon discours ; fort bien, voyons ce qu'il a à dire, pensai-je en le voyant se diriger vers moi de son pas rapide, élastique, chaloupé, cavaleur. On aurait dit qu'il s'était appris à marcher de la sorte, et j'avais l'impression vague qu'il jouait un rôle, qu'il y avait en lui je ne sais quoi de légèrement irréel – mais j'écartai cette idée sur-le-champ, étant donné que l'après-midi tout entier baignait dans une atmosphère d'irréalité. Il vint droit à ma table, sans avoir besoin de me chercher des yeux, comme s'il s'était attendu à me voir occuper cette table-là et pas une autre (bien que ce ne fût pas la seule libre). Il tenait une assiette de gâteau en équilibre sur chaque tasse, les déposa avec adresse et en poussa une vers moi tout en se saisissant d'une chaise.

— J'ai pensé qu'un morceau de gâteau au fromage vous plairait, dit-il.

— Du gâteau au fromage ? dis-je. Je n'en ai jamais entendu parler.

— C'est bon. Du sucre ?

— Allez-y, dis-je.

— Non, après vous, frère.

Je le regardai, puis me versai trois cuillerées et poussai le sucrier vers lui. J'étais de nouveau tendu.

— Merci, dis-je et je réprimai l'envie de le rembarrer pour cette façon de m'appeler frère.

Il sourit, coupa un morceau de son gâteau au fromage avec sa fourchette et enfourna une bouchée démesurée. Il a des manières extrêmement grossières, me dis-je, essayant de le mettre en mauvaise posture à mes propres yeux en prenant avec ostentation un petit morceau de la mixture fromageuse et en le logeant délicatement dans ma bouche.

— Vous savez, dit-il en avalant une gorgée de café. Je n'ai pas entendu un morceau d'éloquence aussi efficace depuis le temps où j'étais dans... enfin, depuis longtemps. Vous les avez incités si vite à l'action. Je ne comprends pas comment vous vous y êtes pris. Si seulement certains de nos propres orateurs avaient pu vous entendre ! Quelques mots vous ont suffi pour les amener à agir ! D'autres, à votre place, n'auraient pas manqué de perdre du temps avec un verbiage creux. Je veux vous remercier de cette expérience hautement instructive !

Je bus mon café en silence. Non seulement je me méfiais de lui, mais je ne savais pas non plus jusqu'à quel point je pouvais m'exprimer sans danger.

— Le gâteau au fromage est bon, ici, dit-il avant que j'aie pu répondre. Il est réellement très bon. À propos, où avez-vous appris à parler ?

— Nulle part, dis-je avec beaucoup trop de précipitation.

— Dans ce cas, vous êtes doué. Vous avez un talent inné. On a peine à le croire.

— J'étais en rage, simplement, dis-je, me décidant à concéder ce point de façon à voir ce que l'homme allait révéler.

— Alors, votre colère était habilement contrôlée. Elle était pleine d'éloquence. Pourquoi cela ?

— Pourquoi ? J'éprouvais de la pitié, j'imagine. Je ne sais pas. Peut-être j'avais simplement envie de faire un discours. La foule était là, qui attendait, j'ai donc prononcé quelques mots. Vous ne le croirez peut-être pas, mais j'ignorais ce que j'allais dire.

— Je vous en prie, dit-il avec un sourire entendu.

— Que voulez-vous dire ? dis-je.

— Vous essayez de paraître cynique, mais je vois clair en vous. Je sais, j'ai écouté très attentivement ce que vous aviez à dire. Vous étiez énormément ému. Vous étiez bouleversé.

— Probablement, dis-je. Peut-être la vue de ces gens m'avait rappelé quelque chose.

Il se pencha vers moi, les yeux fixés sur moi avec intensité, le sourire flottant toujours sur ses lèvres.

— Vous a-t-elle fait penser à des gens que vous connaissez ?

— Oui, sans doute, dis-je.

— Je crois que je comprends. Vous assistiez à une mise à mort.

Je lâchai ma fourchette.

— Personne n'a été tué, dis-je avec raideur. Où voulez-vous en venir ?

— *Mise à mort sur les trottoirs de la ville*. C'est le titre d'un roman policier ou un truc que j'ai lu quelque part...

Il rit.

— Je veux dire mé-ta-pho-ri-que-ment parlant, bien sûr. Ils sont vivants, mais morts. Morts-vivants... l'union des contraires.

— Oh, dis-je. Quelle sorte de charabia était-ce là ?

— Les vieux, ce sont des types agraires, vous savez. Broyés par les conditions industrielles. Jetés sur les tas d'ordures et mis au rebut. Vous l'avez très bien fait remarquer : « quatre-vingt-sept années et rien à montrer », avez-vous dit. Vous aviez parfaitement raison.

— Je suppose qu'à les voir ainsi j'ai ressenti un certain malaise, dis-je.

— Oui, bien entendu. Et vous avez prononcé un discours efficace. Mais il ne faut pas gaspiller ses émotions sur les individus ; ils ne comptent pas.

— Qui ne compte pas ? dis-je.

— Ces vieilles gens, dit-il avec froideur. C'est triste, je le sais. Mais ils sont déjà morts, défunts. L'Histoire est passée à côté d'eux. Fâcheux, mais il n'y a rien à faire à leur sujet. Ils sont comme les

branches mortes qu'il faut élaguer afin que l'arbre puisse porter de jeunes fruits ; sans cela, les tempêtes de l'histoire les emporteront, de toute façon. Mieux vaut que la tornade les atteigne.

— Mais, écoutez...

— Non, laissez-moi continuer. Ces gens sont vieux. Les hommes vieillissent, les types d'homme vieillissent. Et ceux qui nous occupent sont très vieux. Tout ce qui leur reste, c'est leur religion. Ils ne sont capables de penser à rien d'autre. Aussi seront-ils rejetés. Ils sont morts, voyez-vous, parce qu'ils sont incapables de s'élever à la nécessité de la situation historique.

— Mais je les aime, dis-je. Je les aime, ils me rappellent des gens que je connais dans le Sud. J'ai mis longtemps à éprouver cette impression, mais ce sont des gens exactement comme moi, sauf que j'ai fréquenté l'école quelques années.

Il hocha sa tête ronde de rouquin.

— Oh, non, frère ; vous vous trompez, et vous êtes sentimental. Vous n'êtes pas semblable à eux. Vous l'étiez, c'est possible, mais c'est fini. Autrement, vous n'auriez jamais fait ce discours. Vous l'étiez peut-être, mais tout cela est passé, mort. Il se peut que vous ne vous en rendiez pas compte à l'instant présent, mais ce côté de vous est mort ! Vous n'avez pas entièrement dépouillé ce moi, ce vieux moi agraire, mais il est mort, vous finirez par vous en débarrasser complètement et vous ferez surgir quelque chose de nouveau. L'Histoire est née dans votre cerveau.

— Écoutez, dis-je. Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je n'ai jamais vécu dans une ferme et je n'ai pas davantage étudié l'agriculture, mais je sais bien pourquoi j'ai fait ce discours.

— Bon, pourquoi ?

— Parce que j'étais bouleversé de voir ces vieilles gens jetés à la rue, voilà pourquoi. Peu importe le nom que vous, vous choisissiez de donner à ça, j'étais en colère.

Il haussa les épaules.

— Trêve de discussion, dit-il. J'ai idée que vous pourriez recommencer. Que diriez-vous de vous mettre à travailler pour nous ?

— Pour qui ? demandai-je avec une excitation soudaine.

Que tentait-il de faire ?

— Avec notre organisation. Nous avons besoin d'un bon orateur pour ce quartier. Un homme capable d'exprimer les griefs des gens, dit-il.

— Mais tout le monde se moque de leurs griefs, dis-je. À supposer qu'on les exprime, quels sont les gens qui leur prêteraient une oreille et qui s'en soucieraient ?

— Ces gens-là existent, dit-il avec un sourire entendu. Ils existent ; il suffit que le cri de protestation retentisse ; des hommes l'entendront

et agiront.

Sa façon de parler respirait le mystère et la satisfaction de soi. Quel que fût son sujet de conversation, il donnait l'impression d'avoir à l'avance tout pesé, tout considéré. Regarde ce Blanc de Blanc grand teint, me dis-je ; il ne s'est même pas aperçu que j'avais peur, et cependant il parle avec une telle confiance. Je me levai ;

— Excusez-moi, dis-je. J'ai déjà un emploi et les griefs d'autrui me laissent froid ; seuls les miens me préoccupent...

— Vous vous êtes cependant soucié de ce vieux couple, dit-il en fermant les yeux à demi. Êtes-vous parent avec eux ?

— Bien sûr, nous sommes noirs, eux et moi, dis-je dans un gloussement.

Il sourit en me regardant avec intensité.

— Sérieusement, êtes-vous parents ?

— Bien sûr, nous avons été cramés dans le même four, dis-je.

Ce fut comme une décharge électrique.

— Mais qu'est-ce que vous avez, à voir toujours tout en termes de race, vous autres ! lança-t-il, les yeux fulgurants.

— Ah, parce que vous voyez les choses autrement ?... dis-je avec étonnement. Vous croyez que j'aurais été dans les parages s'il s'était agi de Blancs ?

Il se leva, les mains au ciel, et se mit à rire.

— Ne nous lançons pas dans cette discussion pour le moment, dit-il. Vous leur avez apporté une aide très efficace. Je ne puis croire que vous êtes réellement l'individualiste forcené que vous prétendez être. Vous avez paru être un homme conscient de son devoir envers les autres et le remplissant avec compétence. Peu importe votre opinion personnelle là-dessus : vous avez joué le rôle de porte-parole de vos semblables, et vous avez le devoir d'œuvrer dans leur intérêt.

Il était trop compliqué pour moi.

— Écoutez, mon vieux, merci pour le café et le gâteau. Je ne me soucie pas davantage de ces vieux que de votre boulot. J'avais envie de faire un discours. J'aime ça, faire des discours. Ce qui s'est passé par la suite est un mystère pour moi. Vous avez choisi le mauvais cheval. Vous auriez dû arrêter un de ces gars qui se sont mis à hurler après les flics...

Je me levai.

— Attendez, une seconde, dit-il en exhibant un morceau d'enveloppe sur lequel il griffonna quelque chose. Pour le cas où vous changeriez d'avis. Quant aux autres dont vous parlez, je les connais déjà.

Je regardai le papier blanc dans sa main tendue.

— Vous faites preuve de prudence en vous méfiant de moi, dit-il. Vous ignorez qui je suis et vous ne me faites pas confiance. Rien de

plus normal. Mais je ne perds pas espoir, car un jour viendra où vous me chercherez de votre plein gré ; tout sera différent, car à ce moment-là, vous serez prêt. Il vous suffira d'appeler ce numéro et de demander frère Jack. Vous n'avez pas besoin de donner votre nom, contentez-vous de faire état de notre conversation. Si vous vous décidez ce soir, passez-moi un coup de fil aux environs de huit heures.

— Entendu, dis-je en prenant le papier. Je ne pense pas en avoir jamais besoin, mais qui sait ?

— Enfin, réfléchissez, frère. L'époque est inquiétante et vous paraissez plein d'indignation.

— J'ai eu seulement envie de faire un discours, repris-je.

— Mais vous brûliez d'indignation. Et de l'indignation individuelle à l'indignation organisée, il y a parfois la différence qui sépare l'action criminelle de l'action politique, dit-il.

Je me mis à rire.

— Et alors ? Je ne suis ni un criminel ni un homme politique, frère. Alors, vous avez misé sur le mauvais cheval. Mais merci encore pour le café et le gâteau au fromage, frère.

Je le laissai assis, le visage éclairé d'un sourire tranquille. Quand j'eus traversé l'avenue, je regardai par la vitre : il était toujours là et l'idée me vint qu'il ne faisait qu'un avec l'homme qui m'avait suivi sur le toit. Il ne m'avait pas le moins du monde donné la chasse ; il avait simplement suivi la même direction. Je n'avais pas compris grand-chose à ce qu'il m'avait dit, si ce n'est qu'il avait parlé avec une grande assurance. De toute façon, j'avais gagné la course. C'était peut-être une sorte de ruse. À l'entendre, on sentait chez lui une vaste compréhension et un savoir d'une profondeur que la surface de ses paroles ne laissait pas soupçonner. C'était peut-être simplement qu'il s'était échappé par le même itinéraire que moi. Mais lui, qu'avait-il à craindre ? Le discours, c'est moi qui l'avais fait, pas lui. Cette fille dans l'appartement avait dit qu'aussi longtemps que je ne serais pas repéré, je serais efficace, ce qui ne signifiait pas grand-chose, non plus. Mais c'était peut-être pour ça qu'il avait couru. Il désirait demeurer invisible et efficace. Efficace pour quoi ? Sans doute se moquait-il de moi. J'avais sûrement eu l'air stupide à courir sur les toits comme un fou, et quelle ressemblance avec un comédien au visage noirci pris de panique à la vue d'un fantôme, lorsque les pigeons blancs avaient pris leur essor tout autour de moi. Qu'il aille au diable. Il avait beau être sûr de lui, moi, je savais des choses que, pour sa part, il ignorait. Il n'avait qu'à trouver quelqu'un d'autre. Tout ce qu'il voulait, c'était se servir de moi pour quelque chose. Tout le monde voulait vous utiliser dans tel ou tel dessein. Quelle raison avait-il de me vouloir, moi, comme orateur ? Qu'il fasse ses propres discours. Je me dirigeai vers la maison, avec un sentiment grandissant de satisfaction pour l'avoir si

résolument écarté.

Le soir tombait, à présent, et il faisait bien plus froid. Je n'avais jamais connu un tel froid. Courbant la tête au vent, je me pris à réfléchir sur ce qui pouvait bien nous pousser à quitter le pays, sa chaleur, sa douceur et à nous lancer dans tout ce froid, sans espoir de retour, sinon quelque chose qui vaut la peine d'espérer, de se geler, ou même de se faire expulser. La tristesse m'envahit. Une vieille femme vint à passer, courbée en deux, un sac à provisions au bout de chaque bras, les yeux fixés sur la gadoue du trottoir ; elle me fit penser au vieux couple au moment de l'expulsion. Comment tout cela avait-il fini, où étaient-ils maintenant ? Quelle terrible émotion. Comment avait-il appelé ça, l'autre – mise à mort sur les trottoirs de la cité ? Combien de fois de telles choses s'étaient-elles produites ? Et que dirait-il de Mary ? En voici une qui n'avait rien d'une morte, ou d'une femme réduite en miettes par New York. Bon Dieu, elle savait fort bien comment vivre ici, bien mieux que moi, avec ma formation universitaire – formation ! Bledsoïsation serait plus exact. Et celui qui se faisait broyer, c'était moi, pas Mary. D'avoir pensé à elle, je me sentis mieux. Je ne pouvais imaginer Mary aussi perdue que la vieille femme de l'expulsion et avant d'arriver à l'appartement, j'avais commencé à reprendre du poil de la bête.

CHAPITRE XIV

L'odeur de chou chez Mary me fit changer d'avis. Quand je me retrouvai englouti dans les fumées qui remplissaient le vestibule, j'eus la sensation très nette qu'à voir les choses d'un point de vue réaliste, il ne m'était pas possible de repousser l'offre d'emploi. Le chou restait pour moi un rappel déprimant des années les plus pauvres de mon enfance et je souffrais en silence chaque fois qu'elle m'en servait ; mais cela faisait la troisième fois dans la même semaine, et je m'avisai tout à coup que Mary se trouvait sûrement à court d'argent.

Et dire que tu as passé ton temps à te féliciter d'avoir refusé du travail, me dis-je, alors que tu ne sais même pas combien tu lui dois. Je me sentis soudain gagné par un sentiment de malaise. Comment pourrais-je la regarder en face ? Je me dirigeai sans bruit vers ma chambre et m'étendis sur le lit, absorbé dans mes pensées. Il y avait d'autres sous-locataires, qui avaient un emploi, et je savais qu'elle recevait de l'aide de parents à elle ; pourtant, il n'y avait pas à s'y tromper : Mary aimait une nourriture variée et cette concentration sur le chou n'était pas un accident. Pourquoi n'avais-je rien remarqué ? Elle s'était montrée trop bonne, jamais la moindre réclamation, et couché sur mon lit je l'entendis me dire : « Ne viens pas m'assommer avec tes petits ennuis, mon gars. Tu finiras bien par trouver quelque chose », chaque fois que j'essayais de m'excuser de ne pas payer ma pension. Peut-être qu'un autre locataire l'avait quittée, ou se retrouvait sans emploi. Que savait-on des problèmes de Mary, de toute façon ; qui « formulait ses griefs », selon l'expression du rouquin ? Elle m'avait entretenu pendant des mois, et cependant, je n'en avais pas la moindre idée. Quelle sorte d'homme étais-je en train de devenir ? J'avais accueilli sa générosité avec tant de désinvolture que je n'avais même pas songé à ma dette au moment où je refusai l'emploi. L'idée de l'embarras que j'aurais pu lui causer si la police s'était présentée chez elle pour m'arrêter après ce discours insensé ne m'avait pas davantage effleuré. J'eus soudain une envie folle d'aller la regarder ; peut-être ne l'avais-je jamais vraiment vue. Je m'étais conduit comme un enfant, pas comme un homme.

Je sortis le papier chiffonné et regardai le numéro de téléphone. Il

avait parlé d'une organisation. Quel nom portait-elle ? Je ne m'en étais pas enquis. Quel idiot ! J'aurais au moins dû surmonter ma méfiance à l'égard du rouquin et m'informer sur ce que je repoussais. Entrait-il autant de peur que d'irritation dans mon refus ? Mais aussi, pourquoi ne m'avait-il pas tout simplement expliqué de quoi il retournait, au lieu d'essayer de m'impressionner avec son savoir ?

Puis j'entendis le chant de Mary monter du vestibule ; sa voix était pure et paisible, bien qu'elle chantât un chant tourmenté. C'était le « Black Water Blues ». Je prêtais l'oreille, étendu sur le lit, tandis que le son montait vers moi et m'enveloppait, m'apportant le sentiment tranquille de ma gratitude. Lorsqu'il se perdit, je me levai et passai mon manteau. Il n'était peut-être pas trop tard. J'allais trouver une cabine téléphonique et l'appeler : il pourrait alors me dire exactement ce qu'il voulait et de mon côté, je pourrais prendre une décision en connaissance de cause.

Cette fois, Mary m'entendit.

— Quand es-tu rentré, mon gars ? dit-elle en passant la tête par la porte de la cuisine. Je ne t'ai même pas entendu.

— Il y a un petit moment à peine que je suis rentré, dis-je. Vous étiez occupée, aussi je ne vous ai pas dérangée.

— Mais où tu vas de si bonne heure ? Tu ne vas pas dîner ?

— Si, Mary, dis-je, je dois sortir à l'instant. Il y a une affaire dont j'ai oublié de m'occuper.

— Tu veux rire ! Quelle sorte d'affaire peux-tu bien avoir par une nuit aussi froide ? dit-elle.

— Oh, je n'en sais rien. Il se pourrait que j'aie une surprise pour vous.

— Rien ne peut me surprendre, dit-elle. Et reviens vite à la maison pour te mettre quelque chose de chaud dans l'estomac.

Une fois dans le froid à la recherche d'une cabine téléphonique, je me rendis compte que je m'étais engagé à lui rapporter une surprise, et tout en marchant je me sentis gagné par un léger enthousiasme. C'était, après tout, un emploi qui promettait d'exercer mon talent pour l'art oratoire et quelle que soit la paye, ce serait toujours supérieur à ce que j'avais pour l'instant. Du moins serais-je en mesure de rembourser à Mary une partie de ce que je lui devais. Et peut-être éprouverait-elle de la satisfaction à constater que ses prédictions s'étaient avérées justes.

Décidément, j'étais poursuivi par les exhalaisons de chou ; le petit snack-bar dans lequel je trouvai le téléphone empestait.

Mon appel n'eut pas l'air de surprendre frère Jack le moins du monde.

— J'aimerais avoir des renseignements à propos de...

— Rendez-vous ici aussi vite que possible, nous partons sous peu,

dit-il ; il me donna une adresse à Lenox Avenue et raccrocha avant que j'aie eu le temps d'achever ma demande.

Je sortis dans le froid ; j'étais contrarié à la fois par son absence de surprise et par le ton bref et pète-sec qu'il avait employé, mais je me mis en route en prenant mon temps. Ce n'était pas loin. Au moment où j'atteignais le coin de Lenox Avenue, une auto s'arrêta, pleine d'occupants, dont Jack, sourire aux lèvres.

— Montez, dit-il. On pourra parler là où nous allons ; c'est une soirée. Peut-être la trouverez-vous à votre goût.

— Mais je ne suis pas en tenue, dis-je. Je vous rappellerai demain.

— En tenue ? gloussa-t-il. Vous êtes très bien, montez.

Je pris place à côté de lui et du chauffeur, et je remarquai qu'il y avait trois hommes à l'arrière. Puis l'auto démarra.

Personne ne parlait. Frère Jack parut s'enfoncer sur-le-champ dans une profonde méditation. Les autres regardaient la nuit. Tout se passait comme si nous nous trouvions réunis par hasard dans un compartiment de métro. Je me sentais mal à l'aise ; je me demandais où nous allions, mais décidai de ne rien dire. L'auto filait comme une flèche sur la gadoue.

Tout en regardant la nuit par la portière, je me demandai à quel genre d'hommes j'avais affaire. Leur comportement n'indiquait sûrement pas qu'ils se rendaient à une soirée très gaie. J'avais faim, je n'allais pas pouvoir être de retour à temps pour le dîner. Enfin, cela vaudrait peut-être la peine, à la fois pour Mary et pour moi. Du moins, je ne serais pas contraint d'avaler ce chou !

L'auto attendit un instant au feu rouge, puis se lança à vive allure à travers de longues étendues couvertes de neige, éclairées çà et là par des réverbères et la déchirure brutale du pinceau lumineux des voitures qui nous croisaient : nous traversions à toute vitesse Central Park que la neige avait entièrement transformé. On eût dit que nous étions tout à coup enfoncés dans la paix de la pleine campagne ; mais je savais qu'ici, tout près de nous quelque part dans la nuit, se trouvait un zoo avec ses animaux dangereux. Les lions et les tigres dans des cages chauffées, les ours endormis, les serpents étroitement lovés sous terre. Sans oublier le réservoir d'eau sombre, tout couvert de neige et de nuit, chute de neige et tombée de nuit, enseveli sous une couche noir et blanc, brume grise et gris silence. Puis, par-dessus la tête du conducteur, je vis un mur d'immeubles se dessiner au-delà du pare-brise. L'auto se faufila lentement au milieu des véhicules, puis dévala une rue en pente à vive allure.

Nous nous arrêtâmes devant un immeuble d'aspect luxueux dans une partie inconnue de la ville. En descendant avec les autres, je vis le mot *Chthonian* sur le vélum de protection contre les intempéries qu'on avait tendu au-dessus du trottoir : nous nous dirigeâmes d'un pas

rapide vers un hall éclairé par de faibles ampoules dissimulées derrière des plaques de verre dépoli ; en passant devant le portier en uniforme, j'éprouvai une étrange impression de familiarité ; tandis que nous pénétrions dans un ascenseur insonorisé qui nous projeta dans l'air à grande vitesse, je sentis que j'avais déjà vécu tout cela. Puis l'engin s'arrêta avec un léger rebond ; étions-nous montés ou descendus, j'étais incapable de le dire. Frère Jack me conduisit le long d'un vestibule vers une porte sur laquelle je vis un heurtoir de bronze représentant un hibou aux grands yeux. Il hésita un instant devant la porte, la tête dardée en avant comme s'il prêtait l'oreille ; puis le hibou disparut dans sa main ; au lieu du coup que j'attendais, on entendit un carillon d'une pureté de glace. La porte s'entrouvrit peu après, découvrant une femme élégamment vêtue, dont le dur et beau visage se répandit en sourires.

— Entrez, frère, dit-elle ; son parfum exotique envahit le vestibule.

Je remarquai un clip de diamant resplendissant sur sa robe, tandis que j'essayais de m'écarter pour laisser le passage aux autres ; mais frère Jack me poussa devant lui.

— Excusez-moi, dis-je, mais elle ne bougea pas d'un pouce ; j'exerçai alors une vive pression sur son élasticité parfumée et je la vis sourire comme si nous étions seuls, elle et moi. Je parvins à passer. J'étais troublé, non pas tant par ce contact étroit, que par l'impression de déjà vécu que me donnait tout cela. Impossible de déterminer s'il s'agissait d'une réminiscence de scènes semblables au cinéma, de souvenirs de lectures ou de la remontée d'un rêve fréquent, mais enfoui au plus profond de moi. Quoi qu'il en fût, j'avais l'impression de pénétrer dans une scène, que, pour telle obscure raison, j'avais jusqu'à présent observée de loin. Comment pouvaient-ils avoir un local aussi luxueux, me demandai-je.

— Mettez vos affaires dans le bureau, dit la femme. Je vais voir ce que je peux vous offrir comme boissons.

Nous pénétrâmes dans une pièce tapissée de livres et ornée de vieux instruments de musique : au mur, pendus par des rubans roses et bleus, une harpe irlandaise, un cor de chasse, une clarinette et une flûte de bois. Le mobilier était constitué par un canapé de cuir et un certain nombre de fauteuils.

— Posez votre manteau sur le canapé, dit frère Jack.

Je me débarrassai de mon pardessus et jetai un regard à la ronde. Le cadran de la radio encastrée dans une partie des rayonnages en acajou naturel était éclairé, mais je ne distinguai pas le moindre son ; je remarquai, enfin, un vaste bureau paré d'un nécessaire à écrire d'argent et de cristal ; et tandis que l'un des hommes se plantait devant la bibliothèque, je fus frappé du contraste entre la somptuosité de la pièce et l'habillement plutôt pauvre des hommes réunis.

— Passons dans l'autre pièce, à présent, dit frère Jack en me prenant par le bras.

Nous pénétrâmes dans une grande salle dont l'un des murs était tout entier tendu de draperies rouge italien qui tombaient du plafond en plis somptueux. Des hommes et des femmes bien habillés étaient réunis en groupes, les uns autour d'un piano à queue, les autres se prélassant dans des fauteuils de bois clair tapissés de beige pâle. Je vis, çà et là, plusieurs jeunes femmes séduisantes, mais j'évitai soigneusement de m'enhardir au-delà d'un rapide coup d'œil. Je me sentais extraordinairement mal à l'aise, bien que, après de brefs regards, personne ne m'accordât une attention particulière. Tout se passait comme s'ils ne m'avaient pas vu, comme si je me trouvais ici, et malgré tout, absent. Les autres s'apprétaient à se mêler aux divers groupes maintenant, et frère Jack me prit par le bras.

— Venez, allons prendre un verre, dit-il en me pilotant vers l'autre bout de la salle.

La femme qui nous avait fait entrer préparait un cocktail derrière un beau bar aux formes libres, assez vaste pour faire honneur à une boîte de nuit.

— Et si vous nous offriez un verre, Emma ? dit frère Jack.

— Ah, attendez, il va falloir que je réfléchisse à la question, dit-elle en inclinant sa tête aux traits sévères et en souriant.

— Pas de réflexion, des actes, dit-il. Nous sommes assoiffés. Ce jeune homme a fait faire à l'histoire un bond de vingt ans en avant aujourd'hui.

— Oh, dit-elle et ses yeux prirent une expression attentive. Il faut que vous me parliez de lui.

— Vous n'avez qu'à lire les journaux du matin, Emma. Les choses ont commencé à bouger. Oui, bondir en avant.

Il eut un sourire grave.

— Qu'est-ce que je vous sers, frère ? dit-elle en m'effleurant du regard sans se hâter.

— Du Bourbon, dis-je un peu trop fort, en me rappelant ce que le Sud avait de meilleur à offrir. Mon visage était en feu, mais je lui rendis son regard avec toute l'assurance dont j'étais capable. Ce n'était pas le regard désagréable indifférent-à-vous-en-tant-qu'être-humain que j'avais connu dans le Sud, ce genre de regard qui passait au-dessus du Noir comme s'il était un cheval ou un insecte ; c'était autre chose, une sorte de regard direct, désireux de savoir à quel type d'homme on a affaire tout simplement, et qui semblait pénétrer sous ma peau... Quelque part dans ma jambe un muscle se contracta violemment.

— Emma, le Bourbon ! Deux Bourbons, dit frère Jack.

— Vous savez, dit-elle en saisissant le carafon. Je suis intriguée.

— Naturellement. Toujours, dit-il. Intriguée et intrigante. Mais

nous mourons de soif.

— D'impatience, seulement, dit-elle en servant les boissons. Je parle de vous, évidemment. Dites-moi, où avez-vous trouvé ce jeune héros du peuple ?

— Je ne l'ai pas trouvé, dit frère Jack. Il a tout simplement surgi de la foule. Le peuple produit toujours ses propres guides, vous savez...

— Il les produit ? dit-elle, allons donc, il les mastique et les recrache. Ses guides se font eux-mêmes ; rien d'inné. Ensuite, ils sont détruits. C'est ce que vous avez toujours dit. Tenez, frère.

Il la regarda avec attention. Je pris le lourd verre de cristal et le portai à mes lèvres, heureux d'avoir une excuse pour fuir le regard de cette femme. Un léger nuage de fumée voguait dans la pièce. Le piano, derrière moi, exhala avec chaleur une suite d'arpèges ; au moment où je tournai la tête, j'entendis celle qu'on appelait Emma dire, à voix basse mais pas assez basse :

— Mais ne devrait-il pas être un peu plus noir, à votre avis ?

— Allons, ne soyez pas sotte, voyons, dit frère Jack d'un ton sec. Ce n'est pas sa physionomie qui nous intéresse, mais sa voix. Et je suggère, Emma, que vous y portiez aussi intérêt, de votre côté...

J'eus tout à coup une sensation d'étouffement et de suffocation ; j'avisai une fenêtre de l'autre côté de la salle, je m'en approchai, je me plantai devant elle et regardai dehors. Nous étions à un étage très élevé : en bas, les réverbères et les véhicules découpaient des dessins dans la nuit. Ainsi, elle estime que je ne suis pas assez noir. Qu'est-ce qu'elle veut, un comédien au visage noirci ? Et de toute façon, qui est-elle, la femme de frère Jack ? sa petite amie ? Elle désire peut-être me voir suer le coaltar, l'encre, le cirage, la plombagine ? Qu'est-ce que je suis, un homme ou une ressource naturelle ?

La fenêtre était si haute que c'est à peine si j'entendais la rumeur de la circulation en bas... Ça commençait mal, mais bon Dieu, c'est frère Jack qui m'embauchait, s'il voulait toujours de moi, et pas cette bonne femme Emma. Ça me ferait plaisir de lui montrer à quel point je suis vraiment noir, me dis-je, en buvant une bonne rasade de Bourbon. Il était moelleux, frais. J'allais devoir y aller mou avec ce truc-là. Il pourrait arriver n'importe quoi si j'en avalais trop. Avec ces gens-là il faudra que je fasse attention. Toujours sur mes gardes. Avec tout le monde, je vais devoir faire attention...

— Jolie vue, n'est-ce pas ? dit une voix. Je me retournai brusquement et vis un grand homme noir. Voudriez-vous, à présent, vous joindre à nous dans la bibliothèque ? dit-il.

Frère Jack, les hommes qui avaient fait le trajet dans l'auto et deux autres, que je n'avais pas encore vus, m'attendaient.

— Entrez, frère, dit Jack. Le travail avant le plaisir : c'est toujours de bonne règle, qui que vous soyez. Un jour viendra où la règle

deviendra : le travail dans le plaisir, car la joie du labeur aura été rétablie. Asseyez-vous.

Je pris la chaise qui se trouvait juste devant lui, tout en me demandant quel sens pouvait bien avoir ce discours.

— Vous savez, frère, dit-il, nous n'avons pas pour habitude d'interrompre nos réunions mondaines par des séances de travail, mais vous rendez cette dérogation nécessaire.

— J'en suis tout à fait navré, dis-je. J'aurais dû vous appeler plus tôt.

— Navré ? Mais, nous ne sommes que trop heureux de le faire. Nous vous attendons depuis des mois. Vous, ou tout autre capable de faire ce que vous avez fait.

— Mais que... ? dis-je.

— Que faisons-nous ? Quelle est notre mission ? C'est simple, nous œuvrons en vue d'un monde meilleur pour tous. C'est aussi simple que cela. Trop d'hommes ont été dépossédés de leur héritage et nous nous sommes réunis en confrérie afin de remédier à cet état de choses. Qu'en pensez-vous ?

— Eh bien, mais, je pense que c'est extrêmement bien, dis-je en essayant de saisir la pleine signification de ses paroles. Je pense que c'est excellent. Mais comment ?

— En incitant les gens à l'action tout comme vous l'avez fait ce matin... Frère, j'étais présent, dit-il aux autres ; il a été magnifique. Quelques paroles lui ont suffi pour lancer une manifestation saisissante contre les expulsions !

— J'étais là aussi, dit un autre. C'était stupéfiant.

— Parlez-nous un peu de vos origines, dit frère Jack ; sa voix et son attitude exigeaient des réponses véridiques. Et j'expliquai brièvement que j'étais venu dans le Nord à la recherche d'un travail pour payer mes études à l'université et que j'avais échoué.

— Avez-vous toujours l'intention de retourner ?

— Plus maintenant, dis-je. C'est bien fini, tout ça.

— Vous faites aussi bien, dit frère Jack. Vous n'avez pas grand-chose à apprendre là-bas. Cependant, la formation universitaire n'est pas une mauvaise chose – même s'il vous faut en oublier presque tout. Avez-vous fait de l'économie politique ?

— Un peu.

— De la sociologie ?

— Oui.

— Eh bien, permettez-moi de vous conseiller d'oublier tout ça. Nous vous donnerons des livres à lire, ainsi que du matériel expliquant le détail de notre programme. Mais nous nous emballons. Vous n'êtes peut-être pas désireux de travailler pour la Confrérie.

— Mais vous ne m'avez pas dit ce que vous attendez de moi, dis-je.

Il me regarda fixement, prit son verre d'un geste lent et but une longue gorgée.

— Formulons les choses ainsi, dit-il. Que diriez-vous d'être le nouveau Booker T. Washington ?

— Quoi ! Je cherchai dans son regard affable l'étincelle du rire en voyant sa tête rouquine se tourner légèrement de côté. Je vous en prie, voyons, dis-je.

— Oh, mais si, je parle sérieusement.

— Alors, je ne vous comprends pas. Étais-je donc ivre ? Je le regardai : il ne paraissait pas avoir bu.

— Que pensez-vous de cette idée ? Ou mieux encore, que pensez-vous de Booker T. Washington ?

— Eh bien, évidemment, je pense qu'il a été une importante figure. C'est du moins ce qu'on dit généralement.

— Mais ?

— Eh bien. Je ne trouvais plus mes mots. Il allait trop vite, de nouveau. L'idée était complètement folle, et cependant les autres me regardaient avec calme ; l'un d'entre eux était occupé à allumer une pipe coudée. L'allumette craqua, prit feu.

— Qu'y a-t-il ? insista frère Jack.

— Eh bien, je crois que je ne pense pas qu'il fut aussi grand que le fondateur.

— Oh ? Et quelles sont vos raisons ?

— Eh bien, tout d'abord, le fondateur est venu avant lui ; il a fait à peu près tout ce que fit Booker T. Washington et bien plus encore. Plus de gens mettaient leur confiance en lui. Les discussions vont bon train à propos de Booker T. Washington, tandis que le fondateur est rarement l'objet de controverses...

— C'est vrai. Mais c'est peut-être parce que le fondateur se trouve désormais en dehors de l'histoire, alors que Washington est toujours une force vivante. Quoi qu'il en soit, le nouveau Washington œuvrera pour les pauvres...

Je regardai le fond de mon verre de cristal. C'était à la fois incroyable et singulièrement excitant ; j'avais l'impression d'assister à la genèse d'événements importants, d'être admis, derrière un rideau écarté, à entrevoir de quelle façon le pays opérait. Et cependant, aucun de ces hommes n'était connu, ou du moins je n'avais jamais vu leur photo dans la presse.

— En ces temps d'indécision où toutes les anciennes réponses se révèlent fausses, les gens se tournent vers les morts dans l'espoir d'obtenir d'eux un indice, poursuivit-il. Ils font appel d'abord à celui-ci et puis à cet autre, parmi ceux qui ont agi dans le passé.

— Permettez, frère, interrompit l'homme à la pipe. Je crois que vous devriez vous exprimer de façon plus concrète.

— N'interrompez pas, je vous prie, dit frère Jack d'un ton glacial.

— Je désire seulement faire remarquer qu'il existe une terminologie scientifique, dit l'homme en ponctuant ses paroles avec sa pipe. Après tout, nous revendiquons le nom de scientifiques, ici. Parlons donc en scientifiques.

— En temps opportun, dit frère Jack, en temps opportun... Voyez-vous, frère, dit-il en se tournant vers moi, l'ennuyeux, c'est que les morts ont un pouvoir très limité, autrement, ils ne seraient pas les morts. Non ! Mais d'un autre côté, ce serait une grave erreur de présumer que les morts sont réduits à l'impuissance totale. Tout au plus sont-ils incapables d'apporter la réponse complète aux nouvelles questions que l'histoire pose aux vivants. Mais ils essayent ! Chaque fois qu'ils entendent les cris impérieux du peuple dans une crise, les morts répondent. En ce moment même, dans ce pays, avec sa variété de groupes nationaux, tous les anciens héros sont rappelés à la vie – Jefferson, Jackson, Pulaski, Garibaldi, Booker T. Washington, Sun Yatsen, Danny O'Connell, Abraham Lincoln, et des myriades d'autres, se voient invités à paraître une fois encore sur la scène de l'histoire. Je ne dirai jamais avec assez de force que nous nous trouvons à un point terminal de l'histoire, une époque de suprême crise mondiale. L'anéantissement est au bout, si rien ne change. Et il faut que les choses changent, il le faut. Et c'est au peuple que revient cette tâche. Tant il est vrai, frère, que les ennemis de l'homme sont en train de déposséder le monde ! Vous comprenez ?

— Je commence à comprendre, dis-je, fortement impressionné.

— Il existe un autre langage, et d'autres façons, plus précises, d'exprimer tout ceci, mais nous n'avons pas de temps à perdre, pour l'instant, sur des questions de forme. Nous employons à présent des termes faciles à comprendre. Comme vous avez fait devant la foule ce matin.

— Je vois, dis-je. Son regard fixé sur moi me mettait mal à l'aise.

— Ainsi, la question n'est pas tant de savoir si vous désirez être le nouveau Booker T. Washington, mon ami : Booker T. Washington est ressuscité aujourd'hui au cours d'une expulsion à Harlem. Il a surgi de la foule anonyme et s'est adressé au peuple. Vous le voyez, je ne me moque pas de vous. Je ne me paye pas non plus de mots. On peut trouver une explication scientifique à ce phénomène – comme notre docte frère me l'a gracieusement rappelé –, vous l'apprendrez en son temps, mais quelque nom que vous lui donniez, la réalité de la crise mondiale est un fait. Nous sommes tous réalistes, ici, et matérialistes. Il s'agit de savoir qui va infléchir la direction des événements. C'est pour cette raison que nous vous avons introduit dans cette pièce. Ce matin, vous avez répondu à l'appel du peuple, et nous voulons que vous soyez le vrai interprète du peuple. Vous serez le nouveau

Booker T. Washington, vous serez même plus grand que lui.

Le silence plana. J'entendais le crachotement humide de la pipe.

— Peut-être devrions-nous laisser le frère exprimer les sentiments que tout ceci éveille en lui, dit l'homme à la pipe.

— Eh bien, frère ? dit frère Jack.

Je scrutai leurs visages attentifs.

— La chose est si nouvelle pour moi que je suis incapable de savoir ce que je pense vraiment, dis-je. Croyez-vous, réellement, que vous tenez l'homme qu'il faut ?

— Que cela ne vous tracasse pas, dit frère Jack, vous serez vite à la hauteur de la tâche. Pour cela, vous n'avez besoin que de travailler dur et de suivre les instructions.

Sur ce, ils se levèrent. Je les regardai, et refoulai une impression d'irréalité. Ils me dévisageaient, tout comme mes camarades étudiants lors de ma séance de bizutage ; mais ceci n'était pas un jeu, l'heure était arrivée pour moi de prendre une décision, ou de les traiter de cinglés et de retourner chez Mary. Mais qu'ai-je à perdre ? me dis-je. Du moins m'ont-ils invité, moi, l'un de nous, au début d'une chose importante ; en outre, si je refusais de me joindre à eux, que deviendrais-je – porteur dans une gare ? Il y avait ici, du moins, une occasion de parler.

— Quand dois-je commencer ? dis-je.

— Demain, nous n'avons pas de temps à perdre. À propos, où habitez-vous ?

— Je loue une chambre chez une femme à Harlem, dis-je.

— Une logeuse ?

— C'est une veuve, dis-je. Elle loue des chambres.

— Quel est son niveau d'instruction ?

— Très bas.

— Peu ou prou comme le vieux couple expulsé ?

— À peu près ; mais elle est plus apte à se défendre. Elle est coriace, dis-je dans un rire.

— Pose-t-elle beaucoup de questions ? Avez-vous des rapports amicaux avec elle ?

— Elle a été très gentille pour moi, dis-je. Elle m'a autorisé à rester chez elle quand je n'ai plus pu payer mon loyer.

Il secoua la tête.

— Non.

— Comment ? dis-je.

— Il vaut mieux que vous déménagiez, dit-il. Nous vous trouverons un logis plus près du centre ; de la sorte, il sera facile de vous atteindre...

— Mais je n'ai pas d'argent, et elle est entièrement digne de confiance.

— Nous réglerons la question, dit-il avec un geste de la main. Vous devez comprendre tout de suite que notre action est vivement contrecarrée. C'est pourquoi notre discipline exige que nous ne parlions à personne et que nous évitions les situations propres à nous entraîner inconsciemment dans la voie des révélations. Aussi vous devez mettre votre passé de côté. Avez-vous une famille ?

— Oui.

— Êtes-vous en contact avec elle ?

— Bien sûr. J'écris chez moi de temps en temps, dis-je. Sa façon de poser des questions commençait à m'irriter. Sa voix était devenue froide, inquisitoriale.

— Dans ce cas, il est préférable que vous mettiez fin à cette correspondance, pour un temps, dit-il. De toute façon, vous serez trop occupé. Tenez. Il plongea la main dans la poche de son gilet et se leva brusquement.

— Qu'y a-t-il ? demanda quelqu'un.

— Rien, excusez-moi, dit-il en se dandinant vers la porte. Il fit un signe de la main. Quelques instants plus tard, je vis apparaître la femme.

— Emma, le bout de papier que je vous ai donné. Donnez-le au nouveau frère, dit-il en revenant dans la pièce dont il ferma la porte.

— Oh, c'est donc vous, dit-elle avec un sourire entendu.

Je la regardai fouiller dans le corsage de sa robe d'hôtesse en taffetas, et en extraire une enveloppe blanche.

— C'est votre nouvelle identité, dit frère Jack. Ouvrez le pli.

Je trouvai à l'intérieur un nom écrit sur un bout de papier.

— C'est votre nouveau nom, dit frère Jack. Commencez à vous y accoutumer dès cet instant. Assimilez-le de façon à y répondre même si l'on vous appelle au milieu de la nuit. Vous serez très bientôt connu de tout le pays sous ce nom. Vous ne devez répondre à aucun autre, compris ?

— J'essayerai, dis-je.

— N'oubliez pas son cantonnement, dit le grand.

— Non, dit frère Jack avec un froncement de sourcil. Emma, des fonds, s'il vous plaît.

— Combien, Jack ? dit-elle.

Il se tourna vers moi.

— Vous devez beaucoup à votre logeuse ?

— Plutôt, dis-je.

— Disons trois cents, Emma, dit-il.

— Ne vous en faites pas, dit-il en me voyant surpris devant une telle somme. Ceci paiera vos dettes et vous permettra d'acheter des vêtements. Appelez-moi demain matin : je vous aurai choisi une chambre, d'ici là. Pour commencer, vous toucherez un salaire de

soixante dollars par semaine.

Soixante par semaine ! Il n'y avait rien à ajouter. La femme avait déjà atteint le bureau, de l'autre côté de la pièce, et revenait avec l'argent, qu'elle me mit dans la main.

— Vous feriez aussi bien de le ranger soigneusement, dit-elle avec effusion.

— Eh bien, frères, c'est tout, je pense, dit-il. Emma, vous nous offrez à boire ?

— Bien sûr, bien sûr, dit-elle en se dirigeant vers un meuble dont elle sortit une carafe et un service de verres ; elle versa dans chacun d'eux la valeur de trois doigts de liquide incolore.

— À votre santé, frères, dit-elle.

Frère Jack prit son verre, le porta à son nez et prit une inspiration profonde.

— À la Fraternité de l'Homme... à l'Histoire et au Changement, dit-il en trinquant avec moi.

— À l'Histoire, répétâmes-nous en chœur.

Le breuvage brûlait, et je dus baisser la tête pour dissimuler les larmes qui jaillissaient de mes yeux.

— Aaaaah ! dit quelqu'un sur un ton de satisfaction profonde.

— Venez, dit Emma, allons retrouver les autres.

— Un peu de bon temps, à présent, dit frère Jack. Et n'oubliez pas votre nouvelle identité.

J'avais besoin de réfléchir, mais ils ne m'en laissèrent pas le temps. Je fus entraîné dans la grande salle et présenté sous mon nouveau nom. Tout le monde souriait et, semblait-il, brûlait de me rencontrer ; on aurait dit que toute l'assistance était au courant du rôle que je devais jouer. Tous les présents me serrèrent la main avec effusion.

— Quelle est votre opinion sur l'état actuel des droits de la femme, frère ? me demanda une femme laide vêtue d'une grande robe de velours noir.

Je n'eus même pas le temps d'ouvrir la bouche, que frère Jack me poussait vers un groupe d'hommes, dont l'un avait l'air d'en savoir long sur l'expulsion. Non loin de nous, des personnes groupées autour du piano étaient en train de chanter des airs folkloriques avec plus de volume que de mélodie. Nous évoluions de groupe en groupe, frère Jack plein d'autorité, les autres toujours respectueux. Il est sûrement puissant, me dis-je, et il n'a rien d'un cinglé. Mais au diable cette histoire de Booker T. Washington. Je ferais le travail, mais sans accepter d'être personne d'autre que moi-même – qui que je sois. Je modèlerai ma vie sur celle du fondateur. S'ils estiment que je me conduis comme Booker T. Washington, nous les laisserons à leurs illusions. Mon opinion sur moi-même, je la garderai pour moi. Oui, et je devrais dissimuler le fait que j'étais réellement pris de peur au

moment de faire mon discours. Tout à coup, je sentis le rire bouillonner en moi. J'allais devoir me mettre à la page pour ce truc de science de l'histoire.

Nous étions tout près du piano, à présent ; un jeune homme ardent me posait des questions sur divers chefs de la communauté de Harlem. Je ne les connaissais que de nom, mais affectai de les connaître tous.

— Bien, dit-il, bien, nous devons œuvrer avec toutes ces forces au cours de la période qui vient.

— Oui, vous avez tout à fait raison, dis-je en faisant tourner et tinter mon verre. Un petit homme trapu me vit et, de la main, fit signe aux chanteurs de s'arrêter.

— Dites-moi, frère, interpella-t-il. Arrêtez la musique, les gars, arrêtez !

— Oui, heu... frère, dis-je.

— Vous êtes exactement celui dont nous avons besoin. On vous a cherché.

— Ah, dis-je.

— Que diriez-vous d'un spiritual, frère ? Ou une de ces authentiques bonnes vieilles chansons de travailleurs noirs ? Par exemple : « J'suis allé en Atlanta. J'y avais jamais été avant », chantait-il, les bras décollés du corps comme les ailes d'un pingouin, un verre dans une main, un cigare dans l'autre. « L'homme blanc, il dort dans un lit de plumes, le nègre, il dort sur le plancher »... Ha ! Ha ! Qu'en dites-vous, frère ?

— Le frère ne chante pas ! hurla frère Jack d'une voix de fausset.

— Allons donc, tous les gens de couleur chantent, sans exception.

— Voici un exemple offensant de chauvinisme racial inconscient ! dit Jack.

— Quelle bêtise, mais j'aime leur manière de chanter, dit l'homme trapu sans céder un pouce de terrain.

— Le frère ne chante pas ! cria frère Jack. Son visage devint cramoisi.

L'homme trapu le considéra d'un air buté.

— Pourquoi ne le laissez-vous pas dire si oui ou non il sait chanter ?... Allez, frère, échauffez-vous ! Descends, Moïse, beugla-t-il dans un baryton rocailleux ; il posa son cigare et se mit à claquer des doigts. Là-bas dans la terre d'Égypte. Dis à ce vieux Pharaon de laisser chanter mes gens de couleur ! Je suis pour le droit au chant du frère de couleur ! cria-t-il d'une voix belliqueuse.

Frère Jack parut sur le point d'étouffer ; il leva la main et fit un geste. Je vis deux hommes bondir du bout de la salle et entraîner le petit homme sans ménagement. Frère Jack leur emboîta le pas quand ils franchirent la porte, laissant derrière eux un énorme silence.

Je restai figé sur place un instant, les yeux rivés à la porte ; puis je

me retournai ; le verre était brûlant dans ma main ; j'avais l'impression que mon visage allait éclater. Pourquoi me dévisageaient-ils tous comme si j'étais responsable ? Pourquoi diable me dévisageaient-ils ? Tout à coup, je me mis à hurler :

— Mais qu'est-ce que vous avez ? Vous n'avez jamais vu un type saoul ?

Lorsque d'un point éloigné du palier la voix de l'homme trapu nous parvint chavirée d'ivresse, « La nounouou de Saint Louis – avec ses baaagues de diamant... », elle fut aussitôt coupée par une porte fermée avec fracas, et laissa une salle pleine de visages stupéfaits. L'instant d'après, j'eus une crise de rire hystérique.

— Il m'a frappé au visage, dis-je entre deux souffles. Il m'a frappé au visage avec un mètre de tripes ! Je me pliai en deux, je hurlai, j'avais la sensation que la salle tout entière sautait de tous côtés à chaque déchaînement de rire. Il m'a jeté une tripe de cochon », criai-je, mais personne n'avait l'air de comprendre. J'avais les yeux pleins de larmes, j'y voyais à peine. « Il est grand comme un pin de Géorgie, dis-je dans un rire en me tournant vers le groupe le plus proche de moi. Il est complètement saoul... saoul de musique !

— Oui. Et comment, dit un homme nerveusement. Ha, ha...

— Il a du vent dans les voiles, pouffai-je en reprenant ma respiration, et je m'aperçus alors que le silence tendu des autres se transformait en une cascade de rire qui résonna dans toute la salle, devint vite un véritable rugissement, un rire de toutes dimensions, intensités, intonations. Tout le monde était gagné. La salle bouillonnait bel et bien.

— Et vous avez vu la tête de frère Jack, cria un homme en secouant la tête.

— C'était quelque chose !

— Descends, Moïse !

— Je vous dis que c'était quelque chose !

À l'autre bout de la pièce, on donnait à un homme de grandes tapes dans le dos pour l'empêcher d'étouffer. Des mouchoirs apparurent, on se moucha, on s'essuya les yeux abondamment. Un verre se brisa sur le plancher, une chaise fut renversée. Je luttai contre ce rire douloureux et tandis que je me calmais, je les vis me regarder avec une espèce de gratitude gênée. Le calme renaissait et en outre ils paraissaient résolus à feindre de n'avoir rien remarqué d'insolite. Ils souriaient. Plusieurs d'entre eux semblaient sur le point de venir me gratifier d'une tape dans le dos, d'une poignée de main. Apparemment, je leur avais dit une chose qu'ils étaient très désireux d'entendre, je leur avais rendu sans le savoir un important service. C'était inscrit sur leurs visages, à ne s'y pas tromper. J'avais mal au ventre ; j'avais envie de les quitter pour échapper à leurs regards. Une

femme petite et menue s'approcha alors de moi et m'étreignit la main.

— Je suis navrée de ce qui est arrivé, dit-elle de sa voix lente de Yankee. Réellement et sincèrement navrée. Voyez-vous, certains de nos frères ne sont pas tellement évolués. Bien que leurs intentions soient excellentes. Permettez-moi, je vous en prie, de vous présenter mes excuses pour lui...

— Oh, il avait bu, c'est tout, dis-je en scrutant son fin visage de la Nouvelle-Angleterre.

— Oui, je sais, et de façon révélatrice. Il ne me viendrait jamais à l'idée de prier nos frères de couleur de chanter, bien que j'adore les entendre. Car je sais que ce serait faire preuve d'un esprit très rétrograde. Vous êtes ici pour lutter à nos côtés, et non pour nous divertir. Je pense que vous me comprenez, n'est-ce pas, frère ?

Je lui souris et gardai le silence.

— Bien sûr, vous me comprenez. Je dois partir, à présent. Au revoir, dit-elle en me tendant sa petite main gantée de blanc. Elle s'en alla.

J'étais intrigué. Qu'avait-elle voulu dire, au juste ? Comprenait-elle donc que nous étions blessés d'apparaître en bloc aux yeux des Blancs comme des amuseurs et des chanteurs-nés ? Mais à présent, après l'instant de rire général, quelque chose me troublait. Ne devrait-il pas y avoir une façon de solliciter notre chant ? Le petit homme ne devrait-il pas avoir le droit de faire une faute sans se voir aussitôt reprocher le caractère coupable, intentionnel ou non, de ses mobiles ? Après tout, il était bien en train de chanter, ou d'essayer. Et si je lui demandais, à lui, de chanter ? Je suivis des yeux la petite femme, vêtue de noir comme un missionnaire, qui zigzaguait à travers la foule. Que diable venait-elle faire ici ? Quel rôle jouait-elle ? Enfin, quoi qu'elle ait voulu dire, elle est gentille et elle me plaît.

À ce moment précis, Emma s'approcha de moi et m'invita à danser ; aux accents du piano, je la guidai à travers la salle, tout en pensant à la prédiction de l'ancien combattant ; je la serrai contre moi pour l'amener à croire que je dansais avec des femmes comme elle tous les soirs. Car maintenant que je m'étais engagé, je sentais que je ne pourrais jamais me laisser aller à me montrer surpris ou bouleversé – même confronté à des situations à mille lieues de mon expérience. Autrement, je risquerais de me voir considéré comme peu sûr, ou indigne. Je sentais qu'ils s'attendaient, en quelque sorte, à me voir même accomplir des tâches auxquelles rien dans ma vie ne m'avait préparé, sauf peut-être mon imagination. Mais après tout, il n'y avait rien de nouveau, les Blancs semblaient toujours s'attendre à ce que vous sachiez les choses qu'ils s'étaient efforcés, par tous les moyens imaginables, de vous empêcher de connaître. Il n'y avait qu'une chose à faire : être prêt, comme mon grand-père lorsqu'on

avait exigé de lui qu'il citât en entier la Constitution des États-Unis, comme critère de son aptitude à voter. Il les avait tous eus en triomphant de l'épreuve, ce qui ne les avait quand même pas empêchés de lui refuser le droit de vote... De toute manière, ces gens-là étaient différents.

Il était presque cinq heures du matin, au bout d'un grand nombre de danses et de verres de Bourbon, quand j'arrivai chez Mary. J'éprouvai une espèce de surprise à constater que la pièce était toujours la même – sauf que Mary avait changé les draps.

Brave vieille Mary. Je me sentis triste et dégrisé. Et en me déshabillant, je vis mes vêtements élimés, et je me rendis compte que j'allais devoir m'en défaire. Il était temps, sans aucun doute. Tout y passerait, jusqu'à mon chapeau : sa couleur verte avait passé au soleil, il était pisseux, comme une feuille frappée par les neiges de l'hiver. J'en aurais besoin d'un neuf, pour aller avec mon nouveau nom. Un noir à larges bords ; peut-être un melon... Je ris. Bon, je pouvais attendre à demain pour préparer mes bagages – je n'avais presque rien, ce qui valait peut-être mieux. Je voyagerais les mains vides, loin et vite. Ces gens-là étaient expéditifs, fort bien. Quel abîme de différence entre Mary et ceux pour qui je la quittais. Et pourquoi fallait-il qu'il en soit ainsi, pourquoi ce travail, susceptible, justement, de m'ouvrir la voie vers l'accomplissement de ce qu'elle attendait de moi, exigeait-il que je la quitte ? Quelle sorte de chambre frère Jack allait-il choisir pour moi, et pourquoi ne me laissait-on pas libre du choix ? Je trouvais bizarre qu'afin de devenir un chef de Harlem je dusse habiter ailleurs. Mais tout avait l'air bizarre ; il me faudrait m'en rapporter à leur jugement. Ils paraissaient orfèvres en ces matières.

Mais jusqu'où pouvait aller ma confiance, et en quoi étaient-ils différents des membres du Conseil d'Administration ? Quoi qu'il en fût, je m'étais engagé ; j'apprendrais en travaillant avec eux, me dis-je, en me rappelant l'argent. Les billets étaient neufs et craquants et j'essayai d'imaginer la surprise de Mary lorsque je lui paierais tout mon arriéré de loyer et de pension. Elle croirait que je la faisais marcher. Mais l'argent ne parviendrait jamais à payer de retour sa générosité. Elle ne comprendrait jamais la raison de mon départ, si vite après avoir trouvé du travail. Et si je réussissais tant soit peu, cela semblerait le comble de l'ingratitude. Comment la regarder en face ? Elle n'avait rien demandé en récompense. Ou presque rien ; elle voulait seulement que je fasse quelque chose de ma vie, que je devienne un « guide de la race », selon son expression. Je frissonnai dans le froid. Lui annoncer que je déménageais allait être une rude affaire. C'était désagréable d'y songer, mais on ne pouvait se permettre d'être sentimental. Comme avait dit frère Jack, l'Histoire a sur nous tous de sévères exigences. Mais si l'on veut que les hommes

deviennent les maîtres et non les victimes de leur temps, ces exigences doivent à tout prix être satisfaites. Est-ce que je croyais cela ? J'avais peut-être déjà commencé à payer. En outre, tu ferais aussi bien de reconnaître tout de suite, me dis-je, qu'il y a beaucoup de choses qui ne te plaisent pas chez des gens comme Mary. D'abord, il est rare qu'ils sachent où finit leur personnalité et où commence la tienne ; ils pensent généralement en termes de « nous », alors que j'ai toujours été enclin à penser en termes de « moi » – ce qui n'a pas manqué de causer des frictions, même au sein de ma propre famille. Frère Jack et les autres parlaient bien en termes de « nous », mais c'était un « nous » différent, plus vaste.

Bon, j'avais un nouveau nom, et de nouveaux problèmes. Ce que j'avais de mieux à faire, c'est de laisser les anciens derrière moi. Il vaudrait peut-être mieux ne pas voir Mary du tout, mettre simplement l'argent dans une enveloppe que je déposerais sur la table de la cuisine, où elle ne pourrait manquer de la trouver. Ce serait mieux ainsi, me dis-je dans un demi-sommeil ; de cette façon, je pourrais éviter de rester planté devant elle, empêtré dans des émotions et des paroles qu'il était bien préférable de ne pas chercher à démêler ou à clarifier... Une chose m'avait frappé chez les gens du Chthonian : ils paraissaient capables d'exprimer avec exactitude leurs impressions et leurs intentions en termes clairs et précis. Cela aussi, il me faudrait l'apprendre... Je m'étendis sous les couvertures, en faisant grincer les ressorts sous mon poids. La chambre était froide. J'écoutai les bruits nocturnes de la maison. La pendule lançait un tic-tac inutilement pressant, comme si elle s'efforçait de rattraper le temps. Dans la rue, une sirène hurla.

CHAPITRE XV

Par la suite, je me trouvai éveillé sans l'être, assis sur mon lit droit comme un piquet ; je m'efforçais de percer la fade grisaille tout en cherchant la provenance du bruit impétueux qui me vrillait les nerfs. Je repoussai la couverture et me collai les mains aux oreilles. Quelqu'un tapait comme un sourd sur la conduite du chauffage central, et j'eus l'impression de rester des minutes entières, les yeux écarquillés, impuissant. Le sang battait à mes oreilles. Une violente démangeaison m'attaqua le côté, je déchirai mon pyjama dans ma hâte de l'ouvrir pour me gratter et tout à coup, la douleur parut bondir de mes oreilles à mon côté et je vis apparaître des marques grisâtres aux endroits où la peau se desquamait sous l'effet de mes ongles acharnés. Et je vis ensuite de minces filets de sang jaillir dans le sillon des égratignures : la douleur vint, l'heure et le lieu se raccordèrent et je pensai : la chambre a perdu sa chaleur le dernier jour que je passe chez Mary, et j'eus soudain le cœur serré.

La pendule, dont le tic-tac était perdu dans le vacarme général, marquait sept heures trente et je sautai à bas de mon lit. J'allais devoir me hâter. J'avais des courses à faire avant d'appeler frère Jack pour recevoir ses instructions, et il me fallait auparavant apporter l'argent à Mary. N'y avait-il rien à faire pour arrêter ? J'étendis la main vers mes souliers et j'eus un sursaut de peur en entendant résonner les coup à un pouce au-dessus de ma tête – telle fut, du moins, mon impression. Mais pourquoi n'arrêtent-ils pas, me dis-je. Et pourquoi est-ce que je me sens si à plat ? Le Bourbon ? Mes nerfs qui craquent ?

D'un bond, je me trouvai soudain à l'autre bout de la chambre, à bourrer de coups la tuyauterie, comme un forcené, avec le talon de ma chaussure.

— Arrêtez, espèce d'imbécile !

Ma tête se fendait. Hors de moi, j'assénai au tuyau des coups qui lui arrachaient des copeaux argentés et mettaient à nu le fer noirci et rouillé. L'homme se servait d'un morceau de métal, à présent, et le vacarme de ses coups vous sciait la tête.

Si seulement je savais qui c'était, me dis-je en cherchant des yeux

quelque chose de lourd pour frapper en retour. Si seulement je savais !

C'est alors que je vis près de la porte un objet dont je n'avais jamais encore remarqué la présence : lippe rouge, bouche largement fendue, peau d'ébène, la statue d'un Noir me dévisageait d'un air ahuri, avec ses yeux en boule de loto levés du sol vers moi ; sa face n'était qu'un énorme ricanement, et il tendait devant sa poitrine une vaste main noire ouverte. C'était une tirelire, un spécimen du bric-à-brac américain de l'époque coloniale, ce genre de tirelire qui, si vous déposez une pièce dans la main et si vous pressez sur un levier dans le dos, lèvera le bras et d'un coup sec enverra la pièce dans la bouche grimaçante. Je m'immobilisai une seconde, je sentis la haine s'accumuler en moi, puis je me ruai sur l'objet, et l'empoignai, exaspéré, soudain, autant que par les coups, par la tolérance, ou l'absence de discernement, ou le je ne sais quoi, qui permettait à Mary de conserver chez elle une telle caricature.

Dans ma main, son rire avait l'air de la grimace d'un homme qu'on étrangle. Il étouffait, bourré de pièces jusqu'à la gorge.

Comment cette statuette a-t-elle bien pu atterrir ici, bon Dieu, me demandai-je ; au même moment, je m'élançai vers le tuyau, auquel j'assénai un coup avec la tête de clown en fer.

— Ta gueule ! hurlai-je, ce qui parut n'avoir d'autre effet que d'exaspérer le cogneur caché. Le vacarme était assourdissant. D'un bout à l'autre de l'enfilade des chambres, les locataires se mettaient de la partie. Je ripostais à coups de bille de clown en fer, et je voyais les copeaux d'argent voler en éclats et me heurter le visage comme du sable dans la tourmente. Les coups faisaient presque bourdonner le tuyau. Des fenêtres se relevaient. Des voix lançaient des obscénités par la colonne d'aération.

Mais qui a commencé tout ça, me demandai-je, qui est responsable ?

— Et si vous vous conduisiez comme des gens responsables vivant au XX^e siècle ? hurlai-je en allongeant un coup au tuyau. Débarrassez-vous de vos manières de péquenots ! Ayez un comportement d'hommes civilisés !

Puis il y eut un fracas et je sentis la tête de fer se briser en mille morceaux dans ma main. Des pièces se mirent à voler dans toute la chambre comme des grillons, roulant, tintant et cliquetant sur le plancher. Je m'arrêtai net.

— Mais écoutez-les ! Écoutez-les voir ! criait Mary dans le vestibule. Un tapage à réveiller les morts ! Ils savent bien que, quand la chaleur elle monte pas, c'est qu'le cloporte est soûl, ou qu'il a quitté l'boulot pour aller à la recherche de sa régul', ou quéqu'chose de ce genre. Pourquoi qu'les gens, ils agissent comme ça, sans réfléchir ?

Elle se trouvait devant ma porte, à présent ; chaque fois qu'un coup

atterrissait sur le tuyau, elle frappait en criant : « Fils ! Y a bien une partie des coups qui vient de là-dedans ? »

Je tournai et virai en tous sens, en proie à l'indécision, les yeux sur les morceaux de tête brisée, et les petites pièces de toute sorte éparpillées dans toute la chambre.

— Tu m'entends, mon garçon ? appela-t-elle.

— Qu'y a-t-il ? répondis-je en me mettant à quatre pattes sur le plancher dans l'intention désespérée de ramasser les éclats, et je me dis : si elle ouvre la porte, je suis perdu...

— Écoute, je te demande si par hasard une partie du raffut vient de chez toi ?

— Oui, c'est vrai, Mary, répondis-je, mais tout va bien... Je suis déjà réveillé.

Je vis le bouton tourner et me figeai ; je l'entendis :

— J'avais comme l'impression qu'il en venait énormément de ta chambre... T'es déjà habillé ?

— Non, criai-je. Je suis en train. Dans une minute, je serai prêt.

— Viens donc à la cuisine, dit-elle. Il y fait bon. Et il y a de l'eau chaude sur le poêle pour te laver la figure... et du café. Seigneur, écoutez-moi ce boucan !

Je restai planté là comme un bloc de glace, jusqu'à ce qu'elle s'éloignât de ma porte. J'allai devoir me hâter. Je m'agenouillai et ramassai un morceau de la tirelire, un fragment de la poitrine vêtue d'une chemise rouge, et je lus la légende : *Nourrissez-moi*, dans une courbe de lettres de fer peintes en blanc, comme le nom de l'équipe sur le maillot d'un athlète. La statue s'était désagrégée comme une grenade, dispersant des débris de fer coloré déchiqueté au milieu des piécettes. Je regardai mes mains : un petit filet de sang les maculait. Je l'essuyai en me disant : il va falloir que tu caches tout ce gâchis ! Tu ne peux pas lui faire encaisser ça et la nouvelle de ton départ en même temps. Je pris un journal sur la chaise, le pliai bien raide et fis un paquet des pièces et du métal brisé. Où vas-tu bien pouvoir cacher ça, me demandai-je en considérant avec un profond dégoût les scories de fer, le rouge terne d'un fragment de lèvres ricanantes. Mais, n'empêche, me dis-je avec angoisse, à quoi pensait Mary, de garder un truc comme ça chez elle ? Je vous demande un peu. Je regardai sous le lit. Pas trace de poussière, pas la moindre cachette. C'était une trop bonne ménagère. Au fait, et les pièces ? Flûte ! Ce machin-là, c'est peut-être le locataire précédent qui l'avait laissé. Aucune importance, de toute façon : il fallait le cacher. Il y avait bien le placard, mais elle l'y trouverait à coup sûr. Quelques jours après mon départ, elle procéderait à un nettoyage complet, et ça ne lui échapperait pas. Les coups dépassaient à présent la simple protestation contre l'absence de chauffage, ils avaient pris un rythme de rumba syncopé :

Toc !
Toc-toc
Toc-toc !
Toc !
Toc-toc
Toc-toc !

qui ébranlait tout, y compris le plancher.

— Encore quelques petites minutes, saligauds, dis-je à voix haute, et je serai parti ! Aucun respect pour l'individu. Et si vous pensiez un peu à ceux qui pourraient avoir envie de dormir ? Et si quelqu'un se trouvait à deux doigts de la dépression nerveuse ?...

Mais il y avait toujours ce paquet. Je ne voyais pas d'autre solution que de le balancer dans un caniveau en ville. Je le ficelai bien serré et le fourrai dans la poche de mon pardessus. Je n'aurais qu'à donner à Mary suffisamment d'argent pour couvrir le montant des pièces. Je lui donnerais tout ce qu'il me serait possible d'économiser, la moitié de ce que j'avais, si c'était nécessaire. Voilà qui devrait compenser en partie. Elle devrait apprécier ça. Un sentiment de terreur m'envahit à la pensée que je ne pouvais pas ne pas avoir avec elle une entrevue face à face. Il n'y avait pas d'échappatoire. Pourquoi ne peux-tu pas lui annoncer simplement que tu la quittes, la payer, et partir ? Elle était propriétaire, j'étais locataire. Non, c'était plus compliqué que ça, et je n'étais pas assez dur, assez « scientifique », même pour lui annoncer mon départ. Tu lui diras que tu as un emploi, n'importe quoi, mais c'est le moment ou jamais.

Quand j'entrai, elle était assise à la table en train de boire son café, la bouilloire sifflait sans arrêt sur le fourneau en émettant des jets de vapeur.

— Eh ben, t'en mets, un temps, ce matin, dit-elle. Prends un peu d'eau dans la bouilloire et va te laver la figure. Quoique, sommeilleux comme tu as l'air, c'est plutôt de l'eau froide qu'il te faudrait.

— J'y vais, dis-je platement. Je sentis mon visage s'humecter et se refroidir sous l'effet de la vapeur. La pendule au-dessus du fourneau était en retard sur la mienne.

Dans la salle de bains, je fermai le lavabo, y versai de l'eau bouillante, que je tempérâi avec l'eau du robinet. L'eau avait la tiédeur des larmes et je la gardai un bon moment sur le visage ; puis je m'essuyai et retournai à la cuisine.

— Recommence, dit-elle quand je revins. Comment tu le sens ?

— Couci-couça, dis-je.

Elle avait les deux coudes sur la table émaillée, elle tenait sa tasse à pleines mains, un petit doigt, usé par le travail, délicatement replié. J'allai à l'évier, tournai le robinet ; je sentais le flot d'eau froide sur ma main, et je poursuivais mes réflexions sur ce que je devais faire...

— Hé, ça suffit, mon garçon, dit Mary. Elle me fit tressaillir. Réveille-toi !

— Je crois que je suis un peu dans la lune, dis-je. Mon esprit divaguait.

— Eh bien, rappelle-le, et viens te servir du café. Dès que j'aurai avalé le mien, je verrai ce que je peux te concocter, comme petit déjeuner. Je suppose qu'après la nuit dernière, tu te sens d'attaque pour un petit déjeuner. Tu n'es pas rentré dîner.

— Excusez-moi, dis-je. Le café me suffira.

— Mon garçon, tu ferais aussi bien de te remettre à manger, m'avertit-elle en me versant une tasse de café pleine à ras bord.

Je pris la tasse, et bus à petits coups le café noir. Il était amer. Ses yeux allèrent de moi au sucrier et revinrent à moi, mais elle ne souffla mot ; puis elle fit tourner sa tasse dont elle examina le fond.

— J'suppose que j'avais être obligée d'acheter de meilleurs filtres, dit-elle d'un air absent. Ceux que j'ai là, ils font que d'laisser passer le marc en même temps que l'café, le bon avec le mauvais. J'en sais rien, pourtant, même avec les meilleurs filtres, vous risquez de trouver un grain ou deux au fond de vot' tasse.

Je soufflai sur le liquide fumant, en évitant les yeux de Mary. Les coups atteignaient de nouveau un diapason insupportable. J'allais devoir partir. En regardant la surface métallique du café chaud, je remarquai un remous d'aspect huileux, opalescent.

— Écoutez, Mary, dis-je, fonçant tout à coup. Je veux vous parler de quelque chose.

— Écoute voir un peu, mon garçon, dit-elle avec brusquerie, je ne veux pas que tu te tracasses au sujet de ton loyer ce matin. Moi, je ne m'en fais pas : je sais bien que, quand tu auras de quoi, tu me paieras. En attendant, oublie ça. Personne ne va mourir de faim, dans cette maison. Y a quelque espoir pour toi pour un boulot ?

— Non, enfin, je veux dire, pas exactement, bégayai-je. Je saisis l'occasion. Mais j'ai rendez-vous ce matin pour discuter au sujet d'un emploi...

Son visage s'éclaira.

— Oh, c'est formidable. Tu vas en trouver, du travail. Je le sais.

— Mais à propos de ma dette... repris-je.

— Ne te fais pas de souci pour ça. Que dirais-tu de galettes ? demanda-t-elle en allant sonder le placard. Ça te tiendra un peu l'estomac, par ce temps froid.

— Je n'aurai pas le temps, dis-je. Mais j'ai quelque chose pour vous...

— Qu'est-ce que c'est ? dit-elle. Elle avait la tête enfouie dans le meuble et sa voix me parvint assourdie.

— Voici, dis-je avec précipitation, en cherchant l'argent dans ma

poche.

— Quoi ? Voyons, s'il me reste de la mélasse...

— Mais regardez, dis-je avec impatience en sortant un billet de cent dollars.

— 'Doit être sur une étagère du d'sus, dit-elle, le dos toujours tourné.

Je soupirai en la voyant prendre un escabeau à côté du meuble, le traîner et monter dessus ; prenant appui sur les portes, elle risqua un oeil sur une étagère supérieure. Je n'arriverais jamais à lui dire...

— Mais je suis en train d'essayer de vous donner quelque chose, dis-je.

— Mais vas-tu cesser de me casser les pieds, mon garçon ? T'essayes de me donner quoi ? dit-elle, regardant par-dessus son épaule.

Je tins le billet en l'air. « Ça », dis-je.

Elle allongea le cou et tourna la tête.

— Qu'est-ce que tu tiens là, mon garçon ?

— C'est de l'argent.

— De l'argent ? Seigneur Dieu, mon garçon ! Elle faillit perdre l'équilibre en faisant un tour complet sur elle-même. D'où as-tu bien pu sortir tant d'argent ? T'as donc joué à la loterie ?

— C'est ça même. Mon numéro est sorti, dis-je avec un élan de reconnaissance – et je pensai aussitôt : que lui diras-tu si elle te demande quel numéro c'était ? Je n'avais pas la moindre idée là-dessus. Je n'avais jamais joué.

— Mais comment ça se fait que tu m'as rien dit ? J'aurais au moins parié une pièce de cinq cents dessus.

— Je n'imaginais pas que ça allait marcher, dis-je.

— Ça alors, par exemple. Et je parie que c'était ton premier essai, en plus.

— Oui.

— Écoute voir, j'savais bien que t'étais un chanceux. Et moi qui joue depuis des années ; et v'là que toi, du premier coup, tu te farcis une somme pareille. Ça, on peut dire que j'suis contente pour toi, fils. Vraiment contente. Mais je ne veux pas ton argent. Attends d'avoir trouvé du travail.

— Mais je ne vous donne pas tout, dis-je aussitôt. C'est seulement un acompte.

— C'est là un billet de cent dollars. Je le prends, et quand j'essaye de faire la monnaie, les Blancs ils voudront savoir l'histoire de toute ma vie, grogna-t-elle. Ils vont demander où je suis née, où je travaille, où j'ai passé les six derniers mois, et une fois que j'leur aurai tout dit, y continueront à croire que j'l'ai volé. T'as rien de plus petit ?

— C'est le plus petit. Prenez-le, la pria-je. Il m'en restera

suffisamment.

Elle me regarda en coin.

— T'es sûr ?

— C'est la vérité, dis-je.

— Eh bien, ma parole. Attends, je descends de ce perchoir avant de tomber et d'me casser le cou ! Fils, dit-elle en descendant de l'échelle, j'te suis vraiment reconnaissante. Mais j'avais te dire : j'avais juste en garder une partie pour moi, et le reste, j'le mettrai de côté pour toi. Si t'es dans la dèche, tu viens simplement voir Mary.

— Je crois que je suis tiré d'affaire, maintenant, dis-je en la regardant plier le billet avec soin et le ranger dans le sac de cuir qui était toujours pendu au dos de sa chaise.

— J'suis vraiment contente, pa'ce que maintenant, je peux régler cette note pour laquelle ils ont pas cessé de me tarabuster. Ça va me faire un bien fou d'entrer là-dedans, de leur flanquer l'argent sous le nez et de dire à ces gens de plus me casser les pieds. Fils, je crois bien que ta chance a tourné. Ce numéro, tu l'as rêvé ?

Je lui lançai un rapide coup d'œil ; elle brûlait de savoir.

— Oui, dis-je, mais c'était un rêve confus.

— Quel était le chiffre ? Jésus ! Qu'est-ce que c'est, cria-t-elle en se levant et en montrant du doigt le linoléum près de la tuyauterie.

Je vis une petite troupe de cafards venue du plafond descendre à toute allure le long du tuyau à la queue leu leu, et dégringoler à terre sous l'effet des vibrations du tuyau.

— Attrape le balai ! hurla Mary. Là, dans le placard !

Je contournai la chaise, me saisis du balai et la rejoignis ; utilisant à la fois le balai et mes pieds, je me mis à écrabouiller les cafards en pleine débandade, et tendis que je pesais sur eux de tout mon poids, j'entendais des claquements secs.

— Les sales bêtes puantes, cria Mary. Attrape celui-là sous la table ! Le v'là qui se sauve, le laisse pas échapper ! La saloperie !

Je brandis le balai, frappai à toute volée, puis balayai en tas les insectes écrasés. Mary, la respiration agitée, alla chercher la pelle à main et me la tendit.

— Y a des gens qui vivent dans la crasse, dit-elle d'un air de dégoût. Quelques coups par-ci par-là, et v'là que tout ça grouille de partout. Tout c'que vous avez à faire, c'est d' donner quelques secousses, c'est tout.

Je regardai les taches humides sur le lino, puis, tout tremblant, remis la pelle et le balai à leur place et me dirigeai vers la porte.

— Tu vas pas prendre un petit déjeuner ? dit-elle. Sitôt que j'ai fini d'essuyer ce gâchis, je vais m'y mettre.

— Je n'ai pas le temps, dis-je, la main sur le bouton. Mon rendez-vous est de bonne heure et j'ai deux ou trois petites choses à faire

avant.

— Alors, tu f'rais aussi bien de t'arrêter quelque part et de te payer quelque chose de chaud dès que tu pourras. C'est pas bon, de vadrouiller par ce temps froid sans rien dans le ventre. Et ne crois pas qu'tu vas te mettre à manger en ville, simplement pa'ce que t'as un peu d'argent !

— Non. J'y ferai attention, dis-je à son dos tandis qu'elle se lavait les mains.

— Bon, eh bien, bonne chance, fils, lança-t-elle. Tu m'as vraiment fait une surprise agréable ce matin – et si je mens en disant ça, je veux bien crever la bouche ouverte !

Elle eut un rire gai ; je pris le vestibule, descendis dans ma chambre et fermai la porte. Gêné aux entournures par mon pardessus, je pris mon fameux porte-document dans le placard. Il était toujours aussi neuf que la nuit de la mêlée générale ; les débris de tirelire et les pièces que je fourrai dedans le déformèrent un peu ; je verrouillai la patte de fermeture. Ensuite, je fermai le placard et m'en allai.

Les coups ne me dérangeaient pas autant, à présent. Quand je traversai le vestibule, Mary chantait quelque chose de triste et de paisible ; elle chantait toujours tandis que j'ouvrais la porte et m'engageais dans le couloir extérieur. C'est alors que je me souvins, et là, sous la faible ampoule du couloir, je sortis de mon portefeuille le papier légèrement parfumé et le dépliai avec le plus grand soin. Un frémissement me parcourut ; le couloir était froid. Cela ne dura pas. J'approchai le papier de mes yeux et jetai un long regard attentif à mon nouveau nom de confrérie.

La neige de la nuit se transformait déjà en gadoue sous les roues des voitures, et il faisait plus doux. Je me mêlai à la foule des piétons le long du trottoir et je sentais le porte-document ballotter contre ma jambe à cause du poids du paquet ; je résolus de me débarrasser des pièces et des fragments de fer à la première boîte à ordures. Je n'avais besoin de rien de ce genre pour me rappeler mon dernier matin chez Mary.

Je me dirigeai vers une rangée de poubelles esquinées devant une rangée de vieilles maisons particulières ; je m'approchai, jetai le paquet d'un air détaché dans l'un des réceptacles et poursuivis mon chemin – au même instant, j'entendis une porte s'ouvrir derrière moi et une voix claironna ;

— Ah, non, ah, non, ne faites pas ça ! Revenez donc par ici et reprenez votre truc !

Je me retournai et je vis une petite femme debout sur son perron, la tête et les épaules couvertes d'un manteau vert, dont les manches pendaient flasques comme des bras atrophiés en surplus.

— C'est à vous que je parle, cria-t-elle. Revenez donc ici et

reprenez vos détritrus. Et ne vous avisez pas de recommencer à mettre vos ordures dans ma poubelle !

C'était une femme courtaude, jaune, avec un pince-nez pendant au bout d'une chaîne, les cheveux retenus par des épingles en petits macarons.

— Nous veillons à la propreté et à la respectabilité de notre résidence, et nous n'avons pas besoin de nègres péquenots, comme vous, qui viennent du Sud et abîment tout, cria-t-elle dans une explosion de haine.

Des gens s'arrêtaient pour regarder. Un concierge sortit d'un immeuble en contrebas, se planta au milieu du trottoir et s'envoya un coup de poing contre la paume de son autre main avec un claquement sec. Gêné et contrarié, je ne savais que faire. Cette femme était-elle cinglée ?

— C'est sérieux ! Oui, vous ! C'est à vous que je parle ! Enlevez-moi ça tout de suite ! Rosalie, lança-t-elle à quelqu'un dans la maison, appelle la police, Rosalie !

Tu ne peux pas t'offrir ça, me dis-je en retournant vers la poubelle.

— Quelle importance cela a-t-il, mademoiselle, lui criai-je. Quand les boueux passent, les ordures sont les ordures. C'est simplement que je n'ai pas voulu jeter ça dans la rue. J'ignorai qu'il existait des catégories de détritrus meilleurs que d'autres.

— Foin de votre impertinence, dit-elle. Je suis dégoûtée de vous voir faire un gâchis de tout par ici, vous, les nègres du Sud !

— Très bien, dis-je. Je vais le retirer.

Je plongeai la main dans la poubelle à moitié pleine, cherchant le paquet à tâtons, tandis que les effluves de déchets pourris me pénétraient dans les narines. Le contact des détritrus sur ma main me dégoûtait et le paquet, entraîné par son poids, était allé au fond. Je lançai un juron, remontai ma manche avec ma main propre et à force de fouiller, je finis par trouver l'objet. Ensuite, je m'essuyai le bras avec un mouchoir et me mis en route, non sans remarquer les gens qui s'arrêtaient pour me gratifier de leurs ricanements.

— C'est bien fait pour vous, lança la petite femme depuis son perron.

Je me retournai et fis mine de revenir sur mes pas.

— En voilà assez, espèce de déchet jaunâtre. À moins que vous ayez toujours l'intention d'appeler la police ? Ma voix avait pris un nouveau ton perçant. J'ai fait ce que vous vouliez, non ? Un mot de plus, et ce sera mon tour de faire ce que j'ai envie de faire.

Elle me regarda et ses yeux se dilatèrent.

— J'en suis persuadée, dit-elle en ouvrant la porte derrière elle. J'en suis persuadée.

— Non seulement je le ferais, mais j'en tirerais un plaisir énorme,

dis-je.

— Vous n'avez rien d'un honnête homme, je le vois bien, lança-t-elle en claquant la porte.

À la rangée suivante de poubelles, je m'essuyai le poignet et les mains avec un morceau de journal et j'enroulai le reste autour du paquet. La prochaine fois, je le jetterais dans la rue.

Deux rues plus loin, ma colère avait reflué, mais je me sentais étrangement seul. Même les gens autour de moi au carrefour paraissaient isolés ; chacun avait l'air perdu dans ses propres pensées. Et à l'instant même où les feux passèrent au rouge, je laissai tomber le paquet dans la neige piétinée et me hâtai de traverser, en me disant : ça y est, c'est fait.

Après la deuxième rue, quelqu'un appela derrière moi :

— Dis donc, mon gars ! Hé, là ! Vous, monsieur... Attendez une seconde ! et j'entendis le craquement des pas précipités dans la neige. L'instant d'après il me rattrapa, un homme trapu en vêtements usagés ; son souffle lançait des volutes blanches dans le froid, tandis qu'il me souriait, haletant.

— Vous avanciez si vite, je croyais que j'arriverais jamais à vous rattraper, dit-il. Vous avez pas perdu quelque chose un peu plus haut ?

Oh, merde, méfions-nous des gens qui nous veulent du bien, me dis-je, décidant de tout nier.

— Perdu quelque chose ? dis-je. Mais non.

— Z'êtes sûr ? dit-il en fronçant les sourcils.

— Oui, dis-je, et je vis son front se plisser sous l'effet de l'incertitude ; ses yeux se chargèrent soudain d'une peur panique cependant que l'homme scrutait mon visage.

— Mais j'veus ai vu, de mes yeux vu. Dis donc, mon gars, dit-il en jetant un coup d'œil rapide derrière lui dans la rue, c'est quoi que t'essayes de faire ?

— De faire ? Que voulez-vous dire ?

— À parler comme quoi vous avez rien perdu, j'veux dire. C'est-y une escroquerie à la confiance ou quoi ? Il se recula, regardant avec inquiétude les piétons qui descendaient la rue en suivant le même itinéraire que lui.

— Mais de quoi diable parlez-vous à présent ? dis-je. Je vous le répète, je n'ai rien perdu.

— Mon vieux, me dites pas ça à moi ! J'veus ai vu. Qu'est-ce que vous voulez dire, bon Dieu ? dit-il en sortant à la dérobée le paquet de sa poche. Ce truc-là, au toucher, on dirait de l'argent ou un revolver ou qui sait quoi, et je sais foutre bien que j'veus ai vu le laisser tomber.

— Oh, ça, dis-je. Ce n'est rien. Je pensais que vous...

— Alors, c'est-y que vous vous souvenez, maintenant ? J'ai

l'impression que j'vous rends un service et que vous vous foutez de moi. Z'êtes une sorte d'escroc à la confiance, un trafiquant de stupéfiants, ou quoi ? Vous essayez de me faire le coup du paquet bourré d'argent ?

— Le coup du paquet ? dis-je. Vous faites erreur.

— Une erreur, mes fesses ! Prenez ce sacré machin ! dit-il en me fourrant le paquet dans les mains comme si c'était une bombe avec une mèche allumée. J'ai une famille, mon vieux. J'essaye de vous rendre service et v'là que vous essayez de m'attirer des ennuis. Vous fuyez un détective, ou quelqu'un ?

— Une minute, dis-je. Vous laissez votre imagination s'emballer ; ceci n'est qu'un paquet de détritüs.

— N'essayez pas de m'avoir avec une foutaise aussi naïve, souffla-t-il. Je sais quelle sorte d'ordure c'est. Un tueur, v'là ce que tu es, jeune nègre de New York. Je le jure ! J'espère qu'y vont t'attraper et te foutre le cul en prison !

Il partit comme une flèche, comme si j'avais la peste. Je regardai le paquet. Il croit que c'est un revolver ou de la marchandise volée, me dis-je en le regardant s'éloigner. À quelques pas de là, je m'apprêtais à le jeter hardiment dans la rue : à cet instant, je me retournai et le vis gesticuler dans ma direction d'un air indigné, en compagnie d'un autre homme. Je m'éloignai à la hâte. Si on lui en laisse le temps, cet imbécile est capable d'appeler un agent. Je remis le paquet dans le porte-document. J'attendrais d'être dans le centre.

Dans le métro, les gens autour de moi lisaient leurs journaux du matin, leurs visages sans grâce penchés en avant. Je voyageais les yeux fermés et je faisais effort pour me vider l'esprit de toute pensée touchant Mary. Puis en me retournant, je vis un article sur la Violente Protestation à propos d'une Expulsion à Harlem, juste au moment où l'homme abaissait son journal et franchissait les portes coulissantes.

J'eus de la peine à patienter jusqu'à la Quarante-Deuxième rue, où je trouvai l'histoire publiée en première page d'une feuille à grand tirage. Je la lus avec avidité. J'y figurais seulement comme un « agitateur de foule » inconnu qui avait disparu dans la confusion, mais c'est bien de moi qu'il s'agissait, indubitablement. La chose avait duré deux heures, la foule refusant de vider les lieux. J'entrai dans le magasin d'habillement tout pénétré d'un nouveau sentiment d'importance.

Je choisis un costume plus coûteux que prévu, et pendant qu'on le retouchait, je fis choix d'un chapeau, de chemises, chaussures, linge de corps et chaussettes. Puis je me hâtai d'appeler frère Jack qui donna ses ordres avec la brusquerie d'un général. Je devais me rendre à tel numéro en haut du Quartier Est où je trouverais une chambre, où l'on avait déposé à mon intention quelques spécimens de la littérature de

la confrérie ; je devais en prendre connaissance, en vue de prononcer un discours lors d'une réunion à Harlem qui devait se tenir le soir même.

L'adresse était celle d'un immeuble banal dans un quartier où se mêlaient Espagnols et Irlandais. Lorsque je sonnai chez le concierge, des garçons se lançaient des boules de neige d'un trottoir à l'autre. Une petite femme au visage avenant m'ouvrit la porte en souriant.

— Bonjour, frère, dit-elle. L'appartement est tout prêt pour vous accueillir. On m'avait dit que vous arriveriez à cette heure-ci et je viens de descendre à la minute. Oh là, regardez-moi cette neige !

Je montai les trois étages à sa suite, en me demandant ce que je pourrais bien faire de tout un appartement.

— C'est ici, dit-elle en sortant de sa poche un trousseau de clés au bout d'une chaîne. Elle ouvrit une porte sur le devant du couloir. Je pénétrai dans une petite pièce confortablement meublée, où le soleil d'hiver donnait à plein.

— Voici la salle de séjour, dit-elle avec fierté ; et là-bas, votre chambre.

Elle était bien plus vaste qu'il ne fallait, avec une commode, deux placards, un rayonnage et un bureau sur lequel s'empilait la littérature dont Jack avait fait mention. Il y avait une salle de bains attenante à la chambre, et une petite cuisine.

— J'espère que ça vous plaît, frère, dit-elle en me laissant. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, sonnez, vous serez gentil.

L'appartement était propre et net ; il me plaisait, en particulier la salle de bains avec sa baignoire et sa douche. Avec toute la vitesse dont j'étais capable, je fis couler un bain et m'y trempai. Puis, avec la sensation d'être propre et tout ragaillardi, j'allai sécher sur les livres et les pamphlets de la confrérie. Mon porte-document – et la tirelire brisée – se trouvait sur la table. Je me débarrasserais du paquet plus tard ; pour l'heure, je devais songer à la réunion du soir.

CHAPITRE XVI

À sept heures et demie, frère Jack, en compagnie de deux ou trois autres, vint me chercher et nous filâmes sur Harlem en taxi. Comme la fois précédente, personne ne dit mot. Un homme dans le coin tirait bruyamment sur une pipe bourrée de tabac parfumé au rhum : il n'y avait pas d'autre bruit dans l'auto. La pipe rougeoyait par intermittence, disque rouge dans l'obscurité. Ma nervosité s'accrut au cours du trajet. Le taxi me donnait l'impression d'être anormalement chaud. Nous descendîmes dans une rue de traverse et nous prîmes une étroite ruelle obscure derrière un énorme bâtiment qui avait l'air d'un vaste dépôt. D'autres membres étaient déjà arrivés.

— Ah, nous y voilà, dit frère Jack.

Nous montrant le chemin, il franchit dans le noir une porte de derrière ouvrant sur un vestiaire éclairé par des ampoules nues qui pendaient à ras de tête – une petite pièce avec des bancs de bois et une rangée d'armoires métalliques dont les portes étaient zébrées d'un réseau de noms. Il y régnait une odeur de vestiaire de football, un mélange de vieille sueur, d'iode, de sang et d'alcool à 90°. Je sentis un jaillissement de souvenirs.

— Nous restons ici jusqu'à ce que le bâtiment se remplisse, dit frère Jack. Ensuite, nous paraissions – au moment précis où leur impatience est à son comble. Il m'adressa un large sourire. Pendant ce temps, réfléchissez donc à ce que vous allez dire. Vous avez parcouru les brochures ?

— Toute la journée, dis-je.

— Bien. Je vous suggère, cependant, d'écouter attentivement les autres orateurs. Nous parlerons tous avant vous : de la sorte, vous aurez tous les tuyaux nécessaires pour vos commentaires. Vous serez le dernier.

Je fis oui de la tête et je le vis prendre par le bras deux des autres hommes et se retirer dans un coin.

J'étais seul, les autres relisaient leurs notes ou bavardaient. Je me dirigeai vers une photo déchirée clouée au mur pisseux de l'autre côté de la pièce. C'était un instantané d'un champion de boxe professionnel, en position de combat, un boxeur populaire dans le

temps, qui avait perdu la vue sur le ring. Ça s'est sûrement passé ici même, dans cette arène, me dis-je. Il y avait des années de cela. La photo était celle d'un homme si noir et si abîmé qu'on n'aurait su se prononcer sur sa nationalité. Avec ses gros muscles détendus, il avait l'air d'un brave homme. Je me rappelai le récit de mon père sur la façon dont il était devenu aveugle à force de coups dans un combat truqué, dont on avait étouffé le scandale. Le boxeur était mort dans un asile pour aveugles. Qui aurait cru que je me retrouverais ici un jour ? Comme les choses étaient compliquées et entortillées ! Je me sentais étrangement triste, et j'allai me vautrer sur un banc. Les autres parlaient toujours, à voix basse. J'eus tout à coup en les observant une bouffée de ressentiment. Pourquoi devais-je, moi, venir en dernier ? Et s'ils ennuyaient l'auditoire à mourir, avant mon tour ! Je serais probablement sifflé et vidé avant d'avoir ouvert la bouche... Peut-être pas, après tout, me dis-je, et j'écartai mes soupçons. Je pourrais peut-être produire mon petit effet par le simple contraste entre leur façon d'aborder les problèmes et la mienne. C'était peut-être ça, la stratégie... De toute façon, je devais leur faire confiance. Je le devais.

Malgré tout, la nervosité ne me quittait pas. Je ne me sentais pas à ma place. Par la porte, me parvenait un lointain raclement de chaises, un murmure de voix. De petites inquiétudes se mirent à tourbillonner dans mon esprit : je risquais d'oublier mon nouveau nom ; d'être reconnu par quelqu'un dans l'assistance. Je me penchai en avant, soudain conscient de mes jambes dans un pantalon bleu tout neuf. Mais comment sais-tu que ce sont tes jambes ? Quel est ton nom ? me dis-je, me prenant à la blague sans gaieté. C'était absurde, mais ma nervosité s'en trouva soulagée. Tout se passait comme si je regardais mes propres jambes pour la première fois – des objets indépendants qui pouvaient à leur gré me conduire vers la sécurité ou le danger. Je fixai mes regards sur le plancher poussiéreux. J'eus alors l'impression de refaire surface après une longue perte de conscience, de me trouver en même temps aux deux extrémités d'un tunnel. Il me semblait me voir, de l'éloignement du campus, cependant que j'étais toujours assis sur le banc de la vieille arène, vêtu d'un costume bleu tout neuf, assis à l'autre bout de la pièce, à l'écart d'un groupe d'hommes ardents qui bavardaient entre eux à voix basse et énervée ; en même temps, dans le lointain, j'entendais le fracas des chaises, d'autres voix, un accès de toux. C'est du tréfonds de moi-même que me venait la conscience de tout cet ensemble, me semblait-il, et cependant il y avait dans ce que je voyais un vague troublant, une imprécision inquiétante. Cela évoquait ces photos prises au cours de l'adolescence : l'expression est vide, le sourire, de commande, sans caractère, les oreilles, trop grandes, les boutons, les « bosses du courage », trop nombreux et trop visibles. J'entrais dans une nouvelle phase, je m'en rendais bien

compte, c'était un nouveau départ ; et cette partie de moi-même qui regardait avec des yeux lointains, j'allais devoir la prendre et la maintenir constamment à la distance du campus, de la machine de l'hôpital, de la mêlée générale – toutes choses loin derrière, à présent. Peut-être cette partie de moi qui observait avec nonchalance mais qui voyait tout, à qui rien n'échappait, c'était encore ce côté discutailleur, la voix du désaccord, le côté grand-paternel, cynique, sceptique, le moi-traître, toujours prêt à semer la zizanie interne. Quelle que soit sa nature, je savais qu'il me faudrait le mater. Je le devais. Car si je réussissais ce soir, je serais sur le chemin d'une chose importante. Plus de jeu dans les coutures, plus d'évocation de souffrances oubliées... Non, me dis-je en déplaçant mon corps, ce sont bien les mêmes jambes sur lesquelles tu as fait ce grand trajet du Sud jusqu'ici. Et cependant, d'une certaine façon, elles étaient neuves. Le costume neuf me conférait une certaine nouveauté. Je l'attribuai aux vêtements, au nouveau nom, aux circonstances. Cette nouveauté était trop subtile pour se laisser enfermer dans une pensée, mais elle existait bel et bien. J'étais en train de devenir quelqu'un d'autre.

J'étais saisi de panique à la pensée, vague pourtant, qu'à l'instant précis où je monteraï sur l'estrade et où j'ouvrirais la bouche, je serais quelqu'un d'autre. Fini de compter pour du beurre, avec un nom de série qu'aurait pu aussi bien porter n'importe qui ou personne. J'allais acquérir une personnalité nouvelle. Peu de gens me connaissaient pour l'instant, mais après cette soirée... Qu'est-ce que ça voulait dire ? Peut-être tout simplement le fait d'être connu, d'être regardé par tant de gens, d'être le point de mire de tant d'yeux concentrés sur vous, suffisait à vous rendre différent. De la même façon qu'en grandissant de plus en plus l'on finit un jour par devenir un homme ; un homme à la voix profonde – mais personnellement, j'avais une voix grave depuis l'âge de douze ans. Et si quelqu'un du campus venait à s'égarer parmi l'assistance ? Ou bien, quelqu'un de chez Mary – ou même, Mary en personne ? « Non, cela ne changerait rien, m'entendis-je dire doucement, tout ceci est passé et bien passé. » Mon nom était différent. Je recevais des ordres. Même si je rencontrais Mary par hasard dans la rue, je devrais faire semblant de ne pas la reconnaître. C'était déprimant – je me levai brusquement, quittai le vestiaire et sortis dans la ruelle.

Il faisait froid sans mon manteau. Au-dessus de l'entrée brûlait une méchante lumière, qui faisait scintiller la neige. Je traversai la ruelle en direction du côté sombre, et m'arrêtai près d'une palissade qui sentait l'acide phénique ; tandis que je regardais en arrière de l'autre côté de la ruelle, cela me fit songer à un grand trou abandonné, l'emplacement d'un palais des sports qui avait brûlé avant ma naissance. Tout ce qu'il en restait, un précipice d'une quarantaine de

pieds au-dessous de l'allée de mâchefer, c'était la chape de béton avec ses tiges de fer rouillées aux formes étranges, qui avaient constitué ses fondations. Le trou servait désormais de dépôt à ordures, et après une averse, il empestait l'eau stagnante. L'instant d'après, je me vis en esprit debout dans l'allée ; j'avais sous les yeux le trou, au-delà, une baraque de bidonville en caisses d'emballage et enseignes de fer-blanc tordues, plus loin encore, le dépôt d'une gare. Le trou était rempli d'une eau noire, immobile et sans fond, et au-delà du baraquement, une locomotive haut le pied se traînait sur les rails brillants ; tandis qu'un panache de vapeur blanche montait de sa cheminée en spirales paresseuses, je vis un homme sortir du baraquement et commencer à gravir le sentier qui menait à l'allée au-dessus. Voûté, sombre, des guenilles lui sortant des souliers, du chapeau et des manches, il se dirigeait lentement vers moi d'un pas traînant, enveloppé d'un nuage menaçant de phénol. C'était un syphilitique : il vivait seul dans cette cabane entre le trou et le dépôt et ne montait jusqu'à la rue que pour mendier l'argent nécessaire à sa nourriture et au désinfectant dont il arrosait ses haillons. Puis je le vis en esprit tendre une main dont tous les doigts avaient été rongés et je me mis à courir – je revins vers l'obscurité, le froid, le présent.

Je frissonnai, et tournai mes regards vers la rue, où en haut de l'allée, à travers le tunnel de l'obscurité, trois agents de police montée se dessinaient sous le rayon circulaire, étincelant de neige, du réverbère ; ils tenaient fermement les brides de leurs chevaux ; hommes et bêtes, têtes rapprochées et baissées, avaient l'air de comploter ; on voyait luire le cuir des selles et des jambières. Trois hommes blancs, trois chevaux noirs. Une auto vint à passer ; ils apparurent alors en plein relief, leurs ombres volèrent comme des rêves sur le scintillement de la neige et les ténèbres. Comme je m'apprêtais à partir, l'un des chevaux encensa violemment et je vis la secousse brusque du poing ganté vers le bas. Il y eut alors un hennissement sauvage et le cheval s'enfonça dans la nuit ; le cliquetis net et frénétique du métal et le martèlement des sabots m'accompagnèrent jusqu'à la porte.

Voilà qui intéresserait peut-être frère Jack. Mais à l'intérieur, ils étaient toujours en conférence confidentielle et je retournai m'asseoir sur mon banc.

Je les observai. Je me sentais très jeune, inexpérimenté, et en même temps étrangement vieux ; j'étais habité d'une vieillesse qui veillait, qui attendait tranquillement. Dans la salle, l'assistance s'était mise à bourdonner ; un bruit bouillonnant et lointain qui n'était pas sans rappeler la terreur de l'expulsion. Mon esprit flottait. Je voyais un enfant en salopette, debout près du grillage d'un poulailler, qui regardait, de l'autre côté, un énorme chien noir et blanc, attaché par

une chaîne au tronc d'un pommier. C'était Maître, le bouledogue ; et j'étais cet enfant qui n'osait pas le toucher ; et pourtant, tout haletant de chaleur, la salive dégoulinant de ses mâchoires en filets argentés, il avait l'air de m'adresser un large sourire, comme un gros homme bienveillant. Et tandis que les voix de la foule bouillonnaient, s'enflaient et laissaient place à un concert de battements de mains chargé d'impatience, je songeai au grognement grave et rauque de Maître. Pour exprimer la colère, accueillir la pitance qu'on lui apportait, attraper les mouches à grands coups de gueule paresseux, ou mettre un intrus en lambeaux, il avait toujours eu le même aboiement. J'aimais bien le vieux Maître, mais je n'avais pas confiance en lui. Je désirais plaire à la foule, mais je n'avais pas confiance en elle. Je regardai alors frère Jack et grimaçai un sourire : c'était bien ça, par certains côtés, il ressemblait à un bull-terrier de salon.

Le grondement et les applaudissements laissaient place à un chant, à présent, et je vis frère Jack interrompre les entretiens et bondir vers la porte.

— Ça y est, frères, dit-il, c'est notre signal.

Tous ensemble, nous quittâmes le vestiaire et enfilâmes un sombre corridor tout bruissant de la clameur lointaine. Il fit ensuite un peu moins Noir, et je vis un projecteur illuminer l'épaisse brume. Nous avançons en silence, frère Jack à la suite de deux Noirs très noirs et de deux Blancs qui menaient le groupe ; le rugissement de la foule parut s'élever au-dessus de nos têtes, porté soudain à un diapason supérieur. Je remarquai que les autres se rangeaient en colonnes par quatre ; je me retrouvai seul à l'arrière, comme le centre d'une équipe à l'entraînement. Devant, un rayon oblique de clarté indiquait l'entrée à l'un des niveaux de l'arène, et au moment où nous passions devant, la foule laissa échapper un hurlement. Nous fûmes rapidement plongés à nouveau dans l'obscurité ; nous montâmes ; la clameur parut sombrer au-dessous de nous ; nous fûmes propulsés dans une vive lumière, bleue, puis le long d'un plan incliné ; de part et d'autre, je vis des rangées de visages flous, qui s'étendaient en décrivant une courbe – puis, tout à coup, je fus aveuglé et je sentis que je m'écrasais contre l'homme qui me précédait.

— Cela arrive toujours, la première fois, cria-t-il en s'arrêtant pour me permettre de retrouver mon équilibre. Sa voix était sans force au milieu des vociférations. Ce sont les feux de la rampe !

Le projecteur nous avait trouvés à présent, et nous précédant de sa lumière, nous conduisit dans l'arène, et braqua ses rayons en plein sur nous, tandis que la foule tonnait. Le chant éclata comme une fusée à la cadence de marche imposée par les claquements de mains.

Le corps de John Brown tombe en poussière dans sa tombe

*Le corps de John Brown tombe en poussière dans sa tombe
Le corps de John Brown tombe en poussière dans sa tombe
— Son âme continue d'avancer !*

Imaginez-vous, me dis-je, ils font paraître nouvelle la vieille chanson. Au début, je participai aussi peu que si j'avais été spectateur tout en haut des gradins. Puis j'entrai avec fièvre dans les vibrations des voix et je ressentis un picotement électrique le long de ma colonne vertébrale. Nous avançâmes vers une estrade parée d'un drapeau, installée à l'avant de l'arène ; il fallut s'engager dans un couloir aménagé entre deux rangées de gens sur des pliants, pour atteindre enfin l'estrade en passant devant un certain nombre de femmes qui se levèrent à notre approche. D'un signe de tête, frère Jack nous montra nos chaises et, debout, nous fîmes face aux applaudissements.

Au-dessous et au-dessus de nous, l'assistance, des rangées et des rangées de visages, un amphithéâtre bourré d'êtres humains. Puis je vis les agents, ce qui me troubla. Et s'ils me reconnaissaient ? Ils longeaient le mur. Je touchai le bras de l'homme devant moi et je le vis se retourner ; sa bouche s'arrêta au beau milieu d'un couplet de la chanson.

— Pourquoi tous ces agents ? dis-je en me penchant vers le dos de sa chaise.

— Les flics ? Ne vous en faites pas. Ce soir, ils ont reçu l'ordre de nous protéger. Cette réunion revêt une grande importance politique ! dit-il en se retournant.

Qui leur a donné l'ordre de nous protéger ? me dis-je. Mais à présent, le chant se terminait ; la salle croula sous les applaudissements et les cris, jusqu'au moment où la psalmodie éclata de l'arrière et s'étendit :

Plus de dépossession des dépossédés !

Plus de dépossession des dépossédés !

L'assistance paraissait ne plus faire qu'un ; pauses et rythme étaient synchronisés. Je regardai frère Jack. Il était debout, devant nous à côté d'un micro, les pieds solidement plantés sur l'estrade recouverte de jute sale ; il regardait de droite à gauche ; il avait une attitude à la fois imposante et indulgente ; on aurait dit un père fasciné en train d'écouter la représentation de ses enfants qui l'adorent. Je vis sa main se lever dans un salut ; l'auditoire éclata en tonnerre. Et j'eus l'impression de pénétrer tout près, comme l'objectif d'une caméra, de me concentrer sur la scène et de sentir la chaleur, l'excitation, le battement des voix et des applaudissements contre mon diaphragme ; mes yeux voletaient de visage en visage, regards fugitifs et rapides, à la recherche de quelqu'un que je pourrais reconnaître, quelqu'un de l'ancienne vie ; et je voyais les visages devenir de plus en plus vagues

au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de l'estrade.

Les discours commencèrent. En premier lieu, une invocation par un prédicateur noir ; ensuite, une femme parla du sort des enfants. Puis vinrent des discours sur différents aspects de la situation économique et politique. J'écoutai attentivement, en essayant de saisir une phrase par-ci, un mot par-là dans cet arsenal de termes précis et rigoureux. La soirée prenait un tour passionné. Des chants flamboyaient entre les discours, des psalmodies éclataient aussi spontanément que les clameurs lors d'un prêche dans le Sud. Et j'étais en quelque sorte à l'unisson de tout cela, je l'éprouvais physiquement. Assis, les pieds sur la toile maculée, j'avais l'impression d'avoir atterri par hasard dans le groupe des instruments à percussion d'un orchestre symphonique. Cela me faisait un tel effet que je ne tardai pas à abandonner mes efforts pour retenir des phrases par cœur, et que je me laissai simplement emporter par l'émotion.

On me tira par la manche de ma veste – mon tour était arrivé. Je m'approchai du micro où frère Jack lui-même attendait ; j'entrai dans la tache de lumière qui m'entoura comme une cage d'acier inoxydable sans soudure. Je m'arrêtai. La lumière était si forte que je ne pouvais plus voir l'auditoire, la coupe des visages humains. On eût dit qu'un rideau semi-transparent s'était abaissé entre nous, à travers lequel, cependant, ils pouvaient me voir – car ils applaudissaient – sans être vus. Je ressentis le froid isolement mécanique de la machine à l'hôpital, ce qui me fut désagréable. Je restai planté, j'entendais à peine la présentation de frère Jack. Il termina, et il y eut une explosion d'applaudissements encourageants. Et je me dis : ils se souviennent ; certains d'entre eux se trouvaient là.

Le micro était bizarre et démoralisant. Je me plaçai mal par rapport à lui, et ma voix paraissait rauque et essoufflée ; au bout de quelques mots, je m'arrêtai, gêné. Je parlais du mauvais pied, il fallait faire quelque chose. Je me penchai vers ce public imprécis qui formait les premiers rangs devant l'estrade et je dis :

— Désolé, m'sieurs dames. On m'a tenu si soigneusement à l'écart de ces brillants dispositifs électriques que je n'ai pu apprendre la technique... Et pour tout vous dire, j'ai l'impression que ça ne demande qu'à mordre ! Regardez-moi ça, on dirait un crâne d'homme en acier ! Pensez-vous qu'il soit mort à la suite d'une expropriation ?

Ça marchait. Pendant qu'ils riaient, quelqu'un vint effectuer une mise au point.

— Ne vous tenez pas trop près, me conseilla-t-on.

— Et maintenant ? dis-je et j'entendis ma voix retentir comme un tonnerre profond à travers l'arène. Est-ce mieux ?

Il y eut une cascade d'applaudissements.

— Vous voyez, tout ce dont j'avais besoin, c'était qu'on me donne

ma chance. Vous me l'avez offerte, à moi de la saisir à présent !

Les applaudissements s'intensifièrent, et des premiers rangs, la voix tonitruante d'un homme lança :

— On est avec toi, frère. Tu les lances, et nous, on les attrape !

Je n'en demandais pas davantage, j'avais établi un contact, et tout se passait comme si sa voix était celle de tous. J'étais remonté, les nerfs tendus. J'aurais pu incarner n'importe qui, tenter de parler une langue étrangère. Impossible de me rappeler avec exactitude les mots et les expressions des pamphlets. Je devais me rabattre sur la tradition, et puisqu'il s'agissait d'une réunion politique, je choisis l'une des techniques politiques que j'avais si souvent entendues au pays : la bonne vieille méthode terre à terre du « je-suis-dégoûté-de-la-façon-dont-ils-nous-traitent ». Comme je ne pouvais les voir, je m'adressai au micro et à la voix amicale devant moi.

— Vous savez, il y a ceux qui pensent que nous, qui sommes rassemblés ici, nous sommes idiots, crierai-je. Dites-moi si j'ai raison.

— Tu as tapé sur la bonne touche, frère, cria la voix. T'as lancé un fameux morceau.

— Oui, ils estiment que nous sommes idiots. Ils nous appellent « les gens ordinaires ». Mais, assis là, j'ai écouté, regardé, essayé de comprendre ce que nous avons de si ordinaire. Je pense qu'ils sont coupables d'une grossière erreur dans l'exposé des faits – nous sommes des gens extraordinaires.

— Un autre coup au but, lança la voix au milieu du tonnerre.

Je fis une pause, la main levée pour faire cesser le bruit.

— Oui, nous sommes des gens extraordinaires – et je vais vous dire pourquoi. Ils nous traitent d'idiots et nous traitent comme des idiots. Et que font-ils des idiots ? Réfléchissez-y, regardez autour de vous ! Ils ont un mot d'ordre et une tactique, ils ont ce que frère Jack appellerait une « théorie et une pratique ». C'est : Ne jamais laisser à un gogo une chance équitable ! Dépossédez-le ! Servez-vous de son crâne vide comme crachoir, et de son dos comme paillason ! Écrasez-le ! Dépouillez-le de sa paye ! Utilisez sa protestation comme un airain sonore pour l'amener au silence par la peur, martelez ses idées, ses espoirs, ses modestes aspirations en une cymbale retentissante ! Une petite cymbale fêlée à faire tinter le 4 juillet ! Simplement, assourdissez-la ! Ne la laissez pas vibrer trop fort ! Donnez-lui un rythme syncopé ! Faites-en une danse à pas de loup pour les petits lapins crétins ! La Grosse Pomme Véreuse, La Fuite de Chicago, Le Détective, il en a pas après moi !

« Et savez-vous ce qui nous rend si extraordinaires ? dis-je dans un murmure rauque. C'est que nous les laissons faire !

Le silence était profond. La fumée bouillonnait dans le faisceau lumineux.

— Un autre coup au but, entendis-je la voix lancer avec tristesse. Ça sert à rien de protester contre la décision de l'arbitre ! Et je me dis : est-il avec ou contre moi ?

— La dépossession ! La dé-possession est le mot ! poursuivis-je. Ils ont tenté de nous déposséder de notre virilité et de notre féminité ! De notre enfance et de notre adolescence. Vous avez entendu les statistiques de la sœur sur notre taux de mortalité infantile. Ne savez-vous pas que vous avez de la chance d'être nés extraordinairement ? Mais ils ont même tenté de nous déposséder de notre répugnance à être dépossédés ! Et je vous dirai encore autre chose – si nous ne résistons pas, ils ne tarderont pas à réussir. Nous vivons les jours de la dépossession, la saison des sans-abri, le temps des expulsions. Nous serons dépossédés jusques et y compris des cervelles dans nos crânes ! Et nous sommes si extraordinaires que nous ne nous en apercevons même pas ! Peut-être sommes-nous trop polis. Peut-être nous ne nous sentons pas enclins à arrêter nos regards sur les choses désagréables. Ils croient que nous sommes aveugles – extraordinairement aveugles. Pas étonnant. Songez-y, ils nous ont tous dépossédés d'un œil depuis le jour de notre naissance. C'est pourquoi, à présent, nous ne voyons que dans des lignes droites et blanches. Nous sommes une nation de souris borgnes. Avez-vous jamais de votre vie vu un tel spectacle ? Un spectacle si extraordinaire !

— Encore un coup au but ! lança la voix à travers les gloussements amers.

Je me penchai vers le public.

— Vous savez, si nous n'y prenons garde, ils se faufleront jusqu'à nous par notre côté aveugle et paf ! voilà notre bon œil arraché, et nous nous retrouverons aussi aveugles que des taupes ! D'aucuns redoutent que nous voyions quelque chose. C'est pour cette raison, peut-être, que tant de nos beaux amis se trouvent ce soir parmi nous – pistolets d'acier bleu, costumes de serge bleue et tout ! – mais j'estime que perdre un œil sans résistance est plus que suffisant, et vous partagez sans doute cette opinion. Aussi groupons-nous. Avez-vous jamais remarqué, mes frères borgnes et bornés, comme deux hommes atteints de cécité totale peuvent s'assembler et s'entraider dans leur marche ? Ils trébuchent, ils se cognent à des tas de choses ; mais ils évitent des dangers aussi ; ils se débrouillent. Assemblons-nous, gens extraordinaires. Avec nos deux yeux, nous risquons de voir ce qui nous rend si extraordinaires, nous verrons *qui* nous rend tels ! Jusqu'à présent, nous nous sommes conduits comme un couple d'hommes borgnes qui descendent la rue chacun de son côté. Quelqu'un commence à lancer des briques et nous nous accusons mutuellement, nous nous tapons dessus. Mais nous sommes dans l'erreur ! Car il y a une troisième partie en face de nous. Il y a une canaille doucereuse et

mielleuse qui dévale au beau milieu de la large rue grise en lançant des cailloux. C'est lui ! C'est lui qui cause les dégâts ! Il soutient qu'il lui faut de l'espace – ce qu'il appelle sa liberté. Et il sait très bien qu'il nous a abordés de notre côté aveugle et il nous a bourrés de coups de poing jusqu'à nous rendre stupides – extraordinairement stupides ! En fait, sa liberté à lui a bien failli nous aveugler ! Non, silence, pas d'injures ! criai-je en levant la main. Je dis : qu'il aille se faire foutre, ce gars-là ! Je dis : venez, traversez ! Faisons une alliance ! Je ferai attention à vous, et vous, à moi ! Je suis doué pour attraper et pour le lancer, j'ai plutôt un bon bras !

— Et c'est pas d'la couille que t'envoies, frère ! Pour ça non !

— Faisons un miracle, criai-je. Reprenons nos yeux massacrés ! Recouvrons notre vue ; unissons et étendons notre champ visuel. Risquez un œil au coin de la rue, une tempête se prépare. Regardez l'avenue, il n'y a qu'un ennemi. Voyez-vous son visage ?

Je m'arrêtai sans le vouloir ; il y eut des applaudissements, mais tandis qu'ils éclataient, je me rendis compte que le flux de paroles s'était tari. Qu'allais-je faire lorsqu'ils recommenceraient à écouter ? Je me penchai, faisant un violent effort pour voir au-delà de la barrière de lumière. Ils étaient à moi, là-bas, et je ne pouvais pas me permettre de les perdre. Et cependant, je me sentis soudain nu, j'avais le sentiment que les mots revenaient et que j'étais sur le point de dire une chose qu'il ne fallait pas révéler.

— Regardez-moi ! J'arrachai les mots de mon plexus solaire. Il n'y a pas longtemps que je vis ici. Les temps sont durs, j'ai connu le désespoir. Je viens du Sud, et depuis mon arrivée ici, j'ai connu l'expulsion. J'en étais venu à douter du monde... Mais regardez-moi à présent, une chose étrange se produit, je suis ici devant vous. Je dois avouer...

Et tout à coup, frère Jack se trouva à côté de moi, sous prétexte de régler le micro.

— Prenez garde, à présent, chuchota-t-il. Ne mettez pas un terme à votre utilité avant d'avoir commencé.

— Ça va très bien, dis-je en me penchant vers le micro.

— Puis-je avouer ? criai-je. Vous êtes mes amis. Nous sommes tous déshérités, vous et moi, et l'on dit que la confession est bonne pour l'âme. Est-ce que j'ai votre permission ?

— T'es un batteur de première, frère, lança la voix.

Il y eut un remue-ménage derrière moi. J'attendis que le calme revînt et je repris avec fébrilité.

— Qui ne dit mot consent, dis-je, aussi je n'irai pas par quatre chemins, je vais vous avouer. Je carrai les épaules, le menton projeté en avant et les yeux fixés en plein sur la lumière. Une chose étrange, miraculeuse, une métamorphose est en train de s'opérer en moi à

l'instant précis... tandis que je me tiens ici devant vous !

Je sentais les mots se former, se mettre en place lentement. La lumière paraissait bouillonner avec des reflets opalins, comme du savon liquide agité doucement dans une bouteille.

— Je vais la décrire. C'est une chose singulière. C'est une chose étrange, miraculeuse, une métamorphose est en train ailleurs dans le monde. Je sens vos regards sur moi. J'entends le rythme de votre respiration. Et maintenant, à cette minute, vos yeux noirs et blancs sur moi, je sens... je sens...

J'avais dans un silence si profond que j'entendais le mécanisme de l'énorme horloge installée quelque part sur le balcon, ronger le temps.

— Qu'est-ce que c'est, fiston, qu'est-ce que c'est-y que tu sens ? cria une voix perçante.

Ma voix s'éteignit en un murmure rauque.

— Je sens, je sens soudain que je suis devenu plus humain. Comprenez-vous ? Plus humain. Ce n'est pas que je sois devenu un homme, car je suis né homme. Mais je suis plus humain. Je me sens fort, je me sens capable d'accomplir des choses ! Je sens que je puis voir net, clair et loin dans le sombre couloir de l'histoire, où j'entends le martèlement des pas de la fraternité militante ! Non, attendez, laissez-moi tout dire... Une force me pousse à affirmer mes sentiments... Je sens qu'ici, après un long voyage dans le désespoir et les plus noires ténèbres, je suis arrivé chez moi... Chez moi ! Avec vos yeux fixés sur moi, je sens que j'ai trouvé une vraie famille ! Mes vrais semblables ! Mon vrai pays ! Je suis un nouveau citoyen du pays de votre vision, je suis né vétuste, un principe nouveau prend naissance, et le vieux principe fondamental revient à la vie. En chacun de vous, en moi, en nous tous.

« Sœurs ! Frères !

« Nous sommes les vrais patriotes ! Les citoyens du monde de demain ! Nous ne serons plus dépossédés !

Les applaudissements claquèrent comme un coup de tonnerre. Je demeurai cloué sur place, incapable de voir, le corps frémissant au gré des clameurs. Je fis un geste vague. Que faire – un signe de la main ? Je faisais face aux cris, aux acclamations, aux sifflements suraigus, et la lumière me brûlait les yeux. Je sentis une grosse larme rouler le long de mon visage et je l'essuyai d'un geste embarrassé. D'autres se formaient, prêtes à couler. Pourquoi ne m'aidait-on pas à quitter la place avant de tout gâcher ? Mais à la vue des larmes, les applaudissements redoublèrent ; tout surpris, je levai la tête, les yeux ruisselant de larmes. Le son paraissait monter par vagues à un diapason inouï. Le public s'était mis à marteler le sol et je riaais, j'inclinai la tête à présent, sans honte. Le vacarme augmentait de

volume ; du fond de la salle, vint un craquement de bois qui se fend. Je n'en pouvais plus, mais ils continuaient à applaudir ; finalement, je pris le parti d'abandonner et je regagnai les chaises. Des taches rouges dansaient devant mes yeux. Quelqu'un me prit la main et se pencha à mon oreille.

— Tu as tapé dans le mille, bon Dieu, dans le mille !

Décontenancé par le mélange détonnant de haine et d'admiration qui jaillissait de ses paroles, je le remerciai et retirai ma main de son écrasante étreinte.

— Merci, dis-je, mais les autres les avaient chauffés comme il faut.

Je frissonnai ; on aurait dit qu'il avait envie de m'étrangler. Je n'y voyais rien, le désordre régnait, et tout à coup quelqu'un me fit tourner comme une toupie, au point que j'en perdis l'équilibre, et je me sentis pressé contre une tiède douceur féminine, qui refusait de lâcher prise.

— Oh, frère, frère, me cria une voix de femme à l'oreille. Petit frère ! Et je sentis la brûlante pression de ses lèvres humides sur ma joue.

Des silhouettes confuses se heurtaient à moi. Je trébuchais comme dans une partie de colin-maillard. On me serrait les mains, on me donnait des claques dans le dos. Mon visage était humecté de la salive de l'enthousiasme, et je jugeai qu'il serait sage de porter des lunettes fumées, la prochaine fois que j'affronterais les feux de la rampe.

C'était une manifestation assourdissante. Lorsque nous les quittâmes, ils poussaient toujours des hourras, renversaient des chaises, martelaient le sol. Frère Jack me conduisit hors de l'estrade.

— Il est temps pour nous de partir, cria-t-il. Les choses se sont vraiment mises en marche. Toute cette énergie doit être organisée !

Il me fraya un passage à travers la foule hurlante. Tandis que j'avançais en trébuchant, des mains continuaient à me toucher. Puis nous prîmes le couloir obscur et quand nous arrivâmes au bout, les taches cessèrent de s'agiter devant mes yeux et je recouvrai la vue. Frère Jack fit une halte devant la porte.

— Écoutez-les, dit-il. Tout ce qu'ils attendent, c'est qu'on leur dise ce qu'il faut faire !

Et j'entendais toujours les applaudissements tonner derrière nous. Puis les autres, pour une part, interrompirent leur conversation et se tournèrent vers nous ; la porte en se fermant étouffa le bruit des acclamations.

— Eh bien, qu'en dites-vous ? dit frère Jack avec enthousiasme. Qu'en pensez-vous, pour un coup d'essai ?

Il y eut un silence tendu. Mes yeux allèrent d'un visage à l'autre, noir, blanc, et je fus envahi d'une folle panique. Ils étaient sinistres.

— Eh bien ? dit Jack, avec un coup de fouet dans la voix.

J'entendis des souliers craquer.

— Eh bien ? répéta-t-il.

Puis l'homme à la pipe exprima son opinion, et ses mots étaient chargés d'une vive tension.

— Ce fut un début très peu satisfaisant, dit-il d'une voix tranquille, en soulignant le « peu satisfaisant » d'un coup meurtrier de sa pipe. Il me regardait droit dans les yeux ; j'étais décontenancé. Je regardai les autres. Leurs visages étaient neutres, impassibles.

— Peu satisfaisant ! explosa frère Jack. Et quel prétendu courant de pensée a bien pu conduire à cette brillante déclaration ?

— Le moment n'est pas venu des sarcasmes faciles, frère, dit le frère à la pipe.

— Les sarcasmes ? C'est vous qui avez lancé le sarcasme. Non, l'heure n'est pas aux sarcasmes ni aux imbécillités. Ni aux clowneries pures et simples ! Nous vivons un moment clé dans le combat, les choses viennent tout juste de se mettre en mouvement et soudain, vous voilà malheureux. Avez-vous peur de la réussite ? Qu'est-ce qui ne va pas ? N'est-ce pas pour cela que nous œuvrons depuis le début ?

— Encore une fois, interrogez-vous. Vous êtes le grand chef. Scrutez votre boule de verre.

Frère Jack jura.

— Frères ! dit quelqu'un.

Frère Jack jura et se tourna brusquement vers un autre frère.

— Vous, dit-il au costaud, avez-vous le courage de me dire ce qui se passe ici ? Sommes-nous devenus une bande de blousons noirs ?

Silence. Quelqu'un déplaça les pieds en les traînant par terre. L'homme à la pipe me regardait à présent.

— Ai-je fait une blague ? dis-je.

— Vous ne pouviez pas être pire, dit-il froidement.

Frappé de stupeur, je le regardai sans pouvoir ajouter un mot.

— Ne vous en faites pas, dit frère Jack, son calme tout à coup retrouvé. Voyons, qu'y a-t-il exactement, frère ? Vidons la querelle sans plus attendre. Quel est au juste votre grief ?

— Ce n'est pas un grief, mais une opinion. Si toutefois il nous est toujours loisible d'exprimer nos opinions, dit le frère à la pipe.

— Votre opinion, alors, dit frère Jack.

— À mon avis, ce discours était extravagant, hystérique et politiquement irresponsable et dangereux, lança-t-il d'un ton sec. Et qui pis est, il était incorrect ! Il prononça « incorrect » comme si le terme désignait le crime le plus atroce qui se pût imaginer ; je le regardai bouche bée, tout en éprouvant un vague sentiment de culpabilité.

— Tiens, tiens, tiens, dit frère Jack, et son regard erra de visage en visage, une réunion s'est tenue, des décisions ont été prises. Avez-vous

établi un procès-verbal de séance, frère président ? Avez-vous consigné par écrit vos débats éclairés ?

— Aucune réunion n'a eu lieu, et l'opinion est toujours valable, dit le frère à la pipe.

— Aucune séance proprement dite, mais néanmoins, il y a eu une réunion et des résolutions ont été prises avant même la fin de la réunion publique.

— Mais, frère, tenta de s'interposer quelqu'un.

— Une opération extrêmement brillante, poursuivit frère Jack, avec le sourire à présent. Un exemple parfait d'habiles Nijinski de la théorie, bondissant en avant de l'histoire. Mais redescendez, frères, redescendez ou vous risquez d'atterrir sur votre propre dialectique. La scène de l'histoire ne s'étend pas encore si loin. Dans deux mois, peut-être, mais pas encore. Et vous, que pensez-vous, frère Wrestrum ? demanda-t-il en se tournant vers un type corpulent, même modèle, même taille, que Subrécarque.

— Je pense que le discours du frère était rétrograde et réactionnaire ! dit-il.

Je voulais répondre, mais j'en fus incapable. Pas étonnant qu'il ait eu un ton si mitigé pour me féliciter. Je me bornai à regarder bien en face le large visage aux yeux brûlants de haine.

— Et vous, dit frère Jack.

— Ce discours m'a plu, dit l'homme. Je l'ai trouvé tout à fait efficace.

— Et vous ? dit frère Jack au suivant.

— Je suis d'avis que c'était une erreur.

— Et pourquoi au juste ?

— Parce que nous devons nous efforcer d'atteindre les gens par leur intelligence...

— Exactement, dit le frère à la pipe. C'était le contraire de la démarche scientifique. Notre point de vue est un point de vue rationnel. Nous sommes les champions d'une manière scientifique d'envisager la société, et un discours comme celui que nous venons de cautionner ce soir détruit tout ce qui a été dit précédemment. Loin de réfléchir, l'auditoire est en train de s'étourdir de hurlements.

— C'est vrai, il se conduit comme une populace, dit l'imposant frère noir.

Frère Jack se mit à rire. « Et cette populace dit-il, est-ce une populace contre nous, ou pour nous – quelle réponse m'adressent ici nos savants bardés de muscles ? »

Mais sans leur laisser le temps de répondre, il poursuivit :

— Vous avez peut-être raison ; c'est peut-être une populace, en effet ; mais dans ce cas, elle m'a l'air tout simplement de brûler du désir de faire route avec nous. Et je ne devrais pas avoir à vous dire, à

vous, théoriciens, que la science fonde ses jugements sur l'expérience ! Vous tirez des conclusions hâtives avant que l'expérience ait suivi son cours. En fait, ce qui se produit ici ce soir n'est qu'un pas dans l'expérience. Le degré initial, la libération de l'énergie. Je comprends fort bien que cela puisse éveiller des craintes en vous (vous avez peur de passer à l'étape suivante), car il vous appartient d'organiser cette énergie. Eh bien, elle va l'être, organisée, et pas par une poignée de timides théoriciens hors circuit ratiocinant dans le vide ; non, nous ferons sortir et nous guiderons le peuple !

Il se démenait comme un beau diable, ses yeux allaient d'un visage à l'autre, sa tête rouge se dressait, mais personne ne répondit à son défi.

— C'est à vous déguster, dit-il en me désignant. Notre nouveau frère a réussi d'instinct là où, pendant deux ans, votre « science » a échoué, et tout ce que vous êtes capables de proposer en cet instant, c'est de la critique destructrice.

— Permettez-moi de ne pas être de votre avis, dit le frère à la pipe. Mettre le doigt sur la nature dangereuse de son discours n'est pas de la critique destructrice. Loin de là. Comme nous tous ici, le nouveau frère doit apprendre à parler de façon scientifique. Il doit être formé !

— Ainsi, pour finir, l'idée vous en vient, dit frère Jack, les coins de sa bouche tirés vers le bas. La formation. Tout n'est pas perdu. On peut espérer dompter notre orateur tumultueux, mais efficace. Les savants entrevoient une possibilité ! Fort bien, tout est arrangé ; peut-être pas d'une façon scientifique, mais tout de même, arrangé. Au cours des prochains mois, notre nouveau frère va devoir être soumis à une période d'étude et d'endoctrinement intenses sous la direction du frère Hambro. Oui, oui, dit-il comme j'étais sur le point de parler. J'avais l'intention de vous en parler plus tard.

— Mais cela demande du temps, dis-je. Comment vais-je subsister ?

— Votre salaire sera maintenu, dit-il. Pendant ce temps, vous ne vous rendrez plus coupable de ces discours peu scientifiques qui mettent à mal la tranquillité scientifique de nos frères. En fait, vous vous tiendrez complètement en dehors de Harlem. Nous verrons peut-être alors, frères, si vous êtes aussi rapides dans l'organisation que vous l'êtes dans la critique. C'est à vous de jouer, frères.

— Je pense que frère Jack dit juste, dit un petit homme chauve. Et je ne crois pas que nous, entre tous, devrions redouter l'enthousiasme du peuple. Ce que nous devons faire, c'est le canaliser dans la meilleure direction.

Les autres gardèrent le silence ; le frère à la pipe ne me quittait pas des yeux, toujours aussi hostile.

— Allons, dit frère Jack, sortons d'ici. Si nous gardons les yeux fixés sur le but véritable, nos chances de succès sont meilleures que

jamais. Et n'oublions pas que la science n'est pas une partie d'échecs, bien que l'on puisse jouer aux échecs de façon scientifique. La deuxième chose à se rappeler, c'est que si nous devons organiser les masses, il faut d'abord nous organiser nous-mêmes. Grâce à notre nouveau frère, les choses ont changé ; nous serions inexcusables de ne pas mettre à profit l'occasion qui nous est offerte. À partir de cet instant, les choses sont entre vos mains.

— Nous verrons, dit le frère à la pipe. En ce qui concerne le nouveau frère, quelques entretiens avec frère Hambro ne feraient de mal à personne.

En sortant, je me dis, Hambro, qui diable peut-il être ? J'ai de la veine, j'imagine, qu'ils ne m'aient pas flanqué dehors. Ainsi, il faut que je retourne à l'école, à présent.

Dehors dans la nuit, le groupe se dispersait et frère Jack m'attira à l'écart.

— Ne vous tracassez pas, dit-il. Vous trouverez frère Hambro intéressant, et une période de formation était inévitable. Votre discours de ce soir constituait une épreuve dont vous avez triomphé haut la main. Aussi, à présent, vous allez vous préparer à un vrai travail. Voici l'adresse ; commencez votre matinée, demain, par une visite à frère Hambro. Il est déjà prévenu.

Quand j'arrivai chez moi, j'eus l'impression que la fatigue éclatait dans mon corps. Je pris une douche chaude et me glissai dans mon lit : mes nerfs restaient toujours aussi tendus. Déçu comme je l'étais, je n'aspirais qu'à dormir, mais sans pouvoir empêcher mon esprit de revenir sans cesse à cette fameuse réunion. L'événement avait bien réellement eu lieu. J'avais eu de la chance, j'avais dit ce qu'il fallait au moment opportun, et je leur avais plu. Ou peut-être j'avais vasouillé aux bons endroits – quoi qu'il en soit, ils avaient aimé ça, n'en déplaise aux frères, et cette soirée allait marquer un changement dans ma vie. Elle n'était déjà plus la même. En effet, je me rendais compte maintenant que je pensais vraiment tout ce que j'avais dit au public ; et pourtant, j'ignorais que j'allais dire ces choses-là. Mon unique souci avait été de faire bonne figure, d'en dire assez pour que la Confrérie continue à s'intéresser à moi. Ce qui avait jailli était parfaitement spontané, comme si un autre moi à l'intérieur de moi m'avait supplanté et avait harangué la foule. Et heureusement ; sans cela, je risquais fort d'être balancé.

Ma technique même avait évolué ; parmi ceux qui m'avaient connu à l'université, personne n'aurait su identifier ce discours. Mais c'était très bien ainsi, car j'étais bel et bien un homme nouveau – même si j'avais parlé d'une manière très démodée. J'avais été transformé ; couché dans mon lit, en proie à l'insomnie, dans l'obscurité, je me prenais d'une espèce d'affection pour cet auditoire flou dont je n'avais

jamais discerné clairement les visages. Ils m'avaient soutenu dès le premier mot. Ils avaient désiré me voir réussir ; par bonheur, j'avais parlé pour eux, ils avaient reconnu mes paroles – je leur appartenais. Je me mis sur mon séant et m'étreignis les genoux dans le noir tandis que cette pensée me pénétrait le cœur. C'était peut-être là le sens de l'expression : « choisi pour une tâche et mis à part ». Fort bien, s'il en était ainsi, j'acceptais. Je voyais soudain mes possibilités s'élargir. En tant que porte-parole de la Confrérie, je représentais non seulement mon propre groupe, mais un groupe infiniment plus vaste. L'auditoire était mélangé, ses revendications dépassaient le cadre de la race. Je ferais tout ce qu'il faudrait pour leur être utile. S'ils voulaient bien miser sur moi, alors je ferais vraiment de mon mieux. Sinon, comment me préserver de la désagrégation ?

Assis là, dans le noir, j'essayais de me rappeler la suite du discours. On aurait dit, déjà, que quelqu'un d'autre que moi s'était exprimé. Je savais pourtant que c'était moi ; si une sténo avait consigné mes paroles, demain, je jetterais un coup d'œil dessus.

Des mots, des bribes de phrases, me traversaient l'esprit ; je revoyais la brume bleue. Qu'avais-je eu dans l'esprit en disant que j'étais devenu « plus humain » ? S'agissait-il d'une expression empruntée à l'un des orateurs qui m'avaient précédé, ou encore d'un *lapsus linguae* ? Pendant un instant, je songeai à mon grand-père, mais je fus prompt à le chasser de ma tête. Un vieil esclave, quel rapport pouvait-il bien avoir avec l'humanité ? C'était peut-être une chose que Woodridge avait dite en cours de littérature, à l'université. Je le revoyais avec une netteté frappante : à demi ivre de mots, plein de mépris et d'exaltation, il arpentait la salle devant le tableau noir couvert de citations de Joyce, de Yeats et de Sean O'Casey ; mince, nerveux, précis, il donnait l'impression de s'avancer sur la corde raide du savoir, où aucun d'entre nous n'oserait jamais se risquer. Je l'entendais : « Le problème de Stephen, comme le nôtre, ne résidait pas exactement dans le fait de créer la conscience inexistante de sa race, mais de créer les traits inexistants de son visage. Notre tâche consiste à faire de nous des individus. La conscience de la race est le don des individus qui la composent, et qui voient, évaluent, enregistrent... En nous créant nous-mêmes, nous créons la race ; à notre grand étonnement, nous aurons alors créé quelque chose de bien plus important : nous aurons créé une culture. Pourquoi perdre du temps à créer une conscience pour une chose qui n'existe pas ? Car, voyez-vous, le sang et la peau ne pensent pas ! »

Mais non, ce n'était pas Woodridge. « Plus humain »... Avais-je voulu dire que je ressentais avec moins d'acuité ce que j'étais, un Noir, ou que je me considérais moins comme un être à part, un exilé du Sud ?... Mais tout ceci est négatif. Devenir moins afin de devenir

plus ? C'était peut-être ça, mais de quelle façon, plus humain ? Même Woodridge n'avait jamais parlé de choses semblables. Une fois de plus, c'était un mystère, de même qu'à l'expulsion, j'avais prononcé des paroles que je ne contrôlais pas. Je songeai à Bledsoe, à Norton et à ce qu'ils avaient fait. En me balançant dans les ténèbres, ils m'avaient permis d'entrevoir la possibilité d'accomplir des choses dont la grandeur et l'importance allaient bien au-delà de tous mes rêves. La voie dans laquelle je me trouvais ne menait pas à la porte de service, n'était pas limitée par le Noir et le Blanc ; mais, à force de temps et de travail, elle pouvait me conduire aux récompenses suprêmes. Une fois dans cette voie, on pouvait participer à l'élaboration des décisions majeures, percer le mystère du fonctionnement réel du pays et du monde entier. Pour la première fois, étendu là dans l'obscurité, j'entrevois la possibilité d'être plus que simple membre d'une race. Je ne rêvais pas, la possibilité existait. Je n'avais qu'à travailler, apprendre et survivre, pour monter au sommet. Tu parles si je vais étudier avec Hambro ! Apprendre tout ce qu'il a à m'enseigner, et bien plus encore ! Ça ne va pas traîner, dès demain ! Plus vite j'en aurai fini avec ce Hambro, et plus vite je pourrai me lancer dans mon travail.

CHAPITRE XVII

Quatre mois plus tard, lorsque frère Jack me téléphona chez moi à minuit pour me dire de me tenir prêt à faire un tour en voiture, je fus transporté d'émotion. Heureusement, j'étais debout et tout habillé ; lorsqu'il s'arrêta devant l'immeuble, quelques minutes plus tard, je l'attendais déjà au bord du trottoir. En le voyant en pardessus, ramassé derrière le volant, je me dis : voici venu, peut-être, le moment tant attendu.

— Alors, comment ça va, frère ? dis-je en pénétrant dans l'auto.

— Un peu fatigué, dit-il. Pas assez de sommeil, trop de soucis.

Puis il remit la voiture en marche sans ajouter un mot. Je décidai de ne poser aucune question. Voilà au moins une chose que j'avais complètement assimilée. Il doit se passer quelque chose au Chthonian, me dis-je en le voyant les yeux fixés sur la route, comme perdu dans ses pensées. Peut-être les autres frères attendent-ils de me voir à l'œuvre. Dans ce cas, chouette ; cet examen, je l'ai attendu...

Mais en jetant un coup d'œil par la vitre tandis qu'il rangeait la voiture, je m'aperçus qu'au lieu de se rendre au Chthonian, c'est à Harlem qu'il m'avait amené.

— Nous allons prendre un verre, dit-il en sortant de l'auto ; il se dirigea vers l'endroit où une enseigne au néon représentant une tête de taureau annonçait le bar El Toro.

J'étais déçu. Je n'avais pas la moindre envie de boire. Je voulais gravir l'échelon suivant et me rapprocher ainsi du moment où l'on me confierait une mission. J'entrai à sa suite, soulevé d'irritation.

La salle était chaude et tranquille. Sur les étagères étaient alignées les traditionnelles rangées de bouteilles aux noms exotiques ; à l'arrière, où quatre hommes discutaient en espagnol autour de verres de bière, une machine à sous, illuminée de vert et de rouge, jouait *Media Luz*. Pendant que nous attendions le garçon, j'essayai d'imaginer le but de notre déplacement.

Depuis que j'avais commencé mes études avec frère Hambro, j'avais très rarement vu frère Jack : l'organisation de ma vie était trop serrée. Mais j'aurais dû me douter que, dans le cas d'un événement exceptionnel, frère Hambro m'aurait prévenu. Au lieu de cela, je

devais le rencontrer demain matin, comme d'habitude – ce Hambro, me dis-je, quel professeur fanatique il fait ! Grand, amical, cet homme de loi, théoricien en chef de la Confrérie, s'était montré un maître assez dur. Entre les discussions quotidiennes avec lui et un sévère programme de lecture, j'avais travaillé plus dur que je ne l'avais jamais estimé nécessaire à l'université. Même mes soirées étaient organisées. Tous les soirs, je me retrouvais à quelque réunion ou meeting, dans un quartier ou un autre (mais c'était la première fois que je revoyais Harlem depuis mon discours) ; je prenais place à la tribune avec les orateurs et je prenais des notes qui devaient faire l'objet du débat entre lui et moi le lendemain. Toute circonstance devenait sujet d'étude, y compris les réunions amicales qui suivaient parfois les meetings. Au cours de ces mondanités, je devais prendre note, mentalement, des diverses attitudes idéologiques que trahissaient les conversations des invités. Mais dans ce cas précis, je n'avais pas tardé à maîtriser la méthode : non seulement j'avais appris les divers aspects de la conduite de la Confrérie et sa façon d'aborder les différents groupements sociaux, mais aussi j'avais fini par être connu de l'ensemble des membres de la cité tout entière. On entretenait soigneusement dans les mémoires le rôle que j'avais joué dans l'expulsion, et bien qu'il me fût toujours interdit de prononcer des discours, j'avais pris l'habitude d'être présenté comme une sorte de héros.

Cependant, étant orateur d'instinct, j'avais fini par me lasser de cette période où je devais principalement écouter. À présent, je connaissais si bien la plupart des arguments de la Confrérie – ceux que je mettais en doute aussi bien que ceux auxquels j'ajoutais foi – que j'aurais pu les répéter dans mon sommeil ; mais il n'était toujours pas question de ma mission. C'est pourquoi j'avais espéré que ce coup de téléphone à minuit annonçait le début imminent d'une action ou d'une autre...

À côté de moi, frère Jack était toujours perdu dans ses pensées. Il n'avait pas l'air pressé du tout de partir ou de parler ; tandis que le garçon préparait nos boissons avec des gestes lents, je me creusais la tête en vain pour deviner pourquoi il m'avait amené ici. Devant moi, le panneau habituellement réservé à la glace était orné d'une scène de corrida ; le taureau chargeait l'homme à le toucher, et l'homme faisait tourner la cape rouge en plis sculpturaux si près de son corps que l'homme et la bête semblaient s'unir dans un tourbillon d'allure paisible et parfaite. La grâce à l'état pur, me dis-je en levant les yeux au-dessus du comptoir pour découvrir l'image rose et blanche, plus grande que nature, d'une fille qui souriait du haut d'une réclame de bière rafraîchissante sur laquelle un calendrier indiquait le 1^{er} avril. Lorsqu'on vint déposer les boissons devant nous, frère Jack se reprit,

son humeur changea comme s'il venait à l'instant de mettre un point final à ses réflexions et subitement se sentait libre.

— Hé, revenez sur terre, dit-il en me poussant du coude d'un air enjoué. Ce n'est que l'image de carton d'une froide civilisation d'acier.

Je me mis à rire, content de l'entendre plaisanter.

— Et ça ? dis-je en désignant la scène de corrida.

— Barbarie pure et simple, dit-il en observant le garçon et en baissant la voix jusqu'au chuchotement. Mais dites-moi, quelles sont vos impressions sur votre travail avec frère Hambro ?

— Oh, excellentes, dis-je. Il est sévère, mais si j'avais eu des professeurs comme lui à l'université, je saurais quelques petites choses. Il m'a beaucoup appris ; vous dire si j'en sais suffisamment pour donner satisfaction aux frères qui avaient désapprouvé mon discours dans l'arène, je n'en sais rien. Si nous conversions scientifiquement ?

Il rit et l'un de ses yeux pétillait plus fort que l'autre.

— Ne vous en faites pas pour les frères, dit-il. Vous vous en sortirez très bien. Les rapports de frère Hambro sur vous sont excellents depuis le début.

— Eh bien, c'est agréable à entendre, dis-je. Mes regards tombèrent en même temps sur une autre scène de corrida, plus loin dans la salle ; on y voyait le matador emporté vers le ciel sur les cornes du taureau noir. Ça n'a pas été un mince travail que d'essayer de maîtriser l'idéologie.

— Maîtrisez-la, dit frère Jack, mais n'allez pas trop loin. Ne la laissez pas vous dominer. Rien de tel pour endormir les gens que la sèche doctrine. L'idéal, c'est de trouver un moyen terme entre l'idéologie et l'inspiration. Dire ce que les gens veulent entendre, mais le dire de telle sorte qu'ils feront ce que nous souhaitons. Il rit. Rappelez-vous, également, que la théorie vient toujours après la pratique. Agir d'abord, théoriser ensuite. C'est aussi une formule, et d'une efficacité dévastatrice !

Il me regarda comme s'il ne me voyait pas, et j'aurais été en peine de dire s'il riait avec moi ou de moi. Il riait, c'est tout ce que je pouvais dire.

— Oui, dis-je, je m'efforcerai de venir à bout de tout ce qui sera exigé de moi.

— Vous le pouvez, dit-il, et surtout, vous n'avez aucun souci à vous faire concernant la critique des frères. Vous n'avez qu'à leur renvoyer un peu d'idéologie et ils vous laisseront en paix – à condition, bien entendu, que vous ayez chez eux les appuis nécessaires et que vous produisiez les résultats escomptés. Un autre verre ?

— Merci, je n'ai plus soif.

— Vous êtes sûr ?

— Tout à fait.

— Bon. Venons-en à votre mission : demain, vous serez promu premier porte-parole du quartier de Harlem...

— Quoi !

— Oui. Le comité a pris cette décision hier.

— Mais je n'en avais pas la moindre idée.

— Vous vous débrouillerez très bien. À présent, écoutez... Vous devez poursuivre ce que vous avez mis en train lors de l'expulsion. Maintenez-les sous pression. Excitez leur énergie. Ralliez le plus grand nombre possible. Vous recevrez des conseils de membres plus anciens, mais pour le moment, vous devez voir ce qu'il vous est possible de faire. Vous aurez une grande liberté d'action – en même temps que vous serez soumis à une discipline rigoureuse envers le comité.

— Je vois, dis-je.

— Non, vous ne voyez pas tout à fait, dit-il, mais cela viendra. Vous ne devez pas sous-estimer la discipline, frère. Elle vous rend responsable de vos faits et gestes envers l'organisation tout entière. Ne sous-estimez pas la discipline. Elle est très rigoureuse, mais à l'intérieur de son cadre, vous jouirez d'une pleine liberté pour accomplir votre tâche. Et votre tâche est très importante. Vous comprenez ? Ses yeux parurent scruter mon visage tandis que je faisais oui de la tête. Nous ferions aussi bien de partir, maintenant, afin que vous puissiez dormir un peu, dit-il en vidant son verre. Vous êtes un soldat, à présent, votre santé appartient à l'organisation.

— Je serai prêt, dis-je.

— J'en suis convaincu. À demain, donc. Vous rencontrerez le comité exécutif de la section de Harlem demain matin à neuf heures. Vous connaissez l'endroit, bien sûr ?

— Non, frère, je ne le connais pas.

— Ah ? C'est vrai – eh bien venez donc avec moi une minute. Je dois voir quelqu'un là-bas ; vous pourrez ainsi jeter un regard sur votre futur lieu de travail. Je vous déposerai sur le chemin du retour, dit-il.

Les bureaux étaient situés dans un édifice religieux désaffecté ; au rez-de-chaussée, une boutique de prêteur sur gages, dont la vitrine était bourrée de butin qui jetait une vague lueur dans la rue sombre. Nous prîmes un escalier qui nous conduisit au troisième étage, et nous pénétrâmes dans une grande salle sous une haute voûte gothique.

— C'est là-bas, dit frère Jack en se dirigeant vers le fond de la grande salle, où je vis une rangée de pièces plus petites, dont une seule était éclairée. À l'instant, un homme s'encadra dans la porte et s'avança en boitant.

— 'Soir, frère Jack, dit-il.

— Tiens, frère Tarp, je m'attendais à trouver frère Tobitt.

— Je sais. Il était ici, mais il a dû s'absenter, dit l'homme. Il a laissé cette enveloppe, en disant qu'il vous appellerait plus tard dans la soirée.

— Bien, bien, dit frère Jack. Voici, je vous présente un nouveau frère...

— Ravi de vous rencontrer, dit le frère avec un sourire. Je vous ai entendu parler dans l'arène. Vous y êtes allé carrément.

— Merci, dis-je.

— Ainsi, ça vous a plu, frère Tarp, pas vrai ? dit frère Jack.

— J'ai rien à redire à ce garçon, dit l'homme.

— Eh bien, vous n'allez pas manquer d'occasions de le voir, c'est votre nouveau porte-parole.

— C'est parfait, dit l'homme. Va y avoir quelques petits changements, on dirait.

— Exact, dit frère Jack. Allons jeter un coup d'œil à son bureau, à présent ; ensuite, nous partirons.

— Entendu, frère, dit Tarp, et passant devant moi en clopinant, il entra dans une des pièces obscures et alluma. C'est celui-ci.

Je regardai à l'intérieur. C'était une petite pièce contenant un bureau plat avec un téléphone, une machine à écrire sur sa petite table, une bibliothèque avec des livres et des pamphlets sur les rayons et une immense carte du monde décorée d'anciens signes marins et d'une héroïque effigie de Christophe Colomb dans un coin.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, voyez donc frère Tarp, dit frère Jack. Il est toujours là.

— Merci, entendu, dis-je. Je prendrai la mesure des lieux demain matin.

— Oui, allons, il nous faut filer pour que vous puissiez dormir un peu. Bonne nuit, frère Tarp. Veillez à ce que tout soit prêt pour lui demain matin.

« C'est parce que nous attirons des hommes comme frère Tarp que nous triompherons, dit-il tandis que nous grimpons dans l'auto. Il est vieux physiquement, mais du point de vue idéologique, c'est un vigoureux jeune homme. On peut compter sur lui, même dans la situation la plus difficile.

— Ça a l'air d'un type sympathique à avoir dans les parages, dis-je.

— Vous verrez, dit-il et il retomba dans un silence qui dura jusqu'à ma porte.

Lorsque j'arrivai, le comité était réuni dans la salle à voûte gothique ; les gens étaient assis sur des chaises pliantes autour de deux petites tables mises côte à côte pour former une unité.

— Eh bien, dit frère Jack, vous êtes exacts au rendez-vous. Fort bien, nous sommes en faveur de la précision chez nos chefs.

— Frère, je m'efforcerai toujours d'être à l'heure, dis-je.

— Le voici, frères et sœurs, dit-il, votre nouveau porte-parole. Commençons donc. Sommes-nous tous présents ?

— Oui, à part frère Tod Clifton, précisa quelqu'un.

Sa tête rouge eut une secousse de surprise.

— Ah bon ?

— Il viendra, dit un jeune frère. Nous avons travaillé jusqu'à trois heures du matin.

— Malgré tout, il devrait être à l'heure. Très bien, dit frère Jack en sortant une montre, commençons. Je n'ai que peu de temps à passer ici, mais cela suffira amplement. Vous êtes tous au courant des événements de la dernière période et du rôle que notre nouveau frère y a joué. En un mot, on attend de vous ici que vous veilliez à empêcher tout cela de devenir lettre morte. Nous devons accomplir deux choses : d'une part, mettre sur pied des méthodes pour accroître l'efficacité de notre agitation, et de l'autre, organiser l'énergie qui a déjà été libérée. Ceci exige une augmentation rapide du nombre des adhérents. Les gens sont tout à fait réveillés ; mais si nous ne parvenons pas à les guider vers l'action, ils retomberont dans la passivité ou le scepticisme. C'est pourquoi il est nécessaire que nous frappions immédiatement et que nous frappions dur !

« C'est dans ce but, dit-il en me désignant d'un mouvement de tête, que notre frère a été nommé porte-parole du quartier. Vous devez lui donner votre appui loyalement et le considérer comme le nouvel instrument de l'autorité du comité...

J'entendis les applaudissements clapoter faiblement. La porte s'ouvrit et ils cessèrent aussitôt. Mes yeux se portèrent, au-delà des rangées de chaises, à l'endroit où un jeune homme sensiblement de mon âge, tête nue, faisait son entrée dans la salle. Il était en gros pull et pantalon ; comme les autres levaient la tête, j'entendis une femme pousser un bref soupir de plaisir. Le jeune homme, de son allure souple et détendue de noir, avança ensuite de l'ombre vers la lumière ; je pus voir qu'il était très noir et très beau ; quand il parvint au milieu de la pièce, je remarquai chez lui ces traits ciselés de marbre noir que revêtent parfois des statues dans les musées du Nord et des êtres vivants dans les villes du Sud, où la descendance blanche des enfants de la maison du planteur et la descendance noire des enfants de la cour de la ferme ont des noms, des physionomies et des traits de caractère aussi identiques que des traces de balles tirées d'un même canon. Il était tout près, maintenant, il inclinait sa grande silhouette détendue, les bras tendus prenant appui sur la table ; je vis alors le large empan raidi de ses doigts sur les veines sombres du bois, les bras musclés sous le chandail, la ligne infléchie de la poitrine se soulevant au battement libre de sa gorge, jusqu'au menton carré et bien rasé ; et je remarquai une petite pièce de sparadrap en forme de croix sur

l'arrondi de sa joue, subtil mélange afro anglo-saxon, velours sur pierre, granit sur os.

Ainsi posté, il nous regardait tous avec une réserve, une distance où je perçus une interrogation muette au-dessous d'un charme amical. D'instinct, je sentis en lui un rival possible. Je l'observai d'un air circonspect, en me demandant qui il était.

— Eh bien, le frère Tod Clifton est donc en retard, dit Jack. Notre guide de la jeunesse est en retard. Pour quelle raison ?

Le jeune homme porta un doigt à sa joue et sourit.

— J'ai dû voir le docteur, dit-il.

— Qu'est-ce que c'est ? dit frère Jack en regardant la croix de sparadrap sur la peau noire.

— Une petite rencontre avec les nationalistes, simplement. Avec les amis de Ras l'Exhorteux, dit frère Clifton.

Et j'entendis une des femmes qui le contemplaient avec des yeux brillants de compassion, exhaler un soupir.

Frère Jack me jeta un rapide coup d'œil.

— Frère, vous avez entendu parler de Ras, sans doute ? C'est l'énergumène qui se présente sous l'étiquette de nationaliste noir.

— Non, je ne m'en souviens pas, dis-je.

— Vous aurez bien assez tôt l'occasion d'avoir affaire à lui. Asseyez-vous, frère Clifton, asseyez-vous. Vous devez faire attention. Vous êtes précieux à l'organisation, vous ne devez pas prendre de risques.

— Dans le cas présent, c'était inévitable, dit le jeune homme.

— Tout de même, dit frère Jack ; et il revint à la discussion en faisant appel aux suggestions.

— Frères, avons-nous l'intention de continuer à lutter contre les expulsions ? dis-je.

— C'est devenu une question prioritaire, grâce à vous.

— Alors, pourquoi ne pas intensifier la lutte ?

Il scruta mon visage.

— Quelles sont vos suggestions ?

— Eh bien, puisque cela a tellement attiré l'attention, pourquoi ne pas essayer de porter la question devant la communauté dans son ensemble ?

— Et d'après vous, comment devrions-nous nous y prendre ?

— Je suggère que nous obtenions le soutien des authentiques chefs de la communauté.

— Ce projet soulève certaines difficultés, dit frère Jack. La plupart des chefs nous sont hostiles.

— Mais je pense qu'il a lancé une idée intéressante, dit frère Clifton. Pourquoi ne chercherions-nous pas à obtenir leur soutien pour la chose elle-même, indépendamment de leurs sentiments à notre

égard ? La question intéresse toute la communauté, elle n'a aucun caractère sectaire.

— C'est ça, dis-je, c'est ainsi que je vois les choses. Ces expulsions ont soulevé tant d'émotion qu'ils ne peuvent pas se permettre de révéler leurs réticences à notre égard, sous peine de paraître hostiles aux intérêts supérieurs de la communauté...

— Ainsi, nous les mouillons, dit Clifton.

— Ça me paraît assez bien vu, dit frère Jack.

Les autres firent chorus.

— Voyez-vous, dit frère Jack avec un petit sourire, nous avons toujours évité ces chefs, mais dès lors que nous décidons de progresser sur un large front, le sectarisme devient un fardeau dont il faut se défaire. Autres suggestions ?

Il jeta un regard à la ronde.

— Frère, dis-je, me rappelant tout à coup, lors de ma première visite à Harlem, parmi les premières choses qui ont fait impression sur moi, il y avait un homme en train de faire un discours, juché sur une échelle. Il s'exprimait en termes très violents, avec un accent particulier, mais il avait attiré un auditoire enthousiaste... Qu'est-ce qui nous empêche de porter notre programme à la rue, de la même façon ?

— Ainsi, vous l'avez donc rencontré, dit Jack avec un sourire rapide. Eh bien, Ras l'Exhorteur s'est taillé un fief à Harlem. Mais maintenant que nous sommes plus nombreux, nous pourrions tâter le terrain. Des résultats, voilà ce que veut le comité !

C'était donc ça, Ras l'Exhorteur, me dis-je.

— Nous aurons des ennuis avec l'Extorqueur – je veux dire, l'Exhorteur, dit une grosse bonne femme. Ses acolytes seraient capables de stigmatiser la viande blanche d'un poulet rôti.

Tout le monde rit.

— Ça le rend fou de voir des Noirs et des Blancs ensemble, dit-elle.

— Nous en ferons notre affaire, dit frère Clifton en portant la main à sa joue.

— Très bien, mais pas de violence, dit frère Jack. La Confrérie est opposée à toute forme de violence, terreur et provocation, violence offensive, s'entend. Vu, frère Clifton ?

— Parfaitement, dit-il.

— Nous refusons d'entériner la moindre action violente offensive. Compris ? De même pour les agressions contre les forces de l'ordre ou autres qui ne nous attaquent pas, nous sommes contre toutes les formes de la violence, vu ?

— Oui, frère, dis-je.

— Très bien, ce point étant éclairci, je vous quitte à présent, dit-il. Voyez ce que vous pouvez réaliser. Vous recevrez un soutien efficace

d'autres quartiers et tous les conseils voulus. En attendant, rappelez-vous que nous sommes tous soumis à une discipline.

Il s'en alla et nous nous répartîmes les tâches. Je proposai que chacun travaillât dans la zone qu'il connaissait le mieux. Puisqu'il n'existait pas de liaison entre la Confrérie et les chefs de la communauté, je m'assignai la tâche d'en créer une. Il fut décidé que nos réunions de rue commenceraient immédiatement et que frère Tod Clifton devait revenir et revoir les détails avec moi.

Tandis que la discussion se poursuivait, je scrutai leurs visages. Ils paraissaient absorbés par la cause, et en parfaite harmonie, Noirs et Blancs. Mais quand j'essayai de les ranger par catégorie, je ne parvins à rien. La grosse dondon qui avait l'air d'un « trou à bière » du Sud avait la charge du travail des femmes, et s'exprimait en termes abstraits, idéologiques. L'homme à l'air timide avec les taches de vin sur le cou révélait dans ses propos une franchise hardie et une soif d'action. Et ce frère Tod Clifton, le chef de la jeunesse, il avait quelque peu l'air d'un godelureau, d'un zazou, d'un gommeux – sauf que sa tête de laine d'agneau persan n'avait jamais connu de produit décrêpant. Impossible d'en classer un seul. Ils paraissaient familiers, mais ils étaient tout aussi différents que frère Jack et les autres Blancs l'étaient de tous les Blancs que j'avais connus jadis. Ils étaient tous transformés, comme des gens familiers vus en rêve. Enfin, me dis-je, tu es différent, toi aussi et ils s'en apercevront quand les paroles céderont le pas à l'action. Tu devras seulement prendre garde à ne braquer personne. Les choses étant ce qu'elles sont, ton entrée en fonction pourrait susciter quelque ressentiment.

Mais lorsque frère Tod Clifton vint dans mon bureau pour discuter le meeting de rue, je ne vis pas le moindre indice de ressentiment ; il était, au contraire, entièrement absorbé dans la stratégie du meeting. Avec le plus grand soin, il entreprit de m'expliquer comment traiter les gens qui cherchent à vous désarçonner par des questions intempestives, que faire en cas d'attaque, comment distinguer nos propres membres du reste de la foule. En dépit de ses allures de zazou, il s'exprimait avec précision et je ne doutai pas qu'il connût son affaire.

— À ton avis, comment ça va marcher ? dis-je lorsqu'il eut terminé.

— Ce sera du tonnerre, mon vieux, dit-il. Ça dépassera tout ce qu'on a vu depuis Garvey.

— Je voudrais bien en être aussi sûr que toi, dis-je. Je n'ai jamais vu Garvey.

— Moi non plus, dit-il, mais je crois comprendre qu'il a été formidable à Harlem.

— Oui, mais nous ne sommes pas Garvey, et il a fait long feu.

— Non, mais il avait sûrement du répondant, dit-il avec un élan de

passion. Sûrement, il avait du répondant pour remuer tous ces gens ! Les nôtres, c'est le diable pour les remuer. Il devait rien lui manquer, tiens.

Je le regardai. Son regard était tourné en lui-même. Puis il sourit.

— Ne t'en fais pas, dit-il. Nous avons un plan scientifique, et tu les mettras en train. Les choses vont si mal qu'ils écouteront, et du moment qu'ils écoutent, ils marcheront.

— Je l'espère, dis-je.

— C'est sûr. Tu n'as pas fréquenté le mouvement autant que moi ; ça fait trois ans, maintenant, et je t'assure que je sens le changement. Ils sont prêts à bouger.

— J'espère que tes impressions sont justes, dis-je.

— Elles le sont, parfaitement, dit-il. Tout ce que nous avons à faire, c'est de les rassembler.

Il faisait presque aussi froid qu'en plein hiver, le coin était bien éclairé, et la foule, exclusivement noire, nombreuse et très serrée. Juché sur l'échelle, à présent, j'étais entouré d'un groupe de jeunes appartenant à la division de Clifton ; au-delà de leurs dos et de leurs cols relevés, je distinguais dans la foule les visages des hésitants, des curieux et des convaincus. Il était tôt, et j'enflai résolument ma voix pour la lancer contre les bruits de la circulation ; je sentais le froid humide de l'air sur mes joues et mes mains tandis que ma voix se réchauffait au contact de mon émotion. À peine avais-je commencé à sentir la vibration s'établir entre moi et la foule – ils s'étaient mis à manifester leur accord par des applaudissements scandés – que Tod Clifton capta mon regard et me désigna quelque chose du doigt. Par-dessus les têtes de la foule, au-delà des vitrines des magasins plongés dans le noir, et des enseignes au néon avec leur éclairage clignotant, je vis une bande agressive d'une vingtaine d'hommes se diriger vers nous à pas rapides. Je baissai les yeux.

— Ça se gâte, continue à parler, dit Clifton, donne le signal aux amis.

— Mes frères, l'heure est venue de passer à l'action, criai-je. Et aussitôt je vis le groupe de jeunes accompagnés de quelques adultes gagner les derniers rangs de la foule et se lancer à la rencontre de la troupe en marche. Puis quelque chose jaillit dans l'obscurité, atterrit brutalement sur mon front, et je sentis la foule se soulever comme une vague montante, imprimant à l'échelle un mouvement oscillatoire. J'avais l'air de marcher sur des échasses, d'un pas chancelant au-dessus d'une foule, puis je tombai à la renverse dans la rue et j'entendis l'échelle s'écrouler avec fracas. Pris de panique, les gens tournaient en rond à présent, et j'aperçus Clifton à côté de moi :

— C'est Ras l'Exhorteux, hurla-t-il. Tu peux te servir de tes mains ?

— Et même de mes poings ! J'étais en rogne.

— Bon, c'est parfait, alors. C'est l'occasion ou jamais. Allez, viens, voyons c'que tu sais faire avec tes pognes !

Il s'avança et parut plonger dans la foule tourbillonnante ; je ne le quittai pas d'une semelle ; je vis les types s'engouffrer dans des portes cochères à la débandade et se diluer à pas lourds dans la nuit.

— Voilà Ras, là-bas, cria Clifton. Et j'entendis un bris de verre et la rue fut plongée dans l'obscurité. Quelqu'un avait visé le réverbère. À travers la grisaille, j'aperçus Clifton qui se dirigeait vers l'endroit où luisait dans une vitrine obscure une enseigne au néon rouge ; en même temps, quelque chose me passait sous le nez. Puis un homme s'approcha en courant, muni d'un bout de tuyau et je vis Clifton se prendre au corps à corps avec lui ; il se baissa brusquement, lui vola dans les plumes, agrippa le poignet de l'homme ; puis il donna soudain un mouvement de torsion, comme un soldat exécutant une volte-face, de sorte que je l'avais devant moi, à présent ; il maintenait sur son épaule le coude de l'homme tordu à l'envers, l'homme se redressait sur la pointe des pieds et hurlait tandis que Clifton se redressait progressivement et pesait sur le bras comme sur un levier.

J'entendis un claquement sec et je vis l'homme s'affaïsser ; le tuyau tinta sur le trottoir ; puis quelqu'un me flanqua un coup terrible dans l'estomac et tout à coup je compris que moi aussi j'entraï dans la bagarre. Je me mis à genoux, roulai sur moi-même et me redressai d'un bond ; je lui fis face.

— Debout, oncle Tom, dit-il et je lui décochai un coup sévère. Il avait ses mains, moi, les miennes, la lutte était égale, mais il eut moins de chance. Il n'était ni par terre, ni hors combat, mais je lui assénai deux beaux coups et il décida d'aller se battre ailleurs. Lorsqu'il tourna le dos, je lui fis un croc-en-jambe et m'éloignai.

La bagarre regagnait la zone d'ombre, là où les réverbères avaient été proprement neutralisés ; à part les grognements, les ahans, le bruit des pas et des coups, le silence régnait. Tout était confus dans le noir, impossible de distinguer les nôtres de la bande adverse ; je m'avançai prudemment, essayant de voir. Au bout de la rue, dans l'ombre, quelqu'un hurla : « Dispersez-vous ! Dispersez-vous ! » Je pensai : les flics, et je cherchai Clifton des yeux. L'enseigne au néon avait un éclat mystérieux ; on courait de tous côtés, les jurons allaient bon train ; c'est alors que je le vis pénétrer avec adresse dans le couloir d'un magasin devant une enseigne rouge, indiquant : *Ici, on encaisse les chèques* ; je le rattrapai en toute hâte ; pendant ce temps, des objets sifflaient à mes oreilles, et du verre se brisait avec fracas. Les bras de Clifton assénaient de petits coups brusques et précis sur la tête et l'estomac de Ras l'Exhorteur, ils frappaient avec rapidité et compétence ; attentif à ne pas l'envoyer péter dans la vitrine, à ne pas heurter la vitre avec ses poings, il travaillait Ras avec des droits et des

gauches portés si vite que l'autre oscillait comme un taureau ivre, d'un côté et de l'autre. Comme je m'approchais, Ras tenta de foncer pour se dégager et je vis Clifton le ramener brutalement en arrière, le forcer à s'accroupir, les mains sur le plancher sombre du couloir, les talons contre la porte, tel un coureur prenant appui contre les butées de départ. L'instant d'après, il bondit comme une flèche, attrapa Clifton sur sa lancée, fonda sur lui tête baissée ; j'entendis le jaillissement du souffle ; Clifton fut sur le dos ; quelque chose étincela dans la main de Ras, il s'avança, lourde silhouette trapue, qui faisait toute la largeur du couloir à présent avec le couteau, progressant avec une implacable lenteur. Je fis un tour sur moi-même, dans l'espoir de mettre la main sur le morceau de tuyau ; je plongeai à sa recherche, me traînai sur les mains et les genoux, et voici – lorsque je m'approchai, je vis Ras se baisser, crocher une main dans le col de Clifton, le couteau dans l'autre, les yeux fixés sur Clifton à terre, haletant, furieux comme un taureau. Glacé d'effroi, je le vis prendre son élan avec le couteau, et l'arrêter au milieu des airs, reprendre son élan, s'arrêter de nouveau, avec un juron ; puis sans prendre le temps de souffler, il refit le geste, sans plus de succès ; il commençait à pleurer, à présent, tout en parlant d'abondance ; quant à moi, je m'approchais doucement, au ralenti.

— Mon vieux, lâcha Ras, je devrais te tuer. Nom de Dieu, je devrais te tuer, le monde s'en trouverait mieux. Mais t'es Noir, mon vieux. Pourquoi t'es Noir, mon vieux ? Je devrais te tuer, j'le jure. Personne frappe l'Exhorteur, nom de Dieu, personne !

Je le vis lever son couteau une nouvelle fois ; incapable de se résoudre à l'enfoncer, il l'abassa, poussa Clifton dans la rue, et debout au-dessus de lui, éclata en sanglots.

— Pourquoi qu't'es fourré avec ces Blancs ? Pourquoi ? Y a longtemps que je t'ai à l'œil. Je me suis dit : y va pas tarder à s'éveiller et en avoir sa claque. Il en sortira, de ce truc. Pourquoi un bon gars comme toi, t'es toujours avec eux ?

Je m'approchai encore : debout au-dessus de Clifton, le visage luisant de larmes de colère, il brandissait encore le couteau inoffensif et ses larmes étaient rouges à la lueur de l'enseigne du magasin.

— T'es mon frère, à moi, mon vieux. Les frères sont de la même couleur. Nom de Dieu, comment tu peux appeler ces Blancs frères ? C'est de la merde, ces Blancs. De la merde. Les frères sont de la même couleur. Nous, on est les fils de Maman Afrique, t'as oublié ? T'es Noir, *Noir* ! Tu... nom de Dieu, mon vieux ! dit-il en faisant tourner son couteau pour donner du poids à ses propos. T'as des sales cheveux ! T'as des lèvres épaisses ! Y disent que tu pues ! Ils te détestent, mon vieux. T'es Africain. *Africain* ! Pourquoi t'es collé avec eux ? Laisse tout' cette merde, mon vieux. Y te trahiront. Cette merde, c'est du

passé. Y nous foutent en esclavage, tu oublies ça ? Alors, comment ils peuvent vouloir du bien à un Noir ? Comment ils vont être ton frère ?

Parvenu jusqu'à lui, j'abattis le tuyau d'un coup sec, et je vis le couteau s'envoler dans la nuit tandis qu'il agrippait son poignet ; je pris mon élan avec le tuyau une deuxième fois, soudain bouillant de colère et de haine ; il me regardait de ses petits yeux rétrécis, sans flancher.

— Et toi, mon vieux, dit l'Exhorteux, un vrai petit diable noir ! Une mangouste foutument maligne ! Mais d'où tu crois qu'tu viens, toi, pour aller avec les Blancs ? Je sais, putain ; oh, là, là, je sais ! T'es du Sud ! Tu viens de la Trinité ! Tu viens de la Barbade ! De la Jamaïque, d'Afrique du Sud, avec le pied du Blanc dans le cul jusqu'au genou. Pourquoi t'essayes de le nier en trahissant les Noirs ? Pourquoi vous battez contre nous ? Z'êtes des jeunes gars. Des jeunes Noirs pleins d'éducation ; j'ai écouté vot' baratin démagogue. Pourquoi vous passez dans le camp du faiseur d'esclaves ? C'est quoi, comme éducation, ça ? Le Noir qui trahit sa propre mère, c'est quoi, comme Noir ?

— Ta gueule, dit Clifton en se mettant debout d'un bond. Ta gueule !

— Foutre, non, cria Ras en s'essuyant les yeux avec ses poings. J'continue à parler ! Foutez-moi en l'air avec ce tuyau, mais par Dieu, faudra qu'vous écoutiez l'Exhorteux ! Venez avec nous, les gars. Nous fondons un mouvement épatant de Noirs. Avec des Noirs ! Qu'est-ce qu'ils font, y vous donnent de l'argent ? Qui a besoin de leur foutue oseille ? Leur argent, il saigne le sang noir, mon vieux. Il est impur ! C'est dégueulasse, de prendre leur argent, j'vous l'dis. De l'argent sans dignité – c'est vraiment de la merde !

Clifton s'élança vers lui. Je le retins et je hochai la tête. « Viens, ce type est cinglé », dis-je en le tirant par le bras.

Ras se frappa les cuisses de ses poings.

— Moi, cinglé, mon vieux ? C'est moi que t'appelles cinglé ? Regarde vous deux et regarde-moi... c'est ça, du bon sens ? On est plantés là, trois nuances de Noir ! Trois Noirs se battent dans la rue à cause du Blanc qui fait d'eux des esclaves ? C'est ça, du bon sens ? C'est ça, de la conscience, de la compréhension scientifique ? C'est ça, le Noir moderne du XX^e siècle ? Nom de Dieu, mon vieux ! Où est la dignité personnelle – Noir contre Noir ? Qu'est-ce qu'y vous donnent donc pour trahir – leurs femmes ? C'est pour ça que vous vous laissez duper ?

— Partons, dis-je ; en l'écoutant, une bouffée de souvenirs m'envahit, je me rappelai tout à coup, dans l'obscurité, toute l'horreur de la mêlée générale ; mais Clifton, fasciné, ne quittait pas Ras des yeux et résistait à mes efforts pour l'entraîner.

— Partons, répétai-je.

Mais il restait planté là, le regard fixe.

— Bien sûr, tu pars, toi, dit Ras, mais pas lui. T'es contaminé, mais lui, c'est le vrai Noir. En Afrique, un homme comme lui, il serait un chef, un roi noir ! Ici, ils disent qu'il viole ces putains de femmes blanches qu'ont même pas de sang dans les veines. Je parie que cet homme est capable de leur foutre une raclée avec une batte de baseball – merde ! La belle connerie ! On te fout le pied au cul du berceau à la tombe, et tu appelles ça un frère ? C'est mathématique ? C'est logique, ça ? Regarde ton copain, mon vieux ; ouvre les yeux, me dit-il. On dirait que j'ébranle le satané monde ! Ils ont entendu parler de moi au Japon, en Inde – dans tous les pays de couleur. Jeunesse ! Intelligence ! Cet homme est un prince-né ! Où as-tu mis tes yeux ? Et ta dignité ? Travailler pour cette foutue clique ? Leurs jours sont comptés, l'heure est presque arrivée et toi, tu déconnes comme si on était au XIX^e siècle ! J'te comprends pas. Est-ce que je suis ignorant ? Réponds-moi, mon vieux !

— Oui, éclata Clifton. Nom de Dieu, oui !

— Tu crois que j'suis cinglé, c'est pa'ce que je parle mal l'anglais ? Merde, c'est pas ma langue maternelle, mon vieux, j'suis Africain ! Tu crois vraiment que j'suis cinglé ?

— Oui, oui !

— Tu crois ça ? dit Ras. Mais qu'est-ce qu'y te font, mon Noir ? Y te donnent leurs femmes puantes ?

Clifton s'élança de nouveau, et de nouveau je l'arrêtai. Ras ne bougea pas, il avait la tête en feu.

— Leurs femmes ? Nom de Dieu, mon vieux ! C'est ça, l'égalité ? C'est ça, la liberté du Noir ? Une petite tape dans le dos et un morceau de con sans passion ? Quelle chiure ! Ils vous achètent si bon marché que ça, mon vieux ? Mais qu'est-ce qu'y leur font, à mes semblables ? Où est partie vot' cervelle ? Ces rebuts de femmes, mon vieux ! Elles font de l'eau ! Vous savez qu'le Blanc de la haute, il déteste le Noir, c'est simple ! Alors maintenant, il utilise les restes et il veut que vous, jeunes hommes noirs, vous faisiez son sale boulot. Y vous possèdent, mon vieux. Laissez-les se battre entre eux. Laissez-les s'exterminer. Nous nous organisons – il est bon de s'organiser – mais nous le faisons entre Noirs. *Noirs* ! Au cul, ce fils de pute ! Le Blanc, il prend une de ces morues et il raconte à l'homme noir que sa liberté, il la trouvera entre ses jambes décharnées ; pendant ce temps, il se farcit tout le pouvoir et le capital, ce bandit, et il laisse que dalle à l'homme noir. Aux belles Blanches, il leur raconte que le Noir est un dévoyé et il les tient enfermées et dans l'ignorance, pendant qu'il fait du Noir une race de bâtards.

« Quand est-ce que le Noir va se fatiguer de cette perfidie

enfantine ? Tu oses plus te fier à ton intelligence noire, tellement il t'a trituré ? T'es jeune, te prends pas pour de la camelote, mon vieux. Ne te renie pas ! Il a fallu des milliards de litres de sang noir pour te fabriquer. Regarde bien à l'intérieur de toi et tu seras plus que les rois parmi les hommes ! Un homme sait qu'il est un homme quand il a rien, quand il est tout nu – il a besoin de personne pour savoir ça. T'as six pieds de haut, mon vieux. T'es jeune et intelligent. T'es noir et beau – ne les laisse pas te raconter le contraire ! Si t'étais pas tout ça, tu s'rais mort, mon vieux. Mort ! Je t'aurais tué, mon vieux. Ras l'Exhorteur a brandi son couteau, il a voulu le faire, mais il a pas pu. Pourquoi tu le fais pas ? que j'me suis demandé. Je vais le faire à présent, j'me suis dit. Mais quelque chose me disait : « Non, non ! C'est peut-être le roi noir que tu vas tuer ! » Et j'ai dit, oui, oui ! Alors j'ai accepté ton geste humiliant. Ras a reconnu tes possibilités noires, mon vieux. Ras n'a pas voulu sacrifier son frère noir au Blanc faiseur d'esclaves. Au lieu de ça, il a pleuré. Ras est un homme – il a pas besoin d'aucun Blanc pour savoir ça – et Ras a pleuré. Alors, pourquoi tu reconnais pas ton devoir noir, mon vieux et tu viens pas te mett' avec nous ?

Sa poitrine haletait et une note de supplication était venue se mêler à la voix rude. Il n'avait pas volé son nom d'exhorteur, et j'étais pris dans l'éloquence fruste et démentielle de son plaidoyer. Il restait planté là, dans l'attente d'une réponse. Et soudain, un gros avion de transport rase les immeubles ; je levai les yeux pour voir la flamme s'échapper de ses réacteurs ; le silence tomba entre nous ; nous regardions.

Tout à coup, l'Exhorteur brandit son poing en direction de l'avion et hurla :

— Qu'il aille se faire voir, un jour nous aussi, on en aura ! Qu'il aille se faire voir !

Il resta dans cette attitude, le poing levé, tandis que l'avion ébranlait les immeubles de son vol puissant. Puis il disparut et je regardai tout autour de moi la rue irréelle. On se battait plus haut dans la rue à présent, dans le noir, et nous étions seuls. Je regardai l'Exhorteur. J'aurais été bien en peine de dire si j'éprouvais de la colère ou un sentiment de stupeur.

— Écoute, dis-je en hochant la tête. Voyons les choses en face. À partir d'aujourd'hui, nous serons au coin des rues tous les soirs, sachant fort bien que nous risquons la bagarre. Nous ne la cherchons pas, surtout avec toi, mais d'un autre côté, nous ne nous sauverons pas...

— Nom de Dieu, mon vieux, dit-il en bondissant en avant. On est à Harlem, ici. C'est *mon* territoire, le territoire de l'homme noir. Tu crois qu'on va laisser les Blancs venir répandre leur poison ? Les laisser

venir comme ils ont fait pour se farcir la combine de la loterie ? Comme ils ont fait pour tous les magasins ? Dis pas de connerie, mon vieux, quand tu parles à Ras, dis pas de connerie !

— C'est sérieux, dis-je, et tu vas écouter comme nous t'avons écouté. Nous serons ici tous les soirs, tu entends. Nous viendrons ici, et la prochaine fois que tu te précipites avec un couteau sur un de nos frères, blanc ou noir, comprends-moi – eh bien, nous ne l'oublierons pas.

Il secoua la tête.

— Moi non plus, je t'oublierai pas, mon vieux.

— D'accord. Ça fait mon affaire ; parce que si tu oublies, il y aura de la bagarre. Tu fais fausse route, tu ne vois pas que vous êtes surpassés en nombre ? On a besoin d'alliés pour gagner...

— Ça, c'est vrai. Des alliés noirs. Des alliés jaunes et bruns !

— Tous les hommes qui aspirent à un monde fraternel, dis-je.

— Ne sois pas idiot, mon vieux. Les Blancs, eux, ils en ont pas besoin, de s'allier avec les Noirs. Ils obtiennent ce qu'ils veulent et ils se retournent contre vous. Où tu as mis ton intelligence noire ?

— Des raisonnements de ce genre finiront par te perdre dans le remous de l'histoire, dis-je. Commence à penser avec ta tête, et pas avec tes émotions.

Il secoua la tête avec impétuosité, en regardant Clifton.

— Ce Noir qui me parle de cervelle et de raisonnement... J'vous pose la question à tous les deux, vous êtes réveillés ou vous dormez ? Quel est votre passé, et où allez-vous ? Peu importe, prenez votre idéologie corrompue et bouffez vos propres tripes comme une hyène moqueuse. Tu n'es nulle part, mon vieux. Nulle part ! Ras n'est pas ignorant. Ras n'a pas peur, non plus. Non ! Ras, il sera toujours là. Noir, et luttant pour la liberté des Noirs, quand les Blancs, ils auront obtenu ce qu'ils voulaient et foutu le camp en vous riant à la gueule, et quand vous serez là, puant et bourrés de chiures blanches.

Il cracha avec colère dans la rue sombre. Le crachat s'envola, rosé dans la lumière rouge.

— Ça suffit comme ça pour moi, dis-je. Rappelle-toi seulement ce que j'ai dit. Viens, frère Clifton. Cet homme est plein de pus, de pus noir.

Nous nous mîmes en route ; un morceau de verre craqua sous mon pied.

— C'est p'têt' vrai, dit Ras, mais j'suis pas un imbécile ! J'suis pas un de ces imbéciles instruits qui croient qu'entre le Noir et le Blanc, on peut tout arranger avec quelques foutus mensonges dans des putains de livres écrits par le Blanc en premier lieu. Il a fallu trois cents ans de sang noir pour bâtir cette civilisation de l'homme blanc, et c'est pas en une minute qu'elle disparaîtra. Le sang réclame le

sang ! Rappelez-vous ça. Et rappelez-vous que je suis pas comme vous. Ras sait voir les vrais problèmes, et il n'a pas peur d'être noir. C'est pas non plus un traître vendu aux Blancs. Rappelez-vous ça : je suis pas un traître aux Noirs vendu aux Blancs.

Avant que j'aie eu le temps de répondre, Clifton fit demi-tour dans l'obscurité, il y eut un craquement, et je vis Ras aller à terre ; Clifton respirait fort, et Ras gisait là dans la rue, un Noir trapu, le visage baigné de larmes rouges où se reflétait l'enseigne : *Ici on encaisse les chèques*. Et de nouveau, comme Clifton baissait les yeux d'un air grave, il avait l'air de poser une question muette.

— Partons, dis-je. Partons !

Nous nous mîmes en route tandis que retentissaient les cris des sirènes. Clifton jurait doucement pour lui-même.

Puis nous sortîmes de l'obscurité pour nous retrouver dans une rue animée ; il se tourna vers moi. Il y avait des larmes dans ses yeux.

— Ce pauvre couillon égaré, dit-il.

— Il en a autant à ton service, dis-je. J'étais content d'avoir échappé à l'obscurité, à cette voix, et à ses exhortations.

— Ce type est cinglé, dit Clifton. C'est à vous rendre dingue si vous vous laissez faire.

— Où a-t-il pu pêcher ce nom ? dis-je.

— Il se l'est donné. Je parie que c'est ça. Ras, c'est un titre honorifique en Orient. C'est un miracle qu'il n'ait rien dit sur « l'Éthiopie déployant ses ailes », dit-il en singeant Ras. Dans sa bouche, on dirait la coiffe d'un cobra qui palpite... Je ne sais pas... Je ne sais pas...

— Il nous faudra l'avoir à l'œil, maintenant, dis-je.

— Oui, ce serait prudent, dit-il. Il n'abandonnera pas la partie... Et merci de nous avoir débarrassés de son couteau.

— Tu n'avais pas à t'en faire, dis-je. Il n'aurait pas voulu tuer son roi.

Il tourna la tête et me regarda comme s'il pensait que je pouvais parler sérieusement ; puis il sourit.

— Pendant un bout de temps, j'ai cru que j'y passais, dit-il.

Tandis que nous nous dirigeons vers le bureau de quartier, je me demandai ce que frère Jack dirait de ce combat.

— Nous allons devoir l'écraser sous une organisation supérieure, dis-je.

— Ça, on y arrivera très bien. Mais c'est de l'intérieur que Ras est fort, dit Clifton. Sur l'intérieur, il est dangereux.

— Il ne va pas s'infiltrer, dis-je. Il se considérerait comme un traître.

— Non, dit Clifton, il ne s'infiltrera pas. Tu as entendu comment il parlait ? Tu as entendu ce qu'il disait ?

— Tu parles, si j'ai entendu, dis-je.

— Je ne sais pas, dit-il. J'imagine qu'il y a des moments où un homme doit se jeter hors de l'histoire...

— Quoi ?

— Se précipiter dehors, tourner le dos... Sans ça, il risque de tuer quelqu'un, de perdre la boule.

Je ne répondis pas. Il a peut-être raison, me dis-je, et tout à coup je fus très content d'avoir trouvé la Confrérie.

Le lendemain matin, il pleuvait ; arrivé au district avant les autres, je restai un moment à regarder par la fenêtre de mon bureau : au premier plan, le mur d'un immeuble faisait saillie, et par-delà le dessin monotone des briques et du mortier, je voyais une rangée d'arbres, élancés et gracieux sous la pluie. Un arbre poussait tout près et je pouvais voir la pluie zébrer son écorce et ses bourgeons poisseux. Des arbres alignés sur toute la longueur du bloc devant moi, lançaient leur haute futaie dans l'air saturé d'eau, au-dessus d'une suite d'arrière-cours en désordre. Et l'idée me vint que, débarrassé de ses clôtures bancales et planté de fleurs et d'herbe, ce lieu pourrait constituer un parc agréable. À cet instant précis, un sac en papier partit d'une fenêtre sur ma gauche, éclata comme une grenade silencieuse, éparpillant des ordures dans les arbres et s'écrasant au sol avec un floc flasque et détrempé. J'eus un mouvement de dégoût ; puis je pensai : un jour, le soleil brillera dans ces arrière-cours. Cela vaudrait la peine d'entreprendre une campagne communale de nettoyage, dans une période creuse, qui sait. Il était impossible que les choses soient toujours aussi animées que la nuit dernière.

Je retournai à mon bureau ; lorsque frère Tarp apparut, j'étais assis, les yeux sur la carte.

— 'Jour, fils, t'es déjà au boulot, à ce que je vois, dit-il.

— Bonjour. J'ai tant à faire que j'ai pensé que je ferais aussi bien de m'y mettre de bonne heure, dis-je.

— Tu t'en sortiras très bien, dit-il. Mais je ne suis pas entré ici pour accaparer ton temps. Je veux mettre quelque chose au mur.

— Allez-y. Je peux vous donner un coup de main ?

— Non, j'y arriverai bien tout seul, dit-il ; il se hissa, non sans peine à cause de sa jambe estropiée, sur une chaise qui se trouvait au-dessous de la carte, accrocha un cadre sous la moulure du plafond, le redressa soigneusement, redescendit et vint se poster à côté de mon bureau.

— Fils, tu sais qui c'est, ça ?

— Mais oui, dis-je. C'est Frederick Douglass.

— Oui, m'sieur, lui-même, tout juste. Tu en sais beaucoup sur lui ?

— Non, pas grand-chose. Mon grand-père m'en parlait autrefois, pourtant.

— Il en faut pas plus. C'était un grand homme. Tu as qu'à le regarder de temps en temps, c'est tout. Tu as tout ce qu'il te faut – du papier et des trucs comme ça ?

— Oui, frère Tarp. Et merci pour le portrait de Douglass.

— Me remercie pas, fils, dit-il de la porte. Il nous appartient à tous.

Je me trouvai assis, à présent, en face du portrait de Frederick Douglass ; une soudaine bouffée de piété m'envahit, je me rappelais et je refusais d'entendre les échos de la voix de mon grand-père. Puis je saisis le téléphone et me mis à appeler les chefs de la communauté.

Ils se mirent presque au garde-à-vous devant moi, comme des bleus : prédicateurs, politiciens, hommes de diverses professions libérales ; l'analyse de Clifton se révélait exacte : la lutte contre les expulsions était une question si brûlante que la plupart des chefs craignaient de voir leurs adeptes se rallier à nous sans eux.

J'eus bien soin de ne snober personne, sans distinction de rang et d'importance ; gros bonnets, docteurs, propriétaires de biens immobiliers, prédicateurs à la petite semaine. Les choses marchaient vite et sans le moindre à-coup ; au point que j'en arrivai à douter d'en être l'artisan ; tout cela n'était-il pas plutôt le fait de quelqu'un qui portait effectivement mon nouveau nom... Je faillis éclater de rire au téléphone lorsque j'entendis le directeur du Foyer pour Hommes s'adresser à moi avec un profond respect. Mon nouveau nom se répandait. C'est très bizarre, me dis-je, mais les choses sont si irréelles pour eux, normalement, qu'ils croient à la vertu magique du nom donné à une chose. Et cependant, je suis bien ce qu'ils croient que je suis...

Notre travail avança si bien que, quelques dimanches plus tard, nous lançâmes une manifestation qui confirma notre mainmise sur la communauté. Nous avons travaillé furieusement. Les tiraillements et les conflits de mes derniers jours chez Mary paraissent à présent s'être perdus dans les luttes de la communauté ; j'éprouvais une impression de calme et de maîtrise intérieurs. Même la bousculade et le remue-ménage pour mettre en place un service d'ordre et faire des discours semblait me stimuler dans le meilleur sens. Mes idées les plus farfelues s'avéraient un succès.

Apprenant que l'un des frères sans emploi était un ancien instructeur de Wichita, Kansas, j'organisai une équipe d'entraînement composée de gars hauts de six pieds, dont la tâche consistait à défiler dans les rues en faisant jaillir des étincelles sous leurs godillots garnis de gros clous. Le jour de la parade, ils attirèrent les foules plus vite qu'un combat aérien sur une route de campagne. L'Escouade Nationale au Pied Brûlant, nous la baptisâmes, et lorsqu'ils exécutèrent des formations de fantaisie le long de la Septième Avenue dans le crépuscule printanier, ils mirent le feu aux rues. La

communauté applaudissait et criait bravo et la police restait confondue. Mais la gaieté qui se dégageait de la marche eut raison des flics et l'Escouade au Pied Brûlant poursuivit sa marche traînante. Suivaient les drapeaux, les bannières et les types portant les banderoles ; venait ensuite l'escouade des majorettes, composée des plus belles filles que nous ayons pu trouver ; elles tournoyèrent et caracolèrent et firent les coquettes au milieu de l'intérêt enthousiaste de la Confrérie. Nous fîmes descendre quinze mille habitants de Harlem dans la rue ; derrière nos mots d'ordre, ils défilèrent dans Broadway jusqu'à l'Hôtel de Ville. Bref, nous devînmes le sujet numéro un des conversations.

Ce succès me poussa à une allure vertigineuse. Mon nom se répandit comme de la fumée dans une pièce confinée. On me sollicitait de tous côtés. Des discours ici, là, partout, dans les quartiers résidentiels, dans le centre des affaires. J'écrivais des articles de journaux, je conduisais des défilés, des délégations de secours, etc. Et la Confrérie se donnait un mal fou pour mettre mon nom en avant. Des articles, des télégrammes, d'innombrables messages étaient expédiés sous ma signature – que, dans la plupart des cas, je n'avais pas rédigés moi-même. En me rendant au travail, un matin vers la fin du printemps, je comptai cinquante saluts de gens que je ne connaissais pas, et je pris conscience qu'il existait deux moi : le vieux moi qui dormait quelques heures par nuit et rêvait parfois de grand-père, Bledsoe, Brockway et Mary, le moi qui volait sans ailes et s'élançait de grandes hauteurs ; et le nouveau moi public qui parlait pour la Confrérie ; il était en passe de devenir tellement plus important que l'autre que j'avais l'impression de faire une course à pied contre moi-même.

Malgré tout, j'aimais mon travail au cours de cette période de certitude. J'avais toujours les yeux grands ouverts et les oreilles aux aguets. La Confrérie était un monde à l'intérieur d'un monde et j'étais bien résolu à percer tous ses secrets et à progresser aussi loin que possible. Je n'apercevais pas de limites, c'était l'unique organisation de tout le pays où je pouvais espérer atteindre le sommet et j'avais bien l'intention d'y parvenir. Même si je devais dans ce but gravir une montagne de mots. Car à présent, et en dépit de tous les propos sur la science tenus autour de moi, j'avais commencé à croire à la magie des paroles prononcées. Parfois, je restais assis à observer les yeux irisés de la lumière sur le portrait de Douglass et j'évoquais le côté magique de cette ascension, gagnée par la parole, depuis l'esclavage jusqu'au ministère public, et en si peu de temps. Peut-être, une chose semblable est en train de t'arriver, me disais-je. Douglass avait gagné le Nord pour s'évader et trouver du travail dans les chantiers de constructions navales ; un gars costaud dans un costume de marin qui, comme moi,

avait pris un autre nom. Quel était son vrai nom ? De toute façon, c'est en tant que *Douglass* qu'il était devenu lui-même, qu'il s'était défini. Non pas comme ouvrier sur les chantiers navals comme il l'avait pensé, mais comme orateur. Peut-être l'impression de magie résidait-elle dans ces changements inattendus – « Saul au départ, Paul à l'arrivée », avait coutume de dire mon grand-père. « Quand t'es qu'un jeunot, t'es Saul, mais pour peu qu'la vie, elle t'monte un peu la tête, tu commences à essayer d'êt' Paul – mais tu restes quand même Saul, à côté. »

Non, une chose était sûre : on ne pouvait jamais dire où on allait. C'était d'ailleurs la seule certitude. Impossible, également, de dire comment on arriverait au but et cependant, quand on arrivait, c'était justice en quelque sorte. En effet, n'avais-je pas été lancé par un discours, n'était-ce pas un discours qui m'avait valu ma bourse d'études à l'université, où j'avais espéré que l'art de la parole me gagnerait une place auprès de Bledsoe et finalement, me lancerait comme guide national ? Eh bien, j'avais fait un discours, grâce auquel j'étais bien devenu un leader, d'un autre genre, il est vrai. C'était ainsi. Et pas de plaintes, me dis-je, en regardant la carte ; tu es parti à la recherche de Peaux-Rouges et tu en as trouvé – même s'ils appartiennent à une tribu différente et s'ils vivent dans un monde nouveau et brillant. Si l'on veut bien s'arrêter et y réfléchir une seconde, le monde est vraiment étrange ; tout de même, il est possible de le contrôler par la science, et la Confrérie maîtrise à la fois la science et l'histoire.

C'est ainsi que, pendant une longue période, je vécus avec l'intensité manifestée par ces gens qui jouent à la loterie de façon chronique et qui voient des indices de leur fortune dans les phénomènes les plus menus et les plus insignifiants : dans les nuages, sur des camions et des rames de métro qui passent, dans les rêves, les bandes dessinées, la forme d'un étron de chien sur les trottoirs. J'étais dominé par la vaste idée de Confrérie. L'organisation avait remodelé le monde et m'avait attribué un rôle capital. Nous n'admettions pas de bavures, notre science pouvait tout contrôler. La vie était toute organisation et discipline. La beauté de la discipline, c'est lorsqu'elle marche. Et elle marchait très bien.

CHAPITRE XVIII

Depuis mes déboires avec Bledsoe et les membres du conseil d'administration, je m'étais toujours senti obligé de lire absolument tout ce qui me passait entre les mains : c'est ce qui me retint de jeter cette enveloppe au panier : elle n'était pas timbrée et me paraissait être le pli le plus insignifiant du courrier du matin :

« Frère,

Voici le conseil d'un ami qui vous observe attentivement depuis vos débuts. *N'allez pas trop vite*. Continuez à travailler pour le peuple, mais n'oubliez pas que vous restez l'un de *nous*, et rappelez-vous que si vous prenez trop d'importance, *eux* vous sabreront. Vous êtes originaire du Sud et vous savez que ce monde où nous vivons est un *monde de Blancs*. Aussi écoutez un conseil d'ami, et allez-y mou, de façon à pouvoir continuer à aider les gens de couleur. *Les autres* ne tiennent pas à ce que vous alliez trop vite ; dans ce cas, ils sont prêts à vous saquer. Ayez l'œil... »

Je me levai d'un bond, le papier empoisonné crissait dans mes mains. Qu'est-ce que cela signifiait ? Qui m'avait envoyé une pareille ordure ?

— Frère Tarp ! appelai-je en relisant les lignes sinueuses d'une écriture qui ne me semblait pas inconnue en un sens. Frère Tarp !

— Qu'y a-t-il, fils ?

Je levai les yeux, je reçus un autre choc. Il s'encadra dans la grise lumière matinale de la porte, et j'eus l'impression de voir mon grand-père surgir de son regard. L'émotion me coupa le souffle puis il y eut un silence, rythmé par sa respiration sifflante, cependant qu'il m'observait, impassible.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? dit-il et il entra dans la pièce en clopinant.

Je tendis la main et saisis l'enveloppe.

— D'où vient ceci ? dis-je.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il en me la prenant tranquillement des mains.

— Elle n'est pas timbrée.

— Ah, oui, je l'avais remarquée, dit-il. Quelqu'un l'aura glissée dans la boîte, hier, tard dans la soirée. Je l'ai relevée en même temps

que le courrier régulier. Ce n'était pas pour toi, peut-être ?

— Si, dis-je en évitant son regard. Mais, elle n'est pas datée. Je me demandais quand elle était arrivée. Pourquoi me dévisagez-vous ainsi ?

— Parce que t'as l'air de quelqu'un qu'aurait vu un fantôme. Tu te sens pas bien ?

— Ce n'est rien, dis-je. Une légère contrariété, sans plus.

Il y eut un silence embarrassant. Il restait planté là ; je me forçai à regarder ses yeux de nouveau, pour découvrir que mon grand-père avait disparu, ne laissant que les yeux calmes et pénétrants. Je dis :

— Asseyez-vous une seconde, frère Tarp. Depuis que vous êtes ici, j'ai envie de vous poser une question.

— Comment donc, dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil. Vas-y.

— Frère Tarp, vous circulez beaucoup et connaissez bien les membres, quels sont leurs sentiments réels à mon égard ?

Il dressa la tête.

— Eh bien, mais, ils pensent que tu vas faire un vrai leader...

— Mais ?

— Y a pas de mais, c'est ça qu'ils pensent et ça m'dérange pas de t'le dire.

— Mais, les autres ?

— Quels autres ?

— Ceux qui n'ont pas une aussi bonne opinion de moi ?

— Ceux-là, j'en ai pas entendu parler, fils.

— Mais je ne peux pas ne pas avoir quelques ennemis, dis-je.

— Probable, tout le monde en est là, j'imagine, mais j'ai jamais entendu parler de quelqu'un qui t'aimerait pas, ici dans la Confrérie. Pour ce qui est des types d'ici, en tout cas, ils pensent que tu fais le poids. Tu as entendu d'autres sons de cloche ?

— Non, mais je me demandais. J'ai tellement considéré leur attitude comme allant de soi, depuis mon arrivée, qu'une petite vérification m'a paru judicieuse, si je voulais conserver leur appui.

— Eh bien, tu n'as pas besoin de t'en faire. Jusqu'ici, presque toutes les choses où tu as mis la main, on a bien vu que, finalement, c'est ce que les gens aimaient, même des choses que certains n'étaient pas d'accord avec. Tiens, ça, par exemple, dit-il en attirant mon attention sur le mur près de mon bureau.

C'était une affiche symbolique d'un groupe de personnages héroïques : un couple d'Indiens américains, représentant les dépossédés du passé ; un frère blond (en salopette) et une sœur irlandaise, les dépossédés du présent ; et frère Tod Clifton en compagnie d'un jeune couple blanc (il eût été peu judicieux, à la réflexion, de montrer Clifton seul avec la fille) entouré d'un groupe

d'enfants de toutes races, représentant le futur ; c'était une photo en couleur d'un grain brillant, délicatement contrastée.

— Alors, dis-je, les yeux fixés sur la légende : « Après la lutte : L'Arc-en-ciel de l'Avenir américain. »

— Eh bien, quand tu as lancé l'idée de ça, tu avais quelques frères contre toi.

— C'est sûrement vrai.

— Oh, oui, et ils ont fait tout un foin rapport aux membres de la jeunesse qui allaient dans les métros coller ces affiches à la place des réclames contre la constipation et des trucs comme ça – mais tu sais ce qu'ils font, maintenant ?

— Je suppose que c'est devenu un grief contre moi, sous prétexte qu'on a arrêté quelques-uns de nos gosses, dis-je.

— Un grief contre toi ? Tu rigoles, ils vont partout faire les paons avec ça. Mais ce que j'allais dire, c'est que, ces images de l'arc-en-ciel, ils les prennent et les accrochent à leurs murs en même temps que « Dieu bénisse notre Maison », et le Notre Père. Ils en sont cinglés. Et même chose pour l'équipe des Pieds Brûlants et tout ça. T'as pas besoin de t'en faire, fils. Il se peut que des fois ils résistent à tes idées, mais quand l'affaire est dans le sac, ils sont avec toi illico et à fond. Les seuls ennemis que tu risques d'avoir, c'est des gens de l'extérieur qui sont jaloux de te voir grimper si vite et te mettre à faire des choses qu'auraient dû êt' faites y a des années de ça. Et qu'est-ce que ça peut te faire, que des gens commencent à trouver à redire ? C'est un signe que tu avances.

— J'aimerais en être convaincu, frère Tarp, dis-je. Tant que j'aurai le peuple avec moi, je croirai à ce que je fais.

— C'est ça, dit-il. Quand ça devient dur, ça aide, comme qui dirait, de savoir qu'on est soutenu. Sa voix s'arrêta net, et bien que nos yeux fussent au même niveau de part et d'autre du bureau, j'eus l'impression d'être sous le feu de son regard fixe.

— Qu'y a-t-il, frère Tarp ?

— Tu viens du Sud, pas vrai, fils ?

— Oui, dis-je.

Il se tourna dans son fauteuil, glissa une main dans sa poche, tandis que l'autre lui soutenait le menton.

— Les mots me manquent pour dire exactement ce qui vient de me passer par la tête, fils. Tu vois, j'y ai vécu longtemps, là-bas, avant de venir jusqu'ici ; et quand j'suis arrivé ici, j'les avais aux fesses. Fallait que j'échappe, fallait que j'me sauve, voilà ce que je veux dire.

— Moi aussi, en un sens, on peut dire.

— Tu veux dire qu'ils étaient aussi après toi ?

— Pas exactement, frère Tarp ; c'est le sentiment que j'ai.

— Enfin, c'est pas tout à fait la même chose, dit-il. Tu as remarqué

cette boiterie que j'ai ?

— Oui.

— Eh ben, j'ai pas toujours été boiteux, d'ailleurs j'le suis pas vraiment, vu qu'les docteurs, ils arrivent pas à trouver rien à redire à c'te jambe. Ils disent qu'elle est solide comme l'acier. Cette boiterie, j'l'ai attrapée à force de traîner un boulet au bout d'une chaîne, voilà ce que je veux dire.

Rien ne l'indiquait clairement sur son visage ou dans ses paroles, et cependant je savais qu'il ne mentait pas et qu'il n'essayait pas de me bouleverser. Je hochai la tête.

— C'est comme je te le dis, dit-il. Personne sait ça sur moi, ils croient que j'ai des rhumatismes, c'est tout. Mais ça vient de c'te chaîne, et au bout de dix-neuf ans, j'ai plus pu m'arrêter de traîner la patte.

— Dix-neuf ans !

— Dix-neuf ans, six mois et deux jours. Et j'avais pas fait grand-chose ; c'est-à-dire, c'était pas grand-chose quand je l'ai fait. Mais au bout de tout ce temps, c'était devenu autre chose et j'avais fini par le trouver aussi grave qu'ils le disaient. C'est tout ce temps qui l'a rendu grave. Ça m'a coûté tout ce que j'avais, sauf la vie. J'ai perdu ma femme, mes gosses et mon bout de terre. Comme ça, ce qui, au départ, était une discussion entre une paire d'hommes, a fini par devenir un crime méritant dix-neuf ans de ma vie.

— Que diable aviez-vous fait, frère Tarp ?

— J'avais dit non à un homme qui voulait me prendre quelque chose ; voilà ce que ça m'a coûté de dire non, et même à l'heure actuelle, la dette, elle est pas complètement payée, et elle le sera jamais, d'après eux.

Une douleur palpitait dans ma gorge, j'étais comme paralysé de désespoir. Dix-neuf ans ! Et il était là, à me parler tranquillement, et c'était sûrement la première fois qu'il essayait d'en parler à quelqu'un. Mais pourquoi moi, me dis-je, pourquoi m'avoir choisi ?

— J'avais dit non, répéta-t-il, j'avais dit foutre non ! Et j'ai continué à dire non jusqu'à tant que j'aie brisé la chaîne et que j'soye parti.

— Mais comment ?

— Ils me laissaient approcher des chiens, de temps en temps, voilà comment. J'suis devenu ami avec ces clebs et j'ai attendu. Tu apprends à attendre, là-bas, je t'assure. J'ai attendu dix-neuf ans, puis un matin, quand la rivière elle débordait, je suis parti. Ils ont cru que j'faisais partie des gars qui se sont noyés quand la digue a pété, mais moi j'avais cassé ma chaîne et je m'étais taillé. J'étais debout dans la vase, je tenais une pelle à long manche et je me demandais, tu peux y arriver, Tarp ? Et au-dedans de moi, j'ai dit oui. Toute cette eau, cette

vase et cette pluie, elles disaient oui, et j'ai filé.

Tout à coup, il éclata d'un rire si gai que je sursautai.

— J'aurais pas cru que j'pouvais raconter ça aussi bien, dit-il en fouillant dans sa poche ; il en retira quelque chose qui ressemblait à une blague à tabac en toile cirée, d'où il extirpa un objet enveloppé dans un mouchoir.

— Depuis ce temps-là, je suis à l'affût de la liberté, fils. Et des fois, je me suis bien débrouillé. Jusqu'à ces temps durs que nous vivons, je m'en suis très bien sorti, quand on pense que je suis un homme que sa santé n'est pas trop bonne. Mais même aux meilleurs moments, je me suis toujours souvenu. C'est parce que je ne voulais pas oublier ces dix-neuf années, que, pour ainsi dire, j'ai toujours gardé ça, comme souvenir, comme rappel, quoi.

Il se mit à déballer l'objet ; j'observai ses mains de vieillard.

— J'aimerais te le passer, fils. Tiens, dit-il en me le remettant. Drôle de cadeau à faire à quelqu'un, mais je crois qu'il est bourré d'un tas de significations et qu'il pourrait t'aider à ne pas oublier contre quoi nous nous battons réellement. Ça se réduit pas à oui et non, dans ma tête, ça signifie des tas d'autres choses...

Je le vis poser sa main sur le bureau.

— Frère, dit-il (c'est la première fois qu'il m'appelait « Frère »), je veux que tu le prennes. M'est avis que c'est une espèce de porte-bonheur. De toute façon, c'est le maillon que j'ai limé pour m'échapper.

Je le pris dans la main ; c'était un morceau noir, épais, huileux, d'acier limé, ouvert par torsion et partiellement refermé à force ; on y voyait des marques qui pouvaient provenir de la lame d'une hachette. C'était un chaînon semblable à celui que j'avais vu sur le bureau de Bledsoe, à cette différence près que ce dernier était intact, tandis que celui de Tarp portait des marques de hâte et de violence ; on aurait dit qu'il avait fallu l'attaquer et le vaincre avant de le voir céder de mauvais gré.

Je regardai Tarp et hochai la tête tandis qu'il m'observait d'un air impénétrable. Ne trouvant pas de mots pour le questionner plus avant à ce sujet, je glissai le chaînon sur mes articulations et frappai un bon coup sur le bureau.

Frère Tarp gloussa.

— Tiens, voilà une façon de l'utiliser qui m'était jamais venue à l'idée, dit-il. C'est pas mal. C'est pas mal.

— Mais pourquoi me le donnez-vous, frère Tarp ?

— Parce qu'il le faut, j suppose. Mais n'essaye pas de me faire dire ce qui me dépasse. C'est toi le causeur, pas moi, dit-il en se levant ; il se dirigea vers la porte en boitillant. Il m'a porté chance et je crois qu'il pourrait te porter chance aussi. Tu as qu'à le garder et le regarder

de temps en temps. Naturellement, si un jour tu en as marre, eh ben, tu me le rends.

— Oh, non, lui lançai-je. Je veux le garder et je crois que je comprends. Merci de me l'avoir donné.

Je regardai la bande de métal sur mon poing et la laissai tomber sur la lettre anonyme. Je ne désirais pas l'avoir, je ne savais qu'en faire ; pourtant je la garderais, cela allait de soi ; ne serait-ce que pour avoir senti que le geste de frère Tarp en me l'offrant avait une signification aux racines profondes que je me devais de respecter. Son geste s'apparentait, peut-être, à celui d'un homme qui passe à son fils la montre de son propre père ; le fils l'accepte, non point qu'il ait désiré ce mécanisme du temps jadis en soi, mais à cause de tout ce qu'implique de gravité et de solennité ce geste paternel, qui tout à la fois l'unit à ses ancêtres, marque un important moment de son présent et promet un caractère concret à son futur nébuleux et chaotique. Et je me rappelai soudain que si j'étais retourné au pays, au lieu d'aller dans le Nord, mon père m'aurait donné la vieille Hamilton de mon grand-père, avec sa longue tige de remontoir à tête noire. Eh bien, c'est donc mon frère qui l'aurait ; moi, je ne l'avais jamais désirée, de toute façon. Que faisaient-ils à présent, ruminai-je, brusquement envahi de nostalgie.

De la fenêtre, un air chaud me venait sur la joue ; en même temps que l'odeur du café matinal, montait une voix gutturale qui chantait avec un mélange d'amusement et de solennité :

*Ne viens pas de bonne heure le matin
Ni dans la pleine chaleur de la journée.
Mais viens dans la douce fraîcheur du
Soir, et lave-moi de mes péchés...*

Toute une kyrielle de souvenirs se mit à jaillir, que je rejetai. Je n'avais pas de temps de reste pour le souvenir, car toutes ces images venaient d'un passé révolu.

Il ne s'était guère écoulé plus de quelques minutes entre le moment où j'avais appelé frère Tarp au sujet de la lettre et son départ, mais j'avais l'impression d'avoir plongé dans un puits d'années. Je considérai avec calme, à présent, cette écriture qui, pendant un instant, avait ébranlé tout mon édifice de certitude, et je fus content d'avoir eu affaire à frère Tarp plutôt qu'à Clifton ou d'autres, devant qui j'aurais eu honte de ce moment de panique. Lui, au contraire, m'avait redonné une confiance tranquille. Était-ce le choc d'avoir cru voir mon grand-père me regarder par ses yeux, ou simplement le calme de sa voix, ou encore son histoire et son maillon, en tout cas il avait ranimé mon espérance.

Il a raison, me dis-je ; quiconque est l'auteur de ce message cherche à m'embrouiller ; un ennemi, dans l'espoir de briser notre marche en avant, tente de détruire ma foi en jouant sur ma vieille méfiance d'homme du Sud, sur notre peur de la trahison blanche. Tout se passait comme s'il avait eu vent de mon aventure avec les lettres de Bledsoe et voulait mettre à profit ce renseignement pour anéantir non seulement moi-même, mais toute la Confrérie. Mais c'était impossible ; aucune de mes connaissances actuelles n'était au courant de cette histoire. C'était simplement une odieuse coïncidence. Si seulement je pouvais mettre les mains sur sa gorge d'idiot. Le seul endroit du pays où nous étions libres et où nous recevions les plus grands encouragements à développer nos talents, c'était ici, dans la Confrérie, et lui, il essayait de la détruire ! Non, ce n'est pas moi qu'il se tracassait de voir devenir trop important, c'est la Confrérie. Et prendre de l'importance, c'était justement le besoin de la Confrérie. N'avais-je pas reçu des instructions d'avoir à proposer des idées pour organiser davantage de gens ? Et la Confrérie était résolument opposée à ce « monde de Blancs ». Nous employions toutes nos énergies à construire un monde de Fraternité.

Mais qui avait pu envoyer ça – Ras l'Exhorteur ? Non, ça ne lui ressemblait pas. Il était plus catégorique et s'opposait absolument à toute collaboration entre Noirs et Blancs – c'était quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus insidieux que Ras. Mais qui, me demandai-je, et m'attelant aux tâches immédiates, je chassai brusquement la question du champ de ma conscience.

La matinée commença par des gens venus me demander conseil sur la façon d'obtenir du secours ; puis des adhérents vinrent me demander des instructions pour les petites réunions du comité qui se tenaient en divers coins de la grande salle ; et je venais de prendre congé d'une femme désireuse de faire libérer son mari qui était en prison pour l'avoir battue, quand frère Wrestrum pénétra dans la pièce. Je lui rendis son salut et j'éprouvai une gêne en le voyant s'installer confortablement dans un fauteuil et balayer mon bureau de son regard. Il paraissait jouir d'une sorte d'autorité dans la Confrérie, mais une certaine imprécision régnait quant à sa fonction exacte. À mon sentiment, c'était un peu un touche-à-tout.

À peine s'était-il installé que, les yeux rivés à mon bureau, il lança :

— Qu'est-ce que vous avez là, frère ? en désignant ma pile de papiers.

Je me renversai lentement en arrière sur mon fauteuil et le regardai droit dans les yeux.

— C'est mon travail, dis-je avec froideur, bien résolu d'avance à l'empêcher de se mêler de mes affaires.

— Mais je veux dire ça, dit-il, le doigt tendu ; ses yeux

commençaient à lancer des flammes. Ça, là.

— C'est du travail, dis-je, tout mon travail.

— Ça aussi ? dit-il en désignant du doigt le chaînon de frère Tarp.

— C'est simplement un cadeau personnel, frère, dis-je. Que puis-je faire pour vous ?

— C'est pas ce que je vous ai demandé, frère. Qu'est-ce que c'est ?

Je saisis le chaînon et le tins devant ses yeux ; le soleil qui entrait de biais par la fenêtre donnait au métal un aspect huileux, étrangement semblable à de la peau.

— Vous plairait-il de l'examiner, frère ? L'un de nos membres l'a porté dix-neuf ans dans une chaîne de forçats.

— Foutre, non ! Il recula d'horreur. Je veux dire, non merci. En fait, frère, je ne pense pas que nous devrions nous entourer d'objets de ce genre !

— C'est votre opinion personnelle, dis-je. Et pourquoi, au juste ?

— Parce que je ne crois pas qu'il soit bon d'insister de façon dramatique sur nos différences.

— Je ne dramatise rien du tout, c'est ma propriété personnelle qui, par hasard, se trouve sur mon bureau.

— Mais les gens peuvent le voir !

— C'est vrai, dis-je. Mais j'estime que c'est là une bonne façon de rappeler contre quoi se bat notre mouvement.

— Ah, non, alors ! dit-il en secouant la tête, ah, non, alors ! C'est la pire des choses pour la Confrérie – parce que nous voulons que les gens pensent à ce que nous avons en commun. Voilà comment on arrive à la Fraternité. Il nous faut changer cette façon que nous avons de toujours souligner combien nous sommes différents. Dans la Confrérie, nous sommes tous frères.

J'étais amusé. De toute évidence, il était troublé par quelque chose de plus profond que le besoin d'oublier les différences. La peur était tapie dans ses yeux.

— Je ne vois pas les choses tout à fait comme ça, frère, dis-je en agitant le bout de fer entre le pouce et l'index.

— Mais vous devez y réfléchir, dit-il. Nous avons besoin de nous discipliner. Ce qui ne profite pas à la Fraternité doit être extirpé. Nous avons des ennemis, vous savez. Je surveille tous mes faits et gestes de façon à être sûr de ne pas mettre la Confrérie sens dessus dessous, pa'ce que c'est un merveilleux mouvement, frère, et nous devons le maintenir comme ça. Nous devons nous surveiller, frère. Vous voyez ce que je veux dire ? Trop souvent, nous sommes susceptibles d'oublier que c'est un privilège d'appartenir à cette maison. Nous sommes à même de dire des choses qui ne servent à rien d'autre qu'à augmenter la mauvaise compréhension.

Qu'est-ce qui l'amène à me dire ça, me dis-je, qu'ai-je à voir avec

tout ça ? Se pourrait-il qu'il soit l'auteur du billet ? Je lâchai le maillon de fer, tirai le billet anonyme de dessous la pile et le tins par un coin de façon que le soleil oblique éclairât la page et fît ressortir le gribouillis des lettres. Je l'observai très attentivement. Penché sur le bureau, à présent, il regardait la feuille, mais ses yeux n'exprimaient pas le moindre signe de reconnaissance. Je laissai tomber la feuille sur le chaînon, plus déçu que soulagé.

— Entre nous, frère, dit-il, il y en a parmi nous qui ne croient pas vraiment à la Confrérie.

— Ah ?

— Pouvez êt' sûr qu'ils y croient pas, bon Dieu ! Ils s'y sont mis, rien que pour s'en servir pour leurs propres intérêts. Il y en a qui vous appellent frère par-devant et dès que vous avez le dos tourné, vous êtes plus qu'un fils de pute noir ! Faut les avoir à l'œil.

— Je n'ai rien remarqué de ce genre, frère, dis-je.

— Ça viendra. Y a du poison en quantité, partout. Y en a qui ont pas envie de vous serrer la main, et à qui ça plaît pas de vous voir trop souvent, mais nom de Dieu, dans la Confrérie, y sont bien obligés !

Je le regardai. L'idée ne m'était jamais venue que la Confrérie pouvait contraindre quiconque à me serrer la main ; et le fait qu'il en éprouvât de la satisfaction me parut à la fois choquant et déplaisant.

Tout à coup, il se mit à rire.

— Oui, nom de Dieu, y sont bien obligés ! Moi, je les laisse pas s'en tirer comme ça. S'ils veulent devenir des frères, ils ont qu'à se conduire en frères ! Oh, mais je suis réglo, dit-il, une soudaine expression pharisaïque sur le visage. Je suis réglo. Je me pose la question chaque jour : Qu'est-ce que tu fais contre la Confrérie ? et quand je trouve, je l'arrache, je le brûle, comme qui cautérise une morsure de chien enragé. Ce truc d'être frère, c'est un travail à plein temps. Il faut avoir le cœur pur, et être discipliné de corps et d'esprit. Frère, vous comprenez ce que je veux dire ?

— Oui, je crois, dis-je. Il y a des gens qui éprouvent ces sentiments à l'égard de leur religion.

— La religion ? Il cligna les yeux. Les gens comme vous et moi sont pleins de méfiance, dit-il. Nous avons été tellement corrompus que, pour certains d'entre nous, il est dur de croire à la Confrérie. Il y en a même qui pensent à se venger ! Voilà de quoi je parle. Il faut arracher ça ! Nous devons apprendre à avoir confiance dans nos autres frères. Après tout, ce sont bien eux qui ont lancé la Confrérie ? Eux qui sont venus nous tendre la main, à nous les Noirs, et nous dire : « Nous désirons que vous soyez tous nos frères » ? C'est vrai, ou c'est pas vrai, hein ? Est-ce qu'ils ne se sont pas mis en devoir de nous organiser, de nous aider dans notre lutte, et tout à l'avenant ? Mais si, allons, et nous devons nous en souvenir vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Confrérie. Voilà le mot que nous ne devons pas perdre de vue une seconde. Mais ceci m'amène à vous dire pourquoi je suis venu vous voir, frère.

Il se carra dans son fauteuil, s'étreignit les genoux de ses énormes mains.

— J'ai un plan que je voudrais discuter avec vous.

— De quoi s'agit-il, frère ? dis-je.

— Eh bien, voilà. Je pense que nous devrions avoir un moyen de montrer ce que nous sommes. Il nous faudrait des bannières et des choses comme ça. Surtout nous, les frères noirs.

— Je vois, dis-je avec intérêt. Mais en quoi estimez-vous que ce soit important ?

— Pa'ce que ça aide la Confrérie, voilà pourquoi. D'abord, rappelez-vous, si vous observez les nôtres au moment d'un défilé, d'un enterrement, d'une danse ou d'un truc de ce genre, ils ont toujours des espèces de drapeaux et de bannières, même s'ils ne signifient rien. On dirait que ça fait paraître l'événement plus important, quoi. Ça fait s'arrêter les gens pour regarder et écouter. « Qu'est-ce qui se passe ici ? » Mais vous savez aussi bien que moi qu'il y en a pas un seul qu'a un vrai drapeau – sauf peut-être, Ras l'Exhorteur, et lui, il déclare qu'il est Éthiopien ou Africain. Mais y en a pas un parmi nous qu'a un vrai drapeau, vu qu'ce drapeau, il nous appartient pas réellement. Ils ont besoin d'un vrai drapeau, un qui soit à eux autant qu'à n'importe qui. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui, je crois, dis-je en me rappelant que j'éprouvais toujours l'impression d'être à part quand passait la bannière étoilée. Avant de trouver la Confrérie, je pensais, chaque fois, que mon étoile à moi ne s'y trouvait pas encore...

— C'est vrai, vous savez, dit frère Wrestrum. Tout le monde a besoin d'un drapeau. Il nous faut un drapeau qui représente la Confrérie, et il nous faut une marque que nous puissions porter.

— Une marque ?

— Vous savez, un emblème ou un bouton.

— Vous voulez dire un insigne ?

— C'est ça ! Quelque chose qu'on puisse porter, un insigne ou un truc de ce genre. De façon que, quand un frère rencontre un autre frère, ils peuvent pas se tromper. Comme ça, ce qui est arrivé à frère Tod Clifton ne serait pas arrivé...

— Qu'est-ce qui ne serait pas arrivé ?

Il se renversa dans son fauteuil.

— Vous n'êtes donc pas au courant ?

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Y a intérêt à oublier une chose pareille, dit-il en se penchant vers moi, ses grosses mains serrées tendues devant lui. Mais voyez-

vous, il y a eu un rassemblement, et un groupe d'énergumènes ont essayé de dissoudre la réunion, et dans la bagarre, frère Tod Clifton a attrapé un des frères blancs par erreur et s'est mis à le frapper, en croyant que c'était un des énergumènes, à ce qu'il a dit en tout cas. C'est mauvais, des choses comme ça, frère, très mauvais. Mais avec ces insignes, ça ne se reproduirait pas.

— Ainsi cet incident a vraiment eu lieu, dis-je.

— Ah, pour sûr. Ce frère Clifton, il perd la tête quand il est furieux... Mais que pensez-vous de mon idée ?

— Je pense qu'il conviendrait de la porter à l'attention du comité, dis-je avec prudence. Le téléphone sonna. Excusez-moi un instant, frère, dis-je.

C'était le rédacteur en chef d'une nouvelle revue illustrée, qui sollicitait une interview de « l'un de nos jeunes gens les plus dans le vent ».

— C'est très flatteur, dis-je, mais j'ai bien peur d'être trop occupé pour une interview. Je suggère, cependant, que vous rencontriez notre leader de la jeunesse, frère Tod Clifton ; vous trouverez en lui un sujet bien plus intéressant.

— Non, non ! dit Wrestrum en secouant la tête avec violence, tandis que le journaliste insistait :

— Mais c'est vous que nous voulons. Vous avez...

— Vous savez, l'interrompis-je, notre œuvre n'est pas à l'abri des controverses, nous sommes parfois discutés, c'est certain.

— C'est précisément pour cela que nous désirons vous rencontrer. Vous avez fini par être identifié à cette controverse et c'est notre métier de porter de tels sujets à la connaissance de nos lecteurs.

— Mais frère Clifton est dans le même cas, dis-je.

— Non, monsieur ; vous êtes l'homme de la situation, et vous avez le devoir envers notre jeunesse de nous autoriser à lui raconter votre histoire, dit-il. En même temps, je vis frère Wrestrum se pencher vers moi. Nous avons le sentiment qu'on doit les encourager à poursuivre la lutte jusqu'à la réussite. Après tout, vous êtes un des plus récents exemples de lutte victorieuse jusqu'au premier rang. Nous avons besoin de tous les héros que nous pouvons toucher.

— Mais je vous en prie, dis-je en riant dans le combiné, je n'ai rien d'un héros et je suis loin du sommet ; je suis un rouage dans une machine. Notre œuvre, ici à la Confrérie, forme un tout, dis-je en remarquant les hochements de tête approbateurs de frère Wrestrum.

— Mais vous ne pouvez tout de même pas nier que vous êtes le premier parmi nos semblables à attirer l'attention là-dessus, allons !

— Frère Clifton était déjà sur la brèche au moins trois ans avant moi. En outre, les choses ne sont pas si simples. Les individus n'ont pas grande importance ; c'est le but du groupe, l'activité du groupe.

Chacun ici noie ses ambitions personnelles au profit de l'œuvre commune.

— Bien ! Très bien. Les gens ont besoin d'entendre ça. Les nôtres ont besoin que quelqu'un leur tienne ce langage. Allons, laissez-moi vous envoyer une de nos collaboratrices pour vous interviewer. Je m'arrangerai pour qu'elle soit chez vous dans vingt minutes.

— Vous insistez beaucoup, mais je suis vraiment très occupé, dis-je.

Et si frère Wrestrum n'avait pas été là, à me faire des mines et des signes pour essayer de me souffler ce qu'il fallait dire, j'aurais refusé. Au lieu de cela, je donnai mon assentiment. Un peu de publicité amicale ne ferait peut-être pas de mal, me dis-je. Une telle revue allait atteindre nombre d'âmes timides vivant hors de portée de nos voix. Simplement, je devrais prendre garde à ne pas trop m'étendre sur mon passé.

— Je suis navré de cette interruption, frère, dis-je en reposant le combiné et je plantai mon regard dans ses yeux curieux. Je porterai votre idée à l'attention du comité dès que possible.

Je me levai pour décourager toute reprise de la conversation ; il se leva à son tour, mais il crevait d'envie de continuer.

— Bon, de mon côté, j'ai d'autres frères à voir, dit-il. À bientôt.

— Quand vous voudrez, dis-je, et pour éviter sa poignée de main, je ramassai divers papiers.

En sortant, la main sur le chambranle de la porte, il se retourna, les sourcils froncés.

— Ah, frère, n'oubliez pas ce que j'ai dit à propos de ce machin qui traîne sur votre bureau. Des choses comme ça ne servent à rien qu'à créer la confusion. Il vaudrait mieux ne pas les garder sous les yeux.

J'étais content de le voir partir. Cette idée de chercher à me dicter mes réponses dans une conversation dont il ne pouvait saisir qu'une partie ! Et il n'aimait pas Clifton, c'était flagrant. Eh bien, moi, c'est lui qui me déplaisait. Et toutes ces bêtises et cette trouille à propos du maillon.

Tarp, qui l'avait porté dix-neuf ans, était capable de rire, tandis que ce gros...

Puis j'oubliai frère Wrestrum. Environ quinze jours plus tard, je le revis à notre quartier général du centre, où l'on avait convoqué une réunion pour débattre des questions de stratégie.

Tout le monde était arrivé avant moi. De longs bancs avaient été disposés d'un côté de la pièce, qui était chaude et remplie de fumée. D'ordinaire, ces réunions tenaient du combat de boxe ou de la soirée entre amis, mais pour l'heure, chacun se taisait. Les frères blancs paraissaient mal à l'aise ; quant à certains frères de Harlem, ils avaient l'air sur le pied de guerre. Et ils ne me laissèrent pas le temps de la réflexion. À peine avais-je présenté mes excuses pour mon retard, que

frère Jack frappa la table de son marteau de commissaire-priseur ; ses premières remarques furent pour moi.

— Frère, il semble que certains de nos frères se trouvent en grave désaccord avec votre travail et votre conduite récente, dit-il.

Je le regardai bouche bée, cherchant à quoi il faisait allusion.

— Excusez-moi, frère Jack, dis-je, mais je ne comprends pas. Vous voulez dire que quelque chose ne va pas dans mon travail ?

— À ce qu'il paraît, dit-il ; on ne pouvait absolument rien lire sur son visage. Certaines accusations viennent d'être portées...

— Des accusations ? Aurais-je omis d'exécuter des instructions ?

— Il semble y avoir des doutes à ce propos. Mais il vaudrait mieux laisser la parole à frère Wrestrum, dit-il.

— Frère Wrestrum !

Je n'en revenais pas. Il n'avait pas reparu depuis notre conversation ; quand je le vis se lever avec lourdeur et gaucherie, un papier plié en rouleau sortant de sa poche, je scrutai son visage fuyant, de l'autre côté de la table.

— Oui, frères, dit-il, j'ai porté des accusations, malgré toute ma répugnance à devoir le faire. Mais j'ai bien observé la façon dont les choses se déroulent, et j'en ai conclu que si elles ne s'arrêtent pas bientôt, ce frère va couvrir la Confrérie de ridicule !

Il y eut quelques murmures de protestation.

— Oui, je dis bien, parfaitement ! Ce frère ici présent constitue un des plus grands dangers que notre mouvement ait jamais trouvés sur sa route.

Je regardai frère Jack ; ses yeux étincelaient. Je crus voir l'ombre d'un sourire tandis qu'il griffonnait quelque chose sur un bloc. Je commençais à avoir très chaud.

— Soyez plus précis, frère, dit frère Garnett, un Blanc. Ce sont de graves accusations que vous portez là et nous savons tous que le travail du frère a été magnifique. Soyez précis.

— Vous parlez, si je vais l'être, mugit Wrestrum, et sortant brusquement le papier de sa poche, il le déplia et le jeta sur la table. Voilà ce que je veux dire !

Je fis un pas en avant ; c'était une photo de moi sur une page de revue.

— D'où vient ceci ? dis-je.

— C'est ça, hurla-t-il. Faites celui qui l'a jamais vue.

— Mais c'est pourtant vrai, dis-je.

— Ne mentez pas à ces frères blancs. Ne mentez pas !

— Je ne mens pas. Je n'ai jamais vu cette photo de ma vie. Mais en admettant le contraire, où est le mal ?

— Vous le savez très bien ! dit Wrestrum.

— Écoutez, je ne sais rien du tout. Qu'avez-vous en tête ? Vous

nous avez tous ici, alors, si vous avez quelque chose à dire, je vous en prie, finissez-en.

— Frères, cet homme est un... un... opportuniste ! Vous n'avez qu'à lire cet article et vous verrez. J'accuse cet homme d'utiliser notre mouvement, la Confrérie, pour soigner ses petits intérêts personnels.

— Un article ? Puis je me souvins de la fameuse interview, que j'avais complètement oubliée. Je rencontrai les regards des autres au moment où ils se portaient de moi sur Wrestrum.

— Et cet article, que dit-il sur nous ? dit frère Jack en désignant la revue.

— Qu'est-ce qu'il dit ? lança Wrestrum. Il ne dit rien du tout. Il est tout entier consacré à lui. Ce que pense, ce que fait monsieur ; ce qu'il va faire. Pas un seul mot sur nous qui avons édifié le mouvement bien avant qu'on ait même entendu parler de cet homme. Jetez-y un coup d'œil, si vous croyez que je mens. Regardez-le !

Frère Jack se tourna vers moi.

— Est-ce vrai ?

— Je n'ai pas lu ce papier, dis-je. J'avais oublié qu'on m'avait interviewé.

— Mais vous vous en souvenez, à présent ? dit frère Jack.

— Oui, en effet. Et le hasard a voulu qu'il se trouvât dans mon bureau au moment où fut pris le rendez-vous.

Personne ne dit mot.

— Nom de nom, frère Jack, dit Wrestrum, c'est ici, là, noir sur blanc. Il essaye de donner aux gens l'idée qu'il est à lui seul toute la Confrérie.

— Je ne fais rien de la sorte. J'ai tenté de convaincre le rédacteur en chef d'interviewer frère Tod Clifton, vous le savez fort bien. Puisque vous êtes si mal informé sur ce que je fais, pourquoi ne pas exposer aux frères vos manigances à vous ?

— Je suis en train de démasquer un hypocrite, voilà ce que je fais. Je vous démasque. Frères, cet homme est un pur opportuniste !

— Ça va, dis-je, démasquez-moi si vous pouvez, mais pour la diffamation, ça suffit.

— Vous en faites pas, je saurai vous démasquer, dit-il avec un coup de menton en avant. Je vais le faire. Tout ce que j'ai dit, frères, il le fait. Et je vous dirai même plus : il cherche à emberlificoter les choses de façon que les membres soient ligotés et ne puissent plus bouger que sur son ordre à lui. Rappelez-vous quand il était parti à Philly, il y a de ça quelques semaines. On a voulu mettre sur pied une réunion en son absence et qu'est-ce qui est arrivé ? Il est venu deux cents personnes, pas plus. Son but est qu'ils prennent l'habitude d'écouter personne que lui.

— Mais, frère, je croyais que nous avions conclu à un défaut dans

le libellé de l'appel, interrompit un frère.

— Ouais, je sais, mais il y avait erreur...

— Mais le comité a analysé l'appel, et...

— Je sais, frères, et j'ai pas l'intention de m'opposer au comité. Mais, frères, ça paraît comme ça, simplement pa'ce que vous connaissez pas vraiment cet homme. Il travaille dans l'ombre, il a concocté une espèce de complot...

— Quelle sorte de complot ? dit un des frères en se penchant en travers de la table.

— Un complot, simplement, dit Wrestrum. Il vise à contrôler le mouvement dans les beaux quartiers. Il veut être un dictateur !

À part le bourdonnement des ventilateurs, le silence se fit dans la salle. Ils considéraient Wrestrum avec une attention nouvelle.

— Ce sont là des accusations très sérieuses, frère, dirent deux frères à l'unisson.

— Sérieuses ? Je le sais, qu'elles sont sérieuses. C'est bien pour ça que je me suis décidé à les porter. Parce qu'il a un peu d'instruction, cet opportuniste se croit supérieur à tout le monde. Il est ce que frère Jack appelle un misérable – misérable individualiste !

Il donna un coup de poing sur la table de conférences ; ses yeux apparurent petits et ronds dans son visage crispé. J'avais envie d'envoyer un bon coup de poing dans cette face. Elle semblait avoir perdu toute réalité, et évoquait un masque, derrière lequel, probablement, le vrai visage était en train de se payer ma tête et celle des autres. En effet, ce qu'il avait dit, il ne pouvait pas réellement le croire. Ce n'était tout simplement pas possible. C'était lui, le conspirateur, et à en juger par les airs graves sur les visages du comité, il tirait son épingle du jeu de main de maître. À ce moment, plusieurs frères prirent la parole à la fois et frère Jack donna un coup de marteau pour rétablir l'ordre.

— Frères, s'il vous plaît ! dit frère Jack. Un seul à la fois. Que savez-vous à propos de cet article ? me demanda-t-il.

— Pas grand-chose, dis-je. Le rédacteur en chef de la revue a téléphoné pour dire qu'il nous envoyait une journaliste pour une interview. La journaliste a posé quelques questions et pris quelques photos avec un petit appareil. C'est tout ce que je sais.

— Avez-vous donné un topo tout préparé à la journaliste ?

— Je ne lui ai rien donné d'autre que divers spécimens de notre littérature officielle. Elle a posé les questions qu'elle a voulu ; je n'ai pas davantage influencé la rédaction de son texte. J'ai fait de mon mieux pour coopérer, naturellement. J'ai senti que c'était mon devoir : cet article sur moi allait peut-être aider à recruter des amis pour le mouvement.

— Frères, tout ceci a été arrangé, dit Wrestrum. Je vous dis que cet

opportuniste a pris sur son dos de faire venir cette journaliste. C'est lui qui a sollicité le rendez-vous et il lui a dicté son papier.

— C'est un mensonge méprisable, dis-je. Vous étiez présent et vous savez pertinemment que j'ai essayé de les diriger sur frère Clifton !

— Qui a menti ?

— Vous êtes un menteur et une épaisse crapule. Vous êtes un menteur, vous n'êtes pas mon frère.

— Le voilà qui m'injurie à présent. Frères, vous êtes témoins.

— Ne nous emportons pas, dit frère Jack avec calme. Frère Wrestrum, vous avez porté des accusations sérieuses. Êtes-vous en mesure de les prouver ?

— Je peux les prouver. Vous n'avez qu'à lire cette revue, vous y trouverez vous-même la preuve.

— Ce sera fait. Quoi d'autre ?

— Vous n'avez qu'à écouter les gens à Harlem. Ils ne parlent que de lui. Jamais un mot sur ce que font les autres, nous tous. Je vous le dis, frères, cet homme constitue un danger pour la population d'Harlem. Il serait bon de l'expulser !

— Une telle décision est du ressort du comité, dit frère Jack. Puis, s'adressant à moi :

— Et qu'avez-vous à dire pour votre défense, frère ?

— Pour ma défense ? dis-je. Rien. Je n'ai absolument rien à défendre. Je me suis efforcé de faire mon travail ; si les frères ne le savent pas, alors il est trop tard pour le leur dire. J'ignore ce qui se cache derrière tout ceci, mais je ne me suis jamais occupé de contrôler les pigistes. Et je n'avais pas davantage compris que je me rendais devant un tribunal.

— La séance n'a pas été convoquée à cette intention, dit frère Jack. S'il vous arrive jamais d'être mis en jugement, ce qui, je l'espère, ne se produira pas, vous en serez informé. En attendant, puisqu'en cette conjoncture, nous sommes pris de court, le comité vous demande de quitter la salle, le temps pour nous de lire et de discuter la revue incriminée.

Je sortis et m'enfermai dans un bureau vide, bouillant de rage et de dégoût. En un tournemain, Wrestrum avait fait de moi à nouveau un homme du Sud, au sein d'un des principaux comités de la Confrérie, et j'avais l'impression d'être nu. Je l'aurais volontiers étranglé – pour m'avoir contraint à prendre part à une discussion puérile devant les autres. Cependant, il me fallait le combattre de mon mieux, en des termes qui lui soient accessibles, même si nous avions l'air de personnages dans un vaudeville burlesque. Je devrais peut-être faire état du billet anonyme, mais il serait trop facile d'en conclure que je ne jouissais pas du soutien total de ma zone. Si Clifton était là, il saurait quelle attitude adopter avec ce bouffon. Pourquoi le prennent-

ils donc au sérieux, simplement parce qu'il est Noir ? Qu'est-ce qui ne va pas chez eux, de toute façon, ne sont-ils pas capables de s'apercevoir qu'ils ont affaire à un zozo ? Mais tu aurais été démonté s'ils avaient ri ou même souri, me dis-je, car ils ne pouvaient pas se moquer de lui, sans se moquer aussi de toi... Et pourtant, s'ils avaient ri, ç'aurait été moins irréal. – Où en suis-je donc, bon Dieu ?

— Vous pouvez entrer à présent, lança un frère dans ma direction : et je quittai le bureau pour aller entendre leur jugement.

— Eh bien, dit frère Jack, nous avons tous lu cet article, frère, et nous avons le plaisir de vous signaler qu'il nous a paru assez inoffensif. Il eût été meilleur, c'est vrai, si un plus grand nombre de mots avait été consacré aux autres membres de la circonscription de Harlem. Mais aucune preuve ne permet d'affirmer que la responsabilité vous en incombe. Frère Wrestrum s'était trompé.

Son attitude polie et le fait de les avoir vus gâcher du temps pour apercevoir la vérité libérèrent la colère qui bouillonnait en moi.

— Je dirais que c'est une erreur criminelle, dis-je.

— Pas criminelle, non, il a péché par excès de zèle, dit-il.

— Pour moi, son erreur me paraît à la fois criminelle et marquée au coin d'un zèle excessif, dis-je.

— Non, frère, pas criminelle.

— Mais il a attaqué ma réputation...

Frère Jack sourit.

— Uniquement parce qu'il était sincère, frère. Il pensait au bien de la Confrérie.

— Mais pourquoi me calomnier ? Je ne vous suis pas, frère Jack. Je ne suis pas un ennemi, il le sait fort bien. Je suis un frère, aussi, dis-je en le voyant sourire.

— Les ennemis de la Confrérie sont légion, et nous ne devons pas nous montrer trop sévères pour les fautes fraternelles.

Je surpris à ce moment le visage de Wrestrum. Il avait une telle expression de stupidité et de consternation que je me détendis.

— Très bien, frère Jack, dis-je. Je devrais m'estimer heureux, j'imagine, que vous ayez conclu à mon innocence...

— En ce qui concerne l'article de la revue, dit-il en fendant l'air d'un doigt meurtrier.

Quelque chose se raidit dans ma nuque. Je me levai.

— En ce qui concerne l'article ! Vous voulez dire que vous ajoutez foi à cette histoire abracadabrante ? Tout le monde est donc plongé dans la lecture de Dick Tracy(19), à l'heure actuelle ?

— Il n'est pas question de Dick Tracy, coupa-t-il. Le mouvement a de nombreux ennemis.

— Ainsi, je suis devenu l'un d'eux, à présent, dis-je. Qu'est-ce qui vous est arrivé, à tous ? Vous vous conduisez comme si aucun d'entre

nous n'avait aucun contact avec moi.

Jack regarda la table.

— Notre décision vous intéresse-t-elle, frère ?

— Oh, mais oui, dis-je. Bien sûr. Tout comportement étrange m'intéresse. Qui n'y prendrait intérêt, quand un énergumène est capable d'amener à le prendre au sérieux une salle pleine de ce que j'en étais venu à tenir pour quelques-uns des meilleurs esprits du pays. Si cela m'intéresse, je vous crois ! Sinon, je me conduirais en homme sensé en quittant ces lieux au pas de course !

Il y eut des bruits de protestation et frère Jack, le visage cramoisi, donna un petit coup sec pour rétablir l'ordre.

— Il serait peut-être bon que j'adresse quelques mots au frère, dit frère MacAfee.

— Faites, dit frère Jack d'une voix sourde.

— Frère, nous comprenons vos sentiments, dit frère MacAfee, mais de votre côté, vous devez comprendre que le mouvement a de nombreux ennemis. Rien n'est plus vrai, et nous sommes contraints de songer à l'organisation aux dépens de nos sentiments personnels. La Confrérie est plus importante que nous tous. Aucun de nous ne compte en tant qu'individu lorsque sa sécurité est en jeu. Et soyez convaincu que nul d'entre nous n'éprouve autre chose que de la bienveillance envers vous personnellement. Votre travail a été magnifique. Il n'est question ici que de la sécurité de l'organisation et nous avons le devoir de procéder à un examen approfondi de toutes les accusations de ce genre.

Tout à coup, je me sentis vidé. Il y avait, dans ses propos, une logique que je me trouvais contraint d'accepter. Ils avaient tort, mais ils avaient le devoir de découvrir leur erreur. Qu'ils aillent de l'avant, ils s'apercevraient qu'aucune des accusations n'était fondée et ma bonne foi serait établie. Mais à quoi rimait toute cette obsession à propos des ennemis, en fin de compte ? Je me mis à scruter leurs visages baignés de fumée ; jamais depuis le début, je n'avais affronté de doutes aussi sérieux. Jusqu'à présent, mon travail et le chemin suivi m'avaient donné un sentiment de plénitude que je n'avais jamais connu, même au temps du collège, quand je nageais dans l'erreur. La Confrérie était une chose à laquelle des hommes pouvaient se consacrer entièrement ; c'était sa force et ma force, et c'est précisément ce sentiment d'intégrité qui garantissait qu'elle allait changer le cours de l'histoire. Ceci, je l'avais cru de tout mon être, mais à présent, tout en continuant d'affirmer en moi-même cette croyance, je me sentais brisé par une blessure qui m'ôtait toute envie de me défendre plus avant. Debout, sans dire un mot, j'attendais leur jugement. Quelqu'un tambourina avec les doigts sur la table. J'entendis un bruissement de feuilles sèches : quelqu'un manipulait du

papier pelure d'oignon.

— Soyez assuré que vous pouvez compter sur l'honnêteté et la sagesse du comité ; la voix de frère Tobitt me parvint de l'autre bout de la table, mais il y avait un écran de fumée entre nous et c'est à peine si je pus entrevoir son visage.

— Le comité a décidé, dit frère Jack d'une voix nette, jusqu'à ce que toutes les accusations soient levées, de vous proposer l'alternative suivante : ou vous cessez toute activité à Harlem, ou vous acceptez une mission dans le centre. Dans ce cas, vous devez renoncer à votre présente affectation sur-le-champ.

J'avais les jambes en coton.

— Vous voulez dire que je dois abandonner mon travail ?

— À moins que vous décidiez de servir le mouvement en d'autres lieux.

— Mais vous ne voyez donc pas... dis-je ; mais en les regardant l'un après l'autre, je lus dans leurs yeux un arrêt sans appel.

— Pour le cas où vous choisiriez de demeurer actif, dit frère Jack en tendant la main vers son marteau, la tâche qui vous est assignée consiste à donner des conférences dans le centre sur le Problème de la Femme.

J'eus l'impression, tout à coup, qu'on m'avait fait tourner comme un toton.

— Le quoi ?

— Le Problème de la Femme. Ma brochure, « Du Problème de la Femme aux États-Unis », sera votre guide. Et maintenant, frères, dit-il, embrassant du regard l'assistance réunie autour de la table, la réunion est ajournée !

Cloué sur place, les petits coups secs de son marteau résonnant à mes oreilles, je pensai : le problème de la femme ; je guettaï sur leurs visages l'indice d'une envie de rire ; comme ils quittaient la pièce l'un après l'autre et passaient, je tendis l'oreille pour surprendre dans leurs voix le moindre signe de rire contenu ; cloué sur place, je luttai contre l'impression que je venais de faire les frais d'une abominable plaisanterie, d'autant plus que leurs visages n'en paraissaient nullement conscients.

Mon esprit livrait un combat désespéré pour accepter. Rien ne changerait le cours des choses. Ils me déplaceraient, mèneraient leur enquête et moi, pliant encore devant cette discipline à laquelle je croyais toujours, je devrais accepter leur décision. Non, ce n'était certainement pas le moment de sombrer dans l'inactivité ; à l'instant précis où je commençais à entrevoir certains aspects de l'organisation sur lesquels je n'avais pas eu jusque-là la moindre lumière (l'existence de comités supérieurs, de chefs qu'on ne voyait jamais, de sympathisants et alliés à l'intérieur de groupes apparemment très

éloignés de nos préoccupations) ; au moment où tous les secrets du pouvoir et de l'autorité, que me cachait encore un voile de mystère, semblaient sur le point de se livrer. Non, malgré ma colère et mon dégoût, je nourrissais de trop grandes ambitions pour renoncer si facilement. Et pourquoi devrais-je me limiter, m'imposer des restrictions ? J'étais un porte-parole, après tout – pourquoi ne parlerais-je pas des femmes ou de tout autre sujet ? Rien n'était étranger à notre doctrine, toute question appelait la mise au point d'une politique et mon principal souci était de faire mon chemin dans le mouvement.

Quand je quittai l'immeuble, l'impression d'avoir été entraîné dans un tourbillon violent n'avait pas disparu, mais l'optimisme grandissait. Être éloigné de Harlem constituait un choc, certes, mais qui leur ferait autant de mal à eux qu'à moi, car j'avais découvert une parfaite similitude entre mes aspirations et celles de Harlem. Ce qui faisait ma valeur aux yeux de la Confrérie, c'est ce qui faisait la mienne à mes propres yeux : j'étais en communion avec Harlem. Et cette communion reposait sur l'entière sincérité et l'honnêteté que je mettais à exposer les espoirs et les haines, les craintes et les désirs de la communauté. Pas de raison que cela ne marche pas aussi bien dans le centre. Cette nouvelle affectation était un défi et une occasion de déceler, dans ce qui s'était passé à Harlem, la part due à mes propres efforts et celle due à la seule ardeur des gens eux-mêmes. Et après tout, me dis-je, cette mission était aussi une preuve de la bonne volonté du comité. En effet, en me choisissant pour parler en son nom d'une question que j'ai trouvée taboue partout ailleurs dans notre société, ne réaffirmaient-ils pas du même coup leur confiance en moi et dans les principes de la Confrérie, en démontrant qu'ils n'admettaient pas de discrimination, même lorsqu'il s'agissait des femmes ? Ils étaient contraints d'examiner les accusations dont j'étais l'objet, mais ce transfert était leur façon peu sentimentale d'affirmer que leur confiance en moi demeurerait intacte. Je frissonnai dans la rue chaude. Je n'avais pas laissé l'idée se concrétiser dans mon esprit, mais pendant un instant, j'avais failli laisser cette vieille tendance sudiste au repli sur soi et à l'abandon, que je croyais morte, ruiner ma carrière.

Ce n'est pas sans regrets que je quittai Harlem, cependant, et je ne pus me résoudre à dire au revoir à personne, même pas à frère Tarp ou à Clifton – pour ne rien dire des autres dont je dépendais pour les renseignements concernant les groupes les plus modestes de la communauté. Je glissai simplement mes papiers dans mon porte-document et je partis, comme si je me rendais dans le centre pour une réunion.

CHAPITRE XIX

J'étais tout excité lorsque je me rendis à ma première conférence. Le thème éveillerait à coup sûr l'intérêt de la salle, et pour le reste, il ne tenait qu'à moi. Si seulement je mesurais un pied de plus et si je pesais cent livres de plus, je pourrais tout simplement me planter devant les gens, la poitrine barrée d'une banderole où l'on pourrait lire *Je sais tout sur elles*, et ils éprouveraient à ma vue le même mélange d'admiration et de terreur que s'ils avaient devant les yeux le premier nègre – un tantinet corrigé et domestiqué. Parler ne me serait pas plus nécessaire qu'à Paul Robeson de jouer ; ma seule vue les ferait vibrer.

La séance se passa fort bien ; ce fut même un succès, grâce à leur enthousiasme, et le barrage de questions auquel je fus soumis après mon exposé ne laissa aucun doute dans mon esprit. C'est seulement à la fin de la réunion, quand la foule déjà se dispersait, que se produisit l'incident que ma méfiance de principe ne m'avait pas laissé prévoir. J'échangeais des salutations avec le public lorsqu'elle apparut ; c'était le genre de femme qui rayonne, comme si elle avait conscience de jouer un rôle symbolique de vie et de fécondité féminine. Son problème, dit-elle, était lié à certains aspects de notre doctrine.

— C'est plutôt compliqué, en réalité, dit-elle d'un air soucieux ; je n'aimerais pas accaparer votre temps, mais en même temps, j'ai le sentiment que vous...

— Oh, pas du tout, dis-je en la conduisant à l'écart des autres près d'un tuyau d'incendie en partie déroulé qui pendait à côté de l'entrée. Pas du tout.

— Mais, frère, dit-elle, vraiment il est tellement tard, vous devez être fatigué. Mon problème pourrait attendre une autre fois...

— Je ne suis pas à ce point fatigué, dis-je. Et si quelque chose vous tracasse, il est de mon devoir de faire mon possible pour résoudre vos difficultés.

— Mais il est très tard, dit-elle. Vous pourriez peut-être passer nous voir, un soir où vous êtes libre. À ce moment-là, nous pourrions bavarder plus longuement. À moins que, évidemment...

— À moins que ?

— À moins que, elle sourit, je puisse vous persuader de passer ce soir même. J'oserai ajouter que pour faire un bon café, je ne crains personne.

— Alors, je suis à votre service, dis-je en ouvrant la porte d'une poussée.

Son appartement était situé dans l'une des plus belles parties de la ville ; je n'ai probablement pas su dissimuler ma surprise en entrant dans la vaste salle de séjour.

— Comme vous voyez, frère – l'éclat qu'elle donnait à ce mot était troublant – ce sont réellement les valeurs spirituelles de la Confrérie qui m'intéressent. Sans le moindre effort de ma part, ma sécurité matérielle et mes loisirs sont assurés, mais qu'est cela, réellement, en regard de tout ce qui ne va pas dans le monde ? Je veux dire, alors qu'il n'existe de sécurité ni spirituelle, ni émotionnelle, et pas davantage de justice ?

Elle se débarrassait de son manteau à présent, tout en me dévisageant de son regard ardent, et je me demandai : est-ce une salutiste, une puritaine antipuritaine du type anglais ? Je me rappelai, en effet, les propos confidentiels de frère Jack me décrivant de riches membres qui travaillaient à leur salut sur le plan politique en versant des subsides à la Confrérie. Elle allait un peu trop vite pour moi. Je la considérai d'un air grave.

— Je vois que vous avez sûrement réfléchi à cette question, dis-je.

— J'ai essayé, dit-elle, et cela vous jette dans des abîmes de perplexité. Mettez-vous donc à l'aise pendant que je me change.

C'était une petite femme, légèrement rondelette, avec une chevelure aile de corbeau où commençait à percer une pointe de blanc, presque imperceptible encore ; quand elle reparut drapée dans une robe de soirée d'un rouge profond, elle était si impressionnante que je dus détourner les yeux pour ne pas trahir mon saisissement.

— Quelle belle pièce vous avez là, dis-je.

Je levai les yeux sur la riche teinte vermeille du mobilier, pour tomber sur un nu grandeur nature, un Renoir rose. D'autres tableaux étaient accrochés ici et là, et toute cette couleur chaude et pure semblait jeter l'étincelle de vie sur les vastes murs. Que dit-on devant tout ça, pensai-je en regardant un poisson stylisé de bronze poli monté sur un socle d'ébène.

— Je suis contente que vous la trouviez agréable, frère, dit-elle. Elle nous plaît, à nous aussi ; encore que, je dois dire, Hubert trouve si peu de temps pour en jouir. Il est beaucoup trop pris.

— Hubert ? dis-je.

— Mon mari. Il a été obligé de s'absenter, malheureusement. Il aurait été enchanté de vous rencontrer, mais voilà, il est toujours sur la brèche. Les affaires, vous savez.

— C'est inévitable, j'imagine, dis-je, soudain gêné.

— Oui, exactement, dit-elle. Mais nous allons discuter Confrérie et doctrine, n'est-ce pas ?

Et il y eut quelque chose dans sa voix et dans son sourire qui me donna tout à la fois un sentiment de bien-être et d'excitation. Ce n'était pas seulement l'arrière-plan de richesse et de vie opulente, auquel j'étais étranger, mais simplement le fait d'être là avec elle et d'entrevoir la possibilité d'une communication plus intense, comme si l'invisible discordance et le visiblement énigmatique parvenaient à une harmonie d'un équilibre subtil. Elle est riche, mais humaine, me dis-je en observant le jeu délicat de ses mains au repos.

— Le mouvement comporte tant d'aspects différents, dis-je. Par où allons-nous donc commencer ? C'est peut-être un point de vue que je suis incapable de traiter.

— Oh, ce n'est rien d'aussi profond, dit-elle. Je suis persuadée que vous saurez mettre de l'ordre dans mes petits méandres idéologiques. Mais asseyez-vous ici sur le divan, frère ; c'est plus confortable.

Je m'assis et la regardai se diriger vers une porte, la traîne de sa robe glissant avec une grâce sensuelle sur le tapis oriental. Puis elle se retourna et sourit.

— Vous aimeriez peut-être mieux du lait ou du vin que du café ?

— Oui, du vin, s'il vous plaît, dis-je, trouvant l'idée de lait bizarrement écœurante. Ce n'est pas du tout ce que j'imaginai, me dis-je. Elle revint avec deux verres et une carafe sur un plateau, les plaça devant nous sur une table basse, et j'entendis la musique du vin versé doucement dans les verres ; ensuite, elle en déposa un devant moi.

— Au Mouvement, dit-elle en levant son verre, les yeux souriants.

— Au Mouvement, dis-je.

— Et à la Confrérie.

— Et à la Confrérie.

— C'est bien joli, dis-je en observant son visage tourné vers moi, les yeux mi-clos, le menton relevé, mais quel aspect de notre doctrine sommes-nous au juste censés discuter ?

— Tout, dit-elle. Je désire en embrasser l'ensemble. Sans elle, la vie est si terriblement vide et désorganisée. J'ai la conviction profonde que seule la Confrérie offre un espoir de rendre la vie digne d'être vécue. Oh, je sais qu'il n'est pas question de saisir sur-le-champ, pour ainsi dire, une si vaste philosophie ; mais elle est si vivante et si importante qu'on se sent tout de même moralement obligé d'essayer. N'êtes-vous pas de cet avis ?

— Mais oui, dis-je. Personnellement, je ne connais rien de plus valable.

— Oh, je suis si contente de vous savoir d'accord avec moi. Voilà

pourquoi j'éprouve toujours une profonde émotion à vous entendre parler, j'imagine ; comment dire, vous exprimez la grande vitalité frémissante du mouvement. C'est réellement stupéfiant. Vous me donnez un tel sentiment de sécurité – encore que, elle s'interrompt, un sourire mystérieux sur les lèvres, je dois l'avouer, vous provoquez aussi la peur en moi.

— La peur ? Vous ne parlez pas sérieusement, voyons, dis-je.

— Réellement, répéta-t-elle tandis que j'éclatais de rire. C'est si puissant, si..., si *primitif* !

J'eus l'impression que la pièce se vidait en partie de son air, et se trouvait tout à coup plongée dans un calme étrange.

— Ce n'est pas primitif que vous avez dans l'esprit ? dis-je.

— Si, *primitif* ; personne ne vous a dit, frère, qu'il vous arrive parfois d'avoir un battement de tambour dans la voix ?

— Mon Dieu, dis-je en riant, je pensais que c'était le battement d'idées profondes.

— Bien sûr, vous avez raison, dit-elle. Je ne veux pas dire réellement primitif. Plutôt vigoureux, puissant, j'imagine. Cela s'empare de vos émotions en même temps que de votre esprit. Appelez-le comme vous voudrez, c'est chargé d'une telle puissance brute que cela vous traverse de part en part. La simple pensée d'une telle vitalité me bouleverse.

Je la regardai. Elle était si près de moi, maintenant, que je voyais une seule mèche, noire comme du jais, de cheveux en désordre.

— Oui, dit-elle, l'émotion est là ; mais en réalité, c'est notre attitude d'esprit scientifique qui la libère. Comme dit frère Jack, si nous ne sommes pas des organisateurs, nous ne sommes rien. Et l'émotion n'est pas simplement libérée, elle est guidée, canalisée – voilà la véritable source de notre efficacité. Après tout, cet excellent vin est capable de libérer l'émotion, mais quant à organiser quoi que ce soit, j'ai les doutes les plus sérieux.

Elle s'inclina en avant avec grâce, un bras allongé sur le dos du divan, et elle dit :

— Oui, et vous faites les deux dans vos discours. On ne peut que sympathiser inéluctablement, même lorsqu'on n'a pas une opinion tout à fait nette de ce que vous voulez dire. Personnellement, cependant, je sais ce que vous dites, et c'est plus exaltant encore.

— En réalité, vous savez, le public a autant d'effet sur moi que je puis en avoir sur lui. Sa réaction positive m'encourage à faire de mon mieux.

— Et il y a un autre aspect important, dit-elle, qui m'intéresse vivement. Cela procure aux femmes l'occasion de s'exprimer pleinement, et c'est tellement important, frère. C'est l'année bissextile(20) à longueur d'année, pour ainsi dire – et ce n'est que

justice. Les femmes devraient être absolument aussi libres que les hommes.

Et si toi, tu étais réellement libre, me dis-je, en levant mon verre, tu foudrais le camp d'ici.

— Je vous ai trouvé exceptionnellement bon ce soir — il serait temps que la femme ait un champion dans le mouvement. Jusqu'à ce soir, je vous avais toujours entendu parler des problèmes des minorités.

— C'est une nouvelle affectation, dis-je. Mais désormais, le Problème de la Femme doit se classer parmi nos toutes premières préoccupations.

— C'est merveilleux et il est grand temps. Il faut absolument donner aux femmes l'occasion de se colleter avec la vie. Je vous en prie, continuez, exposez-moi vos idées, dit-elle, en se rapprochant encore, la main délicatement posée sur mon bras.

Et je continuai à parler, soulagé de parler, emporté par mon enthousiasme et la chaleur du vin. À un certain moment, je me tournai vers elle pour lui poser une question ; c'est alors seulement que je me rendis compte de l'extrême proximité de nos deux visages ; elle était penchée sur moi et me buvait des yeux.

— Continuez, je vous en prie, continuez, entendis-je. Cela paraît si clair, à vous entendre. Je vous en prie.

Je vis le rapide battement de ses paupières, ailes de phalène, devenir la douceur de ses lèvres à l'instant où nous fûmes attirés l'un vers l'autre. Ils n'y avait pas l'ombre d'une idée ou d'une pensée derrière ce geste, de simple chaleur. Puis la sonnerie retentit, je m'arrachai à l'étreinte, bondis sur mes pieds en entendant sonner une deuxième fois tandis qu'elle se levait en même temps que moi, la robe rouge tombant en plis lourds sur le tapis ; elle dit :

— Vous rendez tout cela si merveilleusement vivant, au moment même où retentissait la troisième sonnerie.

Moi, j'essayai de me dégager, de quitter cet appartement ; tout en cherchant mon chapeau, je sentais la colère me gagner et je me disais : elle est cinglée, ou quoi ? Elle n'entend donc pas ? et elle restait plantée devant moi, l'air hagard, comme si ma conduite était irrationnelle. Soudain elle saisit mon bras avec une belle énergie, me dit :

— Par ici, là-dedans, et m'entraîna presque à bout de bras, tandis que la sonnerie se déchaînait une nouvelle fois ; nous franchîmes une porte, traversâmes un petit vestibule et nous retrouvâmes dans une chambre à coucher toute capitonnée de satin ; alors, elle me jaugea avec un sourire et dit :

— Ceci est à moi, tandis que je la considérais d'un air furieux et incrédule.

— À vous, comment, à vous ? Et cette sonnerie, alors ?

— Ne vous inquiétez pas, roucoula-t-elle en me regardant dans le blanc des yeux.

— Mais soyez raisonnable, dis-je en l'écartant d'une poussée. Et cette porte ?

— Ah, bien sûr, vous voulez dire le téléphone, n'est-ce pas, chéri ?

— Mais votre vieux... votre mari ?

— À Chicago...

— Mais il pourrait ne pas...

— Non, non, chéri, c'est impossible...

— Mais si !

— Mais, frère, chéri, je lui ai parlé, je sais.

— Quoi ? À quel jeu jouez-vous donc ?

— Oh, pauvre chéri ! Ce n'est pas un jeu ; réellement, vous n'avez aucune raison de vous tracasser, nous sommes libres. Il est à Chicago, à la recherche de sa jeunesse perdue, sans doute, dit-elle, et elle partit d'un rire qui trahissait sa propre surprise. Il n'éprouve aucun intérêt pour les choses ennoblissantes – la liberté, la nécessité, les droits de la femme, et tout ça. Vous savez, la maladie de notre classe sociale – frère, chéri.

J'avancai d'un pas dans la pièce ; il y avait une autre porte à ma gauche, par laquelle j'aperçus une lueur de chrome et de faïence.

— La Fraternité, chéri, dit-elle en étreignant mon biceps de ses petites mains. Enseignez-moi, parlez-moi. Enseignez-moi la belle doctrine de la Confrérie. J'éprouvai l'envie contradictoire de la broyer et de rester avec elle, tout en sachant que je ne devrais faire ni l'un ni l'autre. Essayait-elle de causer ma ruine, ou s'agissait-il d'un piège tendu par quelque ennemi inavoué du mouvement, tapi derrière la porte avec des caméras ou des bâtons pour me tabasser ?

— Vous devriez répondre au téléphone, dis-je avec un calme forcé, en essayant de libérer mes mains sans la toucher, car si je la touchais...

— Et vous continuerez ? dit-elle.

Je fis oui de la tête ; sans un mot, elle me tourna le dos et se dirigea vers une coiffeuse, ornée d'un grand miroir ovale, où elle saisit un téléphone ivoire. En cet instant, capté dans le miroir, je me vis debout entre son attitude ardente et un immense lit blanc, pris dans une posture coupable, visage tendu, cravate desserrée et pendillante. Derrière le lit, un autre miroir ; telle une lame de la mer, il ballottait nos images d'avant en arrière, dans un mouvement de va-et-vient, magnifiant avec fureur l'heure, le lieu et l'événement. Ma vision, tour à tour nette et brouillée, semblait soumise à une pulsation, au rythme d'un soufflet impétueux, tandis que ses lèvres me disaient sans bruit : je suis désolée, et qu'elle lançait ensuite avec impatience dans le

téléphone : Oui, c'est elle-même, puis se retournait vers moi en souriant, la main plaquée sur le récepteur. « Ce n'est que ma sœur, j'en ai pour une seconde. » Et mon esprit était la proie d'un tourbillon d'histoires oubliées : serviteurs appelés pour laver le dos de leur maîtresse ; chauffeurs ayant leur part des femmes de leurs maîtres ; garçons de wagons-lits invités dans le salon de riches femmes en route pour Reno – et en surimpression, je pensai : mais c'est le mouvement, la Confrérie, voyons. L'instant d'après, je la vis sourire en disant :

— Oui, Gwen, oui ma chère ; sa main libre s'éleva comme pour lisser sa chevelure, et d'un geste prompt, écarta la robe rouge comme un voile ; j'eus le souffle coupé devant ce nu gracieux aux courbes généreuses, qui s'encadrait, fragile et ferme, dans le miroir. Ce fut comme une séquence de rêve, tout disparut instantanément dans l'oscillation en retour et je ne vis que ses yeux au sourire mystérieux, au-dessus de la somptueuse robe rouge.

Je me dirigeais vers la porte, déchiré entre la rage et une violente excitation, j'étais sur le point de la franchir quand j'entendis le déclic du téléphone qu'elle reposait ; puis je la sentis tourbillonner contre moi, et je fus perdu, car le conflit entre l'idéologie et la biologie, entre le devoir et le désir, avait pris un tour trop subtilement confus. Je me jetai sur elle, en pensant : défonce la porte qui voudra, qu'ils viennent.

Impossible de savoir si je me trouvais en état de veille ou de rêve. Il régnait un calme plat, cependant j'étais sûr d'avoir entendu du bruit, provenant de l'autre bout de la pièce ; en même temps, elle avait poussé, à côté de moi, un léger soupir. C'était bizarre. Mon esprit tournait en rond. J'étais chassé d'un petit bois par un taureau. Je gravissais une colline en courant ; la colline entière se soulevait. J'entendis le bruit, levai la tête, et aperçus l'homme, debout dans la pâle lumière du vestibule, les yeux braqués sur moi, regardant à l'intérieur sans marquer ni intérêt ni surprise. Il avait les yeux fixes dans un visage sans expression. On percevait le son d'une respiration régulière. Puis j'entendis la femme remuer à côté de moi.

— Oh, salut, mon cher, dit-elle d'une voix qui paraissait lointaine. Déjà de retour ?

— Oui, dit-il. Réveille-moi de bonne heure. J'ai beaucoup à faire.

— Je n'oublierai pas, mon cher, dit-elle, à moitié endormie. Passe une bonne nuit...

— 'Soir, toi aussi, dit-il avec un petit rire sec.

La porte se ferma. Je restai un moment étendu dans le noir, sans bouger, la respiration rapide. J'étendis le bras et la touchai. Pas de réaction. Je me penchai au-dessus d'elle, et je sentis son souffle chaud et léger passer sur mon visage. J'avais envie de m'attarder là, j'éprouvais la sensation d'avoir, à grand péril, atteint trop tard quelque chose qui allait être à jamais perdu – perte poignante. Mais

tout se passait comme si je ne l'avais jamais vue éveillée ; j'avais l'impression que, si elle se réveillait à présent, elle se mettrait à hurler, à pousser des cris d'orfraie. Je me glissai hors du lit à la hâte, et l'œil fixé sur cette portion des ténèbres d'où venait de jaillir le carré de lumière, je cherchai à tâtons mes habits. À force de trébucher un peu partout, je finis par trouver une chaise ; elle était vide. Où étaient mes habits ? Quel idiot je faisais ! Qu'étais-je allé me fourrer dans une telle situation ? Je m'orientai de mon mieux dans l'obscurité, tout nu, trouvai enfin la chaise qui portait mes habits, m'habillai en toute hâte et me glissai dehors ; sur le seuil, je fis une brève pause pour jeter un regard en arrière à la faveur de la méchante clarté qui provenait du vestibule. Elle dormait, sans soupir ni sourire, belle rêveuse, un bras d'ivoire jeté au-dessus de sa chevelure noir de jais. Mon cœur battait la chamade comme je fermais la porte et traversais le vestibule ; je m'attendais à être arrêté par l'homme, des hommes, des foules entières. Puis je pris l'escalier.

L'immeuble était silencieux. Dans l'entrée, le cloporte somnolait ; son plastron amidonné se tordait sous son menton chaque fois qu'il respirait ; il était nu-tête, avec ses cheveux blancs. Quand j'arrivai dans la rue, j'avais perdu toute énergie à force de transpirer et j'étais encore incapable de préciser si j'avais réellement vu cet homme ou si je l'avais rêvé. Se pouvait-il que je l'aie vu sans qu'il m'ait vu ? Ou alors, m'avait-il vu et avait-il gardé le silence parce qu'il était trop raffiné, trop décadent, trop civilisé ? Je descendis la rue à vive allure, mon anxiété grandissant à chaque pas. Pourquoi n'avait-il rien dit ? Il aurait dû me reconnaître, m'injurier ! M'attaquer ! Ou au moins, être furieux contre elle. Et si c'était une épreuve destinée à étudier mes réactions devant une telle tension ? Après tout, c'était un point sur lequel nos ennemis ne se privaient pas de nous attaquer avec violence. L'angoisse me donnait des sueurs froides. Pourquoi fallait-il qu'ils mêlent leurs femmes à tout ? Entre nous et tout ce que nous désirions changer dans le monde, ils plaçaient une femme : socialement, politiquement, économiquement. Pourquoi, mais pourquoi, bon Dieu, fallait-il à tout prix qu'ils confondent la lutte des classes avec la lutte des culs ? Rien de tel pour tout avilir, nous, eux – tous les mobiles humains.

Toute la journée du lendemain, je vécus dans un état d'épuisement complet ; j'attendais, avec quelle tension, la révélation du plan – j'étais à présent certain que l'homme était bien apparu dans l'encadrement de la porte, un type porteur d'une serviette de cuir, qui avait jeté un coup d'œil dans la chambre, sans trahir par le moindre signe qu'il m'avait vu. Un homme qui s'était exprimé comme un mari indifférent, mais qui, cependant, paraissait me rappeler un membre important de la Confrérie – une personne si bien connue de moi que

mon impuissance à l'identifier me rendait presque fou. Mon travail resta étalé devant moi, et je n'y touchai pas. Chaque coup de téléphone me remplissait de terreur. Je tripotai la chaîne de forçat de Tarp.

Si vers quatre heures, ils n'ont pas appelé, tu es sauvé, me dis-je. Mais toujours pas de signe, même pas un appel pour une réunion. N'y tenant plus, je composai son numéro, et j'entendis sa voix, ravie, enjouée et discrète. Mais pas la moindre allusion à la nuit précédente ou à l'homme. Et elle paraissait si calme et si gaie au bout du fil que je ne pus me résoudre à mettre la question sur le tapis. C'était peut-être l'attitude habituelle du monde sophistiqué et civilisé ? L'homme s'était peut-être trouvé là, en effet, et il existait entre eux une entente ; c'était la femme à part entière.

Elle désirait savoir si je reviendrais poursuivre la discussion.

— Oui, bien sûr, dis-je.

— Oh, frère, dit-elle.

Je raccrochai, avec un mélange de soulagement et d'inquiétude, incapable de m'ôter de la tête l'idée que j'avais subi une épreuve et que j'avais échoué.

Toute la semaine suivante se passa en conjectures épuisantes ; l'absence totale de tout point de repère mettait un comble à ma confusion. J'étais à l'affût de la moindre altération dans mes rapports avec frère Jack et les autres, mais ne décelai pas l'ombre d'un indice dans leur attitude. Et même dans le cas contraire, je n'aurais pas su l'interpréter avec précision, car il aurait pu être en liaison avec les fameuses accusations. Pris entre la culpabilité et l'innocence, je finissais par avoir le sentiment qu'elles ne faisaient qu'un. Mes nerfs étaient dans un état de tension constante ; mon visage prenait une expression guindée et neutre, qui l'apparentait à celui de frère Jack et des autres chefs. Puis je me détendis quelque peu ; le travail ne pouvait plus souffrir de retard ; je jouerais le jeu de l'attente. Et malgré mon sentiment de culpabilité et l'incertitude où je me débattais, j'appris à oublier que j'étais un pauvre frère noir solitaire et coupable, j'appris à pénétrer d'un pas ferme et confiant dans une salle remplie de Blancs (menton haut, sourire contrôlé, large mais sans excès, main tendue carrément pour une bonne poignée de main chaleureuse. Ajoutez à cela le mélange adéquat d'arrogance et d'humilité rampante pour satisfaire tout le monde). Je me jetai à corps perdu dans les conférences, où je défendais et revendiquais les droits des femmes ; et j'avais beau être toujours environné de filles, je prenais bien garde à tenir le biologique et l'idéologique soigneusement séparés. Ce qui n'était pas toujours facile, car, apparemment, nombre de sœurs avaient admis d'un commun accord – et dans leur esprit, je partageais cette opinion – que l'idéologique était un simple voile

superflu devant les véritables affaires de la vie.

Je découvris que, la plupart du temps, le public du centre avait l'air d'attendre de moi, dès que je paraissais, quelque chose d'informulé. Je le percevais nettement à l'instant même où je m'avançais devant les gens, et cela n'avait aucun rapport avec mes éventuelles paroles. Car il me suffisait d'apparaître devant eux et dès l'instant où ils tournaient leur regard vers moi, on les sentait pris d'un étrange soulagement – ce n'était ni le rire, ni les larmes, ni aucune émotion bien définie et sans mélange. Je n'arrivais pas à saisir ce que c'était. Il n'en fallait pas plus pour éveiller mes sentiments de culpabilité. Au beau milieu d'un passage, je scrutais cette mer de visages et me disais : Est-ce qu'ils savent ? Est-ce ça ? – ce qui manquait mettre ma conférence par terre. En tout cas, j'étais sûr d'une chose : cette attitude était différente de celle qu'ils adoptaient devant certains autres frères noirs qui les divertissaient avec des histoires si souvent qu'ils finissaient par rire avant même que les autres aient ouvert la bouche. Non, c'était autre chose. Une forme d'espérance, un état d'esprit d'attente, un espoir de justification, pour ainsi dire : comme s'ils s'attendaient à trouver en moi davantage qu'un simple orateur de plus, ou qu'un amuseur. Il semblait se produire quelque chose qui demeurait caché à ma propre conscience. Je jouais une pantomime plus éloquente que mes propos les plus expressifs. J'y prenais une part active, mais sans pouvoir la sonder davantage que le mystère de l'homme dans l'encadrement de la porte. C'est peut-être dans ta voix, après tout, me disais-je. Dans ta voix et dans leur désir de voir en toi une preuve vivante du bien-fondé de leur croyance dans la Fraternité ; et pour me tranquilliser, je cessais d'y songer.

Par la suite, un soir où je m'étais endormi en rédigeant des notes pour une nouvelle série de conférences, le téléphone me convoqua à une réunion d'urgence au quartier général, et je quittai la maison en proie à des sentiments de terreur. Nous y sommes, me dis-je ; soit les accusations, soit la femme. Être mis à terre par une femme ! Que leur dirais-je, qu'elle était irrésistible, et moi, humain ? Quel rapport cela pouvait-il bien avoir avec la responsabilité, l'édification de la Confrérie ? Tout ce que je parvins à faire, c'est de m'obliger à y aller. J'arrivai en retard. Il régnait dans la salle une atmosphère étouffante ; trois petits ventilateurs brassaient l'air épais, et les frères étaient assis en bras de chemise autour d'une table balafrée sur laquelle on avait posé une cruche d'eau glacée où scintillaient des perles de condensation.

— Frères, je suis navré d'être en retard, m'excusai-je. J'ai été retardé par d'importants détails de dernière minute concernant la conférence de demain.

— Dans ce cas, vous auriez pu faire l'économie de cette peine pour

vous-même, et pour le comité, de ce temps perdu, dit frère Jack.

— Je ne vous comprends pas, dis-je, soudain pris de fièvre.

— Il veut dire que vous n'êtes plus censé vous intéresser au Problème de la Femme. C'est terminé, dit frère Tobitt.

Je rassemblai tout mon courage pour l'attaque, mais avant que j'aie pu répondre, frère Jack me lança à brûle-pourpoint une étonnante question.

— Qu'est-il advenu de frère Tod Clifton ?

— Frère Clifton, mais il y a des semaines que je ne l'ai pas vu. J'ai été trop occupé là-bas dans le centre. Qu'est-il arrivé ?

— Il a disparu, dit frère Jack. *Disparu*, oui ! Alors, pas de perte de temps avec des questions oiseuses. Ce n'est pas pour cela qu'on vous a appelé.

— Mais depuis quand le sait-on ?

Frère Jack frappa la table.

— Tout ce que nous savons, c'est qu'il est parti. Continuons notre travail. Vous, frère, vous devez rentrer à Harlem sur-le-champ. Nous sommes confrontés à une crise, étant donné que frère Tod Clifton a non seulement disparu, mais échoué dans sa mission. Par ailleurs, Ras l'Exhorteur et sa bande de bandits racistes profitent de la situation et intensifient leur agitation. Il faut que vous retourniez là-bas prendre toutes mesures nécessaires au rétablissement de notre autorité dans la communauté. On vous donnera toutes les forces requises, et vous ferez un compte rendu pour réunion où seront débattues les questions de stratégie ; vous recevrez à ce sujet de plus amples informations demain. Et je vous en prie, souligna-t-il avec son marteau, soyez à l'heure !

J'étais si soulagé de constater qu'il n'avait été question d'aucun des problèmes me concernant, que je ne m'attardai pas à demander si on avait consulté la police à propos de cette disparition. Il y avait quelque chose de louche dans toute cette affaire, car Clifton était trop responsable, il avait un trop bel avenir devant lui, pour avoir tout bêtement disparu. Cela aurait-il un rapport avec Ras l'Exhorteur ? Fort improbable, à mon sens. Harlem constituait l'une de nos forteresses, et un mois plus tôt, au moment de mon transfert, Ras aurait été vidé de la rue à grands éclats de rire, s'il avait tenté de nous attaquer. Sans cette terrible hantise d'irriter le comité, je serais resté en contact plus étroit avec Clifton et l'ensemble des membres de Harlem. À présent, j'avais l'impression d'être brutalement tiré d'un profond sommeil.

CHAPITRE XX

Mon éloignement avait duré assez longtemps pour que les rues me parussent étranges. Les rythmes des quartiers nord étaient tout à la fois plus lents et, d'une certaine manière, plus rapides. Il régnait, dans l'air chaud de la nuit, une tension d'une essence différente. Mêlé aux foules estivales, je me dirigeai, non pas vers mon secteur, mais vers le Joyeux Dollar de Barrelhouse, sombre boui-boui faisant rôtisserie dans le haut de la Huitième Avenue ; à cette heure-ci, on y trouvait régulièrement l'un de mes meilleurs contacts, frère Maceo, en train de siroter sa bière du soir.

Je regardai par la vitre : des hommes en vêtements de travail, quelques poivrottes affalées au bar, et au bout du passage, entre le bar et le comptoir, deux hommes en chemise de sport à carreaux noirs et bleus, en train de manger des grillades. Au fond, un essaim d'hommes et de femmes rôdait autour de la machine à sous. Mais en entrant, je m'aperçus que frère Maceo ne se trouvait pas parmi eux ; je poussai jusqu'au bar, ayant décidé d'attendre devant une bière.

— Bonsoir, frères, dis-je ; je me trouvais à côté de deux hommes que j'avais déjà vus dans les parages. Il n'en fallut pas davantage pour qu'ils se mettent à me regarder d'un air bizarre ; les sourcils du grand se mirent en accent circonflexe, signe d'ivrognerie, pendant qu'il regardait son copain.

— Merde, dit le grand.

— Tu l'as dit, mon vieux. C'est-y un parent à toi ?

— Merde ; pour ça, non, on est pas parents, nom de Dieu !

Je tournai la tête et les regardai ; la salle parut sombre, tout à coup.

— Il doit êt' saoul, dit le deuxième. Il croit peut-êt' que toi et lui, vous êtes parents.

— Dans ce cas, son whisky, il lui raconte un foutu mensonge. Ça me f'rait mal d'êt' son parent, même si c'était vrai – hé, Barrelhouse !

Je m'éloignai en longeant le bar, en les regardant avec un sentiment d'incertitude. Ils n'avaient pas l'air ivres, je n'avais rien dit d'offensant et j'étais sûr qu'ils savaient qui j'étais. Que se passait-il ? Le salut de la Confrérie était aussi familier que « Serre-moi la pogne »,

ou « Du calme, c'est formidable ».

Je vis Barrelhouse venir de l'autre bout du bar en se dandinant : tout boudiné dans son tablier blanc dont le cordon était trop serré, il ressemblait à un de ces tonnelets de bière en métal, étranglés en leur centre par une cannelure. En m'apercevant, il se mit à sourire.

— Ah, çà, mais c'est ce bon vieux frère, que le diable m'emporte, dit-il en me tendant la main. Où vous étiez passé, frère ?

— Je travaillais dans le centre, dis-je avec une bouffée de gratitude.

— Parfait, parfait, dit Barrelhouse.

— Les affaires, ça marche ?

— Je préférerais pas en causer, frère. Les affaires vont mal – très mal.

— Je suis désolé d'apprendre ça. Tiens, vous pourrez me donner une bière, dis-je, après avoir servi ces messieurs. Je les observai dans la glace.

— D'accord, dit Barrelhouse ; il saisit un verre et tira une bière. Et toi, mon vieux, qu'est-ce que tu t'envoies ? demanda-t-il au grand.

— Écoute voir, Barrel, on voulait te poser une question, dit le grand. Simplement, on aimerait savoir si tu peux nous dire, ce petit gommeux-là, c'est le frère à qui, exactement ? Il vient d'entrer à l'instant en appelant tout le monde frère.

— C'est mon frère, à moi, dit Barrelhouse, le verre coiffé de mousse entre ses longs doigts. Y a quelque chose qui vous plaît pas, là-d'dans ?

— Écoutez, les gars, lançai-je de ma place. C'est notre façon de parler. Je n'avais pas de mauvaises intentions en vous appelant frère. Je regrette que vous m'ayez mal compris.

— Frère, voici votre bière, dit Barrelhouse.

— Alors, comme ça, c'est ton frère, hein, Barrel ?

Les yeux de Barrel se rétrécirent tandis qu'il poussait son énorme poitrine en travers du bar, l'air subitement triste.

— Tu prends du bon temps ici, MacAdams, dit-il d'un air sombre. Ta bière te plaît ?

— Et comment, dit MacAdams.

— Elle est assez fraîche ?

— Pour ça, oui, mais Barrel...

— Et la belle musique sur le pick-up à sous, elle te botte ? dit Barrelhouse.

— Foutre, oui, mais...

— Et notre bonne atmosphère, propre et intime, tu l'aimes ?

— Mais c'est pas de ça que je causais, dit l'homme.

— Ouais, mais moi, si, c'est de ça, justement, dit Barrelhouse d'une voix attristée. Et si tu aimes tout ça, eh ben, continue à l'aimer et ne commence pas à essayer de chercher noise à mes autres clients. Cet

homme-là, il a fait pour la communauté plus que tu feras jamais.

— Mais quelle communauté ? dit MacAdams avec un regard circulaire qui m'englobait sans me voir. À c'que j'ai entendu dire, il a attrapé la fièvre blanche et il a quitté...

— Tu es susceptible d'entendre dire n'importe quoi, dit Barrelhouse. Il y a du papier, là-bas, dans les toilettes pour hommes. Tu devrais t'essuyer le creux des oreilles.

— T'occupe pas de mes oreilles.

— Allez, ça va, Mac, dit son ami. Laisse tomber. L'homme, y s'est excusé, s'pas ?

— J'ai dit t'occupe pas d'mes oreilles, répéta MacAdams. T'as qu'à dire à ton frère qu'il f'rait bien de faire gaffe à pas revendiquer n'importe qui comme parents. On est quelques-uns à pas apprécier tellement ses procédés.

Mon regard allait de l'un à l'autre. J'estimais avoir dépassé le stade du combat de rues, et il ne pouvait rien m'arriver de pire, à mon retour au sein de la communauté, que de m'embarquer dans une querelle. Je regardai MacAdams et fus heureux de voir l'autre type lui faire quitter le bar.

— Ce MacAdams, il s'figure qu'il est saoul, dit Barrelhouse. C'est le genre de type qu'est content de personne. Mais pour parler franc, y en a beaucoup qui partagent son sentiment.

Je secouai la tête, déconcerté. Je n'avais jamais été en butte à ce genre d'hostilité, jusqu'à présent.

— Qu'est-il arrivé à frère Maceo ? dis-je.

— Je n'en sais rien, frère. Il ne vient plus aussi régulièrement, ces temps-ci. Les choses sont en train de changer par ici, comme qui dirait. Y a pas beaucoup d'argent dans l'air.

— Les temps sont durs partout. Mais qu'est-ce qui s'est passé dans le coin, Barrel ? dis-je.

— Oh, vous savez ce que c'est, frère. Les choses vont mal, et des tas de gars qui avaient trouvé du travail grâce à vot' groupe eh ben, ils l'ont perdu. Vous savez comment ça se passe.

— Vous voulez dire des gens de notre organisation ?

— Oui, une bonne pincée, tout au moins. Des gars comme frère Maceo.

— Mais pourquoi ? Ils faisaient parfaitement leur boulot.

— Pour ça, oui – tant que vot' groupe il s'battait pour eux. Mais dès l'instant que vous avez arrêté, alors ils se sont mis à foutre les gars à la rue.

Je le regardai, carré et sans détour en face de moi. Que la Confrérie eût cessé tout travail, ce n'était pas croyable, et cependant, il ne mentait pas.

— Donnez-moi une autre bière, dis-je. Puis quelqu'un le héla de

l'arrière ; il tira la bière et s'en alla.

Je la bus lentement, dans l'espoir de voir apparaître frère Maceo avant d'avoir fini. Peine perdue. Je fis un signe à Barrelhouse et partis pour le bureau central. Peut-être frère Tarp serait-il en mesure de me donner des explications ; ou du moins, de m'apprendre quelque chose au sujet de Clifton.

Je longeai le bloc plongé dans le noir, et m'engageai dans la Septième Avenue. Les choses commençaient à devenir sérieuses. En chemin, je ne vis pas le moindre signe d'une activité émanant de la Confrérie. Dans une rue secondaire brûlante, je tombai sur deux personnes qui craquaient des allumettes au bord du trottoir, agenouillées comme pour chercher une pièce de monnaie égarée ; les allumettes leur jetaient au visage une faible lumière vacillante. Puis je me trouvai dans un tronçon de rue étrangement familier et m'arrêtai, inondé de sueur : j'étais presque arrivé devant la porte de Mary ; je fis demi-tour sur-le-champ et m'éloignai à vive allure.

Je m'attendais bien, d'après le récit de Barrelhouse, à trouver les fenêtres dans l'obscurité, au bureau ; mais, une fois à l'intérieur, je fus tout de même surpris de voir mes appels dans le noir, en direction de frère Tarp, demeurer sans réponse. Je me rendis dans la pièce où il dormait : personne. Puis je traversai le corridor obscur, gagnai mon vieux bureau et me jetai dans mon fauteuil, épuisé. Tout semblait me filer entre les doigts et je ne voyais pas quelle action immédiate et absorbante je pourrais entreprendre pour mettre un terme à cette débandade. J'essayai de voir qui, parmi les membres du comité principal, je pourrais bien appeler pour obtenir des renseignements concernant Clifton, mais là encore, impossible d'avoir les coudées franches. En effet, si mon choix se portait sur un homme convaincu que j'avais exigé mon transfert par haine de mes semblables, cela n'arrangerait certes pas les choses. Mon retour ne serait certainement pas bien accueilli partout : il était donc préférable de les affronter tous à la fois, sans procurer à tel ou tel l'occasion d'organiser la moindre cabale contre moi. Le mieux, c'était d'avoir une conversation avec frère Tarp, en qui j'avais toute confiance. Quand il arriverait, il serait en mesure de me donner une idée de la situation, et qui sait, de me raconter ce qui était réellement arrivé à Clifton.

Mais frère Tarp n'arrivait pas. Je sortis m'acheter une thermos de café et revins passer la nuit à éplucher les archives de l'arrondissement. Quand je vis que, vers trois heures du matin, il n'était toujours pas rentré, je partis faire un tour d'horizon dans sa chambre. Elle était vide ; même le lit avait disparu. Je suis absolument seul, me dis-je. Il s'est passé des tas de choses que l'on m'a cachées. Des choses assez graves, non seulement pour tuer dans l'œuf l'intérêt des adhérents, mais aussi, à en juger par les rapports, pour les faire

fuir en masse. Barrelhouse avait dit que l'organisation avait abandonné la lutte, et c'était, à mon sens, la seule raison susceptible d'expliquer le départ de frère Tarp. À moins, évidemment, qu'il se soit brouillé avec Clifton ou certains autres chefs. En regagnant ma table de travail, je remarquai que le portrait de Douglass, qu'il m'avait offert, avait disparu. Je cherchai le maillon à tâtons dans ma poche : au moins, voilà une chose que je n'avais pas oublié d'emporter avec moi. J'écartai les dossiers d'un revers de main ; ils ne me renseignaient en rien sur le pourquoi de cette nouvelle situation. Je saisis le téléphone et composai le numéro de Clifton ; la sonnerie retentit à l'infini. À la fin, j'abandonnai et m'endormis dans mon fauteuil. Tout restait en suspens jusqu'à la réunion sur la stratégie. Ce retour au district me faisait penser au retour dans une cité des morts.

Je fus assez surpris, à mon réveil, de trouver un groupe important d'adhérents dans le hall ; n'ayant pas reçu du comité de directives sur la façon de procéder, je les organisai en équipe pour rechercher frère Clifton. Personne ne put me donner le moindre renseignement précis. On avait vu frère Clifton régulièrement au district, jusqu'au jour de sa disparition. Il n'y avait pas eu de querelles avec des membres du comité et sa popularité demeurait intacte. Pas d'accrochage, non plus, avec Ras l'Exhorteur – bien que la semaine précédente eût été marquée par une recrudescence de ses activités. Quant à la perte d'influence et d'adhérents, c'était une conséquence du nouveau programme qui avait exigé l'abandon de nos vieilles techniques d'agitation. À ma surprise, on avait détourné l'accent des questions locales pour le mettre sur des problèmes de portée nationale et internationale ; et l'on sentait que, pour le moment, les intérêts de Harlem n'étaient pas primordiaux. Je ne savais qu'en penser, puisque dans le centre, aucun changement comparable de programme n'était intervenu. Clifton était oublié ; toute mon activité ultérieure semblait dépendre de l'explication que donnerait le comité, et j'attendis avec une émotion grandissante d'être convoqué à la réunion sur la stratégie.

Les réunions de ce genre se tenaient habituellement aux environs d'une heure et nous étions prévenus largement à l'avance. Mais vers onze heures trente, n'ayant toujours rien reçu, je commençai à m'inquiéter. Vers midi, un sentiment désagréable d'isolement s'empara de moi. Quelque chose mijotait, mais quoi, comment, et pourquoi ? Finalement, je téléphonai au quartier général, sans réussir à toucher un seul chef. Que se passait-il ? J'appelai ensuite les chefs des autres districts : même résultat. À présent, j'étais convaincu que la réunion était en train de se tenir. Mais pourquoi sans moi ? Avaient-ils conclu, après examen, que les accusations de Wrestrum étaient justes ? On avait bien l'impression que le nombre des adhérents avait réellement

dégringolé, depuis mon départ pour le centre. À moins que ce fût l'histoire avec la femme ? De toute façon, le moment était mal choisi pour m'exclure d'une réunion ; les choses étaient trop urgentes dans le district. Je partis à toute allure pour le quartier général.

Quand j'arrivai, la réunion battait son plein, comme je l'avais prévu ; des consignes avaient été données : nul n'était censé venir troubler son déroulement. Ils n'avaient donc pas *oublié* de me prévenir, de toute évidence. Je quittai l'immeuble, en proie à une rage folle. Très bien, me dis-je, le jour où ils se décideront enfin à me faire signe, il faudra qu'ils me trouvent. Ils n'auraient jamais dû me changer de place, premièrement, et maintenant qu'ils me rappelaient pour remettre un peu d'ordre dans ce foutoir, ils devraient m'aider aussi rapidement que possible. Je n'irais plus vadrouiller dans le centre, je n'accepterais plus de programme expédié sans consultation préalable du comité de Harlem. Puis je décidai, Dieu sait pourquoi, d'acheter une paire de chaussures et je me dirigeai vers la Cinquième Avenue.

Il faisait chaud, les trottoirs étaient pleins encore de foules sorties sur le coup de midi et qui revenaient au travail, bien à contrecœur. J'avançai au bord du trottoir pour éviter la bousculade, les constants changements d'allure, et le bavardage des femmes en robe d'été ; finalement, c'est avec un sentiment de soulagement que je pénétrai dans le magasin climatisé et fleurant bon le cuir.

Mes pieds se sentaient légers dans mes chaussures d'été flambant neuves quand je me replongeai dans la chaleur aveuglante ; cela me fit songer au plaisir que j'éprouvais dans mon enfance quand les sandales de basket venaient prendre le relais des souliers d'hiver, je me rappelais les courses à pied locales qui suivaient inmanquablement, et cette sensation de légèreté, de flottement, de vitesse. Eh bien, me dis-je, tu as couru ta dernière course et tu ferais aussi bien de regagner le bureau pour le cas où on t'appellerait. Je forçai l'allure, mes pieds se sentaient pimpants et légers tandis que je fendais le flot montant de visages enflammés par le soleil. Pour éviter la foule de la Quarante-Deuxième rue, je bifurquai à la Quarante-Troisième et c'est là que les choses commencèrent à se corser.

Une petite voiture de marchand des quatre-saisons, garnie de pêches et de poires, aux couleurs vives, était rangée près du trottoir, et le vendeur, le teint fleuri, le nez bulbeux et les yeux italiens, noirs et brillants, me lança de dessous son immense parasol orange et blanc un regard entendu, puis tourna les yeux de l'autre côté de la rue, vers un rassemblement qui s'était formé le long de l'immeuble. Qu'est-ce qu'il a, celui-là ? pensai-je. Je traversai la rue et m'apprêtai à dépasser ce groupe de gens debout qui me tournaient le dos. Une voix sourde et insinuante dévidait des mots dont le sens m'échappait et j'étais sur le point de passer mon chemin quand je vis le garçon.

C'était un type brun et mince, en qui je reconnus tout de suite un des amis intimes de Clifton ; pour l'heure, il observait avec une attention extrême, par-dessus les toits des voitures, l'approche d'un agent de police de haute taille, plus bas et de l'autre côté de la rue, près du bureau de poste. Il saura peut-être quelque chose, me dis-je ; en même temps, il jeta un regard à la ronde, m'aperçut, et s'immobilisa, tout confus.

— Salut, toi, commençai-je ; lorsqu'il se tourna vers la foule et se mit à siffler, je ne compris pas s'il me disait d'en faire autant ou s'il s'agissait d'un signal adressé à quelqu'un d'autre. Je fis volte-face et le vis se diriger vers une grande pancarte déposée près de l'immeuble, passer les courroies en bandoulière non sans jeter de nouveau un coup d'œil dans la direction de l'agent, en faisant semblant de ne pas me voir. Intrigué, je pénétrai dans la foule et me faufilai jusqu'à l'avant : à mes pieds, je vis un carré de carton sur lequel quelque chose se démenait furieusement. C'était une espèce de jouet ; après un coup d'œil sur les regards fascinés de la foule, puis de nouveau à terre, je vis l'objet nettement cette fois. Je n'avais jamais rien vu de semblable. Un pantin au large sourire, en papier de soie orange et noir, avec de minces disques plats de carton en guise de tête et de pieds, mû de bas en haut par un mécanisme mystérieux qui lui secouait les épaules, le désarticulait et l'emportait dans un mouvement furieusement sensuel, une danse entièrement détachée du visage noir, semblable à un masque. Ce n'est pas un pantin, mais quoi, alors ? me dis-je en voyant la poupée se lancer de côté et d'autre dans l'attitude farouchement provocante de quelqu'un qui accomplit un geste obscène en public ; il dansait comme s'il retirait de ses mouvements un plaisir pervers. Et au-dessous des gloussements de la foule, j'entendais le crissement de son papier froissé, cependant que la même voix du coin des lèvres poursuivait sa litanie :

— Allez, vas-y ! Grouille-toi !

C'est Sambo, le pantin dansant, mesdames et messieurs.

Secouez-le, tirez-le par le cou et reposez-le,

Il fera le reste. Oui !

Il vous fera rire, il vous fera soupirer, sou-oupirer.

Il vous donnera envie de danser, et vous fera danser...

Voici, mesdames et messieurs, Sambo,

Le pantin dansant.

Achetez-en un pour votre bébé. Apportez-le à votre petite amie, et elle vous aimera, vous ai-aimera !

Sambo vous divertira. Il vous fera pleurer de douces larmes –

Des larmes de rire.

Secouez-le, secouez-le, vous ne pourrez pas le casser

Car c'est Sambo, le pantin de papier qui danse, Sambo, caracole,

Sambo, envoûte, Sambo des blues.

Et pour vingt-cinq *cents*, le quart d'un dollar...

Mesdames et messieurs, il vous apportera la joie, approchez, faites sa connaissance,

Sambo, le...

Je savais qu'il me fallait regagner le bureau, mais j'étais retenu par la gesticulation désossée et sans vie du pantin grimaçant ; j'étais partagé entre le désir de me mêler au rire et de sauter dessus à pieds joints ; et tout à coup, il s'écroula et je vis le bout de l'orteil du bonimenteur appuyer sur la rondelle de carton qui formait les pieds ; une large main noire descendit, souleva la tête du pantin de ses doigts habiles, l'étira vers le haut, du double de sa taille, puis la relâcha pour recommencer la danse. Et brusquement, la voix n'alla plus avec la main. J'avais l'impression d'être tombé, après un pataugeage, dans une mare peu profonde, et de sentir le fond se dérober sous moi et l'eau se refermer sur ma tête. Je levai les yeux.

— Pas toi..., commençai-je. Mais il me balaya du regard en faisant exprès de ne pas me voir. J'étais paralysé ; je le regardais, je savais que je ne rêvais pas ; et j'entendais :

— Qu'est-ce qui le rend heureux, qu'est-ce qui le fait danser,

Ce Sambo, ce jambo, ce gai luron ?

C'est plus qu'un jouet, mesdames et messieurs,

C'est Sambo, le pantin dansant, le miracle du vingtième siècle,

Regardez cette rumba, cette java, c'est le Noir Sambo,

Sambo-le-Noir, pas besoin de le nourrir, il dort replié, il tuera votre dépression,

Et votre dépossession, il vit du soleil de votre sourire seigneurial

Et il ne vaut que vingt-cinq *cents*, les deux pièces fraternelles qui forment un quart de dollar, parce qu'il désire que je mange.

Ça lui fait plaisir de me voir manger.

Vous n'avez qu'à le prendre et le secouer... et il fait le reste.

Merci, madame...

C'était Clifton ; il allait et venait sans effort sur les genoux, fléchissait les jambes sans déplacer les pieds ; l'épaule droite soulevée en angle, le bras raidi désignant le pantin bondissant, il lançait son boniment du coin de la bouche.

Un nouveau sifflement retentit et je le vis jeter un rapide coup d'œil vers son guetteur, le garçon à la pancarte.

— Y a-t-il un autre amateur pour le petit Sambo, avant que nous nous sauvions avec lui ? Faites-vous entendre, mesdames et messieurs, qui veut le petit ?...

Nouveau coup de sifflet.

— Qui veut Sambo, le pantin dansant et caracolant ? Dépêchez, dépêchez, mesdames et messieurs. Nous n'avons pas de permis de

colporteur pour le petit Sambo, le pantin qui répand la joie. Il n'est pas possible de taxer la joie, aussi parlez carrément, mesdames et messieurs...

Nos yeux se rencontrèrent l'espace d'une seconde, il me gratifia d'un sourire de mépris, et poursuivit son boniment. J'eus la sensation d'être trahi. Je regardai le pantin et sentis ma gorge se serrer. La fureur jaillissait sous l'apparent sang-froid, tandis que je roulais à nouveau sur les talons et me penchais en avant dans la position accroupie. Il y eut un éclair de blancheur et un clapotement semblable à de grosses gouttes de pluie tombant sur le journal, et je vis le pantin repartir en arrière, se réduire à un tas de guenilles flétries en papier de soie tuyauté, l'odieuse tête juchée sur le cou tendu, lançant toujours sa grimace vers le ciel. La foule se retourna contre moi avec indignation. Une fois de plus, le sifflement retentit. Je vis un petit homme bedonnant regarder à terre, puis lever les yeux sur moi avec stupéfaction et éclater de rire, en désignant tour à tour le pantin et moi, dans un mouvement de balance. Des gens reculèrent pour s'éloigner de moi. Je vis Clifton se rapprocher de l'immeuble où je distinguai à présent, à côté du gars à la pancarte, tout une kyrielle de pantins qui se démenaient comme des dingues avec une énergie accrue, pendant que la foule était secouée de rires convulsifs.

— Toi, toi, repris-je, et je le vis saisir deux pantins et s'avancer. Mais à cet instant, le guetteur s'approcha.

— Il arrive, dit-il avec un signe de tête dans la direction de l'agent ; il rassembla les pantins en un tournemain, les flanqua dans le carton et commença à prendre du champ.

— Accompagnez le petit Sambo jusqu'au coin de la rue, mesdames et messieurs, lança Clifton. Un grand spectacle se prépare...

Tout se passa si vite qu'en l'espace d'une seconde il ne resta plus sur place que deux personnes, moi et une vieille dame dans une robe à pois bleus. Son regard se porta sur moi, puis sur le trottoir ; elle souriait. Je vis un des pantins. Je regardai. Elle souriait toujours ; je levai le pied dans l'intention de l'écraser, et je l'entendis crier : « Oh, non ! » L'agent était juste en face ; dans un même mouvement, je me baissai, ramassai le pantin et filai. Je l'examinai, il était singulièrement léger dans ma main, je m'attendais presque à sentir battre en lui le pouls de la vie. Ce n'était qu'une boule inerte de papier. Je la glissai dans la poche où je portais le chaînon de frère Tarp et me mis en devoir de rattraper la foule enfuie. Mais je ne pus me résoudre à affronter de nouveau Clifton. Je ne voulais pas le voir. Je risquais de m'oublier et de me ruer sur lui. Je pris la direction opposée, vers la Sixième Avenue, plus loin que l'agent. Drôle de façon de le retrouver, me dis-je. Qu'était-il arrivé à Clifton ? Tout cela était si anormal, si inattendu. Comment diable avait-il pu, en si peu de

temps, tomber de la Confrérie à ce truc-là ? Et pourquoi, s'il lui fallait décrocher, avait-il essayé d'entraîner tout l'édifice avec lui ? Que diraient les non-adhérents qui le connaissaient ? Tout se passait comme s'il avait choisi – quelle formule avait-il employée le soir de la bataille avec Ras ? – de se mettre à l'écart de l'histoire. Tout à cette pensée, je m'arrêtai au milieu du trottoir. Il avait dit « dégringoler ». Mais notre seule chance de nous faire connaître, de fuir cette condition de pantins vides, de Sambo, elle résidait dans la Confrérie, et dans elle seule, il le savait bien. Quel répugnant rejet de toutes les valeurs humaines ! Mon Dieu ! Et moi qui me faisais du souci pour avoir été exclu d'une réunion ! Je fermerais les yeux là-dessus mille fois ; peu importait le motif de mon exclusion. Je l'oublierais, je m'accrocherais à la Confrérie de toutes mes forces, avec la dernière énergie. Rompre les amarres, cela voudrait dire dégringoler... Dégringoler ! Et ces pantins, où les avait-il trouvés ? Pourquoi avait-il choisi ce moyen de gagner un quart de dollar ? Pourquoi ne pas vendre des pommes, des chansons, ou cirer des chaussures ?

Sans trop savoir où j'allais, je dépassai le métro, et passé le coin, m'engageai vers la Quarante-Deuxième rue ; mon esprit luttait désespérément pour comprendre. Et quand j'eus tourné le coin et gagné le trottoir bondé de monde en plein soleil, ils étaient déjà alignés au bord du trottoir et faisaient à leur visage un écran de leurs mains. La circulation reprit avec le changement de feux ; de l'autre côté de la rue, quelques piétons jetaient un regard en arrière vers le centre du bloc où les arbres du parc Bryant s'élevaient au-dessus de deux hommes. Je vis un vol de pigeons s'échapper des arbres dans un tourbillon ; c'est pendant les brèves secondes où ils tournoyaient, au milieu du bruit de la circulation, que tout se passa, très brusquement – et pourtant j'eus l'impression que la scène se déroulait dans mon esprit comme un film passé au ralenti sans la bande sonore.

Au premier abord, je crus que c'était un flic et un petit cireur ; puis il y eut un trou dans la circulation, et de l'autre côté des rails du trolley, aveuglants dans la réverbération du soleil, je reconnus Clifton. Son compagnon avait disparu et Clifton, la boîte en bandoulière sur l'épaule gauche, avançait, le flic dans son sillage mais légèrement décalé par rapport à lui. Ils venaient dans ma direction, passèrent devant un kiosque à journaux ; je vis les rails dans l'asphalte, une bouche d'incendie au bord du trottoir, les oiseaux dans leur vol et je me dis : Il va falloir que tu le suives pour payer son amende... à cet instant précis, le flic le poussa, le fit trébucher en avant ; Clifton essaya d'empêcher la boîte de ballotter contre sa jambe, dit quelque chose par-dessus son épaule et reprit sa marche, tandis qu'un des pigeons vint se poser dans la rue et reprit son essor en laissant une plume blanche flotter à contre-jour dans la lumière éblouissante du

soleil ; je vis le flic bousculer Clifton à nouveau, il avançait d'un pas ferme dans sa chemise noire, le bras tendu et raide, et le faisait trébucher en avant à coups de bourrades à vous briser le cou jusqu'au moment où Clifton reprit son équilibre et lança de nouveau quelques mots par-dessus son épaule ; cette sorte de marche des deux hommes, je l'avais vue maintes fois, mais jamais avec quelqu'un comme Clifton. Et je vis le flic aboyer un ordre, s'élancer en avant, allonger son bras et manquer son coup ; il perdit l'équilibre quand soudain Clifton tournoya sur la pointe des pieds comme un danseur, fit un moulinet de son bras droit, décrivit un arc bref et cahotant, le torse suivit le mouvement en avant et à gauche, ce qui libéra la courroie de la boîte, cependant que son pied droit glissait en avant, accompagné du bras gauche avec un uppercut en l'air qui envoya valser la casquette du flic ; les pieds du flic quittèrent le sol, il atterrit durement, et se mit à osciller de droite à gauche sur le trottoir, tandis que Clifton envoyait balader la boîte d'un coup de pied, s'accroupissait, pied gauche en avant, mains levées, et attendait. Entre les autos qui filaient comme l'éclair, je vis le flic prendre appui sur ses coudes, comme un ivrogne qui essaye de relever la tête, la secouant, la poussant en avant. Et quelque part, entre le grondement sourd de la circulation et les vibrations souterraines du métro, j'entendis de rapides explosions, je vis tous les pigeons plonger dans un vol fou comme s'ils étaient assommés par le bruit ; le flic se dressa sur son séant, se carra sur les genoux, l'œil fixé sur Clifton ; les pigeons s'engouffrèrent promptement dans les arbres, Clifton, toujours face au flic, tout à coup, s'affaissa.

Il tomba en avant sur les genoux, comme pour dire ses prières, à l'instant même où un homme trapu et pesant, coiffé d'un chapeau à bord rabattu, apparut de derrière le kiosque et hurla un cri de protestation. J'étais incapable de bouger. J'avais l'impression que le soleil hurlait à un pouce au-dessus de ma tête. Quelqu'un cria. Des hommes s'élancèrent dans la rue. Le flic était debout à présent, et regardait Clifton à terre avec une sorte de surprise, revolver au poing. Je fis quelques pas en avant, je marchai en aveugle, la tête vide, et cependant mon esprit enregistrerait toute la scène avec netteté. Je traversai ; j'étais sur le point de monter sur le trottoir, mais à voir Clifton de tout près, gisant dans la même position, sur le côté, une énorme tache d'humidité s'élargissant sur sa chemise, je ne pus franchir le pas et poser le pied sur le trottoir. Des voitures filaient derrière mon dos en me rasant, mais j'étais incapable de faire le pas qui m'élèverait au niveau du trottoir. Je restai planté là, une jambe dans la rue, l'autre en suspens au-dessus du trottoir, et j'entendais des coups de sifflet stridents ; en regardant du côté de la bibliothèque, je vis arriver deux flics au pas de course saccadé d'hommes corpulents, je

me retournai pour regarder Clifton ; avec son pistolet, le flic me faisait signe de circuler ; on aurait dit un jeune garçon dont la voix est en train de muer.

— Repasse de l'autre côté, dit-il. C'était le flic que j'avais dépassé dans la Quarante-Troisième rue quelques minutes plus tôt. J'avais la bouche sèche.

— C'est un ami à moi, je veux aider... dis-je, me décidant enfin à monter sur le trottoir.

— Il a pas besoin d'aide, petit. Traverse cette rue !

Les cheveux du flic pendaient de chaque côté de sa figure, son uniforme était sale ; je l'observai sans la moindre émotion ; tandis que j'hésitais, j'entendais le bruit de pas se rapprocher. Tout paraissait ralenti. Une mare se formait lentement sur le trottoir. Mes yeux se brouillèrent. Je levai la tête. Le flic me regardait avec attention. J'entendais les violents battements d'ailes dans les arbres du parc ; sur mon cou, je sentais le poids de regards. Je me retournai. Un garçon, la tête ronde, les joues de pomme d'api, le nez couvert de taches de rousseur et les yeux slaves, était penché sur la clôture du parc au-dessus, et dès qu'il me vit me retourner, il cria d'une voix aiguë quelque chose à quelqu'un derrière lui, et son visage s'illumina de ravissement... Qu'est-ce que ça veut dire, me demandai-je en portant mes regards vers ce que je ne désirais pas regarder.

Il y avait trois flics maintenant ; l'un surveillait la foule et les deux autres considéraient Clifton. Le premier flic avait remis sa casquette.

— Écoute, petit, dit-il d'une voix très nette. J'ai eu assez d'ennuis pour aujourd'hui – tu vas la traverser, cette rue, oui ou non ?

J'ouvris la bouche, mais sans pouvoir émettre aucun son. À genoux, l'un des flics examinait Clifton et prenait des notes sur un calepin.

— Je suis son ami, dis-je et celui qui prenait des notes leva les yeux.

— Il est foutu, mon gars, dit-il. C'est fini, t'as plus d'ami.

Je le regardai.

— Hé, le mec, lança le garçon au-dessus de nous. Le type est refroidi !

Je regardai à terre.

— C'est ça, dit le flic agenouillé. Comment tu t'appelles ?

Je le lui dis. Je répondis de mon mieux à ses questions sur Clifton jusqu'à l'arrivée du fourgon. Pour une fois, il n'avait pas tardé. J'étais comme paralysé en les regardant le glisser à l'intérieur, puis déposer la boîte aux pantins à côté de lui. De l'autre côté de la rue, la foule continuait à s'agiter. Puis le fourgon s'éloigna et je repartis dans la direction du métro.

— Hé, dites, m'sieur, lança la voix perçante du garçon. Vot' ami, il

sait drôlement se servir de ses pognes. Pif, paf ! Une, deux, et v'là le flic sur le cul !

J'inclinai la tête devant ce dernier hommage, puis m'éloignant dans le soleil, j'essayai d'effacer la scène de mon esprit.

Je descendis au hasard l'escalier du métro, sans rien voir, l'esprit plongé dans un abîme. Il faisait frais dans le métro ; je m'appuyai contre un pilier ; j'entendis le rugissement des rames qui passaient de l'autre côté ; je sentis le brusque appel d'air et son mugissement. Comment un homme peut-il, de propos délibéré, plonger en dehors de l'histoire et se faire le colporteur d'une saloperie ? ressassait mon esprit distraitement. Comment peut-il choisir de se désarmer, de renoncer à se faire entendre et de quitter la seule organisation qui lui offre une chance de se « définir » ? Le quai se mit à vibrer et je regardai en bas. Des morceaux de papier furent soulevés en tourbillon dans le couloir d'air et retombèrent au sol tout de suite après le passage du train. Pourquoi s'était-il effectivement détourné ? Pourquoi avait-il choisi de quitter le quai et de tomber sous le train ? Pourquoi avoir choisi de plonger dans le néant, dans le vide de visages sans traits, de voix sans timbre, qui s'étendait en dehors de l'histoire ? Je tentai de m'éloigner et de mettre entre ce drame et moi la distance de paroles lues dans des livres et dont je gardais un souvenir imprécis. Car il est dit que l'histoire offre un registre des différents modèles de vies humaines : qui a couché avec qui et avec quels résultats ; qui a combattu et qui a gagné et qui a survécu pour falsifier le récit. Toutes choses, est-il dit, sont dûment enregistrées – toutes choses d'importance, s'entend. Et encore, est-ce bien exact ? Car en réalité, ne sont consignées que les choses vues, sues, entendues, que les événements importants aux yeux de l'enregistreur, ces mensonges par lesquels ses gardiens conservent la puissance. Mais le flic serait l'historien de Clifton, son juge, son témoin et son bourreau, et j'étais le seul frère dans la foule des observateurs. Et moi, le seul témoin à décharge, je ne connaissais ni l'étendue de sa culpabilité, ni la nature de son crime. Où étaient les historiens d'aujourd'hui ? Et quel tour donneraient-ils à cette histoire ?

Je demeurai là ; les rames allaient et venaient à vive allure, et lançaient des étincelles bleues. Que pouvaient-elles bien penser de nous, pauvres transitoires ? d'êtres comme je l'avais été moi-même avant de trouver la Confrérie – oiseaux de passage trop obscurs pour la classification savante, trop silencieux pour les appareils enregistreurs des sons les plus sensibles ; de nature trop ambiguë pour les mots les plus ambigus et trop éloignés des centres de la décision historique pour signer, ou même applaudir à la signature des documents historiques ? Nous qui n'écrivons pas de romans, pas d'histoires ni aucun autre livre. Que dire de nous, pensai-je, en

revoyant Clifton dans mon esprit et en allant m'asseoir sur un banc tandis qu'une rafale d'air frais enveloppait le tunnel.

Une grappe de gens descendit sur le quai ; parmi eux, quelques Noirs. Oui, me dis-je, et ceux d'entre nous qui surgissent du Sud dans la cité active comme des diables sauvages de leur boîte, coupés de leurs ressorts – si brusquement que notre démarche devient semblable à celle de plongeurs sous-marins atteints du mal des caissons. Que dire de ces gars qui attendent, immobiles et silencieux, là, sur le quai ; cette immobilité même les met à part de la foule en un contraste frappant ; ils sont là, debout, et leur silence même est un cri ; ils sont durs comme un hurlement de terreur dans leur calme. Et ces trois garçons, qui longent à présent le quai, grands et minces, la démarche raide et roulant des épaules dans leurs costumes bien repassés, trop chauds pour l'été, le cou pris dans des cols montants et ajustés, leurs trois chapeaux identiques de mauvais feutre noir posés selon une sévère étiquette sur le sommet de leur crâne au-dessus de leur tignasse ? On aurait dit que je n'avais jamais vu leur pareil de ma vie : ils marchaient lentement, leurs épaules se balançaient, leurs jambes, dont le mouvement partait de la hanche, étaient moulées dans des pantalons qui ballonnaient vers le haut à cause des revers coquettement ajustés autour des chevilles, leurs vestes étaient longues, serrées aux hanches, avec les épaules bien trop larges pour des Occidentaux normaux. Ces garçons dont le corps paraissait – qu'avait dit un de mes professeurs à mon sujet ? « Vous ressemblez à une de ces sculptures africaines, déformées dans l'intérêt d'un dessin. » Oui, mais quel dessin, et pour qui ?

Je les regardai attentivement : ils avaient l'air d'évoluer comme des danseurs dans une sorte de cérémonie funèbre, ils oscillaient, ils avançaient, leur visage noir fermé, ils parcouraient lentement le quai du métro, leurs chaussures lourdement ferrées aux talons faisaient un petit claquement rythmé tandis qu'ils marchaient. Tout le monde les avait vus, à coup sûr, ou avait entendu leur rire étouffé, ou senti le parfum lourd de la gomina dans leurs cheveux – à moins qu'ils soient passés inaperçus de tous. Car ils se situaient en dehors du temps historique, intouchés, ils ne croyaient pas à la Confrérie, ils n'en avaient sûrement jamais entendu parler ; ou peut-être, comme Clifton, ils auraient mystérieusement rejeté ses mystères ; des hommes de passage au visage immobile.

Je me levai et marchai à leur suite. Des femmes chargées de paquets et des hommes impatients en canotier et costume se tenaient le long du quai tandis qu'ils passaient.

Et tout à coup, cette pensée me traversa l'esprit : viennent-ils pour enterrer les autres ou pour être ensevelis, pour donner la vie ou pour la recevoir ? Les autres les voient-ils, pensent-ils à eux, même ceux qui

se trouvent assez près d'eux pour leur parler ? Et s'ils répondaient, comprendraient-ils, ces hommes d'affaires pressés en veston classique et ces ménagères fatiguées avec leur butin ? Que diraient-ils ? Car les garçons parlent une langue argotique transitoire, pleine de la magie du pays, ils ont des pensées transitoires, bien que leurs rêves soient, peut-être, les mêmes vieux rêves antiques. Ils se tenaient hors du temps – sauf s'ils se trouvaient dans la Confrérie. Des hommes hors du temps, bientôt disparus, bientôt oubliés... Mais qui pouvait savoir (et je me mis alors à trembler si violemment que je dus m'appuyer contre une poubelle), qui pouvait dire s'ils n'étaient pas les sauveurs, les vrais chefs, les dépositaires d'une chose précieuse ? Les porteurs d'une chose lourde, gênante, qu'ils haïssaient parce que, vivant en dehors du domaine de l'histoire, il n'y avait personne pour applaudir leur valeur et eux-mêmes ne parvenaient pas à la comprendre. Et si frère Jack se trompait ? Et si l'histoire était une joueuse, et non pas une force dans une expérience de laboratoire, et ces garçons, son atout ? Et si l'histoire n'était pas une citoyenne raisonnable, mais une folle ruisselante de ruse paranoïaque, et ces garçons, ses agents, sa grosse surprise ? Sa vengeance à elle ? Car ils se tenaient en dehors, dans le noir, avec Sambo, le pantin dansant de papier ; ils détalait à toute allure comme mon frère tombé, Tod Clifton (Tod, Tod), ils couraient, se soustrayaient à la poursuite des forces de l'histoire, au lieu d'offrir une résistance dominante.

Une rame s'arrêta. J'entrai à leur suite. Il y avait de nombreuses places vides et ils s'assirent tous les trois en ringuette. Je restai debout, je me tenais à la barre centrale et je voyais en enfilade toute la longueur du compartiment. D'un côté, je vis une bonne sœur blanche habillée de noir, occupée à dire son chapelet ; debout devant la porte de l'autre côté du couloir, une autre bonne sœur, tout de blanc vêtue, la réplique exacte de l'autre, sauf qu'elle était Noire et que ses pieds noirs étaient nus. Aucune des deux religieuses ne songeait à regarder l'autre, mais chacune gardait les yeux fixés sur son crucifix ; tout à coup, je partis d'un éclat de rire et un couplet que j'avais entendu dans le temps au Golden Day retentit dans mon esprit :

Pain et Vin,

Pain et Vin,

Ta croix n'est pas la moitié

Aussi lourde que la mienne...

Et les nonnes gardaient la même attitude, tête baissée.

Je tournai les yeux vers les garçons. Leur position assise était aussi guindée que leur marche. De temps à autre, l'un d'eux regardait son image sur la vitre et rectifiait d'une chiquenaude l'inclinaison de son bord de chapeau, les autres l'observaient en silence, échangeaient des messages ironiques avec les yeux, puis regardaient droit devant eux.

Les cahots du train me faisaient chanceler, et je sentais, au-dessus de ma tête, les ventilateurs rabattre l'air chaud sur moi. Qu'est-ce que tu es par rapport à ces garçons ? me demandai-je. Peut-être un accident, comme Douglass. Peut-être tous les cent ans environ des hommes comme eux, comme moi, apparaissaient dans la société, à la dérive ; et cependant, en toute bonne logique historique, moi, nous, aurions dû disparaître aux alentours de la première moitié du XIX^e siècle, chassés de l'existence par voie de rationalisation. Peut-être comme eux, j'étais un souvenir du passé, un petit météorite lointain, mort voilà sept cents ans, et qui ne vivait à présent qu'en vertu de la lumière qui vole à travers l'espace à une vitesse trop grande pour se rendre compte que sa source est devenue un morceau de plomb... Allons, quelle idiotie, des pensées pareilles. Je regardai les garçons ; l'un donna un petit coup sur le genou de l'autre et je le vis sortir d'une poche intérieure trois revues en rouleau ; il en fit circuler deux et en garda une pour lui. Les autres prirent les leurs sans dire un mot et sur-le-champ s'absorbèrent complètement dans leur lecture. L'un tenait sa revue haut devant son visage et l'espace d'un instant, une scène très nette s'imposa à mes yeux : les rails brillants, la bouche d'eau pour incendie, l'agent à terre, les oiseaux dans leur course éperdue et au milieu, Clifton, en train de s'affaïsser. Puis je vis la couverture d'un livre de bandes dessinées et je me dis : Clifton les aurait mieux connus que toi. Il les avait toujours connus. Je les observai attentivement jusqu'au moment où ils quittèrent le train, roulant des épaules, les lourdes plaques de fer de leurs talons claquant de lointains messages occultes dans le bref silence de l'arrêt du train.

Je sortis du métro, les jambes en coton ; j'avancai dans la chaleur comme si je charriais une lourde pierre, le poids d'une montagne sur les épaules. Mes souliers neufs me blessaient les pieds. Maintenant, mêlé à la foule de la Cent Vingt-Cinquième rue, je m'aperçus, non sans douleur, qu'il y avait quantité d'autres hommes habillés comme ces trois garçons, et de filles, aux jambes gainées de bas sombres aux coloris exotiques, et dont les vêtements constituaient des variations surréalistes des modèles du centre. Ils étaient là depuis toujours, mais, je ne sais comment, je ne les avais pas remarqués. Je les avais manqués, même au plus fort de ma réussite dans mon travail. Ils se situaient en dehors du domaine de l'histoire, et c'était ma tâche de les intégrer tous. Je scrutai la forme de leurs visages ; ils étaient presque tous semblables à des gens que j'avais connus dans le Sud. Des noms oubliés chantaient dans ma tête comme des scènes oubliées dans des rêves. J'avancais au rythme de la foule, je suais à grosses gouttes, j'écoutais le vacarme tuant de la circulation et le bruit grandissant du haut-parleur d'un magasin de disques qui beuglait un blues languissant. Je m'arrêtai. Est-ce là tout ce qui serait enregistré ? Est-ce

là la seule véritable histoire des temps, un état d'âme beuglé par des trompettes, des trombones, des saxos et des tambours, une chanson aux paroles boursouflées, inadéquates ? Mon esprit flottait. Tout se passait comme si, dans cette courte section de rue, j'étais contraint de passer devant tous les gens que j'avais connus, sans que personne me sourît ou m'interpellât. Personne ne me fixait dans les yeux. Je marchais dans un isolement fébrile. Près du coin, deux garçons sortirent comme des flèches du Prisunic, les mains pleines de sucres d'orge qu'ils semaient sur les trottoirs dans leur course, un homme à leurs trousses. Ils venaient dans ma direction, passèrent devant moi, hors d'haleine, je réprimai une impulsion de donner un croc-en-jambe à l'homme ; j'en fus troublé, et plus encore lorsque je vis une vieille femme, qui se trouvait un peu plus loin, lancer sa jambe en avant et balancer son sac chargé. L'homme tomba, glissa en travers du trottoir, tandis qu'elle secouait la tête d'allégresse. Une bouffée de culpabilité m'envahit. Je restai sur le bord du trottoir, à regarder la foule qui menaçait d'attaquer l'homme ; puis un agent apparut et dispersa les gens. Et tout en sachant fort bien que personne au monde n'y pouvait grand-chose, je me sentais responsable. Tout notre travail, ce n'était presque rien, aucun grand changement n'avait été opéré. Et tout était de ma faute. J'avais été si fasciné par le mouvement que j'en avais oublié d'évaluer ce qu'il produisait. Je m'étais endormi, plongé dans un rêve.

CHAPITRE XXI

Quand je revins au bureau, un petit groupe de membres de la jeunesse interrompirent leurs plaisanteries pour me souhaiter la bienvenue, mais je n'eus pas le courage de leur apprendre la nouvelle. Je les saluai d'un simple signe de tête, passai devant eux, me rendis à mon bureau, m'isolai de leurs voix en fermant la porte et, une fois assis, me perdis dans la contemplation hébétée des arbres. Le vert des arbres, naguère clair et frais, ternissait et se desséchait à présent ; quelque part, au-dessous, un colporteur de cordes à linge sonnait sa clochette à toute volée et lançait des appels. Puis, victorieuse de la lutte que je menais contre elle, la scène revint – pas celle de la mort, mais des pantins. Pourquoi as-tu perdu la tête au point de cracher sur le pantin ? me demandai-je. Qu'avait ressenti Clifton à ma vue ? Derrière son boniment, devait se tapir de la haine pour moi, cependant il avait feint de ne pas me connaître. Oui, et ma stupidité politique l'avait amusé. Je m'étais mis en rogne, j'avais agi de façon personnelle, au lieu de stigmatiser tout ensemble la signification des pantins, lui, l'idée répugnante, et de saisir l'occasion d'instruire la foule. Nous ne laissions passer aucune occasion d'éduquer les gens, et moi, j'avais flanché. Je n'avais réussi qu'à les faire rire encore plus fort... J'avais aidé et encouragé l'arriération sociale... La scène changea – il gisait au soleil et cette fois, je vis s'attarder dans le ciel une traînée de fumée laissée par un avion publicitaire : une femme imposante en robe verte se tenait près de moi et disait : « Oh, oh ! »...

Je me retournai et fis face à la carte ; je sortis le pantin de ma poche et le fis sauter sur le bureau. Mon estomac se souleva. Mourir pour une chose pareille ! Je le saisis avec un sentiment trouble, et regardai le papier gaufré. Les deux pieds de carton pendaient, entraînant les jambes de papier en plis élastiques ; assemblage de papier de soie, de carton et de colle. Et cependant j'éprouvais pour cela de la haine comme à l'égard de quelqu'un de vivant. Qu'est-ce qui lui avait donné l'air de danser ? Ses mains de carton étaient pliées en deux en forme de poings, les doigts esquissés en peinture orange, et je remarquai qu'il avait deux visages, un sur chaque face du disque de carton et tous les deux, grimaçants. La voix de Clifton en train de

débiter ses indications pour le faire danser me revint à l'oreille : je le maintins par les pieds, étirai son cou et le vis se plisser et glisser en avant. Je tentai un nouvel essai, en le retournant sur son autre face. Il eut un sursaut fatigué et tomba en tas.

— Allons, amuse-moi, dis-je en l'étirant de nouveau. Tu as bien amusé la foule. Je le retournai encore. Le même gros rire bête sur les deux faces. Le même rictus adressé par-devant à la foule, par-derrrière à Clifton, et leur amusement avait signifié sa mort. Il ricanait toujours quand, dans un geste imbécile, j'avais craché sur lui, et quand Clifton avait feint de ne pas me voir, le ricanement n'avait pas disparu. J'aperçus alors un mince fil noir et le tirai du papier gaufré. Il y avait une boucle au bout. Je la glissai autour de mon doigt et tendis le fil bien raide. Et cette fois, le pantin dansa. C'est Clifton qui l'avait fait danser tout le temps et le fil noir était resté invisible.

Pourquoi ne l'as-tu pas frappé ? me demandai-je ; que n'as-tu essayé de lui casser la gueule ? En le blessant, tu aurais pu le sauver. Tu aurais pu engager une bagarre, on aurait été arrêtés tous les deux, mais il n'y aurait pas eu de fusillade... Mais enfin, pourquoi avait-il résisté au flic ? Il avait déjà été arrêté ; il savait jusqu'où on peut aller avec un flic. Qu'avait dit le flic pour le mettre en rage au point de lui faire perdre la tête ? Et tout à coup, l'idée me vint qu'il était peut-être en colère avant même de tenir tête, avant d'avoir seulement vu le flic. Le souffle me manqua ; une faiblesse m'envahit. Il s'était peut-être imaginé que j'avais trahi, moi ? C'était à vous donner la nausée. Je me cramponnai à moi-même, comme si je risquais de me briser. Je passai un moment à peser cette idée, mais elle était trop énorme pour moi. La responsabilité, je ne pouvais l'accepter que pour les vivants, pas pour les morts. Mon esprit quitta cette pente. L'incident était politique. Je regardai la poupée, en pensant : l'équivalent politique d'un divertissement de ce genre, c'est la mort. Mais c'est une définition trop large. Sa signification économique ? Que la vie d'un homme vaut le prix d'un pantin en papier de quatre sous... Mais rien de tout ça ne parvenait à détruire l'idée que ma colère avait contribué à le précipiter vers la mort. Et mon esprit continuait à lutter contre cette pensée. Qu'avais-je à voir, en effet, avec la crise qui avait brisé son intégrité ? avec le fait qu'il s'était mis à vendre ces pantins, tout d'abord ? Et finalement, je dus renoncer à ça, aussi. Je n'avais rien d'un détective, et politiquement, les individus ne signifiaient rien. La fusillade, c'est tout ce qu'il restait de lui, à présent, Clifton avait choisi de se jeter hors de l'histoire, et à part l'image qui s'était formée dans mon esprit, seule cette déchéance était enregistrée, et c'était la seule chose importante.

Je restai assis tout raide, comme si je m'apprêtais à entendre à nouveau les coups de feu ; je luttais contre le poids qui semblait

m'entraîner. J'entendis la sonnette du colporteur de cordes à linge... Que dirais-je au comité lorsque les comptes rendus des journaux paraîtraient ? Merde pour eux. Comment expliquerais-je les pantins ? Mais je pouvais très bien ne rien dire, après tout. Mon souci à moi, c'était de savoir comment nous allions pouvoir rattraper tout ça. La sonnette se fit entendre à nouveau en bas dans la cour. Je regardai le pantin. Impossible de justifier le fait que Clifton se soit lancé dans la vente des pantins ; par contre, l'idée de lui faire des funérailles publiques se justifiait pleinement ; je m'en emparai sur-le-champ comme si elle allait me sauver la vie. Même si j'éprouvais la tentation de m'en détourner, comme j'avais eu envie de me détourner du corps affaissé de Clifton sur le trottoir. Mais les conditions nous étaient trop défavorables pour autoriser une telle faiblesse. Nous devions utiliser toute arme politique efficace contre eux. Clifton comprenait bien cela. Il fallait l'enterrer et je ne lui connaissais aucun parent ; quelqu'un devait veiller à ce qu'il fût mis en terre. Oui, les pantins étaient répugnants et son action constituait une trahison. Mais il s'était contenté d'être le vendeur, pas l'inventeur, et nous devions absolument faire savoir que la signification de sa mort était plus grande que l'incident ou l'objet qui l'avait provoquée. C'était à la fois un moyen de le venger et de prévenir d'autres morts semblables... oui, et de faire réintégrer les rangs à des adhérents que nous avions perdus. Ce serait cynique, mais dans l'intérêt de la Confrérie, car nous ne disposions que de nos esprits et de nos corps contre l'immense puissance de l'adversaire. Il nous fallait tirer profit au maximum du peu que nous avions. Car eux, ils avaient le pouvoir de se servir d'un pantin de papier, d'abord pour détruire son intégrité, ensuite comme prétexte pour le tuer. Très bien, nous nous servirons donc de son enterrement pour lui redonner sa dignité... Car c'est là tout ce qu'il avait eu, ou désiré. À présent, je ne voyais plus le pantin que vaguement et des gouttes tombaient avec un bruit mat sur son papier absorbant...

J'étais courbé en deux, le regard fixe, quand on frappa à la porte ; je sursautai comme au bruit d'un coup de feu, je fourrai le pantin dans ma poche, et m'essuyai hâtivement les yeux.

— Entrez, dis-je.

La porte s'ouvrit lentement. Un groupe de jeunes adhérents s'avança en bloc. Sur tous les visages, la même question. Les filles pleuraient.

— Est-ce vrai ? dirent-ils.

— Qu'il est mort ? Oui, dis-je en les regardant. Oui.

— Mais pourquoi ?...

— C'est un cas de provocation et d'assassinat ! dis-je.

Mes émotions tournaient à la colère.

Ils restaient là, leurs visages m'interrogeaient.

— Il est mort, dit une fille, d'une voix sans conviction. Mort.

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent dire, avec cette histoire de vente de pantins ? dit un grand.

— Je n'en sais rien, dis-je. Tout ce que je sais, c'est qu'il a été abattu. Sans armes. Je sais ce que vous ressentez, je l'ai vu tomber.

— Emmenez-moi à la maison, hurla une fille. Emmenez-moi à la maison !

Je m'avançai et la saisis : je la tins contre moi, petite gosse brune en socquettes.

— Non, nous ne pouvons pas rentrer chez nous, dis-je. Aucun d'entre nous. Nous devons lutter. J'aimerais m'évanouir dans la nature et oublier tout ça, si je le pouvais. Nous n'avons pas besoin de larmes, mais de colère. Nous devons nous rappeler à l'instant que nous sommes des combattants, et c'est dans des événements de ce genre que nous devons voir le sens de notre lutte. Nous devons contre-attaquer. Que chacun de vous rassemble autant d'adhérents qu'il le pourra. Nous devons organiser notre riposte.

L'une des filles pleurait encore à fendre l'âme quand ils s'en allèrent, mais ils se mirent vite à la tâche.

— Viens, Shirley, dirent-ils en l'arrachant à mon épaule.

J'essayai d'entrer en contact avec le quartier général, mais sans réussir à atteindre personne. J'appelai le Chthonian ; pas de réponse. Aussi, je convoquai un comité des membres importants du district et nous avançâmes lentement tout seuls. J'essayai de retrouver le jeune qui était avec Clifton, mais il avait disparu. On lança des adhérents dans les rues avec des boîtes de métal pour solliciter des fonds pour l'enterrement. Une commission de trois vieilles femmes se rendit à la morgue pour réclamer son corps. Nous distribuâmes des imprimés bordés de noir, dénonçant le policier. On demanda à des prédicateurs d'obtenir de leurs ouailles qu'elles envoient des lettres de protestation au maire. L'histoire se répandit. Une photo de Clifton fut envoyée aux journaux noirs et publiée. La colère des gens se souleva. Des manifestations furent organisées. Et délivré par l'action de mon indécision, je me lançai à corps perdu dans l'organisation de l'enterrement, tout en évoluant dans une espèce d'engourdissement. Je ne me couchai pas de deux jours et deux nuits, mais fis de petits sommes à mon bureau. Je mangeai très peu.

Les obsèques furent organisées de façon à attirer le plus grand nombre possible de gens. Au lieu de les célébrer dans une église ou une chapelle, nous choisîmes le Parc de Mount Morris et nous appelâmes tous les anciens adhérents à participer au cortège funèbre.

Il eut lieu un samedi, en pleine chaleur de l'après-midi. Le ciel était légèrement couvert de nuages, et des centaines de gens se formèrent

pour le cortège. J'étais partout, donnant ici un ordre, là un encouragement, dans un tourbillon fébrile, mais j'avais en même temps l'impression de tout observer d'une façon détachée.

Arrivèrent des frères et des sœurs que je n'avais pas vus depuis mon retour. Et des adhérents du centre et des quartiers excentriques. Je les observai avec surprise tandis qu'ils se rassemblaient, et m'interrogeai sur la profondeur de leur chagrin tandis que les rangs commençaient à se former.

Il y avait des drapeaux en berne et des bannières noires. Il y avait des enseignes bordées de noir où se lisait :

Frère Tod Clifton
Notre espoir fusillé

On avait engagé une formation de tambours avec des tambours voilés de crêpe. Il y avait un orchestre de trente unités. Il n'y avait pas de voitures, et très peu de fleurs.

Le cortège était lent et l'orchestre joua des marches militaires tristes et romantiques. Et quand l'orchestre se taisait, le corps de tambours battait la mesure sur des instruments voilés. L'atmosphère était surchauffée et explosive, les livreurs évitaient le quartier et les détachements de police étaient renforcés. Et partout dans les rues, les gens regardaient par les fenêtres de leurs appartements, hommes et gamins étaient juchés sur les toits sous le soleil de plomb. Je marchais en tête avec les vieux chefs de la communauté. Le défilé était lent ; en me retournant de temps en temps, je voyais de jeunes zazous, des gars à la coule, des hommes en salopette bleue, des joueurs qui hantent les bureaux des bookmakers, s'insérer dans le cortège. Des hommes surgissaient à la porte des coiffeurs, le visage couvert de mousse, la bavette en place, pour observer et faire des commentaires à voix basse. Et je me demandai : sont-ils tous des amis de Clifton, ou ne sont-ils attirés que par le spectacle, la musique lente ? Une bouffée de vent chaud m'atteignit de dos, porteuse d'une senteur douceâtre et nauséuse, qui rappelait l'odeur des chiennes en chaleur.

Je jetai un regard en arrière. Le soleil tapait sur une masse de têtes couvertes, et au-dessus des drapeaux, des bannières et des cors étincelants, j'aperçus le cercueil gris bon marché : il avançait juché sur les épaules des plus grands compagnons de Clifton, qui de temps en temps le passaient à d'autres sans la moindre secousse. Ils le portaient haut, ils le portaient fièrement, une tristesse mêlée de colère se lisait dans leurs yeux. Le cercueil flottait comme un bateau lourdement chargé dans un chenal, il serpentait lentement au-dessus des têtes inclinées et submergées. J'entendis le roulement soutenu des tambours voilés de crêpe, tous les autres sons étaient en suspens dans le silence.

Derrière, le bruit des pas ; devant, les foules massées sur les trottoirs à perte de vue. Il y avait des larmes, des sanglots étouffés et beaucoup d'yeux rougis au regard dur. Nous avançons.

Le cortège s'engagea d'abord dans les rues les plus pauvres, noire image de douleur, puis tourna dans la Septième Avenue, la parcourut pour prendre ensuite Lenox. Après cela, je me précipitai au parc avec les principaux frères, en taxi. Un frère qui travaillait à l'Administration du Parc avait ouvert la tour d'observation et une grossière estrade de planches posées sur des chevalets alignés avait été dressée au-dessous de la cloche de fer toute noire ; et lorsque le cortège pénétra dans le parc, nous étions en place, dominant l'ensemble, attendant. À notre signal, il sonna la cloche et je sentis les tympan vibrer au vieux Doom-dong-Doom caverneux qui vous fait frémir les entrailles.

À mes pieds, je les voyais monter en masse, cortège sinueux, au son étouffé des tambours. Les enfants interrompaient leurs jeux dans l'herbe pour regarder, bouche bée, et les infirmières de l'hôpital voisin se postaient sur le toit pour mieux voir, leurs uniformes blancs éclatant comme des lis sous le soleil à présent dégagé des nuages. De tous côtés, des foules se pressaient vers le parc. Les tambours voilés, alternant battements et roulements continus, répandaient dans l'air un silence absolu, une prière pour le soldat inconnu. Et tout à coup, les yeux sur ce spectacle, je me sentis perdu. Pourquoi étaient-ils ici ? Pourquoi nous avaient-ils rejoints ? Parce qu'ils connaissaient Clifton ? Ou parce que sa mort leur fournissait l'occasion d'exprimer leurs protestations, leur donnait une heure, un lieu où se rassembler, pour se tenir au coude à coude, transpirer, respirer, et regarder ensemble dans une même direction ? L'une des deux explications était-elle adéquate en soi ? Devait-on y voir de l'amour ou de la haine à base politique ? La politique pouvait-elle jamais être une expression d'amour ?

Le silence s'étendait sur le parc, exalté par le lent roulement étouffé des tambours et le crissement des pas dans les allées. Puis, du cortège, une voix d'homme jaillit, vieille, plaintive, et s'éleva en un chant ; mal assurée, elle hésita, seule dans le silence, tout d'abord, puis dans l'orchestre un cor chercha le ton et reprit l'air ; l'un rattrapait l'autre, s'élevait au-dessus de lui, l'autre le poursuivait, deux pigeons noirs s'envolant au-dessus d'une grange blanche comme un crâne, pour s'abattre et repartir dans l'air bleu immobile. Et pendant quelques mesures, le timbre doux et pur de l'instrument et le baryton rauque du vieil homme chantèrent un duo dans le silence lourd et surchauffé. « Des milliers et des milliers nous ont quittés. » Et tandis que j'occupais cette position élevée au-dessus du parc, je sentis un petit combat se livrer dans ma gorge. C'était une chanson du passé, le passé du campus, et le passé plus ancien encore de la maison. Et,

parmi les plus âgés dans la foule, quelques-uns se mirent alors à chanter. Pour moi, ce chant n'avait jamais évoqué une marche, mais à présent, ils gravissaient la colline à son rythme lent et majestueux. Je cherchai des yeux le joueur de cor et vis un Noir élancé, le visage tourné vers le soleil, qui chantait au milieu des pavillons des trompettes relevés vers le haut. Et plusieurs mètres derrière, marchant à côté des jeunes hommes qui convoaient le cercueil, je scrutai le visage du vieillard qui avait entonné le chant, et je ressentis un pincement d'envie. C'était un visage usé, vieux, jaune, aux yeux clos ; et tandis que sa gorge lançait le chant, j'aperçus autour de son cou tendu une zébrure faite au couteau. Il chantait avec tout son corps, phrasait chaque couplet aussi naturellement qu'il marchait, et sa voix s'élevait au-dessus de toutes les autres, se mêlant à la voix claire du cor. Les yeux humides, je ne le quittai pas du regard ; le soleil me tapait sur le crâne ; et le chant de cette masse me remplit d'émerveillement. On avait l'impression que ce chant avait toujours été là, qu'il le savait, et l'avait éveillé. Et je ne pouvais me dissimuler que, moi aussi, je le savais et qu'un vague sentiment obscur de honte ou de peur m'avait empêché de le libérer. Mais lui, l'avait éveillé. Même des frères et des sœurs blancs se mêlaient au chœur. Je scrutai ce visage, dans l'espoir de sonder son secret, mais il ne me livra rien. Je reportai les yeux sur le cercueil et le cortège, je les écoutai, mais je me rendis compte aussitôt que mon attention était tournée en moi-même ; pendant une seconde, j'entendis le battement effréné de mon cœur. Quelque chose de profond avait bouleversé la foule, et c'était l'œuvre du vieux et de l'homme au cor. Ils avaient su toucher quelque chose de plus profond que la protestation ou la religion (et pourtant, je sentais jaillir en moi avec une force de colère contenue et oubliée, des images de tous les services religieux de ma vie). Mais cela, c'était le passé, parmi tous ceux qui atteignaient à l'instant le sommet de la montagne et se répandaient en une masse compacte, un trop grand nombre ne l'avaient jamais partagé, certains même étaient nés en d'autres contrées. Et cependant, ils étaient touchés, tous ; le chant nous avait tous soulevés. Ce n'était pas les paroles, ces vieilles paroles, toujours les mêmes, transmises par les esclaves. Tout se passait comme s'il avait changé l'émotion sous les mots, sans étouffer la voix sonore de la vieille émotion transcendante faite de désir et de résignation, approfondie à présent par ce quelque chose pour lequel la théorie de la Confrérie ne m'avait pas fourni de nom. Je m'efforçai de le capter tandis que le cercueil de Clifton pénétrait dans la tour et gravissait lentement l'escalier à vis. Ils le déposèrent sur la plate-forme, je considérai la forme du cercueil gris bon marché et fus incapable de me rappeler autre chose que le bruit de son nom.

Le chant avait pris fin. À présent, le sommet du monticule était

hérissé de bannières, de cors, de visages levés. J'avais une vue plongeante sur toute la Cinquième Avenue jusqu'à la Cent Vingt-Cinquième rue, où étaient alignés des agents derrière un déploiement de baraques à hot-dogs et de carrioles à glaces Bonne Humeur ; parmi les carrioles, je remarquai un marchand de cacahuètes installé sous un réverbère où des pigeons se trouvaient rassemblés ; il étendit les bras, les paumes des mains tournées vers le haut et aussitôt fut couvert, tête, épaules, bras étendus, d'une nuée d'oiseaux battant des ailes et festoyant.

Quelqu'un me poussa du coude ; je sursautai. L'heure était venue des dernières paroles. Mais j'étais à court de mots, je n'avais jamais assisté à des obsèques de la Confrérie et je n'avais pas la moindre idée du rite. Pourtant ils attendaient. Je me trouvais là, seul ; il n'y avait pas de micro pour me soutenir, seul ce cercueil devant moi posé sur des tréteaux de bois vacillants.

De ma position élevée, je considérai leurs visages inondés de soleil ; je cherchai désespérément les paroles à prononcer tout en éprouvant à l'égard de toute la cérémonie un sentiment de colère et une impression d'inutilité. C'est pour cela qu'ils s'étaient rassemblés par milliers. Quelles paroles attendaient-ils ? Pourquoi étaient-ils venus ? Pour quelle raison était-ce différent de ce qui avait amené le garçon aux joues rouges à jubiler lorsque Clifton était tombé à terre ? Que voulaient-ils, que pouvaient-ils faire ? Que n'étaient-ils venus au moment où ils auraient pu tout arrêter ?

— Qu'attendez-vous que je vous dise ? hurlai-je soudain, d'une voix étrangement nette et claire dans l'air serein. Quel bien cela fera-t-il ? Et si je disais que, loin d'assister à des funérailles, nous célébrons un jour de fête et que si vous continuez à traîner par là, l'orchestre finira par jouer Nom-d'un-Chien-Allez-vous-faire-voir-la-fête-est-finie ? Vous vous attendez peut-être à une séance de magie, à voir les morts se lever et marcher ? Rentrez chez vous, il est aussi mort qu'on peut l'être. C'est le dénouement au début et il n'y a pas de bis. Il n'y aura pas de miracle, il n'y aura personne ici pour faire un sermon. Rentrez chez vous, oubliez-le. Il est dans cette boîte, mort récemment. Rentrez chez vous, ne pensez plus à lui. Il est mort, pensez à vous, vous n'avez rien de mieux à faire.

Je fis une pause. Ils chuchotaient, les regards tournés vers le haut.

— Je vous ai dit de rentrer chez vous, criai-je, mais vous restez plantés là. Vous ne savez donc pas qu'il fait très chaud ici au soleil ? C'est donc pour le peu que j'ai à vous dire que vous attendez ? Puis-je dire en vingt minutes ce qui a été fait en vingt et un ans, et défait en vingt secondes ? Qu'attendez-vous, alors que tout ce que je peux vous dire, c'est son nom ? Et lorsque je vous l'aurai dit, que saurez-vous que vous n'avez su déjà, sauf peut-être, son nom ?

Ils écoutaient intensément, et paraissaient regarder, non pas moi, mais l'arabesque de ma voix dans l'air.

— Parfait, à vous d'écouter en plein soleil, à moi d'essayer de vous parler en plein soleil. Ensuite, vous rentrez chez vous et vous oubliez tout ça. Oubliez. Il s'appelait Clifton, ils l'ont tué à coups de feu. Il s'appelait Clifton, il était grand, beaucoup de gens le trouvaient beau. Moi aussi, mais lui ne le croyait pas. Il s'appelait Clifton, son visage était noir, ses cheveux tout bouclés de petites boucles serrées – de la peluche ou des nœuds, si vous préférez. Il est mort, indifférent, et sauf pour deux ou trois jeunes filles, cela n'a pas d'importance... Vous avez saisi ? Le voyez-vous ? Pensez à votre frère ou à votre cousin John. Il avait les lèvres épaisses et relevées aux commissures. Il souriait souvent. Il avait de bons yeux, deux mains rapides, et il avait un cœur. Il réfléchissait aux choses, et il était profondément sensible. Je ne dirai pas de lui qu'il était noble, car un tel mot n'a rien à faire avec l'un de nous, n'est-ce pas ? Il s'appelait Clifton, Tod Clifton, et comme tout homme, il est né d'une femme, pour vivre un temps, tomber et mourir. Voilà son histoire d'un bout à l'autre. Il s'appelait Clifton, il vécut parmi nous un temps, il éveilla quelques espoirs parmi les plus virils de nos jeunes, et nous qui le connûmes, l'aimâmes, et il mourut. Alors, pourquoi attendez-vous ? Vous avez tout entendu, maintenant. Pourquoi attendre davantage, quand je ne puis rien faire d'autre que tout répéter ?

Ils restaient immobiles, ils écoutaient, ils ne faisaient aucun geste.

— Fort bien, je vais donc vous raconter. Il s'appelait Clifton, il était jeune, c'était un chef, et lorsqu'il est tombé, il y avait un trou au talon de sa chaussette, et une fois étendu à terre, il n'avait pas l'air aussi grand que lorsqu'il était debout. Ainsi, il mourut, et nous qui l'aimions sommes réunis ici pour le pleurer. C'est aussi simple et aussi bref que ça. Il s'appelait Clifton, il était Noir, ils lui ont tiré dessus et l'ont tué. Cela ne suffit-il pas ? Qu'avez-vous besoin d'en savoir davantage ? N'est-ce pas suffisant pour étancher votre soif de drame et vous renvoyer chez vous l'oublier après une bonne nuit de sommeil ? Allez prendre un verre et oubliez tout ça. Ou alors, lisez le compte rendu dans le *Daily News*. Il s'appelait Clifton, ils l'ont tué, et j'étais là pour le voir tomber. Aussi, je sais à quoi m'en tenir.

« Tels sont les faits. Il se tenait debout et il est tombé. Il est tombé à genoux. Il s'est affaissé sur les genoux et il a saigné. Il a saigné et il est mort. Il est tombé tout d'une masse, comme tout homme ; et son sang s'est répandu comme n'importe quel sang ; il était rouge, oui, comme tout autre sang, humide aussi, et il reflétait le ciel, les immeubles, les oiseaux et les arbres, ou votre visage si vous aviez scruté son miroir assombrissant – et il a séché au soleil, comme fait d'ordinaire le sang. C'est tout. Ils ont répandu son sang et il a saigné.

Ils l'ont abattu et il est mort. Le sang a coulé à flots sur le trottoir, a formé une flaque, a brillé un instant, et au bout d'un moment, il s'est terni, il a pris une couleur poussiéreuse, et il a séché. Telle est l'histoire ; c'est ainsi qu'elle s'est terminée. C'est une vieille histoire, et le sang ne vous impressionne plus : vous en avez trop vu. D'ailleurs, le sang n'a d'importance que lorsqu'il remplit les veines d'un homme vivant. N'êtes-vous pas saturés d'histoires de ce genre ? N'êtes-vous pas fatigués du sang ? Alors, pourquoi écouter, pourquoi ne partez-vous pas ? Il fait très chaud ici dehors. Il y a l'odeur du liquide d'embaumement. La bière est fraîche dans les bistrots, les saxos seront suaves au Savoy, les histoires rigolotes à dormir debout iront bon train chez les coiffeurs et dans les instituts de beauté ; il y aura des sermons dans deux cents églises à la fraîcheur du soir, et des quantités de rires dans les cinémas. Allez écouter « Amos et Andy », et oubliez tout ceci. Ici, on ne vous sert que la sempiternelle vieille histoire. Il n'y a même pas une jeune épouse en rouge ici, pour le pleurer. Il n'y a rien ici à prendre en pitié, personne pour s'effondrer et se mettre à hurler. Rien qui puisse vous faire éprouver cette bonne vieille sensation de peur. L'histoire est trop courte et trop simple. Il s'appelait Clifton, Tod Clifton, il était sans arme et sa mort fut aussi insensée que sa vie fut vaine. Il avait lutté pour la Confrérie à cent coins de rue, pensant que cela le rendrait plus humain, mais il est mort comme n'importe quel chien sur une route.

« Très bien, très bien, lançai-je, gagné par le désespoir. Ce n'était pas la tournure que je désirais donner à l'événement, ce n'était pas politique. Il est probable que frère Jack n'approuverait pas du tout ça, mais il fallait bien continuer comme je pouvais.

« Écoutez-moi debout au sommet de cette prétendue montagne ! criai-je. Je vais vous raconter la vérité vraie ! Il s'appelait Tod Clifton et il était bourré d'illusions. Il croyait être un homme, alors qu'il n'était que Tod Clifton. Il a été abattu pour une simple erreur de jugement, il a saigné, son sang a séché, et il a fallu peu de temps pour que le piétinement de la foule effaçât les taches. Son erreur était une erreur courante, et que bien des gens commettent : il a cru être un homme, il a cru que les hommes n'étaient pas faits pour être bousculés. Mais il faisait chaud dans le centre et il a oublié qui il était, il a oublié le moment et le lieu. Il a perdu sa prise sur le réel. Il y avait un flic et un public qui attendait, mais il était Tod Clifton et les flics sont partout. Le flic ? Que dire de lui ? C'était un flic. Un bon citoyen. Mais ce flic avait une démangeaison au bout du doigt et une oreille particulièrement sensible à un mot qui rime avec « gâchette », et lorsque Clifton tomba, il l'avait trouvé. Le policier a récité ses vers et la rime fut complétée. Regardez donc autour de vous. Regardez ce qu'il a accompli, regardez en vous et sentez sa formidable puissance.

Ce fut parfaitement naturel. Le sang a coulé comme du sang dans une tuerie de bandes dessinées, dans une rue de bandes dessinées, dans une ville de bandes dessinées, un jour de bandes dessinées dans un monde de bandes dessinées...

« Tod Clifton ne fait qu'un avec les siècles. Mais quel rapport cela a-t-il avec vous, par cette chaleur, sous ce soleil voilé ? À présent, il fait partie intégrante de l'histoire, il a reçu sa vraie liberté. N'ont-ils pas griffonné son nom sur un calepin réglementaire ? Sa race : homme de couleur ! Religion : inconnue, probablement baptiste de naissance. Lieu de naissance : U.S.A. Une ville du Sud. Plus proche parent : inconnu. Adresse : inconnue. Profession : chômeur. Cause de la mort (soyez précis) : a résisté à la réalité sous la forme d'un revolver calibre 38 dans les mains de l'agent de police qui l'arrêtait, dans la Quarante-Deuxième rue, entre la bibliothèque et la station de métro, dans la chaleur de l'après-midi ; mort de blessures par balle au nombre de deux, tirées à trois pas ; la première balle a pénétré le ventricule droit et s'y est logée, la deuxième a sectionné les ganglions spinaux, a poursuivi sa trajectoire vers le bas pour se loger dans le pelvis, l'autre lui a traversé le dos et a terminé sa course Dieu sait où.

« Telle fut la vie, brève et poignante, de frère Tod Clifton. À présent, il est dans cette boîte solidement verrouillée. Il est dans la boîte et nous y sommes avec lui et lorsque je vous aurai dit ceci, vous pourrez vous en aller. Il fait noir dans cette boîte, et elle est pleine. Elle a le plafond lézardé et un W.-C. obstrué dans le couloir. Elle a des rats et des cafards et c'est une habitation trop, mais beaucoup trop onéreuse. L'air est malsain, et il y fera froid, cet hiver. Tod Clifton est à l'étroit, et il a besoin de place.

« Dis-leur de sortir de la boîte et de partir enseigner aux flics à oublier cette rime. Dis-leur de leur apprendre que lorsqu'ils t'appellent nègre pour faire une rime avec gâchette(21), le revolver a des retours de flamme.

« Voilà, c'est dit, maintenant. Dans quelques heures, Tod Clifton ne sera plus qu'ossements froids dans la terre. Et ne vous laissez pas duper, car ces os ne reviendront jamais à la vie. Nous resterons dans la boîte, vous et moi. J'ignore si Tod Clifton avait une âme. Je ne connais que cette douleur que je ressens dans mon cœur, cette sensation de perte. J'ignore également si vous avez une âme. Je sais seulement que vous êtes des hommes de chair et de sang, que le sang se répandra et la chair se refroidira. J'ignore si tous les flics sont poètes, mais je sais que tous les flics portent des revolvers munis de gâchettes. Et je sais aussi comment nous sommes étiquetés. C'est pourquoi, au nom de Tod Clifton, méfiez-vous des gâchettes ; rentrez chez vous, restez calmes, mettez-vous à l'abri du soleil. Oubliez-le. De son vivant, il était notre espoir, mais pourquoi se tracasser pour un

espoir qui est mort ? Il ne reste donc plus qu'une chose à dire et je l'ai déjà dite. Il s'appelait Tod Clifton, il croyait à la Confrérie, il a stimulé nos espoirs et il est mort.

J'étais incapable de poursuivre. Au-dessous, ils attendaient en se protégeant les yeux avec leurs mains et leurs mouchoirs. Un prédicateur s'avança, lut un passage de sa Bible et je restai debout à regarder la foule avec un sentiment d'échec. Je n'avais pas su contrôler mon discours, j'avais été incapable d'introduire les considérations politiques. Et ils étaient restés là, écrasés de soleil, baignés de sueur, à m'écouter répéter ce qui était déjà connu. Quand le prédicateur eut terminé, quelqu'un fit un signal au chef d'orchestre et une musique solennelle éclata pendant que les porteurs redescendaient le cercueil par l'escalier à vis. La foule demeura immobile tout le temps que dura notre lente descente. Sensible à l'énormité et l'étrangeté de tout cela, je percevais en même temps une tension contenue (de larmes ou de colère, je n'aurais su préciser). Mais du haut de la colline jusqu'au corbillard, pendant tout le trajet, je la perçus. La foule transpirait et frémissait, et bien qu'elle demeurât silencieuse, ses yeux m'adressaient de nombreux messages. Au bord du trottoir attendaient le corbillard et quelques autos ; ils furent chargés en quelques minutes, et la foule était toujours là, et ses regards nous accompagnèrent tandis que nous emportions Tod Clifton. Et en jetant un dernier regard, je vis, non plus une foule, mais les visages figés d'individus, hommes et femmes.

Le cortège des voitures s'ébranla ; quand les autos s'arrêtèrent, il y avait une tombe, où nous le déposâmes. Les fossoyeurs suaient à grosses gouttes, ils connaissaient leur affaire et ils parlaient avec l'accent irlandais. Ils eurent tôt fait de remplir la tombe et nous partîmes. Tod Clifton était sous terre.

Je revins par les rues, aussi fatigué que si j'avais creusé la tombe moi-même et tout seul. J'étais gagné par une impression de confusion et d'apathie tandis que je circulais au milieu des foules qui semblaient en ébullition dans une espèce de brume, comme si les légers nuages humides s'étaient épaissis et fixés exactement au-dessous de nos têtes. J'avais envie d'aller quelque part, dans un endroit frais pour me reposer sans penser à rien, mais il y avait encore trop à faire ; il fallait tirer des plans, organiser l'émotion de la foule. J'avançais d'un pas traînant, un pas du Sud par un temps du Sud, et de temps en temps je fermais les yeux devant les rouges, jaunes et verts aveuglants des chemises de sport et des robes d'été à bon marché. La foule bouillait, suait, haletait. Des femmes avec des sacs à provisions, des hommes aux chaussures extrêmement bien cirées. Même dans le Sud, ils avaient toujours fait reluire leurs chaussures. « Chaussures cirées, cireur chaussé », la rengaine me trottait dans la tête. Dans la Huitième

Avenue, les carrioles des marchands étaient rangées à touche-touche le long du trottoir, et des tentes improvisées abritaient les fruits et légumes mis à mal par le soleil. Je distinguai l'odeur du chou en train de pourrir. Un vendeur de pastèques se tenait à l'ombre à côté de son étal et, brandissant une longue tranche de melon à chair orangée, vantait sa marchandise en faisant appel de sa voix rauque à la nostalgie, aux souvenirs d'enfance, aux verts ombrages et à la fraîcheur de l'été. Oranges, noix de coco, avocats étaient présentés en piles bien nettes sur de petites tables. Je passai, circulant à travers la foule qui s'écoulait lentement. Des fleurs défraîchies et fanées, mises au rebut dans les beaux quartiers flamboyaient d'un air fiévreux sur une carriole, semblables à de superbes guenilles, pourrissant au-dessous du filet d'eau dérisoire qui s'écoulait des trous d'une vieille boîte à jus de fruits. La foule était une masse de silhouettes en ébullition vue de l'intérieur d'une machine à laver, par un hublot couvert de buée. Et dans les rues, le détachement de police montée exerçait sa surveillance, les yeux sans expression au-dessous des courtes visières luisantes des casquettes, les corps penchés en avant, les rênes sur le qui-vive avec nonchalance, hommes et chevaux de chair imitant des hommes et des chevaux de pierre. La mort de Tod Clifton, pensai-je. Les cris des vendeurs dominaient les bruits de la circulation et j'avais l'impression de les entendre de loin, sans savoir avec précision ce qu'ils disaient. Dans une rue transversale, des enfants avec des tricycles en piteux état défilaient le long du trottoir en brandissant l'une des pancartes *Frère Tod Clifton, notre espoir assassiné*.

Et à travers la brume de chaleur, je sentis de nouveau la tension. C'était indéniable, elle était bien là, et il fallait faire quelque chose avant qu'elle se dilue dans la chaleur.

CHAPITRE XXII

Quand je les vis installés en bras de chemise, le torse penché en avant, les mains autour de leurs genoux croisés, je n'éprouvai pas de surprise. Je suis bien content que ce soit vous, pensai-je, on ne va pas y aller par quatre chemins. On aurait dit que je m'étais attendu à les trouver là, exactement comme dans ces rêves où je me trouvais nez à nez avec mon grand-père dont le regard m'atteignait à travers l'espace sans dimension d'une chambre des songes. Je lui rendais son regard sans surprise ni émotion, tout en sachant bien, même dans le rêve, que le mouvement de surprise constituait la réaction normale, et qu'il fallait se méfier de son absence, y voir un avertissement.

Sans pénétrer plus avant dans la salle, je les observai tout en ôtant ma veste ; ils étaient groupés autour d'une petite table où se trouvaient une carafe d'eau, un verre et deux cendriers fumants. Une moitié de la pièce était plongée dans l'obscurité ; une seule lampe était allumée, en plein au-dessus de la table. Ils me considérèrent sans mot dire. Frère Jack arborait un sourire à fleur de lèvres, et la tête tournée de côté, m'étudiait de ses yeux pénétrants ; les autres, le visage impassible, promenaient des regards bien décidés à ne rien révéler et à éveiller chez moi une incertitude profonde. La fumée s'élevait en volutes de leurs cigarettes tandis qu'ils demeuraient assis, parfaitement maîtres d'eux, dans une attitude d'attente. Ainsi, vous avez fini par venir, en fin de compte, me dis-je, en m'avançant et me laissant tomber sur une chaise. Je posai les bras sur la table, dont je remarquai la fraîcheur.

— Eh bien, comment ça a marché ? dit frère Jack en étirant ses mains jointes en travers de la table et en me regardant, la tête penchée de côté.

— Vous avez vu la foule, dis-je. Nous avons réussi à les faire sortir, en fin de compte.

— Non, nous n'avons pas vu la foule. Comment était-elle ?

— Les gens étaient émus, dis-je ; en grand nombre. C'est tout ce que je puis affirmer. Ils étaient avec nous, mais jusqu'à quel point, je n'en sais rien... Et pendant un moment, j'entendis ma propre voix dans le silence de la salle haute de plafond.

— Ça alors ! Voilà donc tout ce que le grand tacticien a à nous dire ? dit frère Tobitt. En quel sens étaient-ils émus ?

Je le regardai, conscient de l'engourdissement de mes émotions ; elles avaient coulé dans une voie unique, trop longtemps et trop profondément.

— C'est l'affaire du comité. Ils étaient soulevés, nous n'avons pu mieux faire. Nos tentatives pour atteindre le comité et lui demander des instructions ont toutes échoué.

— Alors ?

— Alors, nous sommes allés de l'avant sous ma responsabilité personnelle.

Les yeux de frère Jack se rétrécirent.

— Comment ? dit-il. Votre quoi ?

— Ma responsabilité personnelle, dis-je.

— Votre responsabilité personnelle, répéta frère Jack. Vous avez entendu ça, frères ? L'ai-je bien entendu ? Et d'où la tenez-vous, frère ? dit-il. C'est stupéfiant, d'où la tenez-vous ?

— De votre ma..., commençai-je et je me repris à temps. Du comité, dis-je.

Il y eut une pause. Je le regardai ; son visage virait au rouge tandis que j'essayais de faire le point et de m'orienter. Un nerf vibrait au centre de mon estomac.

— Tout le monde est sorti, dis-je dans un effort pour combler le vide. L'occasion nous a paru favorable, et la communauté nous a suivis, en plein accord avec nous. C'est vraiment dommage que vous ayez manqué la manifestation...

— Voyez-moi ça, il est au regret que nous l'ayons manquée, dit frère Jack. Il leva la main. Je remarquai les lignes profondément gravées de sa paume. Le grand tacticien de la responsabilité personnelle, entendez bien, regrette notre absence...

Il ne comprend donc pas mes sentiments, me dis-je ; il est donc incapable de saisir les raisons de ma conduite ? Que cherche-t-il à faire ? Tobitt est un imbécile, mais lui, pourquoi lui emboîte-t-il le pas ?

— Vous auriez pu nous relayer, dis-je en parlant avec effort. Nous sommes allés aussi loin que nous le pouvions...

— Sous votre res-pon-sa-bi-li-té personnelle, coupa frère Jack en accompagnant ses paroles d'un hochement de tête en cadence.

Je le regardai avec assurance, à présent.

— On m'avait donné l'ordre de regagner la confiance de nos adhérents, c'est ce que j'ai essayé de faire. En utilisant la seule méthode que je connaissais. Qu'est-ce que vous critiquez ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ainsi, à présent, dit-il en se frottant l'œil avec de délicats ronds

de poignet, le grand tacticien demande ce qui ne va pas. Est-il possible qu'il y ait eu, quelque part, une erreur ? L'entendez-vous, frères ?

Il y eut un bruit de toux. Quelqu'un versa un verre d'eau ; je l'entendis se remplir très vite, puis je perçus le tintement champêtre des dernières gouttes qui se précipitaient en un mince filet du bec de la carafe dans le verre. Je regardai l'homme, cependant que mon esprit s'efforçait d'opérer une mise au point.

— Vous voulez dire qu'il admet la possibilité de commettre une erreur ? dit Tobitt.

— Pure modestie, frère. La modestie la plus pure. Nous avons ici un tacticien hors ligne, un Napoléon de la stratégie et de la responsabilité personnelle. « Battre le fer pendant qu'il est chaud », telle est sa devise ; « Saisissez l'occasion par les cheveux », « Visez le blanc des yeux », « Ne laissez pas retomber la mayonnaise », et ainsi de suite..., etc.

Je me levai.

— Je ne comprends pas un mot de tous vos propos, frère. Qu'essayez-vous de me dire ?

— Enfin, voilà une bonne question, frères. Asseyez-vous, je vous prie, il fait chaud. Il désire savoir ce que nous avons dans l'esprit. Nous avons ici, non seulement un tacticien hors ligne, mais un homme versé dans l'art d'apprécier les subtilités d'expression.

— Oui, et le sarcasme, quand il est bon, dis-je.

— Et la discipline ? Asseyez-vous, je vous prie, il fait chaud...

— Et la discipline. Et les ordres et les conseils, lorsqu'il est possible de les obtenir, dis-je.

Frère Jack fit une grimace.

— Asseyez-vous, asseyez-vous donc. Et la patience ?

— Lorsque je ne suis pas épuisé ni mort de sommeil, dis-je, et lorsque je n'étouffe pas de la chaleur comme à présent.

— Vous apprendrez, dit-il. Vous apprendrez la patience, et vous finirez par lui céder le pas, même dans des conditions semblables. Je dirais surtout dans de telles conditions ; c'est là son prix. C'est bien là que réside la patience.

— Oui, je suppose que je suis en train d'apprendre, à cette heure, dis-je. En ce moment précis.

— Frère, dit-il d'un ton sec, vous n'avez pas idée à quel point vous êtes en train d'apprendre. Asseyez-vous, je vous en prie.

— Très bien, dis-je en me rasseyant. Cependant, mettons de côté, pour une seconde, mon éducation personnelle ; j'aimerais que vous n'oubliiez pas une chose : c'est que la patience des gens envers nous a des limites, en ce moment. Et nous pourrions employer notre temps plus utilement.

— Et je pourrais vous répondre que les militants politiques ne sont

pas des personnes personnelles, dit frère Jack, mais je m'abstiendrai. La manière de l'employer plus utilement ?

— En organisant leur colère.

— Ainsi, une fois de plus, notre grand tacticien s'est soulagé. Aujourd'hui, l'activité ne manque pas. En premier lieu, une harangue sur le corps de Brutus, à présent une conférence sur la patience du peuple noir.

Tobitt était à son affaire. Je vis sa cigarette trembloter entre ses lèvres tandis qu'il craquait une allumette pour l'allumer.

— Je propose que nous publiions ses remarques dans une brochure, dit-il en se passant le doigt sur le menton. Elles devraient faire sensation...

Ce serait le moment de mettre un point final à tout ça, me dis-je. Une sorte de vertige me faisait tourner la tête et j'avais la poitrine serrée.

— Écoutez, dis-je, un homme sans armes a été tué. Un frère, un membre influent abattu par un policier. Nous avons perdu notre prestige au sein de la communauté. J'ai entrevu l'occasion de rallier les gens, j'ai donc agi. S'il ne fallait pas, j'ai donc fait fausse route, alors dites-le carrément sans tourner autour du pot. Ce n'est pas avec des sarcasmes que l'on peut manier cette foule, dehors.

Frère Jack rougit ; les autres échangèrent des coups d'œil.

— Il n'a pas lu les journaux, dit quelqu'un.

— Vous oubliez, dit frère Jack. Ce n'était pas la peine. Il était là.

— Oui, j'étais là, dis-je ; si vous faites allusion au meurtre.

— Vous voyez bien, dit frère Jack. Il était sur le théâtre de l'action.

Frère Tobitt poussa le bord de la table avec ses paumes.

— Et malgré ça, vous avez organisé ces obsèques et vous en avez fait une véritable exhibition foraine !

J'eus une crispation dans le nez. Je me tournai vers lui sans me presser, un sourire forcé sur les lèvres.

— Peut-on imaginer une exhibition foraine sans vous comme attraction vedette ? Qui attirerait les vingt-cinq *cents* de l'entrée, frère Quat-Sous ? Qu'avez-vous trouvé à redire à ces obsèques ?

— Voilà que nous avançons, dit frère Jack en s'installant à califourchon sur sa chaise. Le stratège a soulevé une question très intéressante. Qu'est-ce qui ne va pas ? demande-t-il. Fort bien, je répondrai. Sous votre direction, un traître, qui vendait d'ignobles instruments du fanatisme raciste antinoir et antiminorité, a reçu les funérailles d'un héros. Vous demandez encore ce qui va pas ?

— Ce n'est pas un traître que nous avons enterré, dis-je.

Il se dressa à demi, en agrippant le dos de sa chaise.

— Nous vous avons tous entendu quand vous avez reconnu que c'était un traître.

— Nous avons appelé l'attention sur l'assassinat d'un Noir sans armes.

Il leva les mains en l'air. Va au diable, me dis-je. Va au diable. C'était un homme !

— Ce Noir, pour reprendre vos termes, était un traître, dit frère Jack. Un traître !

— Qu'est-ce qu'un traître, frère, demandai-je, et je me sentis gagné par une irritation amusée, tandis que je comptais sur mes doigts. C'était un homme et un Noir ; un homme et un frère ; un homme et un traître, comme vous dites ; puis ce fut un homme mort ; vif ou mort, il était bourré de contradictions. À tel point que, attirée par lui, la moitié de Harlem est sortie et restée des heures debout en plein soleil en réponse à notre appel. Alors, qu'est-ce qu'un traître ?

— Allons, le voilà qui bat en retraite, dit frère Jack. Observez-le, frères. Après avoir mis le mouvement au pied du mur en le contraignant à faire avaler de force un traître aux Noirs, il pose la question de savoir ce qu'est un traître.

— Oui, dis-je. Oui, et comme vous dites, c'est une question justifiée, frère. Il y en a qui m'appellent traître pour avoir travaillé un temps dans le centre ; d'autres m'appelleraient traître si j'étais dans l'Administration et d'autres, si je restais tout simplement assis dans mon coin sans ouvrir la bouche. Évidemment, j'ai considéré ce que Clifton avait fait...

— Et vous le défendez !

— Pas pour ça. J'étais aussi écœuré que vous. Mais bon Dieu, le meurtre d'un homme sans armes ne revêt-il pas plus d'importance, politiquement, que le fait que cet homme vendait des pantins répugnants ?

— Alors vous avez fait usage de votre responsabilité personnelle, dit Jack.

— Il n'y avait rien d'autre sur quoi s'appuyer. Je n'avais pas été convoqué à la réunion sur la stratégie, ne l'oubliez pas.

— Mais vous n'avez pas vu avec quoi vous jouiez ? dit Tobitt. Vous n'avez pas de considération pour vos semblables ?

— Ce fut une imprudence folle de vous laisser la bride sur le cou, dit un autre.

Je tournai les yeux vers lui.

— Libre au comité de revenir là-dessus, s'il le désire. Mais en attendant, pourquoi tout le monde est-il si bouleversé ? Si même un dixième des gens avaient à l'égard de ces poupées les mêmes réactions que nous, notre travail serait infiniment plus facile. Les poupées ne sont rien.

— Rien, dit Jack. Ce rien qui risque de nous exploser au visage. Je soupirai.

— Vos visages ne courent aucun danger, frère, dis-je. Ils ne pensent pas en termes aussi abstraits, ne le voyez-vous pas ? Si c'était le cas, le nouveau programme n'aurait peut-être pas été un fiasco. La Confrérie n'est pas le peuple noir ; ni aucune organisation. Tout ce que vous voyez dans la mort de Clifton, c'est qu'elle risque de nuire au prestige de la Confrérie. Vous ne voyez en lui qu'un traître. Mais Harlem ne réagit pas de cette façon.

— Le voilà qui nous fait un cours, à présent, sur les réflexes conditionnés du peuple noir, dit Tobitt.

Je le regardai. J'étais très fatigué.

— Et quelle est l'origine de vos éminentes contributions au mouvement, frère ? Une carrière dans les variétés ? Et de votre profonde connaissance des Noirs ? Vous venez peut-être d'une vieille famille de planteurs ? Votre nounou noire passe chaque nuit, de son pas traînant, à travers vos rêves ?

Il ouvrit la bouche et la ferma comme un poisson.

— Je vous apprendrai que je suis marié à une Noire, charmante et intelligente, dit-il.

Ah, c'est donc ça qui te rend si suffisant, me dis-je ; la lumière le frappait sous un certain angle et mettait une ombre en forme de coin sous son nez. C'est donc ça... et comment deviner qu'il y avait une femme là-dessous ?

— Frère, je vous fais mes excuses, dis-je. J'ai porté sur vous un jugement erroné. Vous nous connaissez bien. En fait, vous devez être pratiquement Noir vous-même. Par immersion ou injection ?

— Dites-donc, vous, faites attention ! dit-il en repoussant sa chaise derrière lui.

Allez, vas-y, me dis-je, fais un geste, un seul. Encore un autre petit geste.

— Frères, dit Jack, les yeux sur moi. Ne nous éloignons pas de la discussion. Je suis intrigué. Vous disiez ?

J'observai Tobitt. Il lançait des regards furieux. J'arborai un large sourire.

— Je disais que nous autres, nous savons que pour les policiers, les idées de Clifton comptaient pour du beurre. Ils l'ont abattu parce qu'il était Noir et qu'il résistait. Principalement parce qu'il était Noir.

Frère Jack eut un froncement de sourcils.

— Une fois de plus, vous enfourchez la « race(22) ». Mais quels sont vos sentiments à l'égard des pantins ?

— Je cours dans la course où je suis contraint de courir, dis-je. Et quant aux pantins, ils savent qu'en ce qui concerne les flics, Clifton aurait tout aussi bien pu vendre des chansons, des Bibles ; du pain azyme. S'il avait été Blanc, il serait vivant à cette heure. Ou s'il avait accepté d'être bousculé...

— Noir et Blanc, Blanc et Noir, dit Tobitt. Faut-il vraiment que nous avalions ces idioties racistes ?

— Non, non, frère noir, dis-je. Vos connaissances, vous les puisez à la source même, directement. Est-ce une source mulâtre, frère ? Ne répondez pas. Le seul ennui, c'est que votre source est trop étroite. Vous ne pensez pas sérieusement que cette foule s'est rassemblée aujourd'hui parce que Clifton était membre de la Confrérie ?

— Et pour quelle autre raison, alors ? dit Jack en se ramassant comme pour foncer en avant.

— Parce que nous leur avons procuré l'occasion d'exprimer leurs sentiments et de s'affirmer.

Frère Jack se frotta les yeux.

— Savez-vous que vous êtes devenu un théoricien accompli ? dit-il. Vous me stupéfiez.

— J'en doute, frère, mais il n'y a rien de tel que d'isoler un homme pour l'amener à réfléchir, dis-je.

— Oui, c'est vrai ; quelques-unes de nos meilleures idées ont vu le jour en prison. La seule chose, c'est que vous n'avez pas fait de prison, frère, et qu'on ne vous a pas embauché pour penser.

Il parlait avec une lenteur délibérée et je me dis : Voilà... *Embauché* : nous y sommes, la revoilà, cette vieille merde pourrie. Elle est enfin sortie au grand jour...

— Je sais donc à présent à quoi m'en tenir, dis-je, et avec qui...

— Ne dénaturez pas ma pensée. Pour nous tous, le comité assume le rôle de penseur. Je dis bien, pour nous tous. Et vous, vous avez été embauché pour parler.

— C'est juste, j'ai été *embauché*. Tout a été si fraternel que j'avais oublié ma place. Mais que se passe-t-il si je désire exprimer une idée ?

— Nous fournissons toutes les idées. Et nous en avons de subtiles. Les idées font partie de notre appareil. Les idées convenables pour l'occasion convenable, à l'exclusion de toute autre.

— Et si vous vous trompez dans votre jugement sur l'occasion ?

— Si jamais une telle chose devait arriver, vous vous taisez.

— Même si c'est moi qui ai raison ?

— Vous vous taisez, à moins que la question vienne devant le comité. Sinon, je vous suggère de vous en tenir à la dernière chose qu'on vous aura dite.

— Et quand mes semblables exigent que je prenne la parole ?

— Le comité fournira une réponse !

Je le regardai. La salle était chaude, calme, enfumée. Les autres me regardaient bizarrement. Je perçus un bruit de cigarette écrasée nerveusement dans un cendrier de verre. Je reculai ma chaise, la respiration profonde, contrôlée. J'étais sur un terrain dangereux ; je songeai à Clifton et m'efforçai de me tirer de là. Je ne dis rien.

Soudain, Jack eut un sourire et revint furtivement à son rôle paternel.

— Laissez-nous donc manier la théorie et le travail de stratégie, dit-il. Nous avons de l'expérience. Nous avons des diplômes universitaires ; vous êtes, certes, un débutant doué, et vous avez sauté plusieurs classes. Mais elles étaient importantes, ces classes, en particulier pour l'acquisition de connaissances stratégiques. Pour cela, il est indispensable de voir l'ensemble du tableau. La situation est plus complexe qu'on pourrait le supposer à première vue. Une fois maîtrisées la vue de loin, la vue de près et la vue d'ensemble, peut-être ne calomniez-vous plus la conscience politique des habitants d'Harlem.

Mais il ne comprend donc pas que j'essaie de leur faire sentir la réalité, me dis-je. Ma qualité de membre m'empêche-t-elle de sentir Harlem ?

— Très bien, dis-je. À votre guise, frère ; mais la conscience politique de Harlem est justement une chose sur laquelle je me trouve avoir quelques lumières. Voilà au moins une classe qu'on n'a pas voulu me laisser sauter. Je suis en train de décrire un pan de réalité que je connais.

— Et ceci constitue l'affirmation la plus contestable de toutes, dit Tobitt.

— Je sais, dis-je en promenant mon pouce le long du bord de la table, votre source privée vous tient un langage différent. L'histoire se fait la nuit, pas vrai, frère ?

— Je vous ai averti, dit Tobitt.

— De frère à frère, frère, dis-je, essayez de sortir davantage. Ce serait peut-être pour vous l'occasion d'apprendre, que pour la première fois depuis des semaines, ils ont écouté nos appels aujourd'hui. Et je vous dirai encore une chose : si nous n'allons pas jusqu'au bout de ce qui a été fait aujourd'hui, ce pourrait fort bien être la dernière...

— Eh bien, il a fini par en arriver à prédire l'avenir, coupa frère Jack.

— C'est possible... J'espère que non, cependant.

— Il est en contact avec Dieu, dit Tobitt. Le dieu noir.

Je le regardai et lui adressai un large sourire. Il avait des yeux gris à l'iris très large, les muscles sillonnés de rides sur les mâchoires. Je lui avais fait baisser sa garde et il envoyait de grands coups dans le vide.

— Ni avec Dieu, ni avec votre femme, frère, lui dis-je. Je ne les ai rencontrés ni l'un ni l'autre. Mais j'ai travaillé au milieu des gens, là-haut. Demandez à votre femme de vous emmener faire un tour dans les bars à alcool, chez les coiffeurs, dans les dancings de troisième

zone et dans les églises, frère. Parfaitement, et dans les instituts de beauté, le samedi, quand ils se font griller les cheveux. Toute une histoire inconnue, inédite, s'exprime alors, frère. Vous ne le croiriez pas, mais c'est vrai. Dites-lui de venir se poser avec vous dans la cour d'une H.L.M., la nuit, et d'écouter ce qui se dit. Placez-la au coin, laissez-la vous rapporter ce qui se raconte. Vous apprendrez que des tas de gens sont en colère parce que nous n'avons pas réussi à les entraîner dans l'action. Je me baserai là-dessus, comme sur ce que je vois et sens, sur ce que j'ai entendu, sur ce que je sais.

— Non, dit frère Jack en se levant, vous vous baserez sur la décision du comité. En voilà assez. Le comité met au point vos décisions, et il n'est pas dans ses habitudes d'accorder une importance excessive aux conceptions erronées des gens. Et la discipline, qu'en avez-vous fait ?

— Je ne plaide pas contre la discipline. J'essaye d'être utile. Je m'efforce de signaler un côté de la réalité qui paraît avoir échappé au comité. Avec une manifestation, une seule, nous pourrions...

— Le comité s'est prononcé contre ce genre de manifestations, dit frère Jack. De telles méthodes sont désormais inefficaces.

J'eus l'impression que mes pieds ne me portaient plus, et du coin de l'œil, je perçus soudain la présence d'objets dans la partie obscure de la salle.

— Mais personne n'a donc vu ce qui s'est passé aujourd'hui ? dis-je. Qu'est-ce que c'était ? Un rêve ? Qu'y avait-il d'inefficace dans cette foule ?

— Des foules de ce genre ne constituent que notre matière première, une de ces matières premières à modeler selon notre programme.

Je fis des yeux le tour de la table et secouai la tête.

— Pas étonnant qu'ils m'insultent et nous accusent de les trahir...

Il y eut un mouvement soudain.

— Répétez ça, cria frère Jack en avançant d'un pas.

— C'est vrai et je le répéterai. Jusqu'à cet après-midi, ils se sont plaints que la Confrérie les trahissait. Je vous rapporte ce qui m'a été dit, et c'est pour cela que frère Clifton a disparu.

— C'est un mensonge indéfendable, dit frère Jack.

Je tournai alors les yeux vers lui, sans hâte, en pensant : si ça y est, ça y est...

— Ne m'appellez pas menteur, dis-je avec douceur. Ne vous avisez jamais de m'appeler ainsi, aucun d'entre vous. Je vous ai dit ce que j'ai entendu. J'avais la main dans la poche, à présent, et le chaînon de frère Tarp autour des doigts. Je posai les yeux sur chacun d'eux individuellement, en essayant de me retenir ; mais je sentais que ma volonté m'échappait. Ma tête tourbillonnait comme si j'étais monté sur

un manège supersonique. Jack m'observait, penché en avant, un renouveau d'intérêt caché derrière ses yeux.

— Bon, vous avez entendu ces propos, dit-il. Très bien, écoutez donc ceci, à présent : nous ne modelons pas nos conduites sur les idées saugrenues et infantiles de l'homme de la rue. Notre travail ne consiste pas à leur demander ce qu'ils pensent, mais à le leur dire !

— Eh bien, si vous dites ça, repris-je, voilà une chose que vous pouvez leur dire vous-même. Qui êtes-vous, en fin de compte, le grand père blanc ?

— Pas leur père, leur guide. Et votre guide. Et veillez à ne pas l'oublier.

— Mon chef, soit, mais quel est votre lien exact avec eux ?

Sa tête rouge se hérissa.

— Le chef. En tant que chef de la Confrérie, je suis leur chef.

— Mais êtes-vous certain de ne pas être leur grand-père blanc ? dis-je en l'observant avec attention, conscient du silence brûlant ; je ramenai d'un geste vif mes pieds sous moi, et sentis, au même instant, une tension me courir des orteils aux jambes. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils vous appellent M^ossieu' Jack ?

— Ah, écoutez, hein, commença-t-il. Il se mit debout d'un bond et se pencha en travers de la table ; je fis faire à ma chaise un demi-tour sur ses deux pieds arrière tandis qu'il s'interposait entre moi et la lumière ; il empoigna le bord de la table, se mit à bredouiller, et à parler dans une langue étrangère ; il s'étouffait, toussait, secouait la tête, cependant que je me tenais en équilibre sur la pointe des pieds, à présent, prêt à me propulser en avant ; je le vis au-dessus de moi et les autres derrière lui quand, tout à coup, quelque chose parut jaillir de son visage comme une éruption. Tu as des visions, me dis-je en entendant la chose heurter violemment la table et rouler ; au même instant, son bras se projeta en avant, s'empara d'un objet de la taille d'une grosse bille et le laissa tomber, plouf ! dans son verre. Je vis l'eau jaillir de façon désordonnée et bondir en rapides gouttelettes sur toute la table imprégnée d'huile de lin. La salle parut s'aplatir. J'eus l'impression d'être projeté comme une flèche jusqu'à un haut plateau au-dessus d'eux, de redescendre aussi brusquement et de ressentir la secousse au coccyx au moment où les pieds de la chaise heurtaient le plancher. Le manège avait pris de la vitesse, j'entendais sa voix, mais sans plus écouter. Je ne quittais pas le verre des yeux, j'observais les jeux de lumière, et l'ombre transparente cannelée avec précision qu'il jetait sur les veines sombres de la table ; et là, au fond du verre, se trouvait un œil. Un œil de verre. Un œil blanc, couleur de petit-lait, déformé par les rayons lumineux. Un œil qui me regardait fixement comme du fond des eaux ténébreuses d'un puits. L'instant d'après, je levais les yeux vers Jack ; il était debout, la lumière découvrait sa

silhouette sur la moitié obscure de la salle.

— ... Vous devez accepter la discipline. Ou vous acceptez les décisions du comité ou vous partez...

Je scrutai son visage, sensible à l'insulte qui m'était faite. Son œil gauche s'était affaissé et l'on apercevait une ligne d'un rouge sanguinolent à l'endroit où la paupière refusait de se fermer, son regard avait perdu son autorité. Mes yeux allèrent de son visage au verre et je me dis : il s'est énucléé dans le seul but de me confondre... Et les autres étaient au courant depuis toujours. Ils ne sont même pas surpris. Je regardai fixement l'œil, non sans percevoir que Jack faisait les cent pas en vociférant.

— Frère, est-ce que vous me suivez ? Il s'arrêta et loucha vers moi, plein d'une irritation cyclopéenne. Qu'y a-t-il ?

Je levai les yeux vers lui, incapable de répondre.

Il comprit alors, s'approcha de la table, un sourire mauvais sur les lèvres.

— C'est donc ça. Cela vous met mal à l'aise, n'est-ce pas ? Vous êtes du genre sentimental, dit-il en saisissant brusquement le verre.

Du coup, l'œil se retourna dans le verre, de sorte qu'à présent il avait l'air de diriger son regard vers moi du fond circulaire du verre. Il sourit, maintint le verre de niveau avec son orbite vide et fit tourner l'œil.

— Vous n'étiez pas au courant de ça ?

— Non, et je n'avais pas besoin d'être au courant.

Quelqu'un se mit à rire.

— Écoutez, voilà qui montre bien que vous êtes des nôtres depuis peu. Il abaissa le verre. J'ai perdu mon œil en accomplissant mon devoir. Qu'est-ce que vous dites de ça ? dit-il avec un orgueil qui redoubla ma colère.

— Je me moque pas mal de savoir comment vous l'avez perdu, pourvu que vous le soustrayez aux regards.

— C'est parce que vous n'êtes pas capable d'apprécier la signification du sacrifice. On m'avait donné l'ordre de mener à bonne fin un objectif et je l'ai fait. Vous comprenez ? Bien qu'il m'ait fallu perdre un œil pour y arriver...

Il exultait à présent, offrant aux regards l'œil dans le verre comme s'il s'agissait d'une médaille, d'une décoration.

— Pas grand-chose de commun avec le traître Clifton, n'est-ce pas ? dit Tobitt.

Les autres riaient.

— D'accord, dis-je. D'accord ! Ce fut un acte héroïque, qui sauva le monde. Et maintenant, cachez la blessure sanglante !

— Ne la surestimez pas, dit Jack, plus calme à présent. Les héros sont ceux qui meurent. Cette blessure n'était rien – une fois l'accident

passé. Une petite leçon de discipline. Et savez-vous ce que c'est que la discipline, frère « Responsabilité personnelle » ? C'est le sacrifice, le sacrifice, rien que *le sacrifice* !

Il posa violemment le verre sur la table, faisant jaillir l'eau en éclaboussures sur le dos de ma main. Je tremblais comme une feuille. C'est donc ça, la signification de la discipline, me dis-je, le sacrifice... oui, et la cécité ; il ne me voit pas. Il ne me voit même pas. Suis-je à deux doigts de l'étrangler ? Je n'en sais rien. De son côté, il ne peut pas vraiment me voir. Je ne sais toujours pas ce que je vais faire. S'il s'agit de voir, la discipline, c'est le sacrifice. Bien, et aussi la cécité. Oui. Et moi, assis là, tandis qu'il tente de m'intimider. C'est ça, avec son foutu œil de verre... Faudrait-il lui montrer que tu saisis ? Ou bien, non ? Ne devrait-il pas le savoir ? Dépêche-toi ! Oui, ou non ? Regarde-moi ça, cet œil-là, du bon travail, une imitation presque parfaite qui avait l'air vivant... Alors, tu y vas, ou pas ? Peut-être a-t-il acquis cet œil là où il a appris cette langue qu'il s'est mis à débiter. Alors ? Fais-lui parler la langue inconnue, la langue de l'avenir. Qu'est-ce qui a de l'importance pour toi ? La discipline. C'est le savoir, à ce qu'il a dit, pas vrai ? C'est ça ? Je suis debout ? Tu es assis là, pas vrai ? Tu tiens bon, pas vrai ? Il a dit que tu apprendrais, alors tu apprends, il avait donc tout prévu. Il parle par énigmes, ne devrions-nous pas lui montrer ? Alors, le mieux, c'est de rester assis tranquillement, et d'apprendre, t'en fais pas pour l'œil, il est mort... Parfait, maintenant, regarde-le, observe-le : il se retourne, à droite, à gauche, il vient vers toi sur ses jambes courtaudes. Regarde-le, hop ! hop ! le phare borgne. Très bien, très bien... Hop ! hop ! Le diacre court-sur-pattes. Parfait ! Arrête-le ! Le diacre dialectique qui vous trompe sur la monnaie... Parfait. Allons, tu es donc en train d'apprendre à présent... Maîtrise-toi... Patience... Oui, là...

Je le regardai à nouveau, comme si je ne l'avais jamais vu, et j'aperçus un petit coq bantam d'homme au front en pain de sucre, avec une orbite oculaire à vif qui se refusait à accepter complètement sa paupière. Je le considérais avec soin, à présent, les taches rouges disparaissaient en partie et j'avais l'impression de m'éveiller d'un rêve.

Je me retrouvais à mon point de départ, comme un boomerang.

— J'imagine ce que vous ressentez, dit-il à la manière d'un acteur qui vient de terminer son rôle dans une pièce et reprend sa voix naturelle. Je me rappelle la première fois que je me vis ainsi ; ce ne fut pas agréable. Et ne croyez pas que je ne préférerais pas retrouver mon œil perdu.

Il cherchait son œil à tâtons dans l'eau, à présent, et je vis sa forme, lisse, mi-sphérique, mi-informe, glisser entre ses deux doigts et gicler dans le verre comme si elle cherchait un moyen d'échapper. Il finit par l'attraper, il en secoua l'eau et souffla dessus en se dirigeant

vers la partie sombre de la salle.

— Mais qui sait, frères, dit-il, le dos tourné, peut-être si nous accomplissons notre travail avec succès, la nouvelle société me procurera un œil vivant. Une telle chose n'a absolument rien de chimérique, bien qu'il y ait déjà beau temps que je sois privé du mien... Mais quelle heure est-il, à propos ?

Mais quelle société serait capable de l'amener à me voir, dis-je en entendant Tobitt répondre : « Six heures et quart. »

— Dans ce cas, nous ferions aussi bien de partir sur-le-champ, nous avons un long voyage devant nous, dit-il en traversant la salle. Son œil était en place, de nouveau, et il souriait.

— Qu'en dites-vous ? me demanda-t-il.

Je fis un signe de tête, j'étais très fatigué. Je me contentai d'un signe de tête.

— Bien, dit-il. Je souhaite de tout cœur que cela ne vous arrive jamais. De tout cœur.

— Sinon, vous me recommanderez peut-être à votre oculiste, dis-je. Je pourrais ainsi ne-pas-me voir comme les autres ne-me-voient-pas.

Il me regarda d'un air bizarre, puis il se mit à rire.

— Écoutez, frères, il plaisante. Il se sent fraternel de nouveau. Mais tout de même, j'espère que vous n'aurez jamais besoin d'un de ces trucs-là. En attendant, allez voir Hambro. Il esquissera le programme et vous donnera les instructions. Pour aujourd'hui, laissez les choses en suspens. Cet événement n'est important que si nous décidons qu'il l'est. Sinon, il tombera dans l'oubli, dit-il en enfilant sa veste. Et vous verrez que c'est infiniment préférable. La Confrérie doit agir comme une unité où tout est coordonné.

Je le regardai. Mon sens olfactif revenait et j'avais besoin d'un bain. Les autres s'étaient levés et se dirigeaient vers la porte. Je me mis debout, la chemise collée au dos.

— Une dernière chose, dit Jack en posant la main sur mon épaule et en prenant une voix tranquille. Surveillez ce tempérament, c'est la discipline, ça aussi. Apprenez à démolir vos opposants fraternels avec des idées, avec une habileté polémique. Le reste est pour nos ennemis. Économisez-le pour eux. Et allez prendre un peu de repos.

Je commençais à trembler. J'avais l'impression que son visage avançait et s'éloignait, s'éloignait et avançait. Il secoua la tête et eut un sourire austère.

— Je sais ce que vous éprouvez, dit-il. Et c'est vraiment malheureux que tout cet effort ait été fait pour rien. Mais c'est en soi une sorte de discipline. Je vous parle de ce que j'ai appris et je suis considérablement plus âgé que vous. Bonne nuit.

Je regardai son œil. Ainsi, il sait ce que je ressens. Lequel de ses deux yeux est réellement aveugle ?

— Bonne nuit, dis-je.

— Bonne nuit, frère, dirent-ils tous, à l'exception de Tobitt.

Ce sera la nuit, certes, mais elle ne sera pas bonne, me dis-je en lançant un dernier « Bonne nuit ».

Ils s'en allèrent, je pris ma veste et allai m'asseoir à mon bureau. Je les entendis descendre l'escalier et fermer la porte, au-dessous. On eût dit que je venais d'assister à une mauvaise comédie. Seulement, elle était réelle, je la vivais et c'était la seule vie historiquement sensée qu'il m'était donné de vivre. Si je la quittais, je ne serais nulle part. Aussi mort et dépourvu de sens que Clifton. Je cherchai à tâtons le pantin dans l'ombre et le laissai tomber sur le bureau. Clifton était bel et bien mort, et rien ne sortirait de sa mort à présent. Il était inutile, même pour une action de nettoyage. Il avait attendu trop longtemps ; les directives avaient changé à son égard. C'est à peine s'il avait eu droit à des obsèques. Et c'était tout. Dans quelques jours tout serait oublié, il aurait raté sa mort et je ne pouvais plus rien faire pour lui. Mais du moins il était mort, il était sorti de tout ça.

Je restai assis un moment, gagné par la fureur et luttant contre elle. Je ne pouvais pas tout quitter. Je devais garder le contact afin de lutter. Mais je ne serais plus jamais le même. Jamais. Après cette nuit, je ne serais plus jamais le même, ni d'apparence, ni de sentiments. Ce que je serais au juste, je l'ignorais ; il m'était impossible de redevenir ce que j'étais – pas grand-chose, il est vrai – mais j'avais trop perdu pour continuer à être ce que j'étais. Une partie de moi, aussi, était morte avec Tod Clifton. Je verrais donc Hambro, même si ça ne valait guère la peine. Je me levai et sortis de la salle. Le verre était toujours sur la table, je le balançai à l'autre bout de la pièce et l'entendis rouler avec fracas dans le noir. Puis je descendis.

CHAPITRE XXIII

Il faisait chaud en bas dans le bar ; il était bourré de monde et une discussion passionnée allait bon train sur l'assassinat de Clifton. Je restai debout près de la porte et commandai un Bourbon. Puis quelqu'un me remarqua, et ils essayèrent de m'entraîner dans la discussion.

— Pas ce soir, je vous en prie, dis-je. C'était un de mes meilleurs amis.

— Oui, évidemment, dirent-ils.

Je pris un autre Bourbon et m'en allai.

En atteignant la Cent Vingt-Cinquième rue, je fus abordé par un groupe de militants pour les libertés civiles qui faisaient circuler une pétition exigeant la destitution du policier coupable ; un pâté d'immeubles plus loin, même la petite prédicatrice des rues criait un sermon sur le massacre des innocents. Le meurtre avait finalement remué bien plus de gens que je n'aurais imaginé. Bon, me dis-je, il y a des chances pour que ça ne s'éteigne pas, après tout. Je ferais peut-être aussi bien d'aller voir Hambro ce soir.

Tout le long du chemin, je croisai des petits groupes ; je marchais de plus en plus vite, quand, tout d'un coup, je débouchai sur la Septième Avenue ; et là, sous un réverbère, entouré d'une foule considérable, se trouvait Ras l'Exhorteur – c'était la pire rencontre que je pouvais faire au monde. À peine avais-je rebroussé chemin que je le vis se baisser au milieu de ses drapeaux et il se mit à crier :

— Regardez, regardez, mesdames et messieurs noirs ! Voilà le représentant de la Confrérie. C'est bien ça ? Ras y voit correctement ? Ce môssieu essaierait-il de passer inaperçu de nous ? Demandez-lui donc. Eh bien, qu'est-ce que vous attendez, vous et les vôtres, monsieur ? Que faites-vous quand notre jeune Noir a été abattu à cause de votre organisation trompeuse ?

Ils se retournèrent, me dévisagèrent, en resserrant le cercle autour de moi. Certains m'approchèrent derrière mon dos et tentèrent de me pousser davantage au sein de la foule. L'Exhorteur se pencha, me montra du doigt, au dessous du feu vert.

— Demandez-lui ce qu'ils font à ce sujet, mesdames et messieurs.

S'ils ont peur – ou bien s'ils se donnent la main, les Blancs et leurs nègres de service, pour nous trahir ?

— Bas les pattes, ne me touchez pas, criai-je ; quelqu'un, par un mouvement tournant, venait de me saisir le bras.

J'entendis un homme me couvrir d'injures à mi-voix.

— Laissez au frère une chance de répondre ! dit quelqu'un.

Leurs visages se pressaient autour de moi. J'avais envie de rire, car je me rendis compte, tout à coup, que j'ignorais si oui ou non, j'avais trahi la mémoire de Clifton. Mais ils n'étaient pas d'humeur à rire.

— Mesdames et messieurs, frères et sœurs, dis-je, je repousse du pied une telle attaque. Puisque vous me connaissez tous, moi et mon travail, je n'estime pas nécessaire d'y répondre. Mais il me paraît éminemment honteux de prendre prétexte de la mort d'un de nos jeunes hommes les plus prometteurs pour attaquer une organisation dont le but est de mettre fin à de telles violences. Quelle organisation fut la première à réagir contre son assassinat ? La Confrérie ! La première à soulever les gens ? La Confrérie ! Qui sera toujours la première à faire progresser la cause du peuple ? Encore, la Confrérie !

« Nous avons agi, et nous agirons à nouveau, je vous le certifie. Mais à la façon qui nous est propre, dans la discipline. Et nos actes seront positifs. Nous refusons de gaspiller nos énergies et les vôtres dans des actions prématurées et irréfléchies. Nous sommes Américains, tous tant que nous sommes, Noirs et Blancs, en dépit de ce que peut vous raconter cet homme sur l'échelle, là ; Américains. Et nous laissons le soin à ce monsieur, juché là-haut, d'insulter le nom des morts. La Confrérie est profondément affectée et affligée par la mort de son frère. Et nous sommes fermement résolus à ce que sa mort soit le commencement de changements profonds et durables. Rien de plus facile, en somme, que d'attendre l'instant où un homme est bien enterré, de se dresser alors sur une échelle et de souiller la mémoire de tout ce en quoi il a cru de son vivant. Mais pour faire naître de sa mort quelque chose de durable, cela demande du temps et des plans minutieux...

— Môssieu, cria Ras, ne t'écarte pas du problème. Tu ne réponds pas à ma question. Je répète : que faites-vous à propos du meurtre ?

Je me rapprochais de la lisière de la foule. Si l'accrochage allait plus loin, cela risquait d'être désastreux.

— Cessez d'insulter les morts et de les utiliser à vos fins égoïstes, dis-je. Laissez-le reposer en paix. Finissez de mutiler son cadavre !

Je m'éloignai d'une poussée ; il était furieux ; j'entendais des cris de : « Dis-lui son fait ! », « Voleur de tombeaux ! »

L'Exhorteur agita le bras et le tendit en criant :

— Cet homme est une créature stipendiée de l'esclavagiste blanc ! Où était-il, ces derniers mois, quand nos femmes et nos bébés noirs

continuaient à souffrir ?

— Laissez les morts reposer en paix, criai-je.

J'entendis quelqu'un lancer : « Hé, mon vieux, retourne en Afrique. Tout le monde connaît le frère. »

Bien, me dis-je, bien. Il y eut ensuite une bousculade derrière moi ; je fis demi-tour sur moi-même, et vis deux hommes s'arrêter net. Des hommes de Ras.

— Écoutez, mon vieux, dis-je en m'adressant à lui, si vous avez le sens de vos intérêts, rappelez vos sbires. Deux d'entre eux ont l'air de vouloir me suivre.

— C'est un foutu mensonge ! cria-t-il.

— S'il m'arrivait la moindre chose, il y a des témoins. D'un homme capable de déterrer un mort qu'on vient à peine d'enterrer, on peut tout attendre, mais je vous avertis...

Des cris de colère partirent de la foule, et je vis les deux hommes passer devant moi, les yeux pleins de haine, et sortir de la foule, pour disparaître en tournant le coin de la rue. Ras s'était lancé dans une attaque contre la Confrérie, à présent, et du public, on lui répondait ; je repris mon chemin, retournai vers Lenox, et alors que je passais devant un cinéma, ils m'arrêtèrent et commencèrent à me bourrer de coups de poing. Mais cette fois, ils avaient choisi le mauvais endroit ; le portier du cinéma intervint et ils filèrent à toutes jambes vers la rue où se tenait la réunion de Ras. Je remerciai le portier et passai mon chemin. J'avais eu de la chance ; ils ne m'avaient pas fait de mal, mais Ras reprenait du poil de la bête. Dans une rue moins passante, ils auraient pu me mettre à mal.

En atteignant l'avenue, je me postai au bord du trottoir et je fis signe à un taxi, qui ne s'arrêta pas. Une ambulance passa, puis un autre taxi, son pavillon baissé. Je jetai un regard en arrière. Je sentais que plus loin dans la rue, ils étaient là à m'épier, mais je ne les voyais pas. Et ce taxi qui ne venait pas ! L'instant d'après, trois hommes en pimpant costume d'été couleur crème vinrent se poster près de moi au bord du trottoir ; une chose chez eux me frappa comme un coup de massue. Ils portaient tous les trois des lunettes noires. J'avais déjà vu ça des milliers de fois, mais tout à coup, ce que j'avais toujours considéré comme une sottise imitation d'un dada hollywoodien se trouvait revêtir une grande importance personnelle. Pourquoi pas, me dis-je, pourquoi pas ; je traversai la rue comme une flèche et me plongeai dans la fraîcheur climatisée d'un drugstore.

Je les aperçus sur un présentoir encombré d'un fouillis de pare-soleil, de résilles, de gants de caoutchouc, même d'un carton de faux cils, et je m'emparai des verres les plus sombres que je pus trouver. Ils étaient d'un vert si foncé qu'il paraissait noir ; je mis les lunettes immédiatement sur le nez, j'eus l'impression de plonger dans les

ténèbres et je me dirigeai vers la sortie.

Je n'y voyais presque rien. Le soir était descendu, à présent, et les rues fourmillaient dans un flou de couleur verte. Je traversai lentement, m'arrêtai près du métro et attendis que mes yeux s'accoutumassent. Une curieuse vague d'excitation se mit à bouillonner en moi, tandis que je scrutais la sinistre lumière. L'instant d'après, à travers les bouffées brûlantes jaillies du métro, je vis des gens émerger, en même temps que je ressentais la vibration infligée au trottoir par le passage des trains. Un taxi s'arrêta pour déposer un passager ; j'étais sur le point de le prendre quand la femme arriva en haut de l'escalier et s'arrêta devant moi, en souriant. Voilà autre chose, me dis-je en la voyant plantée là ; tout sourire dans sa robe d'été collante ; c'était une imposante jeune femme, qui empestait le parfum Nuit de Noël ; elle s'approcha.

— Rinehart, mon chéri, c'est toi ? dit-elle.

Rinehart, me dis-je. Ça marche donc. Elle posa la main sur mon bras, et sans prendre le temps de penser, je m'entendis répondre :

— C'est toi, ma poupée ? puis j'attendis, le souffle court.

— Eh bien, pour une fois, tu es à l'heure, dit-elle. Mais qu'est-ce qui te prend d'aller nu-tête, où il est ton chapeau neuf que je t'ai acheté ?

J'avais envie de rire. L'odeur de la Nuit de Noël m'enveloppait à présent, je vis son visage s'approcher, ses yeux se dilater.

— Dis donc, t'es pas Rinehart, mon gars. Qu'est-ce que tu cherches à faire ? Tu parles même pas comme Rine. C'est quoi, ton histoire ?

Je me mis à rire en faisant marche arrière.

— Je crois qu'on s'est trompés tous les deux, dis-je.

Elle recula d'un pas, en serrant son sac contre elle, tout en m'observant, d'un air déconcerté.

— Je n'avais aucune mauvaise intention, vraiment, dis-je. Je suis désolé. Avec qui m'as-tu confondu ?

— Rinehart, et il vaudrait mieux pour toi qu'il te prenne pas en train de chercher à passer pour lui.

— Non, dis-je, mais tu avais l'air si contente de le voir que je n'ai pas pu résister. Il a bien de la chance, cet homme.

— J'aurais juré que c'était lui. Dis, mon gars, tu te tires d'ici avant de me mettre dans le pétrin, dit-elle en s'écartant. Je m'en allai.

C'était très bizarre. Mais le coup du chapeau, c'était une bonne idée, me dis-je en pressant le pas, tout en ouvrant l'œil pour tenter d'apercevoir les types de Ras. Je n'avais pas de temps à perdre. J'entrai chez le premier chapelier, achetai le chapeau le plus large de tout le magasin et le mis aussitôt. Avec ça, me dis-je, on devrait me voir même en pleine tempête de neige, la seule chose, c'est qu'on me prendrait pour quelqu'un d'autre.

Je me retrouvai dans la rue et me dirigeai vers le métro. Mes yeux s'habituèrent rapidement ; le monde se chargeait d'une intense couleur vert foncé, les phares des autos brillaient comme des étoiles, les visages avaient un flou mystérieux, les enseignes aveuglantes des cinémas prenaient un éclat doux et sinistre. Je retournais à la réunion de Ras avec une fière démarche de matamore. C'est là que le truc allait réellement être mis à l'épreuve ; si ça marchait, je pourrais me rendre chez Hambro en toute sécurité. Il me serait possible de circuler au cours de la période agitée à venir.

Deux hommes s'approchèrent. Ils dévoraient le trottoir à grandes enjambées vives et souples qui faisaient danser sur leurs corps leurs lourdes chemises de soie sport. Eux aussi portaient des lunettes, leurs chapeaux étaient juchés sur le sommet de leurs crânes, bords rabattus. Un couple de gigolos, pensai-je, juste au moment où ils se mirent à parler.

— Tu disais, mon pote, dirent-ils.

— Rinehart, mon vieux, dis-nous ce que tu mijotes, dirent-ils.

Ah, zut, ce sont probablement ses amis, me dis-je ; je fis un signe de la main et m'éloignai.

— Nous savons c'que tu fais, Rinehart, lança l'un d'eux. Vas-y mou, vieux frère, vas-y mou !

Nouveau signe de la main, comme si j'étais entré dans la plaisanterie. Je les entendis rire, derrière moi. J'étais presque arrivé au bout du pâté d'immeubles, à présent, trempé de sueur. Qui était donc ce Rinehart, et que pouvait-il bien mijoter ? J'allais devoir me renseigner sur lui pour éviter de nouvelles méprises...

Une auto passa, dont la radio beuglait. Devant, j'entendais l'Exhorteur abreuver la foule de ses aboiements discordants. Je m'approchai et m'arrêtai bien en évidence dans l'espace ménagé pour permettre aux piétons de traverser la foule. À l'arrière, ils étaient alignés sur deux rangs devant les vitrines des magasins. Devant moi, les auditeurs se fondaient dans une obscurité verdâtre. L'Exhorteur gesticulait, et traînait la Confrérie dans la boue.

— Le moment est venu d'agir. Y a pas, faut que nous les chassions de Harlem, criait-il. Pendant une seconde, je crus qu'il m'avait capté dans son champ visuel et je me raidis.

— Ras a parlé de les chasser ! Il est temps que Ras l'Exhorteur cède le pas à Ras le *Destructeur* !

Des cris d'approbation s'élevèrent. En jetant un coup d'œil derrière moi, j'aperçus les hommes qui m'avaient suivi et je me dis : qu'est-ce qu'il a eu dans l'esprit, en parlant de destructeur ?

— Je le répète, mesdames et messieurs Noirs, le moment est venu d'agir ! Moi, Ras le Destructeur, je répète, l'heure a sonné !

Je tremblais d'excitation ; ils ne m'avaient pas reconnu. Ça marche,

me dis-je. C'est le chapeau qu'ils voient, pas moi. Il est comme magique. Il me dissimule à leurs regards sous leurs yeux mêmes... Mais tout à coup, j'eus un doute. À l'instant où Ras réclamait la destruction de tout ce qui est Blanc à Harlem, qui pouvait me remarquer ? J'avais besoin d'une épreuve plus probante. Si je devais mener mon plan à bonne fin... Quel plan ? Je n'en sais rien, bon Dieu, allons...

Je me dégageai de la foule et m'en allai, direction Hambro.

Un groupe de zazous me héla au passage.

— Hé, salut, vieux, lancèrent-ils. Hé, salut !

— Hé, salut ! répondis-je.

Tout se passait comme si, en m'habillant d'une certaine façon et en adoptant une certaine démarche, je m'étais enrôlé dans une fraternité où l'on me reconnaissait au premier coup d'œil – pas par la physionomie, mais par les vêtements, l'uniforme, l'allure. Mais ceci donnait lieu à une nouvelle incertitude. Je n'étais pas un zazou, mais une sorte de politicien. À moins que ? Qu'arriverait-il au cours d'une épreuve réelle ? Par exemple, devant les types qui s'étaient montrés si insultants au Joyeux Dollar ? J'étais au milieu de la Huitième Avenue quand la pensée me frappa, je rebroussai chemin et me mis à courir pour attraper un bus en direction des beaux quartiers.

Bon nombre des habitués étaient installés en feston autour du comptoir. La pièce était bondée ; Barrelhouse était de service. Je sentis la monture des lunettes me blesser l'arête du nez, donnai une chiquenaude vers le haut à mon chapeau, et m'insérai de force autour du comptoir. Barrelhouse me regarda sans aménité, une moue sur les lèvres.

— Qu'est-ce que tu prends, ce soir, p'tit père la terreur ? dit-il.

— Allons-y pour une Ballantine, dis-je de ma voix normale.

Je scrutai ses yeux tandis qu'il déposait la bière devant moi et frappait le comptoir de son énorme main pour réclamer son argent. Ensuite, le cœur battant la chamade, je payai selon ma vieille habitude, en faisant tourner la pièce sur le comptoir, et j'attendis. La pièce disparut dans sa pogne.

— Merci, vieux frère, dit-il en s'éloignant. Il me laissa perplexe. Il y avait bien eu un signe de reconnaissance dans sa voix, mais qui ne s'adressait pas à moi. Jamais il ne m'appelait « vieux frère », ou « P'tit père la terreur ». Ça marche, me dis-je, ça marche peut-être très bien.

En tout cas, quelque chose agissait sur moi, et puissamment. Mais je me sentais soulagé. Il faisait chaud. C'était peut-être ça. Je bus la bière fraîche, et jetai un regard vers l'arrière-salle. Une foule d'hommes et de femmes s'agitaient comme des personnages de cauchemar dans un nuage de fumée verte. Le pick-up à sous beuglait et on avait l'impression de plonger ses regards dans les profondeurs

d'une caverne ténébreuse. Quelqu'un s'écarta ; au-delà de la courbe du comptoir, des têtes et des épaules agitées de mouvements sautillants, je vis le pick-up à sous, illuminé comme un mauvais rêve de la Fournaise Ardente ; il hurlait :

*Gelée, gelée,
Gelée,
Toute la nuit.*

Et cependant, me dis-je en observant un courtier de loterie clandestine rembourser un pari, voilà au moins un endroit où la Confrérie a bel et bien pénétré. À Hambro d'expliquer ça, aussi, en même temps que tout le reste.

Je vidai mon verre et m'apprêtai à partir, quand j'aperçus frère Maceo, en face, au comptoir des victuailles. Je me dirigeai vers lui, spontanément, et ne me rappelai mon déguisement qu'à la dernière seconde ; à ce moment-là, je m'arrêtai net, et mis, une fois de plus, mon déguisement à l'épreuve. Je passai le bras un peu brusquement par-dessus son épaule, saisis un menu grassex qui se trouvait entre le sucrier et la bouteille de sauce piquante, et fis semblant de le lire à travers mes lunettes noires.

— Comment sont les côtelettes, vieux frère ? dis-je.

— Bonnes, 'tout cas, celles que je suis en train de manger.

— Ah, ouais ? Vous en savez beaucoup sur les côtes ?

Il leva lentement la tête, et regarda, en face, les poulets embrochés qui tournaient devant les petites flammes bleues de la rôtissoire.

— À mon avis, j'en sais autant que vous là-dessus, dit-il, et probablement davantage, puisque j'ai sans doute un certain nombre d'années et d'endroits d'avance sur vous en la matière. Mais de toute façon, qu'est-ce qui vous fait croire que vous avez le droit de venir ici me casser les pieds ?

Il tourna la tête et me dévisagea, le défi dans les yeux. Il était très crâne, et j'eus envie de rire.

— Oh, ça va, vous excitez pas, grommelai-je. On peut bien poser une question, non ?

— La réponse, vous l'avez eue, dit-il en achevant de se retourner sur son tabouret. Alors, j'imagine que vous êtes prêt à tirer votre couteau, à présent.

— Mon couteau ? dis-je en réprimant une envie de rire. Qui a parlé de couteau ?

— C'est une pensée qui vous trotte dans la tête. Quelqu'un dit quelque chose qui ne vous plaît pas, aussitôt les types dans ton genre vous sortez vos couteaux à cran d'arrêt. Alors, parfait, va de l'avant, sors-le. Je suis prêt à mourir autant que jamais. Voyons voir, vas-y !

Il étendit la main vers le sucrier et je demeurai là, avec le sentiment soudain que ce vieil homme devant moi n'était pas du tout frère Maceo, mais quelqu'un d'autre, déguisé pour me confondre. Les lunettes fonctionnaient trop bien. Il a du cran, ce vieux frère, me dis-je, mais ça ne peut pas continuer comme ça.

Je désignai son assiette du doigt.

— Je vous ai posé une question à propos des côtelettes, dis-je, et pas vos côtelettes à vous. Qui a parlé d'un couteau ?

— T'occupe pas de ça, vas-y, tu as qu'à le sortir, dit-il. On veut te voir à l'œuvre. Ah, tu attends peut-être que j'aie le dos tourné. Parfait, le v'là, mon dos, le v'là, dit-il en pivotant promptement sur le tabouret ; il acheva le tour aussitôt, le bras prêt à lancer le sucrier.

Des clients se retournaient pour regarder, et prenaient leurs distances.

— Qu'est-ce qu'il y a, Maceo ? demanda quelqu'un.

— Rien que je sois pas capable de m'occuper tout seul ; ce fils de garce péteux arrive ici faire du bluff...

— Vous excitez pas, pépère, dis-je. Empêchez vot' bouche d'attirer des ennuis à vot' tête, et je pensai : mais pourquoi parles-tu ainsi ?

— Je te dis de pas t'en faire pour ça, fils de pute, sors ta lame et c'est tout.

— Vole-lui dans les plumes, Maceo, fous-lui-en un bon coup pour le calmer, il cracherait sur sa mère !

C'est à l'ouïe que je repérais la situation de la voix à présent ; je me plaçai de façon à voir Maceo, le gars qui l'encourageait et les clients qui bloquaient la porte. Le pick-up à sous lui-même s'était tu ; je sentais monter le danger à une telle vitesse que, sans réfléchir, en un éclair, je bondis et m'emparai d'une bouteille à bière ; tout mon corps tremblait.

— Très bien, dis-je, si c'est ça que vous voulez, très bien ! Le prochain qui se permet des mots déplacés reçoit ça !

Maceo bougea, je fis une feinte avec la bouteille, je le vis esquiver, le bras prêt à lancer ; il ne se retint que parce que je le bousculai ; un vieil homme noir en salopette, coiffé d'une casquette de toile à long bec, semblable à un rêve à travers les lunettes vertes.

— Allez, vas-y, lance-le, dis-je, complètement débordé par la folie de l'incident.

L'idée initiale était de voir la réaction d'un ami devant un déguisement, et voilà que j'étais prêt, maintenant, à le rosser jusqu'à ce qu'il tombe à genoux – non que j'en eusse le désir, mais à cause de l'endroit et de l'enchaînement des circonstances. D'accord, d'accord, c'était absurde, mais cependant bien réel et dangereux et s'il faisait un geste, je lui flanquerais un coup aussi brutal que possible. Ne serait-ce que pour me protéger, sinon les types saouls me tomberaient dessus en

masse. Maceo était prêt et me lançait des regards froids ; tout à coup, j'entendis une voix mugir :

— L'est pas question de s'fout' sur la gueule dans mon bistrot ! C'était Barrelhouse. Reposez ces trucs-là, vous, les gars, ça coûte des sous !

— Allez, Barrelhouse, laisse-les se battre, bon Dieu !

— Y peuvent se battre dans les rues, pas ici. Hé, les gars, lança-t-il, regardez un peu par ici...

Je le vis alors, penché en avant, un revolver dans son énorme poing, posé fermement sur le comptoir.

— Alors, vous les posez, ces trucs, les gars, dit-il d'un ton lugubre. J'en ai marre de vous demander de reposer sur le comptoir des affaires qui m'appartiennent.

Frère Maceo détacha de moi son regard et le porta sur Barrelhouse.

— Allez, pose ça, p'tit père, dis-je en pensant : pourquoi agis-tu par orgueil, alors que ce n'est pas vraiment toi ?

— Toi, pose le tien, dit-il.

— C'est tous les deux qu'vous posez ces machins ; et toi, Rinehart, dit Barrelhouse avec un geste de son revolver dans ma direction, tu sors de mon bistrot et t'y remets pas les pieds. On a pas besoin de ton argent, nous, ici.

Je fis mine de protester, mais il leva la main.

— C'est pas qu'j'ai rien à redire, Rinehart, c'est pas ça qu'j'ai voulu dire. Mais y a pas, je peux pas encaisser la bagarre, dit Barrelhouse.

Pendant ce temps, frère Maceo avait remis le sucrier en place ; je posai ma bouteille et me dirigeai à reculons vers la porte.

— Et va pas essayer non plus de tirer un revolver, hein, Rine, vu qu'celui-là, il est chargé et qu'j'ai un permis.

Toujours à reculons, je me rapprochai de la porte. J'avais des picotements sur le dessus de la tête, tandis que je les observais tous les deux.

— La prochaine fois, pose pas de question qu't'as pas besoin de connaître la réponse, lança Maceo. Et si jamais tu veux finir cette discussion, j's'rai ici même.

Je sentis l'air du dehors éclater autour de moi et je restai quelques secondes presque sur le seuil de la porte, à rire avec le soulagement indicible de la plaisanterie retrouvée ; je me retournai pour regarder le vieil homme qui me défiait du regard avec sa casquette à long bec, et les yeux stupéfaits de la foule. Rinehart, Rinehart, me dis-je, quelle sorte d'homme est donc Rinehart ?

J'étais encore secoué par le rire quand, au carrefour suivant, je me trouvai attendre le feu rouge près d'un groupe d'hommes postés au coin, et qui se passaient une bouteille de vin à bon marché, tout en discutant du meurtre de Clifton.

— Ce qu'on a besoin, c'est des fusils, dit l'un d'eux, œil pour œil.
— Bon Dieu, oui, des mitraillettes. Passe-moi le picrate, Muckleroy.
— Sans c'te loi Sullivan, not' New York, y s'rait rien qu'un bordel à drogués, dit un autre.

— Tiens, v'là le picrate, et essaye pas de trouver un refuge dans c'te bouteille.

— C'est mon seul chez-moi, Muckleroy. Tu voudrais quand même pas me l'enlever ?

— Bois un coup, mon vieux, et passe la foutue bouteille.

Je m'apprêtais à les contourner, et l'un dit :

— Qu'est-ce que vous dites, Mr. Rinehart, vot' marteau, il pend comment ?

Même ici, me dis-je et j'allongeai le pas.

— Lourd, mon vieux, dis-je ; pour celle-là, je connaissais la réponse. Très lourd.

Ils se mirent à rire.

— Eh bien, il s'ra plus léger demain matin.

— Hé, dites voir, Mr. Rinehart, vous pourriez pas me trouver un boulot ? dit l'un d'eux en s'approchant de moi ; je fis un signe de la main, traversai la rue et descendis la Huitième Avenue à grands pas vers le prochain arrêt d'autobus.

Les ateliers et les épiceries étaient fermés à présent ; les enfants couraient en hurlant le long des trottoirs, et se faufilaient au milieu des adultes. J'avais, frappé de la fluidité enveloppante des formes vues à travers les verres. Est-ce ainsi que le monde apparaissait à Rinehart ? À tous les gars porteurs de lunettes noires ? « Car maintenant, notre vue est obscurcie comme par un verre, mais alors, mais alors... » Impossible de me rappeler la suite.

Elle portait un sac à provisions et avançait en marchant comme sur des œufs. Jusqu'à ce qu'elle me touchât le bras, je croyais qu'elle parlait seule.

— Hé, dis donc, excuse-moi, fils, on dirait que t'essayes de passer sans faire attention à moi, ce soir. Quel est le dernier chiffre ?

— Le chiffre ? Quel chiffre ?

— Allez, tu sais bien de quoi j'veux parler, dit-elle en élevant la voix ; elle posa les mains sur ses hanches et regarda devant elle. Je veux dire le dernier numéro de loterie d'aujourd'hui. T'es bien Rine, le courtier de loterie clandestine ?

— Rine, le courtier de loterie ?

— Ouais, Rinehart, le type aux numéros. Tu essayes de te payer ma tête ?

— Mais je ne m'appelle pas ainsi, madame, dis-je sur un ton aussi formaliste que possible, et en m'éloignant d'elle. Vous avez fait une erreur.

Sa bouche s'ouvrit toute grande.

— C'est pas toi ? Mais alors, pourquoi tu lui ressembles tant ? dit-elle, un sérieux doute dans la voix. Eh ben, si c'est pas quelque chose, ça. Bon, j'avais avancer jusque chez moi ; si mon rêve se réalise, va falloir que j'aille faire un tour chez c'te canaille. C'est qu'j'ai besoin de cet argent, aussi.

— J'espère que vous avez gagné, dis-je en m'efforçant de la voir nettement, et j'espère qu'il vous remboursera complètement.

— Merci, fils, mais y a pas d problème, il remboursera. Je vois bien que t'es pas Rinehart, à présent. Excuse-moi de t'avoir arrêté.

— Ce n'est rien, dis-je.

— Si j'avais regardé tes souliers, j'aurais su...

— Pourquoi ?

— Pa'ce que Rine des loteries, il est connu pour le genre à bouts arrondis.

Je la regardai s'éloigner de son pas chaloupé ; elle tanguait comme le Vieux Navire de Sion. Pas étonnant que tout le monde le connaisse, me dis-je ; dans cette combine, tu te répands beaucoup. Pour la première fois depuis le jour de l'assassinat de Clifton, j'eus conscience de mes souliers noir et blanc.

Quand la voiture de police fit demi-tour, se colla au bord du trottoir et se mit à rouler lentement à côté de moi, je sus ce qui me tombait dessus, avant que le flic ait ouvert la bouche.

— C'est vous, Rinehart, mon vieux ? dit le flic qui ne conduisait pas. C'était un Blanc. Je voyais luire la médaille sur sa casquette, sans pouvoir distinguer le numéro.

— Pas cette fois-ci, monsieur l'agent, dis-je.

— Tu parles, on la connaît. Qu'est-ce que t'essayes de manigancer ? C'est un chantage ?

— Vous faites erreur, dis-je. Je ne suis pas Rinehart.

La voiture s'arrêta, une torche électrique fut braquée dans mes yeux protégés de lunettes vertes. Il cracha dans la rue.

— En tout cas, tu f'ras bien de l'être avant demain matin, dit-il, et tu f'ras bien d'avoir mis not' part à l'endroit habituel. Tu te prends pour qui, bon Dieu ? lança-t-il, tandis que la voiture accélérât et s'éloignait.

Avant que j'aie eu le temps de me retourner, un groupe d'hommes, venus de la boutique du bookmaker du coin, s'approcha en courant. L'un d'eux avait un automatique dans la main.

— Qu'est-ce qu'ils essayaient de te faire, ces fils de putes, mon gars ? dit-il.

— Ce n'est rien, ils m'avaient pris pour quelqu'un d'autre.

— Et pour qui auraient-ils bien pu te prendre ?

Je les regardai – avais-je affaire à des criminels ou simplement à

des hommes excités à cause de l'assassinat ?

— Un type du nom de Rinehart, dis-je.

— Rinehart. Hé, vous entendez ça, vous autres ? grogna le type au revolver. Rinehart ! Ces Irlandoches sont en train de devenir aveugles comme des taupes, ma parole. N'importe qui peut voir que t'es pas Rinehart.

— Mais ce qu'il lui ressemble, à Rine, dit un autre en me dévisageant, les mains dans les poches de son pantalon.

— Foutre, oui.

— Tu parles, mon vieux, Rinehart, il serait au volant de c'te fameuse Cadillac, à cette heure. Qu'est-ce que tu racontes, bon Dieu ?

— Écoute, frangin, dit l'homme au revolver, te laisse pas entraîner par personne à te conduire comme Rinehart. Il te faudrait une langue douceuse, un cœur de pierre et que tu soyes prêt à faire n'importe quoi. Mais si ces Irlandoches viennent encore te casser les pieds, t'as qu'à nous le dire. Not' idée, c'est d'arrêter un peu ces tabassages qu'ils font.

— D'accord, dis-je.

— Rinehart, répéta-t-il, elle est bonne, celle-là !

Ils firent demi-tour et retournèrent chez le bookmaker en discutant ; moi je m'empressai de quitter les parages. J'avais oublié Hambro pour l'instant, et au lieu d'aller vers l'ouest, je pris la direction opposée. J'eus envie d'enlever les lunettes, mais je me ravisai. Les hommes de Ras risquaient d'être encore en train de rôder.

C'était plus calme, à présent. Personne ne me prêtait une attention particulière, et pourtant la rue grouillait de piétons qui s'agitaient, baignés dans cette teinte verte pleine de mystère. Je suis peut-être enfin sorti de son territoire, me dis-je, et je me mis à essayer de situer Rinehart dans le schéma général. Il avait dû toujours circuler dans le coin, mais je n'avais pas fait attention à ce genre de type. Il était là, et d'autres semblables à lui, mais je passais à côté de lui sans le voir, jusqu'au jour où la mort de Clifton m'avait ouvert les yeux (à moins que ce soit Ras ?). Qu'est-ce qui pouvait bien se cacher derrière la surface des choses ? S'il suffisait de lunettes noires et d'un chapeau blanc pour effacer si vite mon identité, qui était qui, véritablement ?

C'était un parfum exotique, qui avait l'air de suivre le trottoir derrière moi ; je me rendis compte qu'une femme flânait derrière moi.

— Il y a longtemps que je t'attends, que j'attends que tu me reconnaises, p'tit père, dit une voix.

C'était une voix agréable, légèrement rauque et tout imprégnée de sommeil.

— Tu ne m'entends pas, p'tit père ? dit-elle. J'étais sur le point de me retourner, mais elle dit :

— Non, p'tit père, ne regarde pas en arrière ; il se pourrait que mon vieux soit en train de me filer. Tu n'as qu'à marcher à côté de moi pendant que je t'indique ou me retrouver. J'ai bien cru que tu ne viendrais jamais, ma parole. On pourra se voir ce soir ?

Elle s'était rapprochée de moi, à présent, et tout à coup, je sentis une main qui fouillait dans la poche de ma veste.

— Ça va, p'tit père, va pas croire du mal de moi, le voilà ; alors, on se verra ?

Je m'arrêtai net, lui saisis la main et la regardai ; c'était une fille exotique, même à travers les lunettes vertes ; elle me regardait avec un sourire qui s'éteignit soudain.

— Rinehart, p'tit père, qu'est-ce qu'il y a ?

— Allez, ça recommence, me dis-je en la tenant fermement.

— Je ne suis pas Rinehart, mademoiselle, et pour la première fois de la soirée, je le regrette sincèrement.

— Mais Seigneur, p'tit père – Rinehart ! Tu n'es pas en train d'essayer de laisser tomber ta poupée – P'tit père, qu'est-ce que j'ai fait ?

Elle me saisit le bras et nous nous retrouvâmes face à face au milieu du trottoir. Et tout à coup, elle se mit à hurler :

— Ooooh ! Je vois bien que c'est pas toi ! Et moi qui essayais de te donner son argent. Va-t'en d'ici, Jean-foutre, va-t'en d'ici !

Je ralentis. Elle frappait du pied avec ses talons aiguilles et hurlait, le visage décomposé. Derrière moi, j'entendis : « Hé là, qu'est-ce qui se passe ? » suivi d'un bruit de course ; je partis comme une flèche, tournai le coin pour échapper à ses hurlements. Pour une jolie poupée, me dis-je, c'est une jolie poupée.

Plusieurs pâtés d'immeubles plus loin je m'arrêtai, à bout de souffle. À la fois content et furieux. La bêtise des gens, c'était quelque chose. Ils devenaient tous cinglés subitement ? Je regardai autour de moi. C'était une rue animée, les trottoirs pleins de monde. Je restai un moment au bord du trottoir, pour reprendre haleine. Plus haut dans la rue, une enseigne avec une croix illuminait le trottoir :

Station du chemin de croix

Contemplez le Dieu vivant.

Les lettres brillaient d'un vert sombre, et je me demandai si c'était à cause des lunettes, ou si les tubes de néon avaient réellement cette couleur. Deux ivrognes passèrent en titubant. En me dirigeant vers l'immeuble d'Hambro, je passai devant un homme assis sur le trottoir, la tête dans les genoux. Des autos passèrent. Je poursuivis ma route. Deux enfants au visage solennel distribuaient des tracts ; mon premier geste fut de les refuser ; puis, je retournai sur mes pas et les pris. Après tout, je devais savoir ce qui se passait dans la communauté. Je pris la feuille, m'approchai du réverbère et je lus :

Contemplez l'Invisible
Vous verrez les prodiges inconnus
Que ta volonté soit faite, ô Seigneur !
Je Vois tout, Sais tout, Dis tout. Guéris tout.
Rev. B.P. Rinehart.

Technologue Spiritualiste.
L'ancien est toujours nouveau
Stations de Chemin de Croix à New Orleans, la maison du mystère
Birmingham, New York, Chicago, Detroit et L.A.

Il n'est pas de problème trop dur pour Dieu
Venez à la Station du Chemin de Croix

Contemplez l'Invisible !

Assistez à nos offices, nos réunions de prières Trois Fois par
semaine

Unissez-vous à nous dans la *Nouvelle Révélation* de la *Religion des
temps anciens !*

Contemplez le vu inaperçu

Contemplez l'Invisible

Vous qui êtes las, entrez chez vous !

Je comble vos souhaits ! N'attendez pas !

Je laissai tomber l'imprimé dans le caniveau et repris la route. Je marchai lentement, j'avais encore du mal à respirer. Était-ce possible ? J'arrivai bientôt à la hauteur de l'enseigne. Elle était suspendue au-dessus d'un magasin transformé en église ; je pénétrai dans le minuscule couloir et m'essuyai le visage avec un mouchoir. Derrière moi, j'entendis le flux et le reflux d'une prière à l'ancienne mode – depuis mon départ du campus, je n'en avais pas entendu de semblable ; et même alors, uniquement lorsque des prédicateurs ruraux en visite chez nous étaient invités à prier. La voix s'élevait et retombait en un récital rythmé semblable à un rêve tout à la fois énumération des épreuves terrestres subies par les fidèles, déploiement extatique de virtuosité vocale, appel à Dieu. Je me frottai encore le visage, tout en louchant sur les grossières peintures de scènes bibliques sur les vitres, quand deux vieilles dames s'approchèrent de moi.

— 'Soir, Rév'rend Rinehart, dit l'une d'elles. Comment va notre cher pasteur, par cette chaude soirée ?

Ah, non, me dis-je, mais mieux vaut peut-être consentir que démentir, et je dis :

— Bonsoir, mes sœurs, en étouffant ma voix avec le mouchoir (j'avais encore l'odeur du parfum de la fille sur la main).

— Voici sœur Harris, Rév'rend. Elle est venue se joindre à notre petit groupe.

— Dieu vous bénisse, sœur Harris, dis-je en serrant la main qu'elle

tendait.

— Vous savez, Rév'rend, je vous ai entendu prêcher, il y a des années de ça. Vous étiez qu'un brave petit garçon de douze ans, là-bas en Virginie. Et voici que je viens dans le Nord et que je vous retrouve. Dieu soit loué, toujours en train de prêcher l'Évangile et d'accomplir l'œuvre du Seigneur. De continuer à prêcher la religion des anciens temps au cœur de cette cité perverse.

— Heu, sœur Harris, dit l'autre sœur, nous ferions bien d'entrer et de trouver nos places. En dehors de ça, le pasteur doit avoir des tas de choses à faire. Pourtant, vous êtes arrivé un peu en avance, pas vrai, Rév'rend ?

— Oui, dis-je en m'épongeant la bouche avec le mouchoir. C'étaient deux petites vieilles maternelles, bien typiques du Sud, et tout à coup je fus pris d'un indicible désespoir. J'avais envie de leur dire que Rinehart était un imposteur, mais à ce moment, un cri jaillit de l'intérieur de l'église, suivi d'une explosion de musique.

— 'Coutez-moi ça, sœur Harris. C'est le nouveau genre de musique de guitare que je vous ai dit que le Rév'rend Rinehart s'était procuré pour nous. Si c'est pas divin !

— Dieu soit loué, dit sœur Harris. Dieu soit loué !

— Excusez-nous, Rév'rend, il faut que je voie sœur Judkins au sujet de l'argent qu'elle a collecté pour la caisse de construction. Ah, Rév'rend, hier soir, j'ai vendu dix enregistrements de votre sermon si édifiant. J'en ai même vendu un à la dame blanche pour qui je travaille.

— Soyez bénie, me trouvai-je en train de dire d'une voix chargée de désespoir, soyez bénie, soyez bénie.

L'instant d'après, la porte s'ouvrit et par-dessus leur tête, je jetai un coup d'œil dans une petite pièce bondée d'hommes et de femmes assis sur des chaises pliantes ; à l'autre bout, une femme svelte dans une robe noire qui tournait au roux jouait un boogie-woogie passionné sur un piano droit, en compagnie d'un jeune homme coiffé d'une calotte, qui arrachait de vertueuses improvisations à une guitare électrique reliée à un amplificateur qui pendait du plafond au-dessus d'une étincelante chaire blanc et or. Un homme vêtu d'une élégante robe rouge de cardinal ornée d'un col de dentelles montant, se tenait debout, appuyé sur une énorme Bible ; il entonna un hymne entraînant que les fidèles se mirent à crier dans la langue inconnue. Et à l'arrière, au-dessus de lui, ces mots en lettres d'or en forme d'arche sur le mur :

Que la lumière soit !

Un frémissement vague et mystérieux dans la lumière verte parcourut toute la scène, puis la porte se ferma et les bruits s'assourdirent.

C'en était trop pour moi. J'ôtai mes lunettes, serrai soigneusement le chapeau blanc sous mon bras et m'en allai. Est-ce possible, me dis-je, est-ce vraiment possible ? Et je savais que oui. J'en avais déjà entendu parler, sans toutefois en approcher de si près. Mais tout de même, pouvait-il être tous ces personnages : Rine le courtier de loterie, Rine le joueur, Rine le corrupteur, Rine l'amant et Rinehart le Révérend ? Pouvait-il être à la fois l'écorce et le cœur ? Qu'est-ce qui est réel, finalement ? Mais il n'était pas possible d'en douter. C'était un homme de talent, il avait plus d'une corde à son arc, il sortait beaucoup. Rinehart le pilier de taverne. Il était aussi vrai que moi, j'étais vrai. Son monde était possible et il le savait. Il avait des années d'avance sur moi ; j'étais un imbécile. Cinglé et aveugle, voilà ce que j'étais jusqu'ici. Le monde où nous vivions n'avait pas de frontières. Un monde de fluidité brûlant immense, bouillonnant, et Rine la canaille était chez lui. Peut-être Rine la canaille était-il le seul à s'y trouver à l'aise. C'était incroyable, mais peut-être ne pouvait-on croire qu'à l'incroyable. La vérité était peut-être toujours un mensonge.

Peut-être, me dis-je, toute cette affaire devrait se détacher de moi comme les gouttes d'eau roulaient de l'œil de verre de Jack. Je devrais rechercher l'exacte classification politique, étiqueter Rinehart et sa situation, et l'oublier rapidement. Je m'éloignai de l'église avec une telle hâte que je me retrouvai au bureau avant d'avoir eu le temps de me rappeler que je me rendais chez Hambro.

J'étais à la fois déprimé et fasciné. J'avais envie de connaître Rinehart et cependant, me dis-je, je suis bouleversé parce que je sais que je n'ai pas à le connaître, que le simple fait d'avoir pris conscience de son existence, d'avoir été pris pour lui, suffit à me convaincre que Rinehart est bien réel. Ça paraît impossible, mais cela existe. Ça peut exister et ça existe, parce que ça passe inaperçu. Jack serait incapable d'imaginer une telle possibilité, pas plus que Tobitt, qui se croit pourtant si au courant. On ignorait trop de choses ; trop de choses restaient dans l'ombre. Je songeai à Clifton et à Jack lui-même ; que savait-on sur l'un et l'autre, réellement ? Et sur moi, que savait-on ? Personne n'avait surgi de mon passé pour me récuser. Et il m'avait fallu tout ce temps pour découvrir que Jack était borgne.

Je commençai à avoir des démangeaisons sur tout le corps, comme si on venait de m'enlever un plâtre et que je fusse inaccoutumé à cette nouvelle liberté de mouvement. Dans le Sud, tout le monde vous connaissait ; mais venir dans le Nord, c'était un saut dans l'inconnu. Pendant combien de jours pouviez-vous arpenter les rues de la grande cité sans rencontrer de connaissance, et combien de nuits ? Vous pouviez véritablement faire de vous-même un homme nouveau. Cette pensée était effrayante, car à présent le monde avait l'air de s'écouler devant mes yeux. Toutes les frontières abolies, la liberté n'était pas

seulement la reconnaissance de la nécessité, c'était aussi la reconnaissance de la possibilité. Et assis là, tout tremblant, j'eus un bref aperçu des possibilités posées par les multiples personnalités de Rinehart et détournai mes regards. C'était trop vaste à contempler et trop déconcertant. Je regardai alors les verres brillants des lunettes et je me mis à rire. J'avais simplement voulu en faire un déguisement, mais au lieu de cela, elles étaient devenues un instrument politique ; car si Rinehart pouvait les utiliser dans son travail, je pouvais bien en faire autant dans le mien. C'était trop simple, et cependant, elles m'avaient déjà révélé une nouvelle section de la réalité. Que dirait le comité à ce propos ? Leur théorie, que leur racontait-elle sur un tel monde ? Il me revint à l'esprit l'histoire d'un petit cireur qui s'était vu admirablement traité dans le Sud, simplement parce qu'il portait un turban blanc au lieu de son chapeau de cow-boy ou de son galure habituels, et je partis d'un grand éclat de rire. Jack verrait rouge à la seule suggestion d'un tel état de choses. Et cependant, il y avait du vrai là-dedans ; c'était bien ça, le véritable chaos qu'il s'imaginait décrire, il y avait si longtemps, semblait-il, à présent... Hors de la Confrérie, nous étions hors de l'histoire, mais en son sein, ils ne nous voyaient pas. C'était une foutue situation, nous n'étions nulle part. J'avais envie de m'en éloigner, mais en même temps, j'avais envie d'en discuter, de consulter quelqu'un qui me dirait qu'il s'agissait seulement d'une brève illusion émotionnelle. Je désirais que l'on replaçât les états au-dessous du monde. J'éprouvais à présent un véritable besoin de voir Hambro.

En me levant pour partir, je jetai un coup d'œil à la carte murale, et ris de Christophe Colomb. Quelle Inde il avait découverte ! J'avais déjà presque traversé la salle quand le souvenir me revint ; je retournai sur mes pas, mis le chapeau, et chaussai les lunettes. J'en aurais besoin pour circuler dans les rues.

Je pris un taxi. Hambro habitait dans les parages de la Quatre-Vingtième rue à l'ouest ; une fois dans le vestibule, je serrai le chapeau sous mon bras et fourrai les lunettes dans ma poche, en compagnie du chaînon de frère Tarp et du pantin de Clifton. Ma poche commençait à être surchargée.

C'est Hambro en personne qui m'introduisit dans un petit bureau tapissé de livres. D'une autre pièce de l'appartement venait une voix d'enfant qui chantait *Humpty Dumpty* ! cet air réveillait d'humiliants souvenirs : au cours de ma première apparition en public, à Pâques, debout devant l'assistance à l'église, j'avais oublié les paroles...

— Mon gamin, dit Hambro, en train de faire de l'obstruction pour retarder le moment d'aller au lit. Une vraie ficelle, ce gamin-là.

L'enfant avait enchaîné avec *Hickory-Dickory-Do*, qu'il débitait à toute allure, quand Hambro ferma la porte. Il disait quelque chose au

sujet de l'enfant, et je le regardai avec une irritation subite. Qu'étais-je venu faire ici, alors que j'avais l'esprit préoccupé de Rinehart ?

Hambro était si grand que lorsqu'il croisait les jambes, ses deux pieds touchaient terre. Il avait été mon professeur pendant ma période d'endoctrinement et je me rendais compte, à présent, que je n'aurais pas dû venir. Chez Hambro, l'esprit d'homme de loi obéissait à une logique trop étroite. À ses yeux, Rinehart apparaîtrait tout simplement comme un criminel, et mon obsession, comme une chute dans le sentimentalisme... Ou du moins, espérons qu'il verra ça comme ça, me dis-je. Puis je résolus de lui poser des questions sur la situation dans mon quartier et de m'en aller.

— Écoutez, frère Hambro, dis-je, que faut-il faire au sujet de mon district ?

Il me regarda avec un sourire froid.

— Est-ce que je suis devenu un de ces raseurs qui parlent trop de leurs enfants ?

— Oh, non, ce n'est pas ça, dis-je. La journée a été rude pour moi. Je suis nerveux. La mort de Clifton et les choses qui vont si mal dans le district, j'imagine...

— Évidemment, dit-il, toujours avec le sourire. Mais pourquoi vous tracasser au sujet du district ?

— Parce que les choses échappent à tout contrôle. Les hommes de Ras ont essayé de me bousculer ce soir, et notre force est en pleine débandade.

— C'est regrettable, dit-il, mais il n'y a rien à faire, sans bouleverser le plan supérieur. C'est malheureux, frère, mais il faudra en passer par le sacrifice de vos adhérents.

L'enfant, là-bas, s'était arrêté de chanter, à présent, et il régnait un calme plat. Je quêtai dans le sang-froid de son visage osseux un signe de la sincérité de ses propos. Je ressentais un changement profond. On eût dit que ma découverte de Rinehart avait ouvert un gouffre entre nous, que nos voix franchissaient avec peine, pour retomber aussitôt, sans le moindre écho, bien que nous fussions assis presque côte à côte. Je tentai de me défaire de cette impression, mais l'éloignement – si grand que nous étions tous deux dans l'incapacité de saisir l'émotion dans le ton de l'autre – l'éloignement demeurerait.

— Le sacrifice ? dit ma voix. Vous en parlez à votre aise.

— Malgré tout, cependant, tous ceux qui nous quittent doivent être considérés comme sacrifiés. Les nouvelles directives doivent être suivies à la lettre.

La réponse me parut presque aussi irréaliste qu'un chant grégorien.

— Mais pourquoi ? dis-je. Pourquoi faut-il changer les directives dans mon district, alors qu'on a un urgent besoin – surtout maintenant – des anciennes méthodes ? Je ne sais pourquoi, je ne

parvenais pas à donner à mes paroles le tour pressant qui s'imposait ; quelque chose au sujet de Rinehart me tracassait, courait juste sous la surface des choses ; quelque chose qui me concernait personnellement, intimement.

— C'est simple, frère, disait Hambro. Nous sommes en train de conclure des alliances temporaires avec d'autres groupes politiques et les intérêts d'un groupe de frères doivent être sacrifiés à celui de l'ensemble.

— Pourquoi ne m'en a-t-on pas touché mot ? dis-je.

— Le comité le fera, en temps opportun. Le sacrifice est nécessaire maintenant.

— Mais ne devrait-il pas, ce sacrifice, être accompli en toute connaissance de cause par des gens qui savent ce qu'ils font ? Mes semblables ne comprennent pas pourquoi on les sacrifie – en tout cas, ils ignorent que ça vient de nous... et mon esprit poursuivait : et s'ils sont aussi disposés à se laisser duper par la Confrérie que par Rinehart ?

Je me redressai sur mon siège, à cette pensée ; j'eus probablement sur le visage une expression bizarre, car Hambro, les coudes appuyés sur les bras de son fauteuil et le bout des doigts joints, leva les sourcils comme dans l'attente de la suite. Puis il dit :

— Les membres disciplinés comprendront.

Je sortis de ma poche le chaînon de Tarp et le glissai autour de mes doigts. Il ne s'en aperçut pas.

— Ne vous rendez-vous pas compte qu'il ne reste qu'une poignée de membres disciplinés ? Aujourd'hui, cet enterrement a fait sortir des centaines de sympathisants, qui désertent dès qu'ils comprennent que nous n'allons pas continuer. Et on commence à nous attaquer dans les rues. Ne comprenez-vous pas ? D'autres groupes font circuler des pétitions, Ras lance des appels à la violence. Le comité se trompe s'il estime que toute cette agitation va s'éteindre.

Il haussa les épaules.

— C'est un risque que nous devons prendre. Nous devons tous nous sacrifier pour le bien de l'ensemble. C'est par le sacrifice que s'opère le changement. Nous obéissons aux lois de la réalité, nous faisons donc des sacrifices.

— Mais la communauté exige l'égalité dans le sacrifice, dis-je. Nous n'avons jamais brigué un traitement de faveur.

— Ce n'est pas aussi simple, frère, dit-il. Nous devons protéger nos acquis. Certains doivent consentir de plus grands sacrifices que d'autres, c'est inévitable...

— Ce « certains » désigne mes semblables...

— En l'occurrence, oui.

— Ainsi, les faibles doivent se sacrifier pour les forts ? C'est bien

cela, frère ?

— Non, une partie du tout est sacrifiée – et continuera à l'être jusqu'à l'avènement d'une nouvelle société.

— Je ne saisis pas, dis-je. Véritablement, je ne saisis pas. Nous mobilisons toute notre ardeur pour tenter d'amener les gens à nous suivre, et au moment où ils le font, où ils commencent à entrevoir leur lien avec les événements, nous les laissons tomber. Je ne comprends pas.

Hambro eut un vague sourire.

— Nous n'avons pas à nous tracasser au sujet de l'agressivité des Noirs. Ni pendant la nouvelle période, ni pendant aucune autre. En fait, il nous faut les freiner, à présent, pour leur bien. C'est une nécessité scientifique.

Je le regardai, ce long visage osseux qui n'était pas sans évoquer Lincoln. J'aurais pu l'aimer, me dis-je, il a l'air d'être un homme vraiment bon et sincère, et malgré tout, il est capable de me tenir ce langage...

— Ainsi, c'est votre conviction profonde, dis-je calmement.

— Très honnêtement, oui, dit-il.

L'espace d'une seconde, je crus que j'allais me mettre à rire. Ou lui balancer le chaînon de Tarp en pleine figure. Honnêtement ! Il me parle d'intégrité ! Je décrivis un cercle en l'air. J'avais essayé de bâtir mon intégrité sur le rôle de la Confrérie, et voilà qu'elle se transformait en eau, en air. Qu'était-ce que l'intégrité ? Qu'avait-elle à voir avec un monde qui pouvait abriter un Rinehart et le voir réussir ?

— Mais qu'y a-t-il de changé ? dis-je. N'ai-je pas été introduit pour stimuler leur agressivité ? La tristesse, le désespoir me brisèrent la voix.

— Pour un laps de temps bien déterminé, dit Hambro et il se pencha légèrement en avant. Seulement pour cette période.

— Et que va-t-il se passer maintenant ? dis-je.

Il souffla un rond de fumée, le cercle gris-bleu s'éleva, bouillonna sans perdre sa forme initiale, voltigea un instant, puis se désintégra en une guirlande.

— Allons, ne vous laissez pas abattre ! dit-il. Nous reprendrons notre marche en avant. Mais pour le moment, nous devons mettre le frein...

Quelle serait sa vision, à travers les lunettes vertes ? me demandai-je tout en lui répondant :

— Vous êtes sûr que vous n'êtes pas en train de suggérer de les retenir ?

Il gloussa.

— Écoutez, voyons, dit-il. Ne me soumettez pas à la torture de la dialectique. Je suis un frère.

— Vous voulez dire qu'il faut appliquer le frein à la vieille roue de l'histoire, ou bien aux petites roues à l'intérieur de la roue ?

Son visage reprit une expression sérieuse.

— Je veux dire seulement qu'il faut les modérer. On ne saurait leur permettre de bouleverser le rythme du grand plan. Le minutage revêt une importance capitale. En outre, vous ne vous retrouvez pas sans travail, vous serez seulement davantage axé sur l'enseignement, à présent.

— Et le meurtre, qu'en dites-vous ?

— Les mécontents désertent, et à ceux qui resteront, vous enseignerez...

— Je ne crois pas pouvoir, dis-je.

— Pourquoi ? C'est tout aussi important.

— Parce qu'ils sont contre nous. En outre, j'aurais l'impression d'être comme Rinehart... Cela m'avait échappé. Il me regarda.

— Comme qui ?

— Un charlatan, dis-je.

Hambro se mit à rire.

— Je croyais que vous aviez compris ça, frère.

Je le regardai aussitôt.

— Compris quoi ?

— Qu'il est impossible de ne pas tromper les gens.

— C'est du rinehartisme – du cynisme...

— Quoi ?

— Du cynisme, dis-je.

— Pas du cynisme, du réalisme. Le truc, c'est de les tromper dans leur propre intérêt.

Je m'assis au bord de mon siège, conscient tout à coup de l'irréalité de la conversation.

— Mais qui doit juger ? Jack ? Le comité ?

— C'est à force de cultiver l'objectivité scientifique que nous arrivons à juger, dit-il d'une voix où pointait un sourire ; tout à coup, je vis l'appareil de l'hôpital, et je me sentis à nouveau comme enfermé.

— Ne vous bourrez pas le mou, dis-je. La seule objectivité scientifique est une machine.

— La discipline ; pas un mécanisme, dit-il. Nous sommes des scientifiques. Nous devons accepter les risques de notre science et de notre volonté de réussir. Aimeriez-vous ressusciter Dieu afin de lui donner la responsabilité ? Il secoua la tête. Non, frère, c'est à nous qu'il revient de prendre de telles décisions. Même si parfois, nous devons apparaître comme des charlatans.

— Vous allez au-devant de certaines surprises, dis-je.

— Peut-être, en effet ; peut-être que non, dit-il. En tout cas, notre

situation à l'avant-garde nous impose de dire et de faire les choses nécessaires pour amener le plus grand nombre de gens à avancer vers ce qui est leur bien.

Tout à coup, je ne pus plus le supporter.

— Regardez-moi ! Mais regardez-moi, moi ! dis-je. De quelque côté que je me sois tourné, il s'est toujours trouvé quelqu'un pour désirer me sacrifier pour mon bien. Seulement, c'était les autres qui en tiraient avantage. Et nous voilà repartis sur le vieux manège du sacrifice. À quel instant précis nous arrêtons-nous ? Sommes-nous en présence de la nouvelle vraie définition, la Confrérie a-t-elle pour objet le sacrifice des faibles ? S'il en est ainsi, à quel instant précis nous arrêtons-nous ?

Hambro semblait ne plus s'apercevoir de ma présence.

— Au moment voulu, la science nous arrêtera. Et naturellement, en tant qu'individus, nous devons nous démythifier de bonne grâce. Même si cela ne fait que peu de bien. Mais cependant, si vous allez trop loin dans cette voie, vous ne pouvez prétendre guider. Vous perdrez votre assurance. Vous ne serez pas assez sûr de vous et de votre position pour guider les autres. C'est pourquoi vous devez avoir confiance en ceux qui vous guident – en la sagesse collective de la Confrérie.

J'étais bien plus mal en point en le quittant qu'à mon arrivée. J'avais déjà parcouru un bon bout de chemin quand je l'entendis appeler derrière moi ; je le regardai approcher dans l'obscurité.

— Vous avez oublié votre chapeau, dit-il ; et il me le tendit, en même temps que les feuilles polycopiées indiquant les grandes lignes du nouveau programme et contenant les instructions. Je regardai tour à tour Hambro et le chapeau, en pensant à Rinehart et à l'invisibilité ; mais je savais que, pour lui, cela n'aurait aucune réalité. Je lui souhaitai bonne nuit et, par la rue brûlante, je me rendis à Central Park West, en direction de Harlem.

Sacrifier les gens et les guider, me dis-je. Pour lui, c'était simple. Pour eux, c'était simple. Mais bon Dieu, moi, j'étais les deux à la fois. Sacrificateur et victime, en même temps. Impossible d'échapper à ce paradoxe auquel Hambro, lui, était totalement étranger. Ça aussi, c'était la réalité, ma réalité. Il n'était pas contraint d'appliquer la lame du couteau sur sa propre gorge. Que dirait-il s'il était la victime ?

Je longeai le parc dans l'obscurité. Des autos passaient. De temps à autre, des bruits de voix, des rires aigus s'élevaient par-delà les arbres et les haies. Je sentais l'odeur d'herbe roussie par le soleil. Le ciel où jouait un faisceau lumineux destiné aux avions, était toujours couvert de nuages. Je pensai à Jack, aux gens, à l'enterrement, à Rinehart. Ils nous avaient demandé du pain, et je n'avais qu'un œil de verre à leur offrir – même pas une guitare électrique.

Je m'arrêtai et m'affalai sur un banc. Je devrais laisser tomber, pensai-je. Ce serait la chose honnête à faire. Sinon, tout ce que je pourrais leur dire, c'est d'espérer, en essayant de m'accrocher à ceux qui voudraient bien écouter. Après tout, c'était peut-être ça aussi, Rinehart ; un principe d'espoir pour lequel ils payaient avec joie ? Sinon, tout n'était que trahison, ce qui revenait, ni plus ni moins, à servir Bledsoe et Emerson ; c'était tomber de Charybde en Scylla. Et se trahir soi-même, dans les deux cas. Mais il m'était impossible de démissionner, il me fallait régler mes comptes avec Jack et Tobitt. Il fallait que je tienne bon... À cet instant, une idée me vint, qui me secoua profondément : tu n'as pas à te tracasser au sujet des tiens. S'ils tolèrent un Rinehart, alors ils oublieront, et même pour eux, tu es invisible. Cela dura une fraction de seconde ; je repoussai cette pensée sur-le-champ ; mais elle avait bel et bien traversé comme l'éclair le ciel noir de mon esprit. C'était comme ça. Cela n'avait pas d'importance, parce qu'ils ne s'étaient pas rendu compte, au juste, de ce qui était arrivé, ni de mon espoir, ni de mon échec. Mon ambition et mon intégrité ne les concernaient pas, et mon échec n'avait pas plus de signification que celui de Clifton. C'était comme ça depuis toujours. Seule la Confrérie avait paru offrir une chance à des gens tels que nous, la vague lueur d'une lumière, mais derrière la façade lisse et humaine de l'œil de Jack, j'avais découvert une boule informe et une rougeur sanguinolente. Et même ça, c'était dépourvu de sens, sauf pour moi.

Eh bien j'existais tout en étant invisible, telle était la contradiction fondamentale. J'existais et cependant on ne me voyait pas. C'était effrayant, et assis là, j'entrevis un autre monde effrayant de possibilités. Car à présent, je voyais qu'il m'était possible d'être d'accord avec Jack sans l'être. Et de dire à Harlem d'espérer quand il n'y avait pas d'espoir. Je pourrais peut-être leur dire d'espérer jusqu'à ce que j'aie trouvé la base de quelque chose de réel, un terrain solide pour l'action qui les mènerait jusque sur le plan de l'histoire. Mais en attendant, il faudrait les remuer sans l'être moi-même... J'allais devoir jouer les Rinehart.

Appuyé à un mur de pierre le long du parc, je songeai à Jack, à Hambro, aux événements de la journée et je fus secoué de rage. Tout ça, c'était une escroquerie, une escroquerie répugnante ! Ils avaient entrepris de décrire le monde. Que savaient-ils de nous, sauf que nous nous élevions au nombre de tant, que nous étions spécialisés dans certains emplois, que nous offrions tant de votes, et que nous fournissions tant de participants à leurs manifestations. Je m'appuyais sur ce mur et je sentais une envie désespérée de les humilier, de les réfuter. Et à présent toutes les humiliations passées devinrent de précieux éléments de mon expérience, et pour la première fois, appuyé

sur ce mur de pierre dans la nuit étouffante, je commençai à accepter mon passé, et ce faisant, je sentis jaillir en moi des souvenirs. On aurait dit que je venais d'apprendre, tout à coup, à regarder en arrière ; des images des humiliations passées se succédaient dans ma tête à un rythme rapide, et je vis qu'elles représentaient davantage que des expériences isolées. Elles étaient moi ; elles me définissaient. J'étais mes expériences, et mes expériences étaient moi ; et aucun aveugle, même s'il devenait très puissant, même s'il conquérirait le monde, ne pourrait s'en emparer : désir, insulte, rire, cri, cicatrice, souffrance, rage ou douleur, il ne pourrait rien changer. Ils étaient aveugles, aveugles comme des taupes, et ne se déplaçaient qu'en suivant les échos de leurs propres voix. Et parce qu'ils étaient aveugles ils s'anéantiraient eux-mêmes ; et je les aiderais. Je me mis à rire. Moi qui avais cru qu'ils m'acceptaient parce qu'ils sentaient que la couleur importait peu ; c'était bien leur sentiment, en effet, mais parce qu'ils ne voyaient ni la couleur ni les hommes... Pour eux, nous n'étions guère que des noms griffonnés sur des bulletins de vote truqués, à utiliser à leur convenance et à classer et remiser dans le cas où l'on n'en a pas besoin. C'était une farce, une farce absurde. Je me mis à fouiller du regard un coin de mon esprit et je vis Jack, Norton et Emerson se fondre en une seule et même silhouette blanche. Quelle similitude entre eux ! Chacun essayait de m'imposer sa vision de la réalité et se souciait comme de l'an quarante de la façon dont les choses m'apparaissaient. J'étais simplement un matériau, une ressource naturelle, à utiliser. J'étais passé de l'arrogante absurdité de Norton et d'Emerson à celle de Jack et de la Confrérie, et cela revenait au même – sauf que, à présent, je me rendais compte de mon invisibilité.

Je l'accepterais donc, je l'explorerais, de l'écorce jusqu'au cœur. Je m'y enfoncerais, à pieds joints et ils plaisanteraient. Ah, ils s'en donneraient à cœur joie. Je ne savais pas ce que mon grand-père avait voulu dire, mais j'étais prêt à suivre son conseil. Je les noierais sous les oui, je les saperais avec mes grimaces, je les entraînerais dans la mort et la destruction à force d'être de leur avis. Oui, et je les laisserais me bouffer jusqu'à ce qu'ils me vomissent ou qu'ils éclatent. Ils pouvaient bien plaisanter sur ce qu'ils refusaient de voir ; ils pouvaient bien en blaguer. Voilà un risque qu'ils n'avaient pas prévu. Voilà un risque dont ils n'avaient jamais eu idée dans leur philosophie. Ils ne savaient pas, non plus, qu'ils pouvaient se détruire à force de discipline ; ils ignoraient que les « oui » étaient capables de les anéantir. Oh, oui, j'allais les abreuver de oui, mais alors, à un point ! Je leur en servais jusqu'à ce qu'ils dégobillent et se vautrent dedans. Tout ce qu'ils attendaient de moi, c'était un rot d'acquiescement, et je le leur lâcherais comme un tonnerre. Oui, oui, *oui* ! C'est tout ce qu'ils

voulaient de nous, tous tant qu'ils sont ; on devait nous entendre, sans nous voir, et encore notre voix devait se réduire à un grand chœur optimiste de oui m'sieur, oui m'sieur, oui m'sieur ! Parfait, on allait les entendre mes oui, oui, mes ya, ya, mes si, si. Je me promènerais dans leurs boyaux avec des souliers à clous. Même ces grosses légumes que je n'avais jamais vues aux réunions du comité. Ils voulaient une machine ? Très bien, j'allais me transformer en confirmateur ultrasensible de leurs fausses opinions, et simplement, pour maintenir leur confiance, j'essayerais d'avoir raison de temps en temps. Oh, je les servais bien ; et mon invisibilité, je la rendrais sensible, sinon visible, et ils apprendraient que pour la pollution, cela valait bien un cadavre en décomposition, ou un morceau de viande avariée dans un ragoût. Et si j'étais blessé ? Très bien encore. D'ailleurs, ne croyaient-ils pas au sacrifice ? Ils étaient les penseurs subtils – pourrait-on parler de perfidie dans ce cas ? Le mot s'appliquait-il à un homme invisible ? Pouvaient-ils reconnaître un choix, dans ce qui n'était pas vu ?...

Plus j'y songeais et plus je m'enfonçais dans une sorte de fascination morbide devant cette possibilité. Que ne l'avais-je découverte plus tôt ! Combien différente aurait pu être ma vie ! Terriblement différente ! Que n'avais-je vu les possibilités ! Si un métayer pouvait suivre des cours à l'université en travaillant l'été comme ouvrier d'usine, garçon de café ou musicien, et ensuite obtenir un grade universitaire et devenir docteur, pourquoi tout cela ne pouvait-il se faire en même temps ? Et ce vieil esclave, n'était-ce pas un savant – ou du moins, considéré, reconnu comme tel – même lorsqu'il se mettait à faire des courbettes avec une servilité sénile et répugnante ? Bon Dieu, toutes les possibilités qui existaient ! Et cette histoire de spirale, cette mélasse ! Qui connaissait tous les secrets : n'avais-je pas changé de nom, sans être jamais récusé, même une fois ? Et ce mensonge, disant que la réussite consistait à s'élever. Par quel sordide mensonge ils nous gardaient sous la coupe. Vous pouviez, certes, monter vers le succès, mais vous pouviez aussi bien dégringoler vers le succès. On vous baladait de haut en bas, on vous faisait reculer, avancer, en crabe, en croix, tourner en rond, rencontrer vos anciennes personnalités qui vont et viennent, et peut-être tout à la fois. Comment avais-je pu rester si longtemps sans comprendre ? N'avais-je pas grandi au milieu de politiciens-joueurs, de juges-contrebandiers d'alcool, de shérifs-cambrioleurs : oui, et de membres du Ku Klux Klan qui étaient prédicateurs et adhérents de clubs humanitaires ? Bon Dieu, et Bledsoe n'avait-il pas essayé de m'affranchir à ce sujet ? Je me sentais plus mort que vif. Quelle journée ! Même si on m'avait annoncé que l'homme que j'avais toujours appelé père n'était, en réalité, pas de ma famille, elle ne m'aurait pas davantage éprouvé.

Arrivé chez moi, je tombai en travers du lit tout habillé. Il faisait

chaud, et le ventilateur ne parvenait guère qu'à mouvoir la chaleur en lourdes vagues de plomb ; étendu là-dessous, je tripotai les lunettes noires, hypnotisé par le jeu de lumière dans les verres, tout en essayant de faire des projets. Je dissimulerais ma colère et je finirais par les endormir ; je leur garantirais que la communauté est en plein accord avec leur programme. Et pour preuve, je falsifierais les procès-verbaux de présence en remplissant des cartes de membres avec des noms fictifs – tous chômeurs, bien entendu, pour éviter tout problème de cotisations. Oui, et je circulerais dans la communauté la nuit et aux heures de danger en portant le chapeau blanc et les lunettes noires. Triste perspective, mais c'était un moyen de les couler, du moins à Harlem. Je ne voyais aucune possibilité d'organiser un mouvement dissident ; que faire, en effet, après sa création ? Où aller ? Il n'existait pas d'alliés auxquels nous pourrions nous joindre sur un pied d'égalité ; où trouver le temps et les théoriciens pour élaborer un programme d'ensemble – je sentais, cependant, qu'à mi-chemin entre Rinehart et l'invisibilité, de grandes potentialités existaient. Mais nous n'avions pas d'argent ; pas d'appareil d'information dans le gouvernement, le monde des affaires ou les syndicats ; et pas de communications avec nos semblables, à l'exception de journaux sans sympathie pour nous, d'une poignée de garçons de wagons-lits qui rapportaient de cités lointaines les nouvelles provinciales, et d'un groupe de serviteurs qui faisaient le récit de la vie privée, passablement inintéressante, de leurs maîtres. Si seulement nous avions quelques vrais amis, des gens qui verraient en nous davantage que des outils commodes pour façonner leurs désirs ! Mais au diable tout ça, me dis-je, je resterais, je deviendrais, un optimiste parfaitement discipliné, et je les aiderais à courir gaiement à leur perte. Puisque je ne pouvais les aider à voir la réalité de nos vies, je les aiderais à l'ignorer jusqu'à ce qu'elle leur éclate au visage.

Une seule chose m'ennuyait : puisque je savais à présent que leurs objectifs réels n'étaient jamais révélés au cours des réunions du comité, j'avais besoin d'une source d'information qui me renseignerait sur ce qui, en fait, guidait leurs opérations. Mais comment y parvenir ? Si seulement je m'étais opposé à mon transfert dans le centre, je disposerais à présent d'un soutien suffisant dans la communauté pour exiger qu'ils se découvrent. D'un autre côté, si je n'avais pas été transféré, je continuerais, à l'heure actuelle, à vivre dans un monde d'illusions. Maintenant que j'avais trouvé le fil de la réalité, comment faire pour ne pas lâcher prise ? J'avais l'impression qu'ils me bloquaient toutes les issues, me contraignaient à les combattre dans l'obscurité. Finalement, je jetai les lunettes sur le lit et tombai dans un sommeil agité au cours duquel je revécus les événements des quelques derniers jours – ce n'était plus Clifton qui

était perdu, cependant, c'était moi, et je me réveillai déprimé, couvert de sueur, une odeur de parfum dans le nez.

Couché à plat ventre, la tête reposant sur le dos de la main, je me demandai, d'où vient-elle ? Et à l'instant précis où j'aperçus les lunettes, je me rappelai avoir étreint la main de la pépée de Rinehart. Je restai étendu, sans bouger ; elle s'était penchée sur le lit, oiseau à l'œil vif, à tête lustrée, aux gros seins, et moi, j'étais dans un bois et je craignais de la voir s'éloigner, prise de peur. Puis je finis par m'éveiller, l'oiseau avait disparu et l'image de la fille me restait dans l'esprit. Que serait-il arrivé si je l'avais entraînée, jusqu'où aurais-je pu aller ? Une fille désirable comme elle, collée avec Rinehart. Je m'assis, le souffle court et me demandai comment Rinehart s'y prendrait pour résoudre le problème des renseignements ; la réponse fut immédiate et évidente : cela exigeait une femme. L'épouse, la petite amie, ou la secrétaire de l'un des chefs, qui serait prête à me parler franchement. Je me reportai aussitôt en esprit à mes débuts dans le mouvement. De petits incidents jaillirent dans ma mémoire, avec leur cortège d'images : sourires et gestes de certaines femmes rencontrées à l'issue des réunions publiques ou lors de soirées : cette danse avec Emma au Chthonian – elle, toute proche, alanguie contre moi, la concentration rapide et brûlante de mon désir, ma gêne en apercevant Jack en train de laisser dans un coin, et Emma qui me tenait serré, ses seins contenus se pressant contre moi, cette lumière taquine qu'elle avait dans les yeux ; elle avait dit :

— Ah, la tentation. Et moi, j'avais fouillé désespérément dans l'arsenal des réponses sophistiquées, et voilà tout ce que j'étais parvenu à sortir :

— Oh, mais la tentation est partout. Ce qui me surprit, malgré tout ; et je l'avais entendue rire.

— Touché ! touché ! Vous devriez venir tâter de l'escrime avec moi un après-midi.

Ceci se passait dans les débuts ; je m'étais senti très gêné, l'effronterie d'Emma m'avait froissé ; elle m'avait choqué, en me déclarant que j'aurais dû être plus Noir pour jouer le rôle de chef à Harlem. Eh bien, les réticences, il n'en restait plus, le comité y avait veillé. Elle était de bonne prise, et peut-être me trouverait-elle assez noir, après tout. Une réunion du comité était prévue pour demain, et comme c'était l'anniversaire de Jack, elle serait suivie d'une soirée au Chthonian. J'allais pouvoir lancer ma double attaque dans les circonstances les plus favorables. Ils me contraignaient à des méthodes rinehartesques. Eh bien, à moi les savants !

CHAPITRE XXIV

Je me mis à les accabler sous les oui dès le lendemain ; cela débuta magnifiquement. La communauté continuait à craquer aux entournures. Le moindre incident provoquait des rassemblements de foule. Au cours de la matinée, bris de vitrines et algarades entre conducteurs d'autobus et passagers se multiplièrent. Les journaux faisaient état d'incidents semblables survenus au cours de la nuit. La façade tout en miroirs d'un magasin de la Cent Vingt-Cinquième rue fut brisée, et en passant, je vis un groupe de garçons en train de danser devant le verre déchiqueté, et d'observer leur image déformée. Un groupe d'adultes regardait la scène : ils refusèrent d'obtempérer quand les agents leur donnèrent l'ordre de circuler et je les entendis grommeler des propos sur Clifton. La tournure que prenaient les choses ne me plaisait pas, malgré tout mon désir de voir la déconfiture du comité.

Quand j'arrivai au bureau, j'y trouvai divers adhérents qui signalaient des heurts en d'autres points du district. Très mauvais, tout cela : cette violence était anarchique, et encouragée par Ras, dirigée contre la communauté elle-même. Mais tout en ayant l'impression de manquer à ma responsabilité, j'étais satisfait de cette évolution et je mis mon plan à exécution. J'envoyai des adhérents se mêler aux foules afin de tenter de décourager toute nouvelle flambée de violence ; j'expédiai une lettre ouverte à toute la presse, où je l'accusai de « dénaturer » et de grossir des incidents mineurs.

En fin d'après-midi, au bureau central, j'annonçai que les choses se calmaient, et que nous étions en train de gagner une grande partie de la communauté à notre projet de campagne de nettoyage (but de l'opération : débayer les arrière-cours, les courettes, les terrains vagues couverts d'ordures et de détrit, et débarrasser l'esprit de Harlem de Clifton). C'était une manœuvre si éhontée que je faillis perdre l'assurance de mon invisibilité à l'instant où je me trouvais devant eux. Mais la nouvelle les remplit d'aise, et lorsque je remis ma liste truquée de nouveaux adhérents, ils montrèrent de l'enthousiasme. Ils se sentaient justifiés ; le programme était correct, les événements progressaient dans leur direction déterminée d'avance, l'histoire était

de leur côté, Harlem les adorait. J'étais assis là, à sourire intérieurement, tandis qu'ils écoutaient la suite de mes remarques. Le rôle que je me destinais à jouer, je le voyais aussi clairement que les cheveux rouges de Jack. Des événements de mon passé, identifiés ou ignorés, me bondissaient en foule à l'esprit, dans un ironique jaillissement de conscience, qui avait l'air d'un regard en arrière. J'allais être un « justifieur », ma tâche consisterait à nier l'existence de l'élément humain imprévisible de tout Harlem afin qu'il leur soit possible de ne pas le remarquer lorsque, si peu que ce soit, il risquerait de venir contrarier leurs plans. Je devais maintenir constamment devant eux l'image d'une masse joyeuse, passive, joviale, réceptive, éternellement disposée à accepter tous leurs plans. Quand surgiraient des situations où d'autres réagiraient avec une juste colère, je dirais que nous, nous étions calmes et paisibles (s'il leur convenait de nous savoir en colère, il serait, dans ce cas, assez simple de susciter une irritation contre nous en la spécifiant dans leur propagande ; les faits étaient sans importance, irréels) ; et si d'autres étaient déconcertés par leurs manœuvres, je leur garantirais que, pour atteindre à la vérité, nous disposions d'une puissance de pénétration comparable à celle de rayons X. Si d'autres groupes avaient en tête de se faire leur beurre, j'allais convaincre les frères et les adhérents réticents d'autres districts que, pour nous, l'argent était synonyme de corruption et d'avilissement et que nous le rejetions ; si d'autres minorités, en dépit de leurs griefs, conservaient au pays leur amour, je persuaderais le comité que, immunisés contre de semblables réactions, absurdes humaines et confuses, nous éprouvions à son égard une haine sans mélange ; et comble des contradictions, s'ils dénonçaient la corruption et la dégénérescence de la société américaine, je leur dirais que, tout en étant inextricablement amalgamés à son réseau de veines et de muscles, nous étions miraculeusement sains. Oui m'sieur, oui m'sieur ! Bien qu'invisible, je deviendrais la voix qui clamerait leur négation ; je damerais le pion à Tobitt, et quant à cet apprenti de Wrestrum, on verrait. Tandis que j'étais assis là, l'un d'entre eux se battait les flancs pour attribuer à mes adhésions truquées une signification d'ordre national. Une illusion créait une contre-illusion. Où tout cela finirait-il ? Est-ce qu'ils ajoutaient foi à leur propre propagande ?

Plus tard, au Chthonian, ce fut un retour au bon vieux temps. L'anniversaire de Jack fournit l'occasion de servir le champagne et la soirée de canicule fut encore plus gaie que d'ordinaire. Je me sentais extrêmement sûr de moi, cependant il y eut un léger accroc. Emma, très en forme, se montra, certes, sensible à mes hommages, mais quelque chose dans son beau visage dur m'avertit de laisser tomber. Je sentis que tout en étant capable de s'abandonner volontiers (pour sa

satisfaction personnelle), elle était beaucoup trop rompue aux finasseries de l'intrigue pour compromettre sa position en tant que maîtresse de Jack en me faisant la moindre révélation d'importance. Aussi, tout en dansant et en échangeant de petites piques avec Emma, je passai l'assistance en revue afin de trouver un deuxième choix.

Nous fûmes bousculés de concert devant le bar. Elle se nommait Sybil ; elle faisait partie de celles qui estimaient que mes conférences sur la femme témoignaient, outre le côté strictement politique, d'une connaissance plus intime du problème, et qui avaient fait montre, à plusieurs reprises, d'un certain empressement à me mieux connaître. J'avais toujours feint de ne pas comprendre, d'abord parce que ma première expérience de ce genre m'avait appris à éviter de telles situations, et ensuite parce qu'au Chthonian, elle était, en règle générale, un tantinet pompette et excitée – le type même de la femme mariée incomprise que j'aurais fui comme la peste, même si j'avais été tenté. Mais à présent, son malheur et le fait qu'elle appartenait à la catégorie des épouses de gros bonnets la désignaient comme cible idéale. Elle se sentait très seule et tout se passa en douceur. Personne ne fit attention à nous au milieu de la bruyante soirée d'anniversaire – qui devait être suivie d'une célébration publique le lendemain soir – et lorsqu'elle se retira, d'assez bonne heure, je l'accompagnai jusque chez elle. Elle se sentait délaissée, il était toujours occupé, et quand je la quittai, j'avais arrangé un rendez-vous chez moi pour le lendemain soir. George, le mari, serait à la cérémonie et quant à elle, personne ne remarquerait son absence.

C'était une brûlante nuit d'août. Des éclairs sillonnaient le ciel, à l'est, et l'air moite était chargé d'une tension suffocante. J'avais passé l'après-midi en préparatifs, ayant prétexté quelque malaise pour quitter le bureau et fuir ainsi l'obligation d'assister à la cérémonie. Je n'avais pas de gravures sur mes murs, mais il y avait un vase de lis chinois dans la salle de séjour et un autre, composé de roses Beauté Américaine, sur la table près du lit ; et j'avais fait une provision de vin, de whisky, de liqueur, de cubes de glace, j'avais préparé un assortiment de fruits, de fromages, de noix, de bonbons et autres friandises, achetées au Vendôme. Bref, j'avais essayé de tout organiser comme j'imaginais que Rinehart eût fait à ma place.

Mais je bousillai tout dès le début. Trop tôt dans la soirée, je forçai la dose pour les boissons – ce qui lui fut trop agréable – et je mis la politique sur le tapis – ce qu'elle détesta, ou peu s'en faut. Bien que constamment confrontée à l'idéologie, elle ne s'intéressait nullement à la politique et n'avait pas la moindre idée des projets qui occupaient son mari nuit et jour. Elle était davantage portée sur les boissons (je dus lui tenir compagnie à chaque verre) et sur les petits drames qu'elle avait concoctés en rêve autour des personnages de Joe Louis et Paul

Robeson. Je n'avais pourtant ni la stature ni le tempérament pour tenir ces deux rôles, mais j'étais supposé chanter *Old Man River* et poursuivre les roucoulaides, ou faire des trucs terribles avec mes muscles. J'étais à la fois déconcerté et amusé, et une véritable lutte s'engagea, entre moi qui essayais de nous maintenir tous deux en contact avec la réalité, et elle qui me lançait dans des histoires folles où j'étais frère Tabou-avec-qui-tout-est-possible.

Il était tard à présent ; quand je revins dans la chambre avec une nouvelle tournée de boissons, elle avait dénoué ses cheveux, et assise sur le lit, une épingle à cheveux en or entre les dents, elle me faisait signe, en disant :

— Viens voir maman, mon jôli.

— Buvez donc, madame, dis-je en lui tendant un verre, et dans l'espoir que cette boisson fraîche découragerait toute nouvelle lubie.

— Viens par ici, mon cher, dit-elle d'un air timide. Je veux te poser une question.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-je.

— Je ne puis que la murmurer, mon jôli.

Je m'assis, ses lèvres s'approchèrent de mon oreille. Et soudain, c'en fut trop, elle me fit sortir de ma réserve. Je pris le large. Il y avait un je ne sais quoi de presque collet-monté dans la façon dont elle était là, assise sur ce lit, et elle venait de me proposer, en toute modestie, de lui servir de partenaire dans un rituel tout à fait révoltant.

— Quoi ! dis-je ; elle répéta sa proposition. La vie s'était-elle tout à coup transformée en un dessin animé cinglé de Thurber ?

— Je t'en prie, tu feras bien ça pour moi, n'est-ce pas, mon jôli ?

— C'est sérieux, vraiment ?

— Oui, dit-elle, oui !

Son visage exprimait à présent une sorte d'incorruptibilité cristalline qui me troubla d'autant plus, car elle n'essayait ni de me faire marcher, ni de m'insulter ; impossible de dire si c'était l'horreur qui me parlait, surgie de l'innocence, ou l'innocence qui émergeait, intacte, du plan répugnant de la soirée. Tout ce que je savais, c'est que cette affaire était une erreur d'un bout à l'autre. Elle ne détenait aucun renseignement et je résolus de la faire sortir de chez moi avant d'être confronté avec précision soit à l'horreur, soit à l'innocence, pendant que je pouvais encore traiter l'affaire en plaisanterie. Et Rinehart, que ferait-il dans ce cas, me dis-je ; la réponse vint, et je décidai de ne pas la laisser m'inciter à la violence.

— Mais Sybil, vous voyez bien que je ne suis pas comme ça. J'éprouve pour vous une douce passion protectrice. Écoutez, on se croirait dans un four ici ; pourquoi ne pas s'habiller et aller faire un tour à Central Park ?

— Mais j'en ai besoin, dit-elle, en décroisant ses cuisses et en se

redressant sur le lit d'un air avide. Tu peux le faire ; ça te sera facile, à toi, mon jôli. Menace de me tuer si je ne cède pas. Parle-moi brutalement, enfin tu vois, mon jôli. Une amie à moi disait que le gars disait : « Baisse tes caleçons »... et...

« Baisse tes caleçons... et...

— Il disait quoi ? dis-je.

— C'est vrai, dit-elle.

Je la regardai. Elle rougissait ; ses joues, et même sa gorge couverte de taches de rousseur, étaient rouge vif.

— Continuez, dis-je, tandis qu'elle se recouchait. Que s'est-il passé alors ?

— Eh bien... il l'a traitée d'un nom ordurier, dit-elle avec une hésitation timide. C'était une femme vieillissante, la peau un peu tannée, dont les cheveux châains, parcourus de jolies ondulations naturelles, étaient à présent répandus en auréole sur l'oreiller. Elle rougissait très profondément. Ce manège visait-il à m'exciter, ou était-il l'expression inconsciente de sa répulsion ?

— Un nom véritablement ordurier, dit-elle. Oh, c'était une brute, énorme, avec des dents blanches, ce qu'on appelle un « nègre mâle ». Il a dit : « Salope, baisse tes caleçons », et ensuite, il y est allé. C'est une fille si charmante, il faut dire, réellement délicate, avec un teint de lis et de rose. Personne, absolument personne, n'aurait l'idée de l'appeler comme ça.

Elle s'était redressée, les coudes enfoncés dans l'oreiller ; et elle me dévisageait.

— Mais que s'est-il passé, on l'a attrapé ?

— Oh, bien sûr que non, mon jôli, elle n'a raconté ça qu'à deux de ses amies. Et si son mari l'avait appris ?... Elle ne pouvait pas courir ce risque. Il... enfin, c'est une trop longue histoire.

— C'est terrible, dis-je. Ne pensez-vous pas que nous devrions aller ?...

— N'est-ce pas, tout de même ? Pendant des mois, elle a été dans tous ses états... Son regard vacilla, prit une expression vague.

— Qu'y a-t-il ? dis-je, craignant qu'elle se mît à crier.

— Oh, simplement, j'étais en train de me demander ce qu'elle éprouvait au juste. Vraiment, je me le demande. Tout à coup, elle me regarda d'un air mystérieux. Puis-je te confier un très grand secret ?

Je me redressai.

— Ne me dites pas que c'était vous.

Elle sourit.

— Oh, non, c'était une excellente amie à moi. Mais tu sais quoi, mon jôli, dit-elle en se penchant vers moi d'un air de confiance. Je crois que je suis nymphomane.

— Vous ? Nooon !

— Hum. J'ai parfois des pensées et des rêves de ce genre. Je n'y cède jamais, note bien, mais vraiment j'ai bien l'impression de l'être. Une femme comme moi doit se plier à une discipline de fer.

Je me mis à rire *in petto*. Dans un rien de temps, elle allait devenir une mémère, corpulente, avec un petit double menton, et un triple pli à la ceinture. J'aperçus une fine chaîne d'or autour d'une cheville qui enflait. Et malgré tout, je prenais conscience de trouver en elle un je ne sais quoi de chaudement féminin qui m'excitait. Je m'approchai, et lui caressai la main.

— Pourquoi avez-vous de telles idées sur vous-même ? dis-je ; je la vis se relever, tirer sur le coin de l'oreiller, en arracher une plume tachetée et enlever le duvet du tuyau.

— Le refoulement, dit-elle sur un ton très sophistiqué. Les hommes nous ont trop réprimées. On attend de nous que nous supprimions trop de choses humaines. Mais tu sais un autre secret ?

Je baissai la tête.

— Ça ne te dérange pas que je continue, mon jôli ?

— Non, Sybil.

— Eh bien, depuis la minute où j'en ai entendu parler pour la première fois, même lorsque j'étais une toute petite fille, j'ai désiré que cela m'arrive.

— Vous voulez dire ce qui est arrivé à votre amie ?

— Mmm.

— Bon Dieu, Sybil, vous avez déjà dit ça à quelqu'un d'autre ?

— Mais non, bien sûr, je n'aurais pas osé. Tu es choqué ?

— Un peu. Mais pourquoi me le dire, à moi, Sybil ?

— Oh, je sais que je peux avoir confiance en toi. Je savais que tu comprendrais, voilà tout. Tu es différent des autres hommes. On se ressemble, pour ainsi dire.

Elle souriait à présent ; elle se rapprocha, me poussa doucement et je me dis : nous y voilà de nouveau.

— Étends-toi sur le dos et laisse-moi te regarder sur ce fond de drap blanc. Tu es beau, je le pense depuis toujours. Comme de l'ébène vivante sur de la neige vierge – regarde ce que tu me fais faire, employer un langage poétique. « Ébène vivante sur neige vierge », n'est-ce pas poétique ?

— Je suis du genre sensible, ne vous moquez pas de moi.

— Mais c'est la vérité vraie ; et je me sens si libre avec toi. Tu n'as pas idée.

Je regardai les marques rouges laissées par les bretelles de son soutien-gorge et je me dis : qui se venge de qui ? Mais pourquoi être surpris, alors que c'est ce qu'elles entendent toute leur vie ? La chose est présentée comme une grande force, et on leur enseigne à idolâtrer toute forme de force. Avec toutes les mises en garde, il est fatal que

certaines désirent essayer et se rendre compte par elles-mêmes. Les conquérants conquis. Il y en a peut-être un grand nombre qui le désirent en secret ; c'est peut-être pour cela qu'elles hurlent, quand elles ne risquent rien du tout.

— C'est ça, dit-elle d'un air tendu. Regarde-moi comme ça ; comme si tu avais envie de me mettre en pièces. J'adore que tu me regardes comme ça !

Je ris et lui touchai le menton. Elle m'avait encordé ; je me sentais groggy, également incapable de riposter et de me mettre en colère. L'idée me vint de la sermonner sur le respect dû à son partenaire de lit dans notre société, mais j'avais renoncé à me bercer de deux illusions : celles de connaître la société et de situer ma place en son sein. En plus, me dis-je, elle voit en toi un amuseur. Voilà autre chose qu'on leur apprend.

Je levai mon verre, nous bûmes de compagne ; elle se glissa tout près de moi.

— Tu le feras, pas vrai, mon joli ? dit-elle avec une moue enfantine de ses lèvres, qui, démaquillées à présent, semblaient à vif. Alors, pourquoi ne pas la divertir, se conduire en galant homme, coïncider avec l'idée qu'elle se fait de toi. Au fait, qu'es-tu à ses yeux ? Un violeur apprivoisé, de toute évidence, une autorité sur le problème de la femme. Après tout, c'est peut-être ça : bien dressé, avec un dispositif presse-bouton verbal commode pour le plaisir des dames. Eh bien, je m'étais donc tendu à moi-même ce piège.

— Prenez ça, dis-je en lui fourrant un autre verre dans la main. Buvez, ce sera meilleur après, plus réaliste.

— Oh oui, ce sera merveilleux. Elle but une gorgée et leva les yeux d'un air pensif. J'en ai tellement assez de vivre comme je vis, mon joli. Dans pas longtemps, je serai vieille, et rien ne me sera arrivé. Tu sais ce que ça veut dire ? George parle beaucoup des droits de la femme, mais que sait-il des besoins de la femme ? Lui, c'est quarante minutes de vantardise et dix minutes de mouvements saccadés. Oh, tu n'as pas idée de ce que tu es en train de faire pour moi.

— Ni vous pour moi, ma chère Sybil, dis-je en remplissant de nouveau le verre. L'effet des boissons commençait à se faire sentir, enfin.

D'un mouvement de tête, elle secoua ses cheveux sur ses épaules, croisa les jambes à hauteur du genou, sans me quitter des yeux. Elle était déjà dans les vapes.

— Ne bois pas trop, mon joli, ça enlève toujours sa vigueur à George.

— Ne t'en fais pas, dis-je. Je viole drôlement bien quand je suis saoul.

Elle eut l'air effrayée.

— Ohooh, alors verse-m'en encore un, dit-elle, se donnant un coup de fouet. Elle était aussi ravie qu'une enfant, et me tendait son verre avec avidité.

— Qu'est-ce qui se passe ici, dis-je, la nouvelle naissance d'une nation ?

— Qu'est-ce que tu dis, mon jôli ?

— Rien, une mauvaise astuce. Au temps pour moi.

— C'est ce qui me plaît, chez toi, mon jôli. Tu ne m'as pas servi une seule de ces plaisanteries grossières. Vas-y, mon jôli, dit-elle, verse.

Je lui en servis un autre, puis un autre encore ; en fait, j'en servis à tous deux un certain nombre. J'étais parti ; ce n'était ni à moi ni à elle que ça arrivait, et je ressentais une espèce de pitié confuse que je ne désirais pas ressentir. Puis elle me regarda, ses yeux brillaient derrière ses paupières rétrécies, elle se leva et me frappa à un endroit sensible.

— Allez, frappe-moi, mon vieux, gros costaud d'apache noir. Tu en prends, du temps ! dit-elle. Dépêche-toi, flanque-moi par terre ! Tu ne me veux pas ?

J'étais suffisamment contrarié pour lui allonger une claque. Elle était étendue dans une pose agressivement réceptive, congestionnée ; son nombril n'était plus un gobelet, mais une fosse dans une contrée secouée d'un tremblement de terre, se tendant et se dilatant dans un mouvement souple. Elle dit ensuite :

— Viens, viens ! et je dis :

— Bien sûr, bien sûr, en jetant autour de moi des regards affolés ; je commençai à verser la boisson sur elle et m'arrêtai soudain, mes émotions bloquées, en apercevant son rouge à lèvres sur la table ; je m'en emparai, et tout en bredouillant « oui, oui », pris d'une inspiration jaillie de l'ivresse, je me penchai pour tracer avec fureur ces mots en travers de son ventre :

*Sybil, tu as été violée
par
le Père Noël :
surprise.*

Puis je m'immobilisai au-dessus d'elle, tout tremblant, mes genoux sur le lit ; elle attendait avec une sorte de fièvre craintive. Le rouge à lèvres était d'une nuance purpurine et métallique, et les lettres se distendaient et palpaient, par monts et par vaux, au gré des frémissements pantelants de son attente ; elle étincelait comme une enseigne lumineuse.

— Dépêche-toi, jôli, dépêche-toi, dit-elle.

Je la regardai en pensant : attends un peu que George voit ça, si

jamais ça lui arrive, à George, de voir ça. Il lira une conférence sur un aspect du problème de la femme auquel il n'avait jamais songé. Elle était étendue, anonyme sous mes yeux, et soudain, je vis son visage, modelé par cette émotion que je ne pouvais satisfaire ; je pensai alors : Pauvre Sybil, elle a choisi un gamin pour faire un boulot d'homme et tout va à vau-l'eau. Même l'apache noir calait, rechignait sur la besogne. Elle était dominée par sa boisson, à présent, et tout à coup, je me penchai et l'embrassai sur les lèvres.

— Chut, du calme, dis-je, on n'a pas idée de se conduire comme ça quand on vous... D'un mouvement de lèvres, elle en redemanda, je l'embrassai de nouveau, la calmai, elle s'assoupit et je décidai de mettre un point final à cette farce. Les jeux de ce genre, c'était bon pour Rinehart, pas pour moi. Je sortis en titubant, me saisis d'une serviette de toilette humide, et me mis en devoir d'effacer la marque de mon méfait. Elle était tenace comme le péché et cela prit un certain temps. Rien à faire avec l'eau ; avec du whisky, ça aurait senti ; en fin de compte, il me fallut trouver de la benzine. Heureusement, j'avais presque tout fini quand elle se réveilla.

— Tu l'as fait, jôli ? dit-elle.

— Bien sûr que oui, dis-je. C'est bien ce que tu voulais ?

— Oui, mais j'ai pas l'impression de me rappeler...

Je la regardai, pris d'une envie de rire. Elle essayait de me voir, mais ses yeux ne parvenaient pas à accommoder, sa tête ballottait sans cesse sur le côté ; pourtant, elle faisait un réel effort ; tout à coup, je me sentis le cœur léger.

— À propos, dis-je en essayant d'arranger ses cheveux, comment vous appelez-vous, madame ?

— Sybil, dit-elle d'un ton indigné, avec presque des larmes dans la voix. Jôli, tu le sais bien, que c'est Sybil.

— Pas quand je t'ai percutée, je dois dire.

Ses yeux se dilatèrent et un sourire hésita sur son visage.

— C'est ça, tu ne pouvais pas, hein ? Tu ne m'avais jamais vue avant.

Elle était aux anges ; il me semblait presque voir l'idée prendre corps dans son esprit.

— C'est ça, dis-je. J'ai fait le passe-muraille. Je t'ai subjuguée dans le vestibule vide, tu te rappelles ? J'ai étouffé tes hurlements de terreur.

— Et je me suis bien défendue ?

— Comme une lionne qui défend ses petits...

— Mais ta force et ta brutalité m'ont obligée à céder. Je ne voulais pas, tu le reconnais, jôli ? Tu m'as violée contre ma volonté.

— Bien sûr, dis-je en ramassant un vêtement de soie. Tu as réveillé la bête en moi. Je l'ai subjuguée. Mais que pouvais-je faire ?

Elle réfléchit là-dessus un instant, puis son visage se crispa à nouveau comme si elle allait pleurer. Mais ce fut un nouveau sourire qui éclata.

— Et j'ai été une bonne nymphomane ? dit-elle en m'observant attentivement. Vrai, juré ?

— Tu n'as pas idée, dis-je. George ferait aussi bien de t'avoir à l'œil.

Elle se tortilla d'un côté et d'autre avec irritation.

— Oh, des clous ! Cette vieille girouette de George ne saurait pas reconnaître une nymphomane même si elle se fourrait au lit avec lui !

— Tu es merveilleuse, dis-je. Parle-moi de George. Parle-moi du grand manitou du changement social.

Son regard prit une expression fixe, elle fronça les sourcils.

— Qui, George ? dit-elle en me regardant d'un œil brouillé. George est aveugle comme une taupe dans un trou et ne connaît rien à rien. Qu'est-ce que tu dis de ça, quinze ans ! Eh dis, qu'est-ce qui te fait rire, jôli ?

— Moi, dis-je. Je commençais à me tordre. Rien que moi...

— Je n'ai jamais vu personne rire comme toi, jôli. C'est merveilleux !

J'étais en train de lui passer sa robe par-dessus la tête et sa voix me parvint assourdie à travers le tissu de shantung. Puis je la fis glisser autour de ses hanches, son visage empourpré se dégagea du col, les cheveux de nouveau en bataille.

— Jôli, dit-elle en soufflant le mot, tu me le referas quelquefois ?

Je m'éloignai de quelques pas et la regardai.

— Quoi ?

— S'il te plaît, mignon jôli, s'il te plaît, dit-elle avec un pauvre sourire.

Je me mis à rire.

— Bien sûr, dis-je. Bien sûr...

— Quand, jôli, mais quand ?

— N'importe quand, dis-je. Par exemple, tous les jeudis à neuf heures ?

— Ooh, jôli, dit-elle en m'embrassant à pleins bras à l'ancienne mode. Je n'ai jamais vu quelqu'un comme toi.

— Tu es sûre ? dis-je.

— Vraiment, je t'assure, jôli... parole d'honneur... tu me crois ?

— Bien sûr, c'est bon de se voir, mais il faut s'en aller à présent, dis-je en la voyant sur le point de s'affaïsser sur le lit.

Elle fit la moue.

— J'ai besoin d'un dernier p'tit verre, jôli, dit-elle.

— Tu as assez bu comme ça, dis-je.

— Oh, jôli, rien qu'un...

— D'accord, mais pas deux.

Nous prîmes un autre verre, je la regardai, la pitié et l'écœurement m'envahirent de nouveau, et je me sentis déprimé.

Elle me regarda d'un air grave, la tête penchée de côté.

— Jôli, dit-elle, tu sais ce que pense la vieille petite Sybil ? Elle pense que tu essayes de te débarrasser d'elle.

Je la regardai ; je me sentais complètement vide. Je remplis encore une fois nos deux verres. Que lui avais-je fait, que l'avais-je laissée faire ? Est-ce que tout m'avait quitté ? Mon activité de militant, ma... – le mot pénible se forma sans plus de cohérence que son pâle sourire – ma responsabilité ? Tout ? Je suis invisible.

— Tiens, dis-je, bois.

— Toi aussi, jôli, dit-elle.

— Oui, dis-je. Elle se blottit dans mes bras.

J'ai dû m'assoupir. Je perçus le tintement de la glace dans un verre, les criaileries des cloches. Je me sentais profondément triste, comme si l'hiver s'était abattu sur nous dans l'heure. Elle était étendue, ses cheveux châains dénoués ; ses yeux bleus aux paupières lourdes, fardés, étaient attentifs. Dans le lointain, s'éleva un nouveau son.

— Ne réponds pas, jôli, dit-elle, sa voix perçant tout à coup, sans être synchronisée avec le mouvement de sa bouche.

— Quoi ? dis-je.

— Ne réponds pas, laisse-les sonner, dit-elle en étirant ses doigts aux ongles faits.

Je lui pris l'appareil des mains, j'avais enfin compris.

— Non, jôli, dit-elle.

Nouvelle sonnerie, dans ma main cette fois, et sans aucune raison, les paroles d'une prière d'enfance se répandirent dans mon esprit comme de l'eau vive. L'instant d'après :

— Allô.

C'était une voix frénétique, méconnaissable, qui m'appelait du district.

— Frère, vous feriez bien de vous lever et d'arriver ici sur-le-champ, dit-elle.

— Je suis malade, dis-je. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il y a des ennuis, frère, et vous êtes le seul capable de...

— Quelle sorte d'ennuis ?

— De graves ennuis, frère ; ils essayent de...

Bruit désagréable de verre qui se brise, lointain, fragile et ténu, suivi d'un fracas, et la ligne tomba en panne.

— Allô, dis-je ; Sybil se balançait devant moi, ses lèvres disaient : « jôli ».

Je tentai ensuite de composer un numéro, mais j'entendis la

sonnerie « occupé » vibrer en réponse. Amen-Amen-Amen-Am. Je restai assis là un instant. Et si c'était une ruse ? Savaient-ils qu'elle était avec moi ? Je reposai l'appareil. Ses yeux me regardaient, de dessous leur ombre bleutée.

— Jô...

Je me dressai et la tirai par le bras.

— Partons, Sybil. Ils ont besoin de moi, dans les beaux quartiers... ; c'est à ce moment-là seulement que je me rendis compte de ma décision d'y aller.

— Non, dit-elle.

— Mais si, viens.

Elle se laissa retomber sur le lit ; elle me tenait tête. Je lâchai ses bras, jetai un regard alentour, le trouble dans la tête. Quelle sorte d'ennuis à cette heure ? Pour qui devais-je y aller ? Elle m'observait, ses yeux noyés et brillants dans l'ombre bleue. Mon cœur se sentait brisé et profondément triste.

— Reviens, jôli, dit-elle.

— Non, allons prendre l'air, dis-je.

Ensuite, évitant les ongles rouges luisants, j'étreignis ses poignets, la mis debout et la poussai vers la porte. Nous chancelions, ses lèvres effleuraient les miennes tandis que nous sortions d'une démarche hésitante. Elle s'accrochait à moi, et pendant une minute, envahi d'une infinie tristesse, j'en fis autant. Puis elle eut un hoquet, et d'un œil atone, je jetai un regard en arrière dans la chambre. La lumière s'accrochait au liquide ambré de nos verres.

— Jôli, dit-elle, la vie pourrait être tellement différente...

— Mais elle ne l'est jamais, dis-je.

Elle dit :

— Jôli.

Le ventilateur ronronnait. Dans un coin, mon porte-document, couvert de grains de poussière comme des souvenirs – la nuit de la mêlée générale. Je sentais son souffle chaud contre moi, je la repoussai doucement, et lui fis prendre appui contre le chambranle de la porte ; puis, mû par une impulsion aussi vive que la prière ressurgie de ma mémoire, je traversai la pièce, et saisis le porte-document ; je l'époussetai en le frottant contre ma jambe, et fus surpris par son poids en le serrant sous mon bras. Quelque chose tinta à l'intérieur.

Elle m'observait toujours, une flamme dans les yeux, tandis qu'elle prenait mon bras.

— Comment tu te sens, Syb ? dis-je.

— N'y va pas, jôli, dit-elle. Laisse Georgie faire ça à ta place. Pas de discussion ce soir.

— Allons, viens, dis-je en lui prenant le bras avec fermeté et en l'entraînant malgré ses soupirs et l'expression de désir de son visage

tourné vers moi.

Nous descendîmes en douceur et gagnâmes la rue. J'étais encore très éméché, et, les yeux sur l'énorme vide des ténèbres, je me sentais au bord des larmes... Que se passait-il dans les beaux quartiers ? Pourquoi devrais-je me mettre martel en tête pour des bureaucrates et des aveugles ? Je suis invisible, moi. Le regard noyé devant moi dans la rue tranquille, je la sentais trébucher à mes côtés ; elle fredonnait une chansonnette ; quelque chose de frais, de naïf, d'insouciant. Sybil, mon amour-trop-tard-trop-tôt... Ah ! Ma gorge palpitait. La chaleur de la rue collait à vous. Je cherchais des yeux un taxi, mais n'en vis passer aucun. Elle fredonnait à côté de moi, son parfum semblait irréel dans la nuit. Nous dépassâmes le pâté de maisons, toujours pas de taxis, et ses talons aiguilles instables à petits coups secs sur le trottoir. Je l'arrêtai.

— Pauvre jôli, dit-elle. Connais pas son nom...

Je me retournai, comme sous l'effet d'un coup.

— Quoi ?

— Brute anonyme et beau nègre viril, dit-elle, la bouche amollie dans un sourire brouillé.

Je la regardai, elle sautillait sur ses talons hauts, toc, toc, sur le trottoir.

— Sybil, dis-je, plus à moi-même qu'à son adresse. Où cela finira-t-il ? Quelque chose me disait de partir.

— Aaah, elle se mit à rire. Au lit. N'y va pas, là-haut, jôli, Sybil te bordera.

Je secouai la tête. Les étoiles étaient là, haut, très haut, elles tournaient. Puis je fermai les yeux, et elles voguèrent, rouges, derrière mes paupières. Puis, un peu calmé, je lui pris le bras.

— Écoute, Sybil, dis-je, reste là une minute, le temps que j'aille Cinquième Avenue chercher un taxi. Reste bien là, ma chère, et attends-moi.

D'un pas chancelant, nous arrivâmes devant un immeuble d'aspect vétuste, plongé dans le noir. Des projecteurs mettaient en lumière d'énormes médaillons grecs sur sa façade, au-dessus d'un motif extrêmement compliqué taillé dans la pierre, et je l'appuyai contre le porche avec son monstre de pierre sculptée. Elle demeura là, les cheveux en désordre, à me regarder dans la lumière de la rue, un sourire sur les lèvres. Sa tête n'arrêtait pas de ballotter d'un côté ; elle avait l'œil droit désespérément fermé.

— Bien sûr, jôli, d'accord, dit-elle.

— Je reviens tout de suite, dis-je en m'éloignant.

— Jôli, lança-t-elle, mon jôli.

En partant, je pensai : entends la vraie affection, l'adoration du grand méchant loup nègre. Elle m'appelait jôli ou bougnoule ? Jôli ou

sublime... Quel sens aurait l'un ou l'autre ? Je suis invisible...

Je poursuivis mon chemin dans le calme nocturne de la rue, avec l'espoir qu'un taxi passerait avant que j'arrive au bout. Devant moi, dans la Cinquième Avenue, les lumières brillaient, quelques autos s'engouffraient à toute allure dans la bouche béante de la rue ; plus loin et au-dessus, les arbres – grands, sombres, élancés. Que se passe-t-il ? me demandai-je. Pourquoi me téléphoner si tard – et qui ?

Je pressai le pas, la démarche chancelante.

— Jôôôli, lança-t-elle derrière moi, jôôôli !

Sans me retourner, je lui fis un signe de la main. Plus jamais, fini, fini. Je continuai.

Cinquième Avenue, un taxi passa, j'essayai de le héler ; à ce moment-là, j'entendis s'élever une voix, dont le son flotta gaiement. Je scrutai l'avenue illuminée dans l'attente d'un nouveau cri et j'entendis tout à coup un grincement de freins ; en me retournant, je vis le taxi s'arrêter et un bras blanc me faire signe. Le taxi fit demi-tour, vint rouler tout près de moi, et fit une petite embardée en s'arrêtant. Je me mis à rire. C'était Sybil. D'un pas mal assuré, je parvins à la portière. Elle me souriait ; sa tête, encadrée dans la vitre de la portière, penchait toujours d'un côté, ses cheveux flottaient sur ses épaules.

— Entre, jôli, et emmène-moi à Harlem...

Je secouai la tête, que je sentis lourde et triste.

— Non, dis-je, j'ai du travail à faire, Sybil. Tu ferais mieux de rentrer chez toi...

— Non, jôli, emmène-moi avec toi.

Je me tournai vers le chauffeur, la main sur la portière. Il était petit, brun, désapprouvateur, une lueur rouge venue du feu de circulation colorait le bout de son nez.

— Écoutez, dis-je, emmenez-la chez elle.

Je lui donnai l'adresse et mon dernier billet de cinq dollars. Il le prit, l'air maussade et toujours aussi désapprouvateur.

— Non, jôli, dit-elle. Je veux aller à Harlem, rester avec toi !

— Bonne nuit, dis-je en reculant sur le trottoir.

Nous étions au milieu du bloc et je les vis démarrer.

— Non, dit-elle, noon, jôli. Ne me quitte... Blême, les yeux hagards, son visage parut à la portière. Je restai planté là, à regarder le taxi s'élancer et disparaître avec rapidité et mépris, son feu arrière aussi rouge que son nez.

Je marchai en fermant les yeux ; j'avais l'impression de flotter et j'essayais de m'éclaircir la tête ; puis je les rouvris, traversai côté parc et suivis les gros pavés. Beaucoup plus haut, les autos n'en finissaient pas de naviguer dans l'avenue, avec leurs phares meurtriers. Tous les taxis étaient loués, et filaient vers le centre. Centre de gravité. Je continuai d'avancer, le pas traînant, la tête en proie à un tourbillon.

Puis, près de la Cent Dixième rue, je la revis. Elle attendait sous un réverbère, et me fit un signe de la main. Je ne fus pas surpris : j'étais devenu fataliste. Je m'approchai sans hâte ; je l'entendais rire. Elle était devant moi et se mit à courir, pieds nus, l'air de flotter, comme dans un rêve. Elle courait. Chancelante mais rapide, et moi, tout surpris, incapable de la rattraper, du plomb dans les jambes ; je la voyais devant, et j'appelais : « Sybil, Sybil », et je longeais le parc en courant, les jambes en plomb.

— Allez, viens, jôli, lança-t-elle ; elle se retourna et faillit tomber. Attrape Sybil... Sybil ; elle courait, pieds nus, sans ceinture, le long du parc.

Je piquai une pointe ; le porte-documents était lourd sous mon bras. Quelque chose me disait que je devais me rendre au bureau...

— Sybil, attends ! criai-je.

Elle poursuivit sa course, les couleurs de sa robe flambant tout d'un coup quand elle passait dans les zones d'ombre plus claires. Elle se déplaçait dans un bruissement, ses jambes s'agitaient avec gaucherie sous elle, ses talons blancs fulguraient, elle tenait ses jupes serrées. Laissons-la filer, me dis-je. Mais elle se mit à traverser la rue, à courir comme une folle pour se laisser tomber sur le bord du trottoir ; elle se releva, retomba, sans ménagements pour son derrière, complètement déséquilibrée, maintenant qu'elle avait perdu son élan.

— Jôli, dit-elle quand je la rejoignis. Nom d'un chien, jôli, tu me pousses ?

— Relève-toi, dis-je sans colère. Relève-toi. Je lui pris son bras mou. Elle se mit debout, les bras grands ouverts pour une étreinte.

— Non, dis-je, nous ne sommes pas jeudi. Faut que j'aille là-bas... Qu'est-ce qu'ils manigancent à mon sujet, Sybil ?

— Qui, jôli ?

— Jack et George... Tobitt, tous ?

— Tu m'as attrapée, jôli, dit-elle. Oublie-les... Bande de bourdons... déphasés, tu comprends. Ce n'est pas nous qui avons fait ce monde puant, jôli. Oublie-le.

J'aperçus le taxi juste à temps ; il approchait à vive allure, après avoir tourné le coin, un autobus à impériale se dessinant deux blocs plus loin. Le chauffeur passa la tête à la portière, jeta un coup d'œil, haut perché derrière son volant, il opéra un rapide tournant en fer à cheval et accosta. Il avait l'air choqué, incrédule.

— Viens, maintenant, Sybil, dis-je, et pas de farces.

— Excusez-moi, mon vieux, dit le chauffeur d'une voix soucieuse, mais vous n'allez pas l'emmener à Harlem, si ?

— Non, cette dame va dans le centre, dis-je. Entre, Sybil.

— Jôli, c'est un fichu tyran, dit-elle au chauffeur, qui me regarda sans rien dire, comme si j'étais fou.

— Un vrai mâle, dit-il entre ses dents, un mâle à la redresse. Mais elle finit par monter.

— Un fichu tyran, v'là tout, ce jôli.

— Écoutez, dis-je au taxi, conduisez-la chez elle directement, et ne la laissez pas descendre de la voiture. Je ne veux pas qu'elle vienne vadrouiller dans Harlem. Elle est précieuse, c'est une grande dame.

— D'accord, mon vieux, je vous blâme pas, dit-il. Ça barde là-bas.

Le taxi avait déjà démarré ; je hurlai :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ils sont en train de tout casser, lança-t-il en changeant de vitesse. Je les regardai s'éloigner et me dirigeai vers l'arrêt d'autobus. Cette fois-ci, je vais me rendre compte par moi-même, me dis-je. Je m'avançai, fis signe au bus et montai. Si elle revient, elle me trouvera parti. Et je devais me dépêcher, j'en étais plus convaincu que jamais ; mais j'avais encore l'esprit brumeux, je n'arrivais pas à me ressaisir.

Serrant contre moi mon porte-documents, j'étais assis, les yeux clos et je sentais le bus filer à toute allure sous moi. Il ne tarderait pas à gagner la Septième Avenue. Pardonne-moi, Sybil, me dis-je. Le bus roulait.

Mais lorsque j'ouvris les yeux, nous étions en train de nous engager dans Riverside Drive. Ça aussi, je l'acceptai avec calme, toute la nuit était sens dessus dessous. J'avais trop bu. Le temps s'écoulait, fluide, invisible, triste. En regardant dehors, j'aperçus un bateau qui remontait le courant ; ses lumières en mouvement piquaient la nuit de points brillants. L'odeur fraîche de la mer parvenait jusqu'à moi, épaisse et ininterrompue dans la perspective confuse de bateaux au mouillage, d'eau sombre et de lumières, qui ruisselaient et disparaissaient. De l'autre côté du fleuve, se trouvait Jersey, et je me rappelai mon entrée à Harlem. Loin dans le passé, me dis-je, loin dans le passé. J'étais comme noyé dans le fleuve.

À ma droite, et devant moi, s'élevait la flèche de l'église, couronnée d'une lumière rouge d'avertissement. Puis nous passâmes devant la tombe du héros ; je l'avais visitée, le souvenir m'en revint ; vous montiez les marches, vous entriez et vous regardiez loin au-dessous de vous pour le trouver, reposant en paix, drapeaux déployés...

La Cent Vingt-Cinquième rue fut bientôt là. Je descendis cahin-caha, et les yeux tournés vers l'eau, j'entendis le bus s'éloigner. Il y eut une légère brise, mais une fois disparu le vent de la vitesse, la chaleur revint, collante. Loin devant moi dans l'obscurité, je vis le pont monumental, cordes de lumières lancées à travers le fleuve noir ; plus près, s'élevant au-dessus de la ligne côtière, les rochers escarpés, dont l'agonie révolutionnaire se perdait au milieu de la débauche de lumières des lunaparks. « C'est maintenant... », commençait l'enseigne en travers du fleuve ; mais je me dis en riant : pourquoi se tracasser au

sujet du temps quand l'histoire te martèle avec ses souliers à clous ? Je traversai la rue et me rendis à la fontaine publique ; plus l'eau coulait, plus elle était fraîche ; ensuite, je mouillai mon mouchoir, et m'épongeai le visage, les yeux. L'eau jaillissait, gargouillait, se vaporisait. J'avancai mon visage, je sentis la fraîcheur et l'humidité, j'entendis la joie des fontaines de l'enfance. Puis l'autre son me parvint. Ce n'était ni le fleuve, ni les autos qui passaient en trombe dans les ténèbres en prenant leur tournant, mais il évoquait une foule lointaine ou un fleuve rapide au moment des crues.

J'avancai, trouvai les marches et commençai à descendre. Au-dessous du pont, s'étendait le dur fleuve de pierre de la rue, et pendant une seconde, je regardai les ondulations des gros pavés comme si je m'attendais à voir de l'eau, comme si la fontaine, là-haut, avait puisé de là. J'entrerais quand même et je ferais la traversée jusqu'à Harlem. Au-dessous des marches, les rails du trolley jetaient leur éclat d'acier. Je pressai le pas, le son se rapprochait, s'enflait de voix innombrables, bourdonnait, m'enveloppait, engourdissait l'air, tandis que j'amorçai ma descente au-dessous du plan incliné. Gazouillement, roucoulement, rugissement atténué qui semblait essayer de me dire quelque chose, de me communiquer un message. Je m'arrêtai et regardai autour de moi ; les poutrelles défilaient de façon rythmée dans les ténèbres, les lumières rouges brillaient sur les pavés. J'arrivai sous le pont et ce fut comme s'ils m'attendaient, moi et personne d'autre – mis de côté tout exprès pour moi – depuis une éternité. Je levai la tête en direction du son, une image d'ailes se forma dans mon esprit tandis que quelque chose me heurtait le visage et y laissait sa marque et je sentis l'air infect, je vis sur le sol le barrage couvert de croûte ; je sentis la chose rayer ma veste, je me protégeai la tête avec mon porte-documents et me mis à courir en l'entendant gicler partout et tomber comme de la pluie. La série des critiques continue, me dis-je, même les oiseaux à présent ; même les pigeons, les moineaux, et ces foutues mouettes ! Je courus en aveugle, bouillant de fureur, de désespoir, de rire amer. Je fuyais les oiseaux, vers quoi, je l'ignorais. Je courais. Pourquoi étais-je ici, de toute façon ?

Je courus dans la nuit, je courus à l'intérieur de moi. Je continuai à courir.

CHAPITRE XXV

Quand j'atteignis Morningside, la fusillade évoquait une célébration du Quatre Juillet(23) dans le lointain et je pressai le pas. À Saint-Nicolas, l'éclairage des rues était coupé. Un bruit de tonnerre s'éleva et je vis quatre hommes courir dans ma direction en poussant quelque chose qui grinçait sur le trottoir. C'était un coffre-fort.

— Dites, commençai-je.

— Pousse-toi de là, bon Dieu !

Je fis un saut de côté, dans la rue ; le temps se trouva soudain suspendu, dans un éblouissement, comme l'intervalle entre le dernier coup de hache et l'abattage d'un grand arbre, où un bruit très fort est suivi d'un silence retentissant. Je m'aperçus ensuite de la présence de formes tapies dans les porches, et le long du trottoir ; puis le temps éclata et je me retrouvai dans la rue, parfaitement conscient mais incapable de me relever ; je luttais contre la rue, je perçus les lueurs vives quand les fusils partirent, là-bas, au coin de l'avenue ; je savais qu'à ma gauche les hommes poussaient toujours à la hâte, dans un fracas terrible, le coffre-fort le long du trottoir, quand plus haut dans la rue, derrière moi, deux policiers, presque invisibles dans leurs chemises noires, brandirent violemment devant eux des revolvers crachant le feu. L'un des types qui roulaient le coffre-fort s'écroula en avant, et plus loin, après le coin, une balle se ficha dans un pneu de voiture, et l'air libéré hurla comme un énorme animal à l'agonie. Je roulai, m'écrasai sur le sol, désireux, mais incapable, de me traîner près du trottoir ; je sentis tout à coup une chaleur humide sur le visage ; je vis le coffre-fort se précipiter à une vitesse folle au carrefour, et les hommes tourner le coin, s'enfoncer dans les ténèbres, courir lourdement, disparaître ; disparaître, tandis que le coffre-fort roulant prenait la tangente, traversait le carrefour à toute allure, se logeait dans le rail du milieu et faisait jaillir un rideau d'étincelles qui illuminèrent le bloc comme un rêve bleu ; j'étais bien la proie d'un rêve, où je voyais les flics campés comme sur un terrain de tir, un pied en avant, une main sur les hanches et faisant feu de l'autre en visant avec soin.

— Appelez Police-secours ! lança l'un d'eux et je les vis tourner et

disparaître là où le reflet terne des rails du trolley se diluait dans l'obscurité.

Tout à coup, la vie envahit le bloc. Des hommes qui paraissaient surgir des trottoirs fonçaient dans les façades des magasins, la voix haute et excitée. Le sang me revint au visage, je pouvais de nouveau bouger, je me mis sur les genoux, quelqu'un dans la foule m'aida à me mettre debout.

— T'es blessé, mon vieux ?

— Un peu, je n'en sais rien.

Je n'arrivais pas à les distinguer nettement.

— Nom de Dieu ! Il a un trou dans la tête, dit une voix.

Une lumière m'éclata au visage, s'approcha. Je sentis une main dure sur mon crâne, et j'eus un mouvement de recul.

— Merde, c'est rien qu'une entaille, dit une voix. Avec ces pistolets 45, même si tu es touché au p'tit doigt, tu vas au tapis !

— En tout cas, celui-là, là, il est allé au tapis pour de bon, lança quelqu'un de la rue. Ils l'ont proprement nettoyé.

Je m'essuyai le visage, ma tête bourdonnait. Il me manquait quelque chose.

— Hé, mon pote, c'est à toi, ça ?

C'était mon porte-documents, que l'on me tendait par ses poignées. Je le saisis, pris de panique subitement, comme si j'avais failli perdre une chose infiniment précieuse.

— Merci, dis-je en cherchant à scruter leurs traits confus noyés dans une teinte bleue. Je regardai le mort. Il gisait face contre terre, la foule s'agitait autour de lui. Je me rendis compte tout à coup que cet homme recroquevillé, là, ç'aurait tout aussi bien pu être moi. Je sentis aussi que je l'avais déjà vu là, dans la vive lumière de midi, il y avait longtemps... combien de temps ? Tu as su son nom, me dis-je, et tout à coup mes genoux me lâchèrent et je m'écroulai. Je restai assis là, le poing qui étreignait le porte-documents se meurtrissait contre le macadam, ma tête pendait lamentablement. Ils allaient et venaient autour de moi.

— Arrête de me marcher sur le pied, mon vieux, entendis-je. Finis de pousser. Y a place pour tous.

Il y avait quelque chose que je devais faire et je savais pertinemment que ma perte de mémoire n'était pas réelle, comme l'on sait, dans certains rêves, que les détails oubliés ne sont pas réellement oubliés, mais éludés. Je savais, et dans mon esprit je m'efforçais de franchir le voile gris qui semblait à présent suspendu derrière mes yeux, aussi épais que le rideau bleu qui masquait la rue au-delà du coffre-fort. Le vertige se dissipa, je parvins à me mettre debout, le porte-documents serré contre moi, pressant de l'autre main un mouchoir sur ma tête. Plus haut dans la rue, on entendait le fracas

d'énormes plaques de verre, et à travers la mystérieuse atmosphère bleue de l'obscurité, les rues luisaient d'un éclat tremblotant comme des miroirs brisés en morceaux. Toutes les enseignes de la rue étaient mortes, tous les bruits du jour avaient perdu leur signification courante. Quelque part, un signal d'alarme partit, discordant, dépourvu de sens, suivi des cris joyeux des pillards.

— Viens, dit quelqu'un tout près.

— Partons, mon pote, dit l'homme qui m'avait porté secours. Il me prit le bras ; c'était un homme frêle qui portait en bandoulière un grand sac de toile.

— Arrangé comme tu es, y f'rait pas bon te laisser dans le coin, dit-il. C'est comme si t'étais bourré.

— Où aller ? dis-je.

— Où ? Foutre, mon vieux. Partout. On se met en marche, pas b'soin de dire où qu'on pourrait aller. Hé, Dupré ! lança-t-il.

— Dis donc, mon gars, nom de Dieu ! N'appelle pas mon nom si fort, répondit une voix. J'suis là, en train de m'farcir des chemises de travail.

— Prends-en deux ou trois pour moi. Du, dit-il.

— D'accord, mais me prends pas pour ton papa.

Je regardai l'homme frêle, soulevé d'une vague d'amitié. Il ne me connaissait pas, son aide était désintéressée.

— Hé, Du, appela-t-il, on y va ?

— Et comment, sitôt que j'me s'rai farci ces chemises.

La foule entraînait et sortait des magasins comme des fourmis autour de sucre renversé. De temps en temps, un bris de verre, des coups de feu ; des voitures de pompiers dans les rues lointaines.

— Comment tu t'sens ? dit l'homme.

— Encore dans les vapes, dis-je ; et faible.

— Voyons si ça s'est arrêté de saigner. Ouais, ça ira.

Sa voix me parvenait avec netteté, mais je le voyais de manière imprécise.

— Ça ira, dis-je.

— Mon vieux, tu as du pot que t'es pas mort. Ces fils de putes, y tirent pour de bon, maint'nant, dit-il. Là-bas, à Lenox, y visaient en l'air. Si j'pouvais m'dégoter un fusil, j'leur montrerais ! Tiens, bois-toi un coup de bon Scotch, dit-il en tirant une fiole d'une poche arrière. J'm'en suis planqué tout une caisse qu'j'ai dégotée dans un magasin de spiritueux, là-bas. Là-bas, t'as rien d'autre à faire que d'inspirer un coup et t'es soûl, mon vieux. Bourré ! Du whisky qualité extra qui coulait à gogo dans les ruisseaux.

Je bus une gorgée ; je frissonnai en avalant le whisky, mais je fus reconnaissant du choc qu'il me donna. Les gens autour de moi s'agitaient comme des fous, sombres silhouettes dans une lumière

bleue.

— Regard'les emporter tout l'truc, dit-il en observant l'agitation de la foule dans le noir. Moi, j'en ai ma claque. Tu y étais, là-bas, à Lenox ?

— Non, dis-je ; une femme passa devant nous sans se presser, munie d'une rangée d'environ une douzaine de poulets, vides et parés, suspendus par le cou au manche d'un balai de paille tout neuf...

— Merde, ça vaut l'coup d'voir ça, mon vieux. Tout est en miettes. À l'heure qu'il est, les femmes, elles te font un de ces nettoyages maison. J'ai vu une vieille avec tout une moitié de bœuf su' l'dos. Mon vieux, elle en avait presque les jambes arquées, à essayer de ram'ner l'morceau à la maison. Tiens, v'là Dupré, dit-il, coupant court.

Je vis un petit homme rude sortir de la foule, chargé de plusieurs boîtes. Il portait trois chapeaux sur la tête, et plusieurs paires de bretelles pendillaient à son épaule ; en le voyant de plus près, je m'aperçus qu'il portait une paire de bottes d'égoutier flambant neuves. Ses poches étaient bourrées et il portait en bandoulière un sac de toile qui ballottait lourdement dans son dos.

— Foutre, Dupré, dit mon ami, le doigt pointé vers la tête du copain, y en a pas un pour moi ? C'est quoi, comme marque ?

Dupré s'arrêta et le regarda.

— Avec tous les chapeaux qu'il y avait là-d'dans, tu crois que j'allais sortir avec aut' chose qu'un Dobbs ? Non mais, t'es fou, mon vieux ? Avec tous ces Dobbs, jolis, tout neufs, de toutes les couleurs ? Allez, viens, magnons-nous avant qu'les flics se ramènent. Bon Dieu, regarde-moi c'truc-là flamber !

Je tournai les yeux vers le rideau de feu bleu, à travers lequel peinaient de vagues silhouettes. Dupré lança un appel, et plusieurs hommes quittèrent la foule et nous rejoignirent dans la rue. On partit, mon ami (Scofield, l'appelaient les autres) me guidait. Ma tête cognait, et saignait toujours.

— Tu t'es farci un peu d'butin, toi aussi, comme qui dirait, dit l'homme en désignant mon porte-documents.

— Pas grand-chose, dis-je en pensant : butin ? Butin ? Et tout à coup, je me rappelai la tirelire de Mary et les pièces : voilà pourquoi il était si lourd ; je me mis à ouvrir le porte-documents et à y glisser tous mes papiers – ma carte de la Confrérie, la lettre anonyme – en même temps que le pantin de Clifton.

— Remplis-le à ras bord, mon vieux. Sois pas timide. Attends voir un peu qu'on s'attaque à une de ces boutiques de prêteurs sur gages. Not' Du, là, il s'est rempli d'cam'lote un sac à cueillir le coton. Lui, il pourrait entrer dans les affaires.

— Eh ben, merde alors, dit un homme qui marchait à côté de moi. Je pensais bien que c'était un sac à coton. Où qu'il a bien pu s'trouver

ça ?

— Il l'a apporté avec lui quand il est v'nu dans le Nord, dit Scofield. Du jure que, quand il repartira, il l'aura plein de billets de dix dollars. Nom de Dieu, après ce soir, y va avoir besoin d'un dépôt pour toute la cam'lote qu'il a ramassée. Allez, remplis ce porte-documents, mon pote. Prends-toi quelque chose !

— Non, dis-je. Il est assez plein déjà. Je me rappelais parfaitement, maintenant, quel était mon but, au départ, mais je ne pouvais pas les laisser.

— T'as p'têt' raison, dit Scofield. Pour ce que j'en sais, il est p'têt' plein de diamants ou quoi. Faut pas êt' trop rapace. Quand même, il était temps qu'un truc comme ça arrive.

On avançait. Devais-je les quitter, continuer jusqu'au district ? Où étaient-ils, à la soirée anniversaire ?

— Comment tout ça a-t-il commencé ? dis-je.

Scofield eut un air de surprise.

— Du diable si je sais, mon vieux ; un flic a tiré sur une femme, ou un machin comme ça.

Un autre homme s'approcha de nous, tandis que, quelque part, résonnait un morceau d'acier pesant.

— C'est pas ça qui a tout déclenché, bon Dieu, dit-il. C'est ce gars, comment vous l'appeler ?

— Qui ? dis-je. Son nom ?

— Ce jeune type !

— Tu sais bien, les gens sont dev'nus fous avec cette histoire...

Clifton, pensai-je. C'est à cause de Clifton. Une nuit pour Clifton.

— Ah, mon vieux, m'en parle pas, dit Scofield. J'ai vu ça de mes propres yeux, alors. Aux environs de huit heures, là-bas à Lenox, du côté de la Cent Vingt-Troisième rue, cet Irlandoche a flanqué une claque à un gosse qu'avait cravaté un sucre d'orge Baby Ruth, et la mère du gosse a pris la défense du p'tit, et alors l'Irlandoche l'a giflée, et c'est là qu'le bordel a commencé.

— Tu y étais ? dis-je.

— La même chose que j'suis ici, dit-il. Y en a qui disent que c'qui lui a fait voir rouge, au flic, c'est qu'le gamin empoigne un bonbon qui porte le nom d'une femme blanche.

— C'est foutre pas comme ça qu'j'ai entendu l'histoire, dit un autre homme. Quand j'me suis pointé, ils disaient qu'une Blanche avait tout mis en route en essayant d'accrocher le type d'une môme noire.

— On s'en fout, qui a commencé, dit Dupré. Moi, c'qui m'intéresse, c'est que ça dure un peu.

— C'était une Blanche, d'accord, mais ça s'est pas passé comme ça. Elle était soûle... dit une autre voix.

Ce ne pouvait être Sybil, pensai-je ; c'était déjà commencé.

— Vous voulez savoir qui a mis tout l'bazar en route ? lança, de la fenêtre d'une boutique de prêteur, un homme qui tenait une paire de jumelles. Vous voulez savoir vraiment ?

— Bien sûr, dis-je.

— Bon, ben, c'est pas la peine d'aller chercher plus loin : c'est ce grand chef, Ras le Destructeur !

— Ce chasseur de singes ? dit quelqu'un.

— Écoute voir, salaud !

— Y a personne qui sait comment c'est v'nu, dit Dupré.

— Il faut bien que quelqu'un le sache, dis-je.

Scofield me tendit son whisky. Je le refusai.

— Bon Dieu, quoi, ça a éclaté, c'est tout, mon vieux. C'est la canicule, dit-il.

— La cani... quoi ?

— 'Sûr, ce temps à crever d'chaud.

— J'te dis que ça les a rendus fous, c'qu'est arrivé à ce jeune gars, comment tu l'appelles...

Nous longions un immeuble, et j'entendis une voix crier avec frénésie : « Magasin de couleur ! Magasin de couleur ! »

— Alors, accroches-y une pancarte, putassier, dit une voix. T'es aussi pourri qu'les autres, probable.

— Écoutez-moi ce salopard. Pour une fois dans sa vie, il est content d'ê't noir, dit Scofield.

— Magasin de couleur, poursuivit la voix automatiquement.

— Dis donc ! T'es sûr que t'as pas un peu de sang blanc ?

— Non, monsieur ! dit la voix.

— Je lui rent' dedans, mon vieux ?

— Pour quoi faire ? Il a pas un brin de cam'lote. Laisse-le tranquille, ce putassier.

Quelques portes plus loin, nous arrivâmes devant une quincaillerie.

— Ici, premier arrêt, les gars, dit Dupré.

— Qu'est-ce qui se passe, à présent ? dis-je.

— Qui tu es, toi ? dit-il en relevant sa tête à trois chapeaux.

— Personne, simplement un des types... commençai-je.

— T'es sûr que t'es pas quelqu'un que j'connais ?

— À peu près sûr, dis-je.

— Il est O.K., Du, dit Scofield. Les flics lui ont tiré d'sus.

Du me regarda et donna un coup de pied dans quelque chose, une livre de beurre, qu'il fit valser, toute graisseuse, de l'autre côté de la rue chaude.

— On se prépare à faire quelque chose qu'a besoin d'ê't fait, dit-il. D'abord, on donne une torche électrique à tout l'monde... Et un peu d'organisation, vous tous, les gars. Faut pas qu'on soye tous à s'écraser les uns les aut' ! Allons-y !

— Allez, entre, mon pote, dit Scofield.

Je ne ressentais le besoin ni de les conduire, ni de les quitter. Je me contentais de les suivre ; en proie à un besoin pressant de savoir où ils allaient aboutir, et à quoi. Et pendant tout ce temps, la pensée que je devais me rendre au district ne me quittait pas. On pénétra dans le magasin, dans l'obscurité étincelante de métal. Ils se déplaçaient avec précaution, et je les entendais fouiller, balayer les objets à terre. Le tintement du tiroir-caisse résonna.

— Hé, y a des torches par ici, lança quelqu'un.

— Combien ? dit Dupré.

— Des quantités, mon vieux.

— Ça va, tu en passes une à chacun. Elles ont des piles ?

— Non, mais y en a plein, aussi, au moins douze boîtes.

— Ça va, donne-m'en une chargée pour que je puisse trouver les seaux. Ensuite, chacun se prend une lampe.

— En v'là, des seaux, par ici, dit Scofield.

— Bon, il nous reste plus qu'à trouver où il planque l'pétrole.

— Le pétrole ? dis-je.

— Ben oui, quoi, le pétrole, mon gars. Hé, vous tous, lança-t-il, que personne fume, là-d'dans.

Debout à côté de Scofield, j'écoutai le bruit qu'il déclencha en prenant une pile de seaux en zinc et en les distribuant. Éclairs de lumière et ombres vacillantes jetèrent de la vie dans le magasin.

— Gardez-moi ces lumières au plancher, cria Dupré. Pas la peine de laisser les gens voir qui nous sommes. Maintenant, dès que vous avez vos seaux, alignez-vous et laissez-moi les remplir.

— Écoutez voir l'vieux Du qui fait la loi, c'est un type, pas vrai, mon pote ? Il a toujours aimé ça, diriger. Et il m'a toujours dirigé dans les emmerdements.

— Qu'est-ce que nous nous apprêtons à faire ? dis-je.

— Tu verras, dit Dupré. Hé, toi, là-bas. Sors de derrière ce comptoir et prends-moi ce seau. Tu vois pas qu'y a rien dans ce tiroir-caisse et que s'y avait eu un radis, je me l'serais déjà farci ?

Tout à coup, les seaux cessèrent de s'entrechoquer. On pénétra dans l'arrière-boutique. À la lueur d'une torche, je vis une rangée de fûts à pétrole montés sur des casiers. Dupré s'était placé devant, dans ses belles bottes neuves d'égoutier, et remplissait de pétrole chaque seau. Notre progression était lente et ordonnée. Nos seaux remplis, nous sortions à la queue leu leu dans la rue. Debout dans l'obscurité, j'étais gagné par une excitation grandissante, tandis que leurs voix voltigeaient autour de moi. Que signifiait donc tout ceci ? Qu'en penser et que faire ?

— Avec ce machin, dit Dupré, on f'rait bien de marcher au milieu de la rue. C'est juste là, au coin.

Au moment où l'on se mit en route, un groupe de garçons arriva sur nous en courant, et les torches que les hommes allumèrent aussitôt éclairèrent un instant dans leur course des silhouettes à perruques blondes, les basques de leurs habits de soirée volés flottant au vent. Derrière eux, dans une poursuite ardente, une bande armée de carabines d'exercice chipées dans un magasin de l'Armée et de la Marine. J'éclatai de rire avec les autres, et je pensai : un saint jour de fête pour Clifton.

— Éteignez-moi ces lumières ! ordonna Dupré.

Derrière nous, des cris, des rires ; devant, le bruit de course des garçons, voitures de pompiers dans le lointain, coups de feu, et dans les moments d'accalmie, le tintement continu des vitrines fracassées. Le pétrole, qui giclait des seaux et tombait dans la rue avec un bruit de claque, dégageait une odeur.

Tout à coup, Scofield me saisit le bras :

— Seigneur Dieu, r'garde voir là-bas !

Et je vis une grappe d'hommes tirer le long de la côte un camion de lait de Borden, au sommet duquel, entourée d'une rangée de lanternes, une énorme femme en tablier à carreaux se trouvait juchée, assise, occupée à boire de la bière à même un baril placé devant elle. Les hommes faisaient quelques pas à une allure folle, puis s'arrêtaient, se reposaient entre les brancards, couraient encore, se reposaient, le tout accompagné de cris, de rires et de rasades bues à une cruche, tandis qu'elle, là-haut, renversait la tête en arrière et criait avec passion à gorge déployée, d'une voix chaude de chanteuse de blues :

S'il l'avait pas empêché, l'arbitre,

Joe Louis, il l'aurait estourbi

Jim Jefferie.

Bièrre gratis !

Et de sa louche, elle aspergeait tout de sa bière.

On s'écarta, stupéfait, tandis qu'elle distribuait avec grâce des révérences de tous côtés comme une de ces grasses matrones ivres dans une parade de cirque, la louche semblable à une cuillère à sauce dans son énorme main. Puis elle se mit à rire et ingurgita une impressionnante dose de bière, sans cesser pour autant, avec une tranquille indifférence, d'empoigner de sa main libre bouteille de lait après bouteille de lait et de les envoyer valser dans la rue où elles se brisaient en miettes. Et pendant tout ce temps, les hommes couraient avec la carriole en passant sur les débris. Autour de moi, des éclats de rire et des cris de désapprobation.

— Faudrait les arrêter, ces cinglés, dit Scofield avec indignation. C'est ça que j'appelle pousser les choses trop loin. Nom de Dieu,

comment qu'y vont la faire descendre de là quand elle sera bourrée de bière ? J'te demande un peu. Comment qu'y vont la faire descendre ? Et gaspiller tout ce bon lait !

Le spectacle de cette grosse femme m'avait démoralisé. Lait et bière – je me sentais triste, en regardant la carriole donner de la bande de façon dangereuse au moment où ils prirent le virage au coin de la rue. On continua, évitant les bouteilles brisées ; maintenant, le pétrole répandu tombait en éclaboussures dans les flaques pâles de lait renversé. Où en était-on ? Pourquoi étais-je blessé ? On tourna à droite. J'avais toujours mal à la tête.

Scofield me toucha le bras.

— On y est, dit-il.

Nous étions parvenus devant un énorme H.L.M...

— Où sommes-nous ? dis-je.

— C'est ici qu'on habite, presque tous, dit-il. Viens.

C'était donc ça, le pourquoi du pétrole. Je n'en croyais pas mes yeux ; comment pourraient-ils avoir le cran de faire ça ? Toutes les fenêtres paraissaient vides. Ils avaient eux-mêmes instauré le black-out. On n'y voyait à présent que par brusque lueur ou éclair de flamme.

— Mais où irez-vous vivre ? dis-je en levant la tête jusqu'en haut de l'immeuble.

— Parce que tu appelles ça vivre ? dit Scofield. Y a pas d'autre moyen de s'en débarrasser, mon vieux...

Je cherchai un signe d'hésitation parmi leurs formes imprécises. Tous debout, ils regardaient la masse de l'immeuble au-dessus d'eux, le noir liquide du pétrole frémissait vaguement à la lueur intermittente des brefs éclairs de lumière qui frappaient leurs seaux ; ils restaient penchés en avant, les épaules courbées. Aucun ne disait « non », par la parole ou l'attitude. Et dans les trous noirs des fenêtres et sur les toits au-dessus, je distinguais à présent les formes des femmes et des enfants.

Dupré avança vers l'immeuble.

— Maintenant, écoutez voir un peu, vous tous, dit-il, sa tête à trois chapeaux se dessinant d'une manière grotesque au-dessus du porche. J'veux qu'on amène dehors toutes les femmes et les gosses, tous les vieux et les malades. Et quand vous prendrez l'escalier avec vos seaux, j'veux qu'vous allez jusqu'en haut, tout en haut. Je dis bien jusqu'en haut ! Et quand vous y arriv'rez, j'veux qu'vous commencez par aller r'garder dans toutes les pièces avec vos torches pour êt' bien sûr que personne a été oublié ; après ça, vous commencez à verser le pétrole. Quand c'est fait, je me mets à gueuler, et quand je gueule trois fois de suite, j'veux qu'vous allumez les allumettes ; vous foutez l'feu. Après ça, chacun pour soi ; c'est la démerde noire !

Il ne me vint pas à l'idée d'intervenir ou de contester... Ils avaient un plan. Je voyais déjà les femmes et les enfants descendre l'escalier. Un enfant pleurait. Et soudain, tout le monde s'immobilisa, se retourna et se mit à scruter les ténèbres. Quelque part, assez près, un bruit étrange secoua la nuit, un marteau-piqueur qui pilonnait comme une mitrailleuse. Ils s'arrêtèrent avec l'émotivité de biches en train de paître ; puis retournèrent à leur ouvrage, les femmes et les enfants reprenant leur descente.

— Parfait, vous tous. Vous, les dames, vous r'montez la rue jusque chez les gens où qu'vous allez vous installer, dit Dupré. Et surtout, tenez bien les gosses !

Quelqu'un me donna une bourrade dans le dos, je fis volte-face, et je vis une femme passer devant moi en me poussant, et grimper pour saisir le bras de Dupré ; leurs deux silhouettes parurent se mêler tandis que s'élevait sa voix, ténue, vibrante, désespérée.

— Je t'en prie, Dupré, dit-elle, je t'en supplie. Tu sais que je suis presque à terme... tu le sais, hein. Si tu fais ça maintenant, où je vais aller ?

Dupré dégagea son bras et monta d'une marche. De cette position, il la regarda, hochant sa tête à trois chapeaux.

— Allez, dégage maintenant, Lottie, dit-il avec patience. Qu'est-ce que t'as, à commencer ce cirque à l'heure qu'il est ? On en a parlé et reparlé et tu sais bien que j'avais pas changer. Écoutez voir, vous tous tant que vous êtes ; sur ces mots, il fouilla dans le haut de sa botte d'égoutier, en sortit un revolver nickelé, qu'il brandit à la ronde. Ne croyez pas qu'on va se mettre à changer d'avis. Et il est plus question de discuter, non plus.

— T'as foutrement raison, Dupré. On est avec toi.

— Mon gosse, il est mort tubard dans ce piège de la mort, mais j'vous dis qu'c'est fini, que plus personne va naître là-d'dans, dit-il. Alors, maint'nant, Lottie, remonte la rue et laisse-nous, les hommes, faire not' boulot.

Elle recula, en larmes. Je la regardai, en pantoufles, les seins gonflés, le ventre lourd et haut. Dans la foule, des mains de femmes l'emmenèrent ; pendant une seconde, elle tourna ses grands yeux liquides vers l'homme aux bottes de caoutchouc.

Quel genre d'homme est-ce, que dirait Jack de lui ? Jack. Jack ! Et où était-il dans tout ça ?

— Allons-y, mon pote, dit Scofield en me poussant du coude. Je le suivis, Jack me paraissait furieusement irréel. On entra, on monta l'escalier, donnant de brefs éclairs de nos torches. Devant nous, je voyais Dupré en action. Rien dans ma vie ne m'avait appris à voir, à comprendre ou à respecter le type d'homme qu'il incarnait ; il n'avait pas figuré jusqu'à présent dans le tableau. On pénétra dans des pièces

jonchées des signes d'un déménagement hâtif. Il faisait chaud, on manquait d'air.

— Tiens, ici, c'est mon appartement, dit Scofield. Ah, elles vont en avoir une surprise, les punaises !

Nous répandîmes le pétrole un peu partout, sur un vieux matelas, sur le plancher ; puis nous passâmes dans le couloir, en faisant usage des lampes électriques. L'immeuble tout entier résonnait de bruits de pas, de clapotements de pétrole, et de temps à autre, de la protestation suppliante de quelques vieux que l'on contraignait à partir. Les hommes travaillaient en silence à présent, comme des taupes profondément enfouies sous la terre. Le temps paraissait suspendu. Personne ne riait. Puis d'en bas surgit la voix de Dupré.

— Parfait, les gars. On a évacué tout le monde. Maint'nant en commençant par le dernier étage, j'veux qu'vous vous mettez à craquer les allumettes. Faites gaffe, vous foutez pas l'feu à vous-mêmes...

Il restait encore un peu de pétrole dans le seau de Scofield ; je le vis ramasser un chiffon et le tremper dedans ; puis il y eut le grésillement d'une allumette et je vis la pièce prendre feu en un clin d'œil. Il y eut un embrasement de chaleur ; je reculai. Il resta planté là, silhouette sur le flamboiement rouge, les yeux rivés sur les flammes, en train de hurler.

— Allez vous faire voir, fils de putes de mes deux. Vous croyiez pas que j'le ferais, mais ça y est. Vous vouliez pas l'arranger. Ça vous plaît p'têt' mieux comme ça.

— Partons, dis-je.

Au-dessous de nous, des hommes dévalaient l'escalier comme des flèches, cinq ou six marches à la fois, et se déplaçaient dans l'étrange lumière des torches et des flammes par longs bonds de rêve. À chaque étage quand je passai, s'élevaient fumée et flammes. Je fus tout à coup saisi d'un violent sentiment d'exaltation. Ils l'ont fait, me dis-je. Ils l'ont organisé et l'ont mené à bonne fin, tout seuls ; la décision leur appartient, l'exécution leur appartient. Capables d'agir par eux-mêmes...

Au-dessus de ma tête, un tonnerre de bruits de pas ; quelqu'un hurlait :

— T'arrête pas, mon vieux, c'est l'enfer, là-haut. Y en a un qu'a ouvert la porte qui mène au toit, et les flammes, elles bondissent.

— Viens, dit Scofield.

Je lui emboîtai le pas, et sentis quelque chose m'échapper ; et à mi-chemin de l'escalier, je m'aperçus de la disparition de mon porte-document. J'hésitai une fraction de seconde, mais je l'avais depuis trop longtemps pour l'abandonner à présent.

— Viens, mon pote, lança Scofield, c'est pas l'moment de

baguenauder.

— Une seconde, dis-je.

Des hommes passaient comme l'éclair. Je me courbai, m'accrochai à la main courante et remontai l'escalier en bousculant les gars ; à chaque marche, un petit coup de lampe électrique, et je finis par le retrouver ; son flanc de cuir était maculé d'une trace de pas graisseux scellée avec des débris de plâtre écrasé ; je le pris, fis demi-tour et redescendis quatre à quatre. Le pétrole ne s'en ira pas facilement, me dis-je avec angoisse. Mais ça y était, c'est bien ce que j'avais pressenti dans un coin obscur de mon esprit, ce que j'avais deviné, et que j'avais tenté de dire au comité, et le comité avait fait la sourde oreille. Je me précipitai en bas, dans un état de violente agitation.

Sur le palier, je vis un seau à moitié plein de pétrole ; je le saisis, et sous l'empire d'une impulsion soudaine, je le lançai à toute volée dans une pièce en flammes. Une énorme bouffée de flamme frangée de fumée s'encadra de toute sa masse dans la porte, et fit jaillir vers moi ses langues de feu. Je détalai, toussant et suffoquant. Ils l'ont fait tout seuls, me dis-je en retenant mon souffle, ils ont conçu le projet, ils se sont organisés, et ils ont mis le feu.

Je me précipitai à l'air libre, au milieu des explosions de la nuit. Était-ce la voix d'un homme, d'une femme ou d'un enfant ? Toujours est-il que, m'immobilisant un instant sur le porche, la porte d'entrée incandescente grande ouverte derrière moi, j'entendis la voix m'appeler par mon nom de Confrérie.

Ce fut comme si je venais d'être tiré de mon sommeil ; je restai planté là un moment, à regarder, à écouter la voix presque perdue au milieu de la clameur des appels, des cris, des alertes et des sirènes.

— Frère, si c'est pas merveilleux, disait la voix. Tu avais dit que tu nous conduirais, vraiment, tu l'avais dit...

Je descendis dans la rue, sans me hâter, mais habité d'un besoin furieux de m'éloigner de cette voix. Où était passé Scofield ?

La plupart des yeux, blancs dans l'obscurité rougie de flammes, étaient tournés vers l'immeuble.

L'instant d'après, j'entendis quelqu'un dire :

— Tu dis que c'est qui, ma vieille ? Et avec fierté, elle répéta mon nom.

— Où qu'il est ? Rattrape-le, mon vieux, Ras veut le voir !

Je plongeai dans la foule, je m'enfonçai lentement, doucement dans la foule sombre ; les nerfs à fleur de peau sur tout le corps, le dos glacé, je regardai, j'écoutai les gens s'agiter autour de moi, suant, soufflant, ahanant ; et je me rendis compte de ceci : maintenant que je voulais les voir, que j'avais besoin de les voir, je ne le pouvais pas ; je les sentais, masse sombre en mouvement par une nuit noire, fleuve noir charriant ses flots rapides à travers une contrée noire ; Ras ou

Tarp pouvait passer à côté de moi sans que j'en sache rien. Je ne faisais qu'un avec la masse, je descendais la rue jonchée de débris, en évitant les flaques de pétrole et de lait, ma personnalité emportée. L'instant d'après, j'atteignis le pâté de maisons suivant, me faufilai, toujours poursuivi par leurs voix, quelque part dans la foule ; je continuai, à travers le vacarme des sirènes et des alertes, et je fus englouti irrésistiblement dans une foule plus rapide ; poussé en avant à un rythme tantôt de course, tantôt de marche, je tentai de regarder derrière moi et je me demandai où étaient passés les autres. On entendait les coups de feu à l'arrière, à présent ; sur ma droite, sur ma gauche, ils lançaient des poubelles, des briques, des morceaux de métal dans les vitrines. J'avais, j'avais le sentiment qu'une énorme force était sur le point d'éclater. Je parvins, à coups d'épaule, à me glisser sur le côté, je m'arrêtai sous une porte cochère et je les regardai avancer ; je sentis une certaine justification en pensant brusquement au message qui m'avait conduit ici. Qui m'avait appelé ? Un des membres du district ? Quelqu'un de la soirée anniversaire de Jack ? Qui avait besoin de moi au district quand il était trop tard ? Très bien, j'allais m'y rendre, à présent. Je verrais ce que les esprits supérieurs pensaient à présent. Où étaient-ils, de toute façon, et quelles conclusions profondes étaient-ils en train de tirer ? Quelles leçons d'histoire a posteriori ? Et ce fracas au téléphone, c'était le commencement, ou tout simplement Jack avait-il laissé tomber son œil ? Je me mis à rire comme un ivrogne, et ce déchaînement me faisait mal à la tête.

Tout à coup, la fusillade cessa, et dans le silence on perçut le bruit de voix, de pas, de travail.

— Hé, mon pote, dit quelqu'un tout près de moi, où tu vas ? C'était Scofield.

— On a le choix entre courir ou se faire renverser, dis-je. Je croyais que tu étais toujours là-bas.

— J'ai filé, mon vieux. Deux portes plus loin, y a un immeuble qu'a commencé à brûler, et l'a fallu appeler les pompiers... Nom de Dieu ! Si c'était pas le bruit, je jurerais que ces balles, c'est des moustiques !

— Attention ! l'avertis-je en l'éloignant brusquement de l'endroit où un homme, affalé contre un poteau, serrait un tourniquet autour de son bras entaillé.

Scofield alluma sa torche ; pendant une seconde, je vis le Noir, le visage gris sous l'effet du choc, observer le jaillissement rythmé de son sang gicler dans la rue. N'y tenant plus, je me penchai et tordis le tourniquet ; je sentis le sang tiède sur ma main, et je vis la pulsation s'arrêter.

— T'as réussi à l'arrêter, dit un jeune homme, les yeux sur la blessure.

— Tiens, dis-je, prends ce truc-là, tiens-le serré. Amène-le chez un docteur.

— Pourquoi, t'es pas docteur ?

— Moi, dis-je. Moi ? Tu es fou ? Si tu veux qu'il s'en sorte, ne le laisse pas ici.

— Albert, l'est parti en chercher un, dit le garçon. Moi, j'croyais que t'en étais un. Tu...

— Non, dis-je en regardant mes mains pleines de sang. Non, pas moi. Tu tiens ça serré jusqu'à ce que le docteur arrive. Je ne saurais même pas guérir un mal de tête.

Je me relevai, m'essuyai les mains après le porte-document, tout en regardant cet homme corpulent, le dos appuyé contre le poteau, les yeux fermés, tandis que le garçon maintenait désespérément le tourniquet, fait de ce qui avait été une superbe cravate neuve.

— Viens, dis-je.

— Dis donc, dit Scofield un peu plus loin, c'est pas toi que cette femme appelait frère, là-bas ?

— Frère ? Non, c'est sûrement un autre gars.

— Tu sais, mon vieux, je crois bien que j't'ai déjà vu quéqu'part. T'as jamais été à Memphis ?... Dis, regarde ce qui arrive, dit-il, le doigt tendu ; en scrutant la nuit, je vis une escouade de policiers à casque blanc charger, s'arrêter et chercher à s'abriter tandis qu'une pluie de briques se déversait sur eux du haut de l'immeuble. Certains des casques blancs, filant à toute allure vers les portes cochères, se retournèrent pour faire feu ; j'entendis Scofield grogner et tomber ; je me laissai tomber à ses côtés ; je vis l'explosion rouge du feu, j'entendis le hurlement aigu, tel un plongeon en forme d'arche, décliner pour se terminer en un bruit sourd et craquant dans la rue. J'eus l'impression qu'il m'atterrissait dans l'estomac, me soulevant le cœur ; je m'accroupis ; au-delà de Scofield, tapi juste devant moi, j'aperçus la sombre forme écrasée tombée du toit ; plus loin, le corps d'un flic, son casque formant un petit globe blanc lumineux dans l'obscurité.

Je m'avançai pour voir si Scofield était touché ; à cet instant précis, il se retourna d'un tortillement et lança des jurons d'une voix furieuse à l'adresse des flics qui essayaient de porter secours à celui qui était à terre ; il s'étendit de tout son long et se mit à tirer avec un revolver nickelé semblable à celui que Dupré avait brandi.

— Couche-toi, nom de Dieu, mon gars, hurla-t-il par-dessus son épaule. Y a longtemps qu'j'ai envie de les buter.

— Mais pas avec ce machin-là, dis-je. Partons d'ici.

— Nom de Dieu, mon gars, j'sais tirer avec cette mécanique, dit-il.

Je roulai derrière une pile de paniers remplis de poulets en décomposition ; à ma gauche, sur le bord du trottoir jonché de saletés,

un homme et une femme étaient tapis derrière une voiture de livraison renversée.

— Dehart, dit la femme, montons sur la colline, Dehart. Là-haut, avec les gens respectables.

— La colline, mes fesses ! On décanille pas d'ici, dit l'homme. C'truc-là fait que commencer. Si ça devient, 'fectivement, une émeute raciale, je veux être ici où qu'on s'laissera pas faire comme des moutons.

Les mots frappèrent comme des balles tirées à bout portant, jetant ma satisfaction à terre. On eût dit que la parole prononcée avait donné un sens à la nuit ; à la limite, qu'elle l'avait créée ; qu'elle l'avait fait venir à l'existence au moment où son souffle avait résonné faiblement sur le fond bruyant et tumultueux de l'air. Cette définition, cette organisation de la violence, parut me retourner d'un coup ; et je me reportai en esprit aux journées qui avaient suivi la mort de Clifton... Était-ce donc là la réponse, le plan du comité, la raison pour laquelle ils avaient abandonné notre influence à Ras ? Tout à coup, j'entendis l'explosion rauque d'un coup de feu, et mes regards se tournèrent, au-delà du revolver étincelant de Scofield, vers la forme recroquevillée tombée du toit. C'était un suicide ; sans fusils, c'était un suicide ; et même les prêteurs sur gages, par ici, n'avaient pas de fusils à vendre ; et cependant, je savais – et cela me terrassait d'épouvante – que cette effervescence qui, pour le moment, se caractérisait en premier lieu par la poussée violente des hommes contre les choses – les magasins, les marchés –, pouvait à tout instant devenir l'affrontement des hommes contre les hommes, la plupart des armes, et le nombre, se trouvant dans l'autre camp. Je le voyais à présent, je le voyais avec netteté, avec une force grandissante. Ce n'était pas un suicide, mais un meurtre.

Le comité en avait établi le plan. Et moi, j'avais aidé, j'avais été un instrument. Un instrument, au moment précis où je m'étais cru libre. En feignant d'être d'accord, je l'avais objectivement été, je m'étais rendu responsable de cette forme recroquevillée éclairée par les flammes et les coups de feu dans la rue, et de toutes les autres morts que la nuit n'allait pas manquer de compter à présent.

Le porte-document ballottait lourdement contre ma jambe dans ma course ; je m'en allais, je laissais Scofield à ses bordées de jurons contre son manque de balles, je courais comme un fou ; je balançai le porte-document de toutes mes forces contre la tête d'un chien qui, surgi de la foule, fit mine de me sauter dessus ; il s'enfuit en jappant. À ma droite, se trouvait une tranquille rue résidentielle plantée d'arbres ; je la pris, en direction de la Septième Avenue et du district, en proie à un sentiment d'horreur et de haine. Ils le paieront, ils le paieront, me dis-je. Ils le paieront !

Le calme absolu régnait dans la rue sous la clarté de la lune récemment levée ; le bruit de la fusillade, très atténué, parut, un instant, lointain. L'émeute semblait avoir lieu dans un autre monde. Je m'arrêtai un moment sous un arbre bas au feuillage épais et je laissai errer mon regard le long des allées bien entretenues devant les maisons silencieuses. On eût dit que tous les occupants avaient disparu, livrant leurs maisons au silence, toutes fenêtres fermées, réfugiés d'un flot montant en crue. Puis j'entendis des bruits de pas isolés qui s'approchaient obstinément de moi dans la nuit, un claquement plein de mystère suivi d'un cri à la fois halluciné et précis :

« Le temps fuit
Les âmes meurent
L'avènement du Seigneur
Appro-o-o-che ! »

L'homme courait comme s'il avait couru pendant des jours, pendant des années. Il passa au trot devant l'arbre sous lequel je me reposais ; ses pieds nus frappaient le trottoir dans le silence ; au bout de quelques mètres, le grand cri halluciné revint.

Je courus dans l'avenue ; à la lumière d'un magasin de spiritueux en flammes, je vis trois vieilles femmes galoper vers moi, les jupes relevées bourrées de boîtes de conserve.

— J'peux pas cesser de pécher tout de suite mais aie pitié, Seigneur, dit l'une d'elles. Oh oui, Jésus, aie pitié, doux Jésus.

Je continuai ma route, poursuivi par les fumées d'alcool et de goudron en feu. Plus bas dans l'avenue, sur ma gauche, un unique réverbère continuait à briller à l'intersection du long pâté d'immeubles et d'une rue, sur ma droite ; et je vis une foule prendre d'assaut un magasin en face du carrefour ; elle entra ; ceux qui se tenaient à l'extérieur furent bombardés d'une avalanche de conserves, de salami, de boudins blancs, de têtes de cochon, et de tripes ; un sac de farine creva, et les arrosa de blanc ; du trou d'ombre de la rue adjacente, deux agents de la police montée arrivèrent au galop, haletant violemment, le sabot lourd, et chargèrent en plein dans la grappe humaine. Et je vis le grand bond en avant des chevaux ; la foule se débanda, roula en arrière comme une vague, recula, hurlant et jurant, riant même parfois ; elle recula, tournoya, revint dans l'avenue, au milieu des trébuchements et des poussées, tandis que les chevaux, tête dressée, le mors tacheté d'écume, franchissaient le bord du trottoir, retombaient sur leurs pattes raides, glissaient comme sur des patins à glace sur le trottoir évacué, et continuaient, entraînés par la force de la charge, de côté à présent, les pattes raides, faisant voler des

étincelles, jusqu'à l'endroit où une autre foule pillait un autre magasin. Mon cœur se serra quand je vis la première foule retourner imperturbablement à son pillage en lançant des lazzi, comme une bande de chevaliers qui revient en tournoyant glaner la grève après un violent recul des vagues.

Tout en maudissant Jack et la Confrérie, je contournai une grille d'acier arrachée à la devanture d'une boutique de prêteur sur gages, et je vis les policiers revenir au galop, les cavaliers cabrer les chevaux pour une nouvelle charge, sinistres et compétents sous leurs casques d'acier blancs ; et la charge commença. Cette fois, un homme tomba à terre, et je vis une femme lancer de toutes ses forces une étincelante poêle à frire sur la croupe du cheval ; le cheval hennit et se mit à foncer. Ils le paieront, me dis-je, ils le paieront. Tandis que je courais, je vis venir vers moi un groupe d'hommes et de femmes portant à pleines caisses bière, fromage, mètres de saucisses, pastèques, sacs de sucre, jambons, farine de blé, lampes à pétrole. Si seulement ça pouvait s'arrêter à l'instant, là. Là, avant que les autres arrivent avec leurs fusils. Je repris ma course.

On n'entendait plus de coups de feu, à présent. Mais quand, me demandai-je, combien de temps avant que ça démarre ?

— Prends une flèche de lard, Joe, lança une femme. Prends une flèche de lard, Joe, prends celle de Wilson.

— Seigneur, Seigneur, Seigneur, appela une voix sombre surgie de l'ombre.

Je continuai, noyé dans une pénible impression d'isolement, quand j'atteignis la Cent Vingt-Cinquième rue et pris la direction est. Un détachement de la police montée me dépassa au galop. Des hommes armés de mitraillettes gardaient une banque et une grande bijouterie. Je fis un crochet jusqu'au milieu de la rue, courant le long des rails du trolley.

La lune était haute à présent ; devant moi, les morceaux de verre scintillaient dans la rue comme l'eau d'un fleuve en crue à la surface duquel je courais ainsi que dans un rêve, évitant par pur hasard les objets déformés charriés et entraînés par le flot. Puis j'eus tout à coup l'impression de sombrer, d'être sucé par les eaux ; devant moi, au réverbère, pendait un corps, blanc, nu, horriblement féminin. L'horreur me fit faire volte-face, une sorte de saut périlleux de cauchemar. Je tournai sur moi-même, obéissant toujours à un réflexe, rebroussai chemin, m'arrêtai ; il y en avait un autre, un autre, sept – tous pendus devant une vitrine éventrée. Je trébuchai et perçus un craquement d'os sous mes pieds et je vis un squelette de labo en miettes dans la rue, dont le crâne, détaché de l'épine dorsale, se mit à rouler ; je parvins à me calmer assez longtemps pour remarquer la raideur anormale de ceux qui pendaient au-dessus de moi. C'étaient

des mannequins – « Des pantins ! » dis-je tout haut. Chauves, sans poils, stérilement féminins. Et me rappelant tout à coup les garçons aux perruques blondes, j'attendais le soulagement du rire, mais l'humour plus encore que l'horreur m'avait coupé bras et jambes. Mais ils sont irréels, me dis-je ; le sont-ils vraiment ? Et si l'un d'eux, un seul, était réel, et si c'était... Sybil ? Je serrai le porte-document sur ma poitrine, reculai et partis en courant...

Ils avançaient en ordre compact, portant des gourdins et des matraques, des carabines et des fusils ; à leur tête, Ras l'Exhorteur devenu Ras le Destructeur, sur un grand cheval noir. Un nouveau Ras, d'une dignité arrogante et vulgaire, paré du costume d'un chef abyssin ; une casquette de fourrure sur la tête, un bouclier au bras, une cape en peau de bête sauvage autour des épaules. Silhouette issue d'un rêve, plutôt que de Harlem, même du Harlem de cette nuit, et cependant réelle, vivante, terrifiante.

— Laissez donc ce pillage imbécile, lança-t-il à un groupe devant un magasin. Venez, joignez-vous à nous, on va défoncer la manufacture d'armes et se procurer des fusils et des munitions !

Au son de sa voix, j'ouvris mon porte-document, le fouillai pour trouver mes lunettes noires, mes Rineharts ; mais en les retirant, je vis les verres en mille miettes tomber dans la rue. Rinehart, me dis-je, Rinehart ! Je me retournai. Les policiers étaient de nouveau là, derrière moi ; si la fusillade éclatait, je serais pris entre les deux feux. Je farfouillai dans mon porte-document, reconnus sous mes doigts les papiers, les débris de fer, les piécettes, j'empoignai le chaînon de Tarp, le glissai autour de mes articulations, en essayant de réfléchir. Je fermai le rabat et le verrouillai. Un nouvel état d'esprit s'installait en moi tandis qu'ils s'avançaient, la plus grande foule que Ras ait jamais rassemblée. Je partis en avant avec calme, je tenais la lourde serviette, mais j'étais habité d'un certain sens du moi, nouveau, et d'un sentiment proche du soulagement, du soupir. Je savais tout à coup ce que je devais faire, je le sus avant même que la pensée prît forme nettement dans mon esprit.

Quelqu'un cria : « Regarde ! » et Ras se pencha sur son cheval, me vit, lança, chose extraordinaire, un javelot, je m'aplatis au sol en voyant le mouvement de son bras, me ramassant sur les mains à la manière d'un acrobate, et j'entendis l'impact du javelot traversant l'un des mannequins suspendus. Je me remis sur pied, sans lâcher mon porte-document.

— Traître ! lâcha Ras.

— C'est le frère, dit quelqu'un. Ils firent bloc autour du cheval, excités et légèrement indécis ; je lui fis face, sachant que je n'étais pas pire que lui, ni meilleur, et que tous les mois d'illusions et la nuit de chaos n'exigeaient que quelques mots simples, une action calme,

tranquille et paisible pour éclaircir l'atmosphère. Pour nous réveiller, eux et moi.

— Je ne suis plus leur frère, criai-je. Ils veulent une émeute raciale, et moi, je suis contre. Plus nous aurons de tués, plus ils seront contents...

— N'écoutez pas sa langue menteuse, cria Ras. Pendez-le pour enseigner une leçon aux Noirs, et comme ça, y aura plus de traîtres. Plus d'Oncles Tom. Pendez-le là, avec ces foutus mannequins !

— Mais ça éclate aux yeux, criai-je, c'est vrai, j'ai été trahi par ceux dont j'avais cru qu'ils étaient nos amis – mais ils faisaient fond aussi sur cet homme. Ils avaient besoin de ce destructeur pour accomplir leur travail. Ils vous ont abandonnés pour que, dans votre désespoir, vous vous mettiez à suivre cet homme, qui vous conduit à votre propre destruction. Ne comprenez-vous pas ? Ils veulent vous rendre coupables de votre propre meurtre, de votre propre sacrifice !

— Capturez-le ! cria Ras.

Trois hommes s'avancèrent ; sans réfléchir, j'allongeai le bras vers le haut en criant : « Non ! » ; c'était, en fait, un geste oratoire désespéré, de désaccord et de défi. Mais ma main toucha le javelot, que je libérai d'un violent effort ; je le saisis en son milieu, la pointe en avant.

— C'est ça qu'ils veulent voir se produire, dis-je. C'est conforme à leur plan. Ils veulent que les foules des pauvres viennent dans les beaux quartiers avec des mitrailleuses et des carabines. Ils veulent que les rues soient inondées de sang ; votre sang, du sang noir et du sang blanc, afin de pouvoir transformer votre mort, votre douleur, votre défaite, en propagande. C'est simple, il y a longtemps que vous le savez. C'est ça, « utiliser un nègre pour attraper un nègre ». Eh bien, ils m'ont utilisé pour vous attraper et à présent, ils utilisent Ras pour me faire disparaître et préparer votre sacrifice. Mais c'est évident, voyons, ça crève les yeux !...

— Pendez-moi ce traître avec ses mensonges, cria Ras. Qu'est-ce que vous attendez ?

Je vis un groupe d'hommes s'avancer.

— Attendez, dis-je. Alors tuez-moi pour moi-même, pour ma propre erreur, que ce soit tout. Ne me tuez pas pour ceux qui, dans le centre, sont en train de faire des gorges chaudes du tour qu'ils nous ont joué...

Mais, au moment même où je parlai, je savais que ça ne servirait à rien. Je n'avais ni paroles ni éloquence, et quand Ras tonna « Pendez-le ! » je restai planté en face d'eux, et cela paraissait irréel. Je leur faisais face, sachant que le fou en costume exotique était réel, et irréel à la fois, sachant qu'il voulait ma peau, qu'il m'estimait responsable de toutes ces nuits, de toutes ces journées, de toute cette souffrance et de

tout ce qu'il n'était pas en mon pouvoir de contrôler ; et moi, je n'avais rien d'un héros, pour me distinguer du reste, j'étais petit et Noir, doué simplement d'une certaine éloquence et d'une insondable aptitude à la sottise ; je les voyais, je les reconnaissais enfin comme ceux que j'avais abandonnés, et dont j'étais à présent, à l'instant précis, un chef, mais un chef qui courait à leur tête vers le dépouillement de ses propres illusions.

Je regardai Ras sur son cheval, et leur poignée de fusils, et je me rendis compte de l'absurdité de toute cette nuit, du mélange, tout à la fois simple et extraordinairement complexe, d'espoir et de désir, de peur et de haine, qui m'avait guidé ici dans ma course ; je savais à présent qui j'étais, où j'étais, je savais aussi que je n'avais plus à chercher ou à fuir les Jack, les Emerson, les Bledsoe et les Norton, mais seulement à fuir leur confusion, leur impatience, leur refus d'accepter la belle absurdité de leur identité américaine et de la mienne. Je demeurai là, sachant qu'en mourant, en étant pendu par Ras dans cette rue par cette nuit de destruction, je les ferais peut-être avancer d'une fraction de pas sanglant vers une définition de leur identité et de la mienne, présente et passée. Mais la définition aurait été trop étroite ; j'étais invisible, la pendaison ne me rendrait pas visible, même à leurs yeux, puisqu'ils voulaient ma mort non pour moi seul mais pour la poursuite à laquelle j'avais consacré toute ma vie ; à cause de la façon dont j'avais couru, été pourchassé, poursuivi, opéré, purgé – bien que, dans une large mesure, il m'eût été impossible de faire autre chose, étant donné leur cécité (ne toléraient-ils pas à la fois Rinehart et Bledsoe ?) et mon invisibilité. Et que moi, petit homme noir avec un nom d'emprunt, je dusse mourir à cause d'un grand homme noir plein de haine et de confusion sur la nature d'une réalité qui semblait contrôlée exclusivement par des hommes blancs, dont je savais qu'ils étaient aussi aveugles que lui, non, c'était vraiment trop, trop follement absurde. Et je compris qu'il valait mieux vivre jusqu'au bout sa propre absurdité que de mourir pour celle des autres, que ce soit celle de Ras ou celle de Jack.

Ainsi, lorsque Ras hurla « Pendez-le ! », je lançai le javelot à toute volée ; j'eus l'impression, pendant un moment, d'avoir abandonné ma vie et recommencé à vivre ; je vis le javelot le frapper à l'instant où il tournait la tête pour crier, lui traverser les joues de part en part ; je vis la foule s'immobiliser de surprise tandis que Ras se débattait avec la lance qui lui bloquait la mâchoire. Plusieurs hommes brandirent leurs fusils, mais ils étaient trop près pour tirer ; je frappai le premier avec le chaînon de Tarp, l'autre au plexus avec mon porte-document, puis je m'engouffrai dans un magasin mis à sac, poursuivi par les beuglements de l'alarme aux cambrioleurs, cependant que je me frayais un chemin difficile au milieu d'une masse de souliers pêle-

mêle, de vitrines sens dessus dessous, et de chaises – quand enfin, j’aperçus le clair de lune par la porte de derrière, devant moi. Ils s’étaient lancés à ma poursuite comme un détachement de flammes ; par divers détours je les ramenai dans l’avenue ; s’ils avaient fait feu, ils auraient pu m’avoir, mais c’était important pour eux de me pendre, de me lyncher même, puisque telle était leur façon de penser, celle qu’on leur avait inculquée. Il fallait que je meure par pendaison, rien d’autre, comme si seule la pendaison allait tout régler, égaliser le compte. Donc je courais, attendant la mort entre les omoplates ou à travers la nuque ; j’essayais, dans ma course, de gagner l’appartement de Mary. Ce n’était pas le fruit d’une pensée délibérée, mais une chose dont je me rendis compte soudain, tandis que je courais en évitant les flaques de lait dans la rue noire, que je m’arrêtais pour brandir le porte-document et le chaînon, que je leur glissais et leur échappais des mains.

Si seulement je pouvais faire demi-tour, baisser les bras, et dire : « Écoutez, les gars, donnez-moi une chance, nous sommes tous des Noirs, vous et moi... tout le monde s’en moque. » Encore que, à présent, je savais que nous nous en soucions, qu’eux du moins s’en souciaient assez pour agir – du moins je le pensais. Si seulement je pouvais dire : « Écoutez, ils nous ont joué un tour, le même vieux tour avec des variantes – arrêtons-nous de courir, respectons-nous, aimons-nous les uns les autres... » Si seulement – je me jetai dans une autre foule et crus avoir échappé ; mais je reçus un coup de poing sur la mâchoire, d’un type qui s’approcha en criant ; je sentis rebondir le chaînon quand j’atteignis sa tête ; je bondis en avant, et au moment où je quittais l’avenue, je reçus des embruns qui paraissaient provenir d’en haut. C’était une grosse conduite d’eau qui avait éclaté et qui lançait un violent rideau d’écume dans la nuit. Je courais chez Mary, mais cette rue dégouttante me menait plutôt vers le centre que vers les quartiers nord ; je m’apprêtais à la traverser quand un policier monté chargea à travers les embruns ; son cheval noir était trempé ; il chargea, franchit l’écume et se dessina, énorme et irréel, hennit et foncea sur moi de l’autre côté du trottoir, je glissai sur les genoux et je vis l’énorme masse palpitante planer sur moi, me submerger ; bruit de sabots, cris, flot d’eau me parvenaient de loin, comme si j’étais assis à l’écart dans une pièce capitonnée ; puis, la tornade presque passée, le toupet de la queue me cingla d’un violent coup de fouet dans les yeux. Je trébuchai de côté et d’autre en décrivant des cercles et en brandissant le porte-document comme un aveugle ; l’image de la queue d’une comète de feu brûlait mes paupières en proie à une cuisante douleur ; je me retournai d’un pas oscillant d’aveugle, porte-document et chaînon à la main, j’entendis commencer le galop, sans parvenir à coordonner mes gestes pour fuir ; puis je me dirigeai en

plein dans le torrent d'eau, au plus fort du flot, sa puissance me fit l'effet d'un coup, humide, sourd et froid ; je franchis la trombe, je commençai à recouvrer la vue ; au même instant, un autre cheval se précipita avec fougue, passa, véritable hunter franchissant un obstacle, le cavalier se renversa en arrière et de côté, le cheval se dressa, puis fut atteint, avalé par l'écume montante. J'enfilai la rue d'un pas chancelant, la queue de comète dans les yeux ; j'y voyais un peu mieux à présent ; en me retournant, je vis l'eau jaillir comme un geyser fou dans le clair de lune. Chez Mary, me dis-je, chez Mary.

Il y avait des rangées de barrières de fer agrémentées de haies basses devant les maisons ; je m'affalai derrière l'une d'elles et m'étendis, haletant, pour me reposer de la force écrasante de l'eau. Mais à peine étais-je installé, l'odeur sèche et caniculaire de la haie dans les narines, que des gens s'arrêtèrent devant la maison, et s'appuyèrent contre la barrière. Ils passaient une bouteille à la ronde et leurs voix semblaient épuisées d'émotion violente.

— C'est une drôle de nuit, dit l'un d'eux. C'est-y pas une drôle de nuit, ça ?

— Ni plus ni moins que d'habitude.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Pa'ce que ça baise, ça s'bat, ça boit, ça ment, comme d'habitude. Passe-moi c'te bouteille.

— Ouais, mais ce soir, j'ai vu des choses que j'avais jamais vues avant.

— Tu crois qu't'as vu quelque chose, toi ? Nom de Dieu, fallait voir là-bas à Lenox, y a deux heures de ça. Tu connais ce mec, Ras le Destructeur ? Eh ben, mon vieux, il crachait le sang, lui.

— Ce type cinglé ?

— Foutre, oui, mon vieux, y s'tapait un grand canasson noir, l'avait une casquette de fourrure et une espèce de vieille peau de lion ou quoi sur les épaules, et y faisait du grabuge. Bon Dieu, c'était à voir, j'te dis, il allait et venait sur son vieux ch'val, tu sais, le genre qui tire les voitures à légumes, et y s'tapait une selle de cow-boy et des grands éperons.

— Non, tu rigoles, mon vieux !

— Mais si, bon Dieu ! Il montait et descendait à ch'val le long du pâté d'immeubles et il gueulait : « Détruisez-les ! Foutez-les dehors ! Brûlez-les ! C'est moi, Ras, qui vous l'ordonne ! » Tu t'rends compte, mon vieux, dit-il. « C'est moi, Ras, qui vous l'ordonne, détruisez-les, jusqu'au trognon ! » À peu près à ce moment-là, un petit marrant avec une grosse voix de Georgie sort la tête par la fenêtre et hurle : « Pousse ton troupeau, cow-boy. Engueule-les un bon coup. » Et mon vieux, ce fils de pute timbré là-haut su' son canasson, l'air de la mort en train d'manger un sandwich, il se penche pour prendre son

revolver 45 et il s'met à tirer avec son pétard sur cette fenêtre. Mon vieux, tu les aurais vu se trisser ! En une seconde, y restait pus personne que l'vieux Ras là-haut sur l'canasson avec la peau de lion bien étalée derrière lui. Cinglé, mon vieux. Tout le monde qu'essaye de s'farcir du butin, et lui et ses gars qui cherchent le sang !

Étendu comme un homme sauvé de la noyade, j'écoutais, encore incertain d'être vivant.

— J'y étais, là-bas, dit une autre voix. Tu l'as vu quand la police montée s'est lancée à son cul ?

— Foutre, non... Tiens, bois-toi une p'tite goutte.

— C'est là que t'aurais dû le voir. Quand il a vu arriver les flics à cheval, il a plongé à l'arrière de sa selle et il est revenu avec une espèce de vieux bouclier.

— Un bouclier ?

— Foutre, oui ! Avec une pointe au milieu. Et c'est pas tout ; quand il voit les flics, il demande à un de ses foutus partisans de lui passer un javelot, et un petit gars haut comme trois pommes sort en courant dans la rue et lui en donne un. Tu sais, un comme ceux qu'tu vois, chez ces mecs noirs en Afrique, dans les films...

— Mais où tu étais, bon Dieu ?

— Moi ? Du côté où des gars avaient défoncé un magasin et vendaient de la bière fraîche par la fenêtre. Ils étaient entrés dans les affaires, mon vieux, dit la voix en riant. J'étais en train de me jeter un peu de Budweiser en biglant un peu les événements, quand v'là les flics qui s'ramènent en haut de la rue, cavalant comme des cow-boys, mon vieux. Et quand le vieux Ras le Truc-Machin les voit, il pousse un rugissement comme un lion, se cabre un peu en arrière, et commence à enfoncer les éperons dans le cul du cheval, aussi vite que des nickels tombent dans le métro à l'heure du r'tour à la maison – et nom de Dieu ! Tu aurais dû voir ça, j'te dis ! Dis donc, passe-moi une goutte, mon gars.

« Merci. Le v'là qu'arrive, pa-ta-pouf, pa-ta-pouf, avec ce javelot pointé devant lui, et ce bouclier sur le bras ; il charge, mon vieux. Et il gueule quéqu'chose en africain ou en antillais ou quoi, et il tient la tête bien baissée, comme s'il en connaissait un bout sur c'te merde aussi ; il montait comme Earle Sande dans la cinquième course à la Jamaïque. Ce vieux ch'val noir a poussé un hennissement et lui aussi il a baissé la tête – je me demande où qu'il a pu se dégoter c'te putain de bête – mais, môssieu, j'le jure ! Quand il a senti cet acier dans le haut de son fessier, il a foncé comme un Vaisseau de Guerre qui va à son enterrement. Avant qu'les flics aient su c'qui leur tombait dessus, Ras est en plein au milieu d'eux ; un flic veut empoigner ce javelot, le vieux Ras pivote, lui en fout un grand coup sur le crâne, le flic s'écroule, son canasson se cabre, le vieux Ras cabre le sien, essaye de

transpercer un aut' flic, les autres chevaux ruent partout, et le vieux Ras, il continue à essayer de se transpercer un aut' flic, seulement il est trop près, et son ch'val rechigne et renâcle, pisse et chie, et les autres, ils tournent autour, et le flic brandit son revolver, et chaque fois qu'il le lève, le vieux Ras lève son bouclier d'un bras et de l'autre il essaye de lui foutre un coup de javelot et, mon vieux, on entendait les coups de pistolet sur ce vieux bouclier comme si quelqu'un jetait des jantes en fer de la fenêtre d'un douzième étage. Et vous savez pas, quand l'vieux Ras il a vu qu'il était trop près pour piquer un flic, il a fait pivoter son cheval, il a pris un peu d'champ, il lui a fait faire une volte-face à toute vitesse, et les a chargés de nouveau – il cherchait le sang, mon vieux ! Seulement, cette fois, les flics en ont eu marre de c'te plaisanterie de merde et y en a un qu'a commencé à tirer. Et alors, voilà le comble ! L'vieux Ras n'avait pas le temps de sortir son pétard, alors il a lancé son javelot, on l'entendait grogner et dire des trucs sur la famille de ce flic, et puis lui et son canasson ont filé dans la rue, en caracolant comme des fous !

— Mais, d'où tu sors, toi, mon vieux ?

— C'est la vérité vraie, vieux ; tiens, j'lève ma main droite.

Ils se mirent à rire, de l'autre côté de la haie, puis ils s'en allèrent ; j'avais attrapé une crampe dans ma position, j'avais envie de rire, et cependant je savais que Ras n'était pas drôle, mais en plus, dangereux ; qu'il avait tort, tout en étant justifié ; qu'il était cinglé et en même temps, parfaitement sain d'esprit... Pourquoi faisaient-ils ressortir le côté drôle, à l'exclusion du reste ? me demandai-je. Et cependant, je savais que c'était drôle en un sens. C'était à la fois drôle, dangereux et triste. Jack l'avait senti, ou était tombé dessus et l'utilisait pour préparer un sacrifice. Et moi, j'avais servi d'instrument. Mon grand-père s'était trompé en parlant de les faire mourir ou de les anéantir sous les *oui*, ou alors les choses avaient trop changé depuis son temps.

Il n'y avait qu'une façon de les détruire. Je me levai de derrière la haie ; la lune était sur le déclin ; elle paraissait molle et imprécise dans l'air brûlant ; je partis à la recherche de Jack, et de nouveau, changeai de direction. Je m'engageai dans la rue, les bruits lointains de l'émeute dans les oreilles, et dans l'esprit, l'image de deux yeux au fond d'un verre brisé en miettes.

Je ne m'écartai pas du côté sombre des rues et des zones silencieuses, pensant que s'il désirait vraiment cacher sa stratégie, il ferait une apparition dans le district, avec une voiture à haut-parleur peut-être, jouant au conseiller amical, flanqué de Wrestrum et de Tobitt.

Ils étaient en civil, et je pensais : des flics – puis je vis la batte de base-ball et commençai à me retourner en entendant :

— Hé, toi !

J'hésitai.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le porte-document ? dirent-ils ; à toute autre question j'aurais pu m'arrêter. Mais cette question souleva en moi une vague de honte et d'offense, et je me mis à courir, toujours à la recherche de Jack. Mais je me trouvais à présent en territoire étranger ; quelqu'un, pour une raison ou une autre, avait enlevé le couvercle du regard et je me sentis dégringoler, dégringoler ; une longue chute qui se termina sur un tas de charbon dans un nuage de poussière ; je restai étendu sur le charbon noir dans l'obscurité noire, je ne courais plus, je ne me cachais plus, je n'étais plus dans le coup ; j'entendais le charbon se tasser et se déplacer ; puis leurs voix me parvinrent, de quelque part au-dessus de moi.

— T'as vu, comme il est descendu, plouf ! Je me préparais à lui mett' du plomb dans la gueule, à ce salaud.

— Tu l'as touché ?

— Je ne sais pas.

— Dis, Joe, tu crois qu'il est mort, le salaud ?

— Peut-être. En tout cas, il est dans le noir, sûr. On voit même pas ses yeux.

— Un nègre dans un tas de charbon, hein, Joe ?

Quelqu'un lança un braillement dans le trou.

— Hé, noiraud, sors de là ! On veut voir ce qu'il y a dans ce porte-documents.

— Descendez et venez me chercher, dis-je.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ce porte-documents ?

— Vous, dis-je en riant tout à coup. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Moi ?

— Vous tous, dis-je.

— T'es cinglé, dit-il.

— N'empêche que vous y êtes, dans ce porte-documents.

— Qu'est-ce que tu as volé ?

— Vous ne voyez pas ? dis-je. Allumez une allumette.

— Qu'est-ce qu'il déconne, Joe ?

— Craque une allumette, le bougnoule est timbré.

Loin au-dessus de moi, je vis la petite flamme s'allumer en grésillant. Ils étaient debout, la tête penchée, comme dans la prière, incapables de me distinguer dans le charbon.

— Allez, descendez, dis-je. Ha, ha ! Je vous ai dans mon porte-documents depuis toujours et vous ne me connaissiez pas alors, et vous ne pouvez pas me voir à présent !

— Fils de pute ! lança l'un d'eux, piqué au vif. Puis l'allumette s'éteignit et j'entendis quelque chose tomber sans bruit sur le charbon

à côté de moi. Ils discutaient, là-haut.

— Foutu fils de pute de négro, cria quelqu'un. On va voir comment tu aimes ça, et j'entendis le couvercle se loger au-dessus du regard avec un bruit sourd. De fines parcelles de poussière tombèrent en averse tandis qu'ils tapaient du pied sur le couvercle ; pendant un instant, fou de surprise, je me démenai, en faisant glisser le charbon, les yeux rivés là-haut, tout là-haut, à travers l'espace noir, sur ce point où, en une seconde, la pauvre lumière d'une allumette avait disparu à travers un cercle de trous dans l'acier. Puis je pensai : c'est ainsi que ça a toujours été, la seule différence, c'est que maintenant, je le sais – je me laissai aller en arrière, tout mon calme revenu, et je plaçai le porte-documents sous ma tête. J'ouvrirai, demain matin, je pousserai le couvercle. J'étais fatigué, à présent, trop fatigué ; mon esprit faisait retraite, seule surnageait l'image de deux yeux de verre fonctionnant ensemble comme des bulles de plomb en fusion. Ici, on eût dit que l'émeute était finie, je sentis le sommeil me tirer brusquement, j'eus l'impression de dériver sur de l'eau noire.

C'est une sorte de mort sans pendaison, me dis-je, de mort vivante. Demain matin, j'ôterai le couvercle... Mary, j'aurais dû aller chez Mary. J'irais, maintenant, chez Mary, de la seule façon possible... Je m'éloignai sur l'eau noire, je flottais, je soupirais... je dormais invisiblement.

Mais je ne devais jamais arriver chez Mary, et j'avais fait preuve d'un optimisme excessif quant à l'enlèvement du couvercle d'acier le lendemain matin. Amples, invisibles, des vagues de temps déferlèrent au-dessus de moi, mais ce matin-là ne vint jamais. Il n'y eut ni matin, ni lumière d'aucune sorte pour m'éveiller, et je dormis, je dormis, jusqu'à ce que la faim me réveillât. Alors, je me levai dans l'obscurité, je lançai mes bras à tâtons de tous côtés, je sentis des parois rugueuses ; le charbon cédait sous chacun de mes pas, aussi traître que du sable. J'essayai de palper du concret au-dessus de moi, mais ne rencontrai que l'espace, sans faille, impénétrable. Je tentai ensuite de trouver l'échelle qui, habituellement, conduit hors de ces trous, mais il n'y en avait pas. Il me fallait à tout prix de la lumière ; à quatre pattes, agrippant mon porte-document, je me mis à fouiller le charbon ; je finis par trouver la pochette d'allumettes que les hommes avaient jetée – il y avait combien de temps de cela ? – mais il ne restait que trois allumettes ; pour les économiser, je partis à la recherche de papier pour confectionner une torche, en sondant le tas de charbon à tâtons, méthodiquement. Un morceau de papier, un seul, c'est tout ce dont j'avais besoin pour éclairer ma remontée et sortir du trou, mais il n'y avait rien. Alors, je fouillai mes poches, et je n'y trouvai même pas une facture, un dépliant publicitaire, un prospectus de la Confrérie. Pourquoi avais-je détruit la circulaire de Rinehart ? Eh bien, si je

voulais fabriquer une torche, il n'y avait qu'une chose à faire : ouvrir mon porte-document. Il contenait les seuls papiers en ma possession.

Je pris, pour commencer, mon diplôme de fin d'études secondaires, et lui appliquai une précieuse allumette, avec un sentiment de vague ironie ; je souris même en voyant la rapide mais faible lumière faire reculer les ténèbres. Je me trouvais dans un profond sous-sol, plein d'objets informes, dont j'étais incapable de sonder les limites, et je compris que, pour éclairer ma sortie, j'allais devoir brûler tous les papiers de mon porte-document. Je progressai lentement, vers les ténèbres plus noires, à la lueur de ces faibles torches. La victime suivante fut le pantin de Clifton, mais il mettait tant de mauvaise volonté à brûler que je cherchai autre chose dans ma serviette. À la lueur enfumée et crachotante du pantin, j'ouvris une feuille pliée. C'était la lettre anonyme : elle brûla si vite que je dépliai en toute hâte un autre papier pendant qu'elle flambait. C'était un brouillon sur lequel Jack avait inscrit mon nom de Confrérie. Il était encore imprégné du parfum d'Emma, perceptible en dépit de l'humidité de la cave. Perdu dans la contemplation des deux écritures que dévoraient les flammes, je me brûlai la main et glissai à genoux. Je n'en croyais pas mes yeux. C'était la même écriture. Frappé de stupeur, je restai agenouillé, à regarder les flammes consumer les deux feuilles. Que lui, ou quiconque récemment, ait pu me donner un nom et me mener en bateau d'un seul et même trait de plume, c'était trop. Tout à coup, je me mis à hurler ; je me mis debout dans les ténèbres, me ruai comme un fou de tous côtés, me cognai contre les murs, éparpillai le charbon et dans ma colère, je finis par éteindre ma pauvre lumière.

Je continuai à tourner dans les ténèbres ; je me heurtai aux parois rugueuses d'un étroit couloir, me cognai la tête et poussai un juron ; je poursuivis, d'un pas chancelant, me jetai contre une espèce de cloison, fonçai tête baissée, toussant, éternuant, et finis par aboutir dans une autre pièce sans dimensions où je continuai à me rouler sur le sol, blessé au plus vif. Combien de temps cela dura, je l'ignore. Tout aussi bien, des jours, des semaines ; je perdais toute notion du temps. Et dès que je m'arrêtais pour me reposer, le sentiment de l'offense se réveillait et je perdais la tête de nouveau. À la fin, quand je fus épuisé et presque incapable de bouger, quelque chose parut me dire : « Ça suffit, ne te tue pas. Tu as assez couru, tu en as fini avec eux, enfin » ; je m'écroulai, la face contre terre, et demeurai étendu là ; j'avais passé le seuil de l'épuisement, j'étais trop fatigué pour fermer les yeux. Je me trouvais pris dans un état qui n'était ni de rêve ni de veille, mais se situait quelque part entre les deux, comme le geai de Trueblood que les guêpes jaunes avaient paralysé de partout, sauf des yeux.

Mais je ne sais comment, le sol s'était tout à coup changé en sable et les ténèbres en lumière, et je me trouvais prisonnier d'un groupe

composé de Jack, du vieil Emerson, de Bledsoe, de Norton, de Ras, du surintendant de l'école, et d'un certain nombre d'autres que je ne parvins pas à identifier, mais qui tous m'avaient pourchassé, qui maintenant se pressaient autour de moi tandis que je gisais à côté d'un fleuve d'eau noire, près de l'endroit où un pont blindé formait une arche vive menant vers des régions que je ne pouvais voir. Et je protestais contre ma détention, et eux exigeaient que je revinsse à eux, et ils étaient contrariés par mon refus.

— Non, dis-je, j'en ai fini avec toutes vos illusions et tous vos mensonges. Je ne marche plus.

— Pas tout à fait, dit Jack, dominant les exigences courroucées des autres, mais ça viendra bientôt, à moins que vous reveniez. Refusez et nous vous libérons de vos illusions, vous verrez ça.

— Non, merci ; je me libérerai moi-même, dis-je en me débattant pour me relever et échapper au sable blessant.

Mais ils s'avancèrent alors avec un couteau, et me tinrent solidement ; je sentis la vive douleur rouge, ils enlevèrent les deux boulettes sanglantes, et les jetèrent par-dessus le pont ; et du fond de mon supplice, je les vis décrire une courbe, s'accrocher au-dessous du sommet de l'arche du pont, et rester suspendues là, dégouttant de sang à travers la lumière du soleil dans l'eau rouge sombre. Et tandis que les autres riaient, devant mes yeux aiguisés par la douleur, le monde entier virait lentement au rouge.

— Te voilà libre d'illusions, à présent, dit Jack, montrant du doigt ma semence gaspillée dans l'air. Quelle impression cela fait-il d'être débarrassé de ses illusions ?

Je levai les yeux, en proie à une douleur si intense que l'air semblait hurler du bruit assourdissant du métal, et j'entendais : *quelle impression cela fait-il d'être débarrassé de ses illusions...*

Et tout à coup, je répondis, « la douleur et le vide » ; en même temps, je vis un papillon étincelant faire trois fois le tour de mes parties rouge sang, là-haut, sous la grande arche du pont.

— Regardez donc, dis-je, le doigt tendu. Ils regardèrent et se mirent à rire, et tout à coup, en voyant leurs faces satisfaites, je compris, et lançai un rire bledsoesque qui les fit sursauter. Et Jack s'avança, pétri de curiosité.

— Pourquoi ris-tu, toi ? dit-il.

— Parce qu'à ce prix, je vois, maintenant, ce que je ne pouvais voir, dis-je.

— Mais qu'est-ce qu'il croit voir ? dirent-ils.

Et Jack s'approcha encore, menaçant, et je ris :

— Je n'ai pas peur, maintenant, dis-je. Mais si vous regardez, vous verrez... Ce n'est pas invisible...

— Voir quoi ? dirent-ils.

— Que ce ne sont pas seulement mes générations qui pendent là, s'épuisant sur l'eau. Puis la douleur surgit et je ne les vis plus.

— Mais quoi ? Continue, dirent-ils.

— Mais votre soleil...

— Oui ?

— Et votre lune...

— Il est cinglé !

— Et VOTRE monde...

— Je savais bien que c'était un mystique idéaliste, dit Tobitt.

— Cependant, dis-je, il y a votre univers, et ce goutte à goutte sur l'eau, que vous entendez, c'est toute l'histoire que vous avez faite, que vous allez faire. Maintenant, riez, savants. Et entendons vos rires.

Et loin au-dessus de moi, le pont sembla s'éloigner vers des régions que je ne pouvais voir, à grandes enjambées, comme un robot, un homme de fer, dont les jambes de fer faisaient en avançant un bruit métallique et fatal. Puis, au prix d'efforts inouïs, je me levai, plein de douleur et de souffrance, et criai : « Non, non, il faut l'arrêter ! »

Et je m'éveillai dans les ténèbres.

Complètement réveillé, à présent, je demeurai simplement étendu là, comme paralysé. Je ne voyais rien d'autre à faire. Plus tard, j'essayerais de sortir de là, mais pour l'instant, tout ce que je pouvais faire, c'est rester couché par terre, à revivre le rêve. Tous leurs visages étaient si nets qu'ils avaient l'air de se dresser devant moi sous un projecteur. Ils étaient tous quelque part là-haut, en train de faire un gâchis du monde. Fort bien, qu'ils continuent. Pour moi, c'était fini et, malgré le rêve, j'étais entier.

Et je compris alors que je ne pourrais pas retourner chez Mary, ni d'ailleurs en aucun lieu de mon ancienne vie. Je ne pouvais l'approcher que de l'extérieur, et j'avais été aussi invisible à Mary que je l'avais été à la Confrérie. Non, je ne pouvais pas retourner chez Mary, ni au campus, ni à la Confrérie, ni à la maison. Je ne pouvais qu'avancer ou rester là, sous terre. Je resterais donc ici jusqu'à ce que je sois expulsé. Ici, au moins, je pouvais essayer de réfléchir en paix, ou, sinon en paix, du moins dans la tranquillité. Je demeurerais sous terre. La fin était au commencement.

Épilogue

Voilà. Maintenant, vous avez l'essentiel, l'important. Ou du moins, vous l'avez presque. Je suis un homme qu'on ne voit pas, et cela m'a placé dans un trou – ou m'a montré le trou dans lequel je me trouvais, si vous préférez – et à contrecœur j'ai accepté le fait. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Des lors qu'on s'habitue à elle, la réalité est aussi irrésistible qu'une matraque ; lorsque je fus jeté dans la cave à coups de gourdin, je finis par comprendre à demi-mot. Il devait en être ainsi. Possible. Je n'en sais rien. J'ignore également si le fait d'avoir accepté la leçon m'a placé à l'arrière ou à *l'avant-garde*(24). Il y a peut-être là une leçon pour l'histoire et je laisserai le soin de trancher à Jack et ses semblables ; pour ma part, je tente, avec retard, d'étudier la leçon de ma propre vie.

Je désire être honnête avec vous – exploit que, par parenthèse, je trouve d'une extrême difficulté. Lorsqu'un homme est invisible, les problèmes du bien et du mal, de l'honnêteté et de la malhonnêteté, lui apparaissent si changeants, si fluctuants, qu'il les confond, au gré de la personne qui se trouve regarder à travers lui à tel moment. Eh bien, à présent, j'essaie de regarder à travers moi-même, ce qui comporte un risque. Je n'ai jamais été plus détesté que lorsque je me suis efforcé d'être honnête. Ou lorsque j'ai essayé, comme je viens de le faire, d'exprimer avec exactitude ce que je sentais être la vérité. Cela n'a contenté personne, pas même moi. D'un autre côté, on ne m'a jamais autant aimé et apprécié que lorsque j'ai tenté de « justifier » ou de soutenir les croyances erronées de mon interlocuteur ; ou quand j'ai fait de mon mieux pour donner à mes amis les réponses inexactes et absurdes qu'ils désiraient entendre. En ma présence, ils pouvaient parler et être d'accord avec eux-mêmes, le monde était épinglé, et cela leur plaisait infiniment. Ils en tiraient un sentiment de sécurité. Mais il y avait le revers de la médaille : trop souvent, afin de les justifier, eux, je me voyais contraint de me prendre par la gorge, et de m'étouffer, à tel point que mes yeux sortaient de leurs orbites, ma langue pendait et bringuebalait comme la porte d'une maison vide par grand vent. Et, oui, cela les rendait heureux, et me donnait la nausée. Cela finit donc par me rendre malade, de confirmer leurs propos, de dire « oui »

contre les dénégations de mon estomac – sans parler de mon cerveau.

À propos, il existe une zone où les sentiments d'un homme sont plus rationnels que son esprit, et c'est précisément dans cette zone que sa volonté est tiraillée dans plusieurs directions à la fois. Vous allez peut-être ricaner, mais je le sais, à présent. J'ai été tiraillé de-ci, de-là pendant plus longtemps que je ne saurais m'en souvenir. Et mon problème, c'est que j'ai toujours essayé de suivre toutes les directions, sauf la mienne. On m'a aussi appelé d'une façon, puis d'une autre, sans que personne se souciât vraiment de connaître ma propre position sur la question. Aussi, après des années passées à tenter d'adopter les opinions des autres, j'ai fini par me rebeller. Je suis un homme *invisible*. Ainsi, j'ai parcouru une longue distance et, tel un boomerang, j'ai fait en sens inverse un long trajet, partant du point dans la société qui se trouvait être, à l'origine, l'objet de mes aspirations.

Je me réfugiai donc dans la cave ; j'hivernai. J'échappai à tout cela. Mais ce n'était pas suffisant. Impossible de trouver le repos, même dans l'hibernation. Car il y a l'esprit, bon Dieu, oui, l'esprit. Il refusait de me laisser en paix. Mon appréciation tardive de la plaisanterie grossière qui m'avait si longtemps fait marcher ne suffisait pas. Et sans fin ni trêve, mes pensées retournaient à mon grand-père. Et en dépit de la farce qui mit fin à mes tentatives de dire « oui » à la Confrérie, je suis toujours poursuivi par le conseil qu'il m'a prodigué sur son lit de mort... Peut-être avait-il enfoui son message plus profondément que je n'avais pensé, peut-être sa colère m'a-t-elle secoué, je ne saurais dire... À moins qu'il ait voulu dire – oui, c'est cela, bon Dieu, à coup sûr ; il a voulu désigner le principe, dire que nous devons revendiquer le principe sur lequel fut bâti le pays, et non les hommes, ou du moins, pas les hommes qui ont usé de violence. Son : dis « oui », c'était peut-être parce qu'il savait que le principe est plus grand que les hommes, plus grand que les chiffres, la puissance haineuse et toutes les méthodes employées pour corrompre son nom. Désirait-il soutenir le principe, qui, rêvé mille et mille fois, avait sorti les Blancs du chaos, des ténèbres du passé féodal et qu'ils avaient violé et compromis jusqu'à le rendre absurde, même dans leurs esprits corrompus ? À moins qu'il ait estimé que nous devons assumer la responsabilité du tout, des hommes aussi bien que du principe, parce que nous étions les héritiers destinés à utiliser ce principe, nul autre ne correspondant à nos besoins ? Pas pour la puissance ni pour la justification, mais parce que pour nous, étant donné notre origine, c'était le seul moyen de trouver la transcendance ? Était-ce que nous, nous surtout, devons soutenir le principe, le plan au nom duquel nous avons été brutalisés et sacrifiés – non pas parce que nous allions toujours être faibles ou que nous étions apeurés ou opportunistes, mais parce que nous étions

plus vieux qu'eux, considérant ce que cela représentait de vivre dans le monde avec les autres, et parce qu'ils avaient épuisé en nous une partie (pas tout, mais une partie) de l'avidité et de la petitesse humaines, oui, et la peur et la superstition qui les avaient fait marcher. (Eh oui, ils marchent, eux aussi, et ils se marchent les uns sur les autres.) Voulait-il dire que nous devons revendiquer le principe parce que nous, sans que nous y soyons pour rien, étions liés à tous les autres dans le monde bruyant, criard, à demi visible ; ce monde, simple champ fertile d'exploitation pour Jack et ses semblables ; ce monde, considéré avec condescendance par Norton et les siens, fatigués d'être les simples pions dans le jeu futile de « faire l'histoire » ? Avait-il vu que pour ceux-là aussi, nous devons dire « oui » au principe, de peur de les voir se retourner contre nous pour nous détruire, nous et lui ? « Sois d'accord avec eux jusqu'à leur mort et leur destruction », avait conseillé mon grand-père. Bon Dieu, ne portaient-ils pas en eux leur propre mort et leur propre destruction, sauf lorsque le principe vivait en eux et en nous ? Et voici le plus beau de la plaisanterie : tout en étant séparés d'eux, nous faisons partie d'eux, et nous étions appelés à mourir avec eux lorsqu'ils mourraient. Je n'arrive pas à l'imaginer ; cela m'échappe. Mais moi, qu'est-ce que je désire vraiment ? me suis-je demandé. À coup sûr, pas la liberté d'un Rinehart ou la puissance d'un Jack, ni simplement la liberté de ne pas me faire avoir. Non. Mais l'étape suivante je n'ai pas su la franchir, aussi suis-je resté dans le trou.

Attention, je ne blâme personne pour cet état de choses ; je ne suis pas non plus simplement en train de crier mon mea culpa. Le fait est que vous portez une partie de votre maladie en vous, moi du moins, en tant qu'homme invisible, j'ai porté ma maladie, et bien que, pendant longtemps j'aie essayé de la placer dans le monde extérieur, le fait que je tente de la coucher sur le papier me montre qu'au moins une moitié était en moi. Elle m'a circonvenu lentement, comme cette étrange maladie dont souffrent ces Noirs que vous voyez virer lentement du noir à l'albinos, leur pigmentation disparaissant sous la radiation de quelque rayon invisible et cruel. Vous allez pendant des années, sachant que quelque chose ne va pas, puis tout à coup vous découvrez que vous êtes aussi transparent que l'air. Vous commencez par vous dire qu'il s'agit là d'une sale plaisanterie, ou que c'est dû à la « situation politique ». Mais en votre for intérieur, vous en venez à sentir que c'est à vous que doit s'adresser le blâme, et vous vous tenez nu et tremblant devant les millions d'yeux qui, sans vous voir, regardent à travers vous. Voilà la vraie maladie de l'âme, le javelot dans le flanc, la drague qui vous saisit au cou à travers la ville où se déchaîne la populace, la Grande Inquisition, l'étreinte de la Vierge, la déchirure dans le ventre avec les tripes qui se répandent, le voyage à

la chambre d'exécution avec le gaz mortel qui finit dans le four si hygiéniquement propre – seulement, c'est pire, parce que vous, vous continuez, stupidement, à vivre. Mais vivre vous le devez, vous ne pouvez ni aimer passivement votre maladie, ni la consumer et poursuivre jusqu'à la phase suivante et ses conflits.

Oui, mais la phase suivante, qu'est-ce que c'est, au juste ? Combien de fois ai-je essayé de la découvrir ! Je ne compte plus les fois où je me suis lancé à sa recherche. Comme presque tout le monde dans notre pays, en effet, j'ai pris la route avec ma part d'optimisme. Je croyais au travail acharné, au progrès, à l'action, mais maintenant, après avoir été d'abord « pour », ensuite « contre » la société, je ne m'assigne plus ni rang ni limite d'aucune sorte, et une telle attitude est très contraire à la tendance actuelle. Mais mon univers comporte à présent des « possibilités à l'infini ». Quelle expression ! – pourtant, c'est une bonne expression et une bonne vue de la vie, et nul ne devrait en accepter d'autre : j'ai au moins appris ça sous terre. Jusqu'au jour où un groupe parviendra à placer le monde dans une camisole de force, il se définit par : la possibilité. Un pas au-delà des étroites limites de ce que les hommes appellent la réalité, et vous sombrez dans le chaos – demandez à Rinehart, il est orfèvre en la matière – ou dans l'imagination. Encore une chose que j'ai apprise dans la cave, et sans émousser mon sens de la perception ; je suis invisible, pas aveugle.

Allons, non, le monde est tout aussi concret, ordinaire, vil et suprêmement beau qu'avant ; la différence, c'est qu'à présent, je comprends mieux ma relation avec lui et la sienne avec moi. J'en ai fait, du chemin, depuis le temps où, plein d'illusions, je menais une vie d'homme public et je m'efforçais de fonctionner en supposant que le monde était solide ainsi que tous les liens qu'il abrite. Maintenant, je sais que les hommes sont différents et que toute vie est divisée et que c'est seulement dans la division que se trouve la vraie santé. C'est pourquoi je suis encore resté dans mon trou ; parce que, là-haut, on s'acharne de plus en plus à rendre les hommes conformes à un moule. Tout comme dans mon cauchemar, Jack et les garçons font le guet avec leurs couteaux, à l'affût du moindre prétexte pour... enfin, pour « y aller carrément », et je ne fais pas allusion au vieux pas de danse, encore que ce qu'ils font fasse dangereusement osciller le vieil aigle.

D'où vient tant de passion pour la conformité, de toute façon ? Diversité, voilà le mot. Qu'un homme ait le loisir de jouer ses divers rôles et vous n'aurez pas d'États tyrans. C'est vrai, s'ils continuent avec cette manie de la conformité, ils finiront par me contraindre, moi, invisible, à devenir blanc, ce qui n'est pas une couleur, mais l'absence de couleur. Dois-je tendre vers la non-coloration ? Mais, sérieusement, et sans snobisme, pensez à ce que le monde perdrait si une telle chose

devait se produire. L'Amérique est tissée de multiples fibres ; je voudrais les identifier, et que les choses restent en l'état. La grande vérité de notre pays ou de tout autre pays, c'est que « le gagnant ne ramasse rien ». La vie doit être vécue, pas contrôlée. Et l'humanité se gagne en continuant à jouer malgré la certitude de la défaite. Notre destin est de devenir un, et cependant divers – ceci n'est pas une prophétie, mais une description. Ainsi, une des plus grandes plaisanteries du monde est le spectacle des Blancs qui s'efforcent d'échapper à la noirceur et qui deviennent de plus en plus noirs chaque jour, et des Noirs qui tendent de toutes leurs forces vers la blancheur et deviennent absolument ternes et gris. Nul d'entre nous ne semble savoir qui il est, ni où il va.

Voilà qui me rappelle un incident survenu l'autre jour dans le métro. Au premier abord, je ne vis qu'un vieux monsieur qui pour le moment s'était perdu. Je savais qu'il s'était perdu, car en regardant le long du quai, je le vis s'approcher de plusieurs personnes et s'éloigner sans un mot. Il s'est perdu, me dis-je, il va continuer comme ça jusqu'à ce qu'il me voie, ensuite il demandera son chemin. Il lui est peut-être gênant d'admettre qu'il s'est perdu devant un Blanc inconnu de lui. Il est possible que le fait de ne plus savoir où l'on est soit gros du danger de ne plus savoir qui l'on est. Ce doit être ça, me dis-je – perdre son chemin, c'est perdre son visage. C'est pourquoi il vient demander sa route aux perdus, aux invisibles. Très bien, j'ai appris à vivre sans direction. Qu'il demande.

Mais alors que nous n'étions plus séparés que de quelques pas, je le reconnus. C'était Mr. Norton. Le vieux monsieur était plus fluet, et tout ridé, à présent, mais plus sémillant que jamais. À sa vue, toute la vie passée ressuscita en moi un moment, et je souris, les yeux piquants de larmes. Puis ce fut fini, mort, et lorsqu'il me demanda comment se rendre rue du Centre, je le considérai avec ces sentiments mêlés.

— Vous ne me reconnaissez pas ? dis-je.

— Le devrais-je ? dit-il.

— Vous me voyez ? dis-je en l'observant intensément.

— Mais, bien entendu. Monsieur, connaissez-vous la route pour Centre Street ?

— Voilà. La dernière fois, c'était le Golden Day, à présent, c'est Centre Street. Vous avez baissé, monsieur. Mais vous ne savez vraiment pas qui je suis ?

— Jeune homme, je suis pressé, dit-il, mettant une main en cornet à son oreille. Pourquoi devrais-je vous reconnaître ?

— Parce que je suis votre destinée.

— Ma destinée, dites-vous ? Il me considéra d'un air perplexe, et fit un pas en arrière. Jeune homme, vous vous sentez bien ? Quel train avez-vous dit que je devais prendre ?

— Je n'ai rien dit, répondis-je en secouant la tête. Allons, n'avez-vous pas honte ?

— Honte ? *Honte !* dit-il avec indignation.

Je ris, soudain emporté par mon idée.

— Parce que, Mr. Norton, si vous ignorez où vous êtes, il est probable que vous ignorez qui vous êtes. Aussi êtes-vous venu à moi par honte. Vous avez honte, n'est-ce pas, à présent ?

— Jeune homme, j'ai vécu trop longtemps sur cette terre pour éprouver de la honte pour quoi que ce soit. Est-ce la faim qui vous fait délirer ? Comment se fait-il que vous connaissiez mon nom ?

— Mais je suis votre destinée. C'est moi qui vous ai fait. Pourquoi ne vous connaîtrais-je pas ? dis-je en m'approchant de lui. Je le vis reculer contre un pilier. Il lançait des regards autour de lui, comme un animal acculé. Il me croyait fou.

— N'ayez pas peur, Mr. Norton, dis-je. Il y a un gardien sur le quai, là-bas. Vous êtes en sécurité. Prenez n'importe quel train : ils vont tous au Golden D...

À l'instant même un express fit son entrée, et le vieil homme s'engouffra par l'une de ses portières avec une vivacité remarquable. Je restai planté là, secoué d'un rire hystérique. Je ris pendant tout le chemin du retour vers mon trou.

Mais après cette pinte de rire, je retournai brutalement à mes pensées – comment tout cela était-il arrivé ? Je me posai la question de savoir s'il ne s'agissait que d'une plaisanterie, mais sans pouvoir répondre. Depuis lors, il m'est arrivé, parfois, d'être submergé du désir de retourner dans ce « cœur des ténèbres », de franchir la ligne(25), mais à chaque fois, je me répète que les vraies ténèbres se trouvent dans mon propre esprit, et l'idée se perd dans l'obscurité. Malgré tout, le désir demeure. Je ressens parfois le besoin de tout revendiquer, l'ensemble du malheureux territoire, tout ce qu'il comporte d'aimé et d'impossible à aimer, car tout cela est une partie de moi. Jusqu'à présent, toutefois, je n'ai jamais réussi à aller plus loin, car toute la vie, vue par le trou de l'invisibilité, est absurde.

Alors, pourquoi écrire, pourquoi me torturer à coucher tout cela sur le papier ? Parce qu'en dépit de moi, j'ai appris quelques petites choses. Sans la possibilité d'agir, toute connaissance ne vaut guère que la mention « à classer et à oublier », et je ne puis ni classer, ni oublier. Et certaines idées ne sont pas près de m'oublier, non plus ; elles ne cessent de défiler devant ma léthargie, ma complaisance. Pourquoi faut-il que je sois celui qui rêve ce cauchemar ? Pourquoi devrais-je être choisi et mis à part – oui, pourquoi, sinon, tout au moins, pour raconter la chose à quelques-uns. Il semble ne pas y avoir d'échappatoire. Voici que je suis parti dans l'intention de jeter ma colère à la face du monde, et maintenant que j'ai essayé de la mettre

en mots, je retrouve la vieille fascination de jouer un rôle, et je me sens de nouveau attiré vers le haut. De sorte qu'avant même d'avoir fini, j'ai échoué (peut-être ma colère est-elle trop lourde ; peut-être, étant un orateur, j'ai employé trop de mots). Mais j'ai échoué. Le fait même d'essayer de tout raconter m'a embrouillé et a détruit une partie de la colère et une partie de l'amertume. C'est pourquoi à présent je dénonce et je défends, ou je me sens prêt à défendre. Je condamne et je revendique, je dis non et je dis oui, oui et non. Je dénonce, parce que, tout en étant concerné et en partie responsable, j'ai été blessé au point d'endurer des souffrances abyssales, au point de devenir invisible. Et je défends, parce qu'en dépit de tout, je constate que j'aime. Afin de communiquer une partie, je dois aimer, c'est inéluctable. Je ne suis pas en train de vous vendre un pseudo-pardon, je suis un homme désespéré – mais vous perdrez trop de votre vie, et de sa signification, si vous ne la considérez pas sous l'angle de l'amour aussi bien que de la haine. Aussi, je la considère de façon divisée. Aussi, je dénonce et je défends, je hais et j'aime.

Cela rend peut-être un son presque aussi humain que mon grand-père. Il fut un temps où je croyais mon grand-père incapable de réflexions sur l'humanité, mais je me trompais. Pourquoi un vieil esclave emploierait-il une expression telle que « ceci, ceci ou ceci m'a rendu plus humain » comme je le fis lors de mon discours dans l'arène ? Bon Dieu, il n'eut jamais le moindre doute sur son humanité – ça, ce fut le lot de son rejeton « libre ». Il accepta son humanité tout comme il accepta le principe. C'était à lui, et le principe continue de vivre dans toute sa diversité humaine et absurde. Aussi maintenant que j'ai essayé de le raconter, je me suis désarmé pendant l'opération. Vous ne croirez pas à mon invisibilité et il vous paraîtra difficile de voir comment tel principe qui s'applique à vous pourrait s'appliquer à moi. Vous ne parviendrez pas à le voir, quand bien même la mort nous attend, vous et moi, si vous échouez. Cependant, le désarmement lui-même m'a conduit à une décision : l'hibernation est terminée. Je dois me desquamer de l'ancienne peau et remonter respirer à la surface. Il y a une puanteur dans l'air qui, sentie d'aussi loin sous terre, pourrait tout aussi bien être l'odeur de la mort ou du printemps – j'espère que c'est celle du printemps. Mais je ne veux pas vous tromper, il y a, bel et bien, une mort dans l'odeur du printemps et dans ton odeur, mon frère, comme dans la mienne. Et l'invisibilité aura au moins enseigné une chose à mon nez : c'est de classer les puanteurs de mort.

En descendant sous terre, j'ai tout enlevé, sauf l'esprit, oui, l'esprit. Et l'esprit qui a élaboré un plan de vie ne doit jamais perdre de vue le chaos sur lequel ce plan a été élaboré. Cela vaut pour les sociétés aussi bien que pour les individus. Ainsi, après avoir essayé de donner forme

au chaos qu'abrite le canevas de vos certitudes, je dois sortir, je dois émerger. Et il y a encore un conflit en moi : avec Louis Armstrong, une moitié de moi dit : « Ouvre la fenêtre et chasse l'air pollué », tandis que l'autre dit : « C'était du bon blé vert avant la récolte ». Bien sûr, Louis plaisantait, il n'aurait pas expulsé le bon vieux Mauvais Air, sous peine d'interrompre la musique et la danse, puisque ce qui comptait, c'était la bonne musique qui venait de la trompette du bon vieux Mauvais Air. Le bon vieux Mauvais Air est toujours par là, avec sa musique, sa danse, sa diversité, et je vais sortir et circuler avec le mien. Et, comme j'ai déjà dit, une décision a été prise. J'enlève l'ancienne peau et je la laisserai dans le trou. Je sors, je ne suis pas moins invisible sans elle, mais je sors quand même. Et il est temps, je crois, bon Dieu. Même les hibernations peuvent être trop longues, réfléchissez-y. Voilà peut-être mon plus grand crime social, j'ai fait trop durer mon hibernation, puisqu'il existe une possibilité, même pour un homme invisible, de jouer un rôle utile dans la société.

« Ah, je vous entendis dire, alors, ce n'était rien d'autre qu'un baratin pour nous assommer avec ce boniment de dingue. Tout ce qui l'intéressait, c'est que nous l'écoutions délirer ! » Ce n'est vrai qu'en partie : étant invisible, et sans substance, une voix désincarnée, pour ainsi dire, que pouvais-je faire d'autre ? Sinon essayer de vous raconter ce qui arrivait vraiment lorsque vos yeux me transperçaient ? Et c'est ceci qui m'effraye :

Qui sait si, dans des fréquences trop basses, je ne parle pas pour vous ?

Cet ouvrage a été imprimé par CPI Bussière
Saint-Amand-Montrond
pour le compte des Éditions Grasset
en janvier 2015

Première édition, dépôt légal : novembre 2002
Nouveau tirage, dépôt légal : janvier 2015
N° d'édition : 18697 – N° d'impression : 2013887
Imprimé en France

-
- 1 Publié en 1952, à New York
 - 2 Cité par Pierre Dommergues, p. 423, *Les U.S.A. à la recherche de leur identité*, Grasset, 1967.
 - 3 Michel Fabre, *Les Noirs américains*, Armand Colin, 1967.
 - 4 Troupes de comédiens blancs qui se noircissaient le visage et interprétaient des chants et des saynètes appartenant à la culture des Noirs.
 - 5 Période de dix ans (1867-1877) qui suivit la guerre de Sécession, et pendant laquelle les États du Sud furent réorganisés et réincorporés à l'Union.
 - 6 Fils d'une esclave noire. Booker T. Washington réussit à faire des études supérieures et dirigea Tuskegee, la première et la plus importante université noire des États-Unis.
 - 7 Zone s'étendant de l'État de Virginie, en direction du Sud et du Sud-Ouest, jusqu'à la frontière du Texas. Sur toute cette étendue, les Noirs sont en grand nombre.
 - 8 Équipe de prisonniers, en général noirs, enchaînés l'un à l'autre et affectés aux plus durs travaux, notamment les travaux publics.
 - 9 Phi Beta Kappa : la plus ancienne association d'étudiants universitaires aux U.S.A. PBK (Philosophia biou kybernetes) : la philosophie, guide de la vie.
 - 10 Les « petits Blancs », ou les « pauvres Blancs », société inférieure et méprisée, dans les États du Sud.
 - 11 Dans la politique américaine, conseil administrant la commune et réglant tous les problèmes d'intérêt local. Meeting public organisé une fois par an, où sont débattues les questions importantes d'intérêt public. Symbole du sens civique municipal qui caractérise la véritable démocratie américaine. (N.d.T.)
 - 12 Gideon Society : association religieuse de commerçants et de voyageurs de commerce chrétiens qui distribuent la Bible dans les hôtels à l'usage des touristes et voyageurs. (N.d.T.)
 - 13 Acteur célèbre d'avant la guerre de 1939-1945. (N.d.T.)
 - 14 Livre de S. Freud (1913). (N.d.T.)
 - 15 Dans le roman de Mark Twain. *Huckleberry Finn*, l'adolescent qui donne son nom au livre s'enfuit de chez lui et se lie d'amitié à un esclave noir fugitif (Jim) qui devient son compagnon d'aventures. (N.d.T.)
 - 16 Nom d'une association de bienfaisance très connue aux États-Unis.
 - 17 Sir William Thomson, lord Kelvin (1824-1907). Physicien britannique, spécialisé dans l'étude de la chaleur et de l'électricité. Il a notamment déterminé les variations du point de fusion de la glace avec la pression.
 - 18 Jeu de mots intraduisible : *more yams than years*.
 - 19 Type de détective téméraire des bandes dessinées (N.d.T.).
 - 20 Selon une tradition populaire américaine, les jeunes filles demandent les jeunes gens en mariage au cours des années bissextiles. (N.d.T.)
 - 21 *Nigger* : nègre. *Trigger* : gâchette. (N.d.T.)
 - 22 Jeu de mots : *race* signifiant à la fois, en anglais. « race » et « course de chevaux ».
 - 23 Fête nationale américaine.
 - 24 En français dans le texte.
 - 25 Ligne historique de démarcation entre l'État de Pennsylvanie et l'État de Maryland. Division entre le Sud esclavagiste et le Nord qui luttait contre l'esclavage.